

University of Groningen

La fabrique d'une persona scientifique au féminin

Cabanel, Anna

DOI:
[10.33612/diss.109504410](https://doi.org/10.33612/diss.109504410)

IMPORTANT NOTE: You are advised to consult the publisher's version (publisher's PDF) if you wish to cite from it. Please check the document version below.

Document Version
Publisher's PDF, also known as Version of record

Publication date:
2019

[Link to publication in University of Groningen/UMCG research database](#)

Citation for published version (APA):
Cabanel, A. (2019). *La fabrique d'une persona scientifique au féminin: the International Federation of University Women (années 1920-années 1960)*. [Groningen]: University of Groningen.
<https://doi.org/10.33612/diss.109504410>

Copyright

Other than for strictly personal use, it is not permitted to download or to forward/distribute the text or part of it without the consent of the author(s) and/or copyright holder(s), unless the work is under an open content license (like Creative Commons).

Take-down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

Downloaded from the University of Groningen/UMCG research database (Pure): <http://www.rug.nl/research/portal>. For technical reasons the number of authors shown on this cover page is limited to 10 maximum.



university of
 groningen

La fabrique d'une *persona* scientifique au féminin

The International Federation of University Women
 Années 1920-années 1960

PhD thesis

to obtain the degree of PhD at the
 University of Groningen
 on the authority of the
 Rector Magnificus Prof. C. Wijmenga
 and in accordance with
 the decision by the College of Deans.

This thesis will be defended in public on

Monday 9 December 2019 at 16.15 hours

by

Anna Cabanel

born on 26 March 1991
 in Toulon, Frankrijk

Supervisors

Prof. C.W. Bosch
Prof. K. Wils
Prof. S. Chaperon

Assessment Committee

Prof. M.G. Kemperink
Prof. P. Pasture
Prof. L. Tournès
Prof. H. de Smaele

Sommaire

ABRÉVIATIONS	7
REMERCIEMENTS	9
INTRODUCTION GENERALE	11
CHAPITRE 1. SOCIABILITES ET RESEAUX UNIVERSITAIRES FEMININS : LES UNIVERSITY WOMEN DE LA FIN DU XIX^E SIECLE AUX ANNEES 1920	37
INTRODUCTION	37
1. LES FEMMES ET L'UNIVERSITE AU TOURNANT DU XX ^E SIECLE : QUELQUES ELEMENTS DE COMPARAISON	38
2. L'AVÈNEMENT DE L' <i>INTERNATIONAL FEDERATION OF UNIVERSITY WOMEN</i>	44
3. LES OBJECTIFS DES <i>UNIVERSITY WOMEN</i>	62
CONCLUSION	76
CHAPITRE 2. LES <i>UNIVERSITY WOMEN</i> EN REPRESENTATION : CONSTRUCTION ET MISE EN SCENE D'UNE <i>PERSONA</i> SCIENTIFIQUE DANS LES PREMIERS CONGRES INTERNATIONAUX (ANNEES 1920)	79
INTRODUCTION	79
1. LES CONGRES DE LA FIFDU : CONTOURS D'UN OBJET HISTORIQUE	81
2. DE LA MISE EN SCENE A LA REPRESENTATION DES <i>UNIVERSITY WOMEN</i>	98
3. LE TEMPS DES CONGRES	111
CONCLUSION	126
CHAPITRE 3. LA FABRIQUE D'UNE ELITE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE AU FEMININ : PORTRAITS DES PRESIDENTES DE LA FIFDU DANS L'ENTRE-DEUX- GUERRES	129
INTRODUCTION	129
1. PORTRAIT DE GROUPE : FONDATRICES ET PRESIDENTES DE LA FIFDU DANS L'ENTRE-DEUX- GUERRES	131
2. PRESIDER AU FEMININ	144
3. LA FABRIQUE D'UNE ELITE INTERNATIONALE FEMININE ?	153
4. UNE TRAJECTOIRE EXEMPLAIRE ? ELLEN GLEDITSCH (1878-1968), RADIOCHIMISTE NORVEGIENNE	163
CONCLUSION	186
CHAPITRE 4. LES PROGRAMMES DE FINANCEMENT DE LA RECHERCHE ET LA FABRIQUE D'UN « IDEAL-TYPE » DU SCIENTIFIQUE : ANALYSE DES POLITIQUES ET PRATIQUES DE RECRUTEMENT DES BOURSIERES DE LA FIFDU	187
INTRODUCTION	187
1. PRIX, BOURSES ET <i>PERSONAE</i> : REGARDS CROISES SUR LE SYSTEME DE FINANCEMENT EN SCIENCE	189
2. UN PROGRAMME DE BOURSES PAR ET POUR LES FEMMES SCIENTIFIQUES	200
3. FAÇONNER UN IDEAL SCIENTIFIQUE AU FEMININ : ANALYSE DU PROCESSUS D'ALLOCATION DES BOURSES	213
CONCLUSION	233
CHAPITRE 5. PARCOURS CROISES DE BOURSIERES : DES ANNEES 1920 A LA SECONDE GUERRE MONDIALE	235
INTRODUCTION	235
1. LES BOURSIERES : APPROCHE PROSOPOGRAPHIQUE	236
2. RAPPORTS DE BOURSE ET <i>HABITUS</i> SCIENTIFIQUE	248
3. TRAJECTOIRES DE VIES	253
CONCLUSION	274

CHAPITRE 6. DE TISZAPART A L'ALASKA : LE RECIT D'EXPLORATION SCIENTIFIQUE D'ERZSEBET KOL, BOTANISTE ET BOURSIERE DE LA FIFDU, EN 1936.....	277
INTRODUCTION.....	277
1. UN « DESTIN » INTERNATIONAL.....	279
2. <i>PERSONA</i> ET HYBRIDITE : DECLINAISONS DE REPERTOIRES SCIENTIFIQUES	291
3. L'ARTICULATION ENTRE UNE DESTINEE INDIVIDUELLE EXEMPLAIRE ET DES RESEAUX SCIENTIFIQUES	306
CONCLUSION	316
CHAPITRE 7. À L'EPREUVE DES ANNEES 1930 ET 1940 : VERS UNE REDEFINITION DES <i>UNIVERSITY WOMEN</i> ?.....	319
INTRODUCTION.....	319
1. UNE REMISE EN QUESTION DES PRINCIPES ET DE L'IDENTITE DES <i>UNIVERSITY WOMEN</i> ?	320
2. LE PROGRAMME DE BOURSES DE LA FIFDU FACE AUX SCIENTIFIQUES REFUGIEES	332
3. LES STRATEGIES DE FINANCEMENT DE LA FIFDU APRES 1945 : QUELQUES REMARQUES ET ELEMENTS DE COMPARAISON	347
CONCLUSION	354
CHAPITRE 8. HEROÏSATIONS ET COMMEMORATIONS : DES USAGES DE L'HISTOIRE DANS LA FIFDU.....	357
INTRODUCTION.....	357
1. UN PANTHEON SCIENTIFIQUE DECLINE AU FEMININ.....	358
2. LA FABRIQUE DE L'HISTOIRE : POUR UN USAGE STRATEGIQUE DU PASSE.....	375
CONCLUSION	387
CONCLUSION GENERALE.....	389
FONDS D'ARCHIVES	399
1. FONDS D'ARCHIVES INTERNATIONAUX	399
2. FONDS D'ARCHIVES DES BRANCHES NATIONALES DE LA FIFDU	402
3. FONDS D'ARCHIVES PERSONNELS.....	405
SOURCES IMPRIMEES.....	409
1. OUVRAGES ET ARTICLES.....	409
2. BULLETINS ET PUBLICATIONS DE LA FIFDU	411
3. ICONOGRAPHIE.....	412
4. RESSOURCES NUMERIQUES	413
BIBLIOGRAPHIE	415
ANNEXES	433
TABLE DES CARTES ET DES GRAPHIQUES.....	493
TABLE DES ANNEXES.....	495
TABLE DES MATIERES.....	497

ABRÉVIATIONS

AAUW	<i>American Association of University Women</i>
ACA	<i>Association of Collegiate Alumnae</i>
AFFDU	Association française des femmes diplômées des universités
BFUW	<i>British Federation of University Women</i>
CICI	Commission internationale de coopération intellectuelle
FIFDU	Fédération internationale des femmes diplômées des universités
IFUW	<i>International Federation of University Women</i> (Abréviation utilisée pour faire référence au fonds d'archives international de la FIFDU)
NKAL	<i>Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund</i>
SDN	Société des Nations

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mes directrices de thèse, Mineke Bosch et Kaat Wils, pour leur accompagnement durant ces années et leurs précieux conseils mais aussi pour leur soutien moral : elles ont toujours été attentives à m'aider à m'intégrer et à apprécier les différentes facettes culturelles de leurs pays respectifs, les Pays-Bas et la Belgique. Pour tout cela, « *heel erg bedankt* ». Les membres du projet SPICE (*Scientific Personae In Cultural Encounters*), rassemblant des chercheuses et chercheurs de Suède, Finlande, Pays-Bas et Belgique, au sein duquel j'ai eu l'opportunité d'évoluer, ont été très importants dans la construction de ma réflexion. Au fil des conférences internationales, des réunions organisées dans différents pays d'Europe, un vrai lien s'est créé, scientifique et humain. Je remercie ainsi Kristi Niskanen, Pieter Huistra et Annika Berg, ainsi que les deux autres doctorantes du projet, Lisa Svanfelt-Winter et Rozemarijn van de Wal.

Depuis ma première année de recherche en Master, j'ai pu compter sur le soutien indéfectible – malgré la distance géographique – de ma co-directrice de thèse Sylvie Chaperon. Elle a toujours su me conseiller et ses remarques et son soutien m'ont grandement aidée depuis ces six dernières années.

D'autres chercheurs et historiens ont également joué un rôle important dans ma trajectoire. L'encouragement de Jean-Marc Olivier à partir un an en Norvège m'a permis de découvrir ce pays, sa culture et toute une histoire qui ne m'était pas familière. Grâce à cette année dans le Nord et aux discussions que j'ai pu avoir avec des chercheurs norvégiens, j'ai découvert des figures de pionnières scientifiques norvégiennes et, surtout, l'existence d'un réseau de femmes universitaires international – l'*International Federation of University Women* –, réseau qui est devenu l'objet de mes recherches de doctorat. Nicole Dabernat, spécialiste de Marie-Louise Puech, m'a ouvert les portes de sa maison et donné accès au fonds d'archives privées qu'elle détenait ; je la remercie pour son amitié. Rémy Cazals m'a aussi permis d'accéder à des archives non encore inventoriées, je lui en suis reconnaissante. Les conseils de Nicole Fouché ont été extrêmement précieux. Lors de notre rencontre dans son appartement parisien, je lui faisais part de ma difficulté à trouver des archives concernant les boursières de la FIFDU et elle m'a fortement encouragée à aller aux États-Unis. Ce séjour s'est révélé crucial : dans des dizaines de cartons tout juste inventoriés reposaient des dizaines de dossiers de boursières. Je remercie aussi les membres du réseau français Mnémosyne, tout particulièrement Mélanie Traversier, pour leur gentillesse et leur soutien.

Du fait de l'aspect international du corpus de sources que j'ai été amenée à construire, les archivistes de différents fonds ont été d'une aide précieuse. Je tiens ainsi à remercier les archivistes du centre Atria et notamment sa directrice, Annette Mevis, pour les discussions concernant l'histoire des archives de la FIFDU ; Suzanne Gould, l'archiviste de l'*American Association of University Women*, Nathalie Pigeard qui m'avait ouvert, à l'époque, les archives du musée Curie alors en reconstruction, les archivistes de *Columbia University* et du *Barnard College* à New York, de la *Women Library* à la *London School of Economics*, du *Bedford College*, des archives nationales de Norvège à Oslo et des archives nationales françaises. Lors de mes recherches sur l'une des boursières de la FIFDU, Erzsébet Kol, différentes personnes ont joué un rôle important : François et Hajnalka Boulet, Michael Wynne et Paul Broady tout particulièrement.

Ces années passées à l'étranger ont été marquées par de nombreuses rencontres et de fortes amitiés. Je remercie Agathe Deymard et Céline Moulis pour leur amitié qui se compte maintenant en décennies ; Amandine Thieulent qui jour après jour a suivi ma progression, Léa Iacono, pour ses conversations toujours passionnantes, ainsi que Simon Demazure ; mes amis de Groningen qui ont illuminé mes deux années dans le Nord des Pays-Bas : Tori Fourie (BRE), qui de colocataire est devenue une vraie amie, Serge Spooren, Luisa Lesage, rencontré lors du tout premier cours de néerlandais et que je retrouve toujours dans différentes villes d'Europe, Farah Rahman et Lasse Schopmeyer pour leur soutien et amitié. Depuis mes premières semaines à Leuven, ma rencontre avec Giulia Ganugi s'est transformée en solide amitié. Je remercie également mes collègues de Leuven, tout particulièrement Jolien Gijbels et Marjoleine Delva avec qui je partage plus qu'un bureau, Laura Eskens, avec qui j'ai partagé les joies de la rédaction et de la fin de thèse ainsi que Liesbet Nys. J'ai eu la chance de faire la connaissance de Sarah Erman, que j'apprécie beaucoup. Aditi Athreya m'a toujours apporté son soutien, notamment pour les relectures de l'anglais, mais surtout pour son amitié depuis maintenant de nombreuses années.

Ma famille a toujours constitué mon plus grand soutien, mes parents Patrick Cabanel et Valérie Sottocasa, ma sœur Floriane Cabanel, toujours prête à me changer les idées, mon beau-père Jean-Michel Minovez, mes grands-parents et notamment mon grand-père Jean Legoux, mon expert en informatique depuis de nombreuses années ... et enfin, Jesse van Muiden, pour tout ce qu'il m'apporte chaque jour.

Introduction générale

Quelle expérience inoubliable a été l'ouverture dans la grande salle de Domus Academica [de l'université d'Oslo]. Nous étions quatre-cents au total, certaines venant d'aussi loin que la Nouvelle-Zélande et l'Australie. Et toutes nous étions des "femmes universitaires" avec des années d'études derrière nous. Les années ont été à la fois stimulantes et difficiles mais maintenant nous étions toutes ensemble, réunies par nos réalisations dans une fraternité [sisterhood] qui nous aidait à faire connaissance. À l'ouverture [du congrès], nous arborions toutes les robes de nos universités, les médecins avec leur chapeau haut de forme et nous autres avec les casquettes d'étudiantes que nous n'avions pas portées depuis des années.

Tyyni Tuulio, « Quelques souvenirs des premiers jours de la FIFDU », 1983¹.

Près de soixante ans après la fondation de l'*International Federation of University Women* ou IFUW (Fédération internationale des femmes diplômées des universités, ou FIFDU en français), la Finlandaise Tyyni Tuulio se remémore l'un des événements marquants du troisième congrès organisé à Oslo en 1924². Cette année-là, les organisatrices scandinaves, en étroite collaboration avec l'équipe dirigeante de la FIFDU, demandent aux participantes de porter la robe et le couvre-chef de leurs

¹ Archive IFUW, inv.no 102, Bulletins (Bluebooks), 21st Conference, Groningen, The Netherlands, 1983, p. 2 : « Some memories of the early days of the IFUW », par Tyyni Tuulio : « What an unforgettable experience the opening was in the great hall of Domus Academica. There were 400 of us altogether, some from as far afield as New Zealand and Australia. And all of us were "academic women" with years of study behind us. The years had been both stimulating and difficult, but now here we were together, linked by our achievements into a sisterhood that simplified the task of getting to know one another. At the opening we were all decked out in the regalia of our universities, the doctors in their top hats and we others in the student caps that we had not worn for years ». Tyyni Maria Tuulio (1892-1991) est une écrivaine et traductrice finlandaise, membre de l'Association finlandaise des femmes diplômées des universités (*Suomen Akateemisten Naisten Liitto – Finlands Kvinnliga Akademikers Förbund*) ; elle a participé, en tant que déléguée de sa branche nationale, au congrès d'Oslo en 1924.

² Nous utiliserons désormais l'acronyme FIFDU pour désigner la Fédération internationale des femmes diplômées des universités.

universités respectives lors de l'ouverture du congrès. Cette décision rend compte de leur volonté de donner à voir une identité collective en construction : celle des *university women*, des femmes ayant étudié au moins deux ans à l'université³. Sur l'un des portraits de groupe pris à cette occasion – reproduit en couverture –, les membres de la FIFDU se présentent en masse devant l'entrée de l'université d'Oslo. Arborant la robe universitaire, elles revendiquent une symbolique traditionnellement réservée aux hommes et, ce faisant, inventent et mettent en scène une nouvelle identité collective scientifique (au sens large du terme) – ou *persona* scientifique –, celle des *university women*.

Le projet d'une fédération internationale réunissant les femmes diplômées des universités s'élabore aux lendemains de la Première Guerre mondiale lors d'une rencontre entre des représentantes britanniques et américaines. La tenue du premier congrès international à Londres en 1920 signe la naissance officielle de la FIFDU et des *university women*. Les ambitions de l'organisation se veulent à la fois scientifiques, féministes et internationalistes, comme en témoigne le premier article de sa Constitution : il s'agit de « promouvoir la compréhension et l'amitié entre les femmes diplômées des universités des nations du monde et d'ainsi favoriser leurs intérêts et développer entre leurs pays sympathie et obligeance mutuelle⁴ ».

Du fait son caractère international et exclusivement féminin et de la nature de ses objectifs, la FIFDU appartient au champ de l'histoire des relations internationales et à celui des mouvements féminins (nationaux et internationaux) autant qu'au champ de l'histoire culturelle des sciences et de l'histoire de l'éducation au prisme du genre. Serait-ce pour cette raison même qu'elle fait figure de parent pauvre de l'historiographie ? Ce n'est que depuis quelques années que les historien.ne.s s'intéressent à son histoire, principalement dans les aires anglophone et germanophone⁵.

³ L'expression *university women* sera utilisée dans l'ensemble de cette thèse pour définir les membres de la FIFDU mais aussi l'identité collective – ou *persona* institutionnelle – que promeut l'organisation. Nous ne pouvons la rendre en français que par la périphrase « femmes diplômées des universités », car il ne s'agit ni d'étudiantes (qu'elles ont été), ni d'universitaires (que seules certaines sont devenues).

⁴ Archive IFUW, inv.no 256 : IFUW complete set of Constitutions and By-laws since 1920. 1920-1992. Article 1 : « The purpose of this organisation shall be to promote understanding and friendship between the university women of the nations of the world, and thereby to further their interests and develop between their countries sympathy and mutual helpfulness ».

⁵ Nous pensons que l'écriture inclusive est la meilleure façon d'éviter les aspects genrés à l'œuvre dans la langue française, mais nous avons cru possible de conserver ici l'usage ancien, pour faciliter la lecture.

Le développement de l'histoire globale, s'inscrivant dans le *transnational turn*, a contribué à l'essor des travaux sur les mouvements féminins internationaux. C'est dans ce cadre que Leila Rupp a mené en 1997 l'étude de trois grandes organisations féminines internationales : le Conseil international des femmes (1888), l'Alliance internationale de femmes (1904) et la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (1915)⁶. La FIFDU ne fait pas partie de ce corpus, mais Leila Rupp propose une méthode pour comprendre le fonctionnement des organisations féminines internationales et les problématiques qui les traversent, dont l'émergence d'une identité collective, à la fois féminine et internationale, appréhendée comme « la définition partagée d'un groupe qui dérive d'intérêt communs, d'expériences partagées et de solidarités entre les membres qui le composent »⁷. La question d'un internationalisme féminin est également au cœur des travaux de Marie Sandell qui publie, en 2015, une étude portant sur la montée de l'activité transnationale féminine, incluant la FIFDU comme l'un de ses cas d'étude⁸. S'inspirant des recherches de Rupp, Sandell s'intéresse plus particulièrement à la posture adoptée par les fondatrices occidentales de ces organisations féminines internationales face à leurs consœurs orientales et à la question coloniale. Elle démontre l'importance des liens interpersonnels entre femmes de différents horizons au moment d'établir des « ponts internationaux » et souligne également le rôle primordial des voyages dans la mise en place de tels réseaux.

Le rôle propre de la FIFDU dans l'élaboration d'un esprit international au cours de l'entre-deux-guerres est explicité dans deux articles de Joyce Goodman. Elle s'intéresse notamment aux liens entre la Fédération et ses branches nationales, mettant en valeur la construction rhétorique d'une « citoyenneté internationale », ainsi qu'aux engagements de la FIFDU à différents niveaux : local, international et transnational⁹. Dans un second article, elle étudie plus précisément la participation des femmes scientifiques, membres de la FIFDU, au mouvement international de coopération intellectuelle, en lien avec la

⁶ Rupp (Leila J.), *Worlds of Women. The Making of an International Women's Movement*, Princeton, Princeton University Press, 1997.

⁷ *Ibid.*, p. 7. L. Rupp emprunte cette définition aux sociologues Verta Taylor et Nancy Whittier, « Collective Identity in Social Movement Communities », in Aldon Morris, Carol Mueller (dir.), *Frontiers in Social Movement Theory*, New Haven, Yale University Press, 1992, p. 104-129.

⁸ Sandell (Marie), *The Rise of Women's Transnational Activism : Identity and Sisterhood between the World Wars*, Londres, Tauris, 2015.

⁹ Goodman (Joyce), « International Citizenship and the International Federation of University Women », *History of Education*, vol. 40, n° 6, 2011, p. 701-721.

Société des Nations et son Comité international de coopération intellectuelle¹⁰. Ces recherches permettent de mieux appréhender la formation d'une élite de femmes scientifiques et son rôle dans la construction d'un « internationalisme à l'âge des nationalismes », pour reprendre l'expression de Glenda Sluga¹¹.

La FIFDU reste en revanche peu connue dans l'historiographie de langue française. Dans *Les filles de Marianne*, Christine Bard étudie les organisations apparues aux lendemains de la Première Guerre mondiale, mais ne mentionne ni la FIFDU ni sa branche française¹². Néanmoins, son chapitre intitulé « Pragmatiques années 20 », qui montre l'impact du premier conflit mondial dans le changement de direction des mouvements féminins, offre une grille de lecture pertinente pour l'analyse du moment de fondation de la FIFDU. Nicole Fouché, dans un article intitulé « Des Américaines protestantes à l'origine des "University Women" françaises », s'intéresse aux modalités de développement en France du mouvement des *university women*, fondé sur des réseaux féminins pluriels et très vivaces, et explore ses affinités avec les milieux protestants¹³. Elle met en évidence la manière dont l'internationalisation du mouvement né aux États-Unis et l'intégration des pays européens à cette dynamique passent notamment par la médiation des élites protestantes européennes. On peut aujourd'hui signaler la thèse en voie d'achèvement de Marie-Élise Hunyadi, portant sur l'impact de la FIFDU dans la promotion de l'accès des femmes aux études universitaires¹⁴. La FIFDU y est abordée au titre de l'histoire de l'éducation et de l'histoire transnationale¹⁵.

C'est l'ouvrage de Christine von Oertzen, *Science, Gender and Internationalism : Women's Academic Networks*, paru en 2014, qui offre la première étude d'envergure de

¹⁰ Goodman (Joyce), « Women and the International Intellectual Co-operation », *Pedagogica Historica*, vol. 48, n° 3, 2012, p. 357-368.

¹¹ Sluga (Glenda), *Internationalism in the age of Nationalism*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2013.

¹² Bard (Christine), *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995.

¹³ Fouché (Nicole), « Des Américaines protestantes à l'origine des "University Women" françaises 1919-1964 », in Gabrielle Cadier-Rey (dir.), *Femmes protestantes au XIX^e et au XX^e siècles*, n° spécial du *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 2000, 1, p. 133-152.

¹⁴ Hunyadi (Marie-Élise), *Promouvoir l'accès des femmes aux études et aux titres universitaires : un défi transnational ? L'engagement de la Fédération Internationale des Femmes Diplômées des Universités (1919-1970)*, thèse de doctorat en histoire de l'éducation sous la direction de Rebecca Rogers (Univ. Paris Descartes) et Rita Hofstetter (Univ. de Genève), soutenance prévue en novembre 2019.

¹⁵ Hunyadi (Marie-Élise), « L'éducation des filles comme vecteur de coopération internationale : un défi relevé par la Fédération Internationale des Femmes Diplômées des Universités », in Magali Delaloy, Regula Ludi, Sonja Matter, « Les féminismes transnationaux », *Traverse, Revue d'histoire*, vol. 2, 2016, p. 63-74.

la FIFDU¹⁶. Ses travaux s'inscrivent à la croisée de l'histoire des sciences, de l'histoire de l'éducation supérieure et de celle des relations internationales¹⁷. Après une première partie présentant la fondation et les principales politiques internationales de la FIFDU – notamment ses foyers d'étudiantes et son programme de bourses –, Von Oertzen analyse dans un jeu d'échelles le lien entre les branches germanophones et le bureau international. Croisant destinées individuelles et effort collectif, l'historienne donne à lire un récit très sensible sur le devenir des femmes scientifiques dans l'espace germanophone des années 1930 et pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle rend compte des difficultés rencontrées par les scientifiques juives, contraintes à s'exiler et à reconstruire leur vie dans un nouveau pays, et analyse le rôle joué par les membres de la FIFDU dans cette période de transition.

Notre thèse s'inspire des publications qui viennent d'être citées mais s'intéresse plus particulièrement à la FIFDU au prisme de l'histoire culturelle et genrée des sciences. Du fait notamment de ses identités multiples, soulignées plus haut, la FIFDU n'a jamais été considérée comme une organisation scientifique à part entière. Pourtant, en rassemblant, pour la première fois dans l'histoire, des femmes scientifiques et universitaires à l'échelle internationale et en menant des politiques scientifiques fortes, telles que la mise en place d'un programme de bourses de recherche spécifiquement pensé par et pour les femmes, les ambitions et les actions de la FIFDU la rapprochent sur bien des points d'autres organisations scientifiques, mais avec la spécificité d'une déclinaison au féminin.

L'histoire des sciences au prisme du genre est marquée par plusieurs moments décisifs, répondant aux questions et préoccupations de l'époque. Entre la fin des années 1960 et les années 1970, une première génération de chercheurs et chercheuses a pour ambition de faire sortir les femmes scientifiques de l'oubli en redécouvrant les « sœurs d'Hypatie », pour reprendre l'expression d'Hilary Rose¹⁸. La multiplication d'études biographiques portant sur des femmes scientifiques s'inscrit dans une stratégie visant à démontrer que les femmes ne sont pas absentes des sciences et de leur production. En

¹⁶ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender, and Internationalism. Women's Academic Networks, 1917-1955*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.

¹⁷ *Ibid.*, p. 2.

¹⁸ Rose (Hilary), *Love, Power and Knowledge : Towards a Feminist Transformation of the Science*, Cambridge & Malden, Polity Press, 1994.

partant de la figure mythique d'Hypatie d'Alexandrie, au V^e siècle avant J.C., et en passant par les femmes savantes du Moyen Âge telles qu'Hildegarde de Bingen ou Christine de Pisan, puis les reines mécènes ou les grandes salonnières du XVII^e siècle, jusqu'à Marie Curie, première femme à voir ses travaux scientifiques récompensés par un prix Nobel, cette relecture de l'histoire a contribué à redécouvrir des figures de femmes scientifiques ignorées jusque-là par les grands récits historiques. En s'attachant à l'étude de paramètres caractéristiques des parcours féminins, il a été reproché à ce type de recherche de figer les différences entre hommes et femmes sans analyser la manière dont ces différences apparaissent et se traduisent dans le champ des sciences¹⁹.

En réponse à la fois à l'article au titre provocateur d'Alice Rossi en 1965, « Women in Science : Why So Few », et aux limites des premières études biographiques décrites plus haut, un autre type de recherche s'est développé²⁰. Il s'agit moins désormais de rendre les femmes scientifiques visibles que d'analyser les causes de leur « invisibilisation ». L'argument principal est que l'oubli des femmes scientifiques est le fruit de mécanismes qui conduisent à la dévaluation systématique de leurs travaux. La biographie de Rosalind Franklin, l'une des découvreuses de la structure de l'ADN, rédigée par Anne Colquhoun Sayre dans les années 1970, rencontre un écho retentissant dans la communauté scientifique et au-delà²¹. Rosalind Franklin (1920-1958) est devenue l'un des exemples les plus connus de l'absence de reconnaissance, voire de l'effacement du travail scientifique des femmes. Alors que la physico-chimiste britannique mène des recherches décisives dans la découverte de la structure (en double hélice) de l'ADN, sa contribution est passée sous silence par ses collaborateurs ; et lorsque ces derniers obtiennent le prix Nobel en 1962, le rôle de Franklin dans cette découverte n'est pas même mentionné. Le récit autobiographique de James Watson, l'un de ses collaborateurs, *The Double Helix : A Personal Account of the Discovery of the Structure of DNA*, qui paraît en 1968, construit une image négative de Franklin, décédée dix ans auparavant, en véhiculant de nombreux clichés sexistes à l'encontre de la chercheuse²².

¹⁹ Bosch (Mineke), « Geleerdengenialogie versus de biografie in gender- en wetenschapsstudies », *Gewina*, vol. 23, 2000, p. 22.

²⁰ Rossi (Alice S.), « Women in Science : Why So Few ? », *Science*, New Series, vol. 148, n° 3674, 1965, p. 1196-1202.

²¹ Sayre (Anne Colquhoun), *Rosalind Franklin and DNA*, New York, Norton & Company, 1975.

²² Watson (James D.), *The Double Helix : A Personal Account of the Discovery of the Structure of DNA*, New York, Atheneum Press, 1968.

Après la parution de l'ouvrage d'Anne Colquhoun Sayre, d'autres exemples de spoliation qui ont frappé des femmes scientifiques ont été mis en lumière : ainsi de la découverte du premier pulsar par l'astrophysicienne irlandaise Jocelyn Bell Burnell, pour laquelle son directeur de thèse, Antony Hewish, obtient le prix Nobel de physique en 1974 en compagnie de Martin Ryle. Il en va de même pour les travaux dans le domaine de la radioactivité menés par la physicienne allemande Lise Meitner – membre de la FIFDU –, et sa découverte de la fission nucléaire, pour laquelle seuls ses collègues masculins obtiennent le prix Nobel de chimie en 1944²³. Dès lors, les historien.ne.s ont mis l'accent sur les mécanismes de minimisation et de non-reconnaissance de la contribution des femmes à la recherche scientifique. C'est tout l'intérêt du concept de genre : il permet non plus d'essayer de trouver des explications à la marginalisation des femmes, en ayant par exemple recours à des différences d'ordre psychologique ou biologique, mais d'insister sur l'analyse de la construction sociale et culturelle de ces discriminations, de réfléchir à la manière dont féminité et masculinité sont construites dans le contexte scientifique²⁴.

La contribution de Margaret Rossiter s'inscrit dans cette dynamique. D'abord conçu comme une biographie collective des femmes scientifiques aux États-Unis, *Women Scientists in America*, son premier ouvrage d'une série de trois, qui paraît en 1982, offre une étude détaillée des raisons de l'exclusion des femmes en science, ou de leur ségrégation dans des domaines perçus comme « féminins », ainsi que des stratégies qu'elles ont développées pour se frayer une place dans un monde (scientifique et universitaire) très masculin²⁵. S'intéressant particulièrement aux stéréotypes qui forgent les barrières auxquelles sont confrontées les femmes en science, Rossiter met en évidence l'identité ambiguë de ces dernières, qui apparaissent comme doublement atypiques : à la fois en tant que scientifiques, parce qu'elles sont femmes ; et en tant que femmes, parce qu'elles sont scientifiques. En étudiant l'accès des Américaines à l'éducation supérieure, elle souligne combien l'éducation des filles a été pensée dans le but de produire de meilleures mères et épouses, bien plus que dans celui d'offrir des

²³ Sime (Ruth L.), *Lise Meitner. A Life in Physics*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1996.

²⁴ Bosch (Mineke), « Geleerdengenialogie versus de biografie in gender- en wetenschapsstudies », *op. cit.*, p. 24.

²⁵ Rossiter (Margaret W.), *Women Scientists in America, 1, Struggles and Strategies to 1940*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1984 [1982]. Ce premier volume a été suivi de deux autres qui étudient l'évolution des femmes scientifiques aux États-Unis jusqu'à nos jours.

opportunités professionnelles aux femmes diplômées. Et l'entrée des femmes dans le monde de la recherche à la fin du XIX^e siècle a quant à elle suscité une réaffirmation du caractère masculin de la science.

Margaret Rossiter repère deux types de discriminations auxquelles sont confrontées les femmes²⁶. Afin de mieux cerner le phénomène de leur sous-représentation dans les sciences, elle distingue une première forme de ségrégation, verticale (ou *hierarchical discrimination*). Celle-ci correspond à la diminution progressive de la représentation des femmes au sein de la hiérarchie scientifique, qu'il s'agisse de postes prestigieux au sein des universités ou des sociétés scientifiques, ou encore de la proportion de femmes parmi les lauréats et lauréates de récompenses ou d'honneurs scientifiques. Le second type de ségrégation, horizontale (ou *territorial discrimination*), fait référence au peu de prestige accordé aux travaux ou champs scientifiques dans lesquels les femmes sont majoritairement représentées²⁷. Comme le sous-titre de son premier tome l'indique, *Struggles and Strategies to 1940*, Rossiter ne s'intéresse pas seulement aux difficultés rencontrées, mais également aux moyens mis en œuvre par les femmes pour dépasser les barrières qui entravent leur parcours. Elle étudie ainsi les formes de solidarité et les réseaux, formels ou informels, que ces femmes développent afin de peser dans un monde dirigé par les hommes. Son analyse des organisations féminines, étudiantes ou professionnelles, illustre la manière dont ces pionnières, tout en étant minoritaires, créent une dynamique de groupe, une identité commune. L'une de ces organisations, l'*Association of Collegiate Alumnae*, fondée dès 1881, est le premier exemple d'une association d'*university women* : et ses membres allaient jouer un rôle crucial dans l'établissement de la FIFDU.

Les travaux de Rossiter s'inscrivent dans une remise en cause plus large de la supposée neutralité des sciences, telle que la développent des sociologues, des philosophes et des historiens des sciences. Revenant sur le concept de révolution scientifique, Thomas Kuhn propose de repenser l'histoire des sciences en termes de « changement de paradigmes », et de comprendre le développement historique des théories scientifiques comme un processus discontinu. Mettant en valeur le lien entre une science acceptée et produite à une époque donnée et une société qui formule des questions et attend des innovations, Kuhn a souligné la nécessité d'analyser les

²⁶ *Ibid.*, p. 267.

²⁷ *Ibid.*

circonstances historiques qui entraînent ces changements pour comprendre l'histoire des sciences et leur développement²⁸. L'analyse du champ scientifique par Bourdieu en fait un champ social et le lieu d'une lutte visant à obtenir le « monopole de l'autorité scientifique²⁹ ». Les sociologues américains Robert K. Merton et Harriet Zuckerman ont formulé, eux, le concept d'« Effet Matthieu » (*Matthew Effect*), en référence à une phrase de l'évangile selon Saint Mathieu, qui dit : « Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a » ; il s'agit par là de mettre en évidence les mécanismes par lesquels les scientifiques les plus prestigieux maintiennent leur domination sur la communauté scientifique³⁰. Dans un article publié en 1986, Rossiter a proposé une relecture, au prisme du genre, de ce concept, en définissant un « Effet Matilda » (*Matilda Effect*)³¹. Elle montre combien ce phénomène s'applique aux femmes scientifiques, en s'appuyant sur des exemples de chercheuses dont les travaux n'ont pas été reconnus à leur juste valeur, ou bien attribués à des hommes.

À travers l'étude biographique d'Eleonor Lamson, astronome militaire, Naomi Oreskes a proposé une analyse des mécanismes d'exclusion des femmes scientifiques et de la minimisation de leurs travaux en rapport avec l'image (publique) de la science³². Elle montre que l'*invisibilisation* des femmes est moins due à l'idéal d'objectivité qu'à celui d'héroïsme, aussi surprenant que ce dernier mot puisse paraître. Son étude révèle un point important : les pratiques féminines collent à l'idéal d'objectivité. Les femmes sont employées pour mener des travaux très rigoureux, comme l'analyse quantitative ou des opérations de calcul. Ces types de travaux n'engagent pas un fort degré émotionnel, bien au contraire : ils sont emblématiques de l'objectivité scientifique. Ce paradoxe est le point de départ de la réflexion de l'historienne : si l'objectivité est un critère de reconnaissance, alors pourquoi les femmes ne sont-elles pas reconnues ? Naomie

²⁸ Kuhn (Thomas), *La structure des révolutions scientifiques*, (trad. Laure Meyer), Paris, Flammarion, 2008 [1962].

²⁹ Bourdieu (Pierre), « Le champ scientifique », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 2, n° 2-3, 1976, p. 89.

³⁰ Merton (Robert K.), « The Matthew Effect in Science. The Reward and Communication Systems of Science are Considered », *Science*, vol. 159, n° 3810, 1968, p. 56-63. Dans une seconde analyse de l'effet Matthieu paru en 1988, Merton attribue une partie des recherches aux travaux d'Harriet Zuckerman, sans que cette dernière apparaisse comme co-auteurice..., un autre exemple de l'effet Matilda en science.

³¹ Rossiter (Margaret W.), « The Matthew Matilda Effect in Science », *Social Studies of Science*, vol. 23, 2, 1993, p. 325-341.

³² Oreskes (Naomi), « Objectivity or Heroism ? On the Invisibility of Women in Science », *Osiris*, vol. 11, 1996, p. 87-113.

Oreskes propose, à partir de la trajectoire de Lamson, d'analyser la dichotomie objectivité/héroïsme pour comprendre la disparition des femmes de la mémoire scientifique.

La science moderne serait prise entre deux idéaux : celui de l'objectivité, et celui de l'héroïsme. Ces deux idéaux sont respectivement caractérisés par des stéréotypes de chercheurs. Le premier est représenté par les « rats de laboratoire », en blouse blanche, portant des lunettes et menant un travail purement cérébral. Ces caractéristiques sont éloignées de la masculinité hégémonique, qui trouve son expression dans l'individu héroïque, celui qui se consacre à la quête de la connaissance, toujours passionné et fort physiquement. Alors que les femmes sont facilement assimilables au stéréotype correspondant à l'idéal d'objectivité, les caractéristiques valorisées du héros sont masculines. Ces deux visions de la science s'affrontent tout en cohabitant : la communauté scientifique valorise l'idéal d'objectivité, mais l'image qu'elle véhicule en direction du monde extérieur est celle de l'héroïsme. Et si les femmes sont généralement reconnues par leurs collègues scientifiques, seuls des individus héroïques le sont par le grand public. Ce n'est donc pas le critère d'objectivité qui rend invisible les femmes scientifiques, puisqu'il n'existe pas de manière féminine de pratiquer la science, mais bien l'idéal d'héroïsme. Lorraine Daston et Peter Galison, deux historiens des sciences qui ont publié une histoire de l'objectivité, le confirment : ce n'est pas un idéal épistémologique qui explique l'absence des femmes dans l'histoire des sciences, mais bien un idéal moral masculin³³.

Malgré les travaux qui viennent d'être cités, l'image collective du scientifique, telle qu'elle est construite et véhiculée dans les sociétés occidentales, demeure aujourd'hui encore largement associée à des attributs masculins. C'est ce qu'a montré une étude menée en 2015 sous l'égide de la Fondation L'Oréal pour les femmes en science, afin d'appréhender la représentation culturelle des scientifiques dans les imaginaires collectifs, et tout spécialement la perception des femmes scientifiques³⁴. Mêlant approches quantitative et qualitative, cette enquête vise à déconstruire la figure du scientifique, pour mieux cerner « les causes des disparités touchant les femmes dans les

³³ Daston (Lorraine), Galison (Peter), *Objectivity*, New York, Zone Books, 2007.

³⁴ Survey OpinionWay for Fondation L'Oréal : <https://www.fondationloreal.com/documents/-ed8ecd03-01bb-4a4b-b87d-26d4c795088d/download?lang=fr> [consultée le 15-11-2017].

domaines scientifiques et les freins qu'elles rencontrent dans leur progression professionnelle³⁵ ». L'enquête souligne, entre autres, la persistance, dans les mentalités, de préjugés mettant en cause la capacité des femmes à accéder aux plus hauts échelons des hiérarchies scientifiques et académiques. Dressant le portrait-robot d'une personne engagée dans des recherches scientifiques, il apparaît que l'image partagée du scientifique est majoritairement celle d'un homme, plutôt jeune (moins de quarante ans), prenant soin de son apparence, accomplissant son travail avec passion, mais de nature plutôt réservée³⁶.

Plus généralement, les résultats de l'étude montrent qu'alors que le domaine scientifique est largement défini comme celui des sciences dures et techniques, les femmes sont, elles, toujours cantonnées à des domaines perçus comme étant l'apanage des attributs et qualités féminins, comme la communication ou le soin. L'étude met ainsi en évidence la permanence des ségrégations verticales et horizontales à l'œuvre dans les carrières scientifiques, telles que les avait théorisées Rossiter. Les femmes continuent de choisir des spécialisations dites plus « féminines », et considérées comme moins prestigieuses que celles de leurs homologues masculins. De manière générale, elles demeurent toujours minoritaires au sein du corps des professeures d'université³⁷. Les membres du projet *She Figures*, mandatés par la Commission européenne pour enquêter sur la recherche et l'innovation au prisme du genre, ont publié en 2015 une étude confirmant cette tendance. Le rapport souligne la faible représentation des femmes parmi les chercheurs, notamment au plus haut niveau (seulement 20 % en moyenne pour l'ensemble des pays européens)³⁸. On sait que ce phénomène connu sous le nom de « plafond de verre » (*glass ceiling*) a fait l'objet de nombreuses études en sociologie.

Plus récemment, les chercheurs et chercheuses se sont concentrés sur l'impact du genre dans les processus de reconnaissance, de légitimation et de promotion en science. Le projet GARCIA, notamment, s'est intéressé aux procédures de recrutement et de

³⁵ Résultats de l'enquête menée sous l'égide de la Fondation L'Oréal pour les femmes en science : <https://www.fondationloreal.com/posts/la-fondation-l-oreal-lance-changethenumbers/fr> [consultée le 15-11-2017].

³⁶ Survey OpinionWay..., *op. cit.*, p. 26.

³⁷ Ollagnier (Edmée), Solar (Claudie) (dir.), *Parcours de femmes à l'université : perspectives internationales*, Paris, L'Harmattan, 2006.

³⁸ *She Figures 2015*, Luxembourg : Publications Office of the European Union, 2016. https://ec.europa.eu/research/swafs/pdf/pub_gender_equality/she_figures_2015-final.pdf [ISBN 978-92-79-48375-2, doi :10.2777/744106, KI-04-15-386-EN-N, © European Union, 2016].

sélection, reposant sur le concept d'excellence académique³⁹. Les chercheuses de ce projet se sont attachées à démontrer la manière dont le critère d'excellence, *a priori* neutre et universel, est en réalité le fruit d'une construction culturelle qui repose sur des pratiques genrées, et qui contribue à reproduire les inégalités entre femmes et hommes dans le monde de la recherche⁴⁰. Elles mettent en lumière la persistance de stéréotypes genrés dans la construction d'un idéal académique, qui est toujours associé à des normes perçues comme masculines. La capacité à s'engager entièrement dans ses recherches et à avoir de nombreuses publications à son actif, mais aussi à travailler à un niveau international et à s'intégrer dans des réseaux, ou encore celle qui consiste à remporter des financements pour la recherche, sont autant de critères qui définissent la norme d'excellence académique. L'association traditionnelle, souvent implicite, des femmes avec les obligations familiales et/ou le travail à temps partiel, les rend tacitement incompatibles avec cet idéal. Ces stéréotypes genrés sont (encore) profondément ancrés dans les cultures occidentales et ont toujours un impact sur la reconnaissance des femmes en science.

La multiplication des projets que nous venons d'évoquer révèle une véritable prise de conscience. Ces initiatives visent à déconstruire les discriminations qui restreignent les opportunités de carrières scientifiques et universitaires pour les femmes, à travers une critique de la culture académique⁴¹. Elles soulignent également l'importance du lien entre l'identité des scientifiques (marqué notamment mais pas seulement par leur sexe), leur crédibilité en tant que scientifiques et les conditions de la reconnaissance de leurs travaux.

L'analyse du lien entre « l'identité de l'individu émettant des hypothèses et la crédibilité de ses affirmations » est au cœur des travaux menés par Steven Shapin⁴².

³⁹ Projet GARCIA (Gendering the Academy and Research : combating Career Instability and Asymmetries), financé par l'Union Européenne : <http://garciaproject.eu>.

⁴⁰ Herschberg (Channah), Benschop (Yvonne) and Van den Brink (Marieke), « Gender practices in the Construction of Excellence », GARCIA working papers no. 10, Trento, Université de Trento, 2015. http://garciaproject.eu/wp-content/uploads/2014/07/GARCIA_working_papers_n.10.pdf [consultée le 15-11-2017].

⁴¹ Voir par exemple : Latour (Emmanuelle), « Le plafond de verre universitaire : pour en finir avec l'illusion méritocratique et l'autocensure », *Mouvements*, vol. 3-4, n° 55-56, 2008, p. 53-60.

⁴² Shapin (Steven), « Who was Robert Boyle ? The Creation and Presentation of an Experimental Identity », in Id. *A Social History of Truth : Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago & Londres, The University of Chicago Press, 1994, p. 126.

Dans son ouvrage *A Social History of Truth* paru en 1994, l'auteur analyse les facteurs conduisant à l'acceptation d'affirmations (qui ont pour valeur la vérité) par une société ou un groupe. Selon lui, la construction de vérités scientifiques repose sur un système de confiance. Sachant qu'aucun individu n'a la possibilité de tout vérifier par lui-même, chacun doit automatiquement se fier à d'autres. Qui, de fait, est dépositaire d'une autorité suffisante pour se faire reconnaître comme digne de confiance, et faire accepter par le plus grand nombre ses énoncés comme vrais ? Dans l'Angleterre du XVII^e siècle, avance Shapin, c'est la figure du gentilhomme qui incarne cette posture morale et inspire la confiance. À travers le portrait de Robert Boyle, l'un des exemples les plus représentatifs du *natural philosopher*, Shapin montre comment s'entrecroisent l'identité sociale du scientifique et le crédit accordé à ce qu'il énonce⁴³. Dans un contexte où l'état des connaissances est bouleversé par de grandes découvertes, Boyle déploie une identité – celle du *gentleman scientist* – qui combine des caractéristiques du passé et d'autres plus modernes en un savant équilibre à même de lui assurer une certaine crédibilité auprès de son public. Il use de son statut d'aristocrate, qui lui assure liberté et indépendance, tout en présentant les signes nouveaux du scientifique expérimental.

Dans son ouvrage *Never Pure : Historical Studies of Science as if it was Produced by People with Bodies, Situated in Times, Space, Culture and Society, and Struggling for Credibility and Authority*, paru un an plus tard, Shapin va plus loin en démontrant qu'une série d'éléments constitutif de l'identité d'un scientifique entrent en ligne de compte dans sa crédibilité⁴⁴. Au-delà du caractère plausible de l'hypothèse scientifique et du sérieux de la méthode utilisée, d'autres facteurs jouent. La réputation personnelle de celui qui parle, de ses amis et alliés, ou la réputation de la société savante au sein de laquelle il travaille, jouent un rôle non négligeable dans ce processus de reconnaissance. De même, la classe à laquelle un individu appartient, son âge, son sexe, sa religion ou sa nationalité mais aussi la manière dont il se présente, participent à la construction et au renforcement de sa crédibilité scientifique⁴⁵. Ces travaux ont largement contribué à renouveler notre approche des sciences, en revalorisant le poids des praticiens de la science dans la production des savoirs scientifiques.

⁴³ *Ibid.*, p. 126-192.

⁴⁴ Shapin (Steven), *Never Pure : Historical Studies of Science as if it was Produced by People with Bodies, Situated in Times, Space, Culture and Society, and Struggling for Credibility and Authority*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2010.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 21.

Alors que Shapin utilise le concept d'identité – vu comme un processus « continu, collectif, fragmenté, culturel et conceptuel » –, on assiste depuis quelques années au développement de celui de *persona*⁴⁶. En histoire des sciences, ce renouvellement s'inscrit dans la perspective du *cultural turn* et correspond à l'exploration des idéaux et pratiques en jeu dans l'expression d'une identité intellectuelle ou scientifique. En 2004, Lorraine Daston et Otto Sibum dirigent un numéro spécial de la revue *Science in Context*, dans lequel ils publient les résultats d'un projet de recherche collectif consacré à la « *persona* scientifique »⁴⁷. Dans l'introduction, les deux chercheurs proposent de reprendre le concept introduit par l'anthropologue Marcel Mauss, pour étudier la création de « certains types de personnes scientifiques⁴⁸ ». La mobilisation du terme *persona* (« masque » en latin), remonte notamment à l'utilisation qu'en fait Mauss dans un article de 1938, « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de la personne, celle de “moi” »⁴⁹. Il y proposait d'étudier ce que recouvre la pluralité sémantique, selon les cultures et les époques, du moi et de la personne. L'hypothèse formulée par Mauss est que, sous notre notion de personne, il y a tout un mécanisme de reproduction et d'intériorisation des pratiques de nos ancêtres, de transmission de statuts et de rôles, de représentations et d'images associées.

Par science, Daston et Sibum entendent une définition large, proche du sens allemand de « *Wissenschaft* », englobant sciences humaines et sciences naturelles. S'appuyant sur des recherches précédentes qui étudiaient la construction culturelle et sociale des scientifiques, mais aussi sur un corpus plus large s'intéressant à l'histoire du « self », ils proposent une définition de la *persona* scientifique comme étant une identité culturelle, qui se situe « entre la biographie individuelle et l'institution sociale », et qui « à la fois façonne l'individu au plan du corps et de l'esprit et fonde un collectif avec une physionomie partagée et reconnaissable⁵⁰ ».

⁴⁶ Bosch (Mineke) « Scholarly Personae and Twentieth-Century Historians : Exploration of a Concept », *BMGN – Low Countries Historical Review*, vol. 131, 4, 2016, p. 33-54.

⁴⁷ Daston (Lorraine), Sibum (Otto) (dir.), *Scientific personae and their Histories*, Cambridge, Cambridge University Press, special issue of *Science in Context*, vol. 16, 1/2, 2003.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 2.

⁴⁹ Mauss (Marcel), « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de “moi” », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 1938, vol. LXVIII, repris dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1970, p. 333-362.

⁵⁰ Daston (Lorraine), Sibum (Otto), « Introduction : Scientific Personae and Their History »..., *op. cit.*, p. 2.

Pour étudier l'émergence de *personae*, Daston et Sibum préconisent l'adoption d'une approche similaire à celle des botanistes : il s'agit d'étudier un type de spécimen « qui représente une classe plutôt qu'un individu en particulier ». Une *persona* fonctionne plutôt comme un modèle que des individus peuvent s'approprier de manière à être reconnus comme des scientifiques. Les *personae* ne sont pas pour autant des rôles sociaux ; elles sont le signe d'un nouveau type d'individu « dont les traits marquent une espèce sociale reconnue⁵¹ ». En d'autres termes, une *persona* peut être une sorte d'idéaltype, existant dans l'imaginaire collectif et interprété, à différents degrés, par des individus en chair et en os. Des exemples de ces types génériques peuvent être le peintre inspiré tel Léonard de Vinci, l'humaniste, la salonnière, etc.⁵².

L'association de la figure du scientifique à celle d'un individu de sexe masculin de peau blanche et appartenant aux classes sociales moyennes ou supérieures, constitue un obstacle supplémentaire pour celles et ceux qui ne correspondent pas à cette image. La manière dont ces « outsiders », à l'image des femmes scientifiques, parviennent à être reconnus est l'objet d'une étude de Lies Wesseling. À partir de l'analyse de la réception de l'œuvre de Judith Rich Harris, une psychologue américaine autrice de l'ouvrage *The Nurture Assumption* paru en 1998, Wesseling interroge les ressorts du succès scientifique de cette femme d'âge avancé et qui évoluait à l'écart des cercles scientifiques et universitaires⁵³. Elle met en évidence les stratégies développées par la psychologue pour être acceptée par la communauté scientifique et le large public. Cette reconnaissance repose sur l'effacement du corps féminin en reprenant les idéaux (ou répertoires) du scientifique ascétique, voire malade, dévoué entièrement à la science sans rechercher la gloire. En adoptant cette posture, Harris parvient à assurer la crédibilité de ses travaux, bien qu'elle soit une « outsider ». Et son propos, démontrant le poids dominant de l'influence des pairs par rapport à celle des parents dans l'éducation des enfants, a révolutionné la psychologie développementale. L'un des apports de l'étude de Wesseling est de considérer l'expression d'une *persona* scientifique comme une performance incarnée, où les attributs du corps (et du sexe) jouent un rôle crucial.

⁵¹ *Ibid.*, p. 4.

⁵² Algazi (Gadi), « Exemplum and Wundertier. Three concepts of the Scholarly Persona », *BMGN – Low Countries Historical Review*, vol. 131, n° 4, 2016, p. 8-32.

⁵³ Wesseling (Lies), « Judith Rich Harris : the Miss Marple of Developmental Psychology », *Science in Context*, vol. 17, n° 3, 2004, p. 293-314.

Dans l'esprit des travaux de Wesseling, Mineke Bosch appelle à une « conception de la *persona* scientifique en tant que (véritable) expression incarnée de l'identité scientifique », soulignant l'importance de la composante corporelle et genrée⁵⁴. La notion anglaise d'*embodiment* est cruciale dans une étude des sciences au prisme du genre. L'historienne utilise le terme de « répertoires » pour désigner l'ensemble des caractéristiques composant différents types de scientifiques⁵⁵.

Notre thèse s'inspire des travaux cités précédemment et se propose d'incorporer les récentes recherches autour de la *persona* scientifique à la réflexion sur les conditions d'intégration et de reconnaissance des femmes en science. Alors que Margaret Rossiter analyse les parcours des scientifiques américaines pour comprendre le type d'obstacles que ces femmes ont dû surmonter et les stratégies qu'elles ont élaborées, notamment dans le cadre des organisations scientifiques féminines nationales, notre objectif est différent. Il s'agit de s'intéresser au rôle d'une organisation scientifique féminine, la FIFDU, dans la construction et la diffusion d'une figure scientifique au féminin, ou, tout du moins, d'une figure à laquelle les femmes puissent s'identifier et être associées. Dans quelle mesure la FIFDU a-t-elle fait office de laboratoire dans lequel se fabrique une *persona* scientifique déclinée au féminin ? Contrairement à d'autres organisations scientifiques – on peut penser à l'exemple bien connu de la Fondation Rockefeller –, la FIFDU s'organise autour de la promotion d'un groupe (et d'une *persona*) à la fois minoritaire et international : celui des *university women*. Quelle est la nature de cette nouvelle *persona* scientifique ? Est-elle une version diminuée ou différente de l'idéal normatif ou hégémonique que représente son pendant masculin – que l'on pourrait présenter comme les *university men* ?

En tant qu'institution scientifique, la FIFDU permet d'interroger le processus de construction d'une *persona* scientifique à l'échelle collective. Le caractère à la fois international et pluridisciplinaire de l'organisation invite à réfléchir à la manière dont se négocie une *persona* scientifique en fonction des contextes institutionnels, disciplinaires

⁵⁴ Bosch (Mineke), « Scholarly Personae and Twentieth-Century Historians... », *op. cit.*, p. 35. Le concept de *persona* scientifique présente certaines variations dans les utilisations qu'en font les historiens et philosophes des sciences. Paul Herman, par exemple, conçoit la *persona* principalement comme un idéaltype ou une exemplification. Voir : Paul (Herman), « Scholarly Personae : Repertoires and Performances of Academic Identity. Introduction », *BMGN – Low Countries Historical Review*, vol. 131, 4, 2016, p. 3-6.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 35.

mais aussi culturels et sociaux. La mise en place, au début des années 1920, d'un programme international de bourses de recherche exclusivement réservé aux femmes scientifiques vise à contrebalancer la faible proportion de femmes qui obtiennent de telles bourses décernées par d'autres programmes. C'est un enjeu important à la fois en termes d'opportunité de recherche mais aussi de reconnaissance et de prestige scientifiques. En effet, en creux des procédures d'évaluation et de sélection des boursiers et boursières, c'est bien une définition de l'excellence (et donc de la crédibilité) scientifique qui se met en place. Quelle peut être dès lors l'influence d'un organisme de financement de la recherche, tel que la FIFDU, dans la définition d'un idéal scientifique (féminin) ? Quel est l'impact de ces politiques de financement dans les carrières et l'expression de l'identité scientifique de celles qui en bénéficient ?

Organisation exclusivement féminine, la FIFDU promeut une *persona* au sein de laquelle la dimension genrée occupe une place cruciale. Nous sommes dès lors invitées à observer la manière dont les *university women*, à travers leurs rencontres, leurs débats, leurs publications, leur représentation publique, élaborent et promeuvent une nouvelle identité, tentant de concilier ce qui était présenté comme inconciliable : les femmes et la science. Individuellement, il importe de scruter les répertoires scientifiques qu'elles mobilisent de manière à être acceptées par les communautés scientifique et universitaire mais aussi reconnues du grand public. Et de nous interroger sur la place qu'occupe leur identité sexuée dans l'expression de leur *persona* scientifique. Enfin, le cadre d'analyse qu'offre la FIFDU permet de réfléchir à l'articulation entre le groupe et l'individu dans le processus de construction d'une *persona* scientifique, et de se demander dans quelle mesure certaines des *university women*, qu'elles soient à la tête de la FIFDU ou qu'elles aient remporté une bourse, ont été amenées à incarner et diffuser une certaine image (ou modèle) de la réussite scientifique au féminin.

Afin de tenter d'apporter des réponses à ces questions, cette thèse se propose d'analyser la FIFDU et ses politiques scientifiques des années 1920 au début des années 1960. Les années de fondation sont primordiales dans la définition et la structuration d'un groupe, c'est pourquoi il importe de replacer la FIFDU dans un contexte plus large : celui de l'évolution de l'accès des femmes aux études universitaires et aux carrières scientifiques mais aussi de l'affirmation, aux lendemains de la Première Guerre mondiale, d'un mouvement internationaliste dans lequel les femmes souhaitent prendre un rôle actif. L'entre-deux-guerres occupe une place centrale dans nos travaux :

elle voit la formulation, la mise en place et l'application concrète des objectifs de la FIFDU. L'étude se déploie jusqu'aux années 1960, même si la Seconde Guerre mondiale marque une rupture forte : entre 1940 et 1946, la FIFDU a dû interrompre (officiellement) ses activités. Si la période de l'après-guerre présente de nouvelles caractéristiques, avec une redéfinition des objectifs de la FIFDU qui se tourne plus nettement vers l'éducation de toutes, dès les années 1950 et 1960 s'est engagée une réflexion mémorielle, en vue notamment de la commémoration du cinquantième anniversaire de la FIFDU en 1968, qui a participé à l'écriture de l'identité collective des *university women*. Cette chronologie vise à analyser le poids d'idéaux clairement définis, d'actions engagées concrètement et de récits mémoriaux destinés à les mettre en valeur, dans la fabrique et la promotion d'une *persona* scientifique.

Au-delà des bornes chronologiques ainsi définies, il importe d'inscrire la réflexion dans un temps plus long. En effet, travailler sur les figures du scientifique en utilisant le concept de *persona* implique de réfléchir aux constructions mentales et collectives, à leurs implications et évolutions. Une *persona* n'est jamais inédite mais résulte de l'assemblage de caractéristiques et répertoires déjà existants et qui doivent être pris en compte. Les difficultés rencontrées par les femmes en science sont aussi le fruit de préjugés ancrés de longue date dans les mentalités collectives. Les stéréotypes de genres, comme l'écrit Dominique Pestre, « dépassent et englobent les scientifiques et leurs savoirs⁵⁶ ». La question, qui se pose au XX^e siècle, des modalités de participation et de reconnaissance des femmes en science, s'inscrit dans la continuité de longs et vieux débats portant sur la capacité des femmes à raisonner et à faire autorité dans les espaces publics.

L'espace géographique de l'étude est celui de la FIFDU de ses débuts aux années 1960 : née de l'initiative de femmes américaines et britanniques, la FIFDU s'étend rapidement à l'Europe de l'Ouest et surtout du Nord, avant de gagner l'Europe de l'Est et du Sud et de commencer à aborder d'autres continents. Dans la période qui nous intéresse, ce sont principalement les pays occidentaux qui sont concernés, c'est pourquoi cette thèse se concentre sur les échanges entre l'Europe de l'Ouest et du Nord et le continent Nord-Américain.

⁵⁶ Pestre (Dominique), *Introduction aux Science Studies*, Paris, La Découverte, « Repères », 2006, p. 79.

Alors que la FIFDU est une organisation exclusivement féminine, il est important de la resituer dans un contexte plus large afin de comprendre sa spécificité. Sa comparaison avec des institutions scientifiques et des organismes de financement de la recherche mixtes (ou réservés aux hommes) est indispensable pour mettre en évidence les enjeux de genre dans les politiques scientifiques. Une organisation comme la Fondation Rockefeller renforce, par le biais de son système de financement de la recherche, le modèle normatif (et dominant) masculin⁵⁷.

Parmi les fonds d'archives qui nourrissent cette étude, il convient de citer en premier lieu celui de la FIFDU, conservé dans le centre ATRIA, l'Institut pour l'égalité des genres et l'histoire des femmes, à Amsterdam. En vue de procéder à une analyse discursive, les Bulletins de la FIFDU, les comptes rendus des congrès internationaux et des réunions du Conseil et des comités de bourses constituent une source de premier ordre. Ces publications institutionnelles participent à la définition et à la représentation de la *persona* des *university women*. Les congrès, par la masse de documents qu'ils fournissent et leur dimension publique et sociale, constituent un objet intéressant. Les correspondances entre la branche nationale accueillant le congrès international et le bureau central de la FIFDU révèlent l'importance de l'investissement consenti pour ces événements. Les documents iconographiques de natures diverses (photographies, tableaux, portraits de groupe...) ou encore l'usage d'artefacts s'avèrent essentiels pour étudier la mise en scène d'une *persona*.

Nous avons choisi de réserver une place majeure à l'étude du programme de bourses de la FIFDU. L'analyse repose en premier lieu sur les comptes rendus des comités ad hoc, et d'abord le *Committee for the Award of the International Fellowships*⁵⁸. Ses comptes rendus retranscrivent les discussions relatives à la mise en place et au fonctionnement du programme de bourses, les critères d'évaluation et de sélection, mais aussi les listes des candidatures reçues et l'élaboration de la décision finale dans l'attribution des bourses. Pour analyser ces informations, nous avons élaboré une base

⁵⁷ Niskanen (Kirsti), « Searching for “Brains and Quality”. Fellowship Programs and Male Constructions of Scientific Personae by the Rockefeller Foundation in Sweden During the Interwar Years », communication donnée lors de la 7e conférence de la Société Européenne pour l'Histoire des Sciences, Prague, septembre 2016.

⁵⁸ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1925-1962 et inv.no 543, International Fellowship Fund Appeal Committee, 1924-1930.

de données qui nous a permis de mettre en évidence les critères de sélection établis par le comité. Cette analyse nous a permis de mieux comprendre les ambitions de la FIFDU et l'idéaltype de la scientifique qu'elle a promu.

Si l'ensemble des comptes rendus du comité d'attribution des bourses, à partir de sa première réunion en 1924, sont conservés dans le fonds principal des archives de la FIFDU à Amsterdam, il en va autrement pour les dossiers des boursières. Il faut attendre le milieu des années 1950 pour que les documents relatifs aux lauréates des bourses internationales, leurs candidatures et rapports, soient conservés de manière systématique⁵⁹. Il est difficile de savoir pourquoi les dossiers n'ont pas été conservés pour la période précédente ; leur absence a représenté un handicap que nous avons cherché à pallier en procédant au dépouillement d'autres fonds d'archives, constitués par des branches nationales de la FIFDU. Les archives de la *British Federation of University Women* (BFUW) et surtout celles de l'*American Association of University Women* (AAUW), conservées respectivement à Londres et à Washington D.C., se sont révélées très riches⁶⁰. L'ancienneté de ces deux branches, la part prise par leurs membres dans l'internationalisation du mouvement des *university women*, leur position centrale au sein de la FIFDU ainsi que le soutien financier considérable qu'elles apportent au programme de bourses de la FIFDU, peuvent permettre d'expliquer la richesse et l'intérêt de leurs fonds d'archives. Londres et Washington se sont imposés rapidement comme les deux centres de la FIFDU, ce que révèlent les nombreuses correspondances et circulations de documents concernant les affaires courantes de la Fédération.

Grâce au travail des archivistes de la branche américaine, une masse importante de documents liés aux boursières a récemment été rendue accessible aux historiens⁶¹. Bien qu'une large partie de ces dossiers concernent les lauréates des bourses nationales, un nombre non négligeable des dossiers des boursières internationales, en particulier celles qui ont remporté une des bourses financées par l'AAUW ou qui ont séjourné aux États-Unis le temps de leur bourse, ont été conservés. De nombreux dossiers, toutefois,

⁵⁹ Archive IFUW, inv.no 903-913 : « Fellowships Archives – Reports and Applications. 1954/55-1984 ».

⁶⁰ Nous tenons à remercier Nicole Fouché pour nous avoir conseillé d'aller aux États-Unis afin de vérifier l'éventuelle conservation des dossiers des boursières.

⁶¹ Archives AAUW, International Relations Committees Records, 1918-1976. Fellows' files, Box 386-482. Nous remercions également Suzanne Gould, archiviste de l'AAUW à Washington D.C., pour avoir mis à notre disposition les dossiers des boursières dont l'inventaire venait tout juste d'être achevé.

manquent, et les contenus de ceux qui ont été conservés varient grandement⁶². La conservation des seuls dossiers des candidates qui ont obtenu une bourse offre une image quelque peu tronquée de la réalité, en nous privant de la possibilité d'analyser les échecs, ce qui ne serait pas le moins intéressant. Les archives de la branche britannique, la BFUW, bien que moins riches que celles de l'association américaine en matière de documents relatifs aux boursières, apportent toutefois un complément important. En particulier, elles permettent de réfléchir au devenir des candidates ayant échoué à obtenir l'une des bourses internationales, mais qui ont bénéficié d'une aide pour venir étudier en Angleterre, la *Crosby Hall Residential Fellowship* offrant ainsi aux chercheuses séjournant à Londres de bénéficier d'un logement au sein de ce foyer international de la FIFDU. Malgré ses limites, ce corpus, spécialement les dossiers de boursières conservés au siège de l'AAUW, constitue une source très riche et encore largement inexploitée.

L'étude des trajectoires des boursières requiert de rassembler d'autres types de documents que ceux de l'organisme financeur. Mémoires, témoignages, correspondances, archives personnelles, permettent de sortir d'une histoire institutionnelle et de toucher à l'expérience individuelle. Sur cette base, nous avons mené une enquête de type prosopographique afin d'analyser l'impact de la bourse et du séjour à l'étranger dans les carrières des anciennes boursières et dans leur reconnaissance scientifique. Le concept d'*agency* (parfois traduit par agentivité dans les études francophones) permet d'étudier les possibilités et conditions d'action d'un individu dans un milieu socialement et politiquement situé, marqué par différents enjeux de pouvoir et de domination⁶³.

Cette thèse articule ainsi différentes échelles : partant d'une perspective institutionnelle, elle analyse les dynamiques de groupe mais aussi les stratégies personnelles en privilégiant l'angle biographique. Les archives des présidentes mais aussi celles des boursières permettent d'accéder à cette dimension. Le recours à des cas d'étude permet d'affiner l'analyse en étudiant comment, concrètement, une personne négocie son identité scientifique en tension avec différents contextes, et s'approprie des modèles disponibles. L'étude plus approfondie de deux parcours, celui de l'une des

⁶² Les dossiers des lettres A à E, par exemple, sont manquants.

⁶³ Dermenjian (Geneviève), Guilhaumou (Jacques), Lapied (Martine), *Femmes entre ombres et lumières. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Publisud, 2000.

présidentes, la radiochimiste norvégienne Ellen Gleditsch, et celui d'une boursière internationale, la biologiste hongroise Erzsebet Kol, qui l'une et l'autre ont laissé des documents précieux, s'inscrit dans cette visée et permet de mettre en évidence la fabrication d'une *persona* scientifique en tension entre l'institution, le groupe, l'individu.

Notre travail se compose de huit chapitres organisés thématiquement et chronologiquement, explorant les processus de fabrication et les vecteurs de promotion d'une nouvelle *persona* scientifique – celle des *university women* – et tentant de mesurer les évolutions de cette *persona* au cours de la période.

Le premier chapitre s'intéresse aux années de fondation et d'élaboration du projet des *university women*, projet qui répond, nous l'avons dit, à trois idéaux : internationaliste, scientifique et féminin. Il s'agit de replacer la fondation de la FIFDU à la fois dans des dynamiques antérieures et dans le contexte des années d'après-guerre marquées par le développement des idéaux internationalistes, dans la mouvance de la Société des Nations. Si le congrès fondateur de la FIFDU est organisé à Londres en 1920, le mouvement des *university women* commence à s'organiser dès la fin du XIX^e siècle aux États-Unis et au début du XX^e siècle en Angleterre. Les lendemains de la Première Guerre mondiale voient les prémices de son internationalisation. Ces années sont cruciales dans l'élaboration d'une identité collective – ou *persona* institutionnelle. L'analyse de la définition de l'expression *university women* et sa traduction dans différents contextes nationaux mais aussi celle des conditions d'adhésion permettent d'observer la constitution du mouvement et sa disposition par rapport aux mouvements internationaux déjà existants, qu'ils soient féminins, universitaires, scientifiques ou internationalistes.

La tenue régulière de congrès internationaux permet aux *university women* de différents pays de se rencontrer et par là de mettre en scène leur identité et de porter leurs objectifs et ambitions sur la scène publique, bien au-delà du cercle des adhérentes. Lieux de sociabilité et manifestations publiques, les premiers congrès internationaux de la FIFDU (1920-1932) font donc l'objet du second chapitre. Les documents qu'ils suscitent et produisent offrent un matériau riche pour l'analyse de la mise en scène d'une *persona* scientifique institutionnelle. Les correspondances échangées en amont

donnent accès aux coulisses de l'organisation de ces événements internationaux et à la préparation minutieuse d'une mise en scène. Cette dernière s'observe en quelque sorte *in vivo* dans les photographies de groupe, à l'image de celle qui sert de couverture à ce volume.

Le troisième chapitre propose, sur la base d'un portrait de groupe des premières présidentes internationales de la FIFDU, au cours de l'entre-deux-guerres, de réfléchir au rôle de ces dirigeantes dans l'élaboration d'une élite scientifique déclinée au féminin. A la place qui est la leur, elles doivent incarner un modèle de réussite scientifique et professionnelle féminin. À travers l'analyse de leurs trajectoires respectives mais aussi des conditions de leur nomination à la tête du mouvement, on peut réfléchir à la manière dont elles représentent et enrichissent, par leur caractère propre, la définition de la *persona* scientifique de la FIFDU, tout mettant à profit la dimension symbolique que recouvre la fonction.

Alors que les trois premiers chapitres s'intéressent à la FIFDU en tant que plateforme d'expression et de représentation des *university women*, le suivant envisage l'organisation en tant qu'institution scientifique mettant à l'œuvre des politiques scientifiques concrètes. Au cours de l'entre-deux-guerres, l'une des principales mesures prises par les dirigeantes afin de promouvoir les femmes en science est la création d'un programme de bourses internationales pensé exclusivement par et pour les femmes. Dès sa fondation officielle en 1924, ce programme est perçu par les dirigeantes comme le travail « le plus urgent et vital » à mener⁶⁴. Ces aides à la recherche permettent à celles qui en bénéficient d'acquérir une expérience internationale et fonctionnent également comme gage de qualité scientifique. Le système repose sur les voyages des boursières, qu'il finance, et qui deviennent un critère essentiel au moment de définir l'excellence scientifique. La comparaison du programme de bourses de la FIFDU avec des programmes déjà existants se révèle cruciale à cet égard. Les politiques de recrutement des boursières donnent à voir les critères – formels ou de nature plus implicite – de leur sélection et par-là la définition d'une excellence de la femme scientifique.

Nous avons choisi dès lors de nous intéresser aux boursières elles-mêmes, dans une étude de type prosopographique des cinquante-huit femmes qui ont reçu une bourse de la FIFDU entre 1924 et 1945, afin d'analyser l'impact de cette distinction très concrète

⁶⁴ Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 29 : « Our vital and urgent need at the moment ».

dans leur parcours et leur carrière scientifiques, dans la construction de leur crédibilité en tant que scientifiques. Cette analyse n'a pas pour objectif d'évaluer le programme de bourses en termes de réussite ou d'échec, mais de retracer des parcours scientifiques féminins en interrogeant les conditions (et les limites) de la réussite et de la reconnaissance des femmes dans les mondes scientifique et universitaire. L'attention consacrée aux rapports de bourses appelle à interroger l'influence que jouent les exigences et l'arsenal bureaucratique des organismes de financement de la recherche dans la transformation de l'*habitus* (et de l'idéal) scientifique.

Abandonnant la perspective collective, le sixième chapitre s'attache à reconstituer la trajectoire de l'une des boursières de la FIFDU : Erzébet Kol, spécialiste des algues nivales et glaciaires, bénéficiaire d'une bourse internationale en 1935 qui lui permet de mener des recherches de terrain à travers l'Amérique du Nord. Le parcours de cette femme dans un monde d'hommes permet d'interroger le poids de la composante genrée dans la reconnaissance des scientifiques et la manière dont les *university women* tentent de réconcilier des identités scientifiques parfois culturellement opposées. Le choix d'une étude biographique soulève la question de la représentativité : mais ce qui a retenu notre attention dans son cas n'est ni une réussite scientifique exceptionnelle, ni une prise de pouvoir au sein de la FIFDU ; Kol a probablement été une boursière « moyenne », ce qui n'est pas le moins significatif, et surtout elle a laissé de son voyage un document – en fait, un livre entier, écrit presque à chaud – passablement exceptionnel.

La montée des réactions antiféministes et des tensions nationalistes dans l'Europe des années 1930 et l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale ont perturbé les politiques de la FIFDU et menacé les carrières des femmes scientifiques, spécialement celles, dans l'Allemagne nazie puis dans l'Europe qu'elle dominait, qui étaient déclarées non-aryennes. Le septième chapitre analyse la manière dont, face aux attaques répétées contre les femmes scientifiques et intellectuelles, les *university women* ont tenté de sauvegarder leurs droits à l'accès aux professions scientifiques, tout en prenant la mesure de la crise politique et humanitaire engendrée par les lois raciales en Allemagne, avec les carrières et parfois les familles brisées des boursières juives parvenues à s'exiler. Bien qu'elles aient été attachées par-dessus tout à l'apolitisme de l'éthique scientifique, l'impact des années 1930 et 1940 sur la définition de l'identité des *university women* figure au cœur de ce chapitre.

Le dernier chapitre se penche sur les pratiques commémoratives et mémorielles mises en place par les membres de la FIFDU dans les années 1950 et 1960, afin d'étudier les enjeux que recouvre la mémoire dans la célébration et la transmission d'une *persona* scientifique. La multiplication des histoires institutionnelles, mais aussi la conduite de grandes enquêtes concernant les anciennes boursières dans les années 1950 et 1960, apportent un matériau intéressant à la réflexion.

Ce parcours d'un demi-siècle à travers les activités de la FIFDU et de plusieurs de ses branches nationales espère s'insérer dans le paysage historiographique qui a été abordé plus haut et contribuer à une histoire genrée de la réussite et de la *persona* scientifiques, en un temps et dans des sociétés où les femmes, après avoir fait figure d'exceptions et de pionnières, puis d'assistantes, ont entrepris de devenir des scientifiques de plein exercice.

Chapitre 1. Sociabilités et réseaux universitaires féminins : les *university women* de la fin du XIX^e siècle aux années 1920

Nous devrions avoir, dit Miss Spurgeon, une fédération internationale des femmes diplômées des universités, comme cela nous aurons au moins fait tout ce que nous pouvons pour prévenir une autre catastrophe. Nous nous sommes regardées avec Miss Sidgwick : « Je suppose alors que je dois rassembler les associations de Collegiate Alumnae », ai-je dit. Rose Sidgwick ajouta « et nous devons retourner chez nous et parler avec la Fédération britannique des femmes diplômées des universités ».

Virginia Gildersleeve, 1954⁶⁵.

INTRODUCTION

Cet échange entre l'Américaine Virginia Gildersleeve et deux Britanniques, Caroline Spurgeon et Rose Sidgwick, est resté célèbre car il marque le début de la Fédération internationale des femmes diplômées des universités (FIFDU). Les trois femmes se rencontrent pour la première fois en 1918 aux États-Unis, Spurgeon et Sidgwick ayant été mandatées par leur gouvernement, avec d'autres professeurs d'université, pour se rendre en Amérique du Nord et tisser des liens officiels entre les universités britanniques, canadiennes et américaines. De ces premiers contacts naissent non seulement une amitié sincère entre Gildersleeve et Spurgeon, mais aussi le projet d'une

⁶⁵ Gildersleeve (Virginia), *Many a good Crusade*, The Macmillan Company, New York, 1954, p. 129 : « “We should have”, said Miss Spurgeon, “an international federation of university women, so that we at least shall have done all we can to prevent another such catastrophe”. Miss Sidgwick and I looked at each other : “Then I guess I must rally the Association of Collegiate Alumnae”, I said. Rose Sidgwick added, “and we must go back and talk with the British Federation of University Women”. »

fédération regroupant les femmes diplômées des universités à l'échelle internationale. L'ambition de cette fédération est de promouvoir l'accès des femmes à l'éducation supérieure et aux professions scientifiques afin de leur permettre de peser sur l'échiquier international.

Fondée aux lendemains de la Première Guerre mondiale, la FIFDU affiche des ambitions internationalistes qui s'inscrivent dans la mouvance de la Société des Nations (SDN) et de la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle (CICI). Cet engagement correspond à ce que les historiens qualifient de « première vague » dans la mise en place de mouvements féminins internationaux, qui débute à la fin des années 1880, avec la fondation du Conseil international des femmes, et s'achève au début de la Seconde Guerre mondiale⁶⁶. Il s'agit, dans ce premier chapitre, de comprendre dans quel climat idéologique, culturel, social et économique s'est élaboré le projet de la FIFDU et quels sont ses principes fondateurs. Dans quelle mesure, dans ces années fondatrices, s'invente une nouvelle catégorie sociale, celle des *university women* ? Qui sont-elles et quels sont leurs champs d'action ?

Après avoir rappelé quelques éléments contextuels et comparatifs sur les universités dans les sociétés occidentales et la place que les femmes y tiennent, nous commencerons par nous intéresser aux racines (anglo-saxonnes) du mouvement des *university women*, par le biais de ce que l'on pourrait qualifier de « proto-histoire » de la FIFDU. Le premier congrès organisé à Londres en 1920 marque une étape essentielle non seulement dans le processus d'institutionnalisation du mouvement, mais également dans son expansion et sa diffusion à l'échelle de diverses nations. La définition des objectifs, des principes fondateurs et des conditions d'adhésion donne à voir la construction d'une identité collective, celle des *university women*. Le dernier point de notre analyse s'intéressera plus précisément à cette identité collective, en réfléchissant notamment aux liens qu'entretient la FIFDU avec les mouvements internationalistes, pacifistes et féministes dans la période de l'entre-deux-guerres.

1. LES FEMMES ET L'UNIVERSITE AU TOURNANT DU XX^E SIECLE : QUELQUES ELEMENTS DE COMPARAISON

Les premières étudiantes font leur apparition dans les universités européennes au cours des années 1870-1880. Le mouvement s'est amorcé dès la fin des années 1860, lorsque les universités de Zurich et de la Sorbonne ont ouvert leurs portes pour la

⁶⁶ Rupp (Leila), *Worlds of Women...*, *op. cit.*, p. 2-14.

première fois à des étudiantes⁶⁷. Si la Suisse se place à l'avant-garde, le phénomène est ambigu : cet accès aux universités concerne majoritairement des étudiantes étrangères – le plus souvent des Russes –, les étudiantes nationales étant laissées pour compte. En France, Julie-Victoire Daubié devient la toute première bachelière en 1861 et obtient, au moins en théorie, le droit de s'inscrire dans une université, mais elle doit faire face à de nombreux blocages mentaux et institutionnels qui l'empêchent de suivre les cours dispensés à la Sorbonne⁶⁸. Ce n'est que dix ans plus tard, après avoir étudié en autodidacte, qu'elle est autorisée à s'inscrire et obtient, la même année, une licence ès-lettres. Il faut attendre 1880, année de promulgation de la loi Camille Sée mettant en place les lycées de jeunes filles, pour que l'accès des femmes aux universités commence à se généraliser en France⁶⁹.

L'accès des femmes à l'enseignement supérieur suit différentes chronologies en fonction des contextes nationaux mais aussi des champs disciplinaires. Aux États-Unis, les premiers *women colleges* sont fondés dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en réponse à la demande accrue d'une éducation supérieure pour les femmes et à un moment où les universités du pays sont encore quasi exclusivement réservées aux hommes⁷⁰. Jusqu'alors, la justification de l'accès des femmes à un enseignement plus poussé reposait sur l'idée de fournir de meilleures épouses et de meilleures mères à la République américaine, un argument que mobilise notamment Emma Hart Willard, pionnière dans la promotion de l'éducation des femmes dans les États-Unis des années 1820 et 1830⁷¹. Si cette stratégie s'est révélée payante dans la première moitié du XIX^e siècle, elle ne suffit plus pour justifier l'amélioration de l'instruction dispensée dans les

⁶⁷ Tikhonov Sigrist (Nathalia), « Enseignement supérieur et mixité : la Suisse, une avant-garde ambiguë », in Rebecca Rogers (dir.), *La mixité dans l'éducation. Enjeux passés et présents*, Lyon, ENS Éditions, 2004, p. 35-52.

⁶⁸ Condette (Jean-François), « “Les Cervelines” ou les femmes indésirables. Les étudiantes dans la France des années 1880-1914 », *Carrefours de l'éducation*, 1/2003 (n° 15), p. 38-52. Sous la Restauration, le conseil de l'université de la Sorbonne interdit aux femmes d'assister au cours, bien que légalement il ne leur soit pas interdit de s'y inscrire. Voir Christen-Lécuyer (Carole), « Les premières étudiantes de l'Université de Paris », *Travail, genre et sociétés*, 2002/2 (n° 4), p. 35-50.

⁶⁹ Tikhonov Sigrist (Nathalia), « Les femmes et l'université en France, 1860-1914. Pour une historiographie comparée », *Histoire de l'éducation*, 122/2009, *L'enseignement supérieur*, p. 53-70.

⁷⁰ À partir du XVIII^e, des *academies* ou *seminaries* pour femmes voient le jour, offrant une éducation secondaire aux filles des classes aisées. L'enseignement qui y est prodigué est cependant loin d'égaliser la formation des jeunes hommes. Il s'agit d'éduquer les jeunes filles à bien se comporter en société (*ladylike education*). Souvent de petite taille et éphémères, les *seminaries* font l'objet de critiques à partir du milieu du XIX^e siècle.

⁷¹ Rossiter (Margaret W.), *Women Scientists in America, 1, Struggles and Strategies before 1940*, op. cit., p. 4-5.

institutions réservées aux femmes. Pour Margaret Rossiter, la fondation du *Vassar College* à Poughkeepsie dans l'État de New York en 1865 marque un tournant dans l'éducation supérieure des femmes, qui leur offre pour la première fois une formation universitaire complète⁷². Dans les années 1870 et 1880, on assiste à la création de plusieurs autres *colleges* pour femmes, comme *Smith College* en 1871, *Wesley College* en 1875 ou encore *Bryn Mawr College* en 1885. Les *women colleges* fonctionnent souvent en étroite collaboration avec les grandes universités reconnues du pays. Le *Barnard College* à New York, fondé en 1889, est affilié à l'université de Columbia dès 1900⁷³.

De telles institutions réservées aux femmes se retrouvent au Royaume-Uni : le *Queen's College* est fondé en 1848 et le *Bedford College* un an plus tard, tandis que *Girton*, associé à l'université de Cambridge, ouvre ses portes en 1869. Dans les années 1870 et 1880, les universités britanniques s'ouvrent peu à peu aux femmes : celle de Londres décerne des diplômes aux étudiantes à partir de 1878, celle de Manchester à partir de 1883, et les quatre universités écossaises leur emboitent le pas⁷⁴. En 1900, les étudiantes représentent 16 % de la population estudiantine en Angleterre⁷⁵. Les pays du Nord de l'Europe connaissent une dynamique semblable. Aux Pays-Bas, Aletta Jacobs devient la première femme admise dans une université, en s'inscrivant à Groningen en 1871⁷⁶. Danoises et Suédoises reçoivent le droit de s'inscrire respectivement en 1873 et 1875. En Norvège, il faut attendre la loi Thoresen – du nom de la première femme admise à l'université d'Oslo – pour que les femmes puissent s'inscrire à l'université. En

⁷² *Ibid.*, p. 9.

⁷³ L'université de Columbia s'engage à décerner des diplômes aux élèves ayant terminé leurs études au *Barnard College*. Le rattachement du *Barnard College* à Columbia permet de renforcer le prestige de ce *College* pour femmes de New York : si le comité de direction du *college* peut librement choisir la constitution du curriculum ainsi que les méthodes d'enseignement, l'institution bénéficie des ressources offertes par Columbia. Les élèves sont autorisées à suivre des cours dans cette université. Virginia Crocheron Gildersleeve Papers, 1901-1964, Barnard Archives and Special Collection, box 3/28 : *A Review of the Years, Written for the Twenty-Fifth Anniversary of the Installation of Virginia Crocheron Gildersleeve as Dean of Barnard College*, février 1936, p. 5.

⁷⁴ Myers (Christine D.), « "Qu'elles continuent de frapper à la porte !" ». L'admission des femmes dans les universités écossaises », in Rebecca Rogers (dir.), *La mixité dans l'éducation...*, *op. cit.*, p. 53-72.

⁷⁵ Dyhouse (Carol), *No distinction of Sex? Women in British Universities 1870-1939*, London, UCL Press, 1995, p. 469.

⁷⁶ Le processus de féminisation des universités néerlandaises a été étudié par Mineke Bosch, dans son ouvrage *Het Geslacht van de wetenschap : vrouwen en hoger onderwijs in Nederland, 1878-1948*, Amsterdam, Sua, 1994.

1912, elles représentent près de 25 % de la population étudiante norvégienne⁷⁷ : ce chiffre est à replacer dans un contexte économique et social plus large. La Norvège passe en effet, entre 1870 et 1920, de l'état de société agraire à celui de société industrielle, avec en corollaire un exode rural important, une forte émigration (essentiellement masculine) vers les États-Unis, et par là une surreprésentation des femmes dans la nation⁷⁸. La formation universitaire à laquelle elles accèdent leur permet de pouvoir subvenir à leurs besoins et répondre à une demande de plus en plus accrue dans le secteur des services (éducation, soin, bureaux).

Alors que dans le premier tiers du XX^e siècle, une « vague de féminisation », pour reprendre l'expression de l'historienne Nathalia Tikhonov, conquiert peu à peu l'ensemble des universités européennes, cette conquête ne s'est pas faite de manière univoque, ni sans remous. Cette ouverture de l'accès aux universités est liée à de nombreux débats qui ont porté, tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles, sur l'éducation appropriée pour les femmes. La teneur de ces débats reflète un questionnement plus large portant sur la place qu'elles doivent occuper dans la société. Les contemporains s'interrogent sur l'utilité d'une formation universitaire pour les femmes. Certains craignent une dénaturation de féminité ; ils voient dans cette rupture de l'idéal domestique de l'époque un danger pour l'équilibre genré de la société. En effet, avec l'entrée à l'université, se pose la question du droit pour les femmes d'obtenir des diplômes universitaires et donc d'investir des professions qui étaient jusque-là chassées gardées des hommes.

Cette peur de la disparition des frontières de genre est visible à travers la multiplication de caricatures représentant la figure de l'étudiante au tournant du XX^e siècle. L'étude que fait Christine D. Myers des caricatures parues dans le journal étudiant de Glasgow à la veille de l'incorporation du *Queen Mary College* à l'université de la ville, en 1890, met en exergue la peur ressentie par une partie de la population face à l'éducation supérieure des femmes⁷⁹. Elles adopteraient des comportements virils et dangereux, seraient trop peu attirantes pour se marier, trop faibles pour porter un enfant... : l'idée d'une impossible conciliation entre la formation universitaire et une vie

⁷⁷ Cabanel (Anna), *Pionnières du Nord. Universitaires norvégiennes et réseaux féminins internationaux (1882-1940)*, Master 2, sous la direction d'Olivier Wieviorka et Sylvie Chaperon, ENS Cachan, 2014.

⁷⁸ Blom (Ida), « Changing Identities in an Industrializing Society : The Case of Norway c. 1870-c. 1914 », *Gender & History*, vol. 2, n° 2, 1990, p. 131-147.

⁷⁹ Myers (Christine D.), « “Qu'elles continuent de frapper à la porte...” », *op. cit.*

familiale fait son chemin dans les esprits. Des caricatures de même facture se retrouvent dans différents contextes nationaux. En Norvège, un dessin paru dans le journal *Vikingen* en 1870 illustre le lien supposé entre l'éducation supérieure des femmes et la perte de la féminité qui conduirait à l'inversion de l'ordre naturel.



FIG. 1 – « LES FEMMES NORVEGIENNES ENTERRENT LA FEMINITE », VIKINGEN, 1870⁸⁰

Ce dessin met en scène quatre femmes vêtues comme des hommes (costume, pantalon, chapeau haut de forme et bottes) et se comportant comme tels (elles fument et l'une d'entre elles porte sous le bras un club de golf, un sport masculin). Elles portent un cercueil sur lequel est écrit *Kvindeligheden*, « féminité ». Le titre est explicite : « Les dames norvégiennes enterrent la féminité ». Le dessinateur pointe la dénaturation de la nature féminine du fait de son entrée à l'université. Selon son point de vue, les étudiantes sont amenées à se comporter comme des hommes, à adopter des traits masculins au détriment de la vertu féminine : autant de transgressions des normes genrées⁸¹.

La peur d'une virilisation des femmes au contact des hommes ou encore les risques d'une promiscuité induite par la mixité de l'éducation supérieure influencent les débats sur la coéducation. La mixité pose problème au sein même de l'université, certains professeurs et étudiants refusant ce qu'ils perçoivent comme une invasion féminine.

⁸⁰ Universitetshistorisk fotobase, Museum for Universitets- og vitenskapshistorie, Oslo.

⁸¹ Cabanel (Anna), « Être, se représenter, se dire. Lettres d'étudiantes norvégiennes dans une nation en construction (fin XIX^e- première moitié du XX^e siècle », *Genre & Histoire*, 18, Automne 2016 (en ligne).

Lorsqu'en 1897 Blanche Edwards devient la première femme interne des hôpitaux de France, les étudiants la brûlent en effigie⁸². En Angleterre, bien qu'il n'existe pas officiellement de distinction de sexe dans les universités, Carol Dyhouse souligne la manière dont les premières générations d'étudiantes doivent garder profil bas et sont presque systématiquement exclues des clubs étudiants⁸³. L'expérience suisse de la mixité sert d'exemple à d'autres universités européennes, tout particulièrement en Allemagne ; les témoignages des premières étudiantes américaines présentes dans les institutions suisses au cours des années 1870 alimentent le débat sur la coéducation aux États-Unis⁸⁴.

En outre, alors que les femmes gagnent peu à peu le droit de s'inscrire à l'université et d'obtenir des diplômes, leur intégration varie selon les facultés. Certaines disciplines s'ouvrent rapidement aux étudiantes, à l'instar de la médecine, des sciences ou des langues vivantes. En Angleterre, les étudiantes se dirigent vers les « Arts », se destinant pour la plupart à l'enseignement⁸⁵. Plus prometteuses en termes de débouchés et d'emploi, ces disciplines correspondent également à l'image des femmes dans la société au tournant du XX^e siècle et à leur supposées qualités spécifiques⁸⁶. Les études de droit ou de théologie, en revanche, demeurent des bastions masculins. Dans le cas de la France et dans les autres « centres » universitaires, la présence massive d'étudiantes étrangères, véritables pionnières, ouvre la voie aux autochtones. En 1870 à Paris, rappelle Carole Christen-Lécuyer, 71,3 % des étudiantes sont des étrangères⁸⁷. Ce phénomène correspond à ce que Patrick Ferté qualifie de « face sombre » de la *peregrinatio academica* heureuse (l'exemple du Grand Tour), ce qui révèle des logiques discriminantes⁸⁸. Le départ des femmes pour des universités étrangères traduit souvent le manque d'opportunités auquel elles sont confrontées dans leur pays d'origine.

⁸² Christen-Lécuyer (Carole), « Les premières étudiantes de l'Université de Paris... », *op. cit.*, p. 9.

⁸³ Dyhouse (Carol), « The British Federation of University Women and the Status of Women in Universities, 1907-1939 », *Women's History Review*, 1995, Vol. 4, n° 4, p. 465-485.

⁸⁴ Tikhonov Sigris (Nathalia), « Enseignement supérieur et mixité... », *op. cit.*, p. 52-54.

⁸⁵ Dyhouse (Carol), « The British Federation of University Women... », *op. cit.*, p. 469-470.

⁸⁶ Christen-Lécuyer (Carole), « Les premières étudiantes de l'Université de Paris... », *op. cit.*, p. 10.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 14. Sur la question des étudiantes étrangères en France, voir également Tikhonov Sigris (Nathalia), « Les étudiantes étrangères dans les universités occidentales. Des discriminations à l'exil universitaire (1870-1914) », in Patrick Ferté et Caroline Barrera (dir.), *Étudiants de l'exil. Migrations internationales et universités refuges (XVI^e-XX^e s.)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2009, p. 105-118.

⁸⁸ Ferté (Patrick), « Introduction. Étudier ailleurs et malgré tout », in Patrick Ferté et Caroline Barrera (dir.), *Étudiants de l'exil...*, *op. cit.*, p. 7-8.

Dans le premier quart du XX^e siècle, le nombre d'étudiantes continue à croître, si bien que la population féminine dans les universités européennes, bien que toujours minoritaire, cesse d'être anecdotique ; et la tendance s'accroît aux lendemains de la Première Guerre mondiale. Le passage de l'amphithéâtre à la chaire demeure toutefois une exception : dans les années 1910 et 1920, seule une poignée de pionnières parviennent à être élues professeures d'université. Dans les pays anglo-saxons, il reste difficile pour les femmes d'accéder à un poste universitaire en dehors des *women colleges*⁸⁹. Mais en dépit de cette persistance des obstacles pour des carrières féminines à l'université, les femmes diplômées sont devenues une réalité dans de nombreux pays. La mise en place d'associations d'anciennes élèves et de réseaux universitaires féminins rend compte de cette identité de groupe qui émerge peu à peu entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Le lien entre l'éducation des femmes et l'émancipation féminine est de plus en plus mis en avant par les féministes⁹⁰. C'est dans ce contexte que l'apparition et le développement d'associations de femmes diplômées des universités doivent être replacés.

2. L'AVÈNEMENT DE L'INTERNATIONAL FEDERATION OF UNIVERSITY WOMEN

Les mouvements féminins d'ampleur internationale prennent racine dans ce que l'on peut appeler les premiers contacts internationaux : des réseaux d'interconnaissances sont entretenus et développés par des femmes qui voyagent et qui écrivent, que ce soient des ouvrages scientifiques, des articles ou des lettres personnelles envoyées de par le monde, et préparent ainsi la voie à l'émergence de réseaux de nature plus formelle. Après nous être attachée à comprendre les ressorts du processus d'internationalisation du mouvement avant que la FIFDU ne soit officiellement fondée, nous nous pencherons sur les premières années d'existence et le fonctionnement de l'organisation. Le premier congrès international organisé à Londres en 1920 marque ainsi une étape décisive dans l'institutionnalisation du mouvement des *university women* qu'il nous faut étudier attentivement.

⁸⁹ Dyhouse (Carol), « The British Federation of University Women... », *op. cit.*, p. 471.

⁹⁰ L'ouvrage de Theodore Stanton, *The women question in Europe*, paru en 1884, rassemble une série d'essais écrits par des féministes de divers pays qui mettent en avant la situation de l'accès des femmes à l'éducation dans leur pays. En 1902, Helen Lange et Gertrud Bäumer publient également un manuel du mouvement des femmes (*Handbuch der Frauenbewegung*) qui accorde une place importante aux questions de l'éducation des femmes. Voir : Albisetti (James C.), Goodman (Joyce), Rogers (Rebecca), « Girls' Secondary Education in the Western World : A Historical Introduction », *Eidem* (dir), *Girls' Secondary Education in the Western World from the 18th to the 20th century*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.

2.1. AUX ORIGINES DES *UNIVERSITY WOMEN*

Le mouvement des *university women* est né aux États-Unis dans le dernier tiers du XIX^e siècle. En 1881, à l'initiative de Marion Talbot et Ellen Richards, une vingtaine d'anciennes élèves des *women Colleges* américains se réunissent à Boston afin d'évoquer les problèmes rencontrés par les femmes diplômées aux États-Unis. Au cours de ce premier rendez-vous informel, les participantes décident d'organiser une large réunion l'année suivante afin de discuter de la possibilité d'organiser une association destinée aux femmes diplômées des *women Colleges*. Selon Marion Talbot et Lois Rosenberry, qui publient en 1931 une histoire de l'Association américaine des femmes diplômées des universités (ou *American Association of University Women*, AAUW), soixante-six femmes, anciennes élèves des *colleges* de la côte Est des États-Unis, répondent à cette invitation et se retrouvent le 14 janvier 1882 à Boston⁹¹. Cette date marque le début de la toute première organisation de femmes diplômées des universités au monde.

Le but principal de la jeune *Association of College Alumnae* (ACA) est d'œuvrer « pour le développement des chances des femmes dans l'enseignement supérieur et au travail », mais aussi de les défendre contre les marques d'hostilité et de suspicion à leur rencontre. L'ACA constitue une sorte de « groupe de pression » avant l'heure, pour reprendre l'expression de Margaret Rossiter, visant à défendre l'intérêt des femmes munies d'un bagage universitaire⁹². Les membres fondateurs de l'association, telles que Ellen Richards, chimiste et initiatrice du champ de l'économie ménagère (*home economics*), ou Christine Ladd-Franklin, mathématicienne et logicienne américaine, sont personnellement convaincues de la nécessité d'une telle organisation. Leurs parcours universitaires portent les marques des discriminations genrées. Bien qu'ayant rempli toutes les conditions pour obtenir un doctorat à l'université Johns Hopkins, C. Ladd-Franklin se le voit refuser en 1883. Ce n'est qu'en 1927, soit quarante-quatre ans plus tard, que la mathématicienne peut enfin obtenir le diplôme⁹³.

La question de l'accès des femmes aux études à l'étranger est le point central évoqué lors de la réunion de l'ACA tenue en 1885. Si certains de ses membres ont eu

⁹¹ Talbot (Marion), Rosenberry (Lois K. M.), *The History of the American Association of University Women 1881-1931*, The Riverside Press Cambridge, Boston & New York, 1931.

⁹² Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, I, Struggles and Strategies before 1940*, *op. cit.*, p. 39.

⁹³ Spillman (Scott), « Institutional Limits : Christine Ladd-Franklin, Fellowships, and American Women's Academic Careers, 1880-1920 », *History of Education Quarterly*, vol. 52, n° 2, 2012, p. 196-221.

l'opportunité d'aller étudier en Europe, l'obtention d'un diplôme étranger ne relève pas de l'évidence. Martha Carey Thomas (1857-1935), par exemple, séjourne en Europe grâce au soutien financier de sa famille. En 1882, elle parvient à obtenir un diplôme en linguistique à l'université de Zurich, mais après que ce diplôme lui a été refusé à Leipzig. Alors qu'il existe des bourses destinées à aider les étudiants américains à se rendre dans les universités allemandes, de nombreuses femmes américaines n'ont pu bénéficier d'un financement extérieur et, tout comme Martha Carey Thomas, ont dû compter sur leurs propres ressources ou celles de leur famille pour entreprendre un tel voyage. Afin de remédier à cette inégalité et d'offrir les mêmes opportunités de carrière aux femmes diplômées aux États-Unis, Ladd Franklin propose en 1888 de mettre en place un programme de bourses d'études supérieures afin de permettre aux femmes d'étudier à l'étranger. Un tel programme constitue, pour reprendre l'expression récurrente dans les discours des dirigeantes, un *entering wedge* (que l'on pourrait traduire par angle d'entrée) pour les femmes américaines qui espèrent mettre à profit leur expérience dans les universités étrangères pour développer leurs opportunités aux États-Unis. En intégrant les systèmes universitaires étrangers, les dirigeantes de l'ACA espèrent aussi contribuer à faciliter l'accès des femmes de ces pays à leurs propres universités⁹⁴. Sur le modèle de l'ACA, des *university women* d'autres États américains s'organisent bientôt, à l'instar de la *Western Association of Collegiate Alumnae*, fondée en 1883.

De l'autre côté de l'Atlantique, les femmes britanniques s'organisent également. La *British Federation of University Women* (BFUW) voit le jour en 1907, un quart de siècle après la fondation de l'organisation américaine. La BFUW est fondée à l'initiative d'Ida Smedley Maclean, assistante de maître de conférences (*assistant lectureship*) en chimie à l'université de Manchester. Elle réunit en mars 1907 dix-sept femmes diplômées d'universités anglaises. Le but de la réunion est de discuter « des difficultés rencontrées [par les femmes] pour obtenir des financements de recherche et l'apparente impossibilité de promotion des femmes dans la vie académique⁹⁵ ». Deux mois plus tard, le projet d'une fédération s'officialise, donnant naissance à la BFUW. L'organisation a pour objectif, selon sa constitution, « d'encourager la production, par des femmes, de travaux de recherche indépendants, de faciliter l'intercommunication et

⁹⁴ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, I, Struggles and Strategies before 1940*, *op. cit.*, p. 39.

⁹⁵ Dyhouse (Carol), « The British Federation of University Women », *op. cit.*, p. 472.

la coopération entre les femmes des différentes universités, et de stimuler les intérêts des femmes dans la vie municipale et publique⁹⁶ ». La fédération britannique élargit rapidement son aire d'action : en 1909, ses bureaux jusqu'alors installés à Manchester sont déménagés à Londres. Ce déplacement témoigne, selon l'historienne Carole Dyhouse, du changement d'échelle de la BFUW qui, d'organisation locale, devient alors réellement nationale. Aux côtés d'Ida Smedley Maclean, la première présidente de la BFUW, on trouve d'autres figures féminines du monde universitaire britannique qui allaient occuper une place importante au sein de la FIFDU, à l'instar de Winifred Cullis, tout juste diplômée en médecine et amie intime de Smedley Maclean. Comme le montre leur exemple, les connexions personnelles et les amitiés formées sur les bancs des universités jouent un rôle non négligeable dans la constitution de tels réseaux.

Tout comme leurs consœurs américaines, les membres de la BFUW soulèvent très tôt la question du manque de financements pour la recherche à disposition des étudiantes britanniques. En 1909, Winifrid Cullis est chargée par la BFUW d'une étude sur ces opportunités de financement. Les résultats de l'enquête encouragent les fondatrices de la Fédération britannique à mettre en place un programme de bourses d'études supérieures. Ce programme est financé grâce aux contributions des membres de la BFUW mais aussi par des aides extérieures ; il permet d'attribuer une première bourse, d'une valeur de 150 livres, aux femmes ayant des publications à leur actif et démontrant des capacités scientifiques⁹⁷. L'utilité de ces bourses est rapidement démontrée : trois des cinq boursières récompensées entre 1912 et 1916 ont été par la suite promues au rang de professeure dans une université britannique. Et l'une d'entre elles n'est autre que Caroline Spurgeon, devenue la fondatrice et première présidente de la FIFDU.

Si les organisations américaines et anglaise posent ainsi les bases de cette future FIFDU, la Première Guerre mondiale joue un rôle important dans l'internationalisation du mouvement des *university women*. Pour reprendre l'expression de Nicole Fouché, le conflit aurait servi de catalyseur d'initiatives et de rapprochements internationaux. Du fait de l'échec des revendications et des politiques nationales, des « solutions internationales » sont mises au jour, auxquelles les femmes souhaitent prendre part⁹⁸. Le caractère à la fois mondial et total du conflit mobilise pour la première fois l'ensemble

⁹⁶ *Ibid.*, p. 472.

⁹⁷ *Ibid.*, p.473.

⁹⁸ Fouché (Nicole), « Des américaines protestantes à l'origine des "University Women" françaises... », *op. cit.*

de la population. Secondant les hommes qui combattent au front, les femmes participent à l'effort de guerre, saisissant l'opportunité de prendre part à la vie publique de leur pays. Aux États-Unis, les *university women* se mobilisent de manière conjointe aux grandes universités pour participer à l'effort national, dès 1917, avant que le pays n'entre en guerre.

Cette contribution, dans les pays engagés dans le conflit, constitue également un moyen de justifier le bien-fondé de l'éducation des femmes et de démontrer qu'elles sont à même de prendre part au processus décisionnel et d'agir en leaders au cours de périodes de crises sociales ou politiques⁹⁹. La féministe écossaise Helen Fraser appelle ainsi les femmes à s'unir et à se mobiliser au nom d'un « esprit féminin » spécifique. Dans la préface de son court ouvrage portant sur le travail de guerre des femmes, *Women and War Work*, paru en 1918, elle met en exergue le rôle qui leur incombe :

Les tâches des femmes dans ce combat et dans la période de reconstruction qui lui succédera sont de grandes tâches, et le monde a besoin, dans chacun des pays, non seulement de la sagesse et de la connaissance de ses propres femmes, mais aussi de la force qu'elles puisent dans le fait de constituer un grand groupe de taille mondiale et d'être conscientes de l'unité de toutes les femmes¹⁰⁰.

En dédiant son ouvrage aux femmes américaines, elle entend œuvrer à son échelle au rapprochement des femmes des deux nations. « Tout ce qui peut aider à faire advenir cette unité et cette entente », ajoute-elle, « me semble être d'une grande importance, et ce texte est rédigé pour les femmes américaines, dans l'espoir qu'il puisse rendre quelque service¹⁰¹ ».

2.2. L'EMERGENCE D'UN MOUVEMENT UNIVERSITAIRE INTERNATIONAL AU FEMININ

Alors que l'existence d'organisations féminines à l'échelle internationale remonte bien avant la Première Guerre mondiale, l'impact du conflit se mesure aussi bien dans le changement de d'objectif des organisations existantes que dans l'avènement de nouvelles organisations qui se réclament du mouvement internationaliste. La nouvelle aspiration des femmes, au terme du conflit, est de sauvegarder la paix et d'œuvrer pour

⁹⁹ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender, and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 10-11.

¹⁰⁰ Fraser (Helen), *Women and War Work*, New York, G. Arnold Shaw, 1918, p. 1 : « The tasks of women in this struggle and in the reconstruction to come after, are great tasks, and the world needs in every country not only the wisdom and knowledge of its own women but the strength in them that comes from being one of a great world-wide group and conscious of the unity of all women ».

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 1 : « Anything that can help to that unity and understanding seems to me of great value, and this record is written for American women in the hope it may be of some small service ».

le pacifisme, là où les hommes ont échoué et sont morts par centaines de milliers. Si Gabrielle Duchêne écrit dans la *Charte internationale de la femme* (1919) que « les femmes, par l'éloignement où elles ont été tenues des affaires publiques, demeurent irresponsables du passé », Christine Bard souligne l'influence insidieuse mais bien réelle de la culpabilité comme « une des sources les plus puissantes, bien que la moins avouable, du pacifisme qui se développe chez les féministes dans l'entre-deux-guerres¹⁰² ». Les blessures laissées par la guerre servent l'expansion, dans les années 1920, du modèle associatif américain et expliquent en partie la reprise et le développement des relations internationales féminines – un féminisme qui se veut « le symbole de la paix et de l'amitié entre les femmes du monde entier » - ainsi que l'essor des associations pacifistes promouvant la paix et le droit¹⁰³. L'après-guerre fait ainsi surgir l'espérance d'un nouveau monde, un monde de paix et d'égalité, et notamment entre les sexes, que les femmes doivent participer à construire. De nouveaux objectifs apparaissent, dont la promotion, à l'échelle internationale, du droit de vote mais aussi du droit à l'éducation supérieure pour les femmes. Les *university women* trouvent dès lors pleinement leur place dans ce mouvement d'après-guerre, promouvant notamment la mise en place d'échanges d'étudiantes et de professeurs afin d'élargir les opportunités des femmes, mais aussi de promouvoir un *esprit international*, maître mot des années d'après-guerre.

Le conflit mondial a par ailleurs entraîné la mise en place de nouvelles alliances. Alors qu'au tournant du XX^e siècle les universités allemandes captaient une large part des flux estudiantins, en provenance notamment des États-Unis, la tendance s'inverse rapidement au lendemain de 1918. Avec leur entrée dans la guerre, les États-Unis ont réorienté leurs échanges internationaux en direction des alliés, la Grande-Bretagne et la France. En 1917, le Conseil national pour l'éducation américain encourage le gouvernement britannique à envoyer une délégation d'universitaires aux États-Unis, afin de fortifier la relation entre les deux pays. L'année suivante, le gouvernement britannique met en place une « mission éducative », composée d'éminents

¹⁰²Bard (Christine), *Les filles de Marianne...*, *op. cit.* Voir le chapitre intitulé « Les moissons de la guerre », p. 129-186.

¹⁰³*Ibid.*, p. 127. Nicole Fouché rappelle que dès le XIX^e siècle, les femmes américaines blanches, protestantes, appartenant à la classe moyenne, développent des associations philanthropiques, fondées sur le bénévolat. Avec l'accès des Américaines à l'éducation supérieure, une élite féminine se met en place et assure à ces associations des « fondements théoriques et intellectuels solides ». Par ce biais, elles agissent sur la vie publique, avant même de pouvoir accéder au vote (Fouché, Nicole, « Des américaines protestantes à l'origine des "University Women" françaises... », *op. cit.*, p. 134).

universitaires, parmi lesquels, on l'a vu, Caroline Spurgeon et Rose Sidgwick (lectrice en histoire à l'université de Birmingham).

Les deux envoyées s'intéressent particulièrement à l'éducation supérieure des femmes aux États-Unis, la comparant avec la situation en Grande-Bretagne. Lors de leur périple à travers les États-Unis, elles sont invitées par les membres de l'ACA à participer à la réunion annuelle de l'organisation, convoquée le 6 décembre 1918 au *Radcliffe College* de Boston. Durant la réunion sont abordées notamment les différentes possibilités de mettre en place des échanges entre les deux pays¹⁰⁴. L'idée est chère à deux des membres du comité chargé des relations internationales de l'association américaine, Virginia Gildersleeve et Martha Carey Thomas, présidente du *Bryn Mawr College*. Quelques mois auparavant, elles avaient évoqué la possibilité de créer une fédération rassemblant les *university women* du monde entier¹⁰⁵.

Pour Virginia Gildersleeve, il s'agit de mettre sur pied un réseau de femmes, diplômées et cultivées, aptes à défendre l'intérêt de toutes. La construction de ce réseau doit passer par la mise en contact et la coopération intellectuelle de ces femmes diplômées et par la promotion de l'éducation supérieure des jeunes filles¹⁰⁶. En mettant en place une élite intellectuelle féminine, les membres de ce qui deviendra la FIFDU espèrent investir les organes décisionnels et féminiser la classe politique. Selon leur logique, c'est en intégrant les groupes dirigeants, à l'échelle nationale mais aussi internationale, que les femmes diplômées seront le plus à même de promouvoir le droit des femmes et de faire aboutir leurs revendications. L'internationalisation est une conséquence de la guerre : afin d'éviter un nouveau conflit mondial, il s'agit de transcender les nationalismes et de promouvoir une amitié, un respect et une coopération qui outrepassent les frontières. Des logiques comparables se repèrent dans l'expansion d'organisations telles que les Conseils nationaux de femmes, coiffés par un Conseil international des femmes (CIF), ou encore la réunion des élites intellectuelles de différentes nationalités dans le cadre de la Commission internationale de coopération intellectuelle (CICI).

¹⁰⁴ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender, and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰⁵ Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, Rare books and manuscript library, box 44 – International Federation of University Women and Association of Collegiate Alumnae, 1919-1928 : « Report of Conference on After War Problems, december 6, 1918. II. International Relations » (14 feuillets).

¹⁰⁶ Batho (Edith), *A Lamp of Friendship, 1918-1968, A Short History of the International Federation of University Women*, Londres, IFUW, 1968, p. 14.

À son retour en Angleterre, Spurgeon publie les résultats des observations faites avec sa consœur et souligne notamment le besoin urgent de mettre en place des systèmes d'échanges entre étudiantes américaines et britanniques. La toute première bourse permettant à ces dernières de se rendre aux États-Unis prendra le nom de Rose Sidgwick, en l'honneur de la représentante britannique décédée de la fièvre espagnole avant son retour en Europe. Forte de sa connaissance du système universitaire américain, Spurgeon tente de convaincre le gouvernement « d'exercer des pressions » sur les universités d'Oxford et de Cambridge afin qu'elles ouvrent leur cursus et accordent des diplômes aux femmes car, écrit-elle dans son rapport, « il s'agit désormais d'une question d'importance aussi bien internationale que nationale¹⁰⁷ ».

Les membres de la BFUW mettent en place un Comité des relations internationales et invitent leurs consœurs américaines à se rassembler au cours de l'été 1919. Cette première réunion ne regroupe pas seulement les membres des associations déjà en relation ; les Canadiennes sont également encouragées à envoyer des déléguées. Virginia Gildersleeve et Winifred Cullis, membre de la BFUW ayant séjourné à l'Université de Toronto durant la guerre, sont chargées par leurs fédérations respectives d'établir des contacts avec les femmes diplômées des universités canadiennes. Les sessions tenues en Angleterre donnent dès lors naissance à l'*International Federation of University Women*, le 11 juillet 1919. La date du premier congrès international est fixée pour l'année suivante. Le projet des fondatrices va plus loin que de regrouper les associations déjà existantes : il s'agit de susciter l'intérêt des femmes diplômées dans le monde entier et de promouvoir la création d'associations semblables dans les pays qui n'en disposent pas encore. Si l'histoire de la FIFDU débute officiellement avec la première conférence internationale qui se déroule à Londres en 1920, la période qui précède est d'une importance primordiale, car elle pose les bases de ce que deviendra la FIFDU.

Le processus d'internationalisation du mouvement des *university women* se prête évidemment à une analyse des réseaux et permet de se plonger dans une histoire « connectée », à même de « briser les compartimentages » des histoires nationales et de

¹⁰⁷ Papers of professor Caroline Spurgeon (1890-1936), Royal Holloway Archive and Special Collections, PP7/6/1/3 – Supplementary report of the British Educational Mission to the United States, on women's university education, 1918, p. 14 : « That pressure be put on the Universities of Oxford and Cambridge to open their degrees to women, as this has now become a matter of international as well as of national importance ».

faire émerger « les modes d'interaction entre le local, le régional et le supranational¹⁰⁸ ». En dehors des pays anglo-saxons, l'internationalisation du mouvement repose sur la mobilisation de réseaux informels préexistants et la mise en place de nouvelles connexions. Les archives personnelles de Virginia Gildersleeve, conservées dans les collections de l'université de Columbia à New York, nous éclairent sur la manière dont les fondatrices de la FIFDU qui n'est encore, aux lendemains de la réunion de Londres en 1919, qu'à l'état embryonnaire, entreprennent de renforcer les liens existants et de créer de nouveaux contacts internationaux.

Lorsque Gildersleeve retourne aux États-Unis après avoir passé l'été à Londres, elle rédige un rapport informel et l'envoie à Lois Rosenberry, présidente de l'*Association of Collegiate Alumnae* (ACA), afin de lui rendre compte des décisions prises lors des réunions avec les membres de la BFUW. Elle se réjouit dans ce texte de voir que les « ambitions et les idéaux » internationalistes sont partagés par les classes intellectuelles des deux côtés de l'Atlantique. Et elle met en avant le rôle qui incombe aux femmes universitaires dans la production de « leaders » incarnant ces valeurs d'après-guerre. Cette vision est celle que l'on retrouve dans la première version de la constitution de la FIFDU :

Elles [*les membres des associations américaine et britannique*] en sont convaincues : aujourd'hui, en ce moment plus que jamais auparavant dans le monde, c'est une heure pour les femmes, pour qu'un projet soit lancé en cette époque propice. En Europe, non seulement les femmes ont plus que jamais un avantage numérique, mais à cette heure les hommes sont, à un degré jamais vu jusqu'à ce jour, complètement absorbés dans des problèmes politiques et industriels. Une entente réelle entre groupes de femmes éduquées de différents pays, avec leurs larges sphères d'influence, peut réduire considérablement les risques de guerres futures¹⁰⁹.

Des deux côtés de l'Atlantique, des mesures sont prises pour internationaliser le mouvement et rassembler les associations nationales. L'élection de Caroline Spurgeon à la tête de ce qui deviendra la FIFDU est perçue par Gildersleeve comme une preuve de cette volonté de rapprochement anglo-américain. L'Anglaise, qui a parcouru les États-Unis lors de son précédent voyage, incarne le projet d'internationalisation des *university*

¹⁰⁸ Douki (Caroline), Minard (Philippe), « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 5/2007 (n° 54-4bis), p. 7-21.

¹⁰⁹ Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, Rare books and manuscript library, box 44 : meeting London, 1919 : « They believe that, now, at this moment more than ever before in the world, is a woman's hour, making this a project to be initiated at this propitious time. In Europe not only are women in greater numerical proportion than ever before but at this time men are engrossed in industrial and political problems to an unheard of unprecedented degree. With real understanding between groups of educated women in different countries and their wide spheres of influence that chance of future wars is enormously lessened ».

women¹¹⁰. Les Américaines, de leur côté, œuvrent pour la consolidation des liens entre les deux organisations. Au nom de l'ACA, les déléguées américaines à la réunion de 1919 à Londres invitent en retour la *British Federation of University Women* à envoyer des déléguées aux États-Unis, afin qu'elles complètent la mission entamée par Spurgeon et Sidgwick un an auparavant. Comme l'explique Gildersleeve, il s'agit d'inspirer et de mobiliser les *university women* sur l'ensemble du territoire américain autour du projet de la FIFDU, en leur donnant l'opportunité de rencontrer leurs consœurs d'un autre continent.

Afin de rendre l'Association américaine réellement internationale, Gildersleeve propose d'en modifier le nom. Elle estime en effet que ce nom n'est plus adapté à ses ambitions internationalistes, le terme de *Collegiate Alumnae* n'ayant pas d'équivalent dans le système britannique et étant difficilement traduisible dans d'autres langues. Et de plaider pour l'adoption « d'un nom réellement national et international, et qui se passe d'explication, tel que la *Federation of University Women* ou bien l'*American University women's association* »¹¹¹. Sous ce changement de nom, c'est aussi l'idée d'un rassemblement, sous une même bannière, des différents clubs d'anciennes élèves existant aux États-Unis, comme la *Southern Association of College Women*, qui se profile. Cette proposition ne va pas, du reste, sans susciter des résistances internes, notamment de la part des membres de l'ACA. Martha Carey Thomas met en garde contre le danger d'un abaissement du niveau de l'association américaine si elle accepte des membres venant de clubs féminins moins prestigieux. C'est finalement le nom d'*American Association of University Women* (AAUW) qui est retenu en 1920.

Entre 1919 et 1920, des représentantes des *university women* sont mandatées pour établir des contacts avec des femmes diplômées d'Europe susceptibles d'être intéressées par le projet de la FIFDU. Martha Carey Thomas obtient une année sabbatique afin de voyager à travers l'Espagne, la France et l'Italie. Par le biais de ces contacts, elle espère recruter de possibles dirigeantes à même de fonder des associations dans leur pays. L'analyse du rapport que rédige l'Américaine en 1920 permet de comprendre les enjeux et les stratégies élaborées pour promouvoir l'internationalisation du mouvement et de percevoir l'importance des relations interpersonnelles dans ce processus¹¹². Rendant

¹¹⁰ *Ibid.*, Lettre de V. Gildersleeve à Mme Rosenberry, 14 septembre 1919.

¹¹¹ *Ibid.*, Minutes of the ACA International relations committee, juin 1919.

¹¹² *Ibid.*, Carey Thomas report, février 1920.

compte de la manière dont elle a pris contact avec des personnes dans les différents pays dans lesquels elle s'est rendue, Martha Carey Thomas souligne l'importance qu'il y a à s'adresser aux personnes appropriées, à des interlocutrices fiables. Lors de son séjour à Paris, par exemple, l'Américaine prend contact avec des représentants de l'Alliance universitaire franco-américaine, tels le professeur Charles Petit-Dutaillis, directeur du comité chargé des relations entre la France et les universités étrangères, ou le professeur Charles E. Vibert, directeur de l'Union des Universités américaines en Europe. Tous deux lui recommandent de s'adresser à « Mademoiselle Anne [Anna] Amieux », qui vient alors tout juste d'être nommée à la direction de l'École Normale Supérieure de jeunes filles de Sèvres, « le poste universitaire le plus prestigieux jamais occupé par une femme¹¹³ ». Après s'être entretenue avec Amieux dans les jardins de Sèvres, Carey Thomas livre ses impressions sur la française :

Elle me semble être la personne idéale pour ce nous nous proposons, et possède le haut niveau universitaire approprié. Elle sera enchantée d'organiser la fédération française [...]. Je pense qu'on peut lui faire confiance pour s'entourer des femmes qualifiées pour organiser une telle fédération de la bonne manière [...]. De plus, sa position universitaire est telle que tout le monde comprendra pourquoi on lui a demandé d'être responsable de l'organisation et sera heureux de coopérer avec elle¹¹⁴.

En Espagne, l'Américaine rencontre Maria de Maeztu, fondatrice et directrice de la *Residencia de Señoritas* et directrice de la *Madrid School of Girls*, fondée et financée par les États-Unis et notamment par les *Colleges* pour femmes américains¹¹⁵. Tout comme Amieux, Maria de Maeztu se montre, d'après le rapport de Carey Thomas, très enthousiaste concernant le projet d'une fédération internationale : elle voyait dans l'établissement de relations internationales, et plus particulièrement au vu des circonstances présentes, « une aide majeure en faveur de l'éducation supérieure des femmes¹¹⁶ ».

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ *Ibid.*, « She seems to me exactly the right person for our purpose with just the proper high university standards. She will be delighted to organize the French Federation. [...] I think that she can be trusted to surround herself with the proper women and to organize such a federation in the right way [...] then too her academic position is such that everyone will see why she has been asked to act as organizer and will be glad to co-operate with her ».

¹¹⁵ La *Residencia de Señoritas* est un centre visant à encourager les femmes à mener des études supérieures, par la mise à leur disposition de logements près de l'université de Madrid. Des cours y étaient également dispensés. Pour y être acceptées, les étudiantes devaient être munies au minimum d'une licence.

¹¹⁶ Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, Rare books and manuscript library, box 44 : M. Carey Thomas report, février 1920 : « [...] such a federation with international relations at such a juncture as this will be of the greatest service in women's higher education [...] ».

Pour Martha Carey Thomas, la réussite du projet d'une fédération internationale dépend en grande partie de ses dirigeantes nationales. Anna Amieux et Maria de Maeztu présentent des caractéristiques communes, qui font d'elles, à ses yeux, des interlocutrices idéales pour promouvoir le projet des *university women*. L'Américaine privilégie donc des interlocutrices qui se distinguent par leur position au sein du système universitaire de leur pays. La Française et l'Espagnole sont toutes deux « intelligentes » et, en tant que directrices d'institutions reconnues œuvrant pour l'éducation supérieure de femmes, « favorables à la cause défendant l'éducation des femmes¹¹⁷ ». Le respect et la reconnaissance que leur statut leur confère auprès des représentants du système universitaire et scientifique de leur pays en font également des interlocutrices légitimes. Cet aspect est particulièrement important pour l'Américaine qui cherche à « éviter la jalousie féminine dont on dit qu'elle est endémique en France autant qu'en Espagne¹¹⁸ » (sic).

Amieux et de Maeztu ne sont pas seulement reconnues sur le plan national : elles ont aussi une expérience internationale. Anna Amieux a été l'une des deux premières lauréates féminines à remporter, en 1905, une bourse « Autour du Monde » financée par le banquier et philanthrope français Albert Kahn¹¹⁹. Cette bourse lui a permis de se rendre notamment aux États-Unis, dont elle a rapporté une étude sur *L'Enseignement des leçons de choses dans les classes primaires des lycées de filles et dans les écoles primaires de filles*¹²⁰. A son retour elle a dirigé le nouveau lycée de jeunes filles Jules Ferry (Paris) puis, en 1919, l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres, dont l'Association des anciennes élèves allait s'affilier l'année suivante à la FIFDU¹²¹. Marie de Maeztu, en tant que directrice de la *School for Girls* de Madrid, joue un rôle d'ambassadrice entre son pays et les États-Unis. Au printemps 1919, elle a séjourné trois mois à l'Université de Columbia à New York, où elle a été invitée à donner des cours de langue et de littérature espagnoles. L'objectif de ce premier voyage était de renforcer les relations culturelles entre les deux pays et de renouveler le contrat d'échange

¹¹⁷ *Ibid.*

¹¹⁸ *Ibid.* « The point was emphasized that it must be some woman who had the confidence of university men and, if possible so as to avoid feminine jealousy which is said to be rampant both in France and Spain, someone whose official position made it natural for her to call the preliminary meeting [...] ».

¹¹⁹ Sur cette initiative, v. plus bas, p. 179.

¹²⁰ Conférences du Musée pédagogique, 1911, 71 p.

¹²¹ Amieux représente la France au premier congrès de la FIFDU, à Londres, et y fait une intervention remarquée. Lire sa notice dans le *Dictionnaire biographique des protestants français de 1787 à nos jours*, t. 1, A-C, Les Éditions de Paris, 2015.

d'étudiants entre Columbia et l'*International Institute for Girls in Spain*¹²². Avant la fin des années 1930, elle séjourne encore à deux reprises sur le continent américain, donnant une série de conférences et de cours, notamment au *Barnard College*. L'intégration de ces femmes dans des réseaux internationaux et notamment leurs contacts antérieurs avec les États-Unis en font bien des interlocutrices de choix.

Le rapport de Martha Carey Thomas laisse transparaître de nombreux préjugés quant à la France et aux pays d'Europe du Sud, de culture catholique, et le sentiment d'une supériorité des femmes américaines – et protestantes. « La situation de l'éducation des femmes en France est loin d'être satisfaisante », note-telle ainsi, en attribuant ce retard à l'influence de l'Église catholique dans la question de l'éducation supérieure des Françaises. Quelle que soit la validité d'une telle représentation, elle offre l'intérêt de donner à voir l'influence du facteur religieux dans la mise en place de réseaux internationaux. Étudiant le rôle des connexions protestantes dans l'importation du mouvement des *university women* en France, Nicole Fouché démontre la manière dont le protestantisme fonctionne, dans ce pays, comme un vecteur d'influence pour le modèle américain¹²³. Les fondatrices de la Société nationale féminine de rapprochement universitaire, qui devient l'Association française des femmes diplômées des universités (AFFDU) en 1923, sont issues de l'élite protestante française. Aux côtés d'Anne Amieux, on trouve Marguerite Mespoulet, première femme reçue à l'agrégation d'anglais en 1905. Lauréate elle aussi d'une bourse Albert Kahn, elle s'est rendue aux États-Unis, au Canada et au Japon et, en 1918, elle a rencontré Virginia Gildersleeve¹²⁴. De retour en France, elle contacte Marie Monod et Marie Bonnet, toutes deux issues, comme elle-même, de familles protestantes cultivées.

¹²² L'impact de ses expériences internationales dans sa carrière et dans l'intégration de l'Espagne et des femmes espagnoles dans les réseaux internationaux est l'objet de la thèse de Piñon Varela (Pilar), *Go West Young Woman! Redes transatlánticas e internacionalismo cultural. Las mujeres como protagonistas del intercambio académico entre España y los Estados Unidos (1919-1939)*, thèse d'histoire sociale, soutenue à l'université nationale d'éducation à distance en 2015, sous la direction d'Isabel Pérez-Villanueva Tovar.

¹²³ Fouché (Nicole), « Des américaines protestantes à l'origine des "University Women" françaises... », *op. cit.* Sur la question d'une « spécificité » d'un féminisme protestant français, voir également Poujol (Geneviève), *Un féminisme sous tutelle. Les protestantes françaises (1810-1960)*, Paris, Les éditions de Paris – Max Chaleil, 2003. Dans son étude sur des organisations féminines internationales au début du XX^e siècle, Leila Rupp souligne également l'influence de catégories telles que l'origine sociale, religieuse ou encore ethnique dans le processus de constitution des groupes féminins qui forment une élite composée de femmes blanches, chrétiennes, issue des classes sociales supérieures. Rupp (Leila), *Worlds of Women*, *op. cit.*, p. 51-81.

¹²⁴ Dans ses mémoires, Gildersleeve rappelle ses origines huguenotes françaises (*Many a Good Crusade...*, *op. cit.*, p. 3-4). La Norvégienne Kristine Bonnevie a les mêmes origines.

La carte du monde concerné par la FIFDU donne à voir une prédominance des pays anglo-saxons et d'Europe du Nord, de culture protestante, mais le modèle des *university women* américaines et britanniques se diffuse rapidement, comme le montre la composition de l'assemblée réunie pour la première conférence de ce qui devient alors officiellement la FIFDU à Londres¹²⁵.

2.3. LE CONGRES DE FONDATION DE LA FIFDU, LONDRES, 1920

Le 14 juillet 1920, les membres des associations américaine et britannique se réunissent pour le congrès inaugural de la FIFDU au *Bedford College*, situé dans les environs de Londres. Les contacts mis en place au cours de l'année précédente ont porté leurs fruits : des observatrices ou déléguées représentent pas moins de douze pays. On trouve en leur sein le Canada et les associations liées à leur « grande sœur » britannique, celles de l'Inde, de l'Australie et de l'Afrique du Sud. A leurs côtés se trouvent les représentantes de pays d'Europe de l'Ouest, France, Italie, Belgique, Pays-Bas, mais aussi des trois pays scandinaves – Norvège, Suède et Danemark – ou encore la Tchécoslovaquie. Si les représentantes des pays observateurs n'ont pas le droit de vote, elles ont tout de même la possibilité de participer aux débats et d'influencer les décisions finales¹²⁶.

La réunion des déléguées marque le début de ce rassemblement international. Elles ont pour objectif de définir les ambitions de la FIFDU, de la doter d'une « constitution » et de procéder à l'élection des membres du bureau¹²⁷. Les principes de la FIFDU sont retranscrits dans le procès-verbal de la conférence. Le premier article définit les objectifs et ambitions de la FIFDU, qui sont de « promouvoir la compréhension et l'amitié entre les femmes diplômées des universités des nations du monde et d'ainsi favoriser leurs intérêts et développer entre leurs pays sympathie et obligeance mutuelle¹²⁸ ». Ces principes constituent la ligne directrice suivie par la FIFDU tout au long de son histoire ; s'il existe différentes versions de la Constitution et des statuts, les

¹²⁵ La liste des branches affiliées à la FIFDU est reproduite dans les annexes (voir annexe 1). Si l'initiative d'une fédération internationale revient aux Américaines et Britanniques, il faut noter l'existence d'associations de femmes diplômées dans certains pays comme la Suède ou la Suisse dès le début du XX^e siècle.

¹²⁶ Archive International Federation of University Women (IFUW), inv.no 109 : Minutes of conferences, London 1920, Paris 1922, Christiania (Norway) 1924 and Amsterdam 1926. 1920-1926 (volume).

¹²⁷ Archive IFUW, inv.no 256 : IFUW complete set of Constitutions and By-laws since 1920. 1920-1992.

¹²⁸ *Ibid.* « The purpose of this organisation shall be to promote understanding and friendship between the university women of the nations of the world, and thereby to further their interests and develop between theirs countries sympathy and mutual helpfulness ».

changements effectués visent à adapter l'organisation aux évolutions du monde qui l'entoure, sans pour autant remettre en cause les textes originels.

Les principes de la FIFDU s'inscrivent pleinement dans l'idéologie féministe et internationaliste déployée aux lendemains de la Première Guerre mondiale¹²⁹. Ce qui la distingue des autres organisations féminines internationales, cependant, est la définition stricte des conditions d'adhésion. Alors que les grandes organisations comme l'Alliance internationale des femmes ou le Conseil international des femmes étaient, tout du moins en théorie, ouvertes à toutes les femmes du monde, sans distinction « de race, de naissance, ou de croissance », les conditions d'admission à la FIFDU sont bien plus restrictives. Elles sont définies par l'article II qui s'articule autour de deux sections¹³⁰. La première concerne les conditions d'affiliation des branches nationales, la seconde concerne les membres individuels et spécifie ce que recouvre le terme d'*university women*. Selon cet article, seules des femmes organisées au sein d'associations nationales peuvent prétendre rejoindre la FIFDU. Les adhésions individuelles ne sont pas autorisées, sauf dans des cas très spécifiques sur lesquels nous reviendrons plus tard. La candidature d'une association nationale doit être, au préalable, approuvée par le Conseil et il ne peut y avoir qu'une association par nation. Contemporaines d'une époque qui reste marquée par l'affirmation des nationalismes, les fondatrices de la FIFDU ont estimé nécessaire de préciser ce que recouvre à leurs yeux le terme de « fédérations nationales ». L'expression de la nationalité peut renvoyer en effet à des réalités diverses : celle d'un État défini par des frontières, ou bien celle d'un peuple culturellement et historiquement construit, *imagined community* au sens de Benedict Anderson¹³¹. C'est pourquoi une note complète la première section de l'article II :

Le terme de « fédération nationale » ne doit cependant pas être interprété comme se référant à quelque société nationale fondée sur l'exclusivité raciale. Il est souhaité que toutes les femmes diplômées des universités vivant dans une même aire géographique soient à même de se rassembler dans une fédération représentant le pays dans lequel elles vivent. Les différentes communautés qui peuvent exister au sein d'un même pays doivent s'unir dans une fédération ou association si elles entendent former une branche de la Fédération Internationale¹³².

¹²⁹ Bard (Christine), *Les filles de Marianne ...*, op. cit., p. 130.

¹³⁰ Rupp (Leila J.), *Worlds of Women...*, op. cit., p. 52.

¹³¹ Anderson (Benedict), *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983 (trad. fr. *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002).

¹³² Archive IFUW, inv.no 256 : IFUW complete set of Constitutions and By-laws since 1920. 1920-1992 : « The term "national federation" is not, however, to be taken to mean any exclusive national or racial

L'un des exemples les plus parlants est la constitution en 1924 d'une branche irlandaise, unissant les femmes diplômées des universités d'Irlande aussi bien que d'Irlande du Nord, malgré les tensions très fortes entre les deux communautés.

Dès les débuts de la FIFDU, les fondatrices ont eu conscience de la difficulté, pour un corps international, de s'assurer de l'application des principes dans des contextes nationaux parfois très différents. Lors de la réunion constitutive de 1920, elles se sont penchées sur le problème et ont tenté de définir ce que signifie réellement le terme d'internationalisme. En effet, si les premiers pays adhérant à la FIFDU sont plutôt homogènes, l'ambition de l'organisation est de s'étendre aux femmes des nations du monde entier. Il s'agit, pour la FIFDU, d'être *truly international*, que ce soit en principe ou en pratique¹³³. La secrétaire note ainsi : « La question d'un internationalisme complet de la fédération a fait l'objet de discussions concernant l'adhésion future de fédérations qui pourraient être formées dans des pays comme ceux de l'Europe centrale¹³⁴ ». Elle ajoute qu'un « certain temps pourrait être nécessaire avant que les femmes diplômées des universités de toutes les nations soient capables de traduire les principes [internationalistes] dans la réalité ». Si donc tous les pays peuvent aspirer à intégrer la FIFDU, c'est à condition de s'engager à respecter et à agir en conformité avec ces principes.

Afin d'assurer une forme d'homogénéité au sein de la FIFDU, les fondatrices cherchent à donner la définition la plus précise du terme *university women* et donc des conditions d'adhésion des membres individuels à leur fédération nationale. La traduction de ce terme anglais n'est pas aisée : l'expression ne possède pas nécessairement de corrélat dans les diverses langues ou ne peut être facilement transposable. Comment, dès lors, trouver un critère permettant de poser une définition commune des *university women* ? La première version de la Constitution de la FIFDU rédigée en 1919 donne une définition du terme : est une *university* ou *college woman*

society. It is hoped that all university women living in the same geographical area will be able to combine into one federation representing the country in which they live [...] The various graduate societies which may exist in the same country must unite into one federation or association if they wish to form a branch of the International Federation ».

¹³³ Sandell (Marie), « "Truly International" ? The International Federation of University Women's Quest for Expansion in the Interwar Period », *History of Education Research*, 82, 2008, p. 74-83.

¹³⁴ Archive IFUW, inv.no 109 : Minutes of conferences, London 1920 : « The question of the complete internationalism of the Federation was discussed with reference to the future inclusion of federations which might be formed in such countries as those of Central Europe. It was pointed out that the principle of full internationalism was implicit in the Constitution although a certain interval of time might be needed before the university women of all nations would be able to translate the principle into practice ».

« toute personne qui a été étudiante régulière dans un *college* ou une université et qui a des intérêts universitaires précis¹³⁵ ». La traduction française semble, au premier abord, plus explicite : les *university women* sont les *femmes diplômées des universités*. Mais de quel diplôme s'agit-il, et comment faire pour s'assurer que les diplômes sont équivalents alors que les traditions universitaires sont parfois très différentes d'un pays à l'autre ? Carey Thomas, à l'issue de son tour en Europe, mettait en garde contre le risque d'abaissement du niveau général que pourrait engendrer l'admission d'associations constituées dans des pays où l'éducation supérieure des femmes ne pouvait être comparée à celle que l'on trouvait aux États-Unis. Pleinement conscient de cette difficulté, le Conseil propose lors de la première réunion une première définition, soumise à la discussion :

Le prérequis minimum pour l'adhésion à la Fédération internationale devrait être tout examen ou titre délivré au terme des études secondaires, comme le Baccalauréat dans les pays latins ou l'Arbiturium dans les pays germaniques, et suivi d'au moins deux années d'études effectuées dans une université en suivant les méthodes universitaires, ou une formation équivalente¹³⁶.

À l'échelle nationale, ce sont les dirigeantes des associations de chaque pays qui sont chargées de déterminer les conditions d'adhésion et, selon le maître-mot de l'organisation internationale, de promouvoir ainsi « le niveau le plus élevé de savoir¹³⁷ ». Afin de contribuer à la compréhension entre les femmes des nations du monde, la FIFDU veille à ce que les termes utilisés aient une traduction ou une équivalence dans tous les pays, qu'ils soient membres ou pas encore. Un comité de standardisation est ainsi fondé dès 1920, dont la première mission est d'examiner les manières dont est interprétée l'expression *university women* dans les divers contextes nationaux¹³⁸. Très vite, d'autres charges lui incombent, dont la mise en place d'une équivalence transnationale des termes universitaires. Dans cette optique, le Conseil demande, lors de sa réunion à Oslo en 1924, que le comité de standardisation fasse

¹³⁵ Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, Rare books and manuscript library, box 44, Ms Pearson, « International Federation of University Women. A federation of organisation of college and university women », 1919 : « NB : By college women is understood anyone, who has been a student in good standing at a college or university and who has definite academic interests ».

¹³⁶ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain, 1920. Report 1920-1921, p. 18 : « The minimum requirement for membership of the International Federation should be whatever examination or title is given at the close of the higher secondary course, such as the Baccalaureat in Latin countries or the Arbiturium in German countries, followed by at least two years of work done at the University under University methods, or the equivalent training ».

¹³⁷ *Ibid.*, p. 17 : « [...] the highest standards of scholarship ».

¹³⁸ Archive IFUW, inv.no 109 : Minutes of Conferences, London 1920.

circuler un questionnaire auprès de toutes les associations nationales, afin d'obtenir les informations détaillées sur les institutions éducatives existantes et le fonctionnement des universités. Cette enquête est publiée en deux fois par Lilli Skonhoft, membre norvégienne chargée de réaliser la synthèse des réponses reçues : un premier article paraît en 1927 sous le titre de « The Academic Standards of the International Federation » ; il est suivi, en 1934, d'un petit fascicule présentant une comparaison internationale des formations universitaires¹³⁹.

Cette normalisation ne procède pas pour autant d'une volonté d'uniformisation. Le terme de « fédération » contenu dans le nom même de la FIFDU témoigne de l'ambition d'unir les forces autour d'un projet commun tout en respectant les différences régionales ou nationales. L'allocution prononcée par Virginia Gildersleeve lors de cette conférence constituante vise à prévenir les critiques qui pourraient être adressées à la jeune organisation, notamment celle de diffuser un modèle et une idéologie conformes à ceux du monde anglo-saxon :

Un possible malentendu que je souhaiterais écarter est celui qui verrait dans la Fédération Internationale des Femmes Diplômées des Universités une forme d'organisation de propagande. Ne nous suspectez pas, je vous prie, d'essayer d'imposer à quelque nation que ce soit les idéaux féministes particuliers à une autre nation ou à un groupe de nations. Nous n'avons aucune idée de ce à quoi les *university women* devraient ressembler, nous ne pensons pas que toutes les nations devraient être semblables, nous nous réjouissons de leurs différences. Nous pensons qu'elles devraient apporter des notes diverses au cœur de la grande harmonie des nations à laquelle nous aspirons. Nous ne voulons pas imposer les idées des femmes du monde anglophone aux autres pays. Nous nous rendons compte que nous avons beaucoup à apprendre les unes des autres¹⁴⁰.

Une telle propagande et son arrière plan impérialiste, en quelque sorte, s'opposeraient à l'idéal scientifique que cherchent à véhiculer les *university women*.

Cet idéal d'harmonie ne va pas sans heurts, comme l'illustre la question même de la langue utilisée lors des réunions internationales. Christine von Oertzen a consacré un

¹³⁹ Archive IFUW, inv.no 1077 : Occasional Papers Nos. 2-6 (1923-1927). Skonhoft (Lilli), « The Academic Standards of the International Federation », *IFUW Occasional Papers* n° 4, Avril 1927, p.18-20. ; Id., *Types of University Training*, Lie&Co, Oslo, 1934.

¹⁴⁰ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain, 1920, p. 16, Allocation de Virginia Gildersleeve : « The other possible misapprehension that I should like to remove is that the International Federation of University Women is in any way a propagandist organisation. Do not suspect us, please, of endeavouring to force upon any nation the particular feminist ideals of any other nation or group of nations. We have no idea that all university women of the world should be alike, we do not think that all nations should be alike, we rejoice in their being different. We think that they should contribute different notes to the chords of the great harmony of nations to which we look forward. We do not want to force the ideas of the women of the English speaking peoples on the other countries. We realise that we have much to learn from one another ».

article à ce qu'elle appelle la « Language question » qui illustre les difficultés rencontrées par la FIFDU dans la conciliation des idéaux internationalistes et nationaux¹⁴¹. Elle y étudie l'un des défis qui s'est imposé à la FIFDU aux lendemains de la Première Guerre mondiale : l'intégration des femmes allemandes. Ces dernières, affiliées seulement en 1926, refusent que l'anglais et le français soient les langues d'usage de la FIFDU et réclament que l'allemand soit reconnu comme l'une des langues internationales. Les arguments pour justifier le refus de cette demande sont de différentes natures. Winifred Cullis, alors présidente de la FIFDU, souligne l'importance des frais qu'engendrerait la traduction des textes et publications en allemand. Elle mentionne également l'opposition de nombreuses associations à la requête des allemandes¹⁴². Ce n'est qu'en 1932, lors du huitième congrès à Edimbourg et après bien des discussions et négociations, que les Allemandes finissent par accepter la prédominance de l'anglais et du français dans le langage international.

3. LES OBJECTIFS DES *UNIVERSITY WOMEN*

Le terme d'*university women*, comme nous l'avons vu, est défini par les statuts et la Constitution de la FIFDU. Caroline Spurgeon, lors du dernier discours qu'elle prononce en tant que présidente, en 1924 à Oslo, précise les ambitions et prérogatives spécifiques de ce corps social tout en prenant soin de le distinguer des mouvements internationaux existants :

Nous ne sommes pas un corps d'éducateurs débattant de problèmes éducatifs ; pas plus un corps de femmes traitant de problèmes féministes ; ces corps existent déjà et font du bon travail, mais nous sommes avant toute chose un corps de personnes éduquées et réfléchies, de beaucoup de nationalités différentes, qui désirent aborder certains problèmes du point de vue – pour autant que la frêle nature humaine en soit capable – de *l'humanité comme un tout*, plutôt qu'en tant qu'individus, professions, sexe, classe ou même nations¹⁴³.

L'objet de cette dernière partie est, à travers l'analyse des discours mais aussi celle des pratiques, de voir comment se construit et se justifie une identité collective au sein de la FIFDU. Il s'agit notamment d'étudier les relations qu'entretient la FIFDU avec les

¹⁴¹ Von Oertzen (Christine), « Whose World ? Internationalism, Nationalism and the Struggle over the “Language Question” in the International Federation of University Women, 1919-1932 », *Contemporary European History*, vol. 25, n° 2, 2016, p. 275-290.

¹⁴² *Ibid.*, p. 285.

¹⁴³ Archive IFUW, inv.no 69 : Bulletins (Bluebooks), 3rd Conference, Christiania, Norway, 1924, p. 29 : « We are not a body of educationalists discussing educational problems ; nor are we a body of women discussing feminist problems ; these already exist and do fine work, but we are first and foremost a body of trained and thinking people of many different nationalities, who desire to approach certain problems from the point of view – so far as frail human nature can achieve this – of *humanity as a whole*, rather than that of individuals, professions, sex, class, or even nations ».

courants idéologiques et les organisations de son époque, afin de mieux saisir les contours de son identité.

3.1. L'ENGAGEMENT DES FEMMES DIPLOMEES POUR LA PAIX

Dans les discours prononcés par les dirigeantes de la FIFDU et retranscrits dans les *Bulletins* et autres publications se déploie une rhétorique internationaliste, voire universaliste, caractéristique de la période de l'entre-deux-guerres. En cherchant à favoriser l'amitié et la collaboration intellectuelle entre les femmes du monde, les objectifs et valeurs de la FIFDU s'inscrivent pleinement dans l'idéologie internationaliste qu'incarne la Société des Nations (SDN). Le Conseil et l'Assemblée de la SDN votent en 1921 en faveur de la constitution d'un organe international visant à promouvoir la collaboration intellectuelle. En 1922, la Commission Internationale de Coopération intellectuelle (CICI) est créée avec pour mission de diffuser un « esprit internationaliste »¹⁴⁴. Cette commission est l'un des pôles faisant partie, avec l'Institut International de Coopération Intellectuelle (IICI) et l'Institut International du Cinématographe Educatif (IICE), de l'Organisation de Coopération Intellectuelle (OCI)¹⁴⁵.

La politique visant à promouvoir la coopération intellectuelle aux lendemains de la Première Guerre mondiale peut être qualifiée, pour reprendre l'expression de l'historien Akira Iriye, « d'internationalisme culturel¹⁴⁶ ». Selon sa définition, cette forme spécifique d'internationalisme correspond « aux activités menées pour lier les pays et les personnes par le biais d'échanges d'idées et de personnes, de coopération intellectuelle, ou encore par les efforts déployés pour faciliter l'entente transnationale¹⁴⁷ ». L'idée centrale de cette politique culturelle, soutenue par les intellectuels de l'époque, postule que la paix mondiale ne peut advenir que d'un changement global d'attitudes. L'éducation internationale de la jeunesse et la coopération intellectuelle sont vues comme des vecteurs pour promouvoir cet internationalisme. Comme le remarque Daniel Laqua, spécialiste des mouvements transnationaux et des organisations internationales, la vision de l'éducation comme un

¹⁴⁴ Laqua (Daniel), « Transnational intellectual cooperation, the League of nations, and the problem of order », *Journal of Global History*, vol. 6, n° 2, 2011, p. 223-247.

¹⁴⁵ Renoliet (Jean-Jacques), *L'UNESCO oubliée : la Société des Nations et la coopération intellectuelle 1919-1946*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999.

¹⁴⁶ Iriye (Akira), *Cultural Internationalism and World Order*, Baltimore & Londres, Johns Hopkins University Press, 1997.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 3.

« outil pour la paix » n'est pas spécifique à l'entre-deux-guerres mais s'inscrit dans la continuité du long XIXe siècle¹⁴⁸. Dans la seconde moitié de ce siècle, déjà, les discours et discussions portant sur le contenu et la visée des programmes scolaires soulignaient le rôle des maîtres d'école et des enseignants dans la promotion d'un esprit de coopération ; cette idée est reprise par les intellectuels de l'après 1918. Dans son ouvrage portant sur l'histoire de l'internationalisme et des échanges intellectuels Akira Iriye met en avant le rôle joué par les organisations internationales telles que la Société des Nations ou les Nations Unies, mais aussi les programmes d'échanges internationaux d'étudiants et de professeurs ou encore les congrès internationaux, dans la mise en place de la coopération intellectuelle internationale. Les universités, en tant que lieux de production et de transmission des savoirs scientifiques, deviennent des clés de voûte de cette politique internationaliste.

Les principes de la FIFDU s'inscrivent dans cet idéal internationaliste. Dès le congrès de Londres, les fondatrices soulignent le rôle de la FIFDU et des *university women* dans la promotion d'un esprit internationaliste. C'est ce qu'écrit alors la présidente Caroline Spurgeon : « En tout premier lieu, nous voulons agir pour l'amitié internationale ; nous voulons ensuite participer à l'internationalisation des connaissances et des savoirs ; enfin, nous voulons participer au développement, à l'accroissement et à l'enrichissement du processus éducatif en général¹⁴⁹ ». Winifred Cullis réaffirme l'engagement de la FIFDU dans le processus de paix par l'éducation, définissant l'organisation comme « un mouvement pour la paix, un mouvement pour substituer l'entente et la sympathie à cette ignorance et à ce manque de compréhension qui doivent, s'ils ne sont pas combattus, entraîner de nouvelles guerres¹⁵⁰ ».

L'amitié et l'entente entre les femmes éduquées du monde entier constituent ainsi, aux yeux des dirigeantes, « l'unique et véritable fondation pour la paix¹⁵¹ ». À de multiples reprises, les liens unissant ce groupe particulier – les femmes diplômées des universités – sont mis en avant pour démontrer leur rôle dans le processus

¹⁴⁸ Laqua (Daniel), « Transnational intellectual cooperation... », *op. cit.*

¹⁴⁹ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain, 1920, « Address by Professor Caroline Spurgeon », p. 11 : « We want first of all the make for international friendship ; secondly, we want to help toward internationalism in learning and in knowledge ; and thirdly, we want to help to develop, to widen and enrich the processes of education generally [...] ».

¹⁵⁰ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), rapport 1920-1921, p. 20 : « [...] a movement for peace, a movement to substitute understanding and sympathy for that ignorance and lack of comprehension which must, if not removed, bring about renewed wars ».

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 6.

d'universalisation. Dans un texte paru en 1925, W. Cullis insiste sur l'importance des échanges et de l'amitié entre individus qui, bien qu'étant originaires de différents pays, ont des intérêts en commun qui leur permettent de s'entendre et de se comprendre :

Tout groupe de personnes qui partagent des expériences de grand intérêt et d'importance est plus susceptible de comprendre d'autres groupes et de créer des amitiés que celles qui n'en ont pas. [...] Plus nous réussirons à rassembler de tels groupes de différentes nations et plus nous aiderons au développement d'une compréhension internationale. Les femmes diplômées des universités devraient avoir des opportunités exceptionnelles de participer à ce travail, car les universités offrent un champ particulièrement favorable au développement du type le plus prometteur de relations internationales. C'est la grande fonction des universités que de répandre la connaissance et découvrir la vérité, et la connaissance et la vérité sont les grandes armes nécessaires pour détruire l'ignorance et la suspicion. Le rôle joué par les femmes dans la vie sociale et éducative de tous les pays civilisés rend particulièrement souhaitable que les étudiantes prennent une large part de ce travail de connaissance et de compréhension de leurs camarades d'autres nationalités [...] ¹⁵².

Les invités d'honneur conviés aux congrès de la FIFDU sont, pour la plupart, des personnalités illustres et reconnues pour leur engagement dans le mouvement internationaliste. Dans leurs allocutions prononcées lors des séances publiques, ils et elles soulignent le rôle des femmes diplômées des universités dans le processus d'entente internationale. En 1920, le Britannique Edward Grey of Fallodon, ancien ministre des affaires étrangères de son pays, fait ainsi une intervention remarquée sur la valeur du savoir dans les relations internationales ¹⁵³. Après avoir réaffirmé l'idée que les universités constituent les meilleurs vecteurs pour favoriser « une entente réelle entre les peuples », il déclare :

Le travail qui peut être fait par les universités et par des corps comme la Fédération Internationale des Femmes Diplômées des Universités, par son impact sur les générations qui vont produire les journalistes et les politiciens, s'avère, au regard de

¹⁵² Records of the BFUW, 5BFW/05/05 : Scrapbook. « A Movement Toward International Goodwill » by Dr. Winifred C. Cullis, 1925 : « Any group of people who have common experiences of great interest and importance are more likely to be able to understand one another and form such friendships than those who have not. [...] The more we can bring together such groups from different nations the more we shall help to develop international understanding. University women should have exceptional opportunities of developing this work, since the universities offer a specially favourable field for the growth of the most promising kind of international intercourse. It is the great function of the universities to spread knowledge and discover truth, and knowledge and truth are the great weapons needed to destroy ignorance and suspicion. The part played by women in the social and educational life of all civilised countries makes it particularly desirable that women students should take a large share in the world of learning to know and understand their fellow students of other nationalities ».

¹⁵³ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain, 1920, Address by Viscount Grey of Fallodon, « The value of Knowledge in International Relations », p. 23-34.

son résultat durable, le plus incalculable des acquis pour promouvoir une vraie entente internationale et la stabilité de la paix dans le monde¹⁵⁴.

Lors du congrès organisé à Paris deux ans plus tard, c'est Mary Florence Wilson (1884-1977), qui est invitée à présenter le programme de travail de la toute récente Commission Internationale de Coopération Intellectuelle. Cette bibliothécaire de l'université de Columbia est la fondatrice de la bibliothèque de la Société des nations et la seule femme, au début des années 1920, à être directrice d'une bibliothèque en Europe¹⁵⁵. Elle souligne dans son discours l'importance du rôle que peut jouer la FIFDU en lien avec la CICI dans la promotion de la paix par la coopération intellectuelle. Selon elle, le succès de la CICI dépend de « l'intérêt et de l'aide active du monde intellectuel¹⁵⁶ ». Tout comme de nombreux intellectuel.le.s membres de la Commission de la SDN, elle considère que les universités constituent « les organes les plus importants pour la coopération intellectuelle, grâce à leur qualité de centres de recherche et de centres destinés à l'éducation¹⁵⁷ ». Le progrès intellectuel et scientifique est en effet largement associé à la coopération internationale. Bien que la recherche scientifique puisse susciter des rivalités entre universités et entre nations, les intellectuels soulignent le rôle de cette rivalité dans l'émulation scientifique. F. Wilson termine son discours en réitérant l'importance de l'aide que peut apporter une organisation comme la FIFDU afin de soutenir les objectifs de la SDN. Du reste, certains membres de la FIFDU font également partie de la Commission, à l'instar de la Norvégienne Kristine Bonnevie. Cette double casquette reflète les liens qui unissent les deux organisations.

En 1922, les *university women* mettent en place leur propre Commission de coopération intellectuelle, dans le but de travailler de concert avec la SDN. Sa mission est « d'étudier les questions soulevées par la CICI, et de lui soumettre d'autres sujets de

¹⁵⁴ *Ibid*, p. 34 : « The work which can be done by the universities and by bodies like the International Federation of University Women in affecting the generations who are going to make the journalists and the politicians, will, as regards its permanent result, be of most incalculable good in promoting real international understanding and the stability of peace in the world ».

¹⁵⁵ Marbeau (Michel), « Florence Wilson », in Erica Deuber Ziegler et Natalia Tikhonov (dir.), *Les femmes dans la mémoire de Genève*, Genève, Éditions Susan Hurter, 2005, p. 176-177. Pour son travail au sein de la bibliothèque de la SDN, voir : Cruger Dale (Doris), « An American in Geneva : Florence Wilson and the League of Nations Library », *The journal of Library History*, vol. 7, n° 2, 1972, p. 109-129.

¹⁵⁶ Archive IFUW, inv. n° 68 : 2nd Conference, Paris, France, 1922. Miss Florence Wilson, « Methods of Promoting Peace », p. 76-77.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 76.

discussions si nécessaire¹⁵⁸ ». La française Marie-Louise Puech est désignée comme représentante de la FIFDU à la Commission de la SDN qui s'occupe des organisations internationales et est élue présidente de la Commission de coopération intellectuelle de la FIFDU. Les sujets abordés par les membres de cette commission concernent principalement les échanges universitaires, les droits d'auteur, notamment dans le cadre de l'application des découvertes au domaine industriel, et la circulation des ouvrages après leur traduction. Pour les *university women*, l'une des réussites de cette commission réside dans la mise au point, par chacune des branches, de listes de *Livres de partout* ; la FIFDU collecte et publie une liste générale annuelle et en recommande les titres à ses membres, aux bibliothèques et aux cercles de lecture du monde entier. Les branches ont toute liberté pour composer des sélections évidemment réduites, dont certaines ne contiennent que des livres publiés par des auteurs nationaux, d'autres comprenant des titres publiés par des auteurs étrangers. Une seule, dans le millésime 1939, a choisi de retenir une forte proportion d'auteurs féminins, mais elle fait suffisamment exception pour que le fait soit souligné. On retrouve le fait que la FIFDU est moins féministe qu'internationaliste, avec ce rêve, caractéristique dans ces années 1930, d'une république mondiale des lecteurs et lectrices¹⁵⁹.

3.2. PROJETS INTERNATIONAUX : « CLUBHOUSES » ET BOURSES DE RECHERCHE

Comme le rappelle Marie-Louise Puech en 1932, la FIFDU s'est constituée autour de deux buts : « celui de l'entr'aide, pratiquée surtout par les clubs, les bourses d'étude, les voyages, les échanges et un deuxième but, qui est plutôt un idéal, celui de la collaboration intellectuelle internationale, résultant des relations d'amitié et de reconnaissance établies par l'entraide¹⁶⁰ ». Cette amitié internationale, pour Caroline Spurgeon, repose sur les « rapports personnels » entre femmes. « Je crois », écrit-elle, « que chaque femme individuellement dans chaque pays peut réaliser des choses considérables, bien plus qu'elle ne le pense, pour tisser les unes avec les autres ces fils individuels d'amitié, afin de former des liens indestructibles qui pourront à la longue

¹⁵⁸ Archive IFUW, inv. no 499 : Committee on Intellectual Co-operation (to study the questions treated by the Committee on Intellectual Co-operation of the League of Nations and to submit to that Committee other questions for discussion if desirable) – Minutes. 1925-1938.

¹⁵⁹ Archive IFUW, inv. no 1083 : *Books from Many Lands – Livres de Partout*, 1939. Préface de A. Hallsten-Kallia, Committee for Intellectual Co-operation.

¹⁶⁰ Archive IFUW, inv. no 77 : Bulletins (Bluebooks), 6th Conference, Edinburgh, Scotland, 1932 (version française).

réunir les gens sur toute la surface du monde¹⁶¹ ». La professeure de littérature anglaise compare les membres de la FIFDU aux « Merchants of light », des personnages nés sous la plume de Francis Bacon dans sa nouvelle utopique intitulée *The New Atlantis*¹⁶² :

Comme ces aventuriers imaginaires d'autrefois, nos aventuriers étudiants et universitaires d'aujourd'hui, aussi bien que chacun des membres de cette grande Fédération, peuvent aspirer à s'appeler du nom de « Marchands de Lumière », car, comme eux, nous « entretenons un commerce, non pour l'or, l'argent ou les bijoux, ni pour les soies, ni les épices, ni pour aucune marchandise ou matière, mais seulement pour la première création de Dieu qui fut la Lumière : afin de répandre des lumières sur le progrès du monde entier¹⁶³.

Cullis inscrit l'organisation des échanges au programme de la FIFDU dès le second congrès, tenu à Paris en 1922. Pour elle, « l'échange est vraiment la clef à l'ensemble du problème de l'entente internationale. Aucune autre méthode de propagande ne pourrait être aussi efficace que celle faite par des femmes originaires d'un pays et vivant et travaillant avec succès dans un autre pays¹⁶⁴ ».

Les dirigeantes de la FIFDU mettent au point des stratégies et prennent des mesures concrètes visant à rendre leurs idéaux réalisables et effectifs. Afin de promouvoir un réseau féminin international, des voyages et rencontres culturelles sont organisés, des systèmes d'hospitalité imaginés et un programme de bourses au mérite est mis en place pour permettre aux femmes du monde entier de poursuivre leurs études à l'étranger. La création de ces *Fellowships* ou bourses au mérite s'impose comme une condition essentielle dès 1920, bien que le programme ne soit formellement lancé que quatre ans plus tard, lors de la troisième conférence internationale. Comme le rappelle le Conseil, la mise en place de ce programme est une des priorités de la FIFDU :

¹⁶¹ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain, 1920, « Address by Professor Caroline Spurgeon », p. 12 : « I believe that each individual woman in each country can do an amazing amount, far more than she realises, towards weaving together these individual strands of friendship to form indestructible bonds which will eventually bind people together all the world over ».

¹⁶² Bacon (Francis), *The New Atlantis*, 1627.

¹⁶³ Archive IFUW, inv.no 69 : Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, 3rd Conference, Oslo, 1924. Discours de Caroline Spurgeon, p. 30 : « Like those imagined adventurers of long ago, our student and scholar adventurers of today, as well as each members of this great Federation, may aspire to call themselves "Merchants of Light", for, like them, we "maintain a trade, not for gold, silver or jewels, nor for silks, nor for spices : nor any commodity of matter, but only for God's first creature which was Light : to have light of the growth of all parts of the world" ».

¹⁶⁴ Archive IFUW, inv.no 68 : Bulletins (Bluebooks), 2nd Conference, Paris, France, 1922. « The Organisation of Interchange », Professor Cullis, p. 58 : « [...] Interchange was really the key to the whole problem of international understanding. No other method of propaganda could be so successful as that done by women from one country living and working successfully in another country ».

Le besoin de telles bourses est urgent, afin d'encourager le savoir et promouvoir le statut des femmes diplômées des universités, répandre les connaissances, améliorer les méthodes et les idéaux éducatifs, et faire progresser activement l'amitié et la sympathie entre les nations par l'intermédiaire de ces représentantes choisies [...] ¹⁶⁵.

Par le biais des boursières, la FIFDU espère répandre ses idéaux à travers le monde et donner une impulsion aux carrières féminines. Le fonctionnement de ce programme de bourses internationales pour la recherche et son impact sur les femmes scientifiques sera étudié en détail dans les chapitres suivants.

D'autres actions sont lancées pour mettre en contact les femmes diplômées du monde entier, comme l'établissement de *Clubhouses* dans les grandes villes, des lieux « où les femmes universitaires de n'importe quelle nation puissent se rendre avec la certitude d'y être accueillies, d'être aidées et présentées au type de personnes qu'elles souhaitent rencontrer ¹⁶⁶ ». Ces foyers internationaux fonctionnent, pour reprendre les mots de Christine von Oertzen, comme les intersections du réseau d'amitiés développé au sein de la FIFDU ¹⁶⁷. Au cours des années 1920, trois foyers sont mis en place, d'abord aux États-Unis sous l'impulsion de l'association américaine qui décide d'installer ses quartiers généraux dans la capitale politique, Washington D.C., puis à Paris et à Londres. Pour Christine Von Oertzen, le *clubhouse* américain est non seulement « l'expression symbolique de l'importance sociale et politique des femmes universitaires » aux États-Unis, mais fonctionne également comme une façade pour célébrer le travail de l'Association américaine et de la FIFDU ¹⁶⁸. Fondé en 1919, il est le résultat d'une vaste campagne de financement à travers les États-Unis et sert de modèle pour la mise en place de centres similaires dans les capitales d'Europe. Les contacts de Virginia Gildersleeve permettent à la FIFDU d'acquérir en 1922 Reid Hall,

¹⁶⁵ Archive IFUW, inv.no 543 : International Fellowship Fund Appeal Committee (to organise and promote the collection of funds for the International Fellowships Fund) – Minutes, 1924-1930 : Minutes of Meeting held at Christiania, 1924 : « Such Fellowships are urgently needed for encouraging scholarship and advancing the status of university women, for spreading knowledge, improving educational methods and ideals, and actively promoting friendship and sympathy between the nations through the medium of these chosen representatives [...] ».

¹⁶⁶ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain, 1920, « Address by Professor Caroline Spurgeon », p. 12 : « One method that we propose to take is to establish social club houses in all the great cities of the world, where university women of any nation may go to be sure of a welcome, and of help and introductions to the kind of people that they will like to meet ».

¹⁶⁷ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender, and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 36.

¹⁶⁸ *Ibid.* p. 37.

auparavant un club américain pour de jeunes femmes artistes, localisé 4 rue de Chevreuse à Paris¹⁶⁹.

La même année, une campagne similaire à celle qu'ont menée les Américaines est lancée par les membres de la branche britannique pour établir les quartiers généraux de la *British Federation of University Women* et de la FIFDU dans une célèbre maison médiévale du centre-ville de Londres, Crosby Hall¹⁷⁰. Acquis en 1926 par la branche britannique grâce à des dons nationaux et internationaux, le lieu est conçu pour accueillir à la fois les quartiers généraux de la FIFDU et offrir un lieu d'accueil et de résidence aux femmes scientifiques du monde entier qui souhaitent séjourner à Londres pour poursuivre leurs recherches¹⁷¹. L'inscription surmontant les portes de Crosby Hall rend compte de l'ambition de ce projet « utopique », tout en l'inscrivant dans la tradition savante anglaise, notamment par l'évocation de la figure de Thomas More :

En l'année 1926, les femmes diplômées de Grande-Bretagne ont pu, avec l'aide généreuse de leurs amies dans ce pays et dans d'autres, acquérir l'ancien hall de Sir John Crosby et ériger sur le site de la maison de Sir Thomas More ce quadrangle dédié à l'encouragement de la connaissance et à la promotion de l'amitié entre les femmes de toutes les nations¹⁷².

¹⁶⁹ Fouché (Nicole), « Reid Hall, l'Association française des femmes diplômées des universités et la Fédération internationale des femmes diplômées des universités, 1919-1993 », *Diplômées* 178, 1994, p. 190-200.

¹⁷⁰ Dyhouse (Carole), « The British Federation of University women... », *op. cit.*

¹⁷¹ Archive American Association of University Women (AAUW, Washington D.C.), Box 832 : IFUW – « Crosby Hall ». Voir également le chapitre consacré à Crosby Hall dans J. H. Sondheimer, *History of the British Federation of University Women 1907-1957*, Londres, BFUW, 1957, p. 42-50.

¹⁷² Cette inscription commémorative est reprise à la fois dans l'histoire de la BFUW publiée en 1957 (p. 42) et dans l'article de C. Dyhouse, p. 266 : « In the year one thousand nine hundred and twenty-six, the women graduates of Great Britain were able, with the generous help of their friends in this and other countries, to acquire the ancient hall of Sir Crosby and to erect on the site of the home of Sir Thomas More this quadrangle dedicated to the encouragement of learning and the promotion of friendship between the women of all nations ».



FIG. 2 – LE VIEUX HALL, ORNE DES DRAPEAUX DES ASSOCIATIONS NATIONALES DE LA FIFDU, CROSBY HALL, VERS 1927¹⁷³

Crosby Hall devient un lieu de brassage d'une population féminine diplômée et internationale : voyageuses de passage, étudiantes, chercheuses et boursières se côtoient dans ce club international, pour quelques jours ou pour une période plus longue. Certaines d'entre elles bénéficient d'une bourse, la *Crosby Hall Residential Scholarship*, octroyée par la BFUW et permettant de couvrir les frais de séjour des lauréates durant leur période de recherche¹⁷⁴.

Ces foyers incarnent les principes de la FIFDU : stimuler l'entente et la coopération internationales en favorisant les rencontres entre femmes diplômées de différentes nations, mais aussi offrir une structure permettant d'accueillir étudiantes et chercheuses.

¹⁷³ Archives American Association of University Women (AAUW, Washington D.C.), Box 832 : IFUW – « Crosby Hall ».

¹⁷⁴ Bien que le terme de « scholarship » renvoie aux étudiants de premier cycle universitaire, la bourse est ouverte à d'autres chercheuses souhaitant poursuivre leurs études scientifiques en Angleterre.

Outre le fait qu'ils offrent un lieu sûr pour des (jeunes) femmes voyageant seules, ces foyers ont vocation à être plus qu'un simple lieu de résidence. Au cours de l'entre-deux-guerres, ce sont près de dix mille étudiantes qui auraient séjourné à Reid Hall¹⁷⁵.

3.3. UN ENTRE-SOI FEMININ

Alors que les *university women* défendent la vision d'un modèle universel comme idéal, au sein duquel il n'y aurait plus aucune distinction de sexe, de classe ou de nationalité, la FIFDU n'en demeure pas moins une organisation exclusivement féminine. À plusieurs reprises au cours des premières années de son existence, les fondatrices et présidentes ont dû justifier leur choix de cette exclusive, d'un entre-soi-féminin qui toutefois ne semble pas avoir toujours fait l'unanimité. S'il est difficile de trouver des sources remettant explicitement en cause l'existence d'une fédération dont les hommes sont exclus, le discours prononcé par Virginia Gildersleeve en 1926 lors de la quatrième conférence internationale à Amsterdam laisse entendre que des critiques ont pu être formulées :

Plus d'une fois durant les derniers mois de préparation de cette conférence, des femmes, et même des femmes diplômées des universités, nous ont dit qu'elles ne voyaient pas l'utilité d'une organisation réservée aux femmes, qu'il n'existe pas une telle fédération chez les hommes, et que le temps pour une organisation spécifiquement féminine est révolu, que les hommes et les femmes doivent travailler ensemble¹⁷⁶.

Dès la première conférence, en 1920, Gildersleeve mettait en garde : « Parce que nous formons une organisation de femmes diplômées des universités évidemment distincte des hommes universitaires, nous ne souhaitons pas que quiconque puisse penser que nos tendances sont séparatistes et ultra féministes¹⁷⁷ ». Comment les dirigeantes justifiaient-elles, de fait, la dimension strictement féminine de leur

¹⁷⁵ Hunyadi (Marie-Elise), « Reid Hall : “carrefour France-Amérique” pour étudiantes et femmes diplômées (1926-1939) », communication présentée lors des Rencontres du Foyer International des Étudiantes du 26 janvier 2019 : *1900-1938. L'accueil des étudiantes*. M.-E. Hunyadi étudie en détail, dans sa thèse de doctorat (en préparation), le fonctionnement des foyers internationaux de la FIFDU, tout particulièrement Reid Hall. C'est pour cette raison que ces foyers occupent une place moins centrale dans notre thèse. A travers l'étude des boursières de la FIFDU, nous analysons la manière dont les foyers participent à la mise en place de collaborations et d'amitiés entre femmes scientifiques.

¹⁷⁶ Archive IFUW, inv.no 135 : 4th IFUW Conference, Amsterdam, the Netherlands 1926 : Publication (Publishing-cy : De Spiegel, Amsterdam), p. 7-8 : « Many a time during the last months of preparation for this conference we have been told by women, by University Women even, that they did not see the use of an organisation of women only, that university men are not organised and that the time for a special organisation of women is past, that men and women ought to work together [...] ».

¹⁷⁷ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain, 1920, « Address by Dean Virginia Gildersleeve », p. 19 : « Because we are forming an organisation of university women apparently apart from university men, we do not wish anyone to believe that we are separatists and ultra feminists in our tendency [...] ».

organisation et quels rapports entretenaient-elles avec les mouvements féministes et notamment avec les autres organisations internationales de femmes ?

Les ambitions des fondatrices ne s'inscrivent pas dans une logique séparatiste visant à opposer les femmes et les hommes. De manière générale, comme le rappelle Gildersleeve, les membres de la FIFDU s'opposent à toute forme de différenciation opérée entre les sexes et particulièrement au niveau de l'éducation, car elles croient « qu'il n'existe pas de différences essentielles entre les besoins éducatifs des hommes et des femmes¹⁷⁸ ». Si ce point est souligné, c'est Gildersleeve redoute en particulier que l'influence des femmes américaines dans le projet de la FIFDU en vienne à créer des malentendus regrettables. En effet, l'existence des *colleges* féminins américains pourrait donner à penser que la FIFDU soutient un système universitaire fondé sur la ségrégation. Gildersleeve non seulement réfute cette conclusion hâtive, mais pointe également le fait que les femmes ne sont pas exclues des universités américaines.

Les fondatrices ne manquent pas d'affirmer leur volonté de travailler main dans la main avec les hommes, et ce dès le début. Elles collaborent avec différents bureaux gouvernementaux et agences internationales, comme l'Institut international pour l'éducation de New York ou encore l'Union des universités américaines en Europe, mais aussi avec la Société des Nations et son Comité international pour la coopération intellectuelle, tous ayant pour caractéristique commune d'admettre les femmes dans leurs rangs. Le but de la FIFDU n'est pas de « jouer à part » ou de « dupliquer ou d'empiéter » sur le travail déjà accompli par diverses institutions, mais de « coopérer », « de donner une chance aux femmes de participer », pour reprendre les mots de Gildersleeve¹⁷⁹. En effet, comme elle le rappelle :

Nous vivons toujours dans un monde de fabrique masculine, et c'est dans ce monde que nous devons conquérir notre place et nos droits [...] L'intérêt général est la somme des intérêts des hommes et des femmes, et il ne devient réellement et vraiment général que lorsque les uns et les autres sont pris en compte à égalité¹⁸⁰.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 19 : « We believe that there is no essential difference between the needs of men and women in education ».

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 20.

¹⁸⁰ Archive IFUW, inv.no 135 : 4th IFUW Conference, Amsterdam, the Netherlands 1926 : Publication (Publishing-cy : De Spiegel, Amsterdam), Discours du Dr. Estellas C. Simons, p. 6 et 8 : « We are still living in a "man made world", and in this world we must conquer our place and our right [...]. The general interest is the sum of the interest of men and women and it is only then really and truly general when both are taken equally into account [...] ».

Lorsqu'il s'agit de donner une opportunité à un professeur ou à un étudiant, remarque-t-elle, par exemple pour séjourner dans une université étrangère, ce sont majoritairement des hommes qui en bénéficient, et même lorsque ceux à qui revient la décision sont sympathiques à la cause des femmes, car ils n'y « pensent pas ». Tant que les femmes ne font pas partie intégrante des comités décisionnels, ajoute-elle, elles ne pourront pas bénéficier des mêmes opportunités que les hommes. Gildersleeve appuie cet argument en évoquant une anecdote que lui a racontée Martha Carey Thomas :

Elle avait récemment visité l'un des pays européens, et avait demandé à un universitaire de haut rang des informations sur les femmes diplômées de l'université, afin qu'elle puisse entrer en contact avec elles. Elle lui a demandé : « Combien y a-t-il de femmes ayant un diplôme universitaire dans ce pays ? » et il a répondu : « Une ». Il s'est avéré par la suite qu'il y en avait deux cents. Si, dans ce cas précis, elle avait fait crédit aux informations venant du côté masculin, elle aurait pu échouer à établir les contacts recherchés¹⁸¹.

La dimension exclusivement féminine de la FIFDU vise à déjouer les discriminations envers les femmes dans les milieux scientifiques et universitaires, mais constitue aussi un moyen efficace pour promouvoir la participation des femmes dans la sphère publique. Cet entre-soi-féminin est ainsi vu comme une étape essentielle pour atteindre la raison d'être de la FIFDU, c'est-à-dire l'égalité effective des sexes. Ce n'est qu'une fois que cette égalité sera acquise qu'une organisation limitée aux femmes deviendra inutile¹⁸².

Cette justification d'un entre-soi-féminin est semblable, dans les grandes lignes, à celle que mobilisent les autres mouvements féminins internationaux. Leila Rupp, dans son étude sur trois des grandes organisations féminines au début du XXe siècle, remarque que l'argument de l'entre-soi-féminin repose sur une idéologie de la différence, déclinée sous plusieurs facettes et qui peut relever, selon les discours, de facteurs biologiques ou culturels¹⁸³. Bien que certaines voix se soient élevées pour remettre en cause l'existence même d'une différence entre les sexes, ce n'est encore, au

¹⁸¹ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain, 1920, « Address by Dean Virginia Gildersleeve », p. 20 : « She had visited one of the European countries recently and asked a leading university man for information regarding the university women, so that she might get in contact with them. She said : "How many women are there in this country with university degree ?" and he replied "one". It appeared later that there were two hundred. Had she relied only on the masculine information in that case, she might have failed to create the desired contacts ».

¹⁸² Archive IFUW, inv.no 135 : 4th IFUW Conference, Publication, Dr. Estellas C. Simons, p. 8 : « This struggle is the *raison d'être* of our federation. The better women's position the less will they feel for the organisation [...] ».

¹⁸³ Rupp (Leila), *Worlds of Women...*, *op. cit.*, p. 82-103. Le chapitre intitulé « International Bonds of Womanhood » traite de cette question.

début du XX^e siècle, que de manière marginale. L'idée que les femmes jouissent de qualités spécifiques – comme la promotion de la paix – ou celle qu'elles sont unies par des expériences communes, comme la maternité, la subordination par rapport aux hommes, voire la violence à laquelle elles sont exposées, demeurent les principaux arguments des mouvements séparatistes¹⁸⁴.

Au cours de la première décennie d'existence de la FIFDU, la rhétorique employée reflète les idéaux promus par la Société des Nations et la CICI, tout en justifiant le rôle spécial des femmes dans le processus d'élaboration d'une paix mondiale. Les discours de plusieurs des membres de la FIFDU convoquent le thème de la différence des sexes. Pour M.J Freie, représentante des femmes diplômées des Pays-Bas à la conférence de 1920, les femmes en tant que « mères des générations futures devraient être plus hostiles à tout pouvoir potentiellement destructif que les hommes¹⁸⁵ ». Dans une veine similaire, Naima Sahlbom, déléguée suédoise, souligne la responsabilité toute spéciale et le devoir des femmes diplômées qui est « de ne jamais utiliser leur éducation et leurs connaissances au service de la destruction, mais pour la reconstruction et pour le bien général de l'Homme¹⁸⁶ ».

Cette pratique séparatiste est cependant de plus en plus fréquemment critiquée, notamment, à partir des années 1920, par les jeunes générations de femmes qui ne partagent pas cette volonté séparatrice jugée dépassée. Dans certains contextes nationaux, par ailleurs, les femmes ne perçoivent pas la nécessité de conserver des organisations séparées¹⁸⁷. Lorsque se pose la question de l'affiliation des Danoises et des Norvégiennes au mouvement des *university women*, les points de vue divergent. En Norvège, deux camps s'opposent : l'un est favorable à la création d'une association nationale ; l'autre s'y oppose, ne voyant pas l'utilité d'une telle association, puisqu'à ses yeux les femmes norvégiennes jouiraient d'une situation convenable. La réserve des Danoises s'explique de la même manière.

Si les membres de la FIFDU prennent soin de se distancier de l'idéologie féministe, comme on l'a vu avec Virginia Gildersleeve, il existe des liens entre la FIFDU et les autres mouvements féminins internationaux. A plusieurs reprises, des associations

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 88-89.

¹⁸⁵ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), Report 1920-1921, p. 26.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 25.

¹⁸⁷ Rupp (Leila), *Worlds of Women...*, *op. cit.*, p. 102-103.

féminines ont invité la FIFDU à se joindre à elles, comme le Conseil international des femmes ou l'Alliance internationale des femmes, mais ces invitations ont toujours été (poliment) refusées. En 1922, par exemple, les représentantes de la FIFDU déclinent l'invitation de l'Alliance internationale d'envoyer des déléguées au congrès qu'elle organise à Rome, car, outre le manque de moyens financiers, « le travail de l'Alliance se concentre, pour la majeure partie, sur un domaine différent de celui de la FIFDU¹⁸⁸ ». Les fondatrices distinguent en effet explicitement leur champ d'action de ceux des autres organisations féministes. Comme le révèle l'analyse des archives du comité chargé de l'organisation des conférences, les organisatrices sélectionnent des thèmes qui « mettent l'accent sur l'identité spécifique de la FIFDU, afin de ne pas empiéter sur le travail d'autres organisations féminines », restreignant leur choix à des sujets ayant un intérêt universitaire direct¹⁸⁹. En se distinguant des mouvements politiques, notamment, les *university women* réaffirment l'identité scientifique qui est la leur.

CONCLUSION

La FIFDU est née de la volonté, d'abord anglo-américaine, de rassembler et mobiliser les femmes diplômées des universités du monde entier. En générant une dynamique de groupe, à même de transcender les frontières nationales, les fondatrices de la FIFDU poursuivent plusieurs objectifs. Il s'agit d'abord de renforcer la place des femmes au sein des universités et dans les différents mondes du travail, mais aussi, dans un second temps, de promouvoir l'éducation supérieure des femmes des générations à venir afin de conquérir une nouvelle place pour elles dans les sociétés de l'après-guerre. Ces objectifs se doublent d'un vrai engagement dans le mouvement internationaliste, qui se traduit notamment par la promotion de la coopération intellectuelle et les liens qu'entretient la FIFDU avec une institution comme la Société des Nations. Par le biais de la définition des statuts et principes fondateurs mais aussi des actions mises en place, le mouvement s'institutionnalise et trouve sa place sur l'échiquier international des années 1920. Indéniablement engagée dans la promotion des femmes, sans pour autant se réclamer du mouvement féministe, la FIFDU définit les modalités d'action et les champs d'investissement dans lesquels ses membres peuvent mettre à profit leur bagage universitaire et intellectuel. Dans ce chapitre, nous avons cherché à mettre en valeur la

¹⁸⁸ Archive IFUW, inv.no 67 : Bulletins (Bluebooks), 2nd Conference, paris, France, Report 1922-1923 : « Relations with other organisation », p. 11-12.

¹⁸⁹ Archive IFUW, inv.no 218 : Minutes of the Conference Programme Committee, 1924-1961, 1927 : « To stress the special identity of the IFUW, in order to not overlapping with the work of other women's organisation », or « be restricted to [*topics*] of real university interest ».

composante double d'un mouvement international, à la fois intellectuel et féminin. Dans les chapitres qui suivent, nous nous intéresserons à la dimension scientifique et intellectuelle de la FIFDU, afin de comprendre la manière dont elle a mis en place une communauté de femmes scientifiques.

Chapitre 2. Les *university women* en représentation : construction et mise en scène d'une *persona* scientifique dans les premiers congrès internationaux (années 1920)

Pour Miss Gildersleeve, les conférences étaient une sorte de centrale d'énergie. Au-delà de toutes les autres choses que [les participantes] avaient reçues, la plupart avaient reçu la vision et l'enthousiasme. Celles qui se dispersaient maintenant depuis la ville hospitalière de Christiania étaient, pour ainsi dire, les câbles qui rayonnaient de cette centrale électrique, et elles ramèneraient dans leurs pays cette force, cette puissance [...]

3^e congrès international, Christiania 1924¹⁹⁰

INTRODUCTION

Les congrès de la FIFDU représentent une occasion unique pour les femmes diplômées des universités de différents pays de se rassembler, se rencontrer et d'échanger leurs points de vue. Pour Virginia Gildersleeve, fondatrice et présidente de la FIFDU entre 1924 et 1926, les congrès jouent un rôle crucial dans la structuration des *university women* en tant que communauté mais aussi dans la promotion et la transmission des idéaux de l'organisation. Alors que la mise en place de la FIFDU repose sur des réseaux féminins informels, les congrès, de par leur relatif gigantisme et

¹⁹⁰ Archive IFUW, inv.no 69, Bulletins (Bluebooks) 3rd Conference, Christiania, Norway, 1924, p. 95 : « [Miss Gildersleeve] thought the [conference] was a kind of power house of energy. Besides all the other things they gained, most of them gained vision and enthusiasm. Those who were now scattering from the hospitable city of Christiania were, as it were, the cables radiating out from that power-house, and they would carry back to their countries that force, that power [...] ».

leur caractère public, permettent de matérialiser ces réseaux, « de rendre visibles les collègues invisibles¹⁹¹ ».

Les congrès peuvent être envisagés sous différentes perspectives. En tant qu'expression des politiques culturelles et scientifiques des pays organisateurs, ils permettent en premier lieu d'interroger le lien entre l'international et le national. Pour les communautés scientifiques en particulier, les congrès constituent également des « nouveaux lieux de savoirs » où s'inventent, se testent et s'institutionnalisent de nouvelles disciplines. Ces manifestations, enfin, en réunissant des individus de différentes nationalités mais unis par un même idéal et des intérêts communs, contribuent à forger et structurer des communautés à l'échelle internationale. Longtemps négligés comme objet historique en tant que tel, du fait de leur taille imposante, de leur régularité, et de la masse de documents qu'ils occasionnent, les congrès jouissent d'un récent regain d'intérêt de la part des historiens¹⁹², notamment, en France, depuis la thèse pionnière d'Anne Rasmussen¹⁹³. Cet intérêt s'appuie aujourd'hui sur les innovations faites dans le domaine des *digital humanities* et les nouveaux outils informatiques d'analyse de réseaux.

Les congrès de la FIFDU n'ont jamais fait l'objet d'une étude systématique. Les ouvrages retraçant l'histoire de l'organisation les évoquent, mais se contentent, pour la grande majorité, d'utiliser leurs volumes d'actes – les *Bulletins* – afin de mettre en valeur les grands débats et projets qui ont structuré cette histoire. Envisagés en tant que mise en scène ou représentation d'un groupe social, les congrès offrent un terrain particulièrement fécond pour l'étude de la formation d'une *persona*, et dans le cas précis

¹⁹¹ Rasmussen (Anne), « Sciences et sociabilité : un “tout petit monde” au tournant du siècle », *Bulletin de la société d'histoire moderne et contemporaine*, n° 3-4, 1997, p. 49-57.

¹⁹² En 2010, la *Revue germanique internationale* a consacré un numéro spécial aux congrès scientifiques. Récemment, plusieurs projets de recherche s'attachent à cet objet. Voir notamment le projet de l'université de Ghent, *TIC Belgium : International Social and legal reform organisations and congresses (1815-1914)*, dirigé par Christophe Verbruggen depuis 2013 [<https://research.flw.ugent.be/en/projects/tic-belgium-international-social-and-legal-reform-organizations-and-congresses-1815-1914>], ou plus récemment (2019), le projet européen (réunissant les universités d'Uppsala, de Maastricht, de Birkbeck à Londres ainsi que le Centre Alexandre Koyré de Paris) intitulé « The Scientific Conference : A Social, Cultural, and Political History » [<http://heranet.info/projects/public-spaces-culture-and-integration-in-europe/the-scientific-conference-a-social-cultural-and-political-history/>]. Il faut aussi noter les travaux de Daniel Laqua, *The Age of Internationalism and Belgium, 1880-1930 : Peace, Progress and Prestige*, Manchester, Manchester University Press, 2013. L'ouvrage analyse l'internationalisme européen notamment par le prisme des congrès et conférences organisés en Belgique.

¹⁹³ Rasmussen (Anne), *L'internationale scientifique 1890-1914*, thèse de doctorat, sous la direction de Jacques Julliard, ÉHESS, 1995, 2 vol.

de la FIFDU, une *persona* scientifique féminine. D'où les questions auxquelles nous allons nous efforcer de répondre : en quoi ont-ils permis de structurer une nouvelle communauté scientifique et universitaire féminine à l'échelle internationale ? Dans quelle mesure ont-ils fonctionné comme une scène pour la mise en ordre de marche et la promotion des *university women* ? Quelle expertise, en tant que scientifiques et femmes, ces dernières ont-elles déployé et revendiqué par le biais de leurs congrès ?

1. LES CONGRES DE LA FIFDU : CONTOURS D'UN OBJET HISTORIQUE

En tant qu'objets historiques, les congrès soulèvent des défis pour les historiens tout en offrant un champ fécond à l'exploration de l'élaboration et de la mise en scène d'une *persona* scientifique. La dimension symbolique qu'ils revêtent n'échappe pas aux contemporains : les documents et volumes d'actes – les *Bulletins* dans le cas de la FIFDU –, montrent bien une volonté de maîtrise voire de contrôle de l'impression dégagée, ce dont rend compte l'expression anglaise d'*impression management*. S'il importe de les aborder avec une distance critique, les volumes d'actes des congrès participant de leur auto-justification, cela n'invalide pas pour autant leur intérêt¹⁹⁴. Bien au contraire : le caractère conscient des acteurs – organisateurs et participants – permet d'interroger les archives en tant que performances, permettant ainsi de mieux comprendre la manière dont une *persona* pour les femmes scientifiques et universitaires se pense, se construit et se coordonne.

1.1. LES *BULLETINS* DE LA FIFDU : REGARDS CRITIQUES SUR LES CONGRES

Ce qui constitue l'intérêt et à la fois la complexité des congrès en tant qu'objets historiques est la profusion d'archives, ou volumes d'actes, qu'ils produisent. Chacun des *Bulletins* de la FIFDU est publié en anglais et en français. Les principaux événements y sont détaillés, les discours des présidentes et des membres dirigeants retranscrits, ainsi que les comptes rendus des divers comités et des associations nationales.

Nous ne savons pas, pour autant, comment les informations et les textes ont été recueillis, sélectionnés et enfin publiés ; comme tout document produit par une institution, les bulletins et autres publications de la FIFDU s'inscrivent dans une stratégie discursive visant à faire œuvre de propagande mais aussi à forger un lien entre les membres, un sentiment d'appartenance à un groupe. Et le trait vaut pour la

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 95.

postérité : comme le souligne par exemple Leila Rupp à propos des organisations féminines qu'elle étudie, les femmes engagées dans ce type de mouvements étaient pleinement conscientes de l'importance de communiquer et de laisser des traces, notamment par le biais d'archives bien documentées¹⁹⁵. Les *Bulletins* fonctionnent comme une performance, visant à construire et diffuser une image des *university women* telles qu'elles souhaitent être perçues, et c'est en tant que mise en scène qu'il faut les étudier.

À partir de 1924, ces congrès prenant de l'ampleur, un comité est créé afin « d'élaborer les règlements pour la conduite des conférences et de planifier et organiser les conférences¹⁹⁶ ». Les membres du comité – composé de la présidente, des vice-présidentes et de quelques membres d'autres comités –, sont chargées d'examiner les invitations envoyées par les branches nationales qui souhaitent accueillir le prochain congrès, de fixer le lieu et la date de celui-ci, de définir des règles pour assurer son bon déroulement et de traiter un certain nombre de points de logistique. Le dépouillement des archives des branches nationales ayant organisé l'un des congrès permet d'observer ces derniers sous un angle moins officiel et d'ordre plus pratique. Une bonne partie des décisions sont prises au niveau local, sous réserve de validation du comité général d'organisation. Les questions relatives à l'accueil des congressistes, la facilitation de l'octroi de visas, la sélection des oratrices et orateurs, les activités annexes, mais aussi les stratégies de communication, reviennent aux comités d'organisations nationaux. À cet égard, le fonds d'archives de la fédération norvégienne, la *Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund* (NKAL) s'est avéré particulièrement riche, la correspondance entre la responsable norvégienne du comité des relations internationale de la NKAL, Dr. Lilli Skonhøft, et la secrétaire générale de la FIFDU, Théodora Bosanquet, ayant été conservée quasiment dans son intégralité¹⁹⁷. Cette correspondance, de nature parfois confidentielle, apporte des informations inestimables sur les coulisses de l'organisation et du déroulement des congrès.

¹⁹⁵ Rupp (Leila), *Worlds of Women...*, *op. cit.*, p. 8.

¹⁹⁶ Archive IFUW, inv.no 218, Minutes of the Conference Programme Committee (1924-1961), « Terms of reference : To frame regulations for the conduct of conferences and to plan and organise conferences, assisted by a special conference secretary ».

¹⁹⁷ Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. DB – International Federation of University Women (1924-1997), L0018-0001, Konferance i Oslo. Les archives de l'organisation norvégienne sont beaucoup plus complètes que celles des autres branches étudiées, c'est pourquoi, dans les pages qui suivent, nous nous pencherons plus en détail sur l'organisation du troisième congrès de la FIFDU.

La couverture médiatique permet d'assurer aux congrès une certaine visibilité en dehors du cercle des membres de la FIFDU. Photographes, journalistes, voire sociétés de production cinématographique, sont contactés pour inscrire les congrès dans l'histoire : lors de celui d'Édimbourg en 1932, la société Pathé a filmé le cortège des femmes universitaires se rendant sur le lieu d'ouverture des conférences. Le film ne semble pas avoir été conservé dans les archives, mais l'évènement est mentionné à plusieurs reprises dans le Bulletin de 1932. Compte tenu de la diversité des pays ayant accueilli ces congrès et de leur fréquence, un dépouillement systématique et exhaustif des journaux locaux et nationaux ayant mentionné leur tenue est difficilement réalisable ; toutefois, certaines branches nationales, dont la norvégienne et la britannique, ont réalisé des *scrapbooks*, ou albums dans lesquels sont rassemblées des coupures d'articles concernant le congrès ou relatant des informations sur l'organisation et ses membres. Redisons à ce propos qu'il n'est pas facile pour l'historien de mesurer l'objectivité de tels albums, composés par des membres de la FIFDU. Le travail mémoriel que recouvre la composition d'archives, comme nous le verrons dans le dernier chapitre, s'inscrit également dans une stratégie de mise en scène de l'institution.

Les négociations et décisions en amont des congrès permettent de mieux comprendre la manière dont les membres de la FIFDU, notamment celles qui sont chargées de l'organisation des congrès, « orientent et gouvernent l'impression » qu'elles produisent chez les autres, à la manière d'actrices, et pour suivre ici l'analyse d'Erwin Goffmann¹⁹⁸. Récemment, les travaux de ce dernier ont été mobilisés par les chercheurs en *science studies* pour étudier la manière dont l'expertise scientifique se construit et se met en scène. Dans l'ouvrage *Science on Stage : Expert Advice as Public Drama*, Stephen Hilgartner analyse par exemple la manière dont les experts scientifiques se représentent, mettent en scène leurs compétences et leur intégrité intellectuelle à travers leurs discours et leurs comportements, tout en prêtant attention à la réception de leurs conseils dans différentes audiences¹⁹⁹. Wiebe Bijker, Roland Bal et Ruud Hendriks, quant à eux, distinguent, à la manière de Goffman, l'espace des coulisses et celui de la scène, correspondant respectivement à la production d'une expertise scientifique et à la

¹⁹⁸ Goffman (Erwin), *La mise en scène de la vie quotidienne. 1 La présentation de soi*, Paris, Les Editions de Minuit, 1973, p. 9.

¹⁹⁹ Hilgartner (Stephen), *Science on Stage : Expert Advice as Public Drama*, Stanford, Stanford University Press, 2000.

présentation de cette expertise²⁰⁰. L'expertise scientifique comme performance a fait l'objet d'un ouvrage collectif récent qui examine la construction de l'autorité des experts et leur efficacité (ou pas) à travers différents contextes historiques²⁰¹. L'étude des congrès des *university women* à travers le prisme de l'expertise permet d'aborder la question d'une expertise scientifique féminine qui se porte non seulement sur le contenu des sciences mais aussi et surtout sur la structure du champ scientifique.

1.2. ESPACES ET SYMBOLIQUE DES CONGRES

Comme le souligne Anne Rasmussen, les congrès sont à la croisée « des champs scientifique, culturel et diplomatique »²⁰². Les lieux choisis pour la tenue d'un congrès sont intrinsèquement liés à d'autres espaces, comme celui de la production scientifique, ainsi qu'à la politique extérieure des États qui les accueillent, ou encore en relation avec la diplomatie internationale. Cet espace des congrès, et de l'internationalisme, rappelle l'historienne, est par nature très polarisé, se concentrant dans des capitales, le plus souvent européennes. Entre le dernier tiers du XIX^e siècle et 1914, il est largement dominé par le trio Paris-Berlin-Bruxelles.

Au cours de l'entre-deux-guerres, les membres de la FIFDU organisent huit congrès internationaux qui prennent place tous les deux puis quatre ans. Organisés durant la période estivale, afin de permettre au plus grand nombre d'y assister - les membres de l'organisation appartiennent le plus souvent à l'enseignement secondaire ou supérieur -, ils s'étendent sur trois ou quatre jours. Ils sont précédés et suivis de réunions du Conseil qui, contrairement aux congrès, sont limitées à un nombre restreint de membres, lesquelles occupent le plus souvent des postes à responsabilité au sein de la FIFDU et de ses comités. La carte ci-dessous permet de visualiser les lieux des congrès et réunions du conseil de la FIFDU entre 1920 et 1939 :

²⁰⁰ Bijker (Wieve E.), Bal (Roland), Hendriks (Ruud), *The Paradox of Scientific Authority. The Role of Scientific Advice in Democracies*, Cambridge (Massachusetts), Londres, The MIT Press, 2009.

²⁰¹ Vandendriessche (Joris), Peeters (Evert), Wils (Kaat) (dir.), *Scientists' Expertise as Performance : Between State and Society, 1860-1960*, Londres, Pickering & Chatto, 2015. Voir notamment l'introduction, « Performing expertise », p. 1-15.

²⁰² Rasmussen (Anne), *L'internationale scientifique...*, *op. cit.*, p. 74.

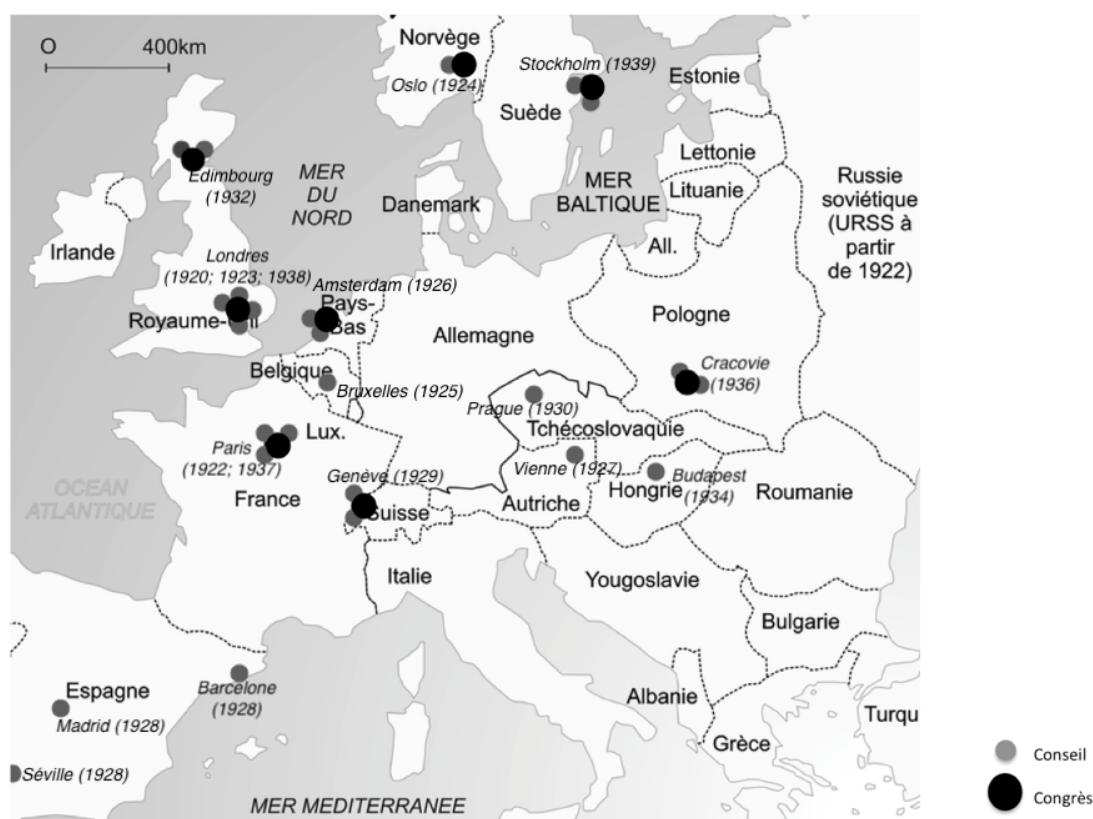


FIG. 3 – CARTE DES CONGRES ET REUNIONS DU CONSEIL DE LA FIFDU ENTRE 1920 ET 1939. LES DATES INDIQUEES SONT CELLES DES CONGRES ET DES REUNIONS DU CONSEIL INTERNATIONAL

De manière similaire aux pratiques des communautés scientifiques au tournant du siècle, on retrouve une préférence exclusive pour l'espace européen chez les organisatrices des congrès de la FIFDU. Bien que l'*American Association of University Women* soit la branche la plus importante, un seul conseil – non représenté sur la carte – est organisé aux États-Unis, au *Wellesley College*, Massachusetts, en 1931. Le choix massif de l'espace européen correspond à la volonté du mouvement des *university women*, dans l'entre-deux-guerres, de s'étendre à l'ensemble des pays du vieux continent mais aussi de permettre au plus de membres possible d'assister aux congrès, en minimisant les frais de voyage et de séjour. La reprise des activités de la FIFDU, aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, devait se traduire par une ouverture timide aux pays non européens, notamment en direction de l'Amérique du Nord – le premier congrès post-guerre, en 1947, est organisé à Toronto ; et le congrès de 1962 a lieu au Mexique. L'espace européen est néanmoins resté prédominant jusqu'à la fin des années

1960 : si dans l'entre-deux-guerres, la totalité des congrès de la FIFDU (au nombre de 8) ont pris place en Europe, ainsi que 25 des 26 conseils, l'après-1945 assiste à une forme de rééquilibrage en vérité très inégal : 5 congrès en Europe, 3 en dehors, mais 18 réunions du conseil sur le vieux continent, contre 2 en Amérique du Nord, 1 au Mexique, 1 en Inde et 1 en Australie²⁰³.

Au sein même de l'espace européen, la carte révèle de fortes disparités. La France et le Royaume-Uni, ou plus exactement Londres et Paris, concentrent les réunions. On relève également une surreprésentation du nord de l'Europe : Norvège, Suède, Pays-Bas ; outre la Suisse. En revanche, alors qu'avant la Première Guerre mondiale Berlin constituait une étape incontournable de l'internationalisme aussi bien scientifique que féminin, ce n'est qu'en 1968 qu'un congrès de la FIFDU devait être organisé sur le sol allemand, à Karlsruhe²⁰⁴. En 1936, la dissolution de la *Deutscher Akademikerinnenbund* avait entraîné la relocalisation du 7^{ème} congrès, initialement prévu en Allemagne, à Cracovie en Pologne. D'où l'absence de l'Allemagne sur la carte de l'Europe de la FIFDU, comme c'est le cas pour l'Italie (à cause de son précoce régime fasciste ?) et pour l'Europe du Sud-Est.

Les grandes capitales européennes sont largement privilégiées pour l'accueil de congrès, du fait de leur plus grande accessibilité et de leurs infrastructures, mais aussi de leur rôle de « centre » politique, culturel, scientifique et universitaire. Après la Seconde Guerre mondiale, on voit surgir des villes qui jouent des rôles plus modestes : le temps d'une réunion du conseil, Londres cède la place à la ville d'Easbourne, Vienne à Alpbach, et Amsterdam à Oosterbeek, aux Pays-Bas.

Le choix du pays accueillant le congrès de la FIFDU représente un enjeu important, reflétant les stratégies internationalistes de l'organisation. A l'issue du premier congrès de Londres, les membres du Conseil préconisent que la seconde conférence soit « si possible organisée au siège de la Société des Nations, quel qu'il soit », dévoilant la volonté claire des *university women* d'inscrire leur mouvement dans la mouvance de la SDN²⁰⁵. Le ton internationaliste caractérise, de manière générale, les décisions prises

²⁰³ La liste des congrès et des conseils pour la période est reproduite dans les annexes (annexe 5).

²⁰⁴ Christine von Oertzen étudie ce congrès de Karlsruhe dans sa fonction de construction mémorielle visant à se dissocier du passé nazi de l'Allemagne et à restaurer la tradition des femmes universitaires qui existait avant l'arrivée des nazis au pouvoir. Von Oertzen (Christine), *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 191-197.

²⁰⁵ Archive IFUW, inv.no 109, Minutes of Conferences, London 1920.

par les organisatrices des congrès et autres dirigeantes. À Paris, en 1922, le conseil déclare que le prochain congrès devra se dérouler « dans un pays neutre », de manière à pouvoir rassembler les pays par-delà les anciennes alliances du temps de guerre, et préparer la réconciliation entre les universitaires françaises et allemandes²⁰⁶. Les candidatures des fédérations norvégienne et danoise sont prises en considération, du fait même de la neutralité que les deux Etats ont observée durant la Première Guerre mondiale. Le congrès d'Oslo, en 1924, devient le symbole d'une coopération et d'une entente internationales, autour des quatre pays nordiques co-organisateurs de l'évènement, mais les archives modifient quelque peu cette image harmonieuse. Lilli Skonhoft évoque, par exemple, une « petite bataille » entre les branches norvégienne et danoise pour remporter l'honneur d'organiser le troisième congrès et justifie, après coup, l'élection d'Oslo en raison de « l'ancienneté et la légitimité » de la branche norvégienne. Il semble surtout que les branches nordiques, incluant la Suède et la Finlande, se soient alliées de manière à faire face aux dépenses qu'engendre l'organisation d'un tel évènement.

Au-delà de la question des pays et villes d'accueil, il faut s'intéresser de plus près à l'espace physique – et symbolique –, tels les bâtiments où se déroulent les manifestations, car « pour asseoir solidement un premier congrès, il faut le convoquer au bon endroit²⁰⁷ ». Le premier congrès international d'entomologie organisé à Bruxelles au mois d'août 1910, par exemple, a pris place au Musée royal d'histoire naturelle. Pour le premier congrès de la FIFDU, les membres de la *British Federation of University Women* ont choisi la *London School of Medicine for Women*. Fondée en 1874, sous l'impulsion d'un groupe de femmes dont l'emblématique Sophia Jex-Blake, cette école de médecine pour femmes a visé à remédier à l'impossibilité pour les étudiantes de s'inscrire ou d'obtenir un diplôme dans les facultés de médecine anglaises²⁰⁸. Deux ans après sa création, la première en son genre en Angleterre, le *Medical Act* a entériné l'accès des femmes aux études médicales en autorisant leur droit

²⁰⁶ *Ibid.*, Paris, 1922. Voir Von Oertzen (Christine), « Whose World ? Internationalism, Nationalism... », *op. cit.*

²⁰⁷ Rasmussen (Anne), *L'internationale scientifique...*, *op. cit.*, p. 79.

²⁰⁸ Sur la *London School of Medicine for Women*, voir UCL Bloomsbury Project – London School of Medicine for Women : https://www.ucl.ac.uk/bloomsbury-project/institutions/london_school_medicine_women.htm ; sur le rôle de Sophia Jex-Blake dans l'ouverture de la faculté de médecine de l'université d'Édimbourg puis de l'école de médecine pour femmes à Londres, voir Somerville (J.M), « Dr. Sophia Jex-Blake and the Edinburgh School of Medicine for Women, 1886-1898 », *J.R Coll Physicians Edin.*, vol. 58, n° 35, 2005, p. 261-267.

à obtenir un diplôme. Cette institution symbolise donc la lutte pour l'accès des femmes à l'éducation supérieure et aux professions en Angleterre. En y organisant leur congrès, les membres de la FIFDU se font les héritières des revendications et des réussites de ces pionnières anglaises.

À travers le choix de la localisation, c'est bien l'identité même des *university women* qui est en jeu, et les dirigeantes en sont bien conscientes. Lors de la réunion du comité d'organisation des conférences de 1927, il est explicitement souligné que le lieu des réunions « doit être une université », sous réserve que cela soit possible²⁰⁹. En 1922, par exemple, le second congrès n'est pas organisé dans une université parisienne, mais à l'*American Girls' Club*, qui devient l'un des premiers foyers internationaux de la FIFDU. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une institution universitaire à proprement parler, le lieu a une valeur hautement symbolique pour l'organisation, comme cela est mis en avant dans le *Bulletin* édité à l'issue du congrès :

Le théâtre de la conférence était elle-même une réalisation de l'un des idéaux les plus importants de la Fédération internationale, la création de clubhouses et autres centres de communication internationale étant un élément essentiel de son programme. L'*American University Women's Club*, 4 rue de Chevreuse, à Paris, le premier de ces centres ouverts en Europe sous les auspices de la Fédération, a généreusement mis à disposition des conférencières tout ce qui était nécessaire à leur travail et aux relations sociales entre les séances. [...] Cet arrangement admirable a non seulement permis d'économiser du temps – une considération très importante lorsque des gens des quatre coins de la terre se réunissent en conférence –, mais a également donné aux déléguées l'ample occasion de faire connaissance et d'échanger leurs points de vue au cours des temps de repos entre les réunions²¹⁰.

L'accord avec l'*American Girls' Club*, bien que cela ne soit pas spécifié dans le *Bulletin*, a permis également de faire des économies, l'organisation n'ayant pas eu à louer de local et pouvant utiliser les structures existantes, comme le restaurant, le jardin ou le salon de thé, et mettre à disposition d'une partie des congressistes les chambres du foyer. Le lien avec le milieu universitaire parisien a été assuré par l'organisation de la cérémonie d'ouverture à la Sorbonne, en présence du recteur de l'université.

²⁰⁹ Archive IFUW, inv.no 218, Minutes of the Conference Programme Committee (1924-1961), 1927 : « The place of meeting shall be a university ».

²¹⁰ Archive IFUW, inv.no 68, Bulletins (Bluebooks), 2nd Conference, Paris, France, 1922, p. 6 : « The scene of the conference was itself a realisation of one of the foremost ideals of the Int. Fed, the establishment of clubhouses and other centres for international intercourse being an essential item of its Programme. The American University Women's Club, 4 rue de Chevreuse, Paris, the first of these centres opened in Europe under the auspices of the Federation, generously offered to the conference, every convenience for its work and for the intervals of social intercourse. [...] This admirable arrangement not only economised time – a most important consideration when people from the ends of the earth are gathered together in conference – but also gave the delegates ample opportunity for becoming acquainted and exchanging views during the breathing-spaces between meeting ».

Symbolisme des lieux et des congrès... A titre de comparaison, au début des années 1920, des congrès féminins internationaux prennent place à Oslo dans des lieux à la symbolique différente, et caractéristique des lignes idéologiques suivies par les différentes organisations. Tandis que celui du Conseil international des femmes (1920) se déroule au parlement norvégien, symbolisant la lutte pour la reconnaissance politique des femmes, le troisième congrès de la FIFDU prend place au sein de l'université d'Oslo. D'autres lieux ont pu être choisis en fonction de leur lien direct avec les domaines de recherche des dirigeantes des branches nationales. Le congrès d'Amsterdam de 1926 est ainsi organisé à l'Institut Colonial (*Koloniaal Instituut*, rebaptisé Institut royal des tropiques dans les années 1950), un lieu important pour les recherches en phytopathologie, discipline dans laquelle Johanna Westerdijk, l'une des dirigeantes de la Fédération néerlandaise (*Vereniging van Vrouwen met Akademische Opleiding*), est largement renommée. En 1935, ce même lieu accueille le 6^{ème} congrès botanique, preuve de son importance – symbolique – pour la discipline et de son rôle dans le rayonnement de la culture scientifique néerlandaise²¹¹.

Le choix de la localisation et du lieu d'un congrès, par des organisations féminines internationales ou des associations scientifiques, recouvre ainsi une part stratégique. Il s'agit d'assurer la visibilité de la manifestation, et par-là même l'identité de l'organisation et de ces membres. En choisissant des capitales européennes, centres de savoir, et des lieux intrinsèquement liés aux mondes universitaires et scientifique, les membres de la FIFDU cherchent à refléter et à renforcer les lignes idéologiques suivies par l'organisation et ce, comme le révèlent les archives disponibles, de manière tout à fait consciente et assumée.

1.3. LES CONGRESSISTES : ANALYSE D'UN GROUPE

Qui sont les congressistes invitées ou venues assister aux conférences de la FIFDU ? Qu'est-ce que l'étude socio-professionnelle de cette population bien spécifique peut nous apprendre sur la *persona* des *university women* ? Les *Bulletins* de la FIFDU mentionnent le nombre de participantes – entre trois cents et cinq cents dans l'entre-deux-guerres – mais la véracité de ces informations reste difficile à vérifier et surtout ne permet pas d'appréhender les contours sociologiques de ces rassemblements internationaux. Il existe toutefois, dans les cas des congrès d'Oslo en 1924 et

²¹¹ Loehwing (Walter F.), « The Sixth International Botanical Congress at Amsterdam », *Plant Physiology*, vol. 11, n° 1, 1936, p. 1-4.

d'Amsterdam en 1926, des registres dans lesquels chacune des participantes a décliné son identité²¹². À côté de leurs nom et prénom, on trouve le dernier diplôme universitaire qu'elles ont obtenu, l'université dans laquelle elles ont suivi leurs études, ainsi que la branche nationale à laquelle elles sont affiliées. Dans le registre de 1926, les congressistes sont également invitées à décliner leur activité professionnelle. Ces deux documents constituent une source rare et féconde, par le biais de laquelle il est possible de reconstruire les circulations internationales et les réseaux mais aussi de mieux comprendre la réalité sociale et sociologique de ces congrès.

Nous avons choisi, à partir de ces registres, d'entrer et codifier les informations dans une base de données, afin de pouvoir mieux cerner la composition sociologique des congressistes de la FIFDU en 1924 et 1926. Cette enquête quantitative permet tout d'abord de confirmer les chiffres présentés dans les *Bulletins*, des chiffres qui restent difficiles à comparer avec ceux des congrès d'autres organisations internationales – scientifiques ou féminines –, du fait d'un manque, sinon d'archives, du moins de données accessibles²¹³. Anne Rasmussen estime que l'affluence moyenne aux congrès scientifiques à la fin du XIX^e siècle fluctue entre trois cents et six cents personnes par session, un nombre comparable à celui des congrès de la FIFDU²¹⁴. La lecture des deux registres permet ensuite d'interroger l'origine géographique des congressistes dans les années 1920 (rappelons que chacune des membres de la FIFDU doit être d'abord affiliée à l'organisation de son propre pays). On découvre, sans beaucoup de surprise, que femmes sont majoritairement originaires d'Europe (quasi exclusivement l'ouest et

²¹² Archive IFUW, inv.no 134-135, Documents concerning conferences, 1924, 1926. 3th Biennial Conference Christiania, 1924. Register of names and addresses of the participants. 4th Conference, Amsterdam, 1926. Registers of names.

²¹³ Les études historiques portant sur les congrès ne mentionnent généralement pas le nombre de participants, rendant difficile toute comparaison entre la FIFDU et d'autres organisations. Comme le note Anne Rasmussen pour les congrès scientifiques, la comptabilisation des participants effectifs est rendue compliquée par l'inexactitude ou l'absence de listes. En raison du caractère « privé » des congrès, qui ne sont pas ouverts au public, l'historienne se base sur le nombre d'adhérents pour évaluer celui des participants, même si des adhérents inscrits sur les listes ne viennent pas nécessairement au congrès. Rasmussen (Anne), *L'internationale scientifique...*, *op. cit.*, p. 107.

²¹⁴ Cette moyenne ne doit pas cacher des fortes disparités entre congrès, le nombre de participant pouvant varier très fortement en fonction de la période étudiée, du lieu et de la discipline représentée. Dans son article sur les congrès internationaux des américanistes entre 1875 et 1947, Christine Laurière note par exemple une différence de fréquentation entre les congrès organisés aux États-Unis, qui rassemblent entre 400 et 500 membres, et ceux qui prennent place en Europe (250 membres en moyenne) : Laurière (Christine), « La discipline s'acquiert en s'internationalisant. L'exemple des congrès internationaux des américanistes (1875-1947) », *Revue germanique internationale*, vol. 12, 2010, *La fabrique internationale de la science*, p. 69-90.

le nord du continent) et surtout des États-Unis. L'Espagne et l'Italie sont absentes ou quasi absentes, la France très faiblement représentée.

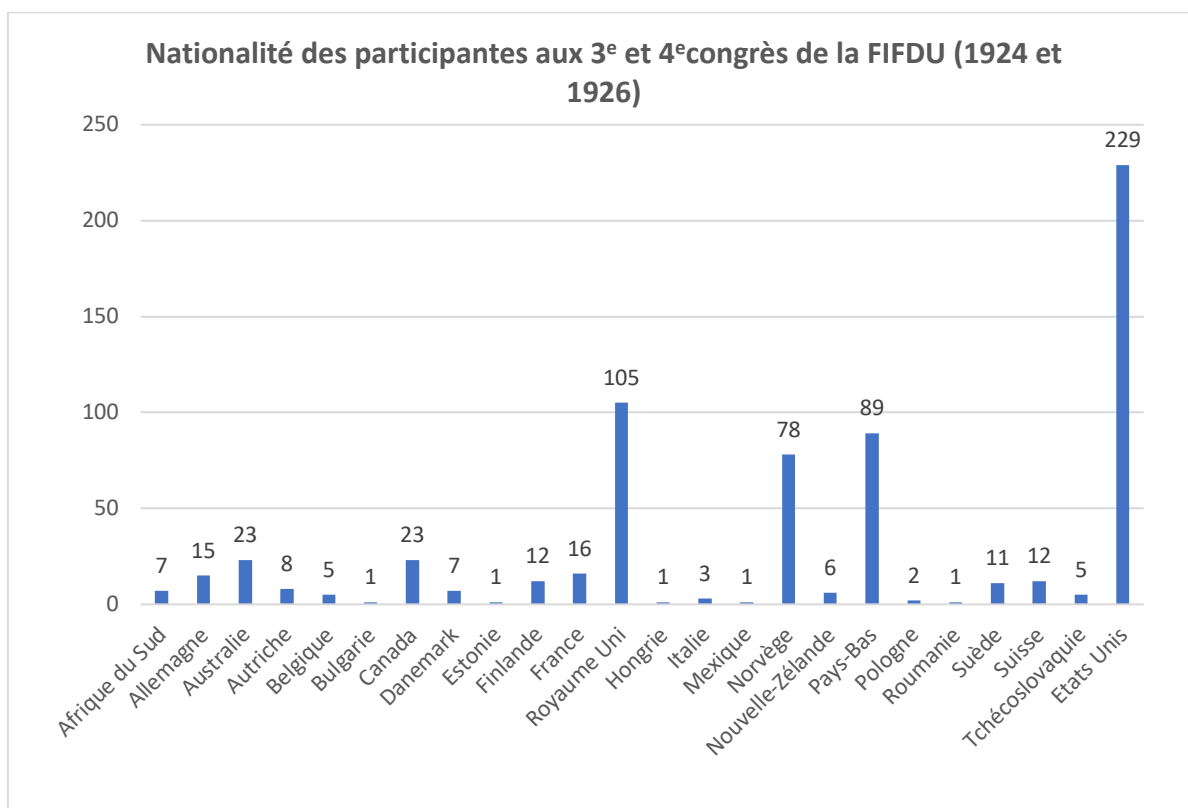


FIG. 4 – LA REPARTITION DES CONGRESSISTES DE LA FIFDU EN FONCTION DE LEUR NATIONALITE A PARTIR DE L'ETUDE QUANTITATIVE DES CONGRES D'OSLO (1924) ET D'AMSTERDAM (1926)

Si l'on compare les congrès d'Oslo et d'Amsterdam, à deux ans de distance, on constate un élargissement sensible du réseau des *university women*, avec l'inclusion, entre autres, de membres allemands ou originaires de l'Europe de l'Est (Pologne, Roumanie, Bulgarie, Estonie entre autres). On peut également observer les prémices d'une modeste ouverture de la FIFDU à l'Amérique du Sud, le Mexique envoyant une déléguée au congrès d'Amsterdam en 1926. Les membres dont l'organisation accueille le congrès sont nombreuses, comme il se doit. En 1924, 36 % des participantes sont originaires des pays nordiques, organisateurs du congrès, les Norvégiennes à elles seules représentant 27 % des congressistes. Lors du congrès d'Amsterdam, les Néerlandaises constituent près de 20 % des effectifs. La surreprésentation des Européennes et des Nord-Américaines demeure une nette constante pour la période et se retrouve dans les congrès féminins internationaux, dans lesquels Leila Rupp a montré que « l'ethnicité », reposant sur le partage de racines européennes, joue un rôle

important dans la définition d'une identité collective féminine internationale²¹⁵. De même, malgré le ton international que prennent les congrès scientifiques au tournant du siècle, ces événements demeurent encore largement occidentalo-centrés. C'est une dimension implicite de l'affirmation ou d'un renforcement de la domination de l'espace occidental dans la marche du progrès, qu'il soit scientifique ou qu'il prenne la forme de l'émancipation féminine.

Au tournant du siècle, les congressistes scientifiques « se recrutent massivement parmi les professeurs des chaires européennes et américaines », au détriment des amateurs, si bien que les congrès peuvent être compris comme l'une des étapes conduisant à la professionnalisation de la science²¹⁶. Du fait du peu d'études sur les congrès qui adoptent une perspective genrée, il reste difficile de mesurer la participation des femmes aux congrès scientifiques. Margaret Rossiter démontre toutefois que l'exclusion des amateurs se traduit également, dans les sociétés scientifiques, par celle des femmes qui, n'ayant pas toujours accès à des diplômes équivalents à ceux des hommes, peinent à être considérées comme des scientifiques professionnelles. Prenant l'exemple de la Société américaine de géologie qui, aux dires de ses membres, n'a jamais discriminé les femmes, l'historienne démonte facilement l'affirmation : en 1920, seules 6 femmes font partie des 684 *fellows* élus, soit moins de 1 %. En 1946, elles ne constituent pas plus de 4,6 % des membres vivants de l'organisation²¹⁷.

Les dirigeantes et organisatrices des congrès de la FIFDU sont conscientes des difficultés pour les femmes de participer aux congrès scientifiques. La Néerlandaise Johanna Westerdijk, organisatrice du congrès d'Amsterdam et présidente de la FIFDU entre 1932 et 1936, en a fait l'expérience lorsqu'elle s'est rendue aux États-Unis en 1914. Invitée au congrès international des botanistes organisé à Saint-Louis, et qui réunissait 363 botanistes de nationalités différentes à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de jardin botanique du Missouri, sa participation a été largement commentée par les journaux américains. L'accent n'a pas été mis cependant sur le contenu scientifique de sa communication, portant sur la « physiopathologie dans les

²¹⁵ Rupp (Leila J.), *Worlds of Women...*, *op. cit.*, p. 69. Dans le chapitre intitulé « Who's in, who's out », l'historienne analyse les dénominateurs communs à cette élite de femmes qui dirigent ou jouent un rôle important au sein des organisations féminines internationales.

²¹⁶ Rasmussen (Anne), *L'internationale scientifique...*, *op. cit.*, p. 107-112.

²¹⁷ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, 1, Struggles and Strategies before 1940...*, *op. cit.*, p. 275.

tropiques », mais sur le fait qu'elle était la seule femme à participer au congrès. Un article paru dans le *Saint-Louis Republic* soulignait ainsi que la Néerlandaise, directrice du laboratoire de phytopathologie d'Amsterdam, était la première femme à recevoir un tel honneur et une telle reconnaissance scientifique de la part du jardin botanique²¹⁸. Les congrès de la FIFDU sont donc conçus, dans une certaine mesure, pour remédier à ce processus de marginalisation des femmes dans l'espace scientifique international qui se structure au début du XX^e siècle.

L'analyse des registres de noms pour les troisième et quatrième congrès permet de connaître les diplômes universitaires dont les participantes sont munies et d'ainsi réfléchir au degré de professionnalisation demandé par l'organisation. Si la possession d'un diplôme est le critère principal dans l'identité des *university women*, l'absence de données pour bien des membres de la FIFDU rend difficile une analyse socio-professionnelle. Les congressistes offrent un échantillon plus restreint et, grâce aux registres, se prêtent plus facilement à une étude quantitative. La question de leur représentativité, toutefois, mérite d'être posée. En effet, dans leur souci de faire bonne figure, il paraît plausible que les branches nationales aient délégué celles des leurs qui occupent des fonctions universitaires et scientifiques importantes.

Conformément au règlement de la FIFDU, la quasi-totalité des participantes ont un diplôme universitaire, exception faite d'une quinzaine d'étudiantes norvégiennes, invitées par l'association de leur pays à assister au congrès d'Oslo²¹⁹. Bien que la majorité des congressistes aient un diplôme équivalent à une licence ou à un master, on peut également constater une proportion importante de docteurs et d'aspirantes au titre de docteur (Ph.D.), engagée dans des recherches, respectivement 18 % et 11 % de la population des congressistes.

²¹⁸ Archief Johanna Westerdijk, collectie Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging (IAV) in Atria, kennisinstituut voor emancipatie en vrouwengeschiedenis, inv.nr 211. Article du *St Louis Republic*, 16 octobre 1914, « Shaw's Garden Honors Woman : Botanists to Hear Her on Phytopathology in Tropics ». L'évènement est important pour la communauté scientifique, comme le souligne l'article qui mentionne que près de « 363 noted botanists in the world » y participent.

²¹⁹ Plusieurs d'entre elles sont des déléguées d'associations d'étudiantes, avec lesquelles la NKAL entretient d'étroites relations.

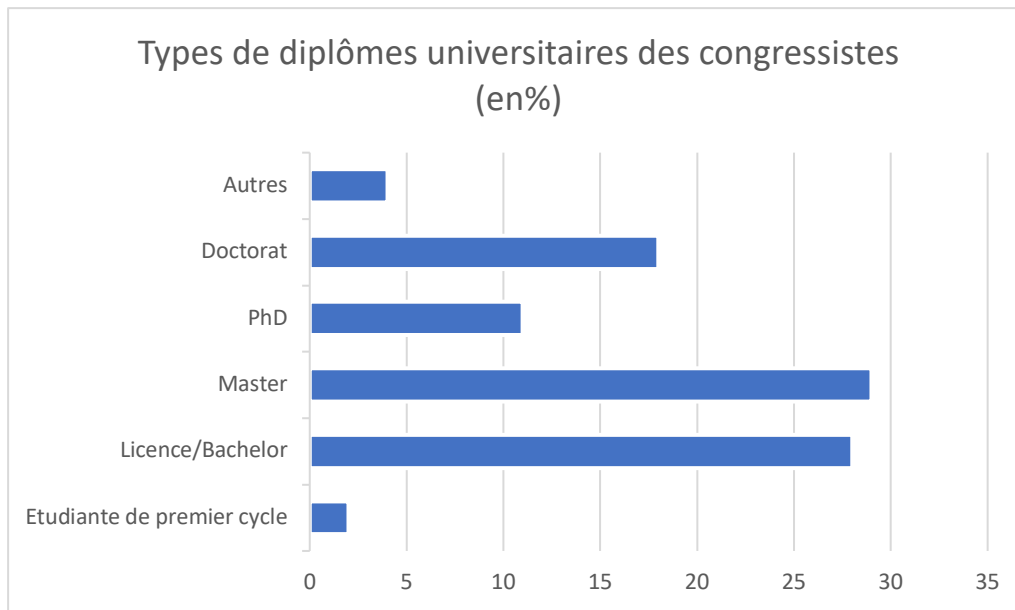


FIG. 5 – LES PARTICIPANTES AUX CONGRES DE LA FIFDU D’OSLO (1924) ET D’AMSTERDAM (1926) EN FONCTION DE LEURS DIPLOMES UNIVERSITAIRES (EN POURCENTAGE)²²⁰

Ces chiffres rendent compte par eux-mêmes de l’ouverture générale des diplômes, notamment du doctorat, aux femmes. La proportion importante de docteurs au sein des congressistes, si elle témoigne du caractère élitiste de la FIFDU, soucieuse de reposer sur une supériorité scientifique et intellectuelle de ses membres, peut également s’expliquer par la volonté des branches nationales d’être représentées lors de ces évènements internationaux par des déléguées reconnues dans le monde scientifique et universitaire. C’est le cas des déléguées allemandes, tchèques, roumaines, ou encore polonaises, dont les associations viennent tout juste, au congrès de 1926, d’être officiellement reconnues par la FIFDU. Les associations anglo-saxonnes, en revanche, présentent beaucoup plus de diversité. 44 % des congressistes américaines, par exemple, ont un *Bachelor* et seulement 2 % ont un grade de docteur d’université, alors que les Néerlandaises sont plus de la moitié à avoir un doctorat. Ces diversités nationales

²²⁰ Étude menée à partir des registres de noms des participantes aux congrès d’Oslo et d’Amsterdam (Reproduction annexe 6). Les candidates ont été réparties en fonction de leur niveau universitaire. Du fait de la diversité d’appartenance nationale des congressistes, nous avons dû procéder à une traduction de termes n’existant que dans certains pays, afin d’uniformiser les données, sur la base du système universitaire le plus répandu : Licence, Master, Doctorat. Les agrégées (4 au total), sont comptabilisées parmi les titulaires de master. Les diplômes des pays nordiques (cand. phil., cand. mag, etc) ont également été classifiés par rapport aux catégories de référence précisées ci-dessus. 49 des participantes n’ont pas indiqué leur diplôme (soit 7 % du total). Sous la catégorie « autres » sont comptabilisés les diplômes médicaux (pharmacie, dentaire, etc) et les diplômes de sciences techniques (ingénieur, agronomie).

peuvent être expliquées à la fois par les différences qui existent entre les systèmes universitaires et par l'ancienneté de chacune des branches nationales. Alors que la branche allemande met l'accent sur les femmes ayant une profession liée au monde universitaire et de la recherche, l'association américaine repose en partie sur l'adhésion des *alumnae* ou anciennes élèves des *colleges* pour femmes américains, qui n'ont pas nécessairement poursuivi leurs études à l'université ou une carrière universitaire. Le facteur générationnel peut également constituer un élément d'explication : seules les membres ayant les moyens et le temps de voyager d'un continent à l'autre sont à même de se rendre en Europe afin d'assister aux conférences de la FIFDU.

Le registre du congrès d'Amsterdam, dans lequel sont recensés les professions des participantes (ce n'est malheureusement pas le cas de celui d'Oslo), permet d'avoir un aperçu des trajectoires professionnelles des membres :

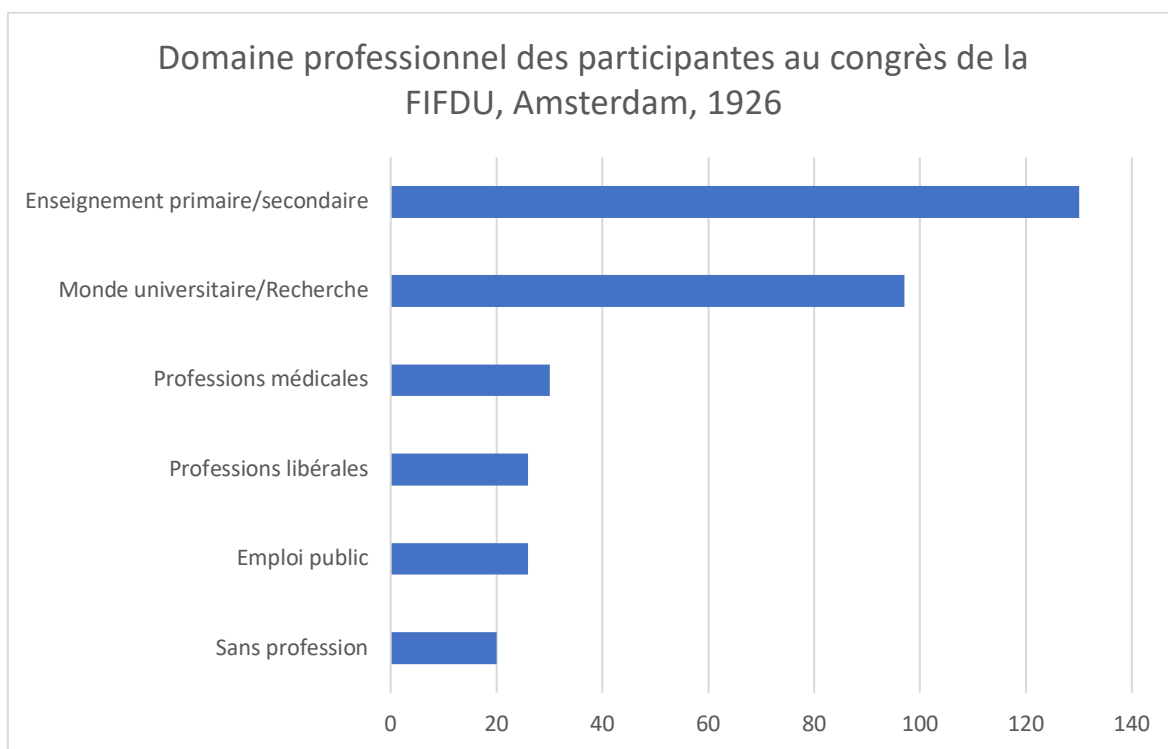


FIG. 6 – REPARTITION DES PARTICIPANTES AU 4^E CONGRES DE LA FIFDU EN FONCTION DE LEUR DOMAINE PROFESSIONNEL ET EN POURCENTAGE²²¹

²²¹ Nous avons extrait du corpus les personnes n'ayant pas précisé leur profession, ainsi que les étudiantes, soit respectivement 16 % et 5 % du total des participantes au congrès d'Amsterdam. Bien que cela ne soit pas vérifiable (du moins à partir du registre de noms), il n'est pas exclu que les personnes n'ayant pas de profession ou travaillant dans un domaine éloigné du monde universitaire aient préféré ne pas préciser leur profession. Pour le détail des catégories, voir annexe 7.

Bien que le but principal affiché par la FIFDU soit de promouvoir les femmes dans les mondes universitaire et scientifique, force est de constater que seules 30 % d'entre elles poursuivent leur carrière dans ces domaines (soit 97 sur 329 congressistes ayant renseigné leur profession). Et si l'on regarde les choses de plus près, on constate qu'un tiers seulement de ces 97 femmes sont professeurs d'université, soit moins de 10 % de l'ensemble des participantes au congrès, un autre tiers correspondant aux assistantes de professeurs ou « lectrices ». Et encore ces pourcentages que l'on peut juger médiocres sont-ils probablement à considérer avec précaution, car il paraît très plausible que les branches nationales aient eu à cœur de déléguer au congrès celles de leurs membres qui occupent des fonctions universitaires et scientifiques importantes.

Margaret Rossiter, tout en constatant que les femmes accèdent de plus en plus facilement à une formation universitaire dans les années 1920 et 1930, qualifie cette période de peu réjouissante pour elles²²². Les diplômes et qualifications universitaires ne leur assurent pas des opportunités professionnelles équivalentes à celles des hommes ni ne leur permettent de dépasser les discriminations genrées. De fait, les domaines professionnels les plus représentés parmi les participantes au congrès d'Amsterdam correspondent traditionnellement à la place accordée aux femmes dans les sociétés occidentales : l'enseignement primaire et secondaire, le tertiaire, notamment le secrétariat. Sur les 91 docteurs présentes, seules 37 occupent un poste à l'université. Ces difficultés rencontrées par les femmes diplômées sont exprimées notamment par la Française Marie-Louise Puech, lors du Conseil de Vienne en 1927 :

Beaucoup de femmes universitaires ont été contraintes, par nécessité, d'interrompre leur travail et de s'installer dans une vie intellectuellement moins intéressante que celle de leurs rêves et de leurs désirs. N'était-ce pas, en réalité, le cas de la majorité des membres ? Elles ne sont pas en mesure de profiter des bourses, ni des clubs, ni des voyages, mais la Fédération n'en est pas moins un soutien intellectuel et moral pour elles ; à travers la Fédération, elles se sentent unies à ce monde temporairement hors de leur portée, elles ont le sentiment d'être un lien dans la chaîne qui les lie à leurs collègues et peuvent espérer un jour réaliser les rêves de leur jeunesse, car la flamme est maintenue dans le secret du fond de leur âme. Et même si elles ne peuvent plus jamais reprendre leur activité intellectuelle, l'espoir durable inspiré par l'exemple de leurs camarades de tous les pays est une raison de vivre²²³.

²²² Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, 1, Struggles and Strategies before 1940...*, op. cit., p. 159.

²²³ Archive IFUW, inv.no 72, 11th Council Meeting, Vienna, Austria, 1927, p. 8 : « The spirit of intellectual co-operation was clearly discernible in the earlier speeches, but the work should go beyond the enjoyment of one another's company in international clubhouses and even beyond the encouragement of study in foreign countries. Many university women were forced by necessity to break off their work and settle down to a life less interesting intellectually than that of their dreams and desires. Was not this,

La fonction de la FIFDU ne se limiterait donc pas à la promotion des femmes scientifiques, mais au soutien moral des femmes ayant parfois fait, du fait de leur sexe, les frais des pratiques discriminatoires universitaires. Et le sentiment réconfortant d'appartenir à une communauté nombreuse et active est précisément autorisé par l'organisation des congrès.

La liste des invités d'honneur à ces congrès témoigne également de la volonté des organisatrices d'intégrer les *university women* dans les cercles scientifiques et internationalistes de l'époque. Alors que l'adhésion à la FIFDU est strictement limitée aux femmes, de nombreux hommes, représentant les milieux universitaires, scientifiques et internationalistes du pays d'accueil, sont invités à assister et à intervenir dans les séances publiques²²⁴. L'engagement des hommes dans les mouvements féminins et féministes est encore peu étudié. La thèse de sociologie d'Alban Jacquemart, s'intéressant à la question dans le cas des vagues féministes en France entre 1970 et 2010, contribue à montrer que les hommes, bien que minoritaires statistiquement, sont moins marginaux que ce que l'on pourrait le penser au premier abord²²⁵. Le sociologue distingue deux types d'engagements, l'un porté par un idéal humaniste construit autour d'une notion universelle et abstraite de l'individu -, l'autre est identitaire, fondé sur la remise en question du système de genre. Lors des premiers congrès de la FIFDU, on retrouve parmi les invités d'honneur des représentants de la Société des Nations, tels que le Vicomte Grey of Fallodon, homme politique britannique et l'un des supporters de la création de la Société des Nations, qui s'adresse aux *university women* dans un discours intitulé « The Value of Knowledge in International Relations », ou encore l'une des icônes norvégiennes du mouvement internationaliste, le professeur Fridthof Nansen, haut-commissaire de la Société de Nations et prix Nobel de

really, the case of the majority of the members ? They were not in a position to profit by Fellowships, or by Clubs, or by travel, yet the Federation was nevertheless an intellectual and moral support for them ; through the Federation they felt themselves united to that world temporarily out of their reach, they had the sense of being a link in the chain which bound them to their colleagues and could guard the hope of realizing, one day, the dreams of their youth, since the flame would be kept burning in the secret depth of their soul. And even if they could never take up their intellectual activity again, the sustaining hope inspired by the example of their comrades of all countries was something to live for ».

²²⁴ Comme pour tout congrès, le patronage de représentants officiels du pouvoir est important et recherché, y compris pour faciliter l'organisation pratique et légitimer le congrès.

²²⁵ Jacquemart (Alban), *Les hommes dans les mouvements féministes. Socio-histoire d'un engagement improbable*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. L'auteur note que les pratiques mémorielles et militantes de la part des mouvements et des recherches féministes dans les années 1970, qui entendaient faire des femmes des actrices à part entière de l'histoire, ont contribué à rendre les militants hommes moins visibles.

la paix de 1922²²⁶. Ces deux hommes, par leur présence et leur discours, symbolisent le lien que les femmes universitaires espèrent créer et développer entre la FIFDU et la Société des Nations. On peut estimer, pour reprendre la distinction avancée par Alban Jacquemart, que l'un et l'autre relèvent du premier type d'engagement masculin, proprement universaliste.

2. DE LA MISE EN SCENE A LA REPRESENTATION DES *UNIVERSITY WOMEN*

2.1. DANS LES COULISSES DE L'ORGANISATION DES CONGRES

L'organisation de manifestations internationales nécessite une préparation minutieuse, comme en rendent compte les archives du comité des conférences de la FIFDU, ainsi que les nombreuses lettres échangées entre le comité d'organisation international et la ou les branches nationales accueillant l'évènement. En plus du programme des congrès, il faut organiser la venue des congressistes, leur visa d'entrée et leur logement, organiser les dîners et excursions, contacter la presse et les photographes afin que l'évènement trouve un écho.

La richesse même des archives de la branche norvégienne, *Norske Kvinnelige Akademikere Landsforbund*, invite à se pencher de plus près sur la préparation du congrès d'Oslo de 1924²²⁷. La Norvégienne Lilli Skonhøft est sans cesse en contact avec le bureau international et notamment la secrétaire générale, Théodora Bosanquet, à qui elle avoue, non sans humour, qu'elle a le sentiment de lui « écrire un livre (en un seul tome toutefois) », tant elle a de choses à lui dire²²⁸. Le coût du congrès revient souvent dans la correspondance, bien que cette question soit « un sujet dont il est particulièrement difficile de discuter », notamment par lettres interposées. Sur la somme de 300 livres sterling promise par la FIFDU, la Norvégienne demande à ce que 50 reviennent au financement des activités sociales, la branche norvégienne n'étant pas en mesure de payer pour chacune de participantes. En cas d'impossibilité, elle propose que les congressistes s'acquittent de frais d'inscription, une mesure qui sera du reste appliquée pour l'ensemble des congrès à partir de celui d'Oslo. Les dépenses liées à ces congrès – sachant que seule une minorité des membres de la FIFDU peuvent y assister –

²²⁶ Archive IFUW, inv.no 67 et 69, Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain, 1920 ; 3rd Conference, Christiania, Norway 1924.

²²⁷ Norske Kvinnelige Akademikerers Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. DB/L0018-0001, Konferance i Oslo, 1924.

²²⁸ *Ibid.*, lettre de L. Skonhøft à T. Bosanquet, 28 mars 1924 : « I have just got the feeling as if I were going to write a book to you (though *one* volume only !), such a lot of things I have to tell you ».

font l'objet de critiques. C'est ce que l'on croit percevoir à la lecture des *Bulletins*, dans lesquels les dirigeantes défendent le bien-fondé des congrès malgré leur coût.

Bien que la FIFDU ne soit qu'une organisation en devenir aux débuts des années 1920, certains de ses membres bénéficient d'une « expérience internationale », pour avoir assisté ou activement participé à des congrès internationaux convoqués par d'autres organisations. Les congrès des organisations féminines, tout particulièrement, servent d'exemples. En 1925, en vue de la tenue du 4^e congrès de la FIFDU à Amsterdam, le plan pour l'organisation du congrès de l'Alliance internationale des femmes (AIF) est proposé par sa présidente, Margery Corbett-Ashby, comme pouvant « servir de base utile », à condition d'y apporter toutefois « certaines modifications²²⁹ ». Ces liens entre femmes internationalistes, illustrent la mise en place de réseaux ou « transnational coalitions » pour reprendre le terme employé par Leila Rupp²³⁰. Des femmes sont à l'évidence membre de plusieurs organisations, puisque l'une des remarques faites à la fin de la conférence de Genève en 1929 souligne que le congrès de la FIFDU a eu lieu aux mêmes dates que celui de l'Alliance internationale des femmes, ce qui a contraint certains des membres ou personnes extérieures à choisir entre les deux événements. Afin d'éviter que cela ne se reproduise, il est décidé en 1932 que la date du prochain congrès serait repoussée en 1936 au lieu de 1935, afin « d'éviter un conflit avec l'Alliance pour le suffrage et l'égalité des citoyens²³¹ ».

La légitimité et la reconnaissance de la FIFDU reposent bien sur une délimitation stricte de l'espace et de ses prérogatives : elle ne cherche pas à entrer en concurrence, mais plutôt à compléter le travail fourni par les organisations féminines existant depuis plusieurs décennies. Cette stratégie est explicitée à de nombreuses reprises par le comité d'organisation, qui souligne la nécessité de mettre en avant le « caractère spécial de la Fédération », en particulier à travers le choix des thèmes des congrès et des sujets développés dans les interventions et réunions publiques²³². Lors des préparatifs du congrès d'Oslo en 1924, Lilli Skonhøft écrit ainsi à Théodora Bosanquet à propos du thème de la conférence :

²²⁹ *Ibid.*, 1925.

²³⁰ Rupp (Leila J.), « Transnational Women's Movements », *European History Online* : <https://d-nb.info/1031894675/34>.

²³¹ Archive IFUW, inv.no 128, Minutes of the Conference Programme Committee (1924-1961), 1932 : « to avoid clashing with the conference of the Alliance for Suffrage and Equal Citizenship ».

²³² *Ibid.*, 1927, p. 3 : « the special character of the Federation ».

J'ai plutôt le sentiment (mais c'est purement mon avis personnel) que « Les femmes dans le Commerce et l'Industrie » est plus un thème pour une société féministe que pour une organisation de femmes universitaires. C'est ce que nous [les membres de la NKAL] pensons aussi, et nous craignons également que des sujets féministes de ce type ne soient pas une manière très favorable de faire connaître la FIFDU. Nous préférons parler davantage de l'universelle question humaine, par exemple de la contribution des femmes universitaires (et des hommes universitaires) à la solution d'une propagande pour la paix, en particulier la contribution de l'enseignement donné par les femmes universitaires, « enseignement » compris dans son sens le plus large²³³.

Ce souci de dissocier la FIFDU des autres organisations est partagé par l'ensemble des dirigeantes, qui s'accordent, lors de la réunion du comité d'organisation en 1931, sur le fait que les sujets abordés ne doivent être choisis « que dans la mesure où ils touchent directement à la sphère professionnelle et aux problèmes particuliers des femmes universitaires ». Cet élément est jugé primordial : « Ce n'est que si ce principe est respecté que la conférence pourra trouver sa propre ligne parmi les autres organisations internationales de femmes ou d'autres fédérations²³⁴ ». Déjà en 1928, lorsqu'il est proposé de répartir les congressistes en fonction de leur profession, cette idée est repoussée en raison du risque de chevauchement avec le travail d'autres organisations féminines, et en particulier avec les organisations professionnelles. L'originalité et l'identité de la FIFDU reposent bien à la fois sur son caractère pluridisciplinaire et scientifique, plutôt que professionnel. En effet, alors que les dirigeantes prennent bien garde à se démarquer des organisations féminines internationales, de telles précautions n'existent pas vis-à-vis des associations scientifiques et sociétés savantes. Les *university women* tendent à reprendre les codes des congrès scientifiques à la fois à travers le choix des lieux, la sélection des intervenants ou encore les thèmes discutés.

²³³ Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. DB/L0018-0001, Konferance i Oslo, 1924. Lettre L. Skonhoff à T. Bosanquet, 30 décembre 1923 : « I rather feel myself (but this is a purely personal opinion) that the "Women in Commerce and Industry" is more a matter for a Feminist society than for an organisation of University Women. That is what we think too, and we also fear that Feminist topics like these will not be very favourable as propaganda for the IFUW. We would prefer to speak more of the universal human question, for instance on the contribution of U.W (and U. Men) towards the solution of a propaganda for peace, especially the contribution of teaching U.W, "teaching" taken in its widest sense ».

²³⁴ Archive IFUW, inv.no 128, Minutes of the Conference Programme Committee (1924-1961), 1931, p. 3 : « The conference should chose such topics only as immediately touch the professional sphere and the special problems of university women. Only if this principle is observed will the conference be able to find its own line between other international organisation of women, or other federations ».

2.2. DE L'USAGE DES PHOTOGRAPHIES DE GROUPE

« Même la plus petite photo en dit beaucoup plus qu'un bon nombre de mots », écrit Lilli Skonhoft à Théodora Bosanquet, à propos de l'organisation du congrès d'Oslo²³⁵. La Norvégienne souligne l'importance de la communication par le biais de supports visuels et notamment photographiques, comme moyen privilégié de diffusion de l'image des femmes scientifiques et universitaires. En amont du congrès d'Oslo, de nombreux journaux norvégiens et étrangers réclament des photographies pour illustrer leurs articles. Comme Skonhoft l'écrit à Una Ellis Fermor, une critique littéraire anglaise : « Les gens ici sont très intéressés par la conférence, et les journaux veulent toujours des photos²³⁶ ».

Deux types de photographies sont particulièrement prisées : d'une part les portraits d'individus représentatifs de l'organisation, présidentes ou membres célèbres, et de l'autre les portraits de groupe. Ce second type de clichés est évidemment lié à la pratique congressiste : l'ampleur des rassemblements et leur caractère quelque peu exceptionnel permettent de regrouper des individus de différents pays au même endroit et au même moment, l'espace de quelques jours. Ces portraits de groupe ont rarement été étudiés pour le domaine scientifique, alors que les portraits individuels ont fait l'objet de recherches, notamment dans le cadre des travaux de Ludmilla Jordanova²³⁷. Ils se prêtent pourtant particulièrement bien à l'analyse de la construction d'une *persona* scientifique. Nous les étudions donc à l'occasion des congrès de la FIFDU en tant que vecteurs de diffusion d'une *persona* pour les femmes scientifiques et universitaires, et en les comparant aux pratiques d'autres organisations scientifiques, notamment masculines. Les correspondances entre organisatrices soulignent le caractère conscient, méticuleux, qui se cache derrière la réalisation de tels portraits de groupe, et éclairent la dimension théâtrale de ces photographies.

Les deux photographies reproduites ci-dessous ont largement été relayées, que ce soit dans les journaux de l'époque, norvégiens et étrangers, dans les publications de la FIFDU, ou dans les recherches historiques.

²³⁵ Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. DB/L0018-0001, Konferance i Oslo, 1924. Lettre de L. Skonhoft à T. Bosanquet, 30 décembre 1923 : « [...] even the smallest photo says much more than a good many words ».

²³⁶ *Ibid.*, Lettre de L. Skonhoft à Una Ellis Fermor, 10 juin 1924 : « People here are very interested in the Conference, and the newspapers always want photos ».

²³⁷ Jordanova (Ludmilla), *Defining Features. Scientific and Medical Portraits 1660-2000*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000.



FIG. 7 – PROCESSION DES CONGRESSISTES DE LA FIFDU, SE RENDANT AU NYE AULA, LE HALL PRINCIPAL DE L'UNIVERSITE DE CHRISTIANIA (OLSO), CONGRES D'OSLO, 1924²³⁸



FIG. 8 – LES CONGRESSISTES DE LA FIFDU RASSEMBLEES DEVANT LE HALL DE L'UNIVERSITE D'OSLO, CONGRES D'OSLO, 1924²³⁹. AU PREMIER RANG, VIRGINIA GILDERSLEEVE EST LA TROISIEME EN PARTANT DE LA GAUCHE ET CAROLINE SPURGEON SE TROUVE AU MILIEU

²³⁸ Norske Kvinnelige Akademikerers Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo, W-L0056, Gjenstander (Stempler, modeller, faner).

²³⁹ Skonhoft (Lilli), « Norske Kvinnelige Akademikerers Landsforbund », in NKAL, *Kvinnelige studenter 1882-1932, Beretningen om de 9000*, Oslo, Gyldendal Norsk Forla, 1932, p. 25.

La première photographie met en scène les membres de la FIFDU, participant au congrès d'Oslo en août 1924, marchant en procession en direction du hall principal (*Den Nye Aula*) de l'université de Christiania. Le cortège est ouvert par deux étudiantes norvégiennes, reconnaissables à leur couvre-chef noir, d'où pendent deux longs pompons noirs, la marque distinctive de l'université norvégienne. Elles guident les congressistes, qui avancent par rangs de deux dans une atmosphère cérémonielle. La seconde photographie est un portrait plus officiel, pris devant le hall de l'université, selon une mise en scène que l'on retrouve dans les archives de beaucoup de congrès scientifiques. Les rangs resserrés des femmes permettent de souligner l'importance numérique des congrès et des *university women* plus généralement. Au premier rang, on peut reconnaître les figures dirigeantes de l'organisation, telles que Caroline Spurgeon, la présidente, ou Virginia Gildersleeve, la co-fondatrice. À l'exception de trois hommes que l'on aperçoit dans les derniers rangs, et dont on peut supposer qu'ils sont les représentants de l'université d'Oslo, ces deux clichés mettent en scène une communauté quasi exclusive de femmes.

C'est là évidemment un premier élément de la mise en scène de l'identité des membres de la FIFDU, alors qu'à cette époque les femmes sont rarement présentes, ou extrêmement minoritaires sur les photographies prises lors des congrès scientifiques. Un exemple : lors du 6^{ème} congrès international de botanique organisé à Amsterdam en 1935, Johanna Westerdijk, pourtant scientifique reconnue dans cette discipline et première professeure d'université du pays, n'apparaît pas sur la photographie officielle, alors que l'épouse de Fritz W. Went, l'un de ses collègues et collaborateurs, y figure²⁴⁰. Les portraits de groupe de la FIFDU sont donc une démonstration de force visant à souligner le poids des *university women* présentes en grand nombre. Il s'agit pour les dirigeantes de donner l'impression d'une masse afin de démontrer l'existence mais aussi la force et la légitimité des femmes scientifiques.

Le choix du lieu devant lequel posent les congressistes contribue à la construction d'une *persona* scientifique. Ainsi, lors du premier congrès d'entomologie de 1910 à Bruxelles, les membres dirigeants se trouvaient-ils devant le musée d'histoire naturelle, l'identité du lieu ne pouvant être ignorée puisqu'on la lit sur le fronton du bâtiment. Lorsque ce nom n'est pas visible sur la photographie, il apparaît systématiquement en

²⁴⁰ Les archives de Johanna Westerdijk montrent qu'elle était présente au congrès ; pourtant, elle n'apparaît pas sur la photographie officielle publiée dans la revue *Plant Physiology* en 1936.

légende. Ainsi, bien que seules quelques colonnes soient apparentes sur le portrait de groupe pris lors du congrès d'Oslo (mais on apprécie la parfaite « construction » du cliché, littéralement structuré par ces colonnes qui semblent destinées à renforcer la verticalité d'un groupe qui se présente en majesté et affirme ainsi, sans qu'il soit besoin de commentaire, son autorité magistrale, bien éloignée des « qualités » traditionnellement prêtées aux femmes), la légende permet de savoir qu'elle a été prise devant le hall principal de l'université d'Oslo. Quelques mois auparavant, Lilli Skonhøft avait envoyé à Théodora Bosanquet une carte postale où figure ce hall, afin de lui donner une idée du site où allait se tenir le congrès, ajoutant : « Pensez-vous que cela est beau et “académique”²⁴¹ » ? *Academic* : tout est dit à travers ce dernier adjectif ; on voit que chaque point du congrès, futures photographies comprises, est attentivement étudié, et que les organisatrices sont pleinement conscientes de l'aspect théâtral, performatif, de l'événement à venir.

Les tenues des congressistes fonctionnent également comme un marqueur identitaire. Sur les deux photographies du congrès d'Oslo, les *university women* portent la robe universitaire et le couvre-chef qui représentent leur université d'origine. Ces deux éléments à forte signification « corporatiste » affirment l'identité très spécifique des *university women* tout en leur permettant de se distinguer d'autres groupes et notamment d'autres organisations féminines. Et ils posent la question de l'adoption par des femmes d'un vêtement perçu « naturellement » comme masculin, comme cela avait été le cas, lors de la Première Guerre mondiale, pour l'uniforme militaire. La question a été étudiée par Lucy Noakes, qui ne manque pas de noter que « l'habillement en tant qu'aspect de la culture joue un rôle central dans la production et la “mise en scène” de la masculinité et de la féminité, nous permettant de lire rapidement et facilement le sexe d'un individu et de lui attribuer ainsi des rôles et des traits de genre²⁴² ». En attirant l'attention sur les différences physiques entre femmes et hommes, la mode contribue produire des discours sur la masculinité et la féminité. Or, dans l'exemple développé par Noakes – le port de l'uniforme militaire par les femmes anglaises en 1914-1918 – il est

²⁴¹ Norske Kvinnelige Akademikerers Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. Db – International Federation of University Women (1924-1997), L0018-0001, Konferance i Oslo. Lettre de Skonhøft à Bosanquet, 28 mars 1924 : « The post-card enclosed will give you an idea of the University, or at least the part of it to be used for the Conference. Do you think it looks nice and « academic » ? ».

²⁴² Noakes (Lucy), « “Playing at Being Soldiers” ? British Women and Military Uniform in the First World War », in Jessica Meyer (dir.), *British Popular Culture and the First World War*, Leyde, Brill, 2008, p. 123. Voir également : Wilson (Elizabeth), *Adorned in Dreams : Fashion and Modernity*, Londres, Virago, 1985.

question de la manière dont les femmes s'approprient des codes vestimentaires traditionnellement liés à l'expression d'une forme majeure de masculinité. Il n'est pas utile d'insister sur le fait que l'uniforme militaire se fait porteur de toute une symbolique liée à la masculinité, à l'autorité, et déployée par un groupe qui fait figure d'élite voire « d'idéal masculin »²⁴³.

Le trait avait été souligné, pour l'époque et la thématique qui nous intéressent ici, par Virginia Woolf dans son livre *Trois guinées* paru en 1938. Elle y souligne combien le vêtement masculin fonctionne comme signifiant culturel, « étiquette » de masculinité et de rang social :

Votre habillement à vous [les hommes] ne couvre pas seulement la nudité, il ne flatte pas seulement la vanité, il ne crée pas seulement de la beauté, mais il sert à afficher votre statut social, professionnel ou intellectuel. Si vous permettez cette humble comparaison, vos vêtements remplissent l'office des étiquettes chez l'épicier. Mais ici, au lieu d'annoncer : « Voici de la margarine, voici du beurre pur, voici le meilleur des beurres sur le marché », ils annoncent : « Cet homme est intelligent – il est licencié ès lettres. Cet homme est très intelligent : il est docteur ès lettres. Cet homme compte parmi les plus intelligents : il est membre de l'Ordre du mérite ». C'est cette fonction-là, cette fonction publicitaire de vos vêtements qui nous paraît la plus singulière²⁴⁴.

La robe universitaire, tout comme l'uniforme militaire, ont longtemps été exclusivement conçus pour être portés par des hommes dans le monde occidental. Depuis le Moyen Âge, la tradition veut que les étudiants portent des robes ou capes universitaires pour les cérémonies de remise de diplômes. Les robes et couvre-chefs sont devenus les porteurs de l'identité d'une université et les supports d'un authentique rituel universitaire, symbole de distinction, tant par leur prix que par leur caractère exclusif²⁴⁵. Du fait de l'exclusion des femmes des universités, jusqu'au tournant du XX^e siècle, la robe universitaire a été ce signe majeur qui associe élite et domination culturelle à la masculinité. Mais, comme le fait remarquer Juliette Rennes dans *Le mérite et la nature*, si le costume – robe ou jupe – est un symbole du prestige universitaire et plus largement professionnel, il est aussi « une métonymie de la féminité²⁴⁶ ». Et dans la France du début du XX^e siècle, un grand débat portant sur

²⁴³ *Ibid.*, p.123-124.

²⁴⁴ Woolf (Virginia), *Trois guinées*, Paris, Des Femmes, 1977 [*Three Guineas*, 1938]. Cité par Rennes (Juliette), Lemarchant (Clotilde), Bernard (Lise), « Habits de travail », *Travail, genre et sociétés*, 2019/1, n° 41, p. 23-28, ici p. 23.

²⁴⁵ Popkewitz (Thomas), *Cultural History and Education : Critical Essays on Knowledge and Schooling*, New York, Routledge, 2001, p. 216.

²⁴⁶ Rennes (Juliette), *Le mérite et la nature. Une controverse républicaine : l'accès des femmes aux professions de prestige 1880-1940*, Paris, Fayard, 2007, p. 132.

l'accès des femmes à des professions comme celle d'avocat s'est cristallisé sur la question du port de la robe professionnelle. S'intéressant à l'entrée des femmes dans les barreaux, Juliette Rennes observe que si les femmes portent des robes, elles se retrouvent exclues du monde de la robe²⁴⁷. « L'imaginaire du prestige professionnel est encore habité de virilité », écrit-elle, et alors que le costume professionnel, pour l'homme, permet de montrer la prééminence de l'identité professionnelle sur l'identité privée, pour la femme, le costume professionnel devient « l'un des attributs de sa particularité de genre²⁴⁸ ». À partir de cartes postales représentant des femmes exerçant des métiers d'hommes – colleuses d'affiches, cochères ou chauffeuses – dans le Paris de la Belle Époque -, l'historienne réalise une étude du vêtement professionnel au prisme du genre. Elle souligne, par exemple, la manière dont les tenues professionnelles des colleuses d'affiches diffèrent de celles des hommes par le port d'une ceinture pour marquer la finesse de la taille²⁴⁹.

Si le port de la robe universitaire par les femmes perd peu à peu sa dimension provocatrice ou « anormale », la mise en scène d'un groupe compact la portant, sur les deux photographies reproduites ci-dessus, revêt une forte signification. Alors que les photographies prises lors d'autres congrès scientifiques ne présentent pas de signes professionnels distinctifs, les participants portant des costumes ou des robes de ville pour les femmes, les membres de la FIFDU, en posant en robe universitaire, clament haut et fort leur appartenance à la tradition universitaire et à l'élite intellectuelle. Et la correspondance entre les responsables de l'organisation montre qu'elles ont choisi de demander aux congressistes de porter une robe universitaire pour la cérémonie d'ouverture. Dans une lettre datant du 18 mars 1924, Bosanquet s'enquiert, au nom des déléguées de la BFUW, de la décision prise relative par rapport au port de la robe universitaire, soulignant que cela « fait une différence notable dans leur bagage²⁵⁰ ». En réponse, Skonhøft affirme que « l'idée de porter des robes universitaires a été acceptée

²⁴⁷ *Ibid.* L'auteure cite un article du journal *L'Éclair* paru en 1900 sous le titre « Le monde des robes fermé à la robe ».

²⁴⁸ *Ibid.* p. 134.

²⁴⁹ Rennes (Juliette), *Femmes en métiers d'hommes. Cartes postales 1890-1930*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Éditions Bleu Autour, 2013 ; Id., « Femmes en métiers d'hommes. Récits de la modernité et usages marchands du féminisme dans le Paris de 1900 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2019/2, n° 66-2, p. 63-95.

²⁵⁰ Norske Kvinnelige Akademikerer Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. Db – International Federation of University Women (1924-1997), L0018-0001, Konferance i Oslo. Lettre de Bosanquet à Skonhøft, 18 mars 1924 : « It [academic dress] makes some difference to their luggage ».

avec grand enthousiasme » par l'ensemble des fédérations nationales²⁵¹. La diversité même de ces robes et de ces toques permet en outre de mettre en scène le caractère international de la FIFDU.

Un détail de la tenue des congressistes d'Oslo mérite que l'on s'y attarde : on distingue, accroché de manière apparente à leur veston, un badge, symbole de la FIFDU. Comme le confie Lilli Skonhøft à Théodora Bosanquet, elle a eu avec Ellen Gleditsch l'idée de contacter un bijoutier afin d'inventer « une sorte d'insigne pour la conférence », qui pourrait donner aux membres de la FIFDU « un emblème vraiment signifiant²⁵² ». Ce badge, écrit-elle dans une lettre ultérieure, lui paraît particulièrement « approprié pour une association dont les membres ont tous eu le privilège d'une formation universitaire et se sont engagés à promouvoir la compréhension et l'amitié entre nations²⁵³ ». L'emblème, reproduit ci-contre, symbolise les valeurs que les membres de la FIFDU cherchent à incarner ; il comprend une lampe antique, allumée et produisant une source lumineuse, symbole de la connaissance ou des Lumières, entourée d'une chaîne circulaire qui, selon le bulletin du congrès d'Oslo, symbolise les liens et l'amitié que la FIFDU veille à créer et renforcer²⁵⁴. Originellement produit sous la forme d'une broche en étain recouvert d'or et de bleu, l'emblème de la FIFDU est proposé à la vente, afin de rembourser une partie des frais engendrés par l'organisation du Congrès. Une version papier reproduit le symbole de la lampe est également distribuée aux participantes au congrès, permettant d'indiquer les langues parlées par les membres ainsi que leur spécialisation scientifique.

²⁵¹ *Ibid.*, Lettre de Skonhøft à Bosanquet, 29 mars 1924 : « The idea of wearing academic dresses was accepted with great enthusiasm ! ».

²⁵² *Ibid.*, lettre de L. Skonhøft à T. Bosanquet, 24 novembre 1923 : « After this conference I met Dr. Gleditsch, and we both went to see one of our best known jewellers. She had the idea – and so had I – of getting some kind of badge for the Conference. If he gives us a really signifying emblem, we had a note of getting it acknowledged by the IFUW ».

²⁵³ *Ibid.*, Lettre de L. Skonhøft à T. Bosanquet, 8 juin 1924 : « As the antique lamp and the golden chain naturally symbolize knowledge and international sisterhood, we find these emblem a fitting badge for an association whose members have all enjoyed the privilege of a university education, and who are pledged to promote understanding and friendship between nations ».

²⁵⁴ Archive IFUW, inv.no 69, Bulletins (Bluebooks), 3rd Conference, Christiania, Norway, 1924, p. 6.



FIG. 9 – EMBLÈME DE L'INTERNATIONAL FEDERATION OF UNIVERSITY WOMEN²⁵⁵

Si l'habillement peut permettre de s'approprier des normes et valeurs traditionnellement masculines, l'absence de féminité dans le style a pu être utilisée comme un argument par ceux qui s'opposent aux courants féminins. C'est ce que montre, par exemple, Rebecca Bennette dans son étude sur les suffragettes irlandaises dans la première partie du XX^e siècle. Elle y analyse la manière dont les suffragettes adoptent un code vestimentaire à la pointe de la mode, de manière à contrer les arguments des anti-suffragistes et de s'affirmer à la fois en tant que femmes et actrices politiques à part entière²⁵⁶. Les photographies prises lors des congrès d'organisations féminines mettent scène les congressistes habillées selon la mode de l'époque, en robes et avec couvre-chef, des codes qui renvoient à leur genre mais aussi à leur classe sociale élevée. Les congressistes de la FIFDU elles-mêmes ne posent pas systématiquement dans leur robe universitaire et il existe de nombreux clichés sur lesquels elles apparaissent en tenue de ville. Dans le livret édité par la branche néerlandaise relatant le congrès d'Amsterdam en 1926, certaines photographies sont de nature bien moins formelle :

²⁵⁵ Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo, W-L0056, Gjenstander (Stempler, modeller, faner).

²⁵⁶ Bennette (Rebecca), « The Meaning of Dress : Nationalism, Feminism, and Fashion in Early Twentieth-Century Ireland », *Proceedings of the Harvard Celtic Colloquium*, vol. 18/19 (198-1999), p. 1-10.



FIG. 10 – PHOTOGRAPHIE PRISE LORS DU CONGRES D'AMSTERDAM, 1926²⁵⁷

Le texte accompagnant l'image souligne le caractère détendu et drôle de la situation : « Si les femmes diplômées des universités peuvent sembler graves et bien trop sérieuses, ça n'en avait pas l'air sur le moment ! ». Mettant en scène les « coulisses » des photographies officielles, ce cliché vise en quelque sorte à contrebalancer l'image trop sérieuse qui pourrait être attribué aux *university women*.

2.3. « LILITH'S DAUGHTER » OU LA MISE EN SCENE LYRIQUE ET POETIQUE DES *UNIVERSITY WOMEN*

La représentation des *university women* sort parfois de la dimension métaphorique pour devenir réellement une représentation théâtrale, comme à l'occasion de ce congrès d'Amsterdam. Le livret publié par l'association néerlandaise reproduit le spectacle intitulé *The origin of the university women*²⁵⁸. À travers une série de tableaux, composés de poèmes et de chants en anglais, français et allemand accompagnés d'illustrations, ce spectacle participe à la création d'une mythologie entourant les femmes diplômées des universités modernes²⁵⁹. Ces dernières sont représentées, dans le tableau d'introduction,

²⁵⁷ Archive IFUW, inv.no 135 : 4th IFUW Conference, Amsterdam, the Netherlands 1926 : Publication (Publishing-cy : De Spiegel, Amsterdam), p. 54.

²⁵⁸ Archive IFUW, inv.no 135 : 4th IFUW Conference, Amsterdam, the Netherlands 1926 : Publication (Publishing-cy : De Spiegel, Amsterdam).

²⁵⁹ Bosch (Mineke), « De last van de overlevering. Gender en de herrineeringscultuur in de wetenschap » [The Burden of Tradition. Gender and the Culture of Memory in Academia], communication donnée à l'occasion du séminaire « Gender en Wetenschap » organisé par l'université de Maastricht, 4 octobre 2007 (Atria archives : https://cdn.atria.nl/epublications/IAV_B00099372.pdf).

comme la « progéniture la plus réussie » de Lilith qui, selon une légende juive médiévale, serait la première femme d'Adam, faite de la même terre et donc son égale. Cette légende rapporte que Lilith, refusant de renoncer à son indépendance face à Adam, aurait quitté le paradis ; Dieu aurait alors créé une nouvelle compagne pour Adam, à partir de la côte de ce dernier, Ève²⁶⁰.

*Lilith, l'égale de l'homme
Ne réussit pas en somme,
Adam n'en voulait plus
Et elle a disparu.
Qui sait s'elle reviendra (bis)
Lilith les femmes fortes,
Reviendront en cohortes,
Adam en est jaloux,
Mais on les voit partout,
Jamais elles s'en iront (bis)*



FIG. 11 – CHANSON DE LILITH²⁶¹

²⁶⁰ Concernant la légende de Lilith, voir Bitton (Michèle), « Lilith ou la première Ève. Un mythe juif tardif », *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 71, 1990, p. 113-136. L'auteure note une résurgence de la figure de Lilith depuis les années 1970, notamment dans les écrits féministes aux États-Unis, en France et en Israël, où elle est présentée comme un emblème de la rébellion des femmes contre l'ordre patriarcal, le recours à sa figure permettant de défendre l'idée d'un matriarcat originel.

²⁶¹ Archive IFUW, inv.no 135 : 4th IFUW Conference, Amsterdam, the Netherlands 1926 : Publication (Publishing-cy : De Spiegel, Amsterdam), p. 20.

La chanson de Lilith, interprétée par les membres néerlandais, dont Johanna Westerdijk, présente cette figure mythique comme un emblème de l'indépendance des femmes et de leur rébellion contre l'ordre patriarcal, en opposition à Ève. Comme le dit le poème, « La progéniture des deux/ reste fidèle/ à leur mère – Lilith ou Ève [...] Nous allons vous raconter/ l'histoire de toute la féminité/ en résumé²⁶² ». Les tableaux suivants se déclinent de la même manière, opposant des figures mythologiques de femmes indépendantes à celles de femmes dédiées aux hommes. Minerve, « déesse d'art et de sagesse », est opposée à la figure de la Vesta, protectrice de la flamme dans « l'auguste foyer » ; la figure de l'Amazone, guerrière et criant « A bas l'homme », à celle de la mythique Pénélope, qui tricote patiemment et découd son ouvrage, attendant fidèlement le retour d'Ulysse ; le sphinx fait face à Cléopâtre, « la belle courtisane » ; ou encore les femmes savantes, « A cœur d'acier/ Dont la tête brillante/ De science est meublée », à la Gretchen de Goethe, condamnée à cause de sa liaison avec Faust. Le reste des tableaux met en scène l'évolution des femmes universitaires, telle Andrea Novella, professeure à l'université de Bologne vers 1400, contrainte de donner ses cours cachée derrière un rideau pour ne pas distraire ses élèves. Les *university women* sont identifiées comme les « filles de Lilith », parcourant le monde et appelées à se rassembler dans le congrès.

Ce spectacle retient doublement l'attention. En premier lieu, il constitue une mise en scène, à proprement parler, des *university women* ; plus encore, il démontre la volonté des femmes en science de produire leur propre tradition, d'insérer les femmes dans les processus de production et transmission des savoirs. Les *university women* sont représentées unies non seulement par leurs connaissances ou facultés scientifiques et intellectuelles, mais aussi par leur indépendance face aux hommes, à l'image de Johanna Westerdijk, glorifiant les joies d'une vie de célibat²⁶³.

3. LE TEMPS DES CONGRES

La ligne officielle suivie par la FIFDU se situe toutefois sur un plan assez différent de ce que dit un tel spectacle... L'analyse de la teneur des débats au cours des congrès de la FIFDU permettra de mieux cerner le terrain d'expertise des *university women*. Les dépenses occasionnées par l'organisation de ces congrès étaient justifiées, nous l'avons

²⁶² *Ibid.*, p. 21 : « The offspring of the two/ Keep true/ To their mother - Lilith or Eve/ [...] We shall tell/ You the story of whole womanhood/ In a nutshell ».

²⁶³ Bosch (Mineke), « De last van de overlevering. Gender en de herrineeringscultuur in de wetenschap »..., *op. cit.*

vu, par l'importance stratégique de ces manifestations internationales. En effet, elles fonctionnent comme une plateforme d'expression et de réflexion pour les *university women*, tout en permettant de créer et développer des réseaux féminins à l'échelle internationale. Les deux aspects sont cruciaux pour la construction et la diffusion d'une *persona* pour les femmes scientifiques. Les congrès voient s'élaborer une réflexion sur la place et le rôle des femmes en science et dans le milieu universitaire. Ces discussions, qui portent par exemple sur la conciliation entre vie professionnelle et vie privée, ou sur le lien entre science et féminité, donnent à voir le déploiement d'une expertise (scientifique) au féminin. Les thèmes développés lors des congrès sont largement repris par la presse, alimentant un débat au-delà du cercle des *university women*. Les archives de la *British Federation of University Women*, où sont conservées de très nombreuses coupures de journaux relatant le congrès d'Édimbourg, permettent d'approcher la nature de ces débats publics et la réception des *university women*²⁶⁴. Dans le dernier point, les congrès sont envisagés dans leur dimension sociale. Les moments de pauses entre sessions, les diners et tours organisés lors des congrès contribuent largement à créer et renforcer des liens entre les *university women*. De ces rencontres, naissent des réseaux de nature professionnelle ou plus informelle, qui nourrissent des solidarités à l'échelle internationale.

3.1. LA CONSTRUCTION D'UNE EXPERTISE SCIENTIFIQUE FEMININE. GENRE, FEMMES ET SCIENCE

Les *university women* prennent garde à se différencier des congrès des organisations féminines internationales, et veillent d'autant plus à mettre en avant leur identité scientifique. La sélection des intervenants et intervenantes contribue à renforcer cette identité. On peut lire dans le procès-verbal du comité d'organisation de 1931 que les *lectures* publiques doivent être données par des personnalités « de premier rang », reconnues pour leur expertise dans le monde universitaire international²⁶⁵. Lise Meitner, physicienne autrichienne connue pour ses travaux sur la radioactivité, Marie Curie, Johanna Westerdijk ou encore Eileen Power, première professeure d'histoire économique à la *London School of Economics*, sont contactées pour donner des conférences. A leurs côtés, on trouve également le nom de Françoise Henry, spécialiste de la sculpture à l'époque médiévale. La Française n'est pas seulement une membre

²⁶⁴ 5BFW – Records of the British Federation of University Women, London School of Economics, The Women's Library, IFUW Scrapbook.

²⁶⁵ *Ibid.*, 1931.

distinguée de l'organisation ; elle symbolise également les réalisations scientifiques de la FIFDU : en 1929, elle est devenue la seconde lauréate du programme international de bourses décernées par l'organisation et elle a poursuivi des recherches sur les sculptures médiévales en Irlande, où elle obtient un poste en 1932 à l'*University College Dublin*. Si la sélection des intervenantes participe à la promotion des membres et des boursières de la FIFDU, la proposition de noms comme ceux de Marie Curie ou Eileen Power témoigne de la volonté des dirigeantes de faire des congrès des moments d'échanges intellectuels et scientifiques de qualité. En outre, l'organisation de « cercles d'intérêts », réunissant des spécialistes de certains domaines scientifiques, histoire, chimie, biologie, s'impose peu à peu dans les congrès. La mise en valeur de ces contributions de femmes à la recherche contribue à construire et promouvoir une image des scientifiques – au sens large du terme – déclinée au féminin.

Cela dit, et mis à part ces cercles d'intérêts et ces grandes conférences publiques, on doit remarquer que la présentation des nouvelles recherches et des résultats scientifiques, qui sont l'une des raisons d'être principales des congrès scientifiques, occupe moins de place dans ceux des *university women*. La science n'en est pas absente, mais c'est moins son contenu qui est débattu que sa structure et son fonctionnement. Les grands thèmes développés lors des congrès se concentrent ainsi sur des problèmes spécifiques aux femmes universitaires, telles que les conditions de la contribution et de la reconnaissance de leurs travaux dans différents domaines scientifiques. Les *university women* identifient les causes des pratiques discriminatoires dont sont victimes les femmes scientifiques. Lors du congrès d'Amsterdam en 1926, c'est le problème de la conciliation entre vie professionnelle et vie familiale qui est soulevé. Virginia Gildersleeve, alors présidente de la FIFDU, prend clairement parti :

La femme universitaire ou professionnelle normale n'était pas née pour être célibataire, sans enfants et sans maison. Ce n'est pas bon pour elle ni pour l'État. Comment peut-elle réussir à concilier à la fois une carrière, un foyer, un mari et des enfants²⁶⁶ ?

Les difficultés pour une telle conciliation sont bien réelles, certaines législations nationales s'opposant au travail des femmes mariées, notamment dans le monde universitaire. Même dans les *colleges* pour femmes américains, la coutume veut que les

²⁶⁶ Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks) ; 4th Conference, Amsterdam, 1926, p. 28 : « The problem is this old one : the normal university or professional woman was not born to be celibate, childless and homeless. This is not good for her or for the State. How can she at once achieve and reconcile a career, a home, a husband, and children ? ».

enseignantes qui se marient quittent leur poste. Margaret Rossiter note toutefois une légère amélioration dans les années de l'entre-deux-guerres, certains *colleges* faisant preuve de plus de tolérance à ce sujet. Il n'en reste pas moins qu'en 1938, seules 10 % des femmes recensées par l'*American Men of Science*²⁶⁷ en tant qu'employées d'un *women's college* sont ou ont été mariées²⁶⁸. Carol Dyhouse, dans son ouvrage sur les femmes dans les universités anglaises, note ainsi qu'au tournant du siècle, entre 79 % et 85 % des femmes universitaires sont restées célibataires toute leur vie²⁶⁹. Des historiens ont cependant été amenés à nuancer cette image de femmes scientifiques presque nécessairement célibataires. Dans son étude sur les femmes travaillant dans le laboratoire de Marie Curie, Natalie Pigéard Micault relève par exemple que seul un tiers d'entre elles sont restées célibataires et que le mariage ne représente pas nécessairement un obstacle pour leur carrière scientifique. Seules sept des vingt-trois femmes du laboratoire parisien auraient arrêté de travailler pour cette raison²⁷⁰.

L'expression de *marriage mortality* (ou mortalité matrimoniale), employée par Johanna Westerdijk dans une pétition envoyée à la Société des Nations en 1935 concernant le statut légal des femmes, rend toutefois compte de l'impact du mariage dans la vie d'une femme²⁷¹. Pour Westerdijk, cette barre maritale permet d'expliquer la très faible proportion de femmes professeures d'université. Afin de démontrer ce lien, les *university women* – et plus largement les féministes de la première moitié du XX^e siècle – ont recours à l'enquête statistique. Un tel usage des statistiques présente du reste l'intérêt de permettre aux *university women* de mobiliser leurs ressources intellectuelles et scientifiques qui leur offrent, en tant que femmes diplômées des universités, une forme de *distinction*. D'autre part, c'est à travers les statistiques que s'invente et se développe un langage permettant d'aborder la structure du champ scientifique au prisme du genre. En introduisant la catégorie du mariage ou encore celle des enfants, les *university women* soulignent l'influence d'une catégorie sociale sur le champ scientifique, tentant ainsi de changer le regard porté sur la place des femmes en

²⁶⁷ On notera que cet instrument biographique fondé en 1906 n'est devenu *American Men and Women of Science* qu'en 1971.

²⁶⁸ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, 1, Struggles and Strategies before 1940*, *op. cit.*, p. 169.

²⁶⁹ Dyhouse (Carol), *No Distinction of Sex ?*, *op. cit.*, p. 161.

²⁷⁰ Pigéard Micault (Natalie), « Le laboratoire Curie et ses femmes (1906-1934) », *Annals of Science*, 2012, p. 2-30 [p. 21].

²⁷¹ Bosch (Mineke), « De last van de overlevering... », *op. cit.*, p. 6.

science. En prêtant attention au mariage comme rupture importante dans les carrières scientifiques féminines, elles remettent en cause l'idée que les femmes ne sont pas capables (physiquement ou mentalement) de mener des recherches scientifiques, et montrent que ce sont l'organisation sociale et les mentalités qui bloquent leur ascension. Déjà à la fin du XIX^e siècle, les membres de l'*American Association of University Women* avaient recours aux enquêtes statistiques pour démontrer que l'éducation supérieure des femmes n'était pas nocive pour leur santé²⁷².

Si les statistiques deviennent un langage et s'inscrivent dans une relation de pouvoir, elles conservent une forme de neutralité et permettent, peut-être plus que des discours, de dissimuler l'enjeu politique que les enquêtes recouvrent. Pour Lorraine Daston, le recours à ces techniques numériques en sciences s'inscrit dans le développement général de « l'éthique de l'objectivité a-perspective », un idéal qui vise à éliminer le caractère arbitraire, l'idiosyncrasie propre à chaque individu, ou parfois à des groupes, en adoptant, pour reprendre l'oxymore de Thomas Nagel, « a view from nowhere »²⁷³. L'objectivité a-perspective repose sur l'ethos de « l'observateur interchangeable et donc sans particularité – non marqué par la nationalité, la fadeur ou l'acuité des sens, par l'éducation ou la tradition, par des appareils excentriques, par un style d'écriture flamboyant ou par toute autre particularité qui pourrait nuire à la communication, la comparaison ou l'accumulation des résultats²⁷⁴ ». Le recours aux analyses quantitatives et à la statistique par les membres de la FIFDU est à replacer dans ce contexte. En adoptant des méthodes et outils qui correspondent à l'idéal de la science a-perspective et impersonnelle, elles s'assurent une certaine forme de crédibilité et de neutralité, tout en ne manquant pas de défendre leurs intérêts et préoccupations.

En creux de ces débats portant sur les imbrications entre genre et science, c'est bien l'objet science qui est discuté. Du fait de leur position marginale, les *university women* adoptent une position critique et réflexive sur la science et les conditions de production de la connaissance, s'inscrivant, en quelque sorte, à l'avant-garde des *sciences studies* et des réflexions critiques féministes des années 1970. Par l'identification des pratiques discriminatoires mais aussi des conditions du succès, notamment l'importance des

²⁷² Voir : Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, 1, Struggles and Strategies before 1940*, op. cit., p. 39.

²⁷³ Daston (Lorraine), « Objectivity and the Escape from Perspective », *Social Studies of Science, Symposium on 'Social History of Objectivity*, vol. 22, 1992, p. 567-618 [p. 607].

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 609.

financements de la recherche, les membres de la FIFDU sont parmi les premières à dévoiler les imbrications entre le social et la production scientifique.

3.2. LES *UNIVERSITY WOMEN* DANS L'OPINION PUBLIQUE

L'image des femmes éduquées dans l'opinion publique est un enjeu important pour les *university women*, qui veillent à déconstruire les idées reçues sur les femmes diplômées et professionnelles, des clichés qui continuent à ralentir leur reconnaissance et la normalisation de leur statut au sein de la société. Par le biais d'interviews, données lors de leurs déplacements à l'étranger ou lors des congrès, les dirigeantes partagent leurs expériences et véhiculent les idéaux de la FIFDU. Dans une interview au journal *The New York Post*, en janvier 1920, Caroline Spurgeon déclare lors de son voyage aux États-Unis :

Il n'est pas encore tout à fait à la mode en Angleterre d'avoir une carrière, mais nous avons certainement dépassé le point où nous sommes censées nous sentir coupables dans la bonne société si nous avons une profession. Nos amis ne jugent plus nécessaire de nous consoler en nous disant que nous n'avons pas l'air très intelligentes. Quand on me présente maintenant à des étrangers au milieu de mes propres compatriotes, ils ne me regardent plus comme si j'étais une sorte de bête étrange qui se serait égarée hors du zoo et aurait trouvé son chemin précaire jusqu'à une salle de réception²⁷⁵.

Si la Britannique mesure un changement d'esprit quant à l'image des femmes diplômées, les réactions dans la presse face aux congrès de la FIFDU trahissent la survivance de certains stéréotypes. Alors que les enquêtes statistiques, rendues publiques lors des congrès, permettent aux *university women* de remettre en cause les idées préconçues sur les femmes scientifiques et universitaires, les réactions et la surprise exprimées dans la presse soulignent en effet à l'envi le décalage entre la « réalité » de leur situation – du moins telle que construisent les membres de la FIFDU – et sa perception dans l'opinion publique. Lors du congrès d'Édimbourg, la présentation des résultats de l'enquête internationale sur les disciplines enseignées par les femmes à l'université permet ainsi de nuancer l'idée communément partagée dans les sociétés occidentales, selon laquelle les femmes privilégieraient le domaine des arts et des lettres ou de la médecine. Cette répartition genrée des domaines de la recherche scientifique

²⁷⁵ Papers of professor Caroline Spurgeon (1890-1936), Royal Holloway Archive and Special Collections, PP7/6/1/3, *The New York Post*, 29 janvier 1920, « President of British Federation of University Women Says English Girls Take College Work More Seriously Than Americans Do » : « It is not yet exactly fashionable in England to have a career, but certainly we have got beyond the point where we are supposed to feel apologetic in polite society if we have a profession. Our friends no longer find it necessary to offer consolation to us by telling us we don't look a bit clever. When I am introduced now to strangers among my own countrymen they no longer look at me as if I were a strange sort of beast that had strayed out of the zoo and found its precarious way to a drawing-room ».

repose sur la perception différenciée des « natures » masculine et féminine, cette dernière étant vue comme plus subjective, empathique, douée pour la communication. Mais l'enquête statistique révèle que la proportion de femmes universitaires enseignant dans les disciplines scientifiques (sciences naturelles et physiques) est quasiment équivalente à celles que l'on trouve dans le domaine des arts. Sur un total de 1324 femmes enseignant dans les universités de 22 pays, 484 sont dans le domaine des Arts (archéologie, histoire, littérature, philologie, langues classique et modernes, phonétique, théologie et histoire des religions), soit 37 % de l'ensemble de la population étudiée ; 410 pour les sciences (bactériologie, astronomie, biologie dont botanique et zoologie, chimie, géologie, indologie, mathématiques, physiques) ou 31 % du total. La proportion de femmes en médecine s'élève quant à elle à 11 % (soit 155 individus)²⁷⁶. Le discours inaugural de Winifred Cullis en tant que présidente, dans lequel elle déclare que « contrairement aux idées reçues, les femmes sont plus importantes dans les sciences, la médecine et le droit que dans les arts », est repris par de nombreux journaux britanniques, est largement repris dans la presse britannique²⁷⁷.

Pour autant, cette préférence des femmes pour les sciences n'est pas exempte de l'idée d'une « nature féminine ». L'interview d'une nutritionniste, Dr. Hariette Chick, publiée dans le *Birmingham Post*, met en valeur la contribution des femmes au nouveau domaine scientifique de la nutrition tout en soulignant la « capacité naturelle à manipuler de petits animaux, l'habileté et la patience requises pour des observations longues et fastidieuses », des qualités qui ne sont « pas inhabituelles chez les femmes et rarement observées chez les hommes²⁷⁸ ».

Une caricature, parue dans le *Daily Mirror* aux lendemains du lancement officiel du congrès d'Édimbourg en 1932 sous le titre « More brains for women », vante les mérites du congrès des *university women*, qui va permettre, comme l'indique la légende, de « prouver que belle apparence et intelligence peuvent s'unir dans l'intelligent et beau sexe ».

²⁷⁶ Voir dans l'annexe 9 la reproduction des résultats de l'enquête.

²⁷⁷ Records of the BFUW, 5BFW/05/05 : Scrapbook. Le *North Eastern Daily Gazette* reprend ces propos dans un article intitulé « Women Prefer Science » dans un article paru le 29 juillet 1932.

²⁷⁸ *Ibid.*, *Birmingham Post*, 2 août 1932 : « The natural ability for handling small animals, the skill and patience required for long and tedious observations, were not unusual in women and rarely found in men ».

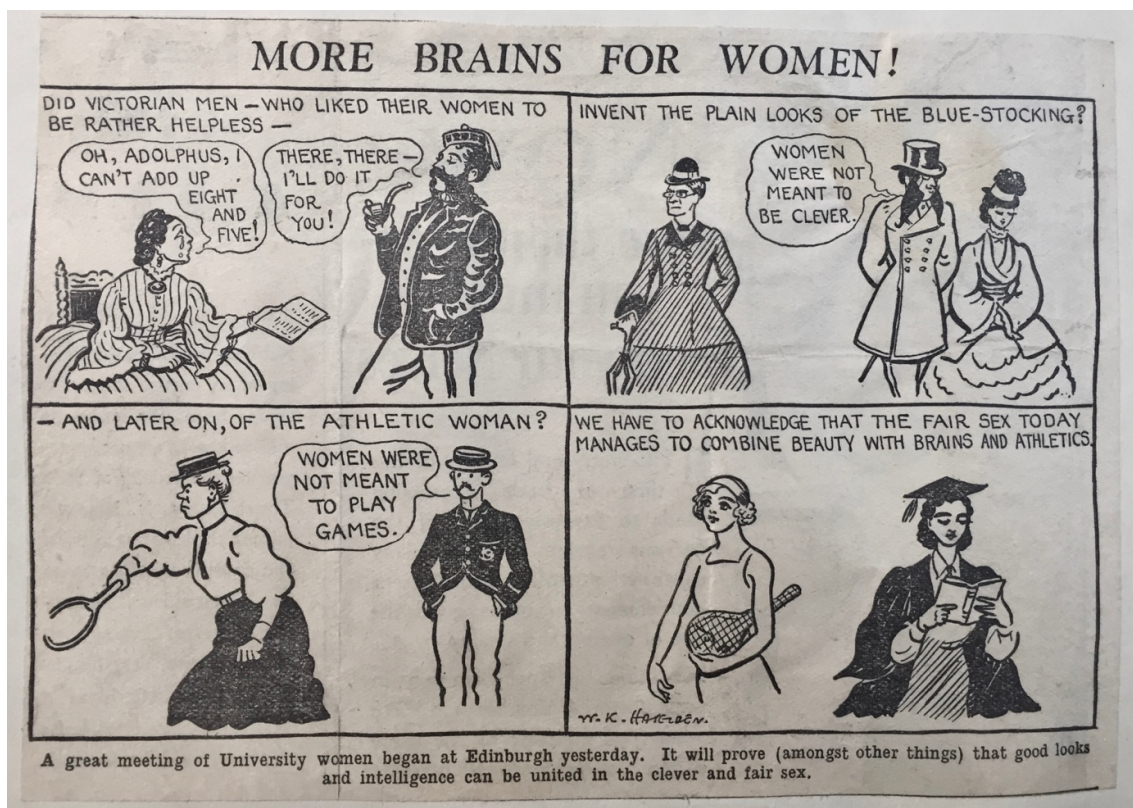


FIG. 12 — « MORE BRAINS FOR WOMEN ! », CARICATURE PUBLIEE DANS LE DAILY MIRROR, 28 JUILLET 1932²⁷⁹

Les quatre vignettes qui constituent la caricature, reproduites ci-dessus, mettent en scène l'évolution intellectuelle de la femme, du XIX^e siècle aux années 1930. Dans la première case, une femme de l'époque victorienne, vêtue d'une robe à la mode de l'époque, est navrée de ne pouvoir additionner huit et cinq, et son mari la console, il le « fera pour elle ». La vignette suivante présente trois personnages : la femme seule, l'aspect plus que sévère, voire renfrogné, portant des lunettes, symbolise une image communément répandue des femmes intellectuelles : d'apparence peu féminine et restées célibataires. La canne, figurant l'âge avancé de la protagoniste, renvoie à l'image des *spinsters* ou vieilles filles ; le couple, lui, montre une femme plus jolie, mais dans une attitude de silence soumis, aux côtés d'un homme qui triomphe en martelant que les femmes n'ont pas été conçues pour être intelligentes - pas plus que

²⁷⁹ *Ibidem*, *Daily Mirror*, 28 juillet 1932 : « it will prove that good looks and intelligence can be united in the clever and fair sex ».

pour s'adonner au sport (3^e vignette)²⁸⁰. Alors que ces trois premières vignettes représentent les stéréotypes contre les femmes éduquées et sportives dans la Grande-Bretagne de la fin du XIX^e siècle, la dernière case vise à déconstruire ces idées reçues et donne à voir deux jeunes femmes, l'une sportive, les bras nus, l'autre tout juste diplômée des universités, qui symbolisent la « femme moderne » de leur temps, « parvenant à concilier la beauté avec un cerveau et une allure athlétique ».

Cette caricature fait écho au long débat qui a ponctué la seconde moitié du XIX^e siècle sur l'éducation supérieure des femmes et leur accès aux professions, perçus comme un bouleversement de l'ordre établi. L'image de la « femme moderne », qui désigne alors une femme de la bourgeoisie, éduquée, souvent célibataire, et occupant un emploi, est reprise et caricaturée par des antiféministes qui voient en elle une menace pour la société. L'émancipation des femmes, comme l'ont montré les historiens, est perçue comme un danger, entraînant une « crise de l'identité masculine²⁸¹ ». L'expression de *blue-stocking* (*bas bleu*), utilisée dans la 2^e vignette ci-dessus, et qui renvoie à l'origine à un groupe de femmes intellectuelles anglaises du XVIII^e siècle, est dénaturée par les conservateurs pour stigmatiser les femmes affichant des prétentions littéraires ou intellectuelles²⁸². Dans son *Dictionnaire des idées reçues*, Flaubert donnait comme définition du *bas bleu* : « Terme de mépris pour désigner toute femme qui s'intéresse aux choses intellectuelles », et renvoie aux *Femmes savantes* de Molière. Jules Barbey d'Aurevilly, dans *Les Œuvres et les hommes*, osait écrire : « Les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes. Ce sont des hommes – du moins de prétention – et manqués ! Ce sont des Bas-Bleus²⁸³ ». Cette misogynie s'explique en réaction au changement des rôles genrés au milieu du XIX^e siècle. Entre « paradigme chrétien et caution médicale », pour reprendre les mots de Juliette Rennes, divers arguments liés à la vocation « maternelle transcendante des femmes » ou à une faiblesse toute féminine

²⁸⁰ Le chapeau haut de forme de l'homme renvoyant à l'aristocratie anglaise postérieure à la révolution industrielle.

²⁸¹ Offen (Karen), *Les féminismes en Europe 1700-1950. Une histoire politique*, Rennes, PUR, 2012, p. 246

²⁸² Eger (Elizabeth), *Bluestockings : Women of Reasons from Enlightenment to Romanticism*, Londres, Palgrave Macmillan, 2010.

²⁸³ Barbey d'Eurevilly (Jules), « Introduction. Du bas-bleuisme contemporain », *Les œuvres et les hommes*, 1878, version digitale accessible sur le site de la Sorbonne : http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/critique/barbey-aurevilly_bas-bleus/body-3, [consulté le 7 février 2019].

sont utilisés pour s'opposer à l'entrée des femmes dans les universités et dans les professions²⁸⁴.

La manière dont la presse se saisit de la question de la compatibilité entre femme, féminité et science montre l'actualité continue du débat, quelques dizaines après les deux textes qui viennent d'être cités. Un article paru dans le *Liverpool Post* se réfère aux membres de la FIFDU comme à des *highbrows*, des intellectuelles ou, plus péjoratif, des « intellos »²⁸⁵. L'auteur de l'article souligne que l'idée communément admise selon laquelle les « femmes "intellos" s'habillent mal et perdent peu de temps au soin de leur toilette disparaît lentement », les membres de la FIFDU, bien qu'elles « n'aient pas l'air d'assister à un défilé de mode », étaient pour la majorité « très bien habillées, et un grand nombre d'entre elles assez agréables à regarder²⁸⁶ ». Un autre journaliste, dans le *Daily Sketch*, commente lui aussi l'apparence et les tenues des *university women*, osant conclure que les femmes vont peut-être pouvoir « vraiment faire quelque chose de valable dans le monde, maintenant qu'elles savent s'habiller aussi bien que penser ! »²⁸⁷. Si ces remarques témoignent du chemin parcouru par les femmes, les *university women* contribuant à véhiculer une image différente de celle de la *blue-stocking*, il est frappant de voir que l'on continue à les réduire à leur sexe. Il est peu probable, en effet, que les congrès de scientifiques (majoritairement des hommes) aient suscité de pareils commentaires concernant l'apparence ou la tenue des congressistes.

3.3. SOCIABILITES, SOLIDARITES ET AMITIES : LES FONCTIONS SOCIALES DES CONGRES

Malgré l'aspect éminemment public et officiel des congrès, féminins ou scientifiques, le caractère privé et social de ces manifestations est volontiers mis en avant par les organisateurs et les participants. L'amitié est une voie d'entrée importante pour comprendre le phénomène d'internationalisation et de professionnalisation de la communauté scientifique au tournant du XX^e siècle, époque à laquelle la science devient

²⁸⁴ Rennes (Juliette), *Le mérite et la nature...*, *op. cit.*, p. 163-171.

²⁸⁵ Records of the BFUW, 5BFW/05/05 : Scrapbook, *Liverpool Post*, 27 juillet 1932, « "High-brows" in Conference ».

²⁸⁶ *Ibid.*, « The impression that "highbrow" women dress badly and waste little time on grooming themselves dies slowly. The guests at Crosby Hall did not look as if they were attending a fashion parade, but the majority were very nicely dressed, and a large number quite nice-looking ».

²⁸⁷ Records of the BFUW, 5BFW/05/05 : Scrapbook, *Daily Sketch*, 27 juillet 1932, « Dressing and Thinking » : « Perhaps women really will do something worth while in the world now that they know how to dress as well as think ! »

et est mise en scène comme une activité collective, transcendant les frontières²⁸⁸. Si les termes de science et d'amitié pouvaient sembler antinomiques, le premier faisant appel à la raison, le second à l'affectif, les historiens ont contribué à mettre en avant, notamment grâce aux recherches en histoire des femmes et du genre, la perméabilité de la frontière entre vie publique et vie privée²⁸⁹. L'histoire des sociabilités, loin de se limiter à la question des pratiques sociales, s'intéresse également aux représentations de la sociabilité définie « comme une catégorie construite par les acteurs scientifiques, jouant un rôle majeur dans la représentation de soi et du monde, et participant aux termes du contrat liant la science et la société²⁹⁰ ». Ce qui est en jeu dans les amitiés congressistes, c'est l'appartenance à un collectif, à un groupe de personnes unies par de mêmes valeurs, idéaux et solidarités. Les formes de sociabilité et les démonstrations d'amitié ont ainsi toute leur place dans l'étude des *personae* scientifiques : elles définissent et renforcent un entre-soi.

La place de l'amitié est centrale dans la raison d'être de la FIFDU, puisque son objectif est de favoriser l'entente et l'amitié entre les femmes diplômées des universités à travers le monde²⁹¹. Ces relations amicales sont établies, rappelle Ellen Gleditsch lors du congrès de Genève, par le biais de contacts personnels, eux-mêmes favorisés par la tenue de congrès. Lorsque la Norvégienne prend la parole pour accueillir les congressistes au nom de la FIFDU, c'est le caractère sociable de l'événement qu'elle choisit de mettre au premier rang. « Nous sommes heureuses de nous rencontrer de nouveau, de revoir nos anciennes amies, de former de nouvelles amitiés, de renouveler les liens qui ont déjà été faits, d'en nouer d'autres²⁹² ». L'ambition, à travers ces contacts, est de promouvoir une amitié et un esprit internationaux, aidant les femmes universitaires « à tolérer puis à aimer les différences », à devenir « de bonnes citoyennes du monde²⁹³ ». C'est bien l'idéal d'une sociabilité internationale que l'on retrouve dans

²⁸⁸ Rasmussen (Anne), « L'amitié, une valeur scientifique. Les amitiés internationales des savants au tournant du siècle », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels*, n° 143, 1997, p. 77-95 [p. 82].

²⁸⁹ Voir Smith-Rosenberg (Carroll), « The Female World of Love and Ritual : Relations between Women in Nineteenth-Century America », *Signs*, vol. 1, n° 1, 1975, p. 1-29. La question des amitiés au sein des organisations féminines internationales est notamment étudiée à travers les correspondances par Bosch (Mineke), Kloosterman (Annemarie) (dir.), *Politics and friendship. Letters from the International Woman Suffrage Alliance, 1902-1942*, Ohio State University Press, 1990.

²⁹⁰ Rasmussen (Anne), « Sciences et sociabilités... », *op. cit.*, p. 49-57.

²⁹¹ Archive IFUW, inv.no 256, IFUW complete set of Constitutions and By-laws since 1920.

²⁹² Archive IFUW, inv.no 74, Bulletins (Bluebooks), 5th Conference, Geneva, Switzerlandn, 1929, (en français), p. 41.

²⁹³ *Ibid.*, p. 68-69.

les discours de la FIFDU. « Il y a un esprit merveilleux à ces conférences quand les frontières liées aux nationalités s'estompent – un esprit qui est si rafraîchissant et vivifiant qu'il faut le vivre pour le croire », note par exemple la présidente Winifred Cullis au congrès de 1932²⁹⁴. Cet idéal fait écho à l'ancienne République des Lettres et aux Lumières, où la connaissance est la condition *sine qua non* de la compréhension, et s'inscrit dans la continuité des valeurs universelles que prônent les congrès scientifiques et féminins depuis les années 1900. Les congrès jouent ainsi un rôle essentiel dans la promotion d'une amitié entre femmes universitaires, palliant la distance et l'éloignement, favorisant la rencontre physique des membres. C'est ce que met en avant Virginia Gildersleeve lors du second congrès international de 1922 à Paris, lorsqu'elle souligne « l'effet merveilleux de la rencontre, face à face, de représentantes de tant de nations et de points de vue différents, un effet qu'aucun système de télégraphie sans fil ou de radiodiffusion ne pourrait espérer reproduire²⁹⁵ ».

Au-delà de la forme écrite, de la communication épistolaire ou télégraphique, ce sont bien l'oralité et l'immédiateté des congrès qui sont mises en avant comme atout essentiel pour la construction d'une communauté. L'évolution de l'organisation du temps de parole au sein des congrès en offre un bon exemple. Alors que le droit à la parole est limité aux déléguées, dans les premiers millésimes, et à l'occasion des séances publiques ou de la lecture des rapports, la méthode des « discussions de groupes », très populaire à l'époque aux États-Unis, est adoptée par la FIFDU au début des années 1930. L'un des avantages de cette méthode, comme il ressort des procès-verbaux du comité d'organisation des conférences, est de pouvoir créer un sentiment d'appartenance plus grand, notamment pour les membres non déléguées « qui souhaitent se sentir directement associées d'une manière ou d'une autre aux travaux de la conférence²⁹⁶ ». C'est l'un des aspects marquant de ce congrès, repris par la souligné

²⁹⁴ Archive IFUW, inv.no 77, Bulletins (Bluebooks), 6th Conference, Edinburgh, Scotland, 1932, p. 34 : « There is a wonderful spirit at these Conferences when the boundaries of nationality melt away – a spirit that is so refreshing and vivifying that it has to be lived to be believed ».

²⁹⁵ Archive IFUW, inv.no 68, Bulletins (Bluebooks), 2nd Conference, Paris, France, 1922, p. 51 : « Virginia Gildersleeve spoke of the wonderful effect of the meeting, face to face, of representatives of so many different nations and points of view, an effect which no wireless telegraphy or broadcasting system could hope to reproduce ».

²⁹⁶ Archive IFUW, inv.no 218, Minutes of the Conference Programme Committee (1924-1961), 1937 : « [...] who wished to feel they were in some direct way associated with the work of the conference ».

anglaise, comme dans cet article du *Daily Herald* intitulé « 500 Women – All Talking ! Congress where everyone will speak²⁹⁷ ».

Les groupes de discussion ou « cercles d'intérêt spécial » se structurent autour de différents domaines scientifiques, encadrés par des membres de la FIFDU ayant une expertise dans le champ donné, ou de questions plus générales, concernant la place des femmes dans des domaines scientifiques et professionnels particuliers. Si le principe de telles discussions est majoritairement accepté, les points de vue divergent quant aux critères de constitution de ces groupes : faut-il donner l'opportunité à des spécialistes d'un domaine scientifique de se confronter à des spécialistes d'un tout autre domaine ou, au contraire, privilégier des groupes partageant les mêmes centres d'intérêts, notamment scientifiques, afin que les liens créés soient plus directement utiles pour les participantes ? On retrouve ici la tension inhérente à la FIFDU, du fait de son caractère pluridisciplinaire.

Une part importante des congrès se déroule cependant en dehors des séances et des groupes de travail. Les temps de loisir font partie intégrante de l'activité et de la sociabilité scientifiques. C'est ce qui est mis en avant dans le *Bulletin* paru à la suite du conseil de Vienne de 1927 :

Il est souvent dit que le vrai travail dans ces rassemblements internationaux se fait dans les couloirs, lors des excursions ou des repas. Il est certainement vrai que ce sont ces occasions qui créent l'atmosphère des conseils et des conférences. Une grande partie de la bonne compréhension perceptible à Vienne était sans nul doute due aux fréquentes occasions de contacts informels dont on a joui entre les réunions de travail²⁹⁸.

Les activités organisées durant les soirées sont évidemment dédiées à la sociabilité. Les banquets sont présentés de manière idéalisée comme un espace égalitaire par excellence, permettant aux dirigeantes, aux participantes et à leurs amies, ainsi qu'aux observateurs extérieurs à la FIFDU, de se mélanger et d'apprendre à se connaître, mais aussi de débattre sur des questions scientifiques et intellectuelles. Quant aux activités organisées entre les sessions de travail, elles mêlent une dimension scientifique à des formes de tourisme culturel. Pour la branche nationale qui accueille le congrès, il s'agit

²⁹⁷ 5BFW – Records of the British Federation of University Women, London School of Economics, The Women's Library, 5BFW/ Scrapbook : *Daily Herald*, 18 juillet 1932.

²⁹⁸ Archive IFUW, inv.no 72, 11th Council Meeting, Vienna, Austria, 1927, p. 11 : « It is often said that the real work of international gathering is done in the corridors, during excursions, or at meals. It is certainly true that these occasions are what create the atmosphere for councils and Conferences. Much of the good understanding noticeable in Vienna was no doubt due to the frequent opportunities for informal contact enjoyed between the business meetings ».

de mettre en avant le patrimoine culturel, naturel et scientifique de son pays. À Oslo, on organise des visites dans différents endroits de la ville : ce sont le musée relatant l'histoire des Vikings ou encore l'atelier du sculpteur norvégien par excellence, alors au faite de sa réputation, Gustav Vigeland. Lors du congrès d'Amsterdam, les philologues se rendent à l'école internationale de philosophie d'Amersfoort, tandis que les « gens de science » sont invités par Johanna Westerdijk à visiter le Phytopathologisch Laboratorium Willie Commelin Scholten à Baarn et le jardin botanique attenant²⁹⁹. En prévision du congrès de Genève en 1929, le projet des « voyages en Europe » pour les *university women* voit le jour, proposant aux membres de visiter un ou plusieurs des pays affiliés à la FIFDU³⁰⁰. Ces voyages sont organisés là encore en fonction des intérêts scientifiques et professionnels des participantes. Un circuit est organisé en Suisse pour les biologistes : elles auront l'opportunité de se rendre à la Station Biologique de la Linnea, de participer à des « promenades botaniques » et à des visites de différents lieux (glaciers, gorges, etc.), ponctuées de conférences botaniques.

Si les activités sociales autour des congrès en général jouent un rôle crucial dans la définition et la structuration d'une communauté scientifique ou professionnelle, elles ont souvent contribué à renforcer la marginalisation des femmes au sein d'organisations et de sociétés en principe ouvertes aux deux sexes. Fumer des cigarettes, comme l'a montré Margaret Rossiter dans son étude sur les femmes scientifiques américaines, constitue jusqu'à la fin des années 1920 une part importante « et souvent délibérément intimidante » de la culture professionnelle masculine, contribuant à exclure les femmes bien élevées de ce type de réunions informelles³⁰¹. L'historienne rapporte le témoignage de la physicienne américaine Sarah Whiting qui prenait soin d'éviter les banquets lors de ses premières participations aux congrès de la Société américaine de physique dans les années 1910. Les clubs féminins qui existent au début du XX^e siècle sont souvent perçus comme un danger pour les femmes et même l'ensemble de la société : des caricatures circulent, qui représentent notamment des femmes enivrées par l'alcool ou fumant ; il s'agit bien de dénoncer l'adoption par les femmes de pratiques masculines.

²⁹⁹ Archive IFUW, inv.no 135 : 4th IFUW Conference, Amsterdam, the Netherlands 1926 : Publication (Publishing-cy : De Spiegel, Amsterdam).

³⁰⁰ Archive IFUW, inv.no 220, Brochures of Conferences, 1929-1986 : « Projets de Voyages en Europe, Juillet-Septembre 1929 ». Ces voyages reçoivent une large publicité dans les bulletins des associations nationales.

³⁰¹ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, I, Struggles and Strategies to 1940...*, *op. cit.*, p. 92-94.

Pour autant, ces pratiques évoluent peu à peu dans l'entre-deux-guerres, redéfinissant les frontières de genre. La multiplication des campagnes publicitaires destinées à encourager les femmes à fumer des cigarettes, par exemple, contribue à rendre cette pratique plus commune, moins provocante. Qu'une note du comité d'organisation des conférences ait proposé, en 1936, d'interdire de fumer durant les sessions, donne à voir que c'était devenu un mode de sociabilité adopté par les *university women*³⁰².

Les échanges épistolaires entre participantes permettent d'approcher de manière plus sensible l'ambiance des congrès et la réalité des amitiés qui s'y forment. Dans leur étude des correspondances entre membres de l'Alliance internationale des femmes pour le suffrage, les historiennes Mineke Bosch et Annemarie Kloosterman soulignent l'aspect à la fois « prosaïque » et « poétique » de ces lettres, ainsi que l'absence de frontière tranchée entre lettres personnelles et lettres d'affaires³⁰³. On retrouve un même mélange des genres dans les correspondances des membres de la FIFDU. Des relations professionnelles peuvent évoluer, au grè des échanges, en de véritables amitiés, comme c'est le cas pour Lilli Skonhoft et Théodora Bosanquet : les formules se font plus amicales, des anecdotes personnelles complètent les aspects bureaucratiques des débuts. À l'issue du congrès d'Oslo, ayant appris la prochaine démission de Skonhoft du poste de secrétaire de la branche norvégienne, Bosanquet lui exprime sa tristesse et conclut sa lettre en lui disant « combien votre correspondance va me manquer³⁰⁴ ». L'intimité ne passe pas seulement par les mots mais devient réalité pour des femmes qui voyagent souvent d'un pays et d'un continent à l'autre et se voient invitées à séjourner chez l'une ou l'autre des membres de la FIFDU.

La « poétique » déployée dans les lettres des *university women* diffère cependant de celle qui émerge de la correspondance de membres d'autres organisations féminines au tournant du siècle, dans laquelle le vocabulaire affectif est bien plus présent. Étudiant les échanges entre membres de l'Alliance internationale des femmes pour le suffrage, Mineke Bosch met en avant le caractère romantique, voire passionnel, des lettres³⁰⁵. L'extrait de celle qu'écrit la suffragette néerlandaise Aletta Jakobs après avoir appris la mort de son amie Anna Howard Shaw illustre bien cette poétique romantique : « Nous

³⁰² Archive IFUW, inv.no, 128, Minutes of the Conference Programme Committee (1924-1961), 1936.

³⁰³ Bosch (Mineke), Kloosterman (Annemarie) (dir.), *Politics and Friendship...*, *op. cit.*, p. 21-42.

³⁰⁴ Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. DB L0018-0001, Konferance i Oslo, lettre de L. Skonhoft à T. Bosanquet, 25 septembre 1924.

³⁰⁵ Bosch (Mineke), Kloosterman (Annemarie) (dir.), *Politics and friendship...*, *op. cit.*, p. 38-39.

n'aurons plus jamais le bonheur », écrit-elle à la compagne de la défunte, « de revoir ce joli visage, de la voir rire, d'embrasser cette bouche si heureuse³⁰⁶ ». Il est vrai qu'un tel vocabulaire tend à s'estomper peu à peu au cours des premières décennies du XXe siècle, sans doute en lien, suggère l'historienne Linda Rosenzweig, avec un changement des mentalités : alors qu'un modèle « victorien » d'amour et d'amitié entre femmes aurait persisté jusqu'à la Première Guerre mondiale, « l'importance grandissante des relations hétérosexuelles et la stigmatisation croissante de l'homosexualité auraient brisé les réseaux homosociaux », tout du moins pour les jeunes femmes des années 1920 et 1930³⁰⁷. Les femmes de la génération précédente, souligne Rosenzweig, continuent à déployer une telle intimité féminine. Bien que leurs lettres n'aient pas été conservées, un tel exemple de relations intimes entre femmes a pu exister entre membres de la FIFDU : il suffit de citer Caroline Spurgeon et Virginia Gildersleeve, qui vivaient ensemble.

CONCLUSION

Les congrès de la FIFDU ont fonctionné comme un lieu expérimental, où s'est élaborée et donnée à voir une image collective d'un groupe social. L'attention minutieuse avec laquelle est réglé chaque détail témoigne de l'importance symbolique – et stratégique – de ces manifestations internationales dans la promotion et la reconnaissance de la FIFDU et, à travers elle, des femmes diplômées des universités. Une organisation comme la FIFDU offre un espace de réflexion, d'échanges mais aussi de réconfort pour les femmes diplômées qui continuent à être exclues des postes scientifiques et universitaires élevés et prestigieux, ainsi que des sociétés professionnelles. En tant que groupe structuré, affichant une identité bien définie, les *university women* entendent démontrer leur importance et leur légitimité et contribuent activement et consciemment à diffuser une image des femmes scientifiques, en négociation constante avec la société. Par leurs discussions et leurs enquêtes, elles font preuve d'une attitude critique à l'endroit de la science, interrogeant les imbrications entre le social et les conditions de production des connaissances scientifiques.

³⁰⁶ Lettre d'Aletta Jakobs à Lucy Anthony, 21 février 1920, citée par Rupp (Leila), *Worlds of Women...*, *op. cit.*, p. 196.

³⁰⁷ Rosenzweig (Linda W.), *Another Self. Middle-Class American Women and Their Friends in the Twentieth Century*, New York & Londres, New York University Press, 1999. Pour une histoire de l'évolution de l'amitié entre le XIX^e et le XX^e siècles, se reporter aux chapitres 7 et 8 de l'ouvrage dirigé par Barbara Caine, *Friendship : A History*, New York, Routledge, 2014 : Brodie (Marc), Caine (Barbara), « Class, Sex and Friendship : The Long Nineteenth Century », p. 223-277 et Peel (Mark) : « New Worlds of Friendship : The Early Twentieth Century », p. 279-316.

Par ailleurs, et quelque démocratique et collégial qu'ait été le fonctionnement de la FIFDU et de ses branches nationales, on comprend que le rôle joué par les premières présidentes, en une période où il fallait imposer la jeune organisation dans le paysage scientifique et associatif international, était évidemment décisif : c'est ce que nous nous proposons d'étudier dans le chapitre suivant.

Chapitre 3. La fabrique d'une élite scientifique internationale au féminin : portraits des présidentes de la FIFDU dans l'entre-deux-guerres

Il a été dit que les organisations existent afin que des personnes ordinaires puissent accomplir des choses extraordinaires. J'aurais tendance à acquiescer, mais l'on a besoin de personnes extraordinaires, en tout premier lieu, pour créer ces organisations. Notre Fédération n'a jamais manqué de personnes extraordinaires, pas plus que de coïncidences extraordinaires qui aident les choses à advenir.

Dr. Elizabeth M.E. Toskitt, Présidente de la FIFDU (1995-1998), 2000³⁰⁸

INTRODUCTION

Le projet de la FIFDU, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, est porté par quelques femmes qui ont profondément marqué la FIFDU de leur empreinte. Les présidentes sont des figures importantes et même primordiales : en tant que dirigeantes d'une organisation internationale, elles en sont les premières représentantes sur la scène publique internationale, incarnant le projet qu'elles portent non seulement auprès des membres de la FIFDU mais également dans des cercles d'influence extérieurs, touchant à l'éducation supérieure, la science, la politique ou encore à l'internationalisme. En tant

³⁰⁸ Archives Caroline Spurgeon, Bedford College, Londres, BC RF/141/10 : Dr. Elizabeth M.E. Toskitt, discours prononcé à l'occasion du dîner célébrant le 80^e anniversaire de la FIFDU, Genève, 25 mars 2000 : "It has been said that Organisations exist to enable ordinary people to do extraordinary things. I would say yes, but extraordinary people are needed, in the first place, to create the organisations. Our Federation has never been short of extraordinary people – nor of the extraordinary coincidences which help things happen [...]."

qu'individus « exceptionnels », pour reprendre les mots d'Elizabeth Toskitt, présidente de la FIFDU à la fin des années 1990, elles n'incarnent pas seulement un projet, mais fonctionnent également comme modèle. En les élisant au poste de présidente, c'est toute une communauté de femmes universitaires qui les consacrent en tant qu'exemple ou idéaltype d'excellence scientifique au féminin.

Au cours de l'entre-deux-guerres, cinq femmes se succèdent à la tête de la FIFDU. Les deux fondatrices, Caroline Spurgeon et Virginia Gildersleeve, assument la présidence de l'organisation respectivement de 1920 à 1924 puis de 1924 à 1926. Les associations mères occupent une place importante : entre 1929 et 1932, c'est autre fondatrice de la *British Federation of University Women*, Winifred Cullis qui est nommée présidente. Les nominations à la présidence d'une Norvégienne, Ellen Gleditsch, en 1926 puis d'une Néerlandaise, Johanna Westerdijk, en 1932, reflètent cependant la volonté d'internationalisation du mouvement.

Afin de pouvoir réfléchir à la manière dont les présidentes sont amenées à promouvoir un certain modèle ou *persona* scientifique au féminin et d'analyser leur rôle dans l'orientation éminemment scientifique de la FIFDU dans l'entre-deux-guerres, il est important de s'intéresser en amont aux trajectoires scientifiques de chacune de ces figures tutélaires. En effet, bien que la FIFDU ait été rarement étudiée comme une organisation scientifique, force est de constater que les premières présidentes – et représentantes – de l'organisation sont toutes d'éminentes scientifiques (dans l'acception la plus large du terme), et le plus souvent des figures pionnières de femmes dans le monde de la recherche universitaire. Qui sont ces pionnières et comment expliquer leur nomination à la tête de la FIFDU ? Quel modèle de réussite scientifique au féminin véhiculent-elles ? Dans quelle mesure, enfin, leur statut de présidente d'une organisation internationale participe-t-il de la fabrique d'une élite scientifique internationale féminine ?

Nous nous proposons de dresser, dans un premier temps, un portrait de groupe des présidentes (et vice-présidentes) de l'entre-deux-guerres, en étudiant les procédures qui conduisent à leur nomination, les réalités que recouvre la fonction, les charges qu'elle entraîne mais aussi ses profits symboliques, sur les plans collectif et personnel. Dans un deuxième temps, nous nous concentrerons sur la trajectoire de la radiochimiste norvégienne Ellen Gleditsch, présidente de la FIFU à la fin des années 1920, et sur le rôle qu'ont joué sa collaboration puis son amitié avec Marie Curie en personne.

1. PORTRAIT DE GROUPE : FONDATRICES ET PRESIDENTES DE LA FIFDU DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES

Au cours de l'entre-deux-guerres, cinq femmes se succèdent à la tête de la FIFDU. Bien que chacune ait dû négocier sa reconnaissance en fonction de différents facteurs, parmi lesquels leur pays d'origine et leur spécialisation scientifique, leurs parcours présentent de nombreuses similarités, à partir desquelles on peut tenter d'approcher le type de persona qu'elles ont déployé, puis promu.

L'une des principales caractéristiques communes aux cinq présidentes est le caractère pionnier de leur parcours, que ce soit dans un champ scientifique particulier ou dans leur carrière universitaire. Bien qu'évoluant dans des contextes nationaux différents, toutes ont été confrontées à des obstacles lors de leur parcours scolaire et universitaire. La formation qui leur est proposée au tournant du XX^e siècle n'est pas l'équivalente de celle des hommes. Les écoles pour filles en Norvège, nous le verrons avec Ellen Gleditsch, ne préparent pas aux examens d'entrée au lycée ni à l'université. Tout en recevant un soutien important de sa famille, la jeune femme n'a pas bénéficié des mêmes opportunités que ses frères, qui se sont inscrits directement à l'université à la sortie du lycée, alors qu'Ellen a vu son inscription retardée de plusieurs années, du fait de son sexe. Les autres présidentes ont fait l'expérience d'obstacles similaires. Dans sa courte autobiographie, Caroline Spurgeon qualifie l'éducation qu'elle a reçue dans son école en Angleterre de « superficielle et incomplète », accordant à l'apprentissage des langues et de la musique une place prédominante, comme c'était souvent le cas pour les jeunes filles de sa génération³⁰⁹. C'est seulement à l'âge de vingt-quatre ans qu'elle peut commencer à suivre des cours destinés aux femmes au *King's College* à Londres. Encouragée par la vice-principale du *college*, Lilian Faithfull, elle suit les cours de langue et littérature anglaises de la *Honors School* d'Oxford et réussit les examens dans ces matières en 1899. A cette époque, les grandes universités britanniques, Oxford et Cambridge, demeurent des bastions masculins, refusant de décerner des doctorats à des étudiantes³¹⁰. Catherine Spurgeon ne peut donc qu'accepter un poste d'*Assistant lecturer* au *college* pour femmes de Bedford en 1900, et ce n'est que onze ans plus tard, à l'âge de quarante-deux ans, qu'elle obtient son doctorat.

³⁰⁹ Spurgeon (Caroline), « Mein Arbeitsweg », in Elga Kern, *Führende Frauen Europas*, Munich, Verlag von Ernst Reinhardt, 1933 [1928], p. 37-40. L'ouvrage dirigé par l'Allemande Elga Kern rassemble une quinzaine de portraits de femmes influentes en Europe.

³¹⁰ Sur le sujet, voir l'ouvrage de Carol Dyhouse, *No Distinction of Sex ?..., op. cit.*

La différence des cursus entre les garçons et les filles existe surtout dans l'enseignement des sciences. Dans les lycées privés de Birmingham, ville où grandit Winifred Cullis, les garçons reçoivent une éducation « moderne et générale » qui comprend des cours de mathématiques, physique et chimie, tandis que les filles se familiarisent avec les « phénomènes de la vie quotidienne », telles que les questions relatives à l'hygiène³¹¹. Grâce à des cours supplémentaires au *Manson College* – une institution fondée en 1875 par Sir Josiah Manson pour développer l'enseignement des sciences – et le soutien d'une bourse Sidgwick, Winifred Cullis est parvenue à intégrer le *college* pour femmes de Newnham, où elle obtient une licence en sciences (*Natural Science Tripos*) en 1900. Signalons que les bourses Sidgwick visent à soutenir les études supérieures d'une jeune femme dans le *Newnham College* pour femmes ; elles portent le nom du professeur Henry Sidgwick, connu pour avoir défendu le droit à l'éducation supérieure des femmes, et l'un des co-fondateurs du *College* pour femmes.

Dans un monde universitaire encore largement fermé aux femmes, les premières présidentes de la FIFDU s'illustrent par leur réussite, devenant les toutes premières femmes à obtenir un poste dans leurs universités respectives. Si Kristine Bonnevie précède Ellen Gleditsch en ouvrant les portes du professorat en Norvège en 1912, soit dix-sept ans avant la chimiste³¹², les réticences que soulève la candidature de Gleditsch démontrent toutefois le caractère toujours d'avant-garde que revêt une telle élection dans la marche vers la reconnaissance des femmes dans le milieu universitaire. Caroline Spurgeon et Winifred Cullis sont parmi les deux premières femmes en Angleterre à accéder à un poste universitaire.

La première obtient une chaire de littérature anglaise dans le *Bedford College* en 1912, tandis que la seconde devient la première femme professeure dans une faculté de médecine – à l'université de Londres – en 1919. Comme le montre Carol Dyhouse, si en pratique, hommes et femmes sont éligibles aux mêmes conditions aux postes d'enseignant, en réalité, les femmes ne sont rarement voire jamais sélectionnées pour les postes les plus élevés³¹³. Lorsqu'une femme est nommée professeure, c'est le plus

³¹¹ Watts (Ruth), *Women in Science. A Social and Cultural History*, Londres, New York, Routledge, 2007. Sur la question, voir particulièrement le huitième chapitre : « Medicine, education and gender from c. 1902 to 1944, with a case study of Birmingham », p. 167-192.

³¹² La biologiste Kristine Bonnevie est élue en 1912 après la proclamation de la *Lex Bonnevie*, la loi permettant aux femmes d'être élues à l'université en Norvège. Voir : Nordal (Inger), Hessen (Dag O.), Lie (Thore), *Kristine Bonnevie. Et forskerliv*, Oslo, Innbundet, 2012.

³¹³ Dyhouse (Carol), *No distinction of Sex ? ...*, *op. cit.*

souvent dans un *Women's College*, par le biais d'une « promotion interne » et non d'un concours, comme c'est le cas pour les hommes. Spurgeon a bénéficié dans une certaine mesure des « mécanismes de protection » qu'offrent les *women's college* ; mais ayant été élue au *Bedford College* après un concours (*open competition*), elle est bien tenue pour la première femme en Grande-Bretagne à avoir obtenu un poste de professeur d'université.

Winifred Cullis, elle, a vu en 1908 son mentor, le physiologiste Thomas Gregor Brodie, nommé professeur à l'université de Toronto ; elle est appelée à le remplacer en tant que lectrice à temps partiel, avant d'être nommée à la tête du département de physiologie de l'université de Londres en 1912. À la mort de Brodie en 1916, l'université de Toronto fait appel à Cullis pour assurer la transition. Après avoir passé un an au Canada entre 1917 et 1918, elle décline le poste de professeur de physiologie à Toronto, préférant retourner en Angleterre, où elle est élue professeure un an plus tard. Il est possible que la nouvelle de son recrutement dans une université étrangère ait encouragé l'université de Londres à nommer pour la première fois une femme professeure dans une faculté de médecine anglaise.

La Néerlandaise Johanna Westerdijk est également une pionnière pour les femmes dans son pays, en y devenant en 1917 la première femme professeure. Elle a été nommée directrice du laboratoire de phythopathologie Willie Commelin Scholten, à Amsterdam, en 1906, et la possibilité de sa nomination à l'université d'Utrecht a été mentionnée dès 1913 : mais la décision a été repoussée jusqu'en 1917, le conseil de l'université invoquant des raisons budgétaires. Il paraît probable que le fait qu'elle soit une femme ait suscité débats et oppositions. D'abord nommée professeure extraordinaire à Utrecht, elle obtient une chaire à l'université d'Amsterdam en 1930³¹⁴. La trajectoire de Virginia Gildersleeve diffère quelque peu. Après avoir soutenue une thèse en littérature comparée en 1908, elle reçoit quelques charges de cours à

³¹⁴ Les archives de Johanna Westerdijk sont conservées à Atria, où est également conservé le fonds principal des archives de la FIFDU. Leur ensemble (correspondance, coupures de journaux, travaux scientifiques, album photos, etc.) a été récemment digitalisé et est accessible à partir du site internet des archives (<https://atria.nl/bibliotheek-archief/collectie/archief/IIAV00000214/>). Pour l'inventaire, voir : <https://cdn.atrria.nl/search/archive/eadPDF?archiveID=IIAV00000214>. Une biographie de Johanna Westerdijk se trouve dans la thèse de doctorat de Mineke Bosch, *Het Geslacht van de Wetenschap. Vrouwen en Hoger onderwijs in Nederland 1878-1948* [Le genre de la science. Les femmes et l'éducation supérieure aux Pays-Bas, 1878-1948], Amsterdam, Sua Amsterdam, 1994. Sur la trajectoire de Westerdijk au sein du laboratoire de phythopathologie d'Amsterdam, voir également : Faasse (Patricia E.), *In Splendid isolation : A History of the Willie Commelin Scholten Laboratory, 1894-1992* (traduit par Beverley Jackson, *History of Science and Scholarship in the Netherlands*, 11), Amsterdam, KNAW Press, 2008.

l'université de Columbia avant d'être promue sur place *assistant professor* en littérature anglaise en 1910. Au mois de juillet de la même année, le président de l'université new-yorkaise, Nicholas Murray Butler, lui demande de devenir la doyenne du *Barnard College*, un poste qu'elle conserve pendant trente-six ans. Fondé en 1889, le *Barnard College*, du nom de Frederick A. P. Barnard, alors président de Columbia et ardent défenseur de l'ouverture de l'enseignement supérieur aux femmes, est une institution supérieure destinée aux femmes, affiliée à Columbia. Sa fondation résulte de l'opposition formelle des membres du comité d'administration de Columbia à l'ouverture de l'université aux femmes, contrairement à la volonté de Barnard.

La reconnaissance des premières présidentes de la FIFDU par la communauté scientifique et universitaire de leurs pays respectifs tient beaucoup à leur spécialisation et au caractère novateur voire pionnier de leurs recherches. Ellen Gleditsch, la radiochimiste norvégienne, s'insère dans un champ scientifique en plein essor, la radioactivité, qui attire l'attention de la communauté scientifique mais aussi celle du grand public. Ce fait compte à l'évidence dans sa reconnaissance scientifique à l'international comme dans son pays. Johanna Westerdijk, elle, participe pleinement au développement de la phytopathologie aux Pays-Bas et contribue à diffuser cette nouvelle science, notamment en accueillant et formant des étudiants et étudiantes au sein de son laboratoire³¹⁵. On comprend aisément que sa spécialisation dans la pathologie des plantes – sauvages mais aussi de culture – n'est pas sans intérêt pour les Pays-Bas et d'autres pays dans lesquels ces plantes de culture représentent un secteur économique d'importance³¹⁶.

Les historiens des sciences ont mis en exergue les opportunités de carrière qu'offraient aux femmes les nouvelles sciences, telles que la science atomique, la radioactivité, la cristallographie, mais aussi la génétique et la biochimie, notamment

³¹⁵ Mineke Bosch a souligné que Westerdijk se distingue de la recherche en phytopathologie telle qu'elle se développe au XIX^e siècle (avec une attention particulière à la désignation et à la caractérisation des parasites, champignons, etc., comme agents pathogènes). Elle invite au contraire à s'intéresser à la physiologie même des plantes, malades ou saines, et non pas seulement sauvages, mais également plantes de culture. En 1919, en collaboration avec le phytopathologiste allemand Otto Appel, elle rédige une nouvelle méthode de classification des maladies des plantes, non plus en fonction des pathogènes ou des plantes, mais des symptômes. Voir : Bosch (Mineke), *Het Geslacht van de Wetenschap...*, *op. cit.*, p. 397.

³¹⁶ La création du laboratoire Willie Commelin Scholten à Amsterdam en 1894 est à replacer dans le contexte néerlandais du début du XX^e siècle, avec des entrepreneurs spécialisés dans l'industrie et le commerce de bulbes de fleurs, et de riches planteurs dans les Indes Orientales Néerlandaises, intéressés par les expériences faites sur des plantations de sucre, de thé ou de tabac. Voir : Faasse (Patricia E.), *In Splendid isolation...*, *op. cit.*, p.18-20.

dans les premiers temps de leur développement. Ida Stamhuis et Arve Monsen, par exemple, remarquent que lorsque ces dites nouvelles sciences émergent, au tournant du XX^e siècle, elles attirent peu les hommes, qui leur préfèrent des disciplines traditionnelles, bien établies et reconnues dans le monde universitaire, et à même de leur assurer une carrière universitaire plus rapide et prestigieuse³¹⁷. Les champs scientifiques en développement ouvrent de ce fait plus rapidement leurs portes aux femmes³¹⁸. Dans leur ouvrage *A devotion to their science*, Marlene et Geoffrey Rayner-Canham recensent ainsi pas moins d'une trentaine de femmes engagées dans la recherche sur la radioactivité entre les années 1900 et les années 1930³¹⁹.

L'un des facteurs avancés pour expliquer la présence des femmes dans ces nouvelles sciences est celui du rôle joué par certains directeurs de laboratoire. Ainsi pour Ellen Gleditsch : tout au long de sa carrière, son ancien tuteur en chimie, Bødtker, a été d'une aide précieuse. Non seulement il l'a introduite auprès de Marie Curie mais il a soutenu activement sa candidature au poste de professeur à l'université d'Oslo. S'il est donc communément admis que Marie Curie a eu une grande influence dans l'entrée des femmes dans le domaine de la radioactivité, il importe de souligner que des hommes ont pu jouer un rôle important dans la reconnaissance scientifique et académique de femmes. Et précisément dans ce domaine de la radioactivité : Maria Rentezi a étudié le rôle important joué par Stefan Meyer dans l'ouverture aux femmes de son laboratoire de Vienne. Les trajectoires des autres présidentes de la FIFDU ont également été marquées par des figures masculines qui les encouragent et soutiennent leur carrière. C'est ainsi l'ancien directeur du laboratoire Willie Commelin Scholten, le professeur de botanique Hugo de Vries, qui recommande chaudement son élève Johanna Westerdijk afin qu'elle prenne sa succession :

Je recommande volontiers Miss Westerdijk. Elle est l'une de nos meilleures étudiantes, calme et méthodique, et douée d'un esprit fin. Elle a accompli un travail important, notamment au microscope, et bien qu'elle n'ait pas encore étudié les

³¹⁷ Stamhuis (Ida H.), « Historical Considerations on “Women Scholars and Institutions”, in Sona Strbanova, Ida H. Stamhuis et Katerina Mojsejova (dir.), *Women Scholars and Institutions. Proceedings of the International Conference*, vol. 13 B, *Women pioneers in Radioactivity Research*, Prague 2003, p. 17-48.

³¹⁸ Richmond (Marsha. L.), « The Domestication of Heredity : The Familial Organization of Geneticists at Cambridge University, 1895-1910 », *Journal of the History of Biology*, n° 39, p. 55-90 ; Rentezi (Maria), Fellingner (Anne), « Genre et radioactivité, Paris-Vienne-Strasbourg, 1900-1950 », *Travail, genre et société*, avril 2010, n° 23, p. 123-165.

³¹⁹ Rayner-Canham (Geoffrey W.), Rayner-Canham (Marlene F.), *A Devotion to their Science : Pioneer Women of Radioactivity*, Montréal & Kingston, McGill Queen's University Press, 1997.

maladies des plantes, je considère que sa formation en fait une candidate tout à fait appropriée pour ce travail³²⁰.

Le rôle des hommes est ainsi loin d'être négligeable dans les carrières féminines de cette époque ; et d'autant plus, il est facile de le remarquer, que bien peu de femmes avaient pu alors intégrer le monde de la recherche et de l'enseignement universitaire et par là être à même de jouer un rôle dans les politiques de recrutement.

Les premières présidentes de la FIFDU sont donc bien informées de l'importance de mentors ou de réseaux dans les trajectoires de femmes encore tellement minoritaires dans la recherche scientifique. Caroline Spurgeon et peut-être plus encore Virginia Gildersleeve, participent activement à l'éducation supérieure des jeunes femmes en dirigeant et enseignant dans des *Colleges* pour femmes. La doyenne du *Barnard College* détaille, dans ses mémoires, les mesures qu'elle a prises au cours de sa carrière afin de renforcer la qualité de l'éducation supérieure offerte à ses élèves et de les préparer aux mondes professionnels et universitaires. Cela passe par l'introduction de nouvelles disciplines, comme les sciences politiques ou les beaux-arts, la sélection des enseignants ou encore l'ouverture du *College* sur le monde. Virginia Gildersleeve met à profit le réseau d'*university women* international en invitant des professeures d'universités étrangères dans son *College*, à l'instar de Caroline Spurgeon, Marguerite Mespoulet professeure d'anglais en lycée à Paris, ou bien Eileen Power, professeure d'histoire à la *London School of Economics*³²¹. Johanna Westerdijk, en tant que directrice du laboratoire Willie Commelin Scholten et professeure d'université a également contribué à la réussite de femmes scientifiques. En 1922, deux de ses premières étudiantes soutiennent leur doctorat sous sa direction : Bea Schwarz et Marie Löhnis, travaillant toutes deux sur des maladies liées aux plantes. La première mène des recherches sur la maladie des ormes hollandais, qui seront reprises et finalisées par une autre des étudiantes de Westerdijk, Christine Buisman. Au total, sur les 54 thèses qu'elle a encadrées, 23 (42,5 %) ont été soutenues par des femmes. Ellen Gleditsch à son tour recommande certaines de ses étudiantes d'Oslo auprès de son ancienne mentor, Marie

³²⁰ Lettre écrite par Hugo de Vries en 1905 et citée par Faasse (Patricia E.), *In Splendid isolation...*, *op. cit.*, p. 65 : « I can heartily recommend Miss Westerdijk. She is one of our best pupils, calm and methodical and equipped with a fine mind. She has done a great deal of work, especially with the microscope, and although she has not yet studied plant diseases, I consider that her training makes her eminently suited to this work ».

³²¹ Gildersleeve (Virginia C.), *Many a Good Crusade...*, *op. cit.*, p. 80.

Curie : telle Sonja Dedichen, qui séjourne dans le laboratoire parisien entre 1925 et 1926³²².

Si la Norvégienne encourage son étudiante à séjourner dans un pays étranger, auprès d'une des scientifiques les plus célèbres de son temps, c'est parce qu'elle est bien consciente de l'atout que représente une expérience internationale. L'une des stratégies communes à toutes les présidentes de la FIFDU – sauf dans le cas de Gildersleeve qui suit une carrière un peu différente – pour être reconnues dans le monde scientifique et académique, est en effet celle du voyage, que ce soit au cours de leurs études ou pour poursuivre leurs recherches dans des institutions ou laboratoires renommés à l'étranger. Ce départ à l'étranger est souvent une nécessité pure et simple pour des femmes qui, au tournant du XX^e siècle, se voient encore refuser des diplômes universitaires – notamment celui du doctorat – par leurs universités. C'est parce qu'elle ne peut obtenir le doctorat en Angleterre que Caroline Spurgeon choisit de gagner Paris, où elle le soutient en littérature anglaise³²³. Le prestige et la réputation dont jouit l'université de la Sorbonne ne manquent pas de rejaillir sur la Britannique et constituent un réel atout dans sa reconnaissance universitaire ultérieure. De manière similaire, Johanna Westerdijk poursuit ses études en Allemagne puis en Suisse, ce qui lui permet de soutenir sa thèse de doctorat en 1906 et d'obtenir le poste de direction du laboratoire Willie Commelin Scholten à son retour aux Pays-Bas³²⁴.

Le départ à l'étranger a donc pu constituer une stratégie pour contourner et dépasser les obstacles institutionnels qui entravent les carrières féminines. Pour autant, la pérégrination estudiantine n'est pas l'apanage des femmes ; de nombreux étudiants ont choisi dès la seconde moitié du XIX^e siècle de séjourner dans une université à l'étranger, notamment en Allemagne (et pour ne rien dire ici de la solide tradition du « Grand Tour » à l'époque moderne). Ce que l'on peut ajouter, c'est que la plupart des

³²² Nasjonalt Biblioteket Oslo, Fonds Gleditsch : NBH Brevs 456. Lettre d'E. Gleditsch à M. Curie, 1925.

³²³ Le départ à l'étranger de Caroline Spurgeon est facilité par les liens « d'entente intellectuelle cordiale » qui existent entre l'université de Londres et la Sorbonne. En effet, bien que la première acquière un nouveau statut à partir de 1900 et qu'elle soit l'université la plus importante de Grande-Bretagne, elle peine à être reconnue et à égaler le prestige des universités britanniques les plus anciennes. Le lien établi avec la Sorbonne dès 1906 permet de renforcer son statut. Le choix de Spurgeon est motivé par la place qu'occupent la langue et la littérature anglaise (*English Studies*) dans le monde universitaire en France. Alors que la discipline n'est encore que peu considérée en Grande-Bretagne, elle est largement reconnue et institutionnalisée dans le milieu universitaire français. Voir Haas (Renate), « European Survey : Parameters and Patterns of Development », in Balz Engler et Renate Haas (dir.), *European English Studies : Towards the History of a Discipline*, Leicester, English Association, 2000, p. 349-371.

³²⁴ Bosch (Mineke), *Het geslacht van de wetenschap...*, op. cit., p. 395.

présidentes de la FIFDU ont continué à voyager tout au long de leur carrière scientifique, que ce soit pour poursuivre leurs recherches dans des laboratoires étrangers, collaborer avec des scientifiques reconnus dans leur discipline, ou encore présenter leurs travaux lors de conférences ou congrès internationaux. Vers 1914, Johanna Westerdijk et Ellen Gleditsch voyagent toutes deux vers les États-Unis. Durant leur séjour, elles visitent et travaillent dans des laboratoires en pointe dans leurs disciplines respectives, ce qui leur permet d'augmenter leur visibilité sur la scène scientifique internationale. Johanna Westerdijk s'est rendue en outre dans différentes universités européennes et jusqu'en Afrique du Sud. C'est également le cas de Winifred Cullis, qui entreprend des tournées de conférences à l'international. Si cette pratique des voyages est peut-être plus courante dans les carrières en sciences naturelles que dans les humanités, on note que Caroline Spurgeon n'a pas manqué de mener des « expéditions littéraires », pour reprendre l'expression de Virginia Gildersleeve, se rendant à plusieurs reprises aux États-Unis afin, notamment, de consulter des ouvrages dans les bibliothèques américaines³²⁵.

Ces séjours d'étude à l'étranger, dans la plupart des cas, n'auraient pas pu être possibles sans le soutien financier d'une institution universitaire ou d'un organisme extérieur. Les présidentes en sont bien conscientes – elles s'engagent, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, dans le développement d'un programme de bourses internationales offertes par la FIFDU. L'obtention de bourses (ou de prix) recouvre un double enjeu pour ces pionnières : elle leur permet d'étudier voire de partir à l'étranger, mais aussi de bénéficier du prestige associé à ces récompenses scientifiques. Il existe très peu d'opportunité pour les femmes, du reste, avant que la FIFDU n'intervienne. En 1913, Ellen Gleditsch devient la toute première boursière de la Fondation Americano-Scandinave, fondée deux années auparavant. Johanna Westerdijk est pour sa part la première femme à obtenir une bourse du fond Buitenzorg, qui lui permet de séjourner en Indonésie d'octobre 1913 à juin 1914, jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre mondiale. Sur le chemin du retour, elle fait escale en Chine, au Japon et enfin aux États-Unis, qu'elle traverse en partant de la côte Ouest jusqu'à la côte Est. Ce périple est de nature strictement scientifique : l'album de photographies qui relate son voyage à travers les États-Unis porte sur les plantes et champs de culture dans ce pays, surtout en

³²⁵ Gildersleeve (Virginia C.), *Many a Good Crusade...*, *op. cit.*, p. 230.

Californie³²⁶. La botaniste a rencontré sur place des scientifiques éminents, spécialistes en phytopathologie, avec lesquels elle conserve des liens professionnels étroits, notamment en devenant à partir de 1934 un *corresponding member* de l'Association américaine de mycologie³²⁷.

Les présidentes de la FIFDU s'imposent de fait comme des figures scientifiques internationales, voire des figures de l'internationalisme. L'une de leurs caractéristiques tient à leur maîtrise des langues étrangères. Leurs travaux paraissent de fait dans différentes langues. Caroline Spurgeon n'a-t-elle pas rédigé sa thèse de doctorat en français³²⁸ ? Lorsque Gleditsch arrive à Paris en 1907, elle ne connaît que quelques rudiments de la langue, mais par la suite elle est à même de publier de nombreux articles dans des revues françaises, ce qui lui permet de bénéficier de la reconnaissance de la communauté scientifique française. L'octroi d'un doctorat *honoris causa* par l'université de la Sorbonne en est la marque.

Les dirigeantes de la FIFDU contribuent à redéfinir les frontières genrées au sein des mondes universitaire et scientifique, en montrant qu'une femme peut au même titre qu'un homme avoir sa place dans la production et la diffusion des savoirs scientifiques. Pour reprendre l'article de Naomi Oreskes, évoqué plus haut, il est intéressant de voir comment les présidentes de la FIFDU font à la fois appel à l'idéal d'objectivité et à celui d'héroïsme. Caroline Spurgeon, par exemple, fournit un travail considérable pour ses travaux, rassemblant les commentaires et critiques de Chaucer sur près de cinq siècles ou faisant l'inventaire des images utilisées chez Shakespeare. Dans son chapitre « Literary Expeditions », Virginia Gildersleeve associe à l'idéal d'objectivité un esprit d'aventure, de risque, propre aux explorateurs, l'archétype du héros scientifique :

Tout ce que Caroline Spurgeon fit, elle le fit avec un enthousiasme sans faille. Avec elle, la recherche universitaire devint aussi passionnante que l'exploration de la calotte glaciaire du Groenland ou que la recherche de l'espèce prétendument éteinte de l'oiseau Moa dans les contrées sauvages les plus reculées d'Australie. Elle avait plusieurs qualités qui la rendaient particulièrement apte à la recherche littéraire. Grandeoureuse de la littérature, en particulier de la poésie, elle en appréciait avec

³²⁶ Album conservé dans Archief Johanna Westerdijk, collectie Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging (IAV) in Atria, kennisinstituut voor emancipatie en vrouwengeschiedenis, inv.nr 211, 212 (Californie) et 213 (désert de l'Arizona).

³²⁷ Bosch (Mineke), *Het Geslacht van de Wetenschap...*, *op. cit.*, p. 397

³²⁸ Spurgeon (Caroline), *Chaucer devant la critique en Angleterre et en France depuis son temps jusqu'à nos jours*, thèse pour le doctorat d'Université (Lettres) présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, Paris, Hachette, 1911 ; Id., *Five Hundred Years of Chaucer Criticism and Allusion 1357 – 1900*, 3 vol., Cambridge, Cambridge UP, 1925.

sensibilité sa beauté. Elle alliait à cela, de manière quelque peu inhabituelle, une grande capacité pour le dur labeur, et même le travail ingrat, à travers les années [...]. Enfin, elle eut de la chance ; ce qui l'a conduit à faire plusieurs découvertes palpitantes. J'ai eu grand plaisir à partager quelques-unes de ces aventures³²⁹.

Pour s'imposer en tant que figures scientifiques légitimes, les présidentes combinent différents répertoires, qui étaient tantôt traditionnellement considérés comme l'apanage des hommes, ou au contraire majoritairement associés à des comportements féminins. Le registre de l'amour et de la dévotion à la science est ainsi particulièrement présent. Cela ne révèle pas nécessairement une manière « féminine » de pratiquer ou concevoir le travail scientifique, mais renvoie peut-être au répertoire du désintéressement de scientifiques qui s'adonnent à la recherche dans le seul but d'approfondir le champ des connaissances, et non pas pour acquérir un quelconque prestige social³³⁰. Cette dévotion à la science confine parfois au sacrifice, jusqu'à devenir, notamment dans le cas de Marie Curie, une réalité. Si Gleditsch ne meurt pas des radiations radioactives, sa santé n'en est pas moins affectée.

Cet amour pour la science est-il incompatible avec une vie sentimentale ou familiale, ou, en d'autres termes, le célibat est-il la condition *sine qua non* d'une carrière scientifique féminine ? Si Marie Curie offre évidemment le contre-exemple, il est intéressant de souligner qu'aucune des présidentes de la FIFDU dans l'entre-deux-guerres ne s'est mariée ni n'a eu d'enfant. Ellen Gleditsch défend clairement ce choix lors de l'une de ses interventions au congrès de la FIFDU, en soulignant l'incompatibilité d'une vie de recherche avec une vie de famille. Virginia Gildersleeve, dans ses mémoires, est moins affirmative, en réfléchissant aux possibilités de conciliation entre famille et carrière, mais elle défend en même temps la figure de la femme célibataire (scientifique, enseignante ou administratrice), et remet en cause l'image de la « spinster » ou vieille fille, souvent perçue par la société comme « inhibée

³²⁹ Gildersleeve (Virginia C.), *Many a Good Crusade...*, *op. cit.*, p. 230 : « Everything Caroline Spurgeon did, she did with tremendous gusto. With her, scholarly research became as exciting as the exploration of the Greenland icecap or a search for the supposedly extinct Moa bird in the outermost wilds of Australia. She had several qualities that made her particularly good at literary scholarship. A great lover of literature, especially poetry, she was sensitively appreciate of its beauty. In somewhat unusual combination with this she had a good capacity for hard work, even drudgery, extending over years [...]. Finally, she had luck ; because of which she happened on several exciting discoveries. I had great fun sharing in some of these adventures ».

³³⁰ Voir par exemple les travaux de Steven Shapin, notamment son analyse de la figure du gentilhomme anglais du XVII^e siècle à travers la biographie de Robert Boyle : Shapin (Steven), *Une histoire sociale de la vérité. Science et mondanité dans l'Angleterre du XVII^e siècle*, Paris, La Découverte, 2014, p. 153-218. Dans le quatrième chapitre, l'auteur montre la manière dont un individu façonne son identité à partir de rôles préexistants pour créer de nouveaux « rôles et types d'identité individuelle » (p. 157).

et frustrée³³¹ ». Dans la première moitié du XX^e siècle, une large proportion des femmes scientifiques sont en effet célibataires, un mariage, s'il intervient, mettant le plus souvent fin à leur carrière ou à leurs contributions.

Pour celles qui sont restées célibataires, cet état n'a pas été nécessairement synonyme de solitude. Des amitiés se tissent entre elles, à l'image des relations qu'entretient Ellen Gleditsch avec Marie Curie ou la Suédoise Eva Ramstedt. Parfois, ces relations amicales deviennent plus intimes. Après leur première rencontre à New York, Caroline Spurgeon et Virginia Gildersleeve conservent des liens très forts : elles se rendent visite durant les vacances, obtiennent des congés pour aller travailler dans l'université de l'une et de l'autre et vont jusqu'à acheter un cottage dans le sud de l'Angleterre. A la retraite de Spurgeon, les deux universitaires emménagent ensemble dans l'Arizona.



FIG. 13 – CAROLINE SPURGEON TRAVAILLANT A L'ECRITURE DE SON OUVRAGE *SHAKESPEARE'S IMAGERY* DANS LE BUREAU DE SON COTTAGE, OLD POSTMAN, VERS 1930³³²

³³¹ Gildersleeve (Virginia), *Many a Good Crusade...*, *op. cit.*, p. 108.

³³² Photographie reproduite *ibid.*, p. 244-245.

Certaines pionnières, à l’instar de Johanna Westerdijk, adoptent des comportements plus subversifs, voire provocants. La phytopathologiste néerlandaise est connue sous le surnom de la « professeure au cigare », après avoir fumé de manière ostentatoire lors d’un évènement organisé à l’université d’Utrecht, alors qu’elle venait tout juste d’être élue professeure³³³. On trouve également dans ses archives des photographies du temps où elle était étudiante à Munich et à Zurich, et sur lesquelles on peut la voir en compagnie de l’un de ses camarades, buvant une bière³³⁴. Ces comportements, alors associés aux sociabilités masculines, lui permettent d’adopter (voire de revendiquer ?) une identité subversive en termes de genre. Dans le chapitre qu’elle lui consacre, Mineke Bosch réfléchit à la manière dont Johanna Westerdijk négocie son identité à la fois en tant que femme et en tant que scientifique, mais aussi dont, par son exemple, elle participe à la redéfinition des frontières genrées en science³³⁵. La phytopathologiste se distancie souvent de son sexe, afin, comme le démontre Mineke Bosch, de dépasser les stéréotypes qui frappent les femmes faisant de la science. Lorsqu’elle conduit ses recherches, Westerdijk est avant tout une scientifique, et non une femme scientifique. Elle a déclaré, dans un entretien : « Quand je m’occupais de science, je ne me suis jamais perçue comme une femme et j’ai n’ai également jamais eu l’impression de penser aux sujets scientifiques d’une autre manière que mes collègues masculins³³⁶ ». Mais si elle s’est distanciee de son sexe, ainsi que des mouvements des féministes – telles que les suffragettes -, elle n’en a pas moins réfléchi à la condition et à la place des femmes en science.

Son séjour aux États-Unis, mentionné dans le chapitre précédent, semble l’avoir fortement marquée. Alors qu’elle souhaitait assister à des réunions de botanistes ou participer à des excursions, elle s’est retrouvée confronté à l’exclusion des femmes de la communauté scientifique. Dans un article paru dans un journal américain, sous le titre provocateur de « Woman Scientist of Holland Pities American Sisters », elle fait part de sa stupéfaction face à la position des femmes américaines en science, qu’elle compare à celle des Néerlandaises.

³³³ Bosch (Mineke), *Het Geslacht van de Wetenschap...*, *op. cit.*, p. 391.

³³⁴ Archief Johanna Westerdijk, collectie Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging (IAV) in Atria, inv.nr. 99.

³³⁵ Bosch (Mineke), *Het Geslacht van de Wetenschap...*, *op. cit.*, p. 394.

³³⁶ Cité *ibid.*, p. 402.

Vous parlez de liberté. Vos femmes américaines sont des esclaves par comparaisons avec la liberté des femmes hollandaises et des femmes des autres pays Européens – je ne parle pas des femmes anglaises. Il est vrai que nous n’avons pas de liberté politique en Hollande – dans le sens où l’on n’a pas le droit de vote – mais nous jouissons d’une plus grande liberté morale et sociale. Dans ce pays-ci, lorsque je veux prendre part à une expédition botanique avec mes collègues masculins, on me signale « qu’il n’est pas respectable pour une femme de se promener avec des hommes », que je ne dois pas y aller, que l’on ne me le permet pas³³⁷.

Comme le note Mineke Bosch, cette expérience aux États-Unis rend la chercheuse néerlandaise particulièrement avertie du problème du « double standard » (deux poids, deux mesures) : c’est-à-dire de la différence de traitement entre les hommes et les femmes, du simple fait de leur sexe³³⁸.

En tant que présidentes d’une organisation spécifiquement et exclusivement dédiée aux femmes, les cinq présidentes de la FIFDU dans l’entre-deux-guerres ont entretenu avec les mouvements et les idées féministes de leur époque une relation complexe, voire ambiguë. Aucune d’elles ne se réclame du mouvement féminisme, à un moment où le terme fait encore généralement référence au mouvement des suffragistes, et suscite des craintes pour l’ordre établi. Cette distanciation a pu constituer une stratégie, afin d’éviter les critiques et intégrer plus facilement un monde universitaire encore très masculin. En tant que représentante d’un *college* pour femmes et fondatrice de la FIFDU, Virginia Gildersleeve, régulièrement présentée comme l’un des symboles de la cause féministe dans la presse, cherche à déconstruire cette image. Dans l’un de ses discours, intitulé « The Winds of Change », elle écrit par exemple :

Un sympathique journal [...] me décriv[ait], vous voyez, comme une jeune féministe déterminée et vaillante, forçant les portes du savoir. Hélas, je n’étais pas ainsi. Je ne voulais pas entrer au *college* ; j’y suis entrée avec tristesse, car tel était le désir de ma mère³³⁹.

Les présidentes ne s’en font pas moins, chacune à leur manière, les porte-paroles de ce que Mineke Bosch qualifie de « féminisme universitaire », un féminisme qui se concentre exclusivement sur les problèmes rencontrés par les femmes dans les mondes

³³⁷ Archief Johanna Westerdijk, collectie Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging (IAV) in Atria, inv.nr. 211. Texte retranscrit dans l’annexe 12.

³³⁸ Bosch (Mineke), *Het Geslacht van de Wetenschap...*, *op. cit.*, p. 405.

³³⁹ Virginia Crocheron Gildersleeve Papers, 1901-1964, Barnard Archives and Special Collection, Box 3-28, Virginia Gildersleeve, « The Winds of Change », *Barnard College Alumnae Monthly*, février 1936, p. 10 : « A friendly newspaper [...] pictur[ed] me, you see, as the determined and undaunted young feminist, crashing the gates of learning. Alas I was not so ! I did not want to enter college ; I went sadly – because my mother wished it [...] ».

universitaire et scientifique. Il trouve son expression dans leur engagement auprès de la FIFDU et des branches nationales affiliées. Caroline Spurgeon et Winifred Cullis ont participé à la fondation de la *British Federation of University Women* en 1907, Johanna Westerdijk joue un rôle important dans l'établissement de la *Vereniging van Vrouwen met een Academisch Opleiding* (VVAO), association néerlandaise des femmes universitaires, en 1918 ; quant à Ellen Gleditsch, elle s'engage auprès de la *Norske Kvinnelige Akademikere Landsforbund* dès son affiliation à la FIFDU en 1921.

2. PRESIDER AU FEMININ

Le choix des dirigeantes de la FIFDU, notamment dans les premières années d'existence et de développement de l'organisation, est un enjeu stratégique. Elles sont appelées en effet à la représenter et à en être les garantes, alors même que sa légitimité reste à construire. Ce qui est en jeu dans le processus de leur désignation, c'est la validation d'un modèle de réussite, à partir du cas d'un individu exemplaire censé incarner au mieux, par sa trajectoire, ses engagements et idéaux, les valeurs de l'organisation. Les archives officielles de la FIFDU contribuent à en rendre l'histoire passablement « lisse », mais les correspondances entre membres et d'autres sources plus informelles permettent de mieux comprendre les enjeux qui entourent la nomination des dirigeantes et de découvrir les tensions ou conflits latents.

2.1. DESIGNER LES PRESIDENTES : ENJEUX ET TENSIONS

Le processus de désignation des membres dirigeants de la FIFDU prend place en amont du congrès ; il implique à la fois les branches nationales et le bureau international de la FIFDU. Les dirigeantes de l'organisation ne sont pas élues à la majorité mais nommées – sous réserve que les intéressées acceptent leur nomination – par les représentantes des branches nationales. Huit mois avant la tenue d'un congrès international, chacune des branches nationales est tenue de produire une liste des candidates qu'elle souhaiterait voir à la tête de la FIFDU, soit en tant que présidente, soit en tant que vice-présidentes. Cette liste est accompagnée, en principe, de notes concernant chacune des candidates proposées et dans lesquelles sont exposées les raisons de leur choix, ainsi que les « services et qualifications » des candidates considérées « comme étant de valeur spéciale pour la Fédération »³⁴⁰. Si les branches de la FIFDU peuvent proposer des candidates locales, elles doivent également

³⁴⁰ Archives American Association of University Women (AAUW), Washington D.C., Box 833 - IFUW : Report of the 19th Council Meeting Budapest, 1934, p. 38.

impérativement proposer des noms de membres étrangères afin d'éviter des tensions entre branches nationales. Les propositions sont ensuite rassemblées par la secrétaire générale à Londres et, en fonction de la réponse donnée par les candidates potentielles, une liste réduite est renvoyée aux associations nationales, qui doivent alors indiquer leur préférence finale. C'est de manière officielle, au cours des conférences internationales, que le passage de pouvoir a lieu, la présidente sortante introduisant, en guise de fermeture du congrès, sa successeuse.

Si ce processus de désignation est détaillé dans la constitution de la FIFDU, on ne trouve que peu de documents relatifs à ces élections ; dans le fonds d'archives de l'organisation. En revanche, les archives de certaines branches nationales s'avèrent plus riches, et leur dépouillement permet de mieux comprendre ce qui se joue dans la nomination des dirigeantes. Un feuillet conservé dans les archives de la BFUW, par exemple, et daté de mai 1929, comporte la liste des noms proposés lors de la première sélection par les branches nationales, en vue de la nomination des membres du bureau pour la période allant de 1929 à 1932³⁴¹. La liste a été composée à partir de noms reçus jusqu'au 1^{er} mai, et provenant des propositions de vingt-deux associations nationales³⁴². Deux candidates ont été initialement proposées pour la présidence de la FIFDU : Winifred Cullis et Nelly Schreiber-Favre, une avocate suisse, la première femme avocate assermentée en Suisse. Ces deux femmes ont participé, dans leurs pays respectifs, à la fondation d'associations universitaires affiliées à la FIFDU, et ont assumé la responsabilité de présidente nationale. Lors de leur nomination, toutes deux sont vice-présidentes de la FIFDU : depuis 1924 pour l'Anglaise et 1926 pour la Suisse. Si cela n'est pas spécifié dans la constitution, il semble bien, dans la pratique, que les présidentes soient choisies exclusivement parmi les vice-présidentes du mandat précédent.

Certaines vice-présidentes, à l'instar de Winifred Cullis ou de la Française Marguerite Mespoulet – pour ne citer qu'elles – sont réélues vice-présidentes de la FIFDU à plusieurs reprises. Les présidentes, en revanche, ne peuvent accomplir que deux mandats. Ainsi, bien que de nombreux membres regrettent que Caroline Spurgeon ne puisse plus se représenter après avoir présidé la FIFDU de 1920 à 1922, puis de 1922

³⁴¹ 5BFW – Records of the British Federation of University Women, London School of Economics, The Women's Library, 5BFW/05/02/14, « Nominations for Officers - Propositions pour l'élection des membres du bureau pour la période 1929-32 », mai 1929.

³⁴² Avant le congrès de 1929, la FIFDU se compose de 28 branches.

à 1924, cette dernière laisse sa place à Virginia Gildersleeve. Par la suite, toutefois, une note est ajoutée à la constitution, rendant éligible, après un intervalle de temps, une présidente ayant déjà exercé un ou deux mandats. La doyenne du *Barnard College*, présidente entre 1924 et 1926, peut ainsi à nouveau exercer cette fonction entre 1936 et 1939. En rendant difficile la réélection des dirigeantes, les membres fondateurs de la FIFDU cherchent à s'assurer du renouvellement des cadres dirigeants. C'est la ligne que défend Winifred Cullis : lors de son dernier discours en tant que présidente à la conférence internationale organisée en 1932 à Édimbourg, elle explique pourquoi elle refuse d'être nommée pour un second mandat. On lit dans le *Bulletin* :

Elle avait aimé l'expression de leur confiance, mais avait décidé de ne pas accepter leur aimable suggestion d'un nouveau mandat. Tout d'abord, elle sentait qu'elle arrivait à un âge où il n'y avait pas assez de temps pour s'occuper de tout. Ensuite, elle avait été une représentante officielle de la Fédération pendant une période trop longue [...]. Et en troisième lieu, il y avait tellement de splendides personnes dans la Fédération qu'il n'était pas juste qu'une seule empêche les autres d'entrer en fonction. Sauf pour quelque raison très spéciale, il était préférable de ne pas garder une personne en fonction indéfiniment, à condition que la continuité soit assurée au sein des comités³⁴³.

En 1947, alors que la branche norvégienne souhaite proposer le nom de la Française Marie-Louise Puech, cette dernière décline, invoquant également la nécessité de « renouveler les cadres et faire appel aux jeunes »³⁴⁴. C'était déjà le souhait d'Ellen Gleditsch près de vingt ans auparavant, qui soutenait l'importance d'impliquer les jeunes générations dans le mouvement des *university women*, comme lors de l'une de ses interventions au congrès de Genève :

Il est parfois difficile de percevoir les nouveaux problèmes et de reconnaître de nouveaux idéaux. Nos cerveaux ont travaillé sur des vieilles idées pendant tellement d'années que nous suivons les mêmes sentiers battus ; la nouvelle génération réagit aux nouvelles idées avec plus de facilité³⁴⁵.

³⁴³ Archives American Association of University Women (AAUW), Washington D.C., Box 833 – IFUW : Bulletins (Bluebooks), 6th Conference, Edinburg, 1932, p. 167 : « She had loved their expression of confidence, but she had decided not to accept their kind suggestion of another period of office. In the first place, she felt that she was getting to an age when there was not time enough to get on with things. And in the second, she had been an official of the Federation for an indecent time. [...] And in the third place, there were so many splendid people in the Federation that it was not right for one person to be keeping other out of office. Except for some very special reason it was better not to keep one person in office indefinitely, provided continuity was kept in the Committees ».

³⁴⁴ Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. Da/L0012, Komite for internasjonalt samarbeid (KIS), Korrespondanse. Lettre de Marie-Louise Puech à Ingrid Evang-Reinton, 28 janvier 1947.

³⁴⁵ Archive IFUW, inv.no 74, Bulletins (Bluebooks), 5th Conference, Geneva, Switzerland, 1929 (en français), p. 66.

Ce souci de renouvellement régulier distingue la FIFDU des autres organisations féminines internationales. Dans la section intitulée « Leadership » de son ouvrage *World of Women*, Leila Rupp constate que dans la période précédant la Seconde Guerre mondiale, trois femmes, qu'elle qualifie de « reines virtuelles », siègent de manière ininterrompue à la tête de leur organisation : Lady Aberdeen pour le Conseil international des femmes, Carrie Chapman Catt pour l'Alliance internationale des femmes et enfin Jane Addams pour la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté³⁴⁶. Le choix du terme de « reine » pour désigner ces trois dirigeantes n'est pas fortuit, mais repose sur un ensemble de témoignages de membres qui se réfèrent à Lady Aberdeen comme à « la mère et la reine que nous aimons et jamais n'oublierons », ou encore désignent Carrie Chapman Catt comme « la reine non couronnée des femmes américaines³⁴⁷ ».

Lorsque le nom d'une potentielle présidente est proposé, l'intéressée peut accepter ou décliner l'offre. Dans le cas des élections de 1929, par exemple, Winifred Cullis est en réalité la seule vraie candidate, Nelly Schreiber-Favre étant, d'après les renseignements fournis, « dans l'incapacité d'accepter cette nomination³⁴⁸ ». Souvent, les motifs de refus ne sont pas explicités. Dans quelques cas, cependant, ils sont mentionnés, de manière officielle ou plus informelle. On vient de voir la même Cullis, en 1932, évoquer des motifs plus personnels, tels que l'âge, qui ne lui permettrait plus d'assumer la direction d'une organisation internationale telle que la FIFDU – elle est alors âgée de 57 ans. Marie-Louise Puech, quant à elle, mentionne dans une lettre datée du 22 avril 1947 à Ingrid Evang-Reinout qu'elle est « émue et reconnaissante » que l'association norvégienne l'ait proposée comme présidente. Mais : « Comme je l'ai écrit au prof. Gleditsch, j'ai décliné car nous serons de moins en moins à Paris et que je suis peut-être un peu trop avancée en âge pour une responsabilité de ce genre³⁴⁹ ». Depuis le début de la Seconde Guerre mondiale, en effet, le couple Puech a quitté Paris pour séjourner dans une maison de famille dans le Tarn. Pour la Française, le fait de ne plus habiter dans la capitale constitue un inconvénient pour mener des activités

³⁴⁶ Rupp (Leila), *Worlds of Women...*, *op. cit.*, p. 188-194.

³⁴⁷ *Ibid.* p. 189.

³⁴⁸ 5BFW – Records of the British Federation of University Women, London School of Economics, The Women's Library. 5BFW/05/02/14 : « Nominations for Officers - Propositions pour l'élection des membres du bureau pour la période 1929-32 », ca. mai 1929.

³⁴⁹ Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. Da 0012 – lettre de Marie-Louise Puech à Ingrid Evang-Reinton, 22 avril 1947.

internationales, qu'il s'agisse de se déplacer dans divers pays ou d'« accueillir des étrangères » chez elle. L'argument de l'âge s'inscrit dans une même perspective d'obligations protocolaires auxquelles une dirigeante ne saurait se soustraire. Sur un autre plan, il révèle en outre que si la FIFDU a veillé à renouveler les cadres et à intégrer les jeunes, ce sont des femmes d'une même génération, née dans les années 1870, comme Winifred Cullis (1875-1956) ou Marie-Louise Puech (1876-1966), qui l'ont dirigée au cours de l'entre-deux-guerres.

Les courriers échangés entre Puech et Evang-Reinout révèlent également les tensions et conflits personnels qui peuvent surgir lors de la nomination des dirigeants. Refusant d'être candidate pour les raisons qui ont été évoquées, la Française, désignée par la branche canadienne pour le poste de vice-présidente, mentionne des tensions au sein de la branche française :

J'ai accepté la proposition canadienne [...], seulement, notre secrétaire française, laquelle n'appartient à l'association que depuis peu, s'était déjà fait désigner, ou plutôt s'était désignée elle-même. Devant ce « toupet » je n'ai pas cédé, l'association française m'a également désignée ; si votre association veut transférer sa proposition à la présidence en une à la vice-présidence, j'aurai sujets de gratitude envers vous ! Si je votais, ce serait pour M^{elle} Skard, puisque vous l'avez désignée [...]³⁵⁰.

La légitimité de Marie-Louise Puech semble provenir en partie de son ancienneté, et peut-être de son expérience – ce qui paraît quelque peu contradictoire avec la volonté affichée de renouvellement des cadres. De telles lettres, à l'articulation entre le personnel et le professionnel, invitent à questionner l'aspect consensuel qui se dégage des archives officielles de la FIFDU. Après avoir évoqué la possibilité de voter pour la candidate norvégienne, la Française conclut sa lettre sur ces mots : « Mon mari vous présente ses hommages, et j'y joins mon affectueux souvenir » ; elle demande également que soient transmises ses amitiés « à nos amies communes ».

Outre l'âge et le lieu de résidence, la question de la disponibilité se pose également. C'est ce que révèle l'échange entre Lilli Skonhøft, représentante de l'association norvégienne, et l'Anglaise Théodora Bosanquet, secrétaire générale de la FIFDU, concernant la possible candidature de Kristine Bonnevie au poste de vice-présidente en 1924. Alors que les trois fédérations nordiques organisent conjointement la conférence internationale à Christiania (Oslo), Bonnevie, présidente de la NKAL, est l'une des

³⁵⁰ *Ibid.* Nicole Fouché évoque également des tensions internes au sein de l'AFFDU : alors que Marie-Louise Puech a été très engagée durant la Seconde Guerre mondiale dans l'aide aux réfugiées et aux juives, elle est déçue par le manque de reconnaissance de membres de l'AFFDU.

candidates potentielles proposées par les autres branches nationales. Déclinant la proposition, elle invoque notamment le manque de temps, étant déjà présidente de la NKAL et membre de la délégation norvégienne auprès de la Société des Nations, des charges qui s'ajoutent à son travail scientifique et à ses cours à l'université d'Oslo. Par le biais de Lilli Skonhoft, elle fait part de son désistement au siège central de la FIFDU, mais propose le nom d'Ellen Gleditsch, alors vice-présidente de la branche norvégienne, pour la remplacer.

2.2. UNE « PRESIDENTE PARFAITE » : EXPLORATION D'UNE FONCTION

Cette dernière, sur la recommandation de sa compatriote, est nommée vice-présidente de la FIFDU de 1924 à 1926, puis présidente jusqu'en 1929. Lors du congrès qui clôture son mandat, sa successeure, Winifred Cullis, revient sur son parcours et ne craint pas de la qualifier de « présidente parfaite » :

Le D^r Cullis, remerciant la Fédération de son élection à la présidence, exprime le désir de se montrer digne des présidentes qui l'ont précédée : Miss Spurgeon, D^r ès Lettres, Dean Gildersleeve et M^{lle} Gleditsch, D^r ès sciences. Elle serait heureuse si, parvenue au terme de son mandat, elle avait su s'acquérir une légère part de cette affection qu'a su gagner si merveilleusement M^{lle} Gleditsch. M^{lle} Gleditsch avec son charme, son entrain, joints à une si grande dignité, a été la présidente parfaite³⁵¹.

Qu'est-ce qui fait, aux yeux de Winifred Cullis, une présidente « parfaite » ? Quelles sont les qualités nécessaires pour représenter au mieux la FIFDU, les idéaux portés par ses membres ainsi que leurs intérêts ? On peut tenter, à partir des membres du bureau de la FIFDU au cours de l'entre-deux-guerres mais aussi de celles qui ont décliné les offres, de dresser une sorte de portrait-robot de la dirigeante de la FIFDU.

Toutes sont actives dans leurs associations nationales respectives. Caroline Spurgeon et Winifred Cullis sont à tour de rôle présidentes de la BFUW, Kristine Bonnevie et Ellen Gleditsch ont participé à la fondation de la branche norvégienne au début des années 1920, la seconde remplaçant la première au poste de présidente nationale en 1924. On retrouve également des membres importantes de la branche française, Marguerite Mespoulet et Marie-Octave Monod. Cette dernière est fondatrice de l'Association française des femmes diplômées des universités et sa présidente pendant dix ans entre 1923 et 1933. Les vice-présidentes Margaret McWilliams ou Nelly Schreiber-Favre, quant à elles, sont respectivement fondatrices et présidentes des branches canadienne et suisse. Toutes ont été des « pionnières » : parmi les premières

³⁵¹ Archive IFUW, inv.no 74, Bulletins (Bluebooks), 5th Conference, Geneva, Switzerland, 1929 (French), p. 75.

étudiantes de leur pays, elles ont mené des recherches qui leur ont valu une reconnaissance scientifique et universitaire, et sont de fait les premières femmes à avoir obtenu un poste à l'université. C'est très probablement parce qu'elle a été la première femme élue professeure en Norvège que Kristine Bonnevie est proposée à la vice-présidence de la FIFDU en 1924. Le statut professionnel des présidentes est d'autant plus important qu'elles représentent un idéal pour les femmes ayant fait des études universitaires. Obtenir une chaire est l'un des principaux marqueurs de la réussite scientifique et universitaire. Lors du passage de pouvoir en 1929, Winifred Cullis, après avoir qualifié « M^{lle} Gleditsch » de présidente parfaite, rajoute « qu'il convient [...] de lui donner le titre auquel elle a le droit et de l'appeler le Professeur Gleditsch », rappelant qu'elle « vient, en effet, d'être nommée professeur de chimie à l'Université d'Oslo³⁵² ».

Les dirigeantes de la FIFDU doivent assurer le développement de l'organisation, mais aussi et d'abord asseoir sa reconnaissance et sa légitimité. Le fait que le nom de Marie Curie ait été proposé pour prendre la tête de l'organisation en dit long de ce point de vue. On sait combien, dans l'entre-deux-guerres, la chercheuse franco-polonaise est l'une des femmes scientifiques les plus connues au monde, avec ses deux prix Nobel, l'un de physique (1903), l'autre de chimie (1911). Elle refuse toutefois de s'engager au sein de la FIFDU – elle est déjà membre de la CICI –, mais elle accepte le titre de présidente d'honneur de la branche française.

La réputation des dirigeantes rejaille sur celle de l'organisation, aussi travailler dans une organisation internationale requiert de posséder certaines qualités ou compétences, particulièrement dans le domaine de la communication et du relationnel. La plupart des dirigeantes ont déjà acquis une expérience internationale avant de rejoindre la FIFDU. Nombre d'entre elles ont séjourné à l'étranger, comme nous l'avons vu, au cours de leurs études. Leurs réseaux professionnels, notamment à l'international, peuvent s'avérer stratégiques pour le développement et la promotion de la FIFDU dans des cercles variés. Elles sont polyglottes : Ellen Gleditsch et Johanna Westerdijk, par exemple, ont une connaissance étendue de l'anglais, du français et de l'allemand, outre le norvégien et d'autres langues scandinaves pour la première, le néerlandais et l'espagnol pour la seconde.

³⁵² *Ibid.*, p. 173.

Les questions nationales sont présentes en filigrane, malgré l'internationalisme revendiqué de la FIFDU. La nomination d'Ellen Gleditsch à la vice-présidence en 1924 soulève ainsi une interrogation : elle est connue pour avoir travaillé aux côtés de Marie Curie à Paris pendant plus de cinq années, et certains lui prêtent des sentiments trop francophiles, alors même que l'organisation, notamment dans ses branches anglo-saxonnes, s'efforce d'inclure les femmes universitaires de l'espace germanique. Lorsque son nom est proposé par Kristine Bonnevie, la secrétaire générale, Theodora Bosanquet, est chargée d'enquêter, de manière confidentielle et informelle, sur les idéaux de la Norvégienne. Dans une lettre datant de mars 1924, la secrétaire de la branche norvégienne, Lili Skonhøft, répond à ses interrogations :

Pour ce qui est de la question confidentielle au sujet du Dr Gleditsch, je tiens à dire qu'elle a de très fortes sympathies envers la France. Elle a travaillé dans le laboratoire de M. et Mme Curie pendant plusieurs années, et elle connaît et aime bien la France. En même temps, il semble qu'elle possède le véritable esprit internationaliste. Bien sûr, c'est mon sentiment personnel³⁵³.

Nommée Présidente lors du congrès de 1926 à Amsterdam, la même Gleditsch a eu la sagesse de s'exprimer ainsi : « Elle appréciait grandement l'honneur qui lui était fait en étant élue présidente. C'était une tâche difficile et elle ne pouvait pas promettre plus que de faire de son mieux³⁵⁴ ». La difficulté et la multiplicité des tâches que recouvre la fonction de présidente sont soulignées par Johanna Westerdijk lors du congrès de 1932 au cours duquel elle accède à la charge. Elle évoque notamment les nombreuses attentes formulées par les membres de la FIFDU :

Elles voulaient que leur Présidente garde à l'esprit les questions universitaires, qu'elle fasse des discours et – bien qu'elle ne soit pas avocate de naissance ou de formation – qu'elle organise des réunions d'affaires dans des langues qui ne sont pas la sienne. Elles pensaient qu'elle devait tout savoir sur les procédures en usage dans tous les pays. Elles s'attendaient à ce qu'elle soit très éloquente et qu'elle fasse de brillants discours à chaque événement social ; mais, si elle avait fait une erreur dans une langue

³⁵³ Norske Kvinnelige Akademikerers Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. Db – International Federation of University Women (1924-1997), L0018-0001, Konferance i Oslo. Lettre de Skonhøft à Bosanquet, 29 mars 1924 : « As to the confidential question about Dr. Gleditsch, I want to say that she has very strong French sympathies. She has been working at the laboratory of Mr and Mme Curie for several years, and she knows and loves France well. At the same time it seems that she has the true international mind. Of course this is my personal impression ».

³⁵⁴ Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, Netherlands, 1926, p. 164 « Concluding remarks » : « She appreciated immensely the honour done in electing her as President. It was a difficult task and she could not promise more than that she would do her best ».

étrangère, on pouvait la critiquer pour le reste de sa vie pour quelque chose qu'elle avait fait en deux heures de celle-ci³⁵⁵.

Ici encore, on peut percevoir entre les mots à la fois la pression qui repose sur les épaules des présidentes, et la réalité de relations à l'évidence bien moins consensuelles que ne le donnent à voir les archives officielles. Le témoignage de Westerdijk montre également la difficulté à présider une fédération qui rassemble autant de branches nationales aux mœurs, à la langue et à la culture différentes.

Les charges, pour les membres du bureau, sont lourdes. Elles doivent prendre part à de multiples réunions et voyager de manière régulière. Les conférences internationales sont organisées tous les trois ou quatre ans et le Conseil se réunit une à deux fois par ans, dans différentes capitales européennes. Ces réunions reposent sur un travail en amont qui peut être fastidieux. Les dirigeantes font souvent partie également des comités de la FIFDU ; ainsi la plupart siègent-elles au comité d'attribution des bourses internationales, et doivent régulièrement rédiger des rapports détaillés sur les différentes candidates. Présidentes et vice-présidentes doivent également assurer la bonne communication entre les branches nationales et les organes internationaux et rendre compte des décisions prises par le Conseil lors des conférences internationales. En dehors du cercle de la FIFDU, les présidentes ont pour mission de représenter l'organisation, d'en assumer le rôle de figure de proue. Il s'agit donc d'une fonction chronophage, qui s'étend souvent sur deux mandats : les présidentes sont nommées parmi les anciennes vice-présidentes et sont ainsi membres du bureau près de six années consécutives.

Une question se pose ici : quelle conciliation entre la carrière scientifique et universitaire et le mandat de représentante officielle de la FIFDU ? L'engagement des présidentes et vice-présidentes ne s'est-il pas fait au détriment de leurs recherches et de leur carrière ? Anne-Marie Kubanek, la biographie de Gleditsch, semble penser que l'engagement de la Norvégienne dans la FIFDU a accru de manière considérable sa charge de travail, sans avoir nécessairement de retombées sur sa carrière. Elle cite un

³⁵⁵ Archive IFUW, inv.no 77, Bulletins (Bluebooks), 6th Conference, Edinburgh, Scotland, 1932, p. 168 : « The spirit and co-operation of the conference were most splendid, but, on the other hand, she knew it was composed of a critical lot of beings. They wanted their President to keep university matters in mind, to make speeches, and – though not a lawyer born or made – to conduct business meetings in languages not her own. They thought she ought to know all about the procedure customary in all countries. They expected her to be very eloquent and to make brilliant speeches at every social function ; and then, when she had squeezed out something in a foreign language, she might be criticised for the rest of her life for what she had done in two hours of it ».

ancien étudiant de Gleditsch qui, dans une interview, rapporte que le travail de la Norvégienne pour la FIFDU « lui a fait perdre du temps, au fil des années, en tant que chercheuse³⁵⁶ ». La chose reste toutefois difficile à mesurer. Elle n'a nullement interrompu le flux de ses publications scientifiques et, à la fin de son mandat, en 1929, elle est élue professeure de chimie à l'université d'Oslo. Toutefois, nous le verrons, ses absences répétées lui ont été reprochées : n'a-t-elle pas entrepris au printemps 1929, par exemple, un périple de plusieurs mois aux États-Unis, avec pour but principal de promouvoir la FIFDU ?

3. LA FABRIQUE D'UNE ELITE INTERNATIONALE FEMININE ?

La figure de dirigeant, est restée très longtemps une figure principalement masculine ou associée à des codes et comportements masculins. Les organisations exclusivement féminines ont donc constitué une opportunité sans précédent pour les femmes d'accéder à des positions de pouvoir et de responsabilités. A la tête de la FIFDU, les présidentes et vice-présidentes expérimentent la pratique du pouvoir et promeuvent la figure de la dirigeante à la fois scientifique et féminine.

3.1. L'INVENTION D'UN LEADERSHIP INTELLECTUEL ET SCIENTIFIQUE AU FEMININ

Les *Bulletins* de la FIFDU retranscrivent (mais pas toujours intégralement) les discours que prononcent les présidentes en ouverture et en clôture des congrès ainsi que lors des réunions du conseil³⁵⁷. Les répertoires qu'elles mobilisent s'inscrivent souvent dans une longue tradition masculine. Nouvellement nommée présidente en 1924, Virginia Gildersleeve recourt à la métaphore du navire et du capitaine, pourtant tellement éculée dans la rhétorique du pouvoir :

Miss Gildersleeve dit alors que c'était avec la plus grande humilité, modestie et un pincement au cœur qu'elle reprenait les commandes du bateau des mains de Caroline Spurgeon, mais peut-être, comme cette dernière avait taillé le navire dans du robuste chêne anglais et leur avait donné une boussole et une carte, sa successeuse serait-elle capable de maintenir le cap³⁵⁸.

³⁵⁶ Kubanek (Anne-Marie), *Nothing Less Than an Adventure : Ellen Gleditsch and Her Life in Science*, Crossfield Publishing, 2010, p. 77 : « [it] cost her time as a research over the year ».

³⁵⁷ Les discours prononcés par les présidentes se semblent avoir été conservés que par le biais des *Bulletins*, exception faite de certaines allocutions ou interventions de Virginia Gildersleeve, dont les notes ont été conservées dans ses archives personnelles : Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, Rare books and manuscript library, series IV : Other files, Box 42.

³⁵⁸ Archive IFUW, inv.no 69, *Bulletins (Bluebooks)*, 3rd Conference, Christiania, Norway, 1924 : « It was with the greatest humility, modesty and sinking of heart that she took the helm of the ship from Caroline Spurgeon, but perhaps, as she had built the ship of stout english oak and given them a compass and chart, her successor might be able to hold the course ».

Dans *Gender and Leadership*, Lisa Pace Vetter, spécialiste des sciences politiques et des études du genre, propose une analyse de l'histoire des théories politiques au prisme du genre. Elle y revient sur l'image, chez Platon (*Alcibiade*), de l'homme d'État comme capitaine de navire ou philosophe-roi, des rôles ou modèles qui sont « clairement conçus pour s'appliquer aux hommes³⁵⁹ ». Le monde de la mer est en effet très masculin, et les femmes n'y ont généralement pas accès. Comme le rappellent Enrico Bonatti et Kathleen Crane, les femmes scientifiques ne sont pas admises sur les navires dédiés aux explorations et études océanographiques avant les années 1960³⁶⁰. Cette prohibition remonterait aux mythes et légendes anciennes, comme dans l'*Odyssée* d'Homère, dans lesquels les femmes représentent un danger pour l'équipage. C'est déguisée en homme que la première exploratrice et botaniste connue, Jeanne Baret (1740-1807), est montée à bord d'un navire d'exploration pour accompagner son compagnon, le naturaliste Philibert Commerson. Virginia Gildersleeve s'approprie donc, dans un geste doublement transgressif, la rhétorique du pouvoir masculin.

Aux antipodes de la métaphore du capitaine de navire, et de manière bien plus « fraîche » et convaincante, certaines présidentes mobilisent des éléments étroitement liés à leur domaine de recherche. Ellen Gleditsch évoque ainsi à plusieurs reprises la physique et la chimie. Lors du conseil de Madrid, elle compare les membres de la FIFDU à des « agents catalytiques », rendant une réaction chimique possible entre deux corps n'ayant pas la capacité de s'affecter l'un l'autre. Appliquant la définition chimique de la catalyse au champ des relations humaines, elle a avancé ceci :

Dans le domaine des intérêts humains, il fallait quelque chose de similaire à un agent catalyseur pour faire en sorte que les rencontres d'individus soient l'occasion de nouer des relations réelles et durables. Telle était la fonction de la Fédération Internationale – agir en tant que catalyseur dans la chimie des relations internationales, servir de point de contact entre les individus et les nations, en les rapprochant par la force de l'amitié et de la compréhension. La tâche pour laquelle la Fédération a été fondée était de faciliter les contacts entre des femmes qui avaient en commun un bagage universitaire³⁶¹.

³⁵⁹ Pace Vetter (Lisa), « Overview : Feminist Théories of Leadership », in Karen O'Connor, *Gender and Women's Leadership : A Reference Handbook*, Thousand Oaks, Calif., SAGE, 2010, p. 3-11.

³⁶⁰ Bonatti (Enrico), Crane (Kathleen), « Oceanography and Women : Early Challenges », *Oceanography*, vol. 25, n° 4, p. 32-39 [p. 32].

³⁶¹ Archive IFUW, inv.no 73, Bulletins (Bluebooks), 13th Council Meeting, Madrid, Spain, 1928, p. 24 : « In the sphere of human interests something like a catalytic agent was needed to ensure that meetings of individuals should be occasions of forming real and enduring relations. This was the function of the International Federation – to act as a catalyst in chemistry of international relations, to serve as a point of contact between individuals and between nations, bringing them together by the force of friendship and

Plus loin, la radiochimiste norvégienne fait appel au champ de la radioactivité en comparant l'action des membres de la FIFDU à celle du radium « qui peut être utilisé pour transformer des éléments jusqu'alors considérés comme simples en d'autres éléments »³⁶². Dans une veine similaire, Winifred Cullis expliquait au congrès de 1929 que les problèmes administratifs doivent être résolus de la même manière qu'un problème scientifique³⁶³.

Les dirigeantes de la FIFDU ont le sentiment d'appartenir, de par leur bagage intellectuel et leur réussite scientifique et professionnelle, à une élite au féminin. Toutes les femmes universitaires, à l'image de leurs représentantes, constituent une telle élite, la « crème de la crème », pour reprendre l'expression employée par Ellen Gleditsch lors du congrès de Genève en 1929. Cette affirmation d'une supériorité intellectuelle permet aux dirigeantes de justifier leur rôle de leaders internationaux, notamment auprès des femmes. C'est ce que soutient Winifred Cullis dans son allocution prononcée devant le conseil de la FIFDU à Prague en 1930 : « Les femmes diplômées des universités », dit-elle, « ayant reçu plus que d'autres, ont le devoir de contribuer pour une part plus grande au bien de tous [...]. Plus les avantages ont été grands, plus grandes sont aussi les obligations³⁶⁴ ».

3.2. PORTE-PAROLE DES *UNIVERSITY WOMEN* : LES TOURNEES PRÉSIDENTIELLES INTERNATIONALES

Voyageant pendant parfois plusieurs mois et traversant de nombreux pays, les présidentes sont véritablement les « visages » de la FIFDU. En tant que représentantes de la FIFDU et scientifiques de renom, elles contribuent à promouvoir les *university women* et plus largement à véhiculer une image du scientifique au féminin. Au cours des premières années d'existence de la FIFDU, ces « tournées présidentielles » revêtent une importance stratégique pour l'affirmation et la notoriété de l'organisation. Les présidentes ont pour mission, nous l'avons vu, de rallier des membres à la cause, de susciter la création de nouvelles branches dans des pays où les femmes universitaires ne

understanding. The task for which the federation was founded was the facilitation of contacts between women who had the common ground of a university training ».

³⁶² *Ibid*, p. 25 : « [...] Dr Gleditsch spoke of the co-ordination of energy, of the discovery of the way in which radium could be used to transform elements hitherto considered simple into other elements ».

³⁶³ Archive IFUW, inv.no 73, Bulletins (Bluebooks), Geneva, Switzerland, 1929, p. 67.

³⁶⁴ Archive IFUW, inv.no 75, Bulletins (Bluebooks), 15th Council, Prague Czechoslovakia, 1930 (French) p. 29.

sont pas encore organisées, mais aussi d'assurer la reconnaissance l'organisation au-delà du cercle des adhérentes.

Dès 1920, Caroline Spurgeon, Winifred Cullis et Ida Smedley Maclean entreprennent un tour à travers les États-Unis, afin de renforcer les liens entre les associations britannique et américaine et de promouvoir le projet des *university women* auprès des membres américains³⁶⁵. Dans chaque ville qu'elles visitent au cours des mois de février et de mars 1920, elles sont accueillies dans différentes institutions, donnent des conférences et s'adressent notamment aux étudiants et étudiantes américaines. L'un des articles conservés dans les archives de C. Spurgeon, intitulé « Affairs to Honor Distinguished Visitors », relate l'une de ces étapes, en visite dans la ville de Nashville. Reçue par la branche locale de l'*American Association of University Women*, un dîner d'honneur est organisé en son honneur par le président honoraire de l'université de Nashville, et plusieurs activités sont organisées pour son divertissement³⁶⁶.

Si cette première tournée se limite aux États-Unis, les dirigeantes étendent rapidement leurs déplacements, de l'Amérique du Nord à l'ensemble des pays Européens. Au cours de son mandat, Ellen Gleditsch se déplace dans plus de quinze pays différents. En 1929, au terme de sa présidence, elle revient sur ces voyages et les nombreuses rencontres et opportunités qu'ils ont suscitées :

J'ose à peine mentionner le nombre des pays visités ! Deux réunions du Conseil ont eu lieu, l'une en Autriche, l'autre à Madrid. Je me suis rendue plusieurs fois en France. Je suis allée en Hongrie, en Yougoslavie, en Bulgarie, en Roumanie, et enfin, en Grande Bretagne où j'ai vu bon nombre de sections de la Fédération britannique. Je suis allée aussi dans plusieurs des pays septentrionaux, en Suède, au Danemark, en Lettonie, en Estonie et en Finlande. Et, cette année, voyage passionnant s'il en fut, je suis allée aux États-Unis, parcourant le pays de l'une à l'autre côte, et du nord au midi. En outre, j'ai fait un très court séjour au Canada. Je tiens à remercier et la fédération internationale, qui m'a envoyée dans ces pays, et toutes les Associations nationales qui m'ont reçue et grâce auxquelles j'ai été à même de voir les membres, de faire des conférences scientifiques dans les villes que je visitais, et d'entrer en contact avec les universitaires que je désirais rencontrer. Tout cela était du plus haut intérêt et a été pour moi un plaisir très grand [...] ³⁶⁷.

Comme le souligne Gleditsch, ces déplacements permettent aux dirigeantes de resserrer les liens avec des membres éloignées, n'ayant pas la possibilité de se rendre

³⁶⁵ Voir chapitre 1.

³⁶⁶ Papers of professor Caroline Spurgeon (1890-1936), Royal Holloway Archive and Special Collections, PP7/6/1/3 : « Affairs to Honor Distinguished visitors », Nashville Journal, mars 1920.

³⁶⁷ Archive IFUW, inv.no 74, Bulletins (Bluebooks), 5th Conference, Geneva, Switzerland, 1929 (en français), p. 123.

dans les rassemblements organisés par la FIFDU. La participation aux congrès de l'organisation, comme nous l'avons vu, est à la fois coûteuse et chronophage. Si les réunions sont organisées pendant les vacances d'été, afin de permettre aux professeures et enseignantes de pouvoir y assister, une large majorité des membres n'y ont pas accès. Bien que les *Bulletins* constituent l'un des vecteurs principaux pour rassembler et informer de par le monde, les contacts personnels sont bien au cœur de la politique et des stratégies de la FIFDU. Il revient aux présidentes, en tant que figures de proue du mouvement, d'incarner ce lien, en rendant visite à des branches locales et nationales parfois éloignées ou moins bien connectés avec l'espace et le travail international de la FIFDU. Les bienfaits des tournées présidentielles sont mis en valeur, ainsi au moment du cinquième congrès organisé à Édimbourg en 1929. Virginia Gilderleeve cite les récents voyages de Gleditsch à l'appui de sa démonstration :

[...] Outre la création de clubs, on peut encore créer des contacts par les voyages, en envoyant quelqu'un de son propre pays dans d'autres pays. Songez quel bienfait ce fut d'envoyer Dr Gleditsch en tournée. Il y a un grand nombre de mes compatriotes qui habitent des régions reculées et qui ne voient presque jamais d'étrangers. Je me rappelle que Melle Gleditsch, pendant sa tournée précipitée, arriva un jour à sept heures du matin dans un petit endroit du Texas, parla à un groupe de femmes universitaires pendant le petit déjeuner, et repartit rapidement pour aller parler ailleurs à un déjeuner. Imaginez ce que ce serait pour vous, si vous viviez dans quelque coin perdu du Texas, que de voir le Dr Gleditsch arriver soudain au petit déjeuner. Cela procura à mes compatriotes du Texas une sensation de prise de contact et un intérêt que rien d'autre n'aurait pu leur donner³⁶⁸.

Outre le fait qu'ils incarnent ce lien entre l'international et le local, ces voyages présidentiels sont l'occasion de créer de nouveaux liens, notamment avec les institutions universitaires et scientifique des pays traversés. Lors de son tour en Europe de l'Est en 1928, Ellen Gleditsch se rend en Bulgarie afin de rendre visite à l'Association Bulgare des Femmes Diplômées des Universités (*Druzhestvo na bulgarkite s visshе obrazovanie*). Fondée en mai 1924, la branche bulgare s'est officiellement affiliée à la FIFDU l'année suivante, et l'une des membres, Zvivka Dragneva, a été chargée de représenter son pays lors du quatrième congrès organisé à Amsterdam en 1926³⁶⁹. La visite de Gleditsch est un évènement important pour la branche bulgare. La présidente rencontre des professeurs de l'université de Sofia, ainsi que des représentants officiels

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 120.

³⁶⁹ Nazarska (Georgeta), « The Bulgarian Association of University Women (1924-1950) », in *Aspasia. International Yearbook for Women's and Gender History of Central, Eastern and South Eastern Europe*, vol. 1, 2007, p. 153-175.

du ministère de l'Éducation³⁷⁰. Ce soutien international a permis de renforcer la légitimité et la visibilité des *university women* bulgares dans les milieux universitaire, scientifique et politique de leur pays. L'importance de la venue de Gleditsch se vérifie également à la place qui lui est accordée dans la mémoire officielle de l'association bulgare : l'ouvrage *Women's Movement and Feminism in Modern Bulgaria (1850s-1940s)*, publié par l'association bulgare à l'occasion de son 80^e anniversaire, reproduit une photographie prise lors de la tournée de 1928 :



FIG. 14 – « THE VISIT OF THE CHAIRWOMAN OF THE INTERNATIONAL FEDERATION OF UNIVERSITY WOMEN ELLEN GLEDITSCH AND MRS KLEM IN BULGARIA, IN THE COMPANY OF EKATERINA ZLATOUSTOVA », 1928³⁷¹

Sur cette photographie, on peut voir Gleditsch assise à l'avant de la voiture, en compagnie de Miss R. Klem, membre et déléguée de l'association norvégienne, ainsi que d'Ekaterina Zlotoustova (1881-1952), fondatrice et présidente de l'association bulgare entre 1926 et 1937. Cette dernière, enseignante et traductrice, est une figure importante en Bulgarie, non seulement de par son engagement pour l'éducation des femmes et leur promotion dans le milieu universitaire mais également de par sa stature internationale. Après la Première Guerre Mondiale, Ekaterina Zlotoustova devient l'une des premières femmes bulgares à obtenir un poste au sein du gouvernement, travaillant

³⁷⁰ Daskalova (Krassimira), Nazarska (Georgeta), *Women's Movement and Feminism in Modern Bulgaria, 1850s-1940s*, Sofia, The Bulgarian Association of University Women, 2006, p. 19-20.

³⁷¹ Photographie reproduite *ibid.*, p. 21.

pour le Ministère de l'éducation, notamment en tant que directrice du département pour les institutions culturelles et leur financement. Grâce à son travail, elle se familiarise avec les activités d'organisations internationales, telles que la Société des Nations ou la FIFDU, et fortifie son réseau international en participant aux réunions d'organisations féminines internationales. En 1925, alors qu'elle séjourne à Paris en tant que déléguée auprès du ministère français de l'éducation, elle rencontre personnellement Ellen Gleditsch, avec laquelle elle aurait, selon l'historienne Georgeta Nazarska, eu une correspondance active jusqu'à la fin de sa vie. Leurs retrouvailles en 1928 en Bulgarie illustrent bien l'importance des réseaux et des amitiés entre femmes intellectuelles et scientifiques au cours de l'entre-deux-guerres³⁷².

La photographie donne à voir d'autres éléments intéressants pour comprendre l'organisation pratique de ces tournées présidentielles et leur importance symbolique. Les présidentes voyagent rarement seules ; elles sont souvent accompagnées d'une autre membre de la FIFDU et à chaque étape de leur parcours, elles sont accueillies par les dirigeantes des branches nationales. En Suède, par exemple, Gleditsch est accueillie par son amie et collègue, Eva Ramsted, qu'elle a rencontrée au sein du laboratoire de Marie Curie. Bien qu'aucune des trois femmes ne semble conduire, le choix de poser dans une voiture, symbole de modernité, de développement et d'indépendance, mais aussi de réussite sociale, n'est sans doute pas anodin et permet de renforcer l'image des *university women*.

Voyager à travers le monde demande une organisation très précise et aussi de l'argent... Il importe de justifier ces dépenses importantes, en insistant sur l'intérêt de tels voyages, comme nous avons vu le faire, un peu plus haut, Virginia Gildersleeve. Elle évoquait du reste dans le même discours une dotation de 5 000 dollars, accordée à l'*American Association of University Women* par la Dotation Carnegie pour la paix afin que des conférencières étrangères puissent être invitées dans les branches locales. Elle appelait ses compatriotes et les autres membres de la FIFDU à consacrer cette somme à « envoyer des voyageuses isolées, comme nous l'avions fait pour le Dr. Gleditsch ; et

³⁷² Voir : Nazarska (Georgeta), « Zlatoustova, Ekaterina Hristova (1881-1952) », in Francisca de Haan, Krasimira Daskalova et Anna Loutfi (dir.), *A Biographical Dictionary of Women's Movements and Feminisms. Central, Eastern, and South Eastern Europe, 19th and 20th centuries*, Budapest, New York, Central European University Press, 2006, p. 624-627 [p. 625].

nous espérons que le Professeur Cullis pourra visiter autant de pays que le Dr. Gleditsch »³⁷³.

Si ces voyages occupent une partie considérable de l'emploi du temps des présidentes – qui doivent également assurer leurs charges de recherche et d'enseignement –, ils leur permettent de renforcer leur stature et leur visibilité dans la communauté scientifique et à travers le monde. Caroline Spurgeon tout comme Ellen Gleditsch donnent de nombreuses conférences sur leurs recherches et, comme le signale la Norvégienne, peuvent étendre leur propre réseau en rencontrant des professeurs et chercheurs dans chacun des pays traversés. Les journaux locaux et nationaux publient de nombreux articles à leur sujet, permettant de retracer leurs périples. A travers les entretiens qu'elles leur accordent, les présidentes ont l'opportunité de toucher un public infiniment plus large que celui des *university women*. Lors de son voyage à travers les États-Unis en 1929, Gleditsch multiplie les interviews. Dans un entretien avec le *New York Times* (mars 1929), elle met en avant l'importance des échanges internationaux pour les scientifiques :

Souvent un chercheur a porté un problème aussi loin que les équipements disponibles chez lui et les conditions locales le permettent. À ce stade, la collaboration avec une autre université ou l'opportunité d'entrer dans un laboratoire industriel permettent souvent l'avancée ou la solution d'un problème³⁷⁴.

La circulation en dehors des frontières nationales et la coopération intellectuelle permettent aussi, selon elle, de promouvoir la paix dans le monde. Elle essaye de convaincre les Américains, qui ne font pas partie de la Commission internationale pour la collaboration intellectuelle (CICI), du bien-fondé de cette collaboration. Sa série de conférences la conduit de New-York à Chicago, dans le Dakota du Sud, à Minneapolis, en Californie. Le point d'orgue en est sa participation au congrès national de l'Association des femmes américaines diplômées des universités, à la Nouvelle Orléans. Dans le discours qu'elle y prononce, elle insiste sur le pouvoir de l'amitié et de la coopération internationale et sur le rôle de la Société des Nations, concluant que « pour

³⁷³ Archive IFUW, inv.no 74, Bulletins (Bluebooks), 5th Conference, Geneva, Switzerland, 1929, p. 123.

³⁷⁴ Interview donnée par E. Gleditsch au *New York Times*, 17 mars 1929 : « Often a researcher has carried a problem as far as equipment available at home and the local conditions will permit. At this stage, collaboration with another university or the opportunity to enter an industrial laboratory will often permit the advancement or solution of a problem ».

les générations à venir la compréhension internationale sera aussi naturelle que les yeux et les cheveux³⁷⁵ ».

La légitimité et la reconnaissance dont jouit celle qui préside la FIFDU sont sans commune mesure avec comparaison avec l'accueil qui lui avait été réservé quinze ans auparavant, alors qu'elle était une jeune inconnue travaillant sur la radioactivité. Dans une interview accordée au journal local d'Oakland, en Californie, elle mesure l'évolution des mentalités depuis son premier voyage en 1914 :

Le vieux tabou qui limitait aux hommes le champ des sciences pures est largement dépassé. Bien sûr, les pays scandinaves sont depuis longtemps des leaders pour avoir reconnu aux femmes une complète égalité intellectuelle [...]. Tous les jeunes hommes scientifiques ont cessé d'être agacés ou condescendants envers leurs collègues, et les plus vieux et conservateurs se sont éteints ou se sont soumis aux nouvelles conditions³⁷⁶.

Les portraits que les journaux dressent de ces présidentes voyageuses sont souvent élogieux, et contribuent à les établir en tant que l'idéaltype de la femme scientifique. Lors de son périple présidentiel en 1920, Caroline Spurgeon est présentée par de nombreux journalistes américains comme « étant considérée comme l'une des femmes intellectuelles les plus brillantes d'Angleterre », récipiendaire de nombreuses distinctions universitaires et l'autrice d'ouvrages parus à la fois en anglais et français (*Evening Star*, Washington)³⁷⁷. Un autre journaliste la décrit comme « une femme anglaise distinguée, qui a reçu plus de diplômes universitaires qu'aucune autre femme de sa nationalité ». En juillet 1927, un article de trois pages est consacré à Ellen Gleditsch dans le *Time and Tide*, dans la section « Personalities and Powers »³⁷⁸. La Norvégienne y est présentée comme ayant les « qualités d'un génie », discrète, parlant

³⁷⁵ Interview d'E. Gleditsch, *The Express*, San Antonio, Texas, 14 avril 1929 : « For oncoming generations international understanding would be as natural as eyes and hair ». Cité par Kubanek (Anne-Marie), *Nothing Less than an Adventure ...*, *op. cit.*, p. 85.

³⁷⁶ Interview donnée par E. Gleditsch au journal *The Tribune*, Oakland, Californie, le 2 avril 1929 : « The old taboo which limited the field of pure science to men has largely been broken down. Of course, the Scandinavian countries have long been leaders in admitting women to complete intellectual equality. [...] All of the younger scientific men have ceased to be either resentful of condescending towards their colleagues, and the older and more conservative ones are dying out, or are submitting the new conditions ». Cité par Kubanek (Anne-Marie), *Nothing Less than an Adventure ...*, *op. cit.*, p. 83.

³⁷⁷ Papers of professor Caroline Spurgeon (1890-1936), Royal Holloway Archive and Special Collections, PP7/6/1/3, *Evening Star*, Washington D.C., 8 mars 1920 : « Dr. Spurgeon is considered as one of the most brilliant woman scholars in England. She has received many scholastic honors and is the author of a number of books in both English and French ».

³⁷⁸ 5BFW – Records of the British Federation of University Women, London School of Economics, The Women's Library, 5BFW/Scrapbook, *Time and Tide*, 22 juillet 1927, p. 284-286.

peu mais bien, « rapide et surprenante », ayant bâti sa réputation scientifique dans le champ de la physique chimique, « une branche de la science particulièrement ardue ». La valeur scientifique de ses recherches, souligne le journaliste, a été reconnue à la fois par son propre pays, qui lui accorde le prix Nansen, mais aussi en France et aux États-Unis. L'enseignante à l'université d'Oslo offre un modèle et une source d'inspiration pour ses étudiants, grâce à « son propre amour désintéressé pour la science et sa passion pour le travail ». Son engagement pour les femmes scientifiques, notamment au sein de la FIFDU, occupe une place centrale dans l'article, qui souligne notamment ses efforts pour mettre en place un programme de bourses pour la recherche.

3.3. UNE CREDIBILITE AU-DELA DU CERCLE DES *UNIVERSITY WOMEN* ?

La réception des présidentes de la FIFDU en dehors du cercle des *university women* est difficile à appréhender, notamment du fait des sources disponibles. Les articles dans lesquels elles sont mentionnées sont souvent élogieux, mais il se peut que seuls les articles positifs aient été conservés dans les archives de la FIFDU ou celles, personnelles, des présidentes. Un élément significatif se trouve dans le fait que souvent, au terme de leur mandat, ces femmes continuent à jouer un rôle au sein des sphères dirigeantes internationales, que ce soit dans la Société des nations, dans la Commission internationale de coopération intellectuelle ou, plus tard, à l'UNESCO.

Bien qu'elle refuse la présidence de la FIFDU, Kristine Bonnevie continue à militer pour la promotion de la paix dans le monde, en passant par la coopération internationale entre les pays. Membre de l'Association norvégienne pour la Société des Nations (*Den norske forening for Nationernes Liga*), fondée dès 1919 et présidée par Fridtjof Nansen, elle le remplace pour représenter la Norvège lors de la réunion de la SDN à Genève en 1920. Cette conférence est une véritable opportunité pour elle puisqu'elle reste pendant cinq années la déléguée norvégienne aux réunions de la Société des nations. Dès 1922, elle est élue à ce qui est connu sous le nom de « 5^e commission », spécialisée dans les questions sociales et humanitaires. C'est la première femme à obtenir un poste officiel à la SDN, ce qui ne s'est pas fait sans résistances. Cela lui vaut également d'être remarquée et nommée membre de la Commission internationale de coopération intellectuelle (CICI), un poste qu'elle occupe durant plus de dix ans. Elle y siège aux côtés des plus grands intellectuels de l'époque ; membre très actif de la CICI, elle est spécialement attentive aux questions qui concernent l'utilisation des découvertes

scientifiques, au droit d'auteur, et à la situation dans les pays où la liberté intellectuelle n'est pas assurée³⁷⁹.



FIG. 15 – KRISTINE BONNEVIE SIEGEANT AUX COTES D'ALBERT EINSTEIN LORS DE LA REUNION DE LA COMMISSION INTERNATIONALE DE COOPERATION INTELLECTUELLE ORGANISEE A GØTEBORG EN 1923³⁸⁰

Autre symbole de la reconnaissance croissante dont bénéficient les dirigeantes des *university women* : en 1945, Virginia Gildersleeve est la seule femme représentant les États-Unis lors de la conférence de San Francisco où est mise en place l'Organisation des Nations Unies (ONU). En travaillant avec le gouvernement britannique, elle devient l'une des figures (féminine) de la diplomatie américaine, ce qui lui vaut le statut de « grande dame », selon l'expression d'Helen McCarthy³⁸¹.

4. UNE TRAJECTOIRE EXEMPLAIRE ? ELLEN GLEDITSCH (1878-1968), RADIOCHIMISTE NORVEGIENNE

En 1926, la Norvégienne Ellen Gleditsch devient la troisième présidente de la FIFDU, la première à représenter un pays non anglo-saxon. Aux côtés de Kristine Bonnevie, première professeure d'université de Norvège, et de Lilli Skonhoft, juriste, elle a participé à la fondation de la branche norvégienne des femmes diplômées des

³⁷⁹ Nordal (Inger), Hessen (Dag O.), Lie (Thore), *Kristine Bonnevie...*, *op. cit.*

³⁸⁰ Universitetshistorisk fotobase, Museum for Universitets- og vitenskapshistorie, Oslo.

³⁸¹ McCarty (Helen), *Women and the World : The Rise of the Female Diplomat*, London, Bloomsbury, 2014, p. 220.

universités – la *Norske Kvinnelige Akademikere Landsforbund* (NKAL) – qui est affiliée à la FIFDU dès 1921. La trajectoire de Gleditsch illustre tout particulièrement l'importance et le rôle que jouent des séjours auprès d'universités ou d'institutions de recherche à l'étranger dans la reconnaissance scientifique d'un individu, et tout particulièrement d'une femme à cette époque, en tension entre l'échelle internationale et l'échelle nationale. A travers l'analyse de la trajectoire d'Ellen Gleditsch, il s'agit de réfléchir à la manière dont, individuellement et en relation avec le contexte dans lequel elle évolue, la Norvégienne parvient à s'imposer à la fois sur la scène scientifique internationale et dans le monde académique norvégien³⁸².

Le portrait est structuré autour des différentes étapes d'une carrière et d'une reconnaissance. Les archives de l'université d'Oslo, de la NKAL ou encore les coupures de journaux permettent d'étudier la trajectoire scientifique d'Ellen Gleditsch, mais surtout ses correspondances avec des scientifiques célèbres de son temps ou avec des membres de la FIFDU constituent des sources très riches pour approcher la manière dont la Norvégienne construit et développe son réseau et ses amitiés³⁸³. Il restera à s'interroger sur le postulat formulé par deux des biographes de Gleditsch, Anne-Marie Kubanek et Grete Grzegorek, aux yeux desquelles la Norvégienne présente un modèle

³⁸² Alors qu'en son temps, Ellen Gleditsch est une figure scientifique et publique importante sur la scène internationale et en Norvège, elle a été, à l'instar de nombreuses femmes scientifiques, une oubliée de l'histoire des sciences. Les choses ont toutefois changé. En 1987, deux de ses anciens élèves publient un ouvrage retraçant sa trajectoire : Kronen (Torleiv), Pappas (Alexis), *Ellen Gleditsch : et liv i forskning of medmenneskelighet* [Une vie de recherche et de compassion], Oslo, Aventura Forlag, 1987. L'ouvrage inclut notamment la correspondance entre Ellen Gleditsch et des chercheurs reconnus, telle Marie Curie. En 1997 paraît le chapitre de Kubanek (Anne-Marie), Grzegorek (Grete), « Ellen Gleditsch : Professor and Humanist », in Marlene and Geoffrey Rayner-Canham (dir.), *A Devotion to Their Science...*, op. cit., p. 51-75. Anne-Marie Kubanek publie en 2010 une biographie, *Nothing Less Than an Adventure...*, op. cit. L'ouvrage exploite de nouvelles sources, notamment des entretiens oraux avec la famille et des anciens élèves de Gleditsch. Le travail le plus complet et récent réside dans la thèse de doctorat soutenue en 2005 par Annette Lykknes et publiée sous forme de trois articles. Chimiste de formation, A. Lykknes s'intéresse aux recherches de Gleditsch afin d'analyser leur impact dans la reconnaissance de la chercheuse et de les mettre en perspective dans l'histoire de la discipline de la radioactivité. Voir : Lykknes (Annette), Hragh (Helge), Kvittingen (Lise), « Ellen Gleditsch : Pioneer woman in radiochemistry », in *Physics in Perspective*, vol. 6, n° 2, 2004, p. 126-155 ; Lykknes (Annette), Kvittingen (Lise), Børresen (Anne Kristine), « Appreciated abroad, depreciated at home. The career of a radiochemist in Norway : Ellen Gleditsch (1879-1968) », *Isis*, n° 95, 2004, p. 576-609 ; Id., « Ellen Gleditsch : Duty and Responsibility in a Research and Teaching Career, 1916-1946 », *Historical Studies in the Physical and Biological Sciences* 36, n° 1, 2005, p. 131-188. Lykknes (Annette), « Ellen Gleditsch : Woman Chemist in IUPAC's Early History », *Chemistry International*, vol. 41 (3), 2019, p. 26-27.

³⁸³ Le fonds Gleditsch du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Norvège conserve les lettres reçues par E. Gleditsch de la part de différents scientifiques de son temps, notamment Marie Curie. Les archives Marie Curie, à Paris, donnent accès à l'autre partie de la correspondance entre les deux femmes. Ces lettres sont importantes pour comprendre la formation de réseaux formels et informels et permettent de reconsidérer la place des rapports personnels et de ce que l'on appelle la *personal agency*.

alternatif à celui de Marie Curie pour les femmes en science – et alors même que les deux chercheuses ont entretenu une relation forte, la Française servant d’abord de mentor à celle qui est devenue sa collègue et amie.

4.1. ITINERAIRE D’UNE ETUDIANTE NORVEGIENNE AU DEBUT DU XX^E SIECLE

Ellen Gleditsch est née en 1879 à Mandal, une petite ville portuaire du sud de la Norvège, dans un milieu familial appartenant à l’élite sociale et culturelle. Ayant terminé ses études à l’université d’Oslo, le père, Karl Kristian Gleditsch (1851-1913), commence sa carrière en tant qu’enseignant dans le collège de Mandal. En 1879, il se marie avec l’une de ses anciennes étudiantes, Petra Brigitte Hansen, qui donne naissance la même année à leur premier enfant, Ellen. Lorsqu’elle a huit ans, le père est nommé directeur de l’*Høyere Allmenskole* – équivalent d’un lycée public – de la ville de Tromsø, une ville portuaire située au-delà du cercle polaire arctique³⁸⁴. Il prend part à la vie politique de la ville, les espaces d’enseignement, en Norvège, servant également de lieux de regroupement pour la communauté. S’il jouit d’un grand prestige, et, d’après les papiers de la ville, a l’un des salaires les plus élevés, sa famille n’en est pas riche pour autant, puisqu’il faut subvenir aux besoins d’une fratrie de dix enfants. D’après l’une des biographes d’Ellen Gleditsch, la mère joue un rôle important dans l’éducation de ses filles, en particulier de son aînée³⁸⁵. Bien que femme au foyer – comme la plupart des Norvégiennes appartenant aux classes sociales supérieures à cette époque – elle est très active socialement et politiquement et partage les idées libérales de son époux. Elle est notamment membre de la branche locale de la *Kvindestemmerettsforeningen*, une organisation fondée en 1885 par Gina Krog, militante pour l’octroi du suffrage aux femmes³⁸⁶. L’historienne norvégienne Ida Blom souligne, dans le cas de la Norvège notamment, le lien fort qui existe, dans les organisations féminines libérales, entre la revendication du droit de vote et celle de l’accès à l’éducation supérieure pour les femmes³⁸⁷. Ellen Gleditsch grandit ainsi dans un environnement libéral, sensible aux

³⁸⁴ Connu pour être un enseignant progressiste et libéral, Karl Kristian Gleditsch profite de son statut de directeur de lycée pour promouvoir une vision nouvelle de l’enseignement et de la pédagogie, plus libérale, dans laquelle l’élève jouit d’une plus grande liberté. Cette vision s’inscrit à l’encontre de celle qui règne en Norvège à la fin du XIX^e siècle et dans laquelle domine un apprentissage théorique strict.

³⁸⁵ Kubanek (Anne-Marie), *Nothing Less Than an Adventure...*, *op. cit.*, p. 7.

³⁸⁶ Lønnå (Elisabeth), « Kvindestemmerettsforeningen », in *Store norske leksikon* mis en ligne le 9 mai 2017 [consulté le 25 octobre 2018] : <https://snl.no/Kvindestemmerettsforeningen>.

³⁸⁷ Blom (Ida), « Troubled and Secure Gender Identities in a Changing Society : Norway at the End of the Long Nineteenth Century », in Hilde Danielsen, Kari Jegerstedt, Ragnhild L. Muriaas, Brita Ytre-Arne (dir.), *Gendered Citizenship and the Politics of Representation*, Londres, Palgrave Macmillan, 2016, p. 37-60.

questions des droits et de l'émancipation des femmes. Si l'influence de son milieu se ressent particulièrement dans l'éducation qu'elle reçoit, la jeune Norvégienne n'en est pas moins confrontée à de nombreuses barrières liées à son sexe.

Comme la plupart des filles appartenant aux classes supérieures, elle fait ses premiers pas dans une école privée pour filles à Tromsø. Ces écoles proposent un cursus différent des écoles pour garçons et ne préparent pas leurs élèves à l'examen final du collège qui permet d'accéder au lycée. Cependant, grâce aux cours privés que lui dispense son père, notamment en latin et en mathématiques, Ellen Gleditsch réussit l'examen final et s'inscrit dans le lycée que dirige son père. En 1895, elle obtient une mention très bien à ses examens de mathématiques. Pour autant, elle ne se présente pas à l'*Artium*, l'examen d'entrée à l'université en Norvège. Son père lui trouve une place chez un pharmacien – Svendsen – auprès duquel elle se forme en tant que chimiste. Cette décision, malgré l'environnement libéral et progressiste, est symptomatique de l'idée que la société norvégienne se fait de l'éducation des femmes. Alors que ses frères passent l'*Artium* et s'inscrivent à l'université, Ellen Gleditsch n'a pas la possibilité de poursuivre des études supérieures, le domaine de la pharmacie offrant peut-être des débouchés professionnels plus acceptables pour une femme. Elle apprend auprès de Svendsen les rudiments de la chimie : en 1900, elle obtient son diplôme d'assistante pharmacienne, suivi, deux ans plus tard, du diplôme de pharmacienne. Alors que sa famille s'installe à Trondheim, ville dans laquelle le père vient d'être nommé directeur du lycée, la jeune femme part s'installer seule dans la capitale norvégienne afin de tenter d'y poursuivre ses études.

Redisons que l'inscription à l'université ne peut se faire sans l'obtention de l'*Artium* – auquel les Norvégiennes ont le droit de s'inscrire à partir de 1882. Au tournant du siècle, les étudiantes font toujours figures d'exception : elles représentent environ 5 % de la population estudiantine. Ces premières générations, auxquelles appartient Gleditsch, partagent des traits communs : elles appartiennent aux classes supérieures et à une certaine élite culturelle. En l'absence de préparation aux examens dans les écoles pour filles, elles ont souvent besoin du soutien moral et financier des leurs, ne serait-ce que pour prendre des cours particuliers afin d'acquérir un niveau équivalent à celui que dispensent les lycées pour jeunes hommes³⁸⁸.

³⁸⁸ Cabanel (Anna), *Pionnières du Nord...*, op. cit., p. 14-63.

La trajectoire d'Ellen Gleditsch ne fait donc pas figure d'exception. Dans une interview qu'elle a accordée au journal *Urd* en 1910, elle raconte les difficultés qu'elle a rencontrées au moment de préparer l'examen d'entrée à l'université³⁸⁹. L'une des premières est de nature économique : devant subvenir à ses besoins et prendre des cours, elle est contrainte de trouver un travail et devient technicienne de laboratoire. Comme elle le dit elle-même : « C'était d'abord une question de pain, puis de science ». En 1903, elle obtient un poste d'assistante au laboratoire de chimie de l'Université d'Oslo. Deux ans plus tard, elle se présente en candidate libre à l'*Artium*, dans le lycée que dirige son père à Trondheim, et en 1906, après avoir réussi à passer un examen préliminaire en sciences, elle s'inscrit à l'université afin de suivre des cours de chimie. Dans le même temps, elle devient l'assistante de laboratoire principale du professeur de chimie Eyvind Bødtker. Ce dernier, comme nous allons le voir, joue un rôle primordial dans la carrière de la jeune femme.

4.2. LA CONSTRUCTION D'UNE TRAJECTOIRE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE (1907-1914)

Au tournant du XX^e siècle, l'offre scientifique et universitaire, notamment en termes de radioactivité et de physique-chimie, est bien moins développée en Norvège que dans les grands centres universitaires européens. Paris, avec la découverte de la radioactivité par Becquerel en 1896 et la renommée de Pierre et Marie Curie, récompensés d'un prix Nobel en 1904 pour leurs recherches, s'impose comme l'une des capitales scientifiques dans ce domaine. Le professeur de chimie de l'université d'Oslo, Bødtker, séjourne ainsi à plusieurs reprises dans la capitale française, afin de profiter de l'environnement scientifique et universitaire de la capitale parisienne et de pouvoir échanger avec des scientifiques réputés dans son domaine. Lors de ses absences, il délègue la responsabilité de son laboratoire à sa jeune assistante, une marque de confiance qui mérite d'être remarquée dans un environnement universitaire norvégien encore très masculin. De retour dans son pays, il recommande fortement à son assistante de voyager en Europe afin de se former dans des laboratoires réputés aux côtés de scientifiques tels que Marie Curie, qu'il a eu l'occasion de rencontrer lors de son séjour parisien. Sachant que le laboratoire Curie recherche une nouvelle chimiste, il s'empresse de recommander son assistante. Lors d'un court séjour à Paris en 1907, il espère rencontrer Marie Curie afin de lui exposer directement sa requête. Devant son absence, il lui laisse une lettre

³⁸⁹ Interview d'Ellen Gleditsch par Sophie Faye à Paris, le 14 janvier 1911, publiée dans le journal *Urd*. Cité par Kubanek (Anne-Marie), *Nothing Less Than an Adventure...*, *op. cit.*, p. 11.

dans laquelle il lui demande d'accepter la jeune Norvégienne dans son laboratoire. « M^{elle} Ellen Gleditsch », écrit-il, « préparateur au laboratoire de chimie de l'université de Christiania, m'a chargé de vous demander si vous voulez bien l'admettre à votre laboratoire l'automne prochain ». Il décrit son assistante comme étant une « chimist [sic] très instruit, très intelligent », et, selon un schéma classique, comme une scientifique désintéressée, travaillant « seulement par amour de la science, pas pour l'obtention d'un grade quelconque³⁹⁰ ».

Dès juillet 1907, Marie Curie répond directement à Ellen Gleditsch, lui proposant de l'accueillir dans son laboratoire à partir du mois d'octobre. Si elle accepte, c'est à la condition que la chimiste norvégienne s'occupe en priorité de séparer et recristalliser les sels de baryum que contiennent certains radiums, dans le but de produire de purs sels de radium. Cette « besogne », souligne Marie Curie, a « un intérêt général » pour l'ensemble des chercheurs du laboratoire. En produisant des sels de radium, elle œuvrera au bénéfice de tous, en fournissant les matériaux de base que requiert la recherche en radioactivité. En échange de ce travail, elle sera exemptée des droits de laboratoire. En outre, ajoute la directrice, « vous pourrez en même temps entreprendre un autre travail offrant plus d'intérêt et pouvant fournir des résultats nouveaux³⁹¹ ».

Les travaux récents portant sur le laboratoire de Marie Curie et notamment sur la place qu'y occupent les femmes, ont remis en cause l'idée répandue selon laquelle Marie Curie aurait plus particulièrement soutenu des candidatures féminines ; son critère principal de sélection tenait en fait aux compétences scientifiques des candidats. Les femmes, et notamment celles d'origine étrangère, sont toutefois fortement présentes au sein du laboratoire, comme c'est du reste le cas dans les autres grands laboratoires européens spécialisés dans la radioactivité, tel celui de Stephan Meyer à Vienne. D'une manière générale, les chercheurs ont contribué à mettre en évidence l'opportunité inédite qu'offre, pour les femmes, le développement de nouvelles branches au sein d'une discipline, parfois qualifiées de nouvelles sciences³⁹².

³⁹⁰ Archives du Musée Curie, Paris, Lettre de E. Boedtker à Marie Curie, 1907, n° 688, 2 feuillets, original en français. Nous avons respecté la langue de l'original.

³⁹¹ Bibliothèque nationale de Norvège, département des manuscrits Fonds Gleditsch : NBH Brevs 456, correspondance entre M. Curie (émetteur) et E. Gleditsch (destinataire), 20 juillet 1907.

³⁹² Voir, par exemple, Richmond (Marsha L.), « Women in the Early History of Genetics : William Bateson and the Newnham College Medelians, 1900-1910 », *Isis*, n° 92, 2001, p. 55-90 ; Rayner-Canham (Geoffrey), Rayner-Canham (Marlene), *A Devotion to their Science*, *op. cit.* ; Stamhuis (Ida H.), « Historical Considerations on "Women Scholars and Institutions" », *op. cit.* ; ou encore Stamhuis (Ida

Le choix du départ à l'étranger pour poursuivre des études est une stratégie commune pour les étudiants au tournant du siècle, et tout particulièrement pour les étudiants norvégiens qui souhaitent se spécialiser dans des domaines scientifiques précis. Bødtker a lui-même effectué plusieurs séjours d'études en France, afin de parfaire ses connaissances en chimie organique. L'université d'Oslo n'offre pas à cette époque des équipements satisfaisants pour étudier la radioactivité. Les laboratoires les plus prestigieux et les plus performants dans ce domaine sont ceux que dirigent Rutherford (Cambridge), Meyer (Vienne), Boltwood (Yale) et Marie Curie (Paris). Pour envisager une carrière dans la science, il est crucial pour les étudiants norvégiens de rejoindre des laboratoires et/ou des universités reconnus à travers le monde. Outre l'accès aux équipements les plus modernes que possèdent de tels centres, étudier à l'étranger est un moyen de construire un réseau professionnel scientifique. En intégrant des groupes de travail efficaces, en rencontrant et en travaillant avec les plus grands professeurs de l'époque ou dans les universités et laboratoires les plus prestigieux, les scientifiques norvégiens créent des liens qu'ils conservent, et qu'ils peuvent « rentabiliser », après leur retour dans leur pays.

Acceptant les conditions de Marie Curie, Ellen Gleditsch emménage à Paris à l'automne 1907, à l'âge de 29 ans. Bien qu'assistante de chimie à l'université d'Oslo, la Norvégienne n'a encore aucune expérience en recherche, et encore moins dans le domaine de la radioactivité. En moins d'une année pourtant, elle passe du statut d'élève à celui d'assistante personnelle de Marie Curie, une promotion qui traduit à la fois la confiance que la directrice accorde à ses capacités et l'importance du travail que la jeune Norvégienne fournit. Plus encore, cette promotion est liée à un enjeu qui passionne la communauté scientifique travaillant sur la radioactivité, et particulièrement d'éminents chercheurs tels que William Ramsey, Ernest Rutherford, Bertram Boltwood et Frederick Soddy, qui suivent avec intérêt les expériences menées par les deux femmes.

En juillet 1907, en effet, quelques mois avant l'arrivée à Paris d'Ellen Gleditsch, Sir William Ramsey, un chimiste anglais, a rendu compte d'une grande découverte. Il a observé la formation de lithium et d'argon lorsque les sels de cuivre (Cu^{2+}) sont soumis

H.), Monsen (Arve), « Kristine Bonnevie, Tine Tammes and Elisabeth Schieman in Early Genetics: Emerging Chances for a University Career for Women », *Journal of the History of Biology*, vol. 40, n° 3, p. 427-466.

aux « émanations » de radium³⁹³. Cette découverte attire l'attention, en particulier celle de Rutherford et de Boltwood. Le premier écrit à ce sujet au second : « Si Ramsey a raison, le domaine de la radioactivité entre dans une nouvelle phase³⁹⁴ ». L'aspect révolutionnaire de l'expérience tient au fait qu'un atome stable (ici le cuivre) pourrait se désintégrer en un autre élément (comme le lithium) par la seule exposition aux « émanations » de radium. Ramsey (1852-1916) est l'un des chimistes britanniques les plus connus de son époque. Il a bâti sa réputation en découvrant les cinq gaz inertes que sont l'argon, l'hélium, le néon, le krypton et le xénon et a reçu en 1904 le Prix Nobel de Chimie pour cette découverte. Son intérêt pour la radiochimie est lié à l'hypothèse formulée par Rutherford selon laquelle les émanations produites par la désintégration radioactive seraient des gaz inertes. S'associant à Soddy, un ancien élève de Rutherford, il confirme l'hypothèse de ce dernier : des éléments chimiques peuvent se désintégrer pour former d'autres éléments connus. Ramsey collabore ensuite avec Alexander Thomas Cameron, un biochimiste d'origine britannique et, malgré leur manque d'expérience dans le domaine de la radioactivité, ils font de nombreuses découvertes, qui étonnent les spécialistes. Boltwood, Rutherford et Marie Curie remettent en cause l'hypothèse selon laquelle l'hélium, mais aussi le néon et l'argon pourraient être produits à partir du radium. Les deux premiers n'ont pas de radium en quantité suffisante pour reproduire l'expérience et vérifier le résultat obtenu par Ramsey. La tâche incombe à Marie Curie, qui a une grande quantité de radium en sa possession et qui confie à Ellen Gleditsch l'éminente responsabilité de tester les résultats de Ramsey.

Ce travail est suivi par l'ensemble de la communauté scientifique. Dans les pages que Gleditsch a consacrées à Marie Curie, elle écrit : « J'ai toujours considéré que la plus grande chance de ma vie est d'avoir été intégrée à cette recherche³⁹⁵ ». En effet, la Norvégienne travaille avec et sous la direction de Marie Curie, ce qui lui permet à la fois de bénéficier d'une formation d'excellence et de participer à la résolution d'un

³⁹³ Aujourd'hui, ces « émanations » sont connues comme étant du radon, un gaz rare, radioactif, chimiquement inerte, formé au cours de la désintégration radioactive (ou nucléaire) spontanée du radium.

³⁹⁴ Cité par Badash (Lawrence), *Rutherford and Boltwood : letters on radioactivity*, New Haven, Yale University Press, 1969, p. 159 : « If Ramsey is right, the subject of radioactivity enters a new phase », lettre datant du 28 juillet 1907.

³⁹⁵ Gleditsch (Ellen), « Marie Skłodowska Curie », *Nordisk Tidskrift*, vol. 35, 1959, p. 417-434. Cité par Kubanek, (Anne-Marie W.), *Nothing Less Than an Adventure...*, *op. cit.*, p. 30.

problème d'intérêt primordial dans le domaine de la radioactivité³⁹⁶. Les deux femmes reproduisent l'expérience de Ramsey ; elles constatent des erreurs susceptibles de fausser le résultat. Et elles avancent que c'est à cause du vase de verre utilisé que le produit final contient du lithium. Elles renouvellent l'expérience d'abord avec un vase de quartz, comme l'avait fait auparavant Ramsey, et démontrent que l'utilisation de ce matériel entraîne la production d'un résidu contenant une trace de lithium. Employant alors un verre de platine, elles parviennent à prouver la fausseté des résultats du Britannique et publient leurs conclusions dans la revue *Radium* de 1908, dans un article cosigné, intitulé : « Action de l'émanation du radium sur les solutions des sels de cuivre »³⁹⁷. Signer un article en apposant son nom à côté de celui de Marie Curie permet à Ellen Gleditsch de s'imposer sur la scène scientifique internationale, et d'autant plus que la réfutation des travaux de Ramsey et Cameron rencontre beaucoup d'écho dans le monde de la recherche sur la radioactivité³⁹⁸.

Cette expérience s'avère capitale pour la Norvégienne et lance sa carrière en radiochimie. Par la suite, elle choisit d'étudier l'uranium et les minéraux contenant du thorium (un minéral découvert en Norvège et dont la radioactivité a été étudiée entre autres par Marie Curie en 1898), orientant ses recherches vers les questions de la décroissance radioactive et de la relation entre les éléments lorsqu'ils subissent une transformation. Elle publie dès 1909 son premier article personnel sur la quantité relative de radium et d'uranium dans les minéraux radioactifs. Sa recherche est suivie de très près par la communauté scientifique internationale³⁹⁹.

En plus de la formation pratique reçue aux côtés de Marie Curie, Gleditsch suit des cours à l'université de la Sorbonne en chimie, physique, minéralogie et surtout en

³⁹⁶ Lykknes (Annette), Kvittingen (Lise), Borresen (Anne Kristine), « Struggles and Achievements. Ellen Gleditsch (1879-1969) : Norwegian Female Radiochemist », in Sona Strbanova, Ida H. Stamhuis et Katerina Mojsejova (dir.), *Women Scholars and Institutions...*, op. cit., p. 693-725.

³⁹⁷ Curie (Marie), Gleditsch (Ellen), « Action de l'émanation du radium sur les solutions des sels de cuivre », *Le Radium*, vol. 5, n° 8, 1908, p. 225-227. La première page de cet article est reproduite dans l'annexe 13.

³⁹⁸ Cf. la lettre de Rutherford à Boltwood, 23 août 1908, cité par Badash (Lawrence), *Rutherford and Boltwood...*, op. cit., p. 184 : « This at once brings me to consideration of Ramsey who has done so much to put it in disorder. You will have seen that Mme Curie has blown his lithium production. I may mention in confidence that we have also found his neon production to be derived from the external air [...]. All his work of the last few years appears to be disintegrating at a very rapid rate ».

³⁹⁹ Lykknes (Annette), Kvittingen (Lise), Borresen (Anne Kristine), « Struggles and Achievements... », op. cit.

radiochimie – des cours dispensés par la directrice elle-même⁴⁰⁰. En 1912, elle est licenciée ès sciences. L'offre de l'université parisienne en termes de formation théorique dans ces disciplines en plein développement n'a pas de commune mesure avec celle de l'université norvégienne à la même époque. De retour dans son pays, après avoir passé près de cinq années dans le laboratoire parisien, Gleditsch est chargée par l'université d'Oslo de donner quelques cours portant sur la radioactivité et de superviser le travail de laboratoire. Ses recherches pâissent toutefois du manque de matériel spécifique et elle peine à poursuivre ses travaux sur la demi-vie radioactive. Ces facteurs la poussent à rechercher de nouvelles opportunités de séjours à l'étranger. Dès 1913, elle postule auprès de *The American-Scandinavian Foundation* et obtient une bourse pour aller étudier aux États-Unis⁴⁰¹. Elle contacte deux scientifiques américains de renom, travaillant dans des universités de prestige : Bertram Boltwood à Yale (New Haven) et Theodore Lyman à Harvard, et demande à intégrer leur laboratoire. La réaction de Lyman est symptomatique du climat misogyne qui peut régner dans le domaine des sciences. Gleditsch devait rapporter, dans une interview parue dans le journal norvégien *Dagbladet* en 1964, la réponse de l'Américain : « Aucune femme n'a jusqu'à présent mis un pied dans le laboratoire de physique d'Harvard⁴⁰² ». À Yale, Boltwood hésite : le nom de Gleditsch ne lui est pas inconnu, puisqu'elle s'est fait connaître en étudiant avec Marie Curie l'expérience de Ramsey. Pour autant, sa réponse, apparemment positive et flatteuse, n'encourage pas la Norvégienne à venir travailler dans son laboratoire, qui n'est « pas aussi bien fourni en préparations radioactives que ce que vous avez dû être habituée à avoir à votre disposition au cours de votre séjour dans le laboratoire de Madame Curie à Paris⁴⁰³ ». Dans une lettre à

⁴⁰⁰ Ce poste était celui de Pierre Curie – une chaire qui lui a été dévolue après l'obtention du prix Nobel. Marie Curie accepte de reprendre la fonction après sa disparition : en novembre 1906, elle devient la première femme à enseigner dans cette université prestigieuse, quoique sans le titre qui devrait lui être attaché.

⁴⁰¹ *The American-Scandinavian Foundation* a été mise en place en 1911 par l'industriel dano-américain Niels Poulson pour promouvoir la coopération et la compréhension mutuelle internationale à travers les échanges scolaires et culturels entre les États-Unis d'Amérique et le Danemark, la Finlande, l'Islande, la Norvège et la Suède.

⁴⁰² Cité par Kubanek (Anne-Marie W.), *Nothing Less Than an Adventure...*, op. cit., p. 53 : « No woman has so far set her foot in the physics laboratory of Harvard ».

⁴⁰³ Bibliothèque nationale de Norvège, département des manuscrits Fonds Gleditsch : NBH Brevs 456. Lettre de Bertram Boltwood à Ellen Gleditsch, La Haye, 11 septembre 1913, « In regard to your carrying on scientific work in radioactivity at my laboratory in New Haven, I may state that I should be very glad to have you do so provided that the facilities I can offer are sufficient to make you feel that it is worth your while. My laboratory occupies a portion of the new building for physics ans, although the equipment in the way of apparatus is quite satisfactory, I am not all well supplied with radioactive preparations such

Rutherford, cependant, dans laquelle il lui fait part de la demande formulée par Gleditsch, sa réaction est plus crue. Il laisse en effet entendre que si une femme veut venir travailler dans un laboratoire, c'est en vue de se marier ; et de conclure sur cette note d'humour qui révèle les préjugés sexistes prévalant à cette époque : « Dites à Mme Rutherford qu'une coupe à fruit en argent ferait un très bon cadeau de mariage !!!⁴⁰⁴ ».

Mais malgré la réserve que marque Boltwood, la Norvégienne débarque à New York au mois d'octobre 1913 et rejoint le laboratoire de Yale où elle demeure jusqu'en 1914. Et son arrivée attire l'attention des journalistes : Ellen Gleditsch est à la fois la première femme boursière de la fondation Americano-Scandinave et l'ancienne étudiante d'une célébrité scientifique, Marie Curie. Dans sa biographie, Kubanek reproduit l'article du *New York Press*, intitulé « Famous Woman Scientist to Discover Cheap Method of Extracting Radium ». Le journaliste y exprime son étonnement de rencontrer une femme scientifique qui soit à la fois féminine et intelligente :

Cette jolie petite femme aux grands yeux bruns et aux lèvres douces et souriantes, l'une des femmes scientifiques les plus remarquables ? Impossible ! Où sont ses lunettes, sa sévérité, son allure d'indépendance ? Qu'ont à voir des mots tels que radioactivité ou rayons gamma avec de si douces lèvres ? Si vous voyez Miss Ellen Gleditsch après avoir entendu sa réputation, votre idée préconçue de ce à quoi elle devrait ressembler pourrait refuser de disparaître à la vue de la plaisante réalité. Cela finira par arriver cependant. Elle est tout aussi charmante qu'elle le paraît, et tout aussi célèbre que ce que vous aviez entendu dire⁴⁰⁵.

Ses recherches au sein du laboratoire de Boltwood s'avèrent importants pour le reste de sa carrière. Bien qu'elle ne parvienne pas à trouver un moyen de réduire les coûts de production du radium – ce qui aurait pu permettre de faciliter son utilisation, spécialement dans le domaine médical –, la Norvégienne détermine la demi-vie de l'élément radioactif à 1686 années. La valeur allait servir de référence pour la communauté scientifique internationale pendant près de trente-cinq ans, avant qu'elle ne soit redéfinie. Au cours de son séjour aux États-Unis, Gleditsch s'attaque également à

as you must have become accustomed to have at hand during your experiences in Madame Curie's laboratory in Paris ».

⁴⁰⁴ Cité par Badash (Lawrence), *Rutherford and Boltwood...*, *op. cit.*, p. 285-286.

⁴⁰⁵ Interview d'Ellen Gleditsch, *The New York Press*, 16 octobre 1913 : « That pretty little woman with the large brown eyes and the soft and smiling lips one of the most remarkable feminine scientific investigators ? Impossible ! Where are her glasses, her severity, her aspect of independence ? What have such words as radioactivity and gamma rays to do with such sweet lips ? If you saw Miss Ellen Gleditsch after having been warned of her reputation, your preconceived notion of what she should be like would refuse to vanish at the pleasant reality. And it would have to eventually. She is just as charming as she seems, and she is just as famous as you've heard ». Cité par Kubanek (Anne-Marie W.), *Nothing Less Than an Adventure...*, *op. cit.*, p. 55-56.

la question de la détermination de l'âge des formations géologiques, un champ encore peu étudié ; et ses travaux l'imposent comme l'une des expertes mondiales dans le domaine. En 1914, le président de l'American Chemical Society, le professeur Theodore William Richards, l'invite à visiter Harvard, et Theodore Lyman, qui avait refusé de l'accueillir dans son laboratoire, est disposé désormais à ce qu'elle vienne y travailler. Ses nouveaux égards, exceptionnels envers une femme, témoignent de l'importance que la Norvégienne a acquise dans la communauté scientifique, au sein de laquelle elle a réussi à s'imposer comme une experte dans le domaine de la radioactivité.

4.3. UNE RECONNAISSANCE TARDIVE : LA VOIE DU PROFESSORAT (1917-1929)

La carrière de la radiochimiste norvégienne s'est construite en négociation constante entre la scène scientifique internationale et celle de la Norvège. L'analyse des enjeux liés à son élection, tardive, en tant que professeure permet de mieux saisir le type de *persona* scientifique qu'Ellen Gleditsch se bâtit, et de souligner l'importance des séjours à l'étranger et des rencontres culturelles. A Paris puis aux États-Unis elle a su construire un réseau international, qui se compose de scientifiques renommés dans son champ d'étude, et qu'elle entretient tout au long de sa carrière, par le biais de collaborations scientifiques, de visites, d'échanges épistolaires. Sa correspondance avec Marie Curie est éclairante à ce sujet ; les deux femmes échangent régulièrement des nouvelles quant à leurs travaux, et la savante franco-polonaise propose à son ancienne assistante de revenir travailler dans son laboratoire ; elle lui soumet même un problème et des expériences à réaliser. Au cours de son séjour aux États-Unis, Ellen Gleditsch la tient informée des recherches qu'elle entreprend et des résultats qu'elle obtient. De retour en Norvège, elle lui écrit ainsi :

Je viens de finir le travail sur la période du radium, dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. La période est bien plus courte qu'a trouvé Mr. Boltwood, certainement l'ionium n'a pas été complètement séparé des minéraux dans ses expériences. [...] J'ai envoyé une note sur ces résultats à l'*American Journal of Science* parce que le travail a été commencé en Amérique, tandis que j'avais la bourse américaine-scandinave. J'ai l'intention de publier le travail avec plus de détails dans l'académie des sciences en Norvège et alors en français⁴⁰⁶.

Une dizaine d'années plus tard, la relation entre les deux femmes est toujours solide, comme le montre une lettre que Marie Curie envoie à Gleditsch en décembre 1924. « Si

⁴⁰⁶ Archive du Musée Curie, Paris, correspondance entre Ellen Gleditsch et Marie Curie, 1907-1932, 130 feuillets, lettre n° 785, 1915 (en français)

vous voulez vous associer au groupe formé par M. Vernadsky et Melle Chamié », écrit-elle, « je pense que vous pourriez faire utilement du travail sur les minéraux pendant le temps où vous resterez à Paris », avant d'ajouter plus loin : « Je pourrais aussi vous proposer de déterminer le poids atomique d'un mélange Thorium-Ionium que je suis en train de préparer et de purifier, ce travail serait à publier en collaboration avec moi⁴⁰⁷ ».

Ces contacts internationaux sont d'une importance vitale pour Ellen Gleditsch comme en témoigne la correspondance échangée avec ses ami(e)s de l'étranger. Après être rentrée des Etats-Unis, elle travaille à Oslo comme *university fellow* puis comme *associate professor* et se sent isolée dans le milieu universitaire norvégien, où la recherche en radioactivité reste spécialement peu développée. L'année même de son retour (1915), elle écrit à Marie Curie : « J'ai des amis ici, des chimistes et des physiciens, mais personne parmi eux n'a fait grand-chose en radioactivité [...] ». Un peu plus loin, relatant sa rencontre avec la chimiste suédoise Eva Ramstedt, avec qui elle avait travaillé dans le laboratoire parisien, elle ajoute : « je suis un peu isolée – au point de vue radioactivité - à Kristiania bien que vivant dans un milieu intellectuel intéressant, comme je vous ai dit⁴⁰⁸ ». C'est pour combattre cette forme de solitude scientifique qu'elle multiplie les voyages professionnels. En 1919, par exemple, elle demande l'autorisation à Marie Curie de revenir travailler dans le laboratoire parisien, en expliquant qu'elle « désire surtout de sentir de nouveau l'air des instituts scientifiques et de me trouver dans un milieu où la radioactivité et la chimie physique sont les choses principales⁴⁰⁹ ».

Ce retard norvégien dans un champ prometteur comme celui de la radiochimie est également déploré par les deux professeurs de chimie de l'université d'Oslo, Bødtker et Goldschmidt, qui réclament la construction d'un nouveau laboratoire, plus spacieux et plus moderne. En 1918, un comité chargé de superviser l'entreprise est créée ; Ellen Gleditsch est la seule femme à en faire partie. Grâce à ses compétences linguistiques et ses voyages d'étude, elle a une grande connaissance des laboratoires européens et américains ; elle participe au renouvellement de l'université norvégienne en prenant

⁴⁰⁷ Bibliothèque nationale de Norvège, département des manuscrits Fonds Gleditsch : NBH Brevs 456, 24 décembre 1924.

⁴⁰⁸ Archives du Musée Curie, Paris, correspondance entre E. Gleditsch et M. Curie, lettre n° 785, 1915.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, lettre n° 841, 1919.

appui sur les modèles étrangers⁴¹⁰. Elle se rend également en Angleterre et dans d'autres pays européens afin de visiter d'autres laboratoires « modèles ». En 1919, elle écrit à Marie Curie : « Je partirai d'ici au commencement du mois de septembre mais je dois en route regarder et étudier des instituts de chimie en Angleterre et en France, puisque nous allons en construire un nouveau à Kristiania⁴¹¹ ». En 1922, elle parvient à mettre en place un laboratoire destiné à l'étude de la radioactivité : « Je commence, il me semble, de voir quelques résultats de mon travail, ma pièce à l'institut a l'air d'un laboratoire de Radioactivité⁴¹² ». Ces voyages lui permettent de se tenir informée des nouvelles technologies : « J'espère que je pourrai en même temps me rendre compte des nouveautés apportées dans l'appareillage en radioactivité. C'est par là que je sens le plus la nécessité de voyager et de visiter d'autres laboratoires », écrit-elle⁴¹³.

La confiance accordée en Norvège à Ellen Gleditsch tient au fait qu'elle dispose d'un vrai réseau à l'étranger. À plusieurs reprises, elle est mandatée par l'université d'Oslo pour traiter d'affaires scientifiques en lien avec l'extérieur. En 1921, ainsi, elle doit se rendre en Cornouailles afin de vérifier la qualité des offres de minerai faites par des mines anglaises : « Je n'en suis pas ravie, confie-t-elle à Marie Curie, toutefois, je crois utile que quelqu'un y aille, pour ne pas dire indispensable et, connaissant l'anglais, je suis indiquée pour ce voyage ». Elle signe sa lettre : « Ellen Gleditsch, plus que jamais vagabonde⁴¹⁴ ». L'année suivante, elle s'écrie pareillement : « Quelle vagabonde vous allez dire, mais que voulez-vous que j'y fasse, c'est plus fort que moi ! ⁴¹⁵ ». Ces voyages et déplacements à l'étranger lui permettent évidemment de renforcer les liens avec des collègues et amies à travers le monde et aussi de démontrer à l'université d'Oslo qu'elle bénéficie d'une reconnaissance internationale. Peu à peu, elle se rend indispensable, non seulement parce qu'elle est l'une des rares scientifiques à enseigner la radioactivité, mais aussi parce que, grâce à son réseau, elle contribue à la modernisation de l'université dans son ensemble⁴¹⁶.

⁴¹⁰ Cabanel (Anna), « À la périphérie d'une société et de l'Europe : les premières femmes universitaires en Norvège », *Revue d'histoire nordique*, 20, 2015, p. 261-280.

⁴¹¹ Archives du Musée Curie, E. Gleditsch à M. Curie, lettre n° 841, 1919.

⁴¹² *Ibid.*, lettre n° 983, 1922.

⁴¹³ *Ibid.*, lettre n° 996, 1923.

⁴¹⁴ *Ibid.*, lettre n° 904, 1921.

⁴¹⁵ *Ibid.*, lettre n° 983, 1922.

⁴¹⁶ Cabanel (Anna), « À la périphérie d'une société et de l'Europe... », *op. cit.*

Et elle peut toucher les dividendes de son investissement à l'international : lorsqu'elle rentre de Paris, quatre professeurs, membres du département de Chimie, demandent pour elle au gouvernement un poste d'*associate professor*. A l'appui de leur requête, ils mettent en valeur le fait qu'Ellen Gleditsch est la seule radiochimiste du pays (mis à part le géologue Victor Moritz Goldschmidt) et que son travail pourrait valoriser l'université, mais aussi contribuer à donner une avance scientifique et économique au pays, qui possède de grands gisements de minerais⁴¹⁷. Sa formation en France est présentée comme un avantage pour un pays riche en ressources mais encore pauvre en cerveaux à même de les exploiter. Après avoir reçu des réponses positives de la part des membres de la Faculté de Sciences et Mathématiques, puis de l'Université, le Parlement garantit l'octroi d'un salaire pour un poste de radiochimiste (avril 1916). Ellen Gleditsch est seule à postuler et elle est recrutée quelques mois plus tard⁴¹⁸. En revanche, sa candidature au poste de professeur de chimie, que libère le départ à la retraite de Goldschmidt en 1927, rencontre beaucoup plus de réticence de la part des membres de l'université, notamment parce que les autres candidats ont également étudié avec des savants reconnus, et qu'ils sont plus jeunes qu'elles. Dans son dossier de candidature, elle ne manque pas de mettre en avant les différents voyages qu'elle a effectués et qui « ont été très formateurs » pour elle, mais encore les prix qu'elle a reçus et les associations dont elle est membre. Ce qui la distingue de ses concurrents, note l'historienne Annette Lykknes, c'est l'accent qu'elle met sur ses qualités de pédagogue, attentive à encourager la recherche pratique pour les étudiants.

Afin de mieux évaluer les différents dossiers, des rapports ont été sollicités auprès d'experts étrangers. Les professeurs Johannes Brønsted (Copenhague), Georg von Hevesy (Freiburg) et Wilhelm Palmær (Stockholm) ont émis un avis motivé sur les trois candidats. Deux d'entre eux considèrent Ellen Gleditsch comme la meilleure, Georg von Hevesy apporte un avis plus nuancé. Il reconnaît que les travaux de la Norvégienne

⁴¹⁷ Dans le recueil des propositions du *Storting* (Parlement), on peut lire les arguments employés par ceux qui soutiennent Ellen Gleditsch : « Il est important de l'associer à l'Université, d'autant plus que notre pays offre une riche aire pour la recherche en radioactivité ». Même si la science tend à devenir une entreprise internationale et universelle, les recherches scientifiques n'ont pas manqué de stimuler des compétitions entre nations et d'accroître le fossé qui sépare centres et périphéries en Europe. La formation française de Gleditsch est vue comme un avantage au moment de donner à la Norvège, qui possède des ressources mais manque de cerveaux pour les exploiter, les moyens de sortir de sa position périphérique. Voir : *Stortingproposisjon* (Proposition du Parlement), N° 1-1916, partie V, chapitre 3, p. 26-27.

⁴¹⁸ Lykknes (Annette), Kvittingen (Lise), Borresen (Anne Kristine), « Struggles and Achievements... », *op. cit.*, p. 703.

font d'elle « l'un des meilleurs connaisseurs de la radioactivité », mais souligne que ses compétences sont limitées au champ de la radiochimie, quand l'intitulé du poste est plus général, s'étendant à l'étude de la chimie inorganique. Bien que la candidature de Gleditsch recueille une majorité des suffrages, le recteur de l'université décide de repousser la date de la décision et d'appeler les professeurs à rendre compte de leur avis par écrit. Alors que Bøtdker vante sa protégée et notamment ses qualités d'enseignante, Goldschmidt souligne le manque d'originalité dans les travaux de la Norvégienne. Il écrit :

Quand on regarde l'ensemble des travaux conduits par le Docteur Ellen Gleditsch, on ne peut que respecter le sérieux avec lequel elle a conduit ses recherches, notamment dans les premiers temps. Mais cela ne doit pas masquer le véritable problème. Tous ses travaux qui ont donné d'importants résultats [...] reprennent les travaux, les idées et les méthodes qui ont été mis au point par d'autres [...] ⁴¹⁹.

Soulignant, en quelque sorte, l'absence de *génie* scientifique, Goldschmidt reprend les stéréotypes de l'époque concernant les femmes scientifiques, à savoir qu'elles s'en tiendraient à répéter minutieusement des travaux que d'autres ont théorisés. C'est ce qu'avance Annette Lykknes dans son analyse de l'élection : « Il est intéressant de voir que les mots choisis par Goldschmidt pour décrire les travaux scientifiques de Gleditsch sont essentiellement des mots faisant appel aux caractéristiques perçues comme étant féminines : diligence, exactitude, dépendance ⁴²⁰ ». Malgré de fortes oppositions, Gleditsch peut compter sur les soutiens de ses anciens mentors : Bøtdker mais aussi Marie Curie. Cette dernière, contactée par Kristine Bonnevie qui est alors l'unique femme professeure en Norvège, recommande son ancienne assistante, avec la prudence et l'habileté requises (elle n'entend pas s'immiscer, etc.).

M^{elle} Gleditsch me paraît mériter d'être nommée Professeur. Il ne saurait être question pour moi d'intervenir dans une nomination qui doit être envisagée du point de vue des intérêts généraux de l'université d'Oslo [...]. Il m'a donc semblé que je pouvais vous adresser ces lignes sans manquer à ma réserve [...] et uniquement pour donner un témoignage de l'estime et de l'amitié que j'éprouve pour M^{elle} Gleditsch, mon ancienne collaboratrice ⁴²¹.

Le 21 juin 1929, Ellen Gleditsch devient officiellement la seconde femme à être élue professeure d'université en Norvège. Quelques années plus tard, elle est également

⁴¹⁹ Cité par Lykknes (Annette), Kvittingen (Lise), Børresen (Anne Kristine), « Appreciated Abroad, Depreciated at Home... », *op. cit.*, p. 604.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 605.

⁴²¹ Archive du Musée Curie, Paris, correspondance entre Marie Curie et Kristine Bonnevie, 2 feuillets, 1929.

reconnue dans son pays d'adoption, la France : l'université de Strasbourg lui décerne le titre de docteur *honoris causa* en 1948, un honneur que lui confère également l'université de la Sorbonne en 1962 : c'est alors pour la première fois de son histoire que l'institution le décerne à une femme.

4.4. DANS L'OMBRE OU LA LUMIERE DE MARIE CURIE ?

Il est communément acquis, dans la littérature portant sur femmes et sciences, que la reconnaissance scientifique des femmes a souvent été retardée, diminuée, voire refusée, à cause de leur prétendu manque d'indépendance scientifique, leurs travaux et recherches étant généralement attribué à leur mentor ou à son influence. Ce mentor, du fait de l'accès tardif des femmes aux bancs de l'université, est le plus souvent une figure masculine, que ce soit un professeur, un directeur de laboratoire ou encore un membre de la famille. De nombreuses femmes scientifiques ont souffert de ce manque de reconnaissance, comme l'affirme Margaret Rossiter, qui qualifie ce phénomène d'effet Matilda⁴²². Dans son célèbre article intitulé *The Matthew Matilda Effect in Science*, elle reprend l'idée développée par Merton selon laquelle ceux qui jouissent d'une solide réputation scientifique sont souvent amenés à être plus reconnus par la suite que leurs collaborateurs⁴²³. Ce phénomène est d'autant plus important, observe l'historienne, lorsqu'il s'agit de femmes scientifiques. Parmi les exemples les plus connus, on trouve Rosalind Franklin, découvreuse de l'ADN ou encore Lise Meitner, physicienne autrichienne, toutes deux ignorées pour le prix Nobel, tandis que leurs collaborateurs ont été récompensés.

Le discours mettant en question l'indépendance des femmes scientifiques est communément répandu, notamment lorsqu'il s'agit de couples. Le rejet de la candidature de Marie Curie à l'Académie des Sciences en fournit, on le sait, une bonne illustration. La chercheuse, prix Nobel avec son mari en 1903, est accusée de profiter de la réputation de celui qui venait de décéder. Comme le note Kaat Wils, « l'ombre de Pierre » poursuit Marie Curie tout au long de sa carrière⁴²⁴. Mais on peut aussi se demander dans quelle mesure la propre célébrité de Marie Curie a pu avoir un impact positif ou négatif sur la reconnaissance scientifique de ses collaborateurs et plus

⁴²² Rossiter (Margaret), « The Matthew Matilda Effect in Science », *op. cit.*

⁴²³ Merton (Robert K.), « The Matthew Effect in Science », *op. cit.*

⁴²⁴ Wils (Kaat), « The Revelation of a Modern Saint : Marie Curie's Scientific Asceticism and the Culture of Professionalised Science », Evert Peeters, Leen van Molle, Kaat Wils (dir.), *Beyond Pleasure : Cultures of Modern Asceticism*, Berghann, New York, 2011, p. 171-189.

spécialement de ses collaboratrices. Elle leur a offert des opportunités de recherches, les a initiées à la radioactivité, comme dans le cas de Gleditsch, mais a pu tout aussi bien leur faire de l'ombre que les mettre en lumière. Nous voudrions revenir ici sur la relation qu'ont entretenue les deux femmes, qui n'étaient pas seulement collaboratrices, mais aussi amies et confidentes. Celle qui est connue en Norvège, en France et à l'international comme « l'élève et collaboratrice de Marie Curie » a certainement bénéficié du soutien et de la renommée de la directrice du laboratoire Curie⁴²⁵. Comment négocie-t-elle, dès lors, son identité scientifique, en relation avec la figure tutélaire que lui offre Marie Curie ? Quels répertoires scientifiques mobilise-t-elle ?

Tout au long de sa carrière scientifique, la renommée de Marie Curie a rejailli pour une part sur la Norvégienne. Et de manière très concrète, elle l'a recommandée à de nombreuses reprises, qu'il s'agisse par exemple de soutenir sa candidature à la chaire de radiochimie de l'université d'Oslo en 1929 ou d'appuyer son dossier auprès du comité de sélection pour le prix Ellen Richard en 1932. « Je crois que Melle Gleditsch », écrit-elle à cette occasion, « par l'ensemble de ses travaux, par son activité et par son dévouement à la Science, donne un bel exemple et mérite entièrement d'obtenir la distinction pour laquelle elle est proposée⁴²⁶ ».

Après ses cinq années passées à Paris, la Norvégienne est revenue régulièrement en France, notamment à la demande de Marie Curie, qui l'invite à de multiples reprises à travailler avec elle ou avec sa fille Irène. En rentrant des États-Unis, elle obtient un congé de dix mois de l'université d'Oslo et demande immédiatement à Marie Curie l'autorisation de retrouver son laboratoire, ayant « une grande envie de renouveler les liens qui [me] mènent à votre laboratoire et à la radioactivité française », avant de conclure : « quel plaisir j'aurais à vous voir de nouveau et à causer avec vous⁴²⁷ ». De même, après avoir été élue professeur, elle manifeste son désir de retourner en France et rencontrer Marie Curie car « cela sera toujours [mon] meilleur encouragement⁴²⁸ ». Marie Curie semble avoir beaucoup d'estime pour son ancienne collaboratrice : c'est à

⁴²⁵ Archives nationales, Pierrefite (Paris, France). Archives d'associations, 102 AS : Association française des Femmes diplômées des universités (1919-1995), 20000004/65 – Biographies : « La Sorbonne rend hommage au Professeur Ellen Gleditsch », paru dans *Diplômées*, Vol 45, n° 1, 1963, p. 4-6.

⁴²⁶ Archives Marie Curie, lettre n° 1876, 1932.

⁴²⁷ *Ibid.*, lettre n° 841, 1919.

⁴²⁸ *Ibid.*, lettre n° 1519, 1929.

elle qu'elle confie la charge de son laboratoire lorsqu'elle part en voyage d'étude à Dakar puis à Rio en 1920 :

Chère Mademoiselle, ce mot bien affectueux vous arrivera de Dakar au laboratoire où je regrette de ne pas travailler avec vous. Je confie tout ce qui s'y passe à votre amical intérêt. J'aimerais recevoir à Rio quelques nouvelles de ce que vous aurez pu faire et des idées que vous aurez eues⁴²⁹.

De collaboratrices, les deux femmes deviennent peu à peu des proches, laissant affleurer, dans leurs échanges, une amitié sincère, une confiance mutuelle et même une réelle forme de tendresse. L'attachement de Gleditsch à la France et à la famille Curie est très fort, tout du moins jusqu'à la mort d'Irène Joliot-Curie. Lors de l'été 1921, de passage en Bretagne chez des amis, la Norvégienne est invitée à passer une nuit dans la résidence secondaire des Curie, entrant ainsi dans le cercle très fermé des proches de Marie Curie. Cette intimité témoigne de la grande confiance qui lui est accordée : une confiance d'ordre à la fois scientifique et privé. Déjà en 1911, lorsqu'est dévoilée la liaison entre Marie Curie et le chimiste Paul Langevin et que la première est contrainte de quitter Paris, Ellen Gleditsch est l'une des rares personnes à savoir où elle séjourne. « Je poursuis ici ma cure d'eau », lui écrit Marie Curie, « dans un endroit tranquille où je ne suis pas connue sous mon nom, - aussi je vous demanderai de conserver secrète mon adresse⁴³⁰ ». A la mort de Marie Curie, Ellen Gleditsch a conservé des liens avec la famille Curie. En 1954, lors de la commémoration du vingtième anniversaire de la mort de sa mère, Irène Joliot-Curie lui écrit pour l'inviter à la cérémonie, se disant « heureuse d'indiquer [son nom] à la fois comme Professeur d'université de [son] pays et comme amie de ma mère⁴³¹ ».

Les relations entre les deux chercheuses n'ont pourtant pas été celles de deux égales. La Norvégienne demeure l'élève ou l'assistante reconnaissante. En 1931, elle demande à nouveau à Marie Curie à retrouver son laboratoire, afin de pouvoir se « replonger dans l'atmosphère que vous y avez créée et de devenir encore une fois "l'élève de Madame Curie"»⁴³² ». Ellen Gleditsch contribue également à construire et nourrir le mythe Marie Curie, en consacrant notamment, à trente ans d'intervalle, deux articles biographiques à

⁴²⁹ Bibliothèque nationale de Norvège, département des manuscrits Fonds Gleditsch : NBH Brevs 456, Marie Curie à Ellen Gleditsch, lettre du 7 juillet 1920.

⁴³⁰ *Ibid.*, lettre du 15 juillet 1912.

⁴³¹ *Ibid.*, Irène Joliot-Curie à Ellen Gleditsch, 1954.

⁴³² Archives Marie Curie, Lettre n° 1777, 1931.

son ancienne mentor⁴³³. Sa dernière apparition officielle à l'université d'Oslo, en 1967, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, est consacrée à lui rendre encore hommage. Comme le soulignent Anne Marie Kubanek et Grete Grzegorek, les sources disponibles, que ce soit sa correspondance avec Marie Curie ou ses discours, tendent à idéaliser la relation entre les deux femmes. Les deux chercheuses se demandent si une source plus intime – tel un journal – aurait pu laisser paraître des moments de frustrations ou de découragement, voire l'impression d'être parfois un peu exploitée face aux demandes récurrentes formulées par Marie Curie⁴³⁴.

Le lien avec cette dernière ne lui a pas moins permis, par transfert, de bénéficier d'une reconnaissance spécifique. Lors du cinquantième anniversaire du premier cours donné à la Sorbonne par Marie Curie, Ellen Gleditsch est l'une des invitées d'honneur et est introduite en tant que « professeur honoraire de l'Université d'Oslo » et « ancienne élève de Marie Curie⁴³⁵ ». De manière similaire, lorsqu'elle devient la première femme à être récompensée d'un doctorat *honoris causa* par l'université de la Sorbonne en 1963, le recteur, Jean Roche la présente comme une « collègue [qui] a été l'élève et la collaboratrice de Marie Curie, première femme professeur de notre Faculté des Sciences ». En récompensant la carrière scientifique de la Norvégienne, la Sorbonne, continue le recteur, « a voulu marquer que le développement international d'une science nouvelle a été associée dans ses laboratoires à l'évolution de la condition des femmes dans le corps enseignant⁴³⁶ ». Le doyen de la Faculté de Pharmacie de la Sorbonne, Valette, chargé de faire l'éloge d'Ellen Gleditsch, l'inscrit dans la tradition directe des Curie : n'est-elle pas « le plus ancien pionnier vivant de la Physico-chimie nucléaire » ? L'aura de Marie Curie l'accompagne à l'université d'Oslo, parmi ses collègues et sans doute plus encore parmi ses élèves. Dans un entretien avec Anne-Marie Kubanek, l'une de ces anciennes élèves, Bergljot Qviller Werenskiold, affirme que de nombreuses étudiantes assistaient aux cours d'Ellen Gleditsch, « des filles qui

⁴³³ Gleditsch (Ellen), « Marie Sklodowska Curie », *Naturen*, n° 8, 1934, p. 289-294 ; Id., « Marie Sklodowska Curie », *Nordisk Tidskrift*, 1959, p. 417-434.

⁴³⁴ Kubanek (Anne-Marie), Grzegorek (Grete), « Ellen Gleditsch : Professor and Humanist », in Rayner-Canham (Geoffrey), Rayner-Canham (Marelene), *A Devotion to their Science...*, *op. cit.*, p. 73.

⁴³⁵ Archives nationales, Pierrefite. Archives d'associations, 102 AS : Association française des Femmes diplômées des universités (1919-1995), 20000004/65 – Biographies : « Discours de Mme E. Gleditsch, Professeur honoraire de l'université d'Oslo et ancienne élève de Marie Curie » (deux feuillets).

⁴³⁶ *Ibid.*, « La Sorbonne rend hommage au Professeur Ellen Gleditsch », paru dans *Diplômées*, Vol 45, n° 1, 1963, p. 4-6.

étaient fascinées par Mme Curie » ainsi que par leur professeur, considérée comme « la porte-parole » de la première⁴³⁷.

Lors de son hommage à Marie Curie en 1956, Gleditsch souligne le rôle des anciens élèves de la chercheuse dans la promotion et la diffusion de la science et d'un esprit scientifique, concluant :

Elle faisait de son laboratoire le lieu sacré dont a parlé Pasteur. Heureux les élèves qui ont vécu dans ce lieu sacré, près d'un être exceptionnel ! Tant que ses élèves vivent et travaillent, l'âme et le génie de Marie Curie vivront par eux⁴³⁸.

C'était perpétuer le mythe romantique attaché à la Franco-polonaise, en mobilisant le registre religieux. Or, malgré le schéma classique de l'opposition entre science et religion au XIX^e siècle, les métaphores religieuses pour caractériser le monde scientifique restent courantes. Dans un texte intitulé « The Revelation of a Modern Saint Marie Curie's : Scientific Asceticism and the Culture of Professionalised Science », paru en 2011, Kaat Wils revient sur la notion d'ascétisme qui caractérise la science moderne au tournant du XX^e siècle⁴³⁹. Cette notion d'ascétisme, « sanctifiant la science », repose toutefois sur un idéal normatif masculin, duquel les femmes sont le plus souvent exclues, mis à part quelques figures exceptionnelles, telle précisément Marie Curie. Si les scientifiques se dévouent à la science, tels des ascètes, et quitte à oublier leur corps afin de pouvoir accéder à la vérité scientifique, ce dévouement ne se décline pas de la même manière pour les hommes et pour les femmes : tandis que les premiers font figures de héros, les secondes sont souvent représentées comme esclaves de leur travail⁴⁴⁰.

Dans ses discours sur Marie Curie, Ellen Gleditsch reprend, peut-être de manière inconsciente, cette dimension ascétique et romantique, soulignant les longues heures passées dans le laboratoire et la manière dont son sourire pouvait transformer son

⁴³⁷ Entretien cité en partie dans Kubanek Anne-Marie), Grzegorek (Grete), « Ellen Gleditsch : Professor and Humanist... », *op. cit.*, p. 69.

⁴³⁸ Archives nationales, Pierrefite. Archives d'associations, 102 AS : Association française des Femmes diplômées des universités (1919-1995), 20000004/65 – Biographies : « Discours de Mme E. Gleditsch, Professeur honoraire de l'université d'Oslo et ancienne élève de Marie Curie ».

⁴³⁹ Wils (Kaat), « The Revelation of a Modern Saint... », *op. cit.*, p. 174.

⁴⁴⁰ Brush (Stephen G.), « Women in Physical Science : From Drudges to Discoverers », *Physics Teacher*, vol. 23, 1985, p. 11-19.

visage, « ordinairement triste », lorsqu'une expérience réussissait⁴⁴¹. Derrière l'impression qu'elle pouvait donner d'être « distante et inapprochable » pour les gens qui ne la connaissaient pas, Marie Curie était en réalité « incroyablement timide au point qu'elle restait en retrait⁴⁴² ». Un scientifique modeste, malgré ses deux prix Nobel, et retirée dans le refuge de son laboratoire. La Norvégienne adopte du reste, à son propre égard, le même répertoire scientifique. Les deux femmes partagent l'idée que le travail est un refuge et permet de dépasser les problèmes de la vie quotidienne, de s'élever vers la vérité. Lorsque Gleditsch perd sa sœur en 1924, elle écrit dans une lettre à Marie Curie que « le laboratoire seul [me] donne de la tranquillité dans ces moments d'épreuves », ce à quoi la Française répond : « je souhaite que votre peine soit adoucie par le travail si utile que vous faites ».⁴⁴³ Toutefois, bien que la culture du sacrifice imprègne le monde scientifique au tournant du XX^e siècle⁴⁴⁴, Ellen Gleditsch est attentive aux recherches qui questionnent l'impact des radiations sur la santé des chercheurs⁴⁴⁵. Elle-même souffre de bronchites récurrentes et subit les effets d'une anémie persistante qu'elle attribue d'abord aux longs hivers de son pays avant de pointer le danger des radiations auxquelles elle est exposée. Si Marie Curie continue d'interpréter ce danger dans un discours sacrificiel, la communauté internationale de chercheurs et chercheuses en chimie et physique nucléaire prend peu à peu des mesures destinées à renforcer la sécurité des scientifiques.

Que Marie Curie ait été un modèle pour Gleditsch dans la construction de son identité scientifique, la mise en parallèle de deux photographies prises à trente ans de distance pourrait le donner à penser. Les deux femmes sont présentées « en train de travailler », dans leur laboratoire respectif, dont elles ont la charge. Elles tiennent toutes

⁴⁴¹ Archives nationales, Pierrefite. Archives d'associations, 102 AS : Association française des Femmes diplômées des universités (1919-1995), 20000004/65 – Biographies : « Discours de Mme E. Gleditsch, Professeur honoraire de l'université d'Oslo et ancienne élève de Marie Curie ».

⁴⁴² Kubanek (Anne-Marie), *Nothing Less Than an Adventure ...*, *op. cit.*, p. 46.

⁴⁴³ Archives Marie Curie, lettre 2571, Gleditsch à Marie Curie, 1924 et Bibliothèque nationale de Norvège, département des manuscrits Fonds Gleditsch : NBH Brevs 456, Marie Curie à Gleditsch, 14 février 1924.

⁴⁴⁴ Herzig (Rebecca M.), *Suffering for Science : Reason and Sacrifice in Modern America*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2005.

⁴⁴⁵ Au début du XX^e siècle, le lien entre l'exposition aux radiations et la détérioration de la santé n'est pas formellement établi et le danger lié aux manipulations radioactives n'est pas vraiment pris en compte, pour ne pas dire qu'il est considéré comme faisant partie des risques de la recherche. L'utilisation bénéfique de la radiation fait écran à ses conséquences négatives. L'emploi du radium au cours de la Première Guerre mondiale dans les « ambulances » radiologiques de Marie Curie a permis d'effectuer des radios grâce au rayon X.

deux à la main un ballon à fond rond, symbolisant leurs recherches dans le domaine de la radiochimie. Mais il n'y a pas que des similarités, et il est intéressant d'y regarder de plus près. Marie Curie, par exemple, placée au second plan, s'efface presque derrière le plan de travail sur lequel reposent de nombreux instruments. Ellen Gleditsch, en revanche, occupe la première place du portrait et adopte une position et un regard moins statiques, moins « iconiques ». C'est elle que l'on voit et regarde, tandis que chez Marie Curie c'est plutôt la pratique de la science⁴⁴⁶. Et pourtant la similitude globale des deux clichés semble placer les deux femmes sur un pied d'égalité : l'élève perpétuelle, à l'en croire, semble bien se mettre en scène comme une nouvelle Marie Curie. La disciple aurait-elle « remplacé » le modèle, de manière quasi palimpseste ?



FIG. 16 – MARIE CURIE DANS SON LABORATOIRE PARISIEN, CA. 1920

⁴⁴⁶ La photographie de Marie Curie a très probablement été prise alors que cette dernière prépare son voyage aux États-Unis, où elle doit recevoir des fonds nécessaires pour son laboratoire, ce qui peut expliquer que laboratoire et instruments soient placés au premier plan du cliché.



FIG. 17 - ELLEN GLEDITSCH DANS SON LABORATOIRE DE L'UNIVERSITE D'OSLO, CA. 1950

CONCLUSION

Les présidentes de la FIFDU incarnent une forme d'idéal de femmes scientifiques, grâce à leurs parcours remarquables et à leurs compétences personnelles. Leurs mandats sont marqués par leurs propres expériences et les projets qu'elles défendent visent à dépasser les obstacles qu'elles ont pu elles-mêmes rencontrer ou au contraire à renforcer des stratégies dont elles savent le profit qu'elles ont pu tirer. Si chacune d'elles a laissé son empreinte sur la FIFDU, l'inverse est également vrai. Leaders reconnues d'une organisation internationale, elles contribuent à légitimer la place des femmes dans les sphères dirigeantes, reprenant et adaptant des répertoires souvent traditionnellement masculins.

Chapitre 4. Les programmes de financement de la recherche et la fabrique d'un « idéal-type » du scientifique : analyse des politiques et pratiques de recrutement des boursières de la FIFDU⁴⁴⁷

Le second et le plus grand besoin des femmes universitaires et professionnelles du monde en ce moment est qu'elles – ou du moins un grand nombre d'entre elles - produisent des travaux de qualité absolument excellente, de distinction ; des travaux pour lesquels aucune excuse ou explication n'est nécessaire, des travaux dont le monde puisse dire – non pas : « Combien c'est excellent pour une femme », mais tout simplement : « Combien c'est excellent ! »⁴⁴⁸.

Virginia Gildersleeve, 1926

INTRODUCTION

Alors que les *university women* sont rassemblées à Amsterdam, à l'occasion du quatrième congrès international de la FIFDU en 1926, pour débattre des problèmes pratiques concernant les femmes diplômées des universités, Virginia Gildersleeve souligne le besoin pressant de prouver la légitimité des femmes en science. Remarquant que souvent les femmes voient leurs qualités scientifiques réduites à leur sexe, la présidente américaine préconise de produire « tellement d'ouvrages savants d'une

⁴⁴⁷ Ce chapitre se fonde en partie sur un article paru en 2018 dans la revue *Persona Studies* : Cabanel (Anna), « “How Excellent... for a Woman ?”. The Fellowship Programme of the International Federation of University Women in the Interwar Period », *Persona Studies*, vol. 4, n° 1, 2018, p. 88-102.]

⁴⁴⁸ Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 28-29 : Virginia Gildersleeve « The second and the greatest need of the university and professional women of the world at this moment is that they – or at least many of them – should achieve work of absolutely first rate quality, of distinction ; work for which no apologies or explanations are necessary, work of which the world may say – not : “How excellent for a woman”, but merely : “How excellent !” ».

qualité supérieure que personne ne puisse envisager plus longtemps de débattre de la question de savoir si les femmes sont capables d'occuper des postes de professeurs d'université. Et ainsi dans les autres domaines⁴⁴⁹ ». L'une des principales stratégies déployées par les dirigeantes de la FIFDU pour promouvoir les femmes en science et dans le monde universitaire est la mise en place d'un programme de bourses exclusivement pensé par et pour ces femmes. Inauguré en 1924 lors du troisième congrès, à Oslo, ce programme constitue, aux yeux des dirigeantes, le travail « le plus urgent et vital » que l'organisation doit mener à bien⁴⁵⁰. Si certaines des branches affiliées à la FIFDU offrent, de manière régulière ou ponctuelle, des bourses à caractère national, c'est-à-dire destinées à attirer les chercheuses étrangères dans leur pays, seules les bourses internationales, ouvertes à toutes et ayant pour condition principale d'étudier dans un pays étranger, sont envisagées dans ce chapitre.

L'importance accordée à la mise en place de ce programme de bourse constitue une réponse aux déséquilibres genrés en science, notamment en matière d'accès aux ressources financières et scientifiques. En effet, le développement de programmes de bourses internationaux financés par des organisations philanthropiques non gouvernementales reconfigure le monde scientifique et universitaire dans la première moitié du XX^e siècle, accélère l'internationalisation de la science et favorise la mobilité des chercheurs et la circulation des connaissances : mais trop peu de femmes en bénéficient. Étudiant les programmes de bourses et de prix exclusivement féminins qui voient le jour aux États-Unis dans les années 1920 et 1930, Margaret Rossiter nuance leur influence pour la promotion des femmes, en soulignant qu'ils constituent au mieux « doux palliatif » à la structure sexiste du monde scientifique et de la société américaine de l'époque⁴⁵¹.

L'approche privilégiée ici consiste moins à évaluer la réussite du programme de bourses internationales de la FIFDU que son influence sur la définition même d'une identité scientifique féminine. Envisageant la question à l'aune du concept de *persona*, des historiens des sciences ont entrepris de mettre en avant l'importance des « pressions

⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 29 : « Let us produce so much scholarly work of real distinction that no one will any longer dream of discussing whether women should occupy university professorships. And similarly in other fields ».

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 29 : « [...] Our vital and urgent need at the moment ».

⁴⁵¹ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, I, Struggles and Strategies to 1940...*, *op. cit.*, p. 315-316.

extérieures », tel le système de récompenses scientifiques, dans la promotion de certains types ou *habitus* scientifiques⁴⁵². Le *grantmanship*, terme anglais que l'on peut traduire par la capacité à obtenir des subventions scientifiques, devient ainsi, dans la période de l'entre-deux-guerres, l'une des caractéristiques déterminantes de la *persona* scientifique moderne, fonctionnant comme une preuve de qualité, de légitimité et d'autorité scientifiques⁴⁵³. Dans quelle mesure, dès lors, les organismes de financement de la recherche telle la FIFDU contribuent-ils à définir, à travers l'établissement de critères de sélection, un idéal-type du scientifique ? Quelles normes (implicites ou explicites) sont-elles instituées par les procédures d'évaluation et de sélection menées par les comités d'attribution des bourses ? Alors que le programme financé par la FIFDU est exclusivement réservé aux femmes, de quelle manière les membres du comité d'attribution abordent-elles les questions de sexes et de genre ? Dans quelle mesure, enfin, la minimisation consciente de la catégorie de genre par les évaluatrices de la FIFDU a-t-elle pu constituer une stratégie pour légitimer la crédibilité, l'autorité et la place des femmes dans les sciences ?

En se concentrant sur ce programme exclusivement féminin, l'objectif est d'interroger la fabrique d'idéaux scientifiques au prisme du genre, en comparant notamment les pratiques des responsables du programme de la FIFDU avec celles déployées dans d'autres organisations, mixtes ou réservées aux hommes. Après avoir évoqué le système de récompenses et de subventions en science, en interrogeant ses évolutions, son influence complexe en matière d'identité scientifique et ses implications notamment en termes de genre, nous nous pencherons plus précisément sur le programme de la FIFDU. Le dernier temps de ce chapitre sera consacré à une étude de la procédure d'attribution des bourses, de manière à tenter d'approcher le type d'idéal scientifique – au féminin – façonné et promu par la FIFDU.

1. PRIX, BOURSES ET *PERSONAE* : REGARDS CROISES SUR LE SYSTEME DE FINANCEMENT EN SCIENCE

Alors que le système de financement de la recherche et de prix fait toujours aujourd'hui partie intégrante de la vie scientifique, servant de jalons aux carrières scientifiques et universitaires, il est important d'envisager la question sur le long terme,

⁴⁵² Voir notamment Paul (Herman), « Sources of the Self. Scholarly Personae as Repertoires of Scholarly Selfhood », *BMGN - Low Countries Historical Review*, vol. 131, n° 4, 2016, p. 135-154 ; Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « "Fit to Travel" : The Exchange Programme of the Belgian American Educational Foundation : An Institutional Perspective on Scientific Persona Formation (1920-1940) », *ibid.*, p. 114.

⁴⁵³ Paul (Herman), « Sources of the Self... », *op. cit.*, p. 4.

de manière à mieux comprendre les évolutions du système de prix et sa répercussion sur le monde scientifique tout en mobilisant des outils conceptualisés par les chercheurs en sciences sociales et plus récemment en histoire des sciences. Le passage d'un système de prix, héritage des académies européennes du XVII^e siècle, aux allocations de recherche marque le passage à une science moderne qui se professionnalise. La période allant de la fin du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e voit le développement d'ambitieux programmes de bourses, destinés à encourager la recherche, la circulation des savoirs et la mobilité des scientifiques. Après avoir succinctement retracé ces évolutions, il nous faudra interroger l'impact des politiques de financement de la science en termes de *persona* scientifique. En effet, à l'aune de l'internationalisation de la science, les séjours à l'étranger, les périodes de travail dans des laboratoires ou universités renommés, la rencontre de scientifiques du monde entier, constituent autant de marqueurs d'autorité et de réussite scientifiques, mais ces pratiques portent les stigmates du genre. La nature complexe de la relation entre sponsors et bénéficiaires – les boursiers et boursières –, ou entre sélectionneurs et sélectionnés mérite toute l'attention, en particulier pour comprendre la manière dont elle affecte l'identité scientifique même.

1.1. L'ÉVOLUTION DU SYSTÈME DE PRIX EN SCIENCE : UNE PERSPECTIVE SUR LE LONG TERME (XVII^E-XX^E SIÈCLE)

Les historiens s'accordent à souligner le rôle important que jouent les académies européennes dans l'émergence de la science moderne. Au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, on assiste en Europe à l'émergence de sociétés savantes dans différents contextes nationaux : la *Royal Society* de Londres voit le jour en 1660, suivie six ans plus tard en France de l'Académie des sciences. Ces académies servent de modèle au développement de sociétés en province, dont le nombre se multiplie à la fin du XVII^e siècle⁴⁵⁴. Comme l'écrivait déjà l'historienne autrichienne Martha Ornstein dans son ouvrage *The Role of the Scientific Societies in the Seventeenth Century*, paru en 1913 :

Les sociétés ont rassemblé des groupes de scientifiques en un seul endroit, mené des expérimentations et des recherches impossibles à réaliser individuellement, encouragé les scientifiques à titre individuel, leur procurant à la fois des opportunités et du temps

⁴⁵⁴ Roche (Daniel), *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, La Haye, Mouton, 1978, 2 vol.

libre, souvent par le biais d'un soutien financier, pour se consacrer au travail scientifique⁴⁵⁵.

C'est ce dernier aspect du travail des académies et sociétés qui nous intéresse ici : le soutien financier qu'elles apportent aux scientifiques.

Fondées par les savants avec l'aide du patronage royal, ces sociétés insufflent en effet une nouvelle dimension aux récompenses scientifiques. Grâce aux donations de leurs membres, elles ont les moyens de peser directement sur les pratiques, en accordant, par exemple, une visibilité importante à un savant et à ses recherches. C'est dans ce but que la *Royal Society* met en place un système de médailles à partir de 1736. Avec l'introduction de la pratique des concours, l'influence des Académies se traduit autrement, avec l'ambition d'orienter les recherches scientifiques. Il s'agit, par le biais de récompenses d'ordre financier, d'encourager les savants à trouver des solutions à des problèmes spécifiques⁴⁵⁶. Alors que cette pratique devient de plus en plus courante sur le continent, les concours académiques s'internationalisent rapidement : ceux que l'Académie des sciences propose en philosophie naturelle dans la première moitié du XVIII^e siècle attirent de nombreux savants parisiens, provinciaux mais aussi étrangers⁴⁵⁷. Peu à peu, les concours s'imposent à la fois comme un outil essentiel pour le rayonnement et la réputation des Académies et un moyen de faire progresser la science, ce qui s'inscrit au cœur de la logique et de l'idéal des Lumières.

Vers le milieu du XIX^e siècle, la fonction des récompenses en science évolue : d'un système de prix, on passe à un système de subventions à la recherche. Les prix ne sont plus seulement considérés « comme le moyen de couronner des œuvres déjà achevées »

⁴⁵⁵ Ornstein (Martha), *The Role of the Scientific Societies in the Seventeenth Century*, Chicago, University of Chicago Press, 1913, p. 301. Citée par Carolino (Luís Miguel), « Science, patronage and academies in early seventeenth-century Portugal : The scientific academy of the nobleman and university professor André de Almada », *History of Science*, vol. 54 (2), 2016, p. 108 : « The societies concentrated groups of scientists at one place, performed experiments and investigations impossible to individual effort, encouraged individual scientists and gave them both opportunity and leisure, often through financial support, for scientific work ».

⁴⁵⁶ Dans son ouvrage, Daniel Roche mène une enquête sur l'influence des prix et concours académiques en partant de la perspective des lauréats, et en éclairant la manière dont leur vie et leur carrière changeaient après avoir remporté un concours : *Le siècle des Lumières en province...*, *op. cit.*, p. 325. Sur la question des concours académiques, voir notamment Caradonna (Jeremy L.), *The Enlightenment in Practice : Academic Prize Contexts and Intellectual Culture in France, 1670-1794*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 2012 et Id., « Prendre part au siècle des Lumières : Le concours académique et la culture intellectuelle au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 64, n° 3, 2009, p. 633-662.

⁴⁵⁷ Caradonna (Jeremy L.), « Prendre part au siècle des Lumières... », *op. cit.*, p. 636.

mais visent à procurer « des ressources pour des travaux projetés ou déjà en cours⁴⁵⁸ ». Ce changement d'attitude est lié aux évolutions dans le domaine scientifique : la priorité donnée à la science expérimentale, par exemple, requiert d'avoir les moyens d'équiper les laboratoires, tout comme la volonté d'observer les phénomènes demande d'avoir les équipements nécessaires et la possibilité de voyager. Face à l'augmentation des besoins financiers de l'entreprise scientifique, les prix deviennent des compléments cruciaux pour permettre aux savants d'entreprendre et de poursuivre des recherches.

Dans les années 1880, ce changement s'accélère, entraînant de profondes transformations du système des prix. En se désolidarisant peu à peu de la pratique des concours, les prix deviennent « une composante importante de la professionnalisation de la recherche scientifique », encourageant les recherches dans des domaines de plus en plus spécifiques⁴⁵⁹. Cette mutation du système des récompenses au tournant du XX^e siècle est en partie liée au processus général d'industrialisation, qui permet à une nouvelle catégorie de dirigeants, composée notamment d'industriels ou de patrons fortunés, d'intervenir dans le paysage d'une philanthropie tournée vers la science. Alors que certains d'entre eux cherchent à financer des projets permettant le développement de l'industrie, la majorité des dons versés par ces nouveaux mécènes relève plus, en effet, de la philanthropie : il s'agit pour ces nouveaux venus « de fournir une preuve tangible de leur foi en la science tout en s'associant eux-mêmes à une activité sociale prestigieuse⁴⁶⁰ ». Cette forme de philanthropie s'implante à différente vitesse en fonction des contextes nationaux. Alors qu'en Angleterre la *Royal Society* continue à privilégier la remise de médailles et à conforter l'idéal du savant désintéressé, travaillant pour le simple amour des sciences, en France, l'Académie des sciences reçoit des donations importantes en provenance de fondations privées⁴⁶¹. Une des figures les plus connues de ce nouveau type de patronage est sans aucun doute le Suédois Alfred Nobel, qui s'inspire du modèle français : tout comme les prix décernés par l'Académie des sciences, les prix Nobel recouvrent à la fois une valeur symbolique, « conférant honneur

⁴⁵⁸ Crawford (Elisabeth), *La fondation des prix Nobel scientifiques 1901-1915*, Paris, Belin, 1988, p. 8.

⁴⁵⁹ Rasmussen (Anne), *L'internationale scientifique...*, *op. cit.*, p. 48.

⁴⁶⁰ Crawford (Elisabeth), *La fondation des prix Nobel...*, *op. cit.*, p. 29

⁴⁶¹ En 1736, la vision soutenue par la Royal Society de Londres par le biais des médailles est ainsi définie : « A medal or other honorary prize should be bestowed on the person whose experiment should be best approved, by which means [...] a laudable emulation might be excited among men of genius to try their invention, who, in all probability may never be moved for the sake of lucre ». Cité par Lange (Erwin F.), Buyers (Ray F.), « Medals of the Royal Society of London », *The Scientific Monthly*, vol. 81, n° 2, 1955, p. 85.

et prestige à leurs récipiendaires », et une valeur matérielle permettant aux savants d'avoir les moyens de poursuivre leur recherche⁴⁶².

L'institutionnalisation, tout au long du XIX^e siècle, d'un soutien financier aux scientifiques, provenant de sources extérieures au cadre universitaire, s'accompagne de la création de programmes de bourses de voyage qui entendent permettre à ces scientifiques de séjourner dans des centres étrangers. Ces programmes sont d'abord subventionnés par les États, répondant à des logiques nationales, parfois impérialistes. La mobilité des élites intellectuelles, les découvertes scientifiques et leur possibles retombées économiques, deviennent un « instrument de politique étrangère » destiné à renforcer le prestige et la place d'un pays dans les relations internationales, ou encore les liens entre les métropoles et leurs empires. Le programme britannique Rhodes s'inscrit dans cette logique : fondé dans les années 1860, il encourage les échanges entre les universités britanniques et les universités des dominions, cherchant à attirer leurs élites sur le sol britannique⁴⁶³.

Une large partie des échanges scientifiques s'établissent de fait dans un climat de compétition entre nations, chaque pays cherchant à attirer les flux d'étudiants et de chercheurs. La domination du système universitaire allemand au tournant du siècle se traduit par un nombre important d'étudiants étrangers, européens mais aussi nord-américains, qui souhaitent bénéficier de la qualité d'enseignement et du prestige dont jouissent les universités allemandes à l'échelle internationale. De nombreux historiens ont mis en avant l'influence du système allemand sur la modernisation et la transformation des universités américaines en pôles de recherche, à l'instar de l'université John Hopkins et de sa faculté de médecine réputée pour être la première université dédiée à la recherche aux États-Unis⁴⁶⁴. Une partie importante de la littérature portant sur ce sujet questionne l'influence allemande sur l'éducation supérieure américaine en s'intéressant essentiellement aux étudiants, et trop rarement aux étudiantes américaines parties étudier en Allemagne⁴⁶⁵. Certains chercheurs ont souligné l'influence négative du modèle allemand sur l'éducation supérieure des femmes

⁴⁶² Crawford (Elisabeth), *La fondation des prix Nobel...*, op. cit., p. 25.

⁴⁶³ Tournès (Ludovic), Scott-Smith (Giles) (dir), *Global Exchanges. Scholarships and Transnational Circulations in the Modern World*, New York, Berghan, 2018, p. 10-11.

⁴⁶⁴ Sur la question, voir notamment Clark (William), *Academic Charisma and the Origins of the Research University*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.

⁴⁶⁵ Singer (Sandra L.), *Adventures Abroad. North American Women at German-Speaking Universities, 1868-1915*, Westport, Connecticut, Praeger, 2003.

américaines, les universités allemandes étant, à la fin du XIX^e siècle, encore largement fermées aux étudiantes⁴⁶⁶. L'éclatement de la Première Guerre mondiale bouleverse cet équilibre, entraînant une réorientation des flux d'étudiants et de chercheurs vers les pays anglo-saxons, et notamment vers les États-Unis qui s'imposent peu à peu comme un acteur majeur sur le marché académique et scientifique.

À partir des années 1910, les programmes de bourses ne sont plus perçus seulement comme des instruments de politique nationale, mais comme des vecteurs de premier plan pour l'encouragement de la coopération internationale et la promotion d'un « esprit international », cher à l'époque⁴⁶⁷. De telles initiatives internationalistes naissent de chaque côté de l'Atlantique. Dès 1898, le banquier français Albert Kahn crée le programme des *Bourses Autour du Monde* afin de permettre aux peuples de mieux se connaître⁴⁶⁸. Sa conviction profonde, comme chez de nombreux autres internationalistes, est que les conflits armés naissent d'une mauvaise connaissance et d'un manque de communication des nations entre elles, ce que les circulations des hommes et des femmes peuvent permettre de corriger. Le programme des *Bourses Autour du Monde* encourage ainsi les jeunes agrégés et, à partir de 1905, des agrégées, qui représentent l'élite intellectuelle française, à se rendre dans divers pays pour y observer la culture, mesurer la place de la France dans le monde, et promouvoir la paix.

Cette visée internationaliste est reprise par de nombreux industriels et philanthropes américains qui s'imposent, au cours des deux premières décennies du XX^e siècle, comme des acteurs de premier rang sur la scène (scientifique) internationale. En 1910, Andrew Carnegie fonde la Dotation Carnegie pour la paix internationale (*Carnegie Endowment for International Peace*), dans le but de développer une expertise intellectuelle sur les questions de droit international et de promouvoir la paix. Quelques années plus tard, en 1913, la Fondation Rockefeller voit le jour, sous l'initiative de la

⁴⁶⁶ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, I, Struggles and strategies to 1940...*, *op. cit.*, p. 29.

⁴⁶⁷ Tournès (Ludovic), Scott-Smith (Giles) (dir), *Global Exchanges...*, *op. cit.*, p. 13.

⁴⁶⁸ Beausoleil (Jeanne), Ory (Pascal) (dir.), *Albert Kahn (1860-1940) : Réalité d'une utopie*, Boulogne-Billancourt, Musée Albert Kahn, 1995 ; Baud-Berthier (Gilles), « Albert Kahn et le projet des Archives de la Planète, 1908-1931 », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2010/3, n° 99, p. 105-107 ; Tronchet (Guillaume), « Les bourses de voyage "Autour du Monde" de la Fondation Albert Kahn (1898-1930) : les débuts de l'internationalisation universitaire », in Christophe Charle et Laurent Jeanpierre (dir.), *La vie intellectuelle en France des lendemains de la Révolution à 1914*, Seuil, 2016, p. 618-620 ; Walton (Whitney), « Des enseignantes en voyage : les rapports des boursières Albert Kahn sur la France et les États-Unis, 1898-1930 », in Nicolas Bourguinat (dir.), *Le Voyage au féminin : Perspectives historiques et littéraires (XVIII^e-XX^e siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 131-149.

famille Rockefeller, dont John D. Rockefeller, le fondateur de la *Standard Oil*. Tout en s'inscrivant dans la même tendance internationaliste que la Dotation Carnegie, la Fondation Rockefeller vise tout particulièrement à élaborer « une science totale de l'homme permettant de gérer les comportements individuels et collectifs » afin de mettre en place une « société rationnelle gouvernée par la science », pour reprendre les mots de Ludovic Tournès⁴⁶⁹.

Les ambitions de ces organisations philanthropiques se réalisent en partie par la fondation de programmes internationaux de bourses. Tout en s'inscrivant dans la vision internationaliste des années 1920, de tels programmes répondent à un problème structurel souvent dénoncé par la communauté scientifique et universitaire américaine dans les premières années du XX^e siècle. Margaret Rossiter cite à ce titre un rapport paru dans le *Bulletin* de l'Association américaine des professeurs des universités, dans lequel il est regretté que les *young academic men* soient surmenés par les charges de cours et sous-payés, et n'aient pas le temps ni les moyens de se consacrer entièrement à la recherche scientifique⁴⁷⁰. L'inadéquation des carrières universitaires traditionnelles avec les « ambitions d'après-guerre » est une rhétorique récurrente dans les années 1920. Alors que dans un premier temps les organisations philanthropiques américaines finançaient de grands projets pouvant avoir des retombées économiques, en lien avec l'industrie, ou octroyaient des fonds importants à des institutions reconnues, leurs pratiques se modifient aux lendemains de la Première Guerre mondiale. L'apparition du terme de *fellowship* illustre l'orientation éminemment scientifique de ces programmes de financement⁴⁷¹. A la différence des *scholarships* accordés à des fins éducatives et destinés aux étudiants de premier cycle, les *fellowships* sont orientés vers la recherche et la promotion de l'excellence scientifique. Ils sont accordés aux jeunes chercheurs (en doctorant ou post-doctorat) ainsi qu'aux chercheurs plus expérimentés.

Malgré l'importance que ces programmes de bourses revêtent pour la circulation des hommes et des idées, ce n'est que depuis quelques années qu'ils sont envisagés comme des objets historiques en tant que tels. En lien avec le développement de l'histoire

⁴⁶⁹ Tournès (Ludovic), dir., *L'argent de l'influence. Les fondations américaines et leurs réseaux européens*, Paris, Autrement, 2010, p. 4.

⁴⁷⁰ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, vol. 1, Struggles and strategies to 1940...*, op. cit., p. 269.

⁴⁷¹ Fleck (Christian), *A Transatlantic History of the Social Sciences. Robber Barons, the Third Reich and the Invention of Empirical Social Research*, Londres, New York, Bloomsbury Academic, 2011, p. 39.

transnationale, on assiste à un intérêt nouveau des historiens pour les programmes de bourses et d'échanges⁴⁷². En 2018, un ouvrage collectif codirigé par Ludovic Tournès et Giles Smith-Scott a été consacré à ce sujet. Les auteurs y préconisent de sortir d'une histoire institutionnelle pour replacer au cœur de l'analyse la dimension humaine, à travers l'étude des administrateurs comme des participants, afin de mieux comprendre la complexité des échanges, transferts et circulations autorisés par les programmes concernés. Le concept de *persona*, appliqué à l'étude des programmes de bourses, permet également d'envisager l'influence des organismes de financement de la recherche dans la définition d'un idéal-type du ou de la scientifique.

1.2. LES FINANCEMENTS DE LA RECHERCHE AU PRISME DE LA *PERSONA* ET DU GENRE

Comme l'ont montré les chercheurs en sciences sociales, l'univers scientifique, malgré son apparence pure et désintéressée visant à la production de vérités scientifiques, est un champ social comme les autres. Pour Pierre Bourdieu, le champ scientifique se caractérise par « ses rapports de forces et ses monopoles, ses luttes et ses stratégies, ses intérêts et ses profits ». C'est le lieu :

[...] d'une lutte de concurrence qui a pour enjeu spécifique le monopole de l'autorité scientifique inséparablement définie comme capacité technique et comme pouvoir social, ou si l'on préfère, le monopole de la compétence scientifique, entendue au sens de capacité de parler et d'agir légitimement (c'est-à-dire de manière autorisée et avec autorité) en manière de science⁴⁷³.

En mettant en avant le fait que les acteurs scientifiques sont jugés par leurs pairs, avec lesquels ils sont en concurrence directe, Bourdieu s'intéresse à l'influence de cette concurrence intrinsèque entre acteurs et juges dans la production des connaissances scientifiques et dans la définition même de la science (définition des problèmes scientifiques, acceptation de théories, méthode...). L'étude des conditions d'entrée ou d'élimination des nouveaux entrants au sein de la communauté scientifique permet au sociologue de mettre en lumière une série d'éléments ou, pour reprendre ses mots, de « signes spécifiques de consécration que le groupe pair-concurrents accorde à chacun de ses membres » et qui constituent le capital scientifique d'un individu⁴⁷⁴. Si le champ

⁴⁷² Le programme de bourses de la Fondation Rockefeller et ses boursiers et boursières sont bien connus grâce notamment aux travaux de Christian Fleck (cité note précédente) et Ludovic Tournès, Voir : Tournès (Ludovic), « Le réseau des boursiers Rockefeller et la recomposition des savoirs biomédicaux en France (1920-1970) », *French Historical Studies*, vol. 19, n° 1, 2006, p. 77-107.

⁴⁷³ Bourdieu (Pierre), « Le champ scientifique », *op. cit.*, p. 89.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 93.

scientifique est le lieu de luttes, ces luttes sont plus ou moins inégales, l'attribution du capital scientifique (prestige, autorité, reconnaissance) dépendant des dominants, c'est-à-dire des acteurs placés en haut de la hiérarchie⁴⁷⁵.

L'allocation de bourses ou l'attribution de prix par la communauté à un individu s'inscrit dans ce réseau d'interactions complexes. Les distinctions scientifiques permettent à la fois de valider un certain profil et de renforcer la position de l'individu qui en est dépositaire au sein de la communauté scientifique. Comme l'écrit Robert Kohler, dans son ouvrage portant sur le lien entre les chercheurs scientifiques et leurs sponsors au XX^e siècle :

Les idées sont souvent concrétisées par le processus de sécurisation des ressources. La capacité à obtenir des financements est devenue, pour le meilleur ou pour le pire, un élément important du système en accordant une grande crédibilité aux chercheurs et à leurs travaux⁴⁷⁶.

Les carrières scientifiques modernes, liées au processus de professionnalisation de la science à la fin du XIX^e siècle, sont ponctuées par une « série de jalons honorifiques », subventions à la recherche et prix, qui « permettent d'identifier les candidats les plus méritants et de les propulser vers le haut⁴⁷⁷ ». *A contrario*, les individus qui n'obtiennent pas de distinctions se retrouvent progressivement marginalisés dans le champ scientifique, voire relégués au rang d'amateurs⁴⁷⁸.

S'intéressant à la situation des femmes américaines dans les années 1920 et 1930, Margaret Rossiter a mis en lumière la manière dont le fonctionnement du monde scientifique, particulièrement le système de prix et de récompenses, se traduit par la marginalisation des certains groupes, dont celui des femmes. En effet, alors que les femmes sont de plus en plus nombreuses à intégrer le monde scientifique, rares sont celles qui obtiennent des distinctions scientifiques ou qui siègent au sein des associations professionnelles⁴⁷⁹. Pour l'historienne, l'importance croissante que prend le système de prix et de récompenses en science au tournant du XX^e siècle contribue à

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 96.

⁴⁷⁶ Kohler (Robert), *Partners in Science. Foundations and Natural Scientists, 1900-1945*, Chicago, University of Chicago Press, 1991, p. 2.

⁴⁷⁷ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, 1, Struggles and strategies to 1940...*, *op. cit.*, p. 267.

⁴⁷⁸ Guillemain (Hervé), Richard (Nathalie), « Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science », in Id. (dir.), *The Frontiers of Amateur Science (18th-20th Century)*, *Gesnerus – Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences*, vol. 73, n° 2, 2016, p. 201-237.

⁴⁷⁹ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, 1, Struggles and strategies to 1940...*, *op. cit.*, p. 267.

renforcer la masculinisation du champ scientifique, marginalisant les femmes de manière à la fois verticale, en les privant d'accès aux postes les plus élevés, et horizontale, en les circonscrivant dans des domaines dits « féminins » ou considérés comme moins prestigieux par la communauté scientifique.

Des chercheurs en histoire et philosophie des sciences se sont intéressés à l'influence du système de prix et récompenses en termes de construction ou de promotion d'idéaux-types de scientifiques, mobilisant le concept de *persona* scientifique. En déterminant les critères de sélection, les qualités et capacités requises, les organismes de financement, qu'ils dépendent d'universités ou d'institutions scientifiques externes, contribuent à construire et promouvoir certains modèles ou répertoires scientifiques. Herman Paul, par exemple, souligne la manière dont le fait d'obtenir de ses pairs des financements est un élément important de l'identité scientifique⁴⁸⁰. En mettant en place des modèles d'excellence auxquels les candidats doivent se conformer, les organismes de financement exercent une influence certaine sur l'identité scientifique. C'est ce que démontrent notamment Kaat Wils et Pieter Huistra dans leurs travaux portant sur le programme de bourses de la *Belgian American Educational Foundation*. Les deux auteurs s'intéressent non seulement à la façon dont les organismes de financement « ont activement et délibérément façonné des idéaux-types de scientifiques » mais aussi à la manière dont les scientifiques, cherchant des financements, se sont conformés à ces attentes⁴⁸¹. La capacité à obtenir des financements, mais aussi les séjours de recherche à l'étranger, et notamment aux États-Unis, sont deux aspects essentiels à la réussite scientifique dans la première moitié du XX^e siècle.

Bien qu'il existe, dans la première moitié du XX^e siècle, des programmes de bourses mixtes, l'étude statistique des procédures d'allocation de bourse à cette période montre un réel déséquilibre selon le sexe parmi les lauréats. Margaret Rossiter compare le nombre d'hommes et de femmes ayant soutenu une thèse de doctorat dans une université américaine à celui des lauréats et lauréates du programme de bourses de recherche du *National Research Council*, financé par la Fondation Rockefeller, entre 1920 et 1938. Alors que les femmes représentent 13 % de la population des diplômées et diplômés américains, le ratio n'est plus que de 5.4 % lorsque l'on considère les

⁴⁸⁰ Paul (Herman), « Sources of the Self... », *op. cit.*

⁴⁸¹ Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « "Fit to Travel" : The Exchange Programme of the Belgian American Educational Foundation... », *op. cit.*, p. 114.

boursiers et boursière du NRC, à l'exception du champ de l'anthropologie où en obtenant 10 des 26 bourses attribuées, les femmes représentent 38,5 % des bénéficiaires⁴⁸². De manière similaire, mais dans le contexte universitaire et scientifique belge de l'entre-deux-guerres, Pieter Huistra et Kaat Wils remarquent que seuls 50 des 471 boursiers de la *Belgian American Educational Foundation* sont des femmes, soit moins de 11 %, alors que les étudiantes représentent 17 % de la population diplômée belge à cette période. Ce déséquilibre est en partie lié au fait que la définition de l'idéal-type des boursiers repose sur des caractéristiques genrées. Dans le cas de la Fondation Rockefeller, Rossiter note que les candidates ne doivent pas seulement affronter les autres candidats, mais aussi les préjugés même des membres du comité de sélection qui les considèrent plus faibles, moins méritantes ou n'ayant pas de débouchés. La fondation américaine cherche en effet à sélectionner les leaders de demain, des « jeunes hommes brillants » : autant de termes qui renvoient directement à une acception masculine de la figure idéale du boursier.

L'usage d'un vocabulaire qui renvoie explicitement aux hommes introduit un biais important, et rend les candidatures de femmes plus difficiles. Dans le cas du programme de bourses de Rhodes, les termes mêmes employés dans le testament de Cecil Rhodes empêchent les femmes de se porter candidates : l'image du « leader » que Rhodes cherche à promouvoir prend les traits d'une élite d'hommes blancs anglo-américains, en lien avec la vision impérialiste du programme⁴⁸³. Le programme demeure de fait strictement limité aux hommes et ce n'est qu'à la fin des années 1970 qu'il s'ouvre progressivement aux femmes⁴⁸⁴. S'intéressant au système de financement et de sélection de la Fondation Rockefeller, ici dans le contexte scientifique suédois, Kirsti Niskanen remarque que cet idéal de scientifique repose sur la notion de génie ou d'excellence, mais aussi sur des pratiques de recherche (disponibilité, mobilité) culturellement plus largement associées aux hommes qu'aux femmes⁴⁸⁵. Ne pas être marié, par exemple, constitue un critère important pour pouvoir se consacrer au travail scientifique. En

⁴⁸² Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, I, Struggles and strategies to 1940...*, *op. cit.*, p. 270.

⁴⁸³ Ziegler (Philip), *Legacy: Cecil Rhodes, the Rhodes Trust and Rhodes Scholarships*, Yale, Yale University Press, 2008.

⁴⁸⁴ Chou (Meng-Hsuan), Pietsch (Tamson), « The Politics of Scholarly Exchange. Taking the Long View on the Rhodes Scholarships », in Ludovic Tournès et Giles Scott-Smith (dir.), *Global Exchanges...*, *op. cit.*, p. 41-42.

⁴⁸⁵ Niskanen (Kirsti), « Searching for "Brains and Quality". Fellowship Programs and Male Constructions of Scientific Personae... », *op. cit.*

outre, la différenciation des sexes ne s'opère pas seulement à l'étape de la candidature. Lorsque les femmes obtiennent de tels prix ou financements, elles sont soumises à un régime différent de celui des hommes. Au début du XXe siècle, il apparaît impensable qu'une femme voyage seule, sans « chaperon ». Les lauréates des *Bourses Autour du Monde* doivent ainsi voyager à deux, pour une durée plus courte que celle accordée aux hommes (six mois au lieu d'un an) et ne peuvent se rendre que dans certains pays⁴⁸⁶.

On comprend mieux, face à une telle situation générale, que le programme de bourses de la FIFDU ait été pensé non seulement comme une réaction à la marginalisation des femmes scientifiques induite en partie par le fonctionnement même du système de financement et de prix, mais aussi qu'un tel programme, exclusivement féminin, ait joué un rôle, qu'il s'agit de mesurer, dans le façonnement d'une *persona* scientifique à laquelle les femmes puissent s'identifier et être identifiées.

2. UN PROGRAMME DE BOURSES PAR ET POUR LES FEMMES SCIENTIFIQUES

Dès le premier congrès international de la FIFDU, à Londres en 1920, la nécessité de la fondation d'un programme de bourses internationales est évoquée, notamment par les membres américains qui s'appuient sur leur propre expérience dans leur pays. Des bourses exclusivement réservées aux femmes sont en effet décernées depuis les années 1880 par l'*Association of Collegiate Alumnae* qui devient en 1920 l'*American Association of University Women*. L'heure était venue, en cet immédiat après-guerre, d'oser imaginer, au sein de la FIFDU, un programme exclusivement pensé par et pour les femmes scientifiques. Nous allons en étudier la justification, le financement et le fonctionnement.

2.1. UN PROJET INTERNATIONAL

S'adressant aux *university women* rassemblées à Londres, Martha Carey Thomas, présidente de la branche américaine, défend l'idée d'un système de prix et de reconnaissance parallèle et international, qui serait pensé et géré par des femmes en vue de soutenir d'autres femmes. Comparant l'ambition de la FIFDU à celle des Académies, elle déclare :

Aux États-Unis, nous avons une Académie, une institution des Arts et des Sciences. Ce n'est pas une Académie d'hommes, c'est une Académie générale, et aucune femme ne lui appartient. Notre Association américaine de femmes diplômées de l'université a

⁴⁸⁶ Beausoleil (Jeanne), Ory (Pascal) (dir.), *Albert Kahn (1860-1940)...*, *op. cit.* ; Walton (Whitney), « Des enseignantes en voyage : les rapports des boursières Albert Kahn... », *op. cit.*

rendu hommage à cette Académie et demandé à ce que des noms de femmes soient inscrits sur la liste. Il est décourageant, pour des femmes éminentes, de ne pas lui appartenir, et je ne suis pas certaine du tout qu'une part du travail de cette Fédération ne puisse pas être une Académie féminine des Arts, des Lettres et des Sciences, au sein de laquelle nous nous rendrons mutuellement honneur et éloge, car l'éloge est une chose très importante pour le succès⁴⁸⁷.

Cette justification d'une forme d'entre-soi féminin ne s'accompagne pas pour autant d'une critique frontale des systèmes de bourses existants et de leur rôle dans le processus de marginalisation des femmes scientifiques. Si Virginia Gildersleeve fait remarquer, par exemple, que lorsqu'il s'agit de donner une opportunité à un professeur ou à un étudiant de séjourner dans une université étrangère, ce sont majoritairement des hommes qui en bénéficient, elle ajoute ce commentaire plus désabusé que vindicatif : « Même les hommes qui ont la plus grande sympathie pour le travail et les aspirations de notre sexe oublient parfois que nous sommes là, si survient la question d'un échange de professeurs ou d'un envoi d'étudiants à l'étranger ». Pourquoi ? « Ce n'est pas parce qu'ils ne s'intéressent pas aux femmes mais simplement parce qu'ils n'arrivent pas à penser à nous⁴⁸⁸ ».

Le système de financement de la recherche, parallèle et unisexe, tel qu'il est pensé et développé par les membres de la FIFDU n'est donc jamais présenté comme une attaque du système existant. Dans la citation placée en tête de ce chapitre, Virginia Gildersleeve synthétise bien les ambitions du programme : il est de la responsabilité des femmes de prouver leur capacité à produire des travaux scientifiques de qualité, de manière à faire progressivement disparaître la question du sexe comme marqueur ou gage de qualité scientifique (ou de moindre qualité et de moindre attente). On retrouve ici la stratégie d'un féminisme non transgressif mais « pragmatique », que prône et pratique la doyenne du *Barnard College*. En opposition avec le mouvement féministe militant, non dans ses ambitions mais dans ses moyens d'action, Gildersleeve et plus généralement les *university women* prônent un féminisme d'*infiltration*, permettant aux femmes de

⁴⁸⁷ Archive IFUW, inv.no 67, Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, England, 1920, p. 71. Allocution de M. Carey Thomas : « In the United States, we have an Academy, an institution of Arts and Science. It is not a men's Academy, it is a general Academy, and no woman is on the roll. Our American Association of college women has memorialised that Academy and asked to have women's names placed on the roll. It is discouraging to eminent women that they are not, and I am not at all sure that part of the work of this Federation may not be a women's Academy of Arts and Letters and Science, in which we shall honour and praise each other, for praise is a very important thing in success ».

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 20, Allocution de Virginia Gildersleeve : « Even the men who have the greatest sympathy with the work and aspirations of our sex occasionally forget that we are there, if the question of an exchange professorship or sending students abroad comes up. It is not because they have no interest in women, but just because they do not happen to think of us ».

travailler de l'intérieur et d'éviter les antagonismes avec leurs collègues de sexe masculin. La doyenne évoque cette « technique » à plusieurs reprises dans ses mémoires⁴⁸⁹. La mise en avant de la dimension internationaliste des bourses dans le discours des dirigeantes, plutôt que d'afficher des prétentions féministes, s'insère dans cette stratégie d'infiltration. L'ambition de la FIFDU à travers son programme de bourses, peut-on lire en 1924, est « d'encourager le savoir et promouvoir le statut des femmes diplômées des universités, pour répandre les connaissances, améliorer les méthodes et les idéaux éducatifs, et faire progresser activement l'amitié et la sympathie entre les nations à travers des représentantes choisies⁴⁹⁰ ».

La plupart des fondatrices et dirigeantes sont conscientes du faible nombre d'opportunités existantes pour permettre aux femmes d'étudier ou de mener des recherches à l'étranger, alors qu'elles-mêmes ont pu éprouver l'importance de tels séjours dans la construction de leur propre carrière scientifique. Leurs efforts pour rassembler les fonds nécessaires pour offrir des bourses à des femmes scientifiques s'inscrivent dans une logique de transmission de stratégies et d'un savoir-faire. Il s'agit pour elles de tirer la leçon de leurs réussites personnelles mais aussi des difficultés qu'elles ont pu rencontrer en tant que femmes dans un monde universitaire et scientifique masculin. Ainsi fait Ellen Gleditsch dans un discours intitulé « La nécessité et la valeur des bourses de recherche internationale » :

Si nous voulons que les femmes participent pleinement aux travaux universitaires, qu'elles contribuent au progrès de la science et du savoir, elles ne doivent pas se limiter à l'enseignement, mais doivent également entreprendre des travaux de recherche. Jusqu'à présent, les femmes ont fait très peu en matière de recherche. Ce n'est pas étonnant. Très peu ont eu la possibilité de s'y préparer. La recherche exige des sacrifices, économiques et personnels. Si nous voulons que les femmes fassent de la recherche, nous devons donner aux jeunes femmes la possibilité de poursuivre des études supérieures dans leur propre pays et dans d'autres pays. En fait, la recherche en sciences demandera presque toujours, et la recherche en sciences humaines très souvent, des années d'études dans des universités étrangères. Je n'ai pas besoin de m'attarder sur ce point ; il est connu et reconnu par nous toutes⁴⁹¹.

⁴⁸⁹ V. Gildersleeve, *Many a Good Crusade...*, *op. cit.* Voir : Dilley (Patrick), *The Transformation of Women's Collegiate Education : The Legacie of Virginia Gildersleeve*, New York, Palgrave Macmillan, 2017, p. 173.

⁴⁹⁰ Archive IFUW, inv.no 543, International Fellowship Fund Appeal Committee, 1924-1930. Minutes, 1924.

⁴⁹¹ Archive IFUW, inv.no 55, Occasional paper n° 5, mars 1926, p. 20-21 : « If we want women to play a full part in university work, to contribute to the progress of science and knowledge, they must not be restricted to teaching but must undertake research work as well. Until now, women have done very little in the way of research. No wonder. Very few have had any possibility of preparing themselves for it. Research demands sacrifices, economic and personal. If we want women to do research work we must

Alors qu'elle s'adresse aux *university women* rassemblées en congrès à Amsterdam en 1926, la Norvégienne, tout juste élue présidente de la FIFDU, met en avant le rôle que doit jouer ici la FIFDU. « Que pouvons-nous faire, nous les membres de la Fédération internationale, pour aider les femmes qui sont capables, volontaires et désireuses d'entreprendre des travaux de recherche ? », demande-t-elle. « Pouvons-nous organiser leur vie pour qu'elles créent l'atmosphère nécessaire ? Certainement pas - pas pour toute une vie. Mais *nous pouvons leur mettre le pied à l'étrier*⁴⁹² ». Ce coup de pouce prend la forme de subventions internationales qui vont permettre aux lauréates de se consacrer un an durant à la continuation ou à l'achèvement de leurs recherches.

2.2. L'ARGENT DE LA DIFFERENCE

En 1924, à l'occasion du congrès d'Oslo, le programme de bourses internationales est officiellement lancé, avec la création de deux comités, l'un chargé de l'organisation et de la promotion de la collecte de fonds destinée à financer le programme, l'autre appelé à sélectionner et nommer les titulaires des bourses⁴⁹³. Le fonctionnement du programme est défini et la collecte de fonds commence à s'organiser au cours de cette décennie cruciale.

Contrairement aux organisations philanthropiques, qui bénéficient d'un capital financier important grâce à leurs fondateurs, la FIFDU rencontre plus de difficultés à rassembler des fonds lui permettant de financer son programme de bourses. Signalons, à titre de comparaison, que la fondation Carnegie jouit d'une dotation initiale de près de 125 millions de dollars, la somme s'élevant à 182 millions pour la Fondation Rockefeller⁴⁹⁴. Une partie de ces fortunes sont consacrées au financement de *fellowships*, d'une valeur, pour la Fondation Rockefeller, de 1800 dollars (soit l'équivalent de 23 000 euros) par bourse et par année. Bien que les dirigeantes de la FIFDU aient pour projet de collecter un million de dollars, de manière à financer 30

give young women the opportunity of advanced study in their own country and in other countries. In fact, research in science will nearly always, and research in arts very often, necessitate years of study at foreign universities. I need not dwell on this ; it is known and recognized by us all ».

⁴⁹² Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 114 : « What can we do, we members of the International Federation, to help women who are able, willing and eager to undertake research work ? Can we arrange their lives for them create the atmosphere needed ? Certainly not – not for a lifetime. But – and here I am coming to my point – *we can give them a start* ».

⁴⁹³ Archive IFUW, inv.no 543, International Fellowship Fund Appeal Committee, 1924-1930 et inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1925-1962.

⁴⁹⁴ Tournès (Ludovic), « Carnégie, Rockefeller, Ford, Soros : généalogie de la toile philanthropique », in Id., dir., *L'argent de l'influence. Les fondations américaines et leurs réseaux européens*, op. cit., p. 5-23.

bourses par an, le manque de ressources disponibles les oblige à revoir leurs ambitions à la baisse. Leur nouvel objectif est de rassembler 6000 livres sterling, afin de pouvoir attribuer la première bourse en 1928, d'une valeur de 300 livres (soit 7400 euros aujourd'hui).

Différentes méthodes sont envisagées pour alimenter le fonds du programme de bourses. En 1924, le *Fund Appeal Committee* invite les associations nationales à lancer un appel aux dons auprès des « hommes et femmes universitaires et d'autres individus et organisations publiques intéressés dans l'éducation et les amitiés internationales » de leur pays⁴⁹⁵. L'exemple est donné par un groupe d'anciens étudiants de l'université d'Oslo, qui versent à la FIFDU la somme de 2000 couronnes norvégiennes, originellement destinée à une aide à la recherche pour une femme norvégienne⁴⁹⁶. Cette donation permet de voir un engagement concret des hommes pour l'égalité et la promotion des femmes dans la sphère intellectuelle. « Que des *hommes* donnent cet argent pour l'éducation supérieure des *femmes* », écrit Lilli Skonhoft, l'une des organisatrices norvégiennes du congrès de 1924, « n'a pas seulement déclenché des vivats mais aussi un émoi tout aussi grand que justifié⁴⁹⁷ ». En l'honneur de ce geste, les membres américaines présentes au congrès d'Oslo dédient la somme de mille dollars au financement d'une bourse « scandinave » l'année suivante⁴⁹⁸.

On peut donner d'autres exemples de tels soutiens masculins, qu'ils soient financiers ou philosophiques. Lors du congrès organisé à Genève en 1929, le recteur de l'université de Genève, Charles Werner, s'est appuyé sur les écrits de Platon pour soutenir la cause des femmes universitaires⁴⁹⁹ :

M. Werner [...] rappelle que la participation des femmes aux études supérieures est une idée ancienne. En effet, le fondateur de la première Académie, Platon, a déclaré

⁴⁹⁵ Archive IFUW, inv.no 543, International Fellowship Fund Appeal Committee. Minutes, 1924.

⁴⁹⁶ Archive IFUW, inv.no 69, Bulletins (Bluebooks), 3rd Conference, Christiania, Norway, 1924, p. 62 : « A donation had already been given by a veteran group of University graduates, who had in 1913 celebrated the jubilee of their entrance to the University by collecting a fund for a research scholarship for a woman. This fund, a sum of 2000 Kr., was offered to the Federation by Borgermester Arctander, on behalf of himself and his colleague, and was gratefully accepted ».

⁴⁹⁷ Skonhoft (Lilli), « Norske kvinnelige Akademikers Landsforbund... », *op. cit.* p. 256 : « At menn gav disse penger til utdannelse av *kvinnelige* akademikere, vakte ikke bare jubel, men stor og berettiget opsikt ».

⁴⁹⁸ Archive IFUW, inv.no 69, Bulletins (Bluebooks), 3rd Conference, Christiania, Norway, 1924, p. 101-102.

⁴⁹⁹ Charles Werner (1878-1969), professeur de philosophie et d'histoire de la philosophie à l'université de Genève entre 1909 et 1953, recteur entre 1928 et 1930, est l'auteur notamment de *La philosophie grecque* (1928).

expressément que le cycle d'études dont il traçait le programme dans *La République* devrait être ouvert aux femmes comme aux hommes. Ces études, qui étaient essentiellement celles des mathématiques et de la philosophie, devaient conduire à la charge de gouverner l'État, et Platon n'a pas hésité à dire que l'État pourrait, le cas échéant, être gouverné aussi bien par des femmes que par des hommes⁵⁰⁰.

Le recteur valide par là cette figure du leader, théoriquement universelle, fondée sur la seule supériorité intellectuelle. Signalons encore, à la même époque, le don du président tchèque Tomáš Garrigue Masaryk, d'un montant de 1000 livres, versé au fonds des bourses internationales à l'occasion de la réunion du Conseil de la FIFDU à Prague en 1930. Son intérêt pour les femmes diplômées peut s'expliquer par l'influence de sa femme, Charlotte Garrigue (dont il ajouta le nom au sien), une économiste américaine, fondatrice d'une école pour assistantes sociales et proche du cercle de l'*American Association of University Women*⁵⁰¹.

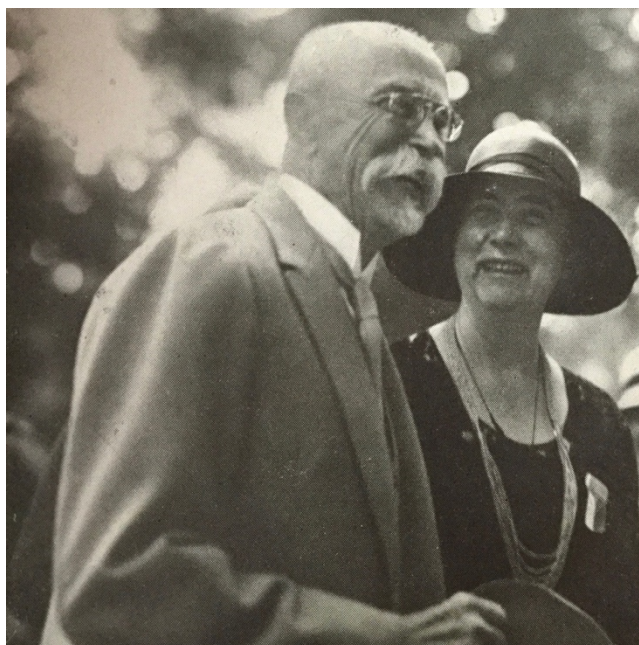


FIG. 18 – « PRESIDENT MASARYK GIVES HIS DONATION FOR THE FELLOWSHIP FUND TO PROFESSOR WINIFRED CULLIS⁵⁰² »

Ces appels aux dons produisent toutefois un résultat limité et, alors que les membres du comité espéraient initialement pouvoir attribuer quatre bourses par an, il apparaît rapidement que seul l'octroi d'une bourse par année est envisageable.

Chaque branche adopte différentes manières de récolter des fonds, sur la base d'un jour de salaire reversé par membre ou d'un pourcentage des souscriptions annuelles, la

⁵⁰⁰ Archive IFUW, inv.no 74, 5th Conference, Geneva, Switzerland, 1929 (French), p. 39-40.

⁵⁰¹ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 25.

⁵⁰² Archive IFUW, inv.no 75, Bulletins (Bluebooks), 15th Council, Prague, Czechoslovakia, 1930.

méthode déjà pratiquée par la branche américaine pour financer son programme de bourses nationales. Au cours de l'entre-deux-guerres, on observe de fortes différences dans la participation financière des branches nationales. L'AAUW, en adoptant un système de subscription par membre, se démarquent des pays européens, qui continuent à collecter des fonds par le biais de conférences et autres bazars et ventes. Aucune obligation n'est fixée en Europe, de manière à ne pas décourager les pays qui ont le plus souffert de la Première Guerre mondiale. Le nombre de femmes actives dans les domaines scientifiques et universitaires, ou l'état même de la culture philanthropique, peuvent également permettre de comprendre les divergences entre pays. Par ailleurs, le financement du programme de bourses est compliqué par le fait qu'il entre en concurrence directe avec celui de foyers internationaux ou *clubhouses* à Washington, London (Crosby Hall) ou Rome – le projet italien n'aboutira finalement pas⁵⁰³.

Comme le remarque Christine von Oertzen, certaines branches nationales financent de temps à autres leurs propres bourses, de durée plus limitée. L'historienne donne en exemple l'une des bourses françaises attribuée à la neurologue autrichienne Martha Brünner-Ornstein, projetant d'étudier à la Sorbonne une nouvelle technique de mesure neurologique, invention française que les membres de l'Association française des femmes diplômées des universités espèrent diffuser dans le monde académique germanique⁵⁰⁴. Si ces prix nationaux permettent d'analyser les interactions entre politiques nationales et science, ce sont les bourses internationales qui constituent l'objet du présent chapitre.

Il existe, dans l'entre-deux-guerres, trois types de bourses internationales attribuées par la FIFDU. Anne-Marie Dubois, aperçue plus haut, est la première lauréate de la bourse *junior* ou doctorale, réservée aux candidates de moins de trente ans, sous réserve qu'elles soient « engagées activement dans des travaux de recherche depuis au moins un an » et qu'elles aient « l'intention de produire des travaux scientifiques indépendants⁵⁰⁵ ». Les candidates déjà titulaires d'un diplôme de doctorat peuvent postuler aux bourses *senior* qui correspondent à une bourse postdoctorale, sous condition d'avoir publié les « résultats d'un travail de recherche indépendant réalisé au

⁵⁰³ Archive IFUW, inv.no 543, International Fellowship Fund Appeal Committee, 1924-1930.

⁵⁰⁴ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 50.

⁵⁰⁵ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships. « International Fellowships to enable the holder to carry on research in some country other than her own. General regulation (as revised at the Nineteenth Council Meeting, Budapest, 1934) ».

cours des cinq dernières années ». La limite d'âge de ce second type de bourse, fixée dans un premier temps à quarante-cinq ans, est rapidement remise en question, notamment par les membres de la branche suisse qui y voient une mesure arbitraire risquant « d'empêcher la candidature de diplômées hautement qualifiées, handicapées par la nécessité de gagner sa vie⁵⁰⁶ ». Le développement de bourses *senior* constitue également un investissement plus sûr, les candidates ayant déjà fait leurs preuves en termes de recherche. L'introduction de bourses similaires réservées aux chercheurs déjà expérimentés par la *Belgian American Educational Foundation*, par exemple, relève de la volonté des responsables du programme de renforcer la qualité des candidats sélectionnés⁵⁰⁷. En outre, en accordant une reconnaissance à des femmes scientifiques importantes mais par ailleurs marginalisées dans la communauté scientifique et universitaire, permet à la FIFDU de mettre en avant des exemples de réussites scientifiques féminines qui peuvent servir de modèle ou d'inspiration aux nouvelles générations.

À ces deux bourses, décernées de manière alternative tous les deux ans, viennent s'ajouter les bourses internationales postdoctorales financées par des branches nationales, telle la *AAUW Crusade*. Bien que financées par des organisations nationales ou des groupes locaux, leur attribution dépend entièrement du comité *ad hoc* de la FIFDU, les responsables étant soucieuses d'assurer au processus une certaine homogénéité. Les mêmes conditions s'appliquent pour ces bourses en termes d'ouverture à toutes les nationalités et vers toutes destinations. Cependant, contrairement à celles de la FIFDU, ces bourses ne sont limitées ni en termes d'âge ni en termes de disciplines scientifiques. L'unique condition est d'avoir obtenu un doctorat et d'avoir publié les résultats de ses recherches dans des revues scientifiques.

Bien que ces bourses soient réservées aux membres de la FIFDU, leur publicité est étendue au-delà de l'organisation. Kristine Bonnevie est ainsi chargée en 1924 de promouvoir le programme de bourses auprès de la Société des Nations, étant pour sa part l'une des représentantes de la Norvège à la Commission internationale de coopération intellectuelle. À l'échelle nationale, ce sont les branches qui sont chargées de diffuser la liste de bourses disponibles auprès des institutions universitaires de leur

⁵⁰⁶ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1926, p. 3.

⁵⁰⁷ Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « "Fit to Travel"... », *op. cit.*, p. 125.

pays. Si ces bourses sont annoncées dans la presse, il reste difficile de mesurer leur impact auprès du public ou de la communauté scientifique internationale. Alors que les noms des lauréats d'autres bourses sont donnés dans *Nature*, par exemple, il ne semble pas que cela ait été le cas pour les lauréates de la FIFDU. Quelques articles sur le programme de bourses de la FIFDU et des noms de lauréates apparaissent de manière occasionnelle dans la presse nationale lorsque la boursière est issue du pays. En 1930, ainsi, un article du journal australien *The Age*, dans sa « Page for Women », annonce les bourses offertes par la FIFDU et rappelle le nom de la lauréate australienne ayant obtenu cette année-là une bourse, Ethan McLennan⁵⁰⁸. Les bourses pour femmes semblent bien, dans le cas présent, relever de la seule rubrique féminine : les articles concernant la FIFDU et d'autres organisations féminines telles que le Conseil international des femmes y voisinent avec les conseils de modes et de cuisine.

De manière générale, le programme de bourses de la FIFDU n'a pas connu l'ampleur de ceux d'autres organismes de financement de la recherche, le nombre de bourses étant limité par les capacités financières de l'organisation. À titre de comparaison, pour la période de l'entre-deux-guerres, la Fondation Rockefeller a distribué près de 600 bourses, alors que la FIFDU n'en finance qu'une trentaine⁵⁰⁹. Toutefois, ces chiffres ne permettent pas de se prononcer de manière tranchée en termes d'influence, compte tenu du faible nombre de femmes ayant obtenu une bourse dans les programmes officiellement ouverts aux hommes et aux femmes. Il est fortement probable que pour les femmes scientifiques, les bourses de la FIFDU aient constitué une opportunité importante, voire décisive, au moment de continuer leurs recherches puis de tenter de se faire une place dans la communauté scientifique. D'où l'importance des procédures d'évaluation et de sélection mises en place par la FIFDU.

2.3. UN « COMITE D'EXPERTES⁵¹⁰ »

La procédure de sélection des boursières de la FIFDU s'opère en trois temps. Comme on l'a vu, les branches nationales sont chargées, en amont de la réunion du

⁵⁰⁸ *The Age*, « Current Events. International Friendship », 18 novembre 1930 : (en ligne) <https://news.google.com/newspapers?nid=1300&dat=19301118&id=el8RAAAAIBAJ&sjid=sZYDAAAIBAJ&pg=6833,1459199&hl=fr>.

⁵⁰⁹ Pour les chiffres concernant les bourses accordées par la fondation Rockefeller, voir notamment : Fleck (Christian), *A Transatlantic History of the Social Sciences...*, *op. cit.*, et Tournès (Ludovic), « Le réseau des boursiers Rockefeller... », *op. cit.*. La liste des boursières de la FIFDU est présentée dans l'annexe 20.

⁵¹⁰ Records of the BFUW, 5BFW/04/14, Academic Sub-Committee, general correspondence, 1938 : « a committee of experts ».

comité international d'allocation, de faire circuler la liste des bourses qui vont être décernées pour l'année académique. Les dossiers des candidates sont d'abord examinés par les branches nationales, chacune étant responsable de la qualité des candidates présentées devant le comité international. Les méthodes de sélection à cette étape sont laissées à la décision de chaque branche, même s'il est recommandé de faire appel à des « juges compétents » et de conduire des entretiens ou interviews avec chacune des candidates⁵¹¹. Trois au maximum peuvent être présentées, par bourse et par année, par une organisation nationale ; elles doivent être classées par ordre de mérite. Les rapports des branches, ainsi que les dossiers des candidates, sont ensuite envoyés au comité international d'attribution des bourses pour que débute la seconde phase d'évaluation.

Les modalités d'évaluation s'adaptent en fonction des types de bourses. Comme le signale la directrice du comité de sélection, Ida Smedley Maclean, il importe de distinguer entre les bourses pour les sciences et celles pour les arts (les sciences humaines, dirions-nous), tant diffèrent les deux domaines de recherche. Les membres du jury rencontrent en effet de nombreuses difficultés pour juger les candidatures aux bourses américaines, qui sont ouvertes à tous les champs disciplinaires. En 1935, le comité d'attribution des bourses souligne la complexité qu'induit l'évaluation de candidates travaillant dans des champs scientifiques si distincts les uns des autres :

Les qualités requises pour la recherche en sciences et celles requises pour la recherche en Arts semblaient si fondamentalement différentes au comité qu'il a estimé qu'une comparaison directe entre les candidates dans les deux domaines était presque impossible. Il est probable que les scientifiques qui choisiraient le titulaire d'une bourse de recherche dans les Arts seraient enclins à décerner le prix sur des bases tout à fait différentes de celles que tiennent pour essentielles les experts en Arts, et vice-versa⁵¹².

Malgré les critiques répétées du Comité, les bourses internationales financées par l'*American Association of University Women* ont continuées à être indéterminées, poursuivant la logique du programme de bourses nationales.

⁵¹¹ Archive IFUW, inv.no 543, International Fellowship Fund Appeal Committee, 1924-1930. Minutes, 1924.

⁵¹² Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1935, p. 82 : « The qualities needed for research in science and those needed for research in Arts seemed to the committee to be so fundamentally different that they found a direct comparison between candidates in the two fields almost impossible. Probably scientists selecting the holder of an Arts fellowship would be inclined to make the award on quite different grounds from those considered essential by arts experts, and vice-versa »

Pour l'attribution des bourses *junior*, le comité dépend en grande partie des rapports – confidentiels – reçus par les fédérations nationales, synthétisant le travail et les compétences des candidates. Celles qui souhaitent bénéficier d'une bourse *senior* sont en revanche évaluées sur la base de leurs travaux publiés. En fonction de leur spécialisation scientifique, leur candidature est soumise à l'analyse de deux experts, chargés de rédiger des rapports détaillés. Chacun des dossiers, comprenant le rapport d'expertise, est alors transmis aux membres du comité, lesquels sont chargés, après examen comparatif des dossiers, de rendre la décision finale. Afin de simplifier le processus et d'éviter des complications et des frais engendrés par la circulation de toutes les candidatures auprès des membres du comité, il est décidé à partir de 1927 que la présidente et la secrétaire procéderont à une première sélection des candidates. Seuls les dossiers retenant leur attention sont dupliqués et transmis aux jurés. En comparaison avec la fondation Rockefeller, dont les officiers et conseillers sont chargés de repérer les scientifiques prometteurs et de leur offrir un financement, les candidatures standardisées que promeut la FIDFU amènent à diminuer l'importance des contacts personnels et des réseaux d'influence dans le processus de récompense⁵¹³. Une attention toute particulière est portée à cette standardisation des formulaires, de manière à faciliter leur évaluation, alors que les candidatures proviennent de contextes universitaires parfois très divers.

Durant les quinze premières années de fonctionnement du programme de bourse, c'est la biochimiste anglaise, Ida Smedley-Maclean, qui préside à la fois le comité d'organisation de la collecte de fonds et le comité d'attribution des bourses. Sa nomination par le Conseil peut s'expliquer à la fois par sa réputation scientifique et la reconnaissance dont elle jouit et par son rôle dans la fondation de la *British Federation of University Women* en 1907, puis de la FIFDU. Aux côtés de Caroline Spurgeon et Winifred Cullis, elle a pris part à la promotion du projet lors de la tournée de 1919 aux États-Unis. Pendant la période de l'entre-deux-guerres, la Britannique s'investit dans le programme de bourses de la FIFDU, ayant personnellement fait l'expérience des opportunités qu'offrent de telles récompenses scientifiques. En 1910, elle était devenue en effet la première femme à obtenir l'une des bourses de recherche du programme *Beit Memorial Fellowships for Medical Research*, grâce à laquelle elle avait quitté

⁵¹³ Ludovic Tournès souligne le rôle actif que joue la Fondation Rockefeller dans la sélection des boursiers : elle repère et choisit les talents en multipliant les visites dans les institutions universitaires ou de recherche. Cette « politique volontariste » est l'une de ses caractéristiques. Tournès, Ludovic, « Le réseau des boursiers Rockefeller et la recomposition des savoirs biomédicaux... », *op. cit.*, p. 82.

l'université de Manchester pour le *Lister Institute of Preventive Medicine* de Londres, où elle a entrepris ses recherches sur les graisses et les acides gras⁵¹⁴. La Britannique s'est alors émancipée du domaine de la chimie organique conventionnelle pour le champ en développement de la biochimie, ses travaux faisant d'elle l'une des pionnières dans cette discipline⁵¹⁵. En 1913, elle a obtenu le prix Ellen Richards décerné par l'*American Association of University Women*, preuve de l'écho international que son œuvre a trouvé. Passée d'un environnement universitaire traditionnel, où l'enseignement prévaut sur la recherche, à un institut de recherche financé par le secteur privé – le *Lister Institute* –, Ida Smedley Maclean était à même de comprendre l'importance d'un système de bourses pour la recherche financé par des organismes privés, tels que le *Beit Memorial Fellowships* ou la FIFDU. C'est ce qu'elle souligne dans un discours à l'occasion du 4^e congrès de la FIFDU, à Amsterdam :

Il y a de nombreuses années, j'ai reçu un prix de recherche américain, et cela m'a procuré un moment d'encouragement et de stimulation des plus excitants. Le travail de recherche offre des moments où la joie que l'on ressent est comparable à celle des artistes, mais les moments sont rares et espacés. Il est merveilleusement stimulant de recevoir une marque d'appréciation et nous espérons pouvoir bientôt annoncer l'attribution de nos bourses⁵¹⁶.

Les autres membres du comité sont également des femmes remarquables, à la fois pour leur carrière et leur expertise scientifiques et pour leur rôle au sein de la FIFDU. On retrouve des personnalités déjà évoquées dans les chapitres précédents, chacune représentant différents domaines de la recherche scientifique (dans l'acception large du terme), telles que la radiochimiste Ellen Gleditsch, la botaniste Johanna Westerdijk, la chimiste suisse Jeanne Eder, Winifred Cullis, professeure de physiologie, ou encore l'économiste allemande (et professeure) Elizabeth Altmann-Gottheiner⁵¹⁷. En raison de

⁵¹⁴ Creese (Mary R. S.), « Maclean, Ida Smedley (1877-1944), Biochemist », in *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004. Le Beit Memorial Fellowship for Medical Research est fondé en 1909 par Sir Otto Beit, un philanthrope britannique d'origine allemande, en l'honneur de son frère Albert Beit. Le programme vise à soutenir financièrement les jeunes chercheurs en médecine de la Grande-Bretagne.

⁵¹⁵ Freedman (Bobert), « Ida Smedley Maclean (1877-1944): Pioneering Biochemist & Feminist Campaigner », communication présentée lors de la conférence de la Société Européenne pour l'Histoire des Sciences, Prague, septembre 2016.

⁵¹⁶ Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 112 : « Many years ago, I received a research prize from America, and it gave me a most thrilling moment of encouragement and stimulus. Research work provides moments in which something like the joy felt by creative artists is experienced, but the moments are few and far between. It is wonderfully stimulating to receive some mark of appreciation and we hope that soon we shall be able to announce the awards of our fellowships ».

⁵¹⁷ Jeanne Eder-Schwyzler est une chimiste suisse, directrice de la branche suisse des university women entre 1935 et 1938. Elle est l'une des fondatrices de l'institut suisse pour l'économie domestique (*Home*

la nature spécialisée et experte des travaux du comité, ses membres ne sont pas nommés par le conseil, mais choisis et invités par les membres du comité déjà installés à rejoindre leurs rangs⁵¹⁸.

De manière similaire aux autres organismes de financement, une attention spéciale est accordée à la sélection des évaluateurs. Comme dans le cas de la *Belgian American Educational Foundation*, de la Fondation Rockefeller ou des Bourses Autour du Monde, les anciennes boursières sont invitées à mettre au service de la FIFDU leur expérience et leur expertise, en siégeant au comité d'attribution des bourses. Dès 1930, ainsi, l'archéologue suédoise Hannah Rydh, lauréate d'une bourse internationale offerte par la branche britannique en 1922 et grâce à laquelle elle a poursuivi ses recherches en France, devient membre du comité. La constitution des jurys chargés d'évaluer les candidatures pour les bourses *senior* est également strictement contrôlée : les branches nationales sont chargées de proposer les noms de « femmes de première classe [...] devant être considérées comme étant du rang de professeur et devant avoir elles-mêmes entrepris des recherches » ou, pour reprendre les mots d'Ellen Gleditsch, des « expertes [...] dont les capacités intellectuelles soient incontestables⁵¹⁹ ». Le fait que le professorat ne constitue pas un facteur déterminant en soi pour la nomination des évaluateurs et expertes, rend compte de la situation des femmes dans le monde universitaire de l'époque. Dans de nombreux pays, elles n'ont pas encore accès aux postes de professeurs, bien qu'étant reconnues dans la communauté scientifique. Ainsi une Ellen Gleditsch, qui siège au comité depuis 1924, n'est-elle élue professeure à l'université d'Oslo que cinq ans plus tard. Le caractère exclusivement féminin des membres du comité et des jurys participe de la promotion des femmes en tant qu'expertes, une expertise qui repose sur les compétences scientifiques plutôt que sur la position occupée dans le milieu universitaire. Dans le seul cas, toutefois, où aucune femme ne serait à même d'évaluer une candidature, l'avis d'un homme peut être requis. De fait, si l'expertise des femmes a la priorité, le recours à des experts hommes semble être régulier. La candidature de l'historienne de l'art allemande Adelheid Heimann à

Economics). Elizabeth Altmann-Gottheiner est une économiste allemande, l'une des premières femmes nommées professeurs extraordinaires en Allemagne et fondatrice de la branche allemande des university women. Les données biographiques des membres du comité ont été rassemblées par Christine von Oertzen, voir <http://uwind.mpiwg-berlin.mpg.de/en/fm13-dab-liste-xml-en>.

⁵¹⁸ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships.

⁵¹⁹ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1926, p. 4.

une bourse internationale en 1938, par exemple, est évaluée par le paléographe et historien de l'art britannique Francis Wormald, conservateur adjoint du département des manuscrits du *British Museum*.

Accorder une bourse à un individu représente un réel investissement : financier, comme nous l'avons vu ; scientifique, en promouvant des individus prometteurs sur la base de leurs capacités intellectuelles et de leur projet de recherche ; mais aussi stratégique. La réputation et la légitimité de l'organisme de financement dépendent en effet grandement des résultats obtenus par les chercheurs. La mise en place de procédures d'évaluation, de sélection et de décision représente ainsi une étape indispensable pour assurer le bon fonctionnement d'un programme de financement, ainsi qu'un retour sur investissement. Par leur entreprise de définition de normes d'excellence, les responsables du programme de bourses de la FIFDU façonnent et promeuvent par ailleurs une identité scientifique, qu'il reste à aborder.

3. FAÇONNER UN IDEAL SCIENTIFIQUE AU FEMININ : ANALYSE DU PROCESSUS D'ALLOCATION DES BOURSES

Dans le dernier temps de chapitre, il s'agit non seulement d'évaluer l'influence de ces organismes de financement sur l'activité scientifique, mais aussi d'interroger la manière dont se façonne, à travers l'établissement de critères et de normes et la sélection des meilleurs candidats, une figure idéale du (de la) scientifique. Bien que de nombreux programmes de bourses ne définissent pas le sexe comme un critère effectif de sélection, on a vu précédemment que cette question est loin d'être négligeable dans des programmes tels que celui de la Fondation Rockefeller. Quels sont les critères qui prévalent à la sélection des boursières de la FIFDU et quelle place occupent les catégories de sexe et de genre dans un programme exclusivement féminin ? Après être revenue sur la définition de l'idéal des boursières de la FIFDU à travers l'analyse du discours officiel, nous nous intéresserons au processus de sélection et de décision, en prêtant attention au vocabulaire utilisé, afin de tenter d'appréhender les normes et attentes, parfois implicites, en jeu. Dans un dernier temps, il s'agira d'interpréter le type de *persona* scientifique promu par la FIFDU au vu de l'objectif affiché par l'organisation : participer à la reconnaissance des femmes scientifiques.

3.1. THE RIGHT SORT OF WOMAN : POUR UNE DEFINITION DE LA BOURSIERE IDEALE

Lors du lancement du programme de bourses en 1924, Virginia Gildersleeve insiste sur l'importance du choix du « type de femmes adéquates » auxquelles attribuer les

bourses, « celles dont la promesse scientifique nécessit[e] la possibilité de poursuivre leurs études et dont les qualités personnelles fer[ont] les parfaites ambassadrices de la compréhension et de l'amitié internationales⁵²⁰ ». La détermination du profil idéal du boursier ou, ici, de la boursière, occupe une grande place dans les débats et discours des organismes de financement, surtout dans la période de fondation. Bien que cette figure idéale soit une construction de prime abord théorique, les critères et qualités discutés et établis permettent de mieux comprendre la vision du (de la) scientifique que les responsables façonnent et projettent, vision qui sert de base aux procédures pratiques d'évaluation, de sélection et d'allocation des bourses. Dans le cas de la FIFDU cette détermination est un enjeu d'autant plus crucial qu'il s'agit de fournir la preuve irréfutable que les femmes peuvent faire aussi bien que les hommes en matière de science. Les boursières de la FIFDU doivent par-là assumer une dimension supplémentaire spécifique : celle d'ambassadrices des femmes dans les communautés scientifiques et universitaires, tout en devenant des modèles à même d'inciter d'autres femmes à poursuivre une carrière dans les sciences.

Selon Virginia Gildersleeve, les boursières doivent se démarquer en premier lieu par leurs compétences scientifiques. Dans leurs discussions, les responsables du programme de bourse de la FIFDU font référence à des bourses déjà existantes, qui servent d'inspiration ou au contraire de contre-exemples. Si les responsables peuvent s'appuyer sur leurs propres expériences, elles bénéficient de nombreuses informations concernant d'autres programmes de financement grâce à la collecte de renseignements mise en place au sein des branches nationales dès 1920. Il a été alors demandé à chacun des comités chargés des relations internationales de dresser l'inventaire des bourses nationales auxquelles les femmes peuvent postuler. Ces comités ont été également chargés de faire circuler auprès de candidates potentielles la liste des bourses offertes par des institutions étrangères. Si la question du financement de bourses propres à la FIFDU n'était pas encore envisagée, les comités nationaux ont été invités à lever des fonds, de manière à pouvoir couvrir « les frais de voyage des lauréates de bourses étrangères ou pour assister les étudiantes étrangères en cas d'urgence »⁵²¹.

⁵²⁰ Archive IFUW, inv.no 69, Bulletins (Bluebooks), 3rd Conference, Christiania, Norway, 1924, p. 61 : « It was of great importance that the right sort of women should be selected for the fellowships – those whose scholarly promise needed the opportunity for further study and whose personal qualifications would make them the right ambassador of international understanding and friendship ».

⁵²¹ Archive IFUW, inv.no 109, Minutes of Conference, London, 1920. Minutes of the Meeting of Delegates.

Dans l'une de ses allocutions lors de la réunion du comité de 1926, Ida Smedley Maclean compare différents programmes en fonction de leur figure idéale des boursiers selon leurs critères de sélection. Pour la directrice britannique, les bourses Rhodes (pour jeunes hommes venant d'Amérique ou des Dominions à Oxford) ou celles du Commonwealth (pour jeunes hommes et femmes britanniques gagnant les États-Unis) ne peuvent constituer un exemple pour la FIFDU, les qualités *personnelles* des candidats, « spécialement leur capacité à établir des contacts aisés et plaisants », occupant une place prépondérante par rapport à leurs qualités scientifiques⁵²². Les historiens Tansom Pietsch et Meng-Hsuan Chou soulignent bien que pour Cecil Rhodes, le fondateur du programme qui porte son nom, il s'agissait de sélectionner non pas des « rats de bibliothèque », expression que l'on retrouve dans les archives de l'organisation, mais des « dirigeants compétents », des leaders notamment caractérisés par leurs « qualités physiques et charismatiques »⁵²³.

En revanche, des programmes de bourses tels que ceux de la fondation Rockefeller ou du *Beit Memorial Fellowships for Medical Research* représentent, aux yeux d'Ida Smedley-Maclean, un exemple à suivre, les bourses étant, signale-t-elle, « attribuées presque entièrement sur la base des résultats scientifiques » des candidats⁵²⁴. De fait, et bien que la dimension internationaliste soit très présente dans la communication officielle de la fondation Rockefeller, à l'image de sa devise : « promouvoir le bien-être de l'humanité à travers le monde », dans les échanges moins officiels au sein de la Fondation et avec les membres externes, les arguments scientifiques occupent une place prédominante. Le but principal de ces bourses était de promouvoir les scientifiques les plus prometteurs et de permettre aux jeunes chercheurs de poursuivre leurs travaux en les déchargeant de leurs tâches d'enseignement⁵²⁵. L'ambition des responsables du programme de la FIFDU est bien de déterminer des critères de sélection aussi

⁵²² Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, Allocution d'Ida Smedley Maclean, p. 116 : « There are the Rhodes Scholarships for young men, who come to Oxford from America and the British Dominions and there are the Commonwealth Fellowships which take young men and women from Great Britain to America, in both of which the candidates are selected largely on their personal qualifications, especially on their power of making easy and pleasant contacts [...] ».

⁵²³ Chou (Meng-Hsuan), Pietsch (Tanson), « The Politics of Scholarly Exchange... », *op. cit.*, p. 34.

⁵²⁴ Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, Allocution d'Ida Smedley Maclean, p. 116 : « [...] On the other hand the Beit Fellowships and the Rockefeller Fellowships are awarded almost entirely on the standard of scientific achievement ».

⁵²⁵ « The well-being of mankind throughout the world », cité par Christian Fleck dans Id., *A Transatlantic History of the Social Sciences...*, *op. cit.*, p. 40.

strictement scientifiques, de manière à pouvoir placer les hommes et les femmes sur un pied d'égalité. En faisant leurs des normes similaires à celles des programmes de type Rockefeller, et en l'affichant publiquement, elles cherchent dans le même temps à assurer la légitimité et la scientificité des bourses de la FIFDU et la reconnaissance scientifique des boursières, au-delà du cercle relativement limité de la FIFDU.

Si le terme n'est jamais directement utilisé dans les bulletins de la FIFDU ou les procès-verbaux des réunions du comité d'allocation des bourses, il semble bien que l'enjeu entourant la sélection des « meilleures » candidates possibles soit de distinguer les « vraies » scientifiques de celles qui relèveraient de la catégorie des « amateurs ». Alors que la professionnalisation de la science s'accompagne d'une disqualification des pratiques d'amateurismes au tournant du XX^e siècle, c'est-à-dire d'une science pratiquée dans un cadre autre qu'universitaire, les femmes ont souvent fait l'expérience de ce que l'historienne Marilyn Bailey Oglivie qualifie « d'amateurisme forcé » (*obligatory amateurism*)⁵²⁶. N'ayant pas le droit ou l'opportunité d'accéder à des postes universitaires ou se trouvant limitées, en tant que chercheuses, à des positions subordonnées (au sein d'institutions scientifiques, en tant qu'épouse de scientifique ou se spécialisant dans des champs « féminins » et de fait moins reconnus), il a pu être plus difficile pour les femmes de se faire reconnaître comme des scientifiques professionnelles à part entière⁵²⁷. Les responsables du programme de bourses de la FIFDU affichent donc leur volonté d'évaluer les candidates sur de seuls critères scientifiques ou objectifs, dans une stratégie de distinction des femmes scientifiques d'avec l'univers des « amateurs ».

Dans ce contexte, la place à accorder aux qualités sociales ou à la personnalité des candidates est sujette à débat, ce qui renvoie probablement à la crainte, chez les responsables du programme, de voir les lauréates réduites à des considérations non scientifiques. L'une des déléguées américaines, la professeure Agnus Low Rogers, déclare lors du congrès de 1926 que si « la sociabilité et le charme sont des qualités

⁵²⁶ Oglivie (Marilyn Bailey), « Obligatory amateurs : Annie Maunder (1868-1947) and British women astronomers at the dawn of professional astronomy », *The British Journal for the History of Science*, vol. 33, 1, March 2000, p. 67-84. L'auteure décrit le processus par lequel les femmes sont confinées dans le statut d'amateur, tout en analysant, à travers le cas d'étude, la manière dont certaines d'entre elles sont parvenues à prendre parti de la situation en plaidant la cause des amateurs, ici dans le domaine de l'astronomie.

⁵²⁷ Guillemain (Hervé), Richard (Nathalie), « Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science... », *op. cit.*, p. 219.

délicieuses », elles doivent demeurer « secondes » dans la procédure de sélection⁵²⁸. Dans le règlement officiel du programme de bourses, ce sont bien les qualités scientifiques qui priment. La sélection se fonde sur les critères suivants, dans l'ordre : « 1- originalité et esprit d'initiative », « 2- puissance d'exposition », « 3- capacité de la candidate à faire de la recherche », et enfin « 4- qualification personnelle »⁵²⁹. Bien qu'arrivant en dernier rang, cette « qualification personnelle » mérite l'attention. Il s'agit moins, au vu des explications des responsables du programme, de la personnalité des candidates que de leur dimension internationaliste. « Les boursières doivent être choisies non seulement pour leurs résultats universitaires », peut-on lire dans les procès-verbaux du comité, « mais aussi pour leurs qualités personnelles qui leur permettent d'agir en tant qu'interprètes de la culture et de l'esprit de leur nation auprès d'autres pays [...]»⁵³⁰. Les lauréates du programme doivent être « qualifiées personnellement aussi bien qu'intellectuellement pour promouvoir les idéaux de la Fédération⁵³¹ », d'une part la promotion d'un esprit international et d'une amitié entre les femmes de différentes nations, de l'autre, la démonstration des capacités intellectuelles des femmes.

L'attention aux qualités internationalistes des candidats est caractéristique des politiques de financement et de recrutement des scientifiques dans l'entre-deux-guerres. Comme le démontrent Huistra et Wils, les organismes de financement de la recherche tels que la *Belgian American Education Foundation*, construisent et diffusent un idéal du scientifique-ambassadeur, servant d'intermédiaire et de gage d'amitié entre le pays d'origine et le pays d'accueil. Le comité de sélection de l'organisation belgo-américaine prête une attention particulière aux traits de caractère des candidats, ces derniers devant être de bons représentants de leur pays et pouvoir s'adapter aux us et coutumes du pays

⁵²⁸ Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, p. 116 : « Social adaptability and charm are delightful qualities, but they come second ».

⁵²⁹ *Ibid.*, p. 119, « Regulations for award of international fellowships » : « As the Standing Committee will have to be guided in making its selection largely by the reports of the national federations, these reports must be of a detailed character, made after interviewing the candidates, and submitting evidence of their qualifications on the following grounds : 1. Originality and initiative, 2. Power of exposition, 3. Suitability of subject for research, 4. Personal qualification ».

⁵³⁰ Archive IFUW, inv.no 543, International Fellowship Fund Appeal Committee, 1924 : « The fellows should be selected not only for their academic attainments by also for personal qualities fitting them to act as interpreters of their own national life and spirit in others countries ».

⁵³¹ *Ibid.*, « They should be personally as well as academically qualified to promote the ideals of the Federation ».

d'accueil⁵³². La figure idéale du boursier – et de la boursière correspond à celle d'un passeur entre les cultures, dans l'acception large du terme.

L'un des principaux objectifs de la Fédération internationale des femmes universitaires était de promouvoir l'amitié et la compréhension entre les nations du monde, et l'une des méthodes implicites adoptées à cette fin était de choisir une femme très distinguée et de l'envoyer travailler dans un autre pays. Au bout d'un certain temps, on espérait que les habitants du pays visité seraient amenés à penser : « Comme cette personne est agréable et donc comme les gens de son pays doivent être agréables ! Comme nous dans tous les domaines qui comptent ! »⁵³³.

« Lors du choix d'une boursière », déclarait déjà Caroline Spurgeon en 1924, « on veillera à choisir quelqu'un qui ait une bonne personnalité, un bon cerveau et une bonne formation nationale, afin qu'elle représente de manière très séduisante les qualités de sa propre nation⁵³⁴ ».

L'importance accordée à la dimension internationaliste diffère cependant selon que l'on aborde le discours officiel tel que l'affichent les Bulletins de l'organisation, ou bien les discussions rapportées dans les comptes rendus du comité d'allocation des bourses. Lors de la réunion de ce comité à Paris en 1929, des membres de l'Association française des femmes diplômées des universités proposent de modifier le règlement d'attribution des bourses afin de « veiller à ce que les bourses remplissent plus pleinement l'une de leurs fonctions, celle du développement de l'esprit international ». Pour ce faire, il est souhaité que les boursières « soient tenues d'écrire un rapport sur certains aspects de la vie sociale, intellectuelle ou artistique du pays dans lequel elles ont séjourné dans le cadre de la bourse », de manière à prouver qu'elles se sont vraiment efforcées de « connaître et comprendre » ce pays⁵³⁵. Cette proposition n'est pas sans rappeler les

⁵³² Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « "Fit to Travel"... », *op. cit.*, p. 127-128.

⁵³³ Archive IFUW, inv.no 77, Bulletins (Bluebooks), 5th Conference, Edinburgh, Scotland, 1932, p. 46 : « One of the main objects of the International Federation of University Women was to promote friendship and understanding among the nations of the world ; and one of the insidious methods adopted towards this end was to choose some very distinguished woman and send her to work in another country. After a time it was hoped that the inhabitants of the country visited would think : « How nice this person is and so how nice the people of her country must be ! Like us in all the important ways ! » ».

⁵³⁴ Archive IFUW, inv.no 69, Bulletins (Bluebooks), 3rd Conference, Christiania, Norway, 1924, p. 93 : « In choosing a fellow, care would be taken to select someone with good personality, good brains and a good national training, so that she should represent in a very pleasant way the qualities of her own nation ».

⁵³⁵ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1929, p. 2 : « The Committee of the French Association wishing to ensure that the Fellowships shall more perfectly fulfil one of the functions – i.e. the development of the international mind – proposes that the fellows shall be required to report on some aspect of the social, intellectual or artistic life of the country in which they have held the Fellowship, in order that it may be seen that they have truly endeavoured to know and understand that country ».

exigences de la *Belgian American Educational Foundation* ou encore les critères statutaires du programme de bourses Autour du monde d'Albert Kahn, qui encouragent les boursiers à comparer, dans leurs rapports, « les mœurs et institutions politiques, religieuses, sociales et économiques » de la France et des pays visités. La branche française connaît bien ces bourses Autour du Monde, alors réputées : l'une de ses fondatrices, Anne Amieux, en a été la bénéficiaire en 1905⁵³⁶. La proposition n'est cependant pas retenue par le comité de la FIFDU, qui se refuse à rendre un tel rapport obligatoire et réaffirme la primauté des critères scientifiques dans les procédures de sélection. On aperçoit ici la tension entre deux logiques à l'œuvre au sein de l'organisation, l'une que l'on pourrait qualifier de plutôt « Société des nations », l'autre qui poursuit clairement la visée d'un féminisme scientifique tout en affichant son internationalisme.

Ces considérations sur ce que doit être une boursière de la FIFDU et sur les critères d'évaluation et de sélection des candidates restent toutefois théoriques. Qu'est-ce qui fait, aux yeux des examinatrices, qu'un sujet de recherche est meilleur qu'un autre, ou qu'une candidate est perçue comme plus à même de servir d'ambassadrice entre deux pays ? C'est ce que peuvent nous apprendre les archives du comité d'attribution des bourses, plus confidentielles et donc plus instructives que les considérations publiées dans les bulletins.

3.2. ANALYSE DES PROCEDURES D'EVALUATION, DE SELECTION ET D'ATTRIBUTION DES BOURSES

La responsabilité de l'attribution des bourses revient au comité *ad hoc*, qui se réunit une fois par an afin d'évaluer les candidates sélectionnées par les branches nationales sur la base des rapports fournis par divers experts. Les procès-verbaux du comité ont été conservés dans les archives centrales de l'organisation et constituent la source principale, les rapports des branches nationales et des experts n'ayant pas été conservés⁵³⁷. Ces documents se présentent sous une forme standardisée : lieu et date de la réunion, noms des présents. Le compte-rendu de la réunion de l'année précédente est signé, les questions et débats relatifs au programme de bourses, tel le mode de financement, les informations concernant les carrières des anciennes lauréates ou encore

⁵³⁶ Voir : Walton (Whitney), « Des enseignantes en voyage : les rapports des boursières Albert Kahn... », *op. cit.* Pour la BAEF, se référer aux travaux de Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « "Fit to Travel ?" »..., *op. cit.*

⁵³⁷ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1925-1962.

les changements de critères, sont retranscrits. L'essentiel est consacré à l'évaluation des candidatures. Pour chaque type de bourse décernée par la FIFDU – ou par l'une de ses branches à la condition que cette bourse soit ouverte à toutes –, on trouve les listes de candidates présélectionnées au niveau national, avec leurs nom, prénom, nationalité, titre universitaire, discipline scientifique de spécialisation. À côté de chaque nom figure un résumé de l'évaluation de la candidature rédigé par un ou plusieurs membres du comité international d'attribution et/ou un expert. Si ces résumés sont nécessairement moins détaillés que les rapports – qui n'ont pas été conservés –, ils introduisent des éléments de comparaison entre les candidates, ce qui permet de procéder à une première élimination. Les candidatures restantes sont à nouveau mises en concurrence, avant que ne soit choisie la lauréate.

Bien que ces rapports soient de nature confidentielle, dans le sens où ils ne sont pas rendus publics, ils conservent un aspect très formel, ce qui peut donner à penser que les membres du comité étaient conscientes d'être en train « d'écrire l'histoire » et ont pris un soin particulier à mobiliser des termes pesés et réfléchis⁵³⁸. Les archives d'autres organismes de financement, comme celles de la *Belgian American Educational Foundation*, sont parfois de nature moins formelle et peuvent paraître plus subjectives que celle de la FIFDU, mais cela reflète très probablement l'ambition des membres du comité de la FIFDU de paraître totalement objectifs. En effet, comme le note Élisabeth Crawford dans le cas de l'attribution des prix Nobels, la mise en scène de la procédure de sélection permet de justifier rétroactivement le bien-fondé d'un choix nécessaire, puisqu'il y a plus de candidats et candidates que de postes à pourvoir ou, pour reprendre ses mots, « de produire une justification du choix final » ou une « validation après coup du “bon choix”⁵³⁹ ». En l'absence d'opposition nette ou de conflit entre membres dans le processus de décision, c'est une forme de consensus qui est projetée, permettant de souligner l'aspect rationnel, objectif et incontestable de la décision.

Tout en gardant ces considérations à l'esprit, on peut attendre de ces comptes rendus une approche plus fine des pratiques et modes de sélection mobilisés par le comité d'attribution des bourses. Pour ce faire, nous avons retranscrit dans une base de données les informations sur les 350 candidates de l'entre-deux-guerres, ainsi que les résumés

⁵³⁸ Sur cette question, se reporter à l'examen de la constitution des archives de la FIFDU dans le chapitre 8.

⁵³⁹ Crawford (Elisabeth), *La fondation des prix Nobel scientifiques...*, op. cit., p. 166.

des rapports d'évaluation contenus dans les archives du comité, et en précisant, lorsqu'ils sont indiqués, les noms de la ou des rapporteuses. À partir de cette base de données, nous avons procédé à une analyse quantitative et qualitative, en prêtant attention au choix, à la fréquence et aux occurrences du vocabulaire utilisé par les évaluateurs et les membres du comité. Grâce à cette forme de statistique textuelle, nous avons cherché à mieux comprendre les normes et les critères, parfois implicites ou absents des textes officiels, afin d'approcher au plus près le type de *persona(e)* scientifique et d'*habitus* promu à travers les procédures de sélection. Afin de déterminer ce qui est considéré comme des composantes importantes du capital scientifique, pour reprendre le concept de Pierre Bourdieu, nous avons réparti les mots et expressions en trois catégories. Une première se concentre sur la production scientifique (recherche déjà produite et nouveau projet de recherche), les deux autres sur le profil de la candidate, en distinguant les qualités intellectuelles et scientifiques d'une part, et celles relevant de la *personnalité*, de l'autre. Le tableau ci-dessous résume les résultats de l'enquête ; Ce tableau montre clairement que les considérations d'ordre scientifique et intellectuel (53 % des occurrences) revêtent une importance majeure dans les procédures d'évaluation et de sélection des candidates, même si la qualité de la recherche (43 % des occurrences) est évidemment prise en considération.

Alors que depuis la fin du XIX^e siècle, l'idée de la science comme processus ou effort collectifs commence à s'imposer, l'identité individuelle des scientifiques est au cœur des procédures d'évaluation et de sélection de la FIFDU⁵⁴⁰. Du reste, les divers programmes de bourses mettent tous l'accent sur les individus plutôt que sur l'impact de la recherche pour le « progrès » scientifique. Kirsti Niskanen note ainsi que l'ambition principale du programme de la Fondation Rockefeller est de développer une élite scientifique, la priorité étant donnée au développement personnel des chercheurs⁵⁴¹.

⁵⁴⁰ Herzig (Rebecca M.), *Suffering for Science...*, *op. cit.*

⁵⁴¹ Niskanen (Kirsti), « Searching for “brains and quality”... », *op. cit.*, p. 10.

Qualités et résultats de la recherche	Occurrences	Qualités intellectuelles	Occurrences	Traits de personnalité	Occurrences
Publications scientifiques	35	'Éminent, 'de première-classe', 'excellent', 'brillant', 'expert'	44	Mature, avancée	27
Originalité de la recherche	30	Certifications, formation	27	Initiative	10
Caractère prometteur de la recherche	27	Indépendance intellectuelle	21	Sérieux	8
Projet de recherche	23	Capable, compétent	20	Adjectifs faisant référence à la personnalité et au tempérament	3
Accomplissement, résultats	20	Méritante	8	Attitude Internationaliste, esprit international	2
		Esprit critique et logique	3		
		Talent, don	3		
		Imagination	3		
Total occurrences : 135 (40%)		Total : 129 (38%)		Total : 77 (22%)	

FIG. 19 – OCCURRENCES DES EXPRESSIONS UTILISEES PAR LE COMITE D'ATTRIBUTION DES BOURSES LORS DE L'ÉVALUATION FINALE DES CANDIDATES (1924-1939)

Si le projet de recherche compte, à l'évidence, on vise surtout à assurer des possibilités de carrière à la personne qui le présente. Ce système moderne de bourses se distingue ainsi de celui des prix scientifiques : les comités de sélection pour un prix Nobel, par exemple, fondent leur choix en fonction du mérite scientifique des candidats mais se prononcent également, en accord avec les critères définis dans le testament d'Alfred Nobel, à la condition que l'œuvre, la découverte ou l'invention du candidat aient « rendu les plus grands services à l'humanité⁵⁴² ».

La récurrence d'adjectifs tels que « excellente », « brillante », « éminente » ou encore « experte », pour décrire les candidates – qu'ils soient employés de manière positive ou négative – met en avant une forme d'élitisme assumé. Alors qu'à de nombreuses reprises le comité de sélection souligne le nombre important de femmes jugées de « premier rang » du point de vue intellectuel, il regrette de devoir rejeter

⁵⁴² Crawford (Elisabeth), *La fondation des prix Nobel scientifiques...*, op. cit., p. 158-160.

autant de candidatures remarquables, de par le manque de ressources financières⁵⁴³. En un peu plus de dix ans, le comité a reçu près de 350 candidatures, qui ont déjà fait l'objet d'une évaluation au niveau national, pour une cinquantaine de bourses offertes, soit un taux de réussite de 14 %⁵⁴⁴. En 1929, il se propose de rédiger un texte dans lequel il rappellerait « l'excellente qualité des travaux présentés par les nombreuses candidates dont les candidatures ont été examinées et rejetées à regret à cause du manque de fonds⁵⁴⁵ ». Si cette constatation s'appuie sur des chiffres réels, elle vise également à faire affluer des fonds supplémentaires et à souligner le nombre de femmes scientifiques compétentes qui restent, de ce fait, en attente d'une reconnaissance. A l'inverse, il est arrivé, dans de rares cas, qu'aucune des candidates n'ait été jugée au niveau des attentes et des critères d'excellence, et que la bourse n'ait donc pas été attribuée. En 1927, par exemple, l'octroi de la bourse internationale offerte par la branche australienne à une candidate non-britannique est reporté, le comité d'attribution des bourses de la FIFDU ne jugeant pas les candidates à la hauteur « des standards » scientifiques de l'organisation ; l'une d'entre elles a même été éliminée d'office, pour ne compter aucune publication à son actif⁵⁴⁶.

La question des publications scientifiques occupe en effet une place cruciale dans la procédure d'évaluation, dont elle constitue l'un des critères de référence, comme on peut le voir dans le tableau ci-dessus. Non seulement les candidates dépourvues de telles publications étaient directement éliminées, mais la réputation de la revue concernée, la langue ou le style d'écriture étaient pris en compte par les évaluatrices. Lors de la réunion du comité en 1932, une candidate est ainsi éliminée, parce qu'elle n'a « auparavant publié qu'une seule lettre dans *Nature* », tandis que la physicienne autrichienne Marietta Blau se voit attribuer la bourse, en raison de ses « nombreuses

⁵⁴³ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes 1925-1939.

⁵⁴⁴ Bien qu'il soit difficile, en raison de l'absence de sources, de savoir combien de candidates postulent à l'une des bourses de la FIFDU avant la pré-sélection, il est évident que le taux de réussite est inférieur à la barre des 14 %.

⁵⁴⁵ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes 1929, p. 4 : « Excellent quality of the work submitted by the numerous candidates whose applications had been considered and reluctantly turned down for lack of funds ».

⁵⁴⁶ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes 1927, p. 5.

publications apportant la preuve de sa capacité à poursuivre de manière indépendante des travaux de recherches⁵⁴⁷ ».

L'un des traits caractéristiques de la *persona* scientifique depuis la période moderne correspond à la notion anglaise d'*authorship*, que l'on peut rendre en français par le terme à la forte connotation genrée de *paternité* de l'œuvre ou propriété intellectuelle. Signer un article de son nom permet de revendiquer la paternité d'un travail scientifique et de le faire de manière publique, de manière à être reconnu par la communauté scientifique, de « se faire un nom » comme le montrait déjà Bourdieu⁵⁴⁸. L'enjeu est d'autant plus fort pour des femmes longtemps restées à l'écart de la possibilité de publier⁵⁴⁹. Au tournant du XX^e siècle, la réputation et la reconnaissance scientifique d'un savant deviennent de plus en plus dépendantes de ses publications et les procédures de sélection au sein des sociétés savantes ou pour un poste universitaire s'opèrent sur la base des publications ainsi que de la réputation du *journal* qui les accueille⁵⁵⁰. La professionnalisation de la science entraînant une intensification de la concurrence, l'*authorship* scientifique est alors établie comme norme d'évaluation incontournable et l'une des marques principales de la *persona* scientifique moderne, toujours en vigueur aujourd'hui. La qualité des publications, les revues dans lesquelles elles sont effectuées, mais aussi le style d'écriture s'imposent comme des critères de scientificité permettant de différencier les scientifiques professionnels des amateurs – un enjeu dont les membres du comité d'attribution des bourses sont bien conscientes, on l'a vu⁵⁵¹. En 1935, par exemple, le comité de sélection rejette une candidature sur la base du style de la postulante : il est jugé « d'un ton journalistique et ne pouva[n]t être considéré comme vraiment scientifique » tandis qu'en 1937, les publications d'une

⁵⁴⁷ Archive IFUW, inv.no 494, Minutes 1932, p. 48 et 51.

⁵⁴⁸ Bourdieu (Pierre), « Le champ scientifique... », *op. cit.*, p. 93.

⁵⁴⁹ Shank (John B.), « Les figures du savant de la Renaissance au siècle des Lumières », in Stéphane Van Damme (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, 1, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 59.

⁵⁵⁰ Fyfe (Aileen), « Journals and Periodicals », in Bernard Lightman (dir.), *A Companion to the History of Science*, Chichester, John Wiley and Sons, 2016, p. 393.

⁵⁵¹ Guillemain (Hervé), Richard (Nathalie), « Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science ... », *op. cit.*, p. 222. Les auteurs mettent en avant l'importance du type de revues, mais aussi du style rhétorique, dans la marginalisation des femmes en science. Cet aspect sera plus amplement discuté dans le chapitre suivant, notamment dans l'examen des rapports de bourses des lauréates de la FIFDU.

autre candidate sont jugées d'un type « féministe et journalistique » et « pas à la hauteur des exigences scientifiques⁵⁵²».

Si la littérature portant sur l'édition et les journaux scientifiques ne traite pas vraiment des questions de genre, on peut se demander dans quelle mesure les modalités de publication d'articles scientifiques dans les revues spécialisées n'étaient pas tout aussi biaisées que celles relatives à l'attribution des bourses ou aux nominations à des postes universitaires. En effet, le système de *peer review* ou comité de lecture dans les journaux scientifiques, destiné à sélectionner les articles pour une publication, ne comprenait souvent à l'époque aucune clause d'anonymisation des auteurs, ce qui laissait la porte ouverte à de possibles pratiques discriminatoires relatives au genre⁵⁵³. Remarquant que, de manière quasi systématique, les noms des femmes auteures ont été omis ou relégués en note de bas de page dans les articles scientifiques, Emilia Huerta-Sanchez et Rori Rohlf s soutiennent que ce critère d'*authorship* a joué un rôle très important dans le manque de reconnaissance, voire l'invisibilité des femmes en science au cours de l'histoire⁵⁵⁴.

De manière générale, la subordination des femmes scientifiques, considérées comme amatrices ou assistantes, a contribué à réduire les possibilités pour les femmes de se faire un nom en science et d'être visibles au sein de la communauté scientifique et universitaire. C'est peut-être pour cela que les membres du comité d'attribution des bourses évoquent à de nombreuses reprises la capacité des candidates à travailler de manière indépendante ou à faire preuve d'indépendance intellectuelle et d'initiative. Il serait intéressant de voir si ce critère d'indépendance était utilisé par d'autres organismes de financement, notamment à propos de candidats de sexe masculin. Il reste évident que pour les membres de la FIFDU cette question est importante. L'une des membres du comité, Lise Meitner, en fait personnellement la douloureuse expérience quelques années plus tard : son collègue Otto Hahn est le seul à être récompensé d'un prix Nobel en 1944 pour leurs travaux conjoints sur la fission nucléaire ; et alors même qu'elle est professeure d'université, Hahn la désigne comme étant sa *Mitarbeiter*, c'est-

⁵⁵² Archive IFUW, inv.no 494, Minutes 1935, p. 78 : « [...] of a journalist nature and count not be considered really scientific ». Minutes 1937, p. 107 : « « of a feminist and journalist type, and not of scientific standard » ».

⁵⁵³ Sur la question, voir notamment : Biagioli (Mario), Galison (Peter) (dir.), *Scientific Authorship. Credit and Intellectual Property in Science*, Londres, Routledge, 2003.

⁵⁵⁴ Recherche en cours, voir interview dans *The Atlantic*, traduit dans *Courrier international* : <https://www.courrierinternational.com/article/carriere-scientifique-les-femmes-des-notes-de-bas-de-page>.

à-dire sa subordonnée⁵⁵⁵. En 1934, trois candidates à la bourse internationale américaine *Crusade* sont éliminées, deux pour absence de travaux indépendants, la troisième parce que les experts estiment qu'elle « ne possède pas assez d'initiative pour mener des recherches indépendantes⁵⁵⁶ ».

Les comités de la FIFDU ne prennent quasiment jamais en compte la personnalité ou le caractère des candidates. Dans un rapport confidentiel, Ellis Fermor, membre du comité de sélection des bourses de la *British Federation of University Women*, écrit à propos de la candidature d'une certaine Laura Madeline Budden à la bourse internationale américaine *AAUW Crusade* : « C'est apparemment une bonne personne et un cas méritant mais je pense que nous avons raison de demander un minimum indiscutable de qualification universitaire, et cela, elle ne l'a pas⁵⁵⁷ ». Dans les rares cas où la personnalité est mentionnée dans les comptes rendus officiels, c'est en dernier recours, afin de départager deux candidates qui démontrent des qualités et compétences scientifiques de niveau équivalent. C'est alors du point de vue du caractère ou de l'attitude internationaliste que se fait la sélection finale. En 1930, par exemple, le comité choisit d'attribuer la bourse à Margaretha Mes face à Berta Karlik, justifiant son choix par le fait que la première, une Sud-Africaine, « semblait admirablement adaptée d'un point de vue personnel pour séjourner dans un pays étranger »⁵⁵⁸. Karlik est cependant recommandée pour une bourse Crosby Hall Residential, attribuée par la *British Federation of University Women* à des chercheuses souhaitant venir étudier en Angleterre ; elle gagne Londres et y suit des cours de cristallographie du professeur Sir William Bragg ; après un passage à Paris où elle rencontre Marie Curie, elle rentre à Vienne en 1931 et travaille pour l'institut du Radium, avant de devenir, en 1956, la première femme professeure de l'université de Vienne.⁵⁵⁹ En 1934, l'Allemande Gertrud Kornfelt échoue face à sa compatriote Emmy Klieneberger - toutes deux, par ailleurs, sont juives -, car bien qu'elle ait présenté « un excellent travail scientifique »,

⁵⁵⁵ Sime (Ruth L.), *Lise Meitner...*, *op. cit.*

⁵⁵⁶ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1934, p. 68 : « presented no evidence of her ability to carry on independent research ».

⁵⁵⁷ 5BFW – Records of the British Federation of University Women, London School of Economics, The Women's Library. Academic Sub-Committee, 05/04/02 : « This is apparently a good person and a deserving case, but I think we are right in asking for an irreducible minimum of academic qualification [...], and these she has not ».

⁵⁵⁸ Archive IFUW, inv.no 494, 1930, p. 29.

⁵⁵⁹ Voir Rentetzi (Maria), « Genre, politique et radioactivité : le cas de Vienne la rouge », *Travail, genre et sociétés*, 2010/1, n° 23, p. 127-146.

les évaluatrices ont estimé qu'elle était « personnellement moins apte à promouvoir la compréhension internationale que le Dr Klieneberger⁵⁶⁰ ». Il est néanmoins difficile, à partir des documents du comité d'attribution des bourses, de cerner les éléments qui, aux yeux de ses membres, ont pu rendre une candidate plus internationale ou internationaliste qu'une autre.

3.3. UNE *PERSONA* SCIENTIFIQUE DESINCARNEE ?

Alors que pour certains historiens, dont Herman Paul, le concept de *persona* scientifique renvoie à des « ensembles de vertus et de compétences » définissant « ce qu'il faut pour être un chercheur⁵⁶¹ », d'autres mettent en avant la dimension performative de la *persona*. Mineke Bosch insiste sur l'importance de l'*embodiment* (que l'on peut traduire par incarnation) – de l'identité scientifique, et invite, dans les réflexions sur la formation de *personae* scientifique, à prendre en compte des « aspects plus larges de l'identité sociale » de l'individu concerné⁵⁶². L'historienne s'inspire notamment des travaux de Steven Shapin qui étudie, dans son ouvrage *A Social History of Truth*, « les relations entre l'identité des individus et la crédibilité de leurs affirmations⁵⁶³ » et, à travers l'exemple du physicien Robert Boyle (1627-1691), analyse la manière dont une identité est incarnée par un individu. La crédibilité et l'autorité scientifiques, selon Shapin, ne dépendent pas seulement de critères renvoyant à des qualités intellectuelles ou scientifiques, mais relèvent aussi d'éléments extérieurs et *apriori* non directement scientifiques, tels « la classe, le sexe, l'âge, la race, la religion, la nationalité... » de l'individu, la réputation de ses amis ou celle de « la plateforme à partir de laquelle ils s'expriment » (journaux scientifiques, sociétés savantes, etc.)⁵⁶⁴. Si les *personae* scientifiques sont toujours des identités incarnées, il est intéressant de noter l'absence de telles considérations dans les comptes rendus d'évaluations du comité d'attribution de bourses de la FIFDU. Pourtant, le sexe

⁵⁶⁰ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, 1934, p. 71.

⁵⁶¹ Paul (Herman), « Sources of the Self... », *op. cit.*

⁵⁶² Bosch (Mineke), « Scholarly Personae and Twentieth-Century Historians », *op. cit.* Voir, de la même autrice, « Persona and the Performance of Identity. Parallel Developments in genderstudies and science studies regarding the performance of identity in biographical analysis », *L'Homme*, vol. 24, 2, 2013, p. 11-22.

⁵⁶³ Shapin (Steven), *Une histoire sociale de la vérité...*, *op. cit.*, p. 153.

⁵⁶⁴ Shapin (Steven), « Cordelia's Love : Credibility and the Social Studies of Science », *Perspectives on Science*, vol. 3, n° 3, 1995, p. 255-275, repris dans Id., *Never pure : Historical Studies of Science...*, *op. cit.* Cité par Bosch (Mineke), « Scholarly Personae... », *op. cit.*, p. 36.

(féminin) des candidats, et pour cause, est la première des conditions d'éligibilité au programme de financement de la FIFDU.

Comme on l'a vu dans les chapitres précédents, les questions concernant le lien entre science et féminité sont largement débattues au cours des congrès internationaux, les membres de la FIFDU se positionnant clairement pour une conciliation entre vie professionnelle et vie familiale. Si la situation personnelle, maritale ou familiale des candidates n'est jamais mentionnée dans les comptes rendus d'évaluation, ces catégories font pourtant partie du formulaire de candidature à remplir. Après le nom, l'adresse, l'année et le lieu de naissance et la nationalité, figure la question « Are you married ? », ce qui suffit à dire combien le statut marital des candidates a son importance. Cette préoccupation n'est du reste pas propre à la FIFDU et se retrouve dans les procédures d'autres organismes d'attribution de bourses. La Fondation Rockefeller insiste ainsi sur le développement personnel et l'aptitude à diriger (*leadership*), mais aussi sur l'idée que les boursiers doivent se dévouer complètement à la recherche, sans rien qui puisse les en distraire⁵⁶⁵. Cette dernière dimension se retrouve dans la politique familiale soutenue par l'organisation américaine, qui tend à favoriser les jeunes scientifiques non mariées. Dans le cas d'un lauréat marié, il lui est fortement conseillé de laisser sa famille dans son pays et de partir seul à l'étranger, le temps de la bourse. S'il existe une aide de 200 dollars par année pour un boursier emmenant sa famille avec lui, la présence de l'épouse, en particulier de la femme au foyer qui ne maîtriserait pas la langue anglaise, est perçue par la Fondation Rockefeller comme un frein à l'intégration et à la socialisation au sein de la société américaine. L'épouse ayant un bagage académique, en revanche, est vue comme un atout, puisqu'elle peut assister son mari dans sa recherche.

Alors qu'il est culturellement plus facile pour les hommes de se détacher de leur conjointe et de leur famille le temps de la bourse – qui requiert un séjour à l'étranger –, cela constitue un nouvel obstacle pour les femmes et leur accès à ces bourses. La plupart des membres du comité de sélection de la FIFDU, mis à part Ida Smedley Maclean, qui est mariée et a deux enfants, sont célibataires. Dans le bulletin publié à la suite du congrès de 1926, Ellen Gleditsch, alors présidente, conseille à demi-mot le célibat pour

⁵⁶⁵ Niskanen (Kirsti), « Searching for “brains and quality”... », *op. cit.*, p. 10. Il en va de même pour les boursiers de la BAEF.

des femmes voulant se consacrer à la recherche scientifique ; et elle reprend l'idée culturellement établie de la séparation des sphères :

Une femme qui souhaite faire de la recherche doit d'abord concilier son travail professionnel, qui est son moyen de subsistance, avec son travail de recherche, puis elle doit les coordonner avec ses intérêts féminins. La recherche exige d'abord et avant tout une atmosphère tranquille, l'opportunité de réfléchir en paix et sérénité et de pouvoir se concentrer sur un problème particulier. Les soucis matériels, les préoccupations à propos d'un mari et des enfants laissés à la maison sans aide ou soins adéquats, tueront toutes les chances de produire un travail de premier plan⁵⁶⁶.

Il demeure difficile de comprendre dans quelle mesure la situation maritale des candidates a eu une influence dans le choix final des évaluatrices, la grande majorité des dossiers, notamment de celles qui ont échoué, n'ayant pas été conservés. L'étude prosopographique des boursières présentée dans le chapitre suivant tend à montrer que la majorité de celles pour lesquelles les données sont accessibles étaient célibataires lors de l'attribution de la bourse. Il ne semble pas que les femmes mariées aient fait l'objet de discriminations en tant que telles, mais contrairement aux politiques de la fondation Rockefeller, il n'existe à la FIFDU aucune disposition visant à les aider. De même, la situation sociale personnelle des candidates n'est pas prise en compte par le comité, ou du moins cela n'est pas mentionné dans les comptes-rendus de ses délibérations. Lors de la réunion de 1935, après avoir reçu deux lettres de proches de candidates mettant en avant leur situation personnelle, dans l'espoir de renforcer leurs chances, les membres du comité s'accordent à marquer que « la bourse doit être accordée uniquement en fonction du mérite universitaire et sans tenir compte des circonstances économiques ou d'autres circonstances personnelles des candidates⁵⁶⁷ ».

Il reste à aborder une toute autre question : celle des apparences. On sait que Marie Curie et d'autres avec elle, privilégiaient le port de la blouse de laboratoire, au titre d'une sorte d'uniforme scientifique qui permettait de « neutraliser » les corps. Comme on l'a vu dans le chapitre 2, les *university women* sont bien averties de l'importance des apparences, à l'instar de la plupart des responsables d'organismes de subventions

⁵⁶⁶ Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 113 : « A woman who wants to do research work must first reconcile her professional work, which is her means of living, with her research work, and then she must co-ordinate with these her woman's interests. Research requires first and foremost a tranquil atmosphere, opportunity to think in peace and quiet, and to concentrate on a particular problem. Material worries, concerns for a husband and children who are left at home without adequate help or care, will kill all chances of a first rate effort ».

⁵⁶⁷ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1935, p. 76 : « [...] the award must be made solely on academic merit and without reference to the economic or other personal circumstances of the applicants ».

scientifiques. Le comité de sélection de la *Belgian American Educational Foundation*, par exemple, n'hésite pas à mentionner le « charme » ou la « personnalité agréable » des candidates⁵⁶⁸. L'absence de remarques de ce genre, dans les dossiers du comité de la FIFDU, peut être vue comme une volonté délibérée d'écarter cet aspect afin de déconstruire les préjugés (et discriminations) liés au genre des scientifiques. Il semble bien que le comité ait tenu à se mouvoir dans des cadres très rigoureux, de manière à assurer la crédibilité de ses lauréates.

Lors des entretiens avec les candidates en amont de la sélection officielle, il semble que ces caractéristiques n'aient pas été absentes. Le résumé de l'entretien mené par un chercheur du département de biochimie de l'université de Chicago auprès de Birgit Vennesland, candidate à une bourse *AAUW Crusade* en 1939, est reproduit ci-dessous :

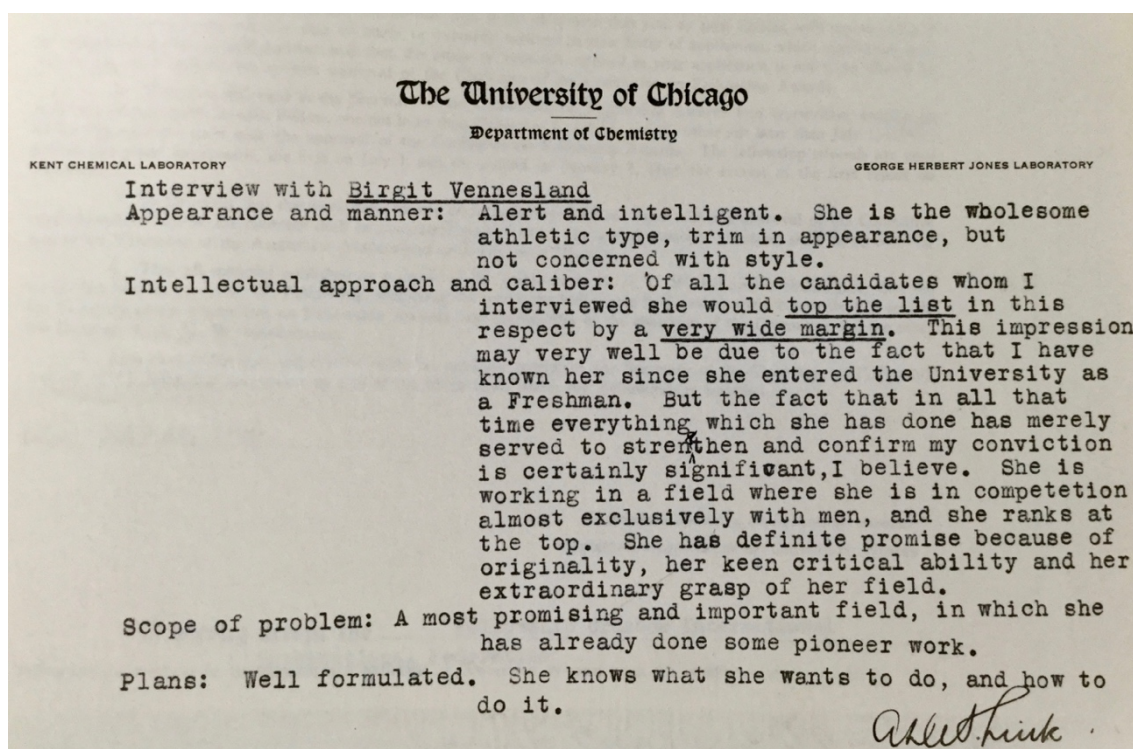


FIG. 20 – NOTES PRISES LORS DE L'ENTRETIEN AVEC BIRGIT VENNESLAND, CANDIDATE A LA BOURSE *AAUW CRUSADE* (1939)⁵⁶⁹

⁵⁶⁸ Cette différence peut tenir encore une fois à la nature des sources ; dans le cas de la BAEF il s'agit surtout de remarques informelles de la part de certains des membres du comité de sélection. Voir : Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « "Fit to Travel"... », *op. cit.*, p. 128.

⁵⁶⁹ La signature ne permet pas de retrouver le nom de la personne qui a interrogé Brigit Vennesland, mais il s'agit très probablement d'un homme, compte tenu du caractère très masculin du département de biochimie de l'université de Chicago avant la Seconde Guerre mondiale.

Comme on peut le voir, la première catégorie rend compte de l'apparence et de l'impression donnée par la candidate. Si « alerte » et « intelligente » renvoient aux aptitudes intellectuelles, son apparence physique et vestimentaire est également commentée, sans que cela ait un rapport direct avec les conditions d'éligibilité à la bourse. La partie la plus développée porte toutefois sur les qualités proprement intellectuelles de Birgit Vennessland, qui est décrite comme une chercheuse de premier rang et dont la promesse tient à son « originalité », son « esprit critique » et l'« extraordinaire maîtrise de son champ d'étude ». La catégorie de genre n'est pas absente : l'évaluateur insiste sur le fait qu'elle s'est imposée dans un domaine presque exclusivement masculin (la biochimie).

L'analyse de lettres de recommandation jointes aux dossiers des candidates confirme l'attention réservée aux considérations touchant à la personnalité et à l'apparence des candidates. Émanant de professeurs d'université et d'autorités reconnues dans le domaine de spécialisation de la postulante, souvent des hommes, ces lettres donnent à voir le déploiement d'un langage fortement genré. Ainsi le professeur Felix Kaufman conclut-il au moment de soutenir la candidature de l'une de ses anciennes étudiantes, Herta Leng (1903-1997), candidate à une bourse de la FIFDU en 1940, en mettant en avant des qualités extra-universitaires :

Mlle Leng est l'une des femmes les plus admirables que j'aie jamais rencontrée dans ma vie. Sa gentillesse et sa bonté d'âme qui trouvent une expression vivante dans tout son comportement lui donnent un charme spirituel qui lui permet de se faire aimer partout⁵⁷⁰.

Un autre professeur de Vienne, Hans Schiller, souligne également les « talents exceptionnels en physique » d'Herta Leng, ainsi que « sa diligence et sa conscience professionnelle », avant d'ajouter que son extrême valeur ne se limite pas au plan scientifique. « En raison de sa gentillesse, de sa modestie et de son empressement à aider, elle était l'une des membres les plus populaires du département », écrit Schiller, qui recommande Leng « à tous les égards, en raison de ses compétences scientifiques aussi bien que de son caractère droit⁵⁷¹ ». Les adjectifs mis en avant pour décrire la

⁵⁷⁰ Archives AAUW, Fellows' files, Box 443, « Leng, Herta ». Lettre de Prof F. Kaufman, décembre 1939 : « Miss Leng is one of the finest ladies I ever met in my life. Her goodness and kindly heartedness which find a vivid expression in her entire behaviour give her a spiritual charm which enables her to make herself liked everywhere ».

⁵⁷¹ *Ibid.*, Lettre de Hans Schiller, 5 décembre 1939 : « She was outstanding not only in scientific respect. Because of her kindness, her modesty and her readiness to help she was one of the most popular members

personnalité des candidates sont ainsi loin d'être neutres. En faisant mention de leurs bonnes manières ou de leur attitude charmante, de leur diligence ou encore de leur modestie comme dans le cas d'Herta Leng, les auteurs des lettres de recommandation projettent une image et un idéal fortement genrés des femmes scientifiques. Dans leur étude sur la *Belgian American Educational Foundation*, Pieter Huistra et Kaat Wils s'attachent à montrer, à partir de l'analyse attentive des lettres de recommandation, que différents éléments sont mis en valeur en fonction du sexe du candidat. Si, pour les hommes, l'accent est mis sur des qualités « masculines », telles que la persévérance et la volonté, pour les femmes il s'agit du sérieux et des résultats obtenus comme si ces éléments étaient « évidents » dans le cas des candidatures masculines⁵⁷².

Les responsables ne sont pas seulement attentives à contrer la marginalisation « hiérarchique » ou verticale des femmes, mais aussi le second type de discrimination identifié par Rossiter, « territoriale » ou horizontale, correspondant à la « faible visibilité accordée au “travail des femmes” dans les sciences et le peu de prestige conféré aux domaines dans lesquels les femmes étaient en nombre prédominant⁵⁷³ ». Le type de science ainsi que les champs de recherche favorisés par la FIFDU s'inscrivent dans cette démarche. Le comité d'attribution de bourses favorise par exemple la « recherche pure », en opposition à la science appliquée, dans une stratégie visant à permettre aux femmes d'être reconnues comme de véritables scientifiques. Lors de la réunion du comité en 1938, il est convenu que les bourses de la FIFDU :

[...] devraient être décernées de manière à contribuer le plus possible au développement des femmes chercheurs et au développement de leurs domaines d'études respectifs, et que le Comité devrait toujours examiner attentivement, non seulement quelle différence l'allocation ferait dans la vie d'une candidate, mais aussi quelle différence la reconnaissance présente et le travail futur d'une candidate pourraient produire dans la situation des femmes scientifiques et dans l'avancement des études en général dans son pays⁵⁷⁴.

of the department. I recommend dr Herta Leng in any respects, referring to her scientific qualification as well as to her sincere character ».

⁵⁷² Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « Belgian Women Scientists and Their Travels During the Interwar Period », communication donnée lors de la 7^e conférence de la Société Européenne pour l'Histoire des Sciences, Prague, septembre 2016.

⁵⁷³ Rossiter, Margaret, *Women Scientists in America, 1, Struggles and strategies to 1940...*, op. cit., p. 267.

⁵⁷⁴ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, p. 4 : « The fellowships [...] should be awarded so as to make the greatest contribution to the development of women scholars and to the development of their respective fields of study, that the Committee should always consider carefully, not only how much difference the stipend would make in the life of an individual

Cette année-là, la bourse est attribuée à l'Indienne Kamala Bhagvah, les membres du comité la jugeant comme « la meilleure des candidates restantes à la lumière des sujets choisis pour la recherche et de l'importance des contributions que les candidates étaient susceptibles d'apporter dans l'avenir au développement scientifique de leur propre pays⁵⁷⁵ ». En outre, et en réponse aux demandes des fédérations de l'Inde, précisément, et du Brésil, une bourse « spéciale » est mise en place cette même année, de manière à permettre aux pays n'ayant jamais eu de candidates retenues pour l'une des bourses de bénéficier d'une aide de la FIFDU. Comme on peut le lire dans le compte rendu du Comité, « la bourse spéciale a été conçue pour aider les femmes des pays les plus pauvres, où elles avaient peu de chances de réussir leurs études⁵⁷⁶ ». La Bulgare Vera Paroskova devient la première lauréate de cette bourse spéciale, les évaluatrices estimant qu'une « période d'études à l'étranger pourrait lui permettre d'assumer un leadership dans son propre pays dans un domaine scientifique qui y a connu un développement limité⁵⁷⁷ ».

CONCLUSION

Alors que l'idéal-type scientifique construit dans les discours s'inscrit dans une démarche à la fois scientifique et internationaliste, la *persona* façonnée au cours de la procédure d'évaluation et de sélection des boursières de la FIFDU repose sur des considérations de nature quasi exclusivement scientifiques. En sélectionnant les boursières de la manière la plus rigoureuse possible, sur la seule base de leurs capacités intellectuelles et de leurs recherches, les responsables mettent en avant la dimension à la fois élitiste et méritocratique du système de bourses de la FIFDU. Il s'agit pour elles de placer les lauréates sur un pied d'égalité avec les boursiers et boursières d'autres organismes de subventions reconnus dans le champ scientifique. En occultant de manière consciente des considérations d'une autre nature, tels que les traits de personnalité, la situation personnelle ou encore l'apparence des candidates, les responsables du programme espèrent dépasser les préjugés qui entravent la reconnaissance des femmes scientifiques. Si elles reprennent les critères supposément

candidate, but also how much difference the present recognition and future work of a candidate was likely to make in the position of women scholars and to the advancement of learning in general in her country ».

⁵⁷⁵ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, 1938, p. 117.

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p.120 : « The Special Fellowship was designed to aid women in the poorer countries, where they had little opportunity for academic achievement ».

⁵⁷⁷ *Ibidem*, p. 120 : « [...] a period of study abroad might enable her to assume leadership in her own country in a field of science which has had a limited development there ».

employés par les organismes de financement les plus prestigieux, telle la Fondation Rockefeller, elles contribuent à en promouvoir une version presque désincarnée, sans marqueurs de sexes ou de genre, un type de *persona* universel visant à permettre aux femmes de s'approprier les traits de la *persona* scientifique dominante de l'époque.

Ce faisant, du reste, les *university women* ne contestent nullement le système existant et les inégalités qu'il produit, mais cherchent seulement à éradiquer les effets pervers produits par les catégories de genre et de sexe dans la définition de l'élite scientifique. Et l'on peut dès lors se demander dans quelle mesure la dimension méritocratique de la sélection mise en œuvre par les comités de la FIFDU ne reproduit pas d'autres privilèges existants. Comme l'a montré Bourdieu, bien des éléments entrent dans la constitution du capital scientifique, tels que la réputation de l'université dans laquelle un chercheur mène ses études et ses recherches, celle des professeurs qui le recommandent, du journal dans lequel ses articles sont publiés, etc⁵⁷⁸. Cette cumulation d'avantages est généralement liée, de surcroît, à des paramètres de nature socio-économique et culturelle. L'étude prosopographique des lauréates devrait permettre d'aborder ces questions.

⁵⁷⁸ Bourdieu (Pierre), « Le champ scientifique... », *op. cit.*

Chapitre 5. Parcours croisés de boursières : des années 1920 à la Seconde Guerre mondiale

J'ai quelques nouvelles qui, je l'espère, intéresseront votre association car, à bien des égards, votre association a participé à leur concrétisation. J'ai été nommée professeure de botanique, c'est-à-dire directrice du département de botanique et de biologie de l'université de Pretoria [...].

J'attribue ma réussite à la formation que j'ai reçue du professeur J. Westerdijk, ancienne présidente de la FIFDU [...]. Deuxièmement, à l'opportunité que la bourse internationale junior de la FIFDU m'a donnée de visiter et d'étudier dans des universités aux États-Unis et, par la même occasion, de découvrir ce qui se faisait et ce qui avait été obtenu par les femmes de votre pays. Il y avait là un idéal façonné pour moi et je n'ai eu qu'à essayer d'être à sa hauteur. J'aimerais que toutes les femmes qui ont aidé à collecter l'argent pour la bourse et qui, soit par leur exemple, soit par leurs conversations, m'ont aidée à arriver là où je me trouve maintenant, sachent combien elles ont réellement agi [...]

Margaretha G. Mes, 1944⁵⁷⁹

INTRODUCTION

Lauréate d'une bourse internationale junior décernée par la FIFDU en 1930, Margaretha Mes, botaniste néerlandaise résidant en Afrique du Sud, a poursuivi ses recherches en phytopathologie à l'université de Berkeley en Californie sous la direction du professeur Dennis Robert Hoagland, botaniste américain, spécialiste de la nutrition

⁵⁷⁹ Records of the BFUW, 5BFW/04/14. Extrait de la lettre de Mes à Tryon (AAUW), 16 avril 1944 : « I have some news which I hope will interest your Association because in many ways your association helped to bring it about. I have been appointed Professor of Botany, i.e. head of the Department of Botany and Biology at the University of Pretoria [...]. I ascribe my success in being appointed firstly to the training I received from professor J. Westerdijk, past president of the IFUW [...]. Secondly to the chance the International junior Fellowship of IFUW gave me to visit and study at universities in the USA and incidentally to discover what was being done and had been achieved by women in your country. In this was an ideal fashioned for me and I only had to try and live up to it. I wish that all the women who helped to collect the money for the fellowship and who either by their example or by their conversations, helped me to get where I am now, knew how much they really did [...]. »

des plantes⁵⁸⁰. Après avoir séjourné au Japon et en Chine, Mes accède à un poste à l'université de Pretoria en Afrique du Sud en 1939. Cinq années plus tard, elle est nommée à la tête du département de botanique de son université, une première pour une femme dans les facultés scientifiques du pays. Dans la lettre qu'elle envoie aux membres américains du comité des bourses de la FIFDU en 1944, elle associe sa réussite professionnelle à la bourse qui lui a été attribuée près de quatorze ans auparavant par la FIFDU. Ce qu'elle rapporte des États-Unis n'est pas seulement une expertise scientifique mais un « idéal » de la figure de femme scientifique qu'elle s'est évertuée à atteindre dans sa propre carrière.

Alors que le chapitre précédent s'intéressait à la formation et à la promotion d'un idéaltype féminin du scientifique au niveau institutionnel, il s'agit à présent de se pencher sur la manière dont les individus bénéficiant d'une bourse de la FIFDU incorporent cet idéal. Pour ce faire nous proposons une étude de type prosopographique des lauréates ayant obtenu une bourse entre 1923 et 1945, ainsi qu'une analyse détaillée des rapports qu'elles adressent à la FIFDU lors de leur voyage et à l'issue de la période de recherche. Quel type d'impact la réception d'une bourse et l'expérience de recherche à l'étranger qu'elle procure, ont-elles sur le parcours de ces jeunes femmes et sur leur crédibilité de scientifiques ? Quel rôle jouent les rapports qu'elles rédigent dans la construction d'une *persona* scientifique ? Et, en dépit de leur caractère occasionnel, dans quelle mesure l'introduction des rapports de bourses comme genre scientifique normalisé contribue-t-il à modifier l'*habitus* scientifique ?

1. LES BOURSIERES : APPROCHE PROSOPOGRAPHIQUE

Entre 1923 et 1945, cinquante-huit chercheuses, originaires de vingt-deux pays différents, bénéficient, à l'instar de Margaretha Mes, d'une bourse internationale attribuée par la FIFDU. Bien que chaque parcours soit unique, on espère, en les soumettant à une comparaison thématique, mettre en évidence les points importants et les facteurs structurant les trajectoires féminines en science. L'objectif de cette première partie est de présenter à la fois l'approche prosopographique choisie, les avantages et limites qu'elle offre pour l'étude d'un groupe comme celui des boursières de la FIFDU, et d'introduire quelques éléments permettant de mieux cerner le corpus d'étude.

⁵⁸⁰ Saubert (Synnöve), Tager (J. M.), « In Memoriam Prof. Dr. Margaretha G. Mes », *Plant and Soil*, vol. 13, n° 3, 1960, p. 224-226 ; « Dennis Robert Hoagland, American Botanist », *Encyclopaedia Britannica* : <https://www.britannica.com/biography/Dennis-Robert-Hoagland> [consulté le 3 septembre 2019].

1.1. UNE ENQUETE DE TYPE PROSOPOGRAPHIQUE

Depuis une série d'années, l'approche prosopographique connaît un succès grandissant, comme en témoigne la multiplication de séminaires, manuels et travaux portant sur elle ou l'utilisant⁵⁸¹. D'après la définition qu'en proposent Claire Lemerrier et Emmanuelle Picard, la prosopographie permet de :

[...] dépasser les limites d'une approche centrée sur un seul individu pour le réinsérer dans des groupes ou des institutions [...], donner à voir des trajectoires individuelles dans toute leur complexité et leurs interactions, [...] tester des hypothèses, répondre à nos « pourquoi » et nos « comment » sur une population donnée, tenir à la fois des propos sur ses tendances générales, ses normes sociales et sur l'exceptionnalité de certains parcours⁵⁸².

Une approche de type prosopographique vise bien à tout autre chose que la juxtaposition de biographies. Tout en reposant sur la collection pour un groupe bien défini, elle ambitionne une étude collective de la vie d'un groupe d'individus. À l'aide d'un questionnaire précis élaboré au préalable, cette approche cherche à distinguer les caractéristiques communes d'un groupe. Cumulant études quantitative et qualitative, elle permet d'éviter de tirer des conclusions générales à partir de l'étude de cas individuels ou d'une poignée d'exemples éloquentes⁵⁸³. Son développement est par ailleurs lié au problème des sources : il s'agit, comme l'écrivent les auteurs du *Short Manual to the Art of Prosopography*, « de rassembler des données biographiques pertinentes [...] pour la plupart rares [...] de manière à ce qu'elles acquièrent une signification supplémentaire en révélant les liens et motifs qui influencent les processus historiques⁵⁸⁴ ».

Le corpus se compose des lauréates des bourses internationales attribuées par la FIFDU ou l'une des branches nationales entre 1923 et 1945. Si l'idée de la fondation d'un tel programme a été évoquée dès la première conférence de la FIFDU en 1920, la première bourse internationale n'est attribuée qu'en 1923, grâce aux dons de l'*American*

⁵⁸¹ Lemerrier (Claire), Picard (Emmanuelle), « Quelle approche prosopographique ? », in Philippe Nabonnand et Laurent Rollet (dir.), *Les uns et les autres. Biographies et prosopographies en histoire des sciences*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2012, p. 605-630. Emmanuelle Picard anime avec d'autres chercheurs, depuis sept ans, un séminaire intitulé « Prosopographie : Objet et méthodes », au cours duquel sont discutés différents aspects de l'approche prosopographique en histoire et son application dans différents champs historiques.

⁵⁸² *Ibid.*, p. 1-2.

⁵⁸³ Verboven (Koenraad), Carlier (Myriam), Dumolyn (Jan), « A Short Manual to the Art of Prosopography », in K.S.B. Keats-Rohan, dir., *Prosopography Approaches and Applications. A Handbook*, Unit for Prosopographical Research (Linacre College), 2007, p. 35-70.

⁵⁸⁴ *Ibid.*, p. 36.

Association of University Women. Nous n'avons pas poursuivi l'étude au-delà de la fin de la Seconde Guerre mondiale, car les conditions d'accès des femmes aux enseignements secondaire et supérieur ont alors subi des modifications sensibles et rapides, qui ne correspondent plus à l'univers de l'entre-deux-guerres ou encore des années 1940.

Tout comme pour le chapitre précédent, l'accent est mis sur l'aspect international des subventions scientifiques : international aussi bien dans le recrutement des lauréates que par l'injonction qui leur est faite de mener des recherches à l'étranger pour une durée d'un an. Un autre critère nous a paru important dans la définition de cette internationalité : seules les bourses dont la destination résulte du choix de la postulante sont prises en compte, en excluant celles qui sont offertes par l'une des branches nationales cherchant à drainer des étudiantes et chercheuses dans leur pays⁵⁸⁵. Cela n'exclut pas les bourses financées par une branche nationale mais ouvertes au monde entier comme c'est le cas des bourses internationales offertes par l'*American Association of University Women*⁵⁸⁶. Le caractère international de l'opération, enfin, est assuré par le mode de sélection, avec le travail mené par le comité international d'attribution des bourses de la FIFDU, duquel relèvent également les bourses de la branche américaine mentionnées ci-dessous : en effet, bien que soutenues financièrement à l'échelle nationale, voire régionale, ces bourses sont bien du ressort du comité international de la FIFDU. Le tableau ci-dessous synthétise les principales caractéristiques du système pour la période qui nous intéresse :

Fonds	Bourses	Conditions d'éligibilité	Montant	Limites	Nombre de lauréates
FIFDU	Bourse internationale <i>senior</i> (ou bourse du second degré)	Décernée à des candidates de moins de 45 ans, ayant publié les résultats de leurs recherches personnelles et dont les travaux les plus récents datent de moins de 5 ans.	300 £ plus frais de route.	Décernée annuellement, alternativement pour des recherches dans le domaine des arts ou des sciences	8 (4 arts, 4 science)
	Bourse internationale <i>junior</i> (ou bourse du premier degré)	Attribuée à des candidates de moins de 30 ans, ayant poursuivi leur	250 £ plus frais de route		11 (6 arts, 5 science)

⁵⁸⁵ En 1928, par exemple, Marie Bonnet annonce la création d'une bourse par l'Association française des femmes diplômées des universités, d'un montant de 2000 francs et destinée à une membre de la FIFDU souhaitant mener des recherches à Paris dans le temps des vacances scolaires. Voir : Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1928, p. 16.

FIFDU		recherche depuis au moins un an et se proposant d'entreprendre des recherches personnelles.		Idem	
	Bourse spéciale	Décernée aux candidates ayant échoué à obtenir l'une des autres bourses régulières de la FIFDU, présentant un caractère prometteur et originaire d'un pays n'ayant pas encore eu de lauréates (en particulier pour les pays les plus pauvres où peu d'opportunités existent pour les femmes en termes de recherches et de carrière universitaire).	150 £ Fonds international	Accordée ponctuellement (en 1938 et 1939) et indépendamment du champ disciplinaire	2
	Masaryk Memorial	Ouverte aux candidates en sciences et politiques		Bourse ponctuelle (1939). Limitée au champ des sciences sociales et politiques	1
AAUW	Bourse internationale AAUW	Attribuées aux candidates ayant un doctorat et des publications universitaires à leur actif. Pas de limite d'âge.	Entre 1000\$ et 1500\$	Ouvertes à toutes les disciplines	14
	Bourse <i>Crusade</i>				7
	Autres bourses internationales (ponctuelles) - Alice Hamilton spéciale - Aurelia Henry Reinhardt - Mary E Wooley - État d'Ohio - Helen Maar Kirby - Scandinave				14

FIG. 21 – TYPOLOGIE DES BOURSES INTERNATIONALES ATTRIBUEES PAR LA FIFDU (1923-1945)

Entre 1923 et 1945, ce sont cinquante-neuf bourses internationales qui sont attribuées par la FIFDU à cinquante-huit chercheuses représentant un vaste éventail de disciplines. En raison des moyens financiers limités de la FIFDU, une candidate ne peut se voir

attribuer deux fois une des bourses disponibles. Seule la mathématicienne indienne Bina Ghosh fait exception : en 1941, elle est la lauréate de la bourse internationale *junior* de la FIFDU et un an plus tard elle obtient une bourse de l'État d'Ohio pour continuer son travail d'édition d'importants travaux indiens en mathématiques⁵⁸⁷.

Qui sont ces cinquante-huit lauréates internationales de la FIFDU, et comment retracer leurs parcours ? Leur identification repose à la fois sur les comptes rendus du comité ad hoc de la FIFDU et les listes de boursières, plus ou moins régulièrement mises à jour par l'organisation. L'une de ces listes est reproduite ci-dessous : elle indique les noms des récipiendaires des bourses et des prix internationaux attribués par la FIFDU entre 1928 et 1947, leur nationalité, l'année de réception et le type de bourse ou de prix obtenus, la somme correspondante ainsi que le champ de recherche des lauréates. Dans d'autres listes figurent parfois, en outre, la ou les destinations choisies par les candidates.

En revanche, retracer leurs parcours, avant, durant et après la bourse, n'est pas un exercice toujours facile. Le type et la quantité d'informations disponibles diffèrent grandement d'un cas à l'autre, si bien que les questions posées ne peuvent pas trouver systématiquement de réponse. Le problème de la représentativité est renforcé par le fait que, souvent, seules les boursières ayant eu une carrière remarquable ont laissé des traces derrière elles ou font l'objet d'une étude biographique⁵⁸⁸. Cette tendance contribue à mettre en valeur la réussite de certaines, sans que l'on puisse vraiment analyser les raisons de l'absence de réussite chez les autres. Les femmes qui n'ont pas publié ou qui n'ont pu accéder à des postes importants risquent de demeurer invisibles⁵⁸⁹.

⁵⁸⁷ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1941 et 1942.

⁵⁸⁸ Notamment dans les dictionnaires biographiques cités note 528.

⁵⁸⁹ Diaz-Andreu (Margarita), Sørensen (Marie Louise Stig) (dir.), *Excavating Women : A History of Women in European Archaeology*, Londres & New York, Routledge, 1998, p. 2-3.

List of Members of I.F.U.W. who have received Fellowships and Grants awarded by the Committee for the Award of International Fellowships.

Year	Fellowship	Name and Nationality	Subject of Research	Ap No.
1928/29	I.F.U.W. Jun. Sc. 250	(Anne-Marie du Bois, Swiss)	Zoology.	6
1929/30	I.F.U.W. Jun. Arts	Françoise Henry, French	Archaeology.	24
1930/31	I.F.U.W. Jun. Sc.	M. Mes, Dutch (S. African)	Plant diseases	66
1931/32	I.F.U.W. Sen. Arts	Betty Heimann, German	Indology.	96
1932/33	I.F.U.W. Sen. Sc.	M. Blau, Austrian	Radiology.	148
1933/34	I.F.U.W. Jun. Sc.	G.A. Joulin, Australian	Petrology.	(146 175)
1934/35	I.F.U.W. Jun. Arts	(G. L. Schell, Swiss Joan Russey, British)	Art History.	(198 203)
1934/35	A.A.U.W. Crusade 1500	E. Klieneberger, German	Bacteriology	(136 185)
1935/36	I.F.U.W. Sen. Arts 250	Anna Roes, Dutch	Archaeology	(157 248 249)
1935/36	A.A.U.W. Crusade 1500	E. Kol, Hungarian	Botany	(238 239)
1935/36	Special Grant 120	Erna Piffli, Austrian	Folklore	(238 239)
1935/36	Special Grant 35	J. Muller, Dutch	Zoology	268
1935/36	Special Grant 30	A. Leroy-Kollinghen, Belgian	Classical Philology.	(281 266)
1935/36	Special Grant 30	H. Holminen, Finnish	Ethnography	269
1936/37	A.A.U.W. Crusade 1500	E.v Erhardt Siebold, German	Philology	305
1937	I.F.U.W. Sen. Sc. 300	E. Gardner, British	Geology	(310 311)
1936/37	Special Grant 140	D. Ilse, German	Entomology	(211 296)
1937/38	A.A.U.W. Crusade 1500	R. Christiansen, Danish	Linguistics	(297 312)
1937/38	I.F.U.W. Jun. Arts 150	A. Dreak, Dutch	Celtic Literature	*
1937/38	Special Grant 25	A. Rozsolics, Hungarian	Archaeology	322
1938/39	A.A.U.W. Crusade 1500	K. Bhagvat, Indian	Organic Chemistry	(316 351)
1938/39	I.F.U.W. Jun. Sc. 250	C. Lutwak-Mann, Pole	Biochemistry	(376 375)
1938/39	Special Grant 150	V. Peraskowa, Bulgarian	Physiological Chemistry	-
1939/40	Special I.F.U.W. 150	H. Lovinger Oppenheim, St. African	Dramatic Art	(383 398)
1939/40	I.F.U.W. Sen. Arts 125	(D. Jorgensen, Norwegian D. Oechinsky, British)	Economic History	*
1939/40	A.A.U.W. Crusade 1500	B. Vennessland, American	Biochemistry	409
1939/40	Messryk Memorial 100	E. Haines, British	Social Science	411
1940/41	Mary E. Woolley	I. Arian, Russian	Literature	*

FIG. 22 – EXEMPLE DE LISTE DES LAUREATES DES BOURSES ET PRIX INTERNATIONAUX DE LA FIFDU (CA. 1947)⁵⁹⁰

Cette « invisibilité » touche de manière plus systématique les femmes scientifiques que les hommes⁵⁹¹. Peu d'entre elles, par exemple, ont fait l'objet de notices biographiques ou de nécrologies, même s'il est important de noter la multiplication depuis quelques décennies de dictionnaires biographiques en histoire des sciences qui visent à restituer le rôle et la place des femmes dans certaines disciplines. Les

⁵⁹⁰ Archive IFUW, inv.no 886, Lists of Awards 1928-1988.

⁵⁹¹ Browman (David L.), *Cultural Negotiations: The Role of Women in the Founding of Americanist Archeology*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2013.

dictionnaires consacrés à des femmes scientifiques constituent à ce titre une ressource importante : celui que dirigent Marilyn Oglivie et Joy Dorothy Harvey comporte environ 2500 biographies et celui de Catarina Haines et Helen Stevens près de 400 notices⁵⁹². Quelques-unes des anciennes boursières de la FIFDU y ont trouvé place, on pourrait citer, en guise d'exemples, Emmy Klieneberger-Nobel ou Elinor W. Gardner, respectivement lauréate d'une bourse internationale en 1934 et en 1936. Une autre difficulté à laquelle se heurte toute étude d'un groupe de femmes réside dans le changement de nom lorsque l'épouse prend celui de son mari. Le nom avec lequel elle signe ses travaux peut ainsi changer et rendre son identification plus ardue⁵⁹³. Enfin, le caractère international du corpus augmente les difficultés d'homogénéisation, compte tenu de la diversité des contextes social, économique, culturel et intellectuel propre à chaque pays. À ces difficultés s'ajoute en outre le problème de la conservation inégale des dossiers de boursières. Il faut attendre la seconde moitié des années 1950 pour que ces dossiers soient systématiquement conservés dans le fonds principal des archives de la FIFDU à Amsterdam. Par chance, les dossiers des récipiendaires des bourses internationales financées par l'*American Association of University Women* ou ayant séjourné aux États-Unis grâce à l'une des bourses de la FIFDU sont pour une bonne part conservés dans les quartiers généraux de la branche américaine.

Le questionnaire auquel a été soumis le groupe de boursières s'organise en plusieurs temps. Une première série de questions s'intéresse au rôle que jouent les origines socio-économiques et culturelles, la formation scolaire et universitaire, mais aussi les réseaux d'influence dans lesquels elles s'insèrent, dans le parcours des lauréates. Une deuxième série s'intéresse aux carrières des anciennes boursières, à la fois en termes de postes obtenus mais aussi de types de recherches entreprises. Ce dernier point est l'un des plus intéressants, dans la mesure où il permet de mettre en évidence les stratégies développées par les femmes pour se frayer un passage au sein du monde scientifique et universitaire. Enfin, le croisement de ces données concernant les carrières avec celles

⁵⁹² Oglivie (Marilyn Bailey), Harvey (Joy Dorothy) (dir), *The Biographical Dictionary of Women in Science : Pioneering lives from ancient times to the mid-20th century*, 2 volumes, New York, Routledge, 2000 et Haines (Catharina M. C.), Stevens (Helen M.) (dir.), *International Women in Science. A biographical Dictionary to 1950*, Santa Barbara (Californie), ABC Clio, 2001. On peut citer aussi différentes initiatives menées en collaboration entre des historiens et historiennes des sciences et Wikipédia.

⁵⁹³ Dans le cas où les boursières se sont mariées par la suite, nous avons choisi de conserver les deux noms, celui de jeune fille suivi de celui du mari. Dans le cas où elles étaient mariées avant l'obtention de la bourse internationale, nous avons conservé le nom tel qu'il apparaît dans les archives de la FIFDU et dont les boursières signent leurs publications scientifiques.

qui touchent à la situation maritale et familiale des lauréates, conduit à réfléchir en outre sur à manière dont elles concilient vie privée et vie professionnelle.

1.2. PRESENTATION DU CORPUS D'ETUDE

Entre 1923 et 1945, une très large majorité des boursières sont originaires d'Europe (83 %). Les rares lauréates non européennes proviennent de pays au sein desquels le mouvement *university women* prend forme rapidement, notamment en raison de leurs liens avec le Royaume-Uni, tels que l'Afrique du Sud, l'Inde ou l'Australie. En dehors de ces pays, les autres continents sont très peu représentés : Alina Laporte, dentiste en Argentine, est la seule originaire d'Amérique du Sud. Si le faible nombre de lauréates américaines peut surprendre, il s'explique par l'existence d'un programme de bourses nationales financé par l'*American Association of University Women* depuis les années 1890. Notons que dans la période d'après-guerre, le recrutement géographique s'est élargi de manière assez nette, à l'aune de l'expansion du mouvement des *university women* au-delà des premiers foyers européens et anglo-saxons.

Au sein de l'Europe, on trouve surtout les pays de l'Ouest, premier foyer d'expansion de la FIFDU, avec en tête les Allemandes (7) et les Britanniques (7). Les pays de l'Europe du Nord sont bien représentés (21 % des Européennes) : les associations y ont été en effet parmi les premières à rejoindre le mouvement au début des années 1920 et, comme on l'a vu dans le cas du congrès de 1924, elles occupent une place prépondérante – notamment au regard de la faible population de ces pays – au sein de la FIFDU. Christine van Oertzen en a fait la remarque : pour les originaires de petits pays, l'octroi d'une bourse internationale permettant d'entreprendre un voyage de recherche apparaît crucial pour surmonter leur « double isolement » en tant que chercheuses dans un monde d'hommes et en tant que « représentantes de ce qui est perçu comme les marges de l'université⁵⁹⁴ ».

⁵⁹⁴ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 46.

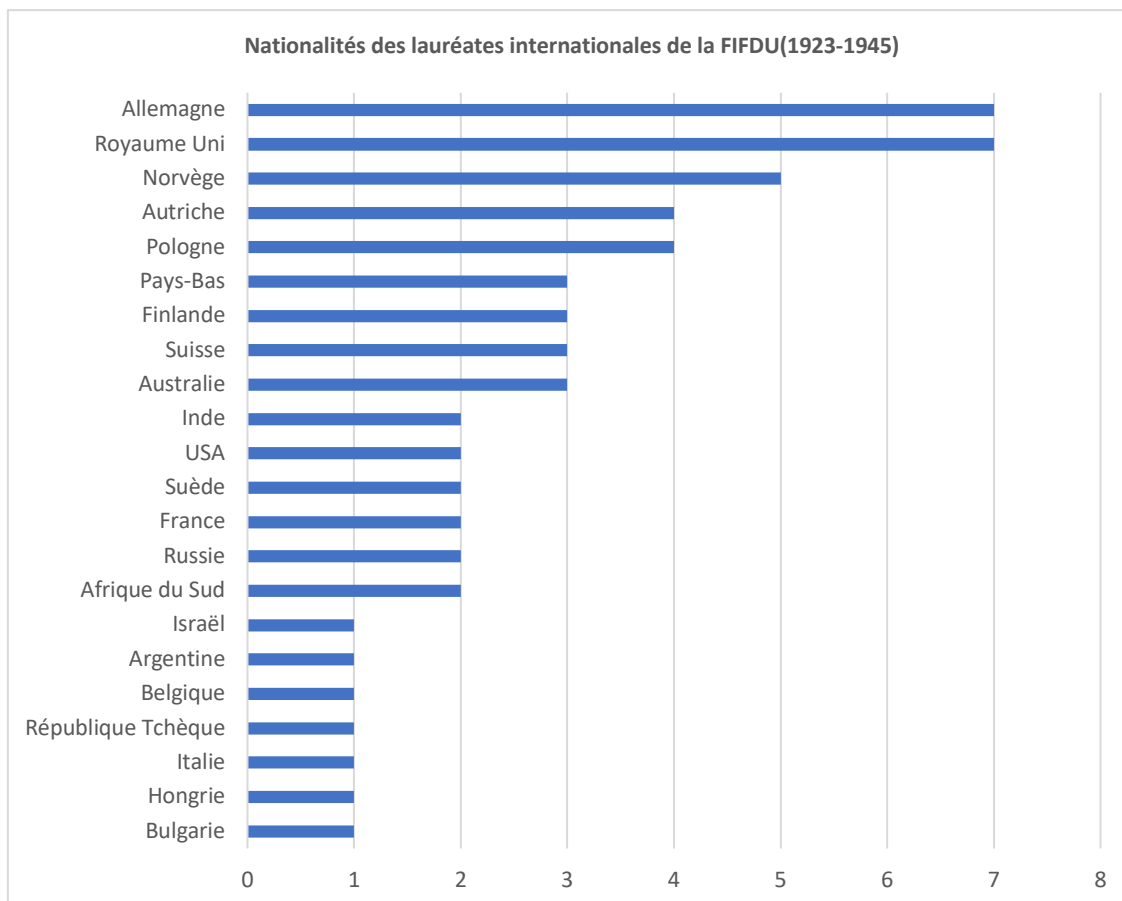


FIG. 23 – REPARTITION DES LAUREATES INTERNATIONALES DE LA FIFDU EN FONCTION DE LEUR PAYS D'ORIGINE (1923-1945)

Comme on l'a vu dans la partie précédente, certaines bourses imposent des restrictions d'âge : la bourse *junior* de la FIFDU est destinée aux candidates de moins de trente ans, tandis que la *senior* est prioritairement attribuée aux femmes ayant moins de quarante-cinq ans. Les bourses internationales financées par l'American Association of University Women, en revanche, n'ont pas de limites d'âge. Si des exceptions peuvent apparaître, la priorité est donnée aux femmes « prometteuses », ayant la possibilité de se bâtir une carrière en science. Comme le déclarait Ida Smedley Maclean en 1926, « nous [les membres de la FIFDU] voulons investir notre argent dans des personnes susceptibles d'être en mesure de faire du bon travail à l'avenir⁵⁹⁵ ».

⁵⁹⁵ Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 112 : « We want to invest our money in people who are likely to be able to do good work in the future ».

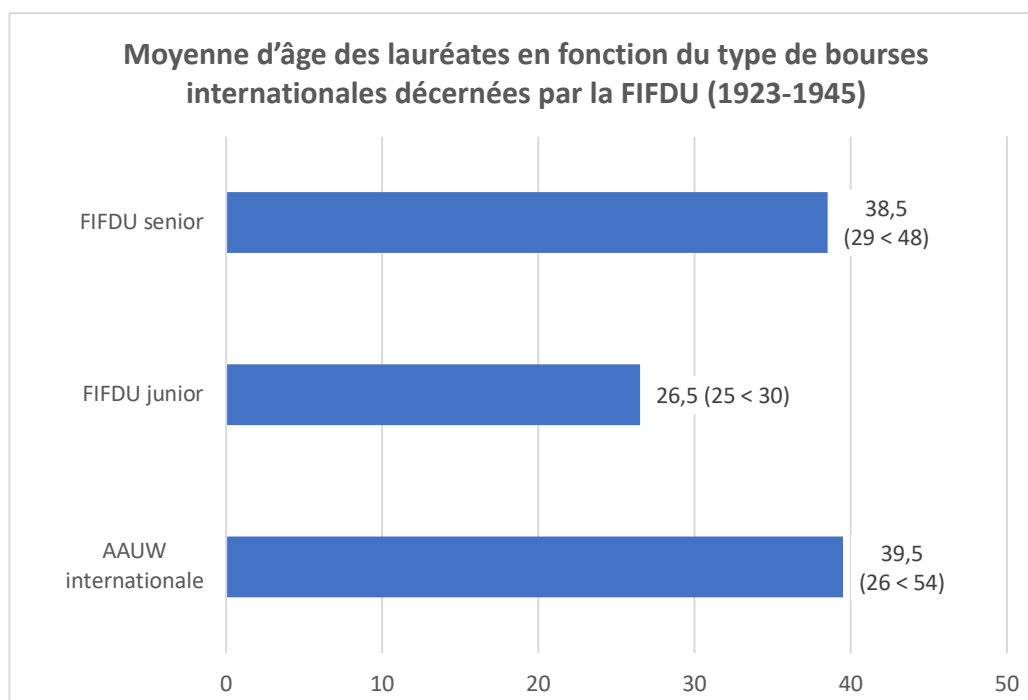


FIG. 24 – MOYENNE D'ÂGE DES LAUREATES EN FONCTION DU TYPE DE BOURSES INTERNATIONALES DECERNEES PAR LA FIFDU ENTRE 1923 ET 1945

Alors que d'autres programmes de bourses tels que ceux de la *Belgian American Educational Foundation* ou d'Albert Kahn privilégient les scientifiques à un âge relativement jeune, il est intéressant de remarquer que les dirigeantes de la FIFDU choisissent d'investir dans des chercheuses plus matures. Cela peut traduire la manière dont l'expérience et l'expertise acquise offrent, à leurs yeux, une assurance ; mais on peut penser, plus globalement, que ce choix est symptomatique du retard accumulé lors de la formation universitaire et des difficultés rencontrées par les femmes actives en sciences dans les années 1920-1940 : elles débutent dans la carrière, de fait, plus tardivement que ne le font les hommes.

Gardant la bipartition entre *arts* et *sciences* opérée par les membres du comité d'attribution des bourses de la FIFDU, nous avons procédé à une analyse des champs d'expertise. Sur les cinquante-huit lauréates de la période, vingt-cinq (43 %) mènent des recherches dans le domaine des sciences (incluant les disciplines relatives à la médecine), trente-trois (57 %) dans celui des *arts*. Cette domination, réelle sans être écrasante, s'explique en partie par l'absence de fléchage des bourses internationales financées par l'*American Association of University Women*, lesquelles sont plus souvent attribuées à des lauréates travaillant dans le domaine des *arts*. Les graphiques ci-dessous permettent de visualiser les champs de recherche en termes de disciplines.

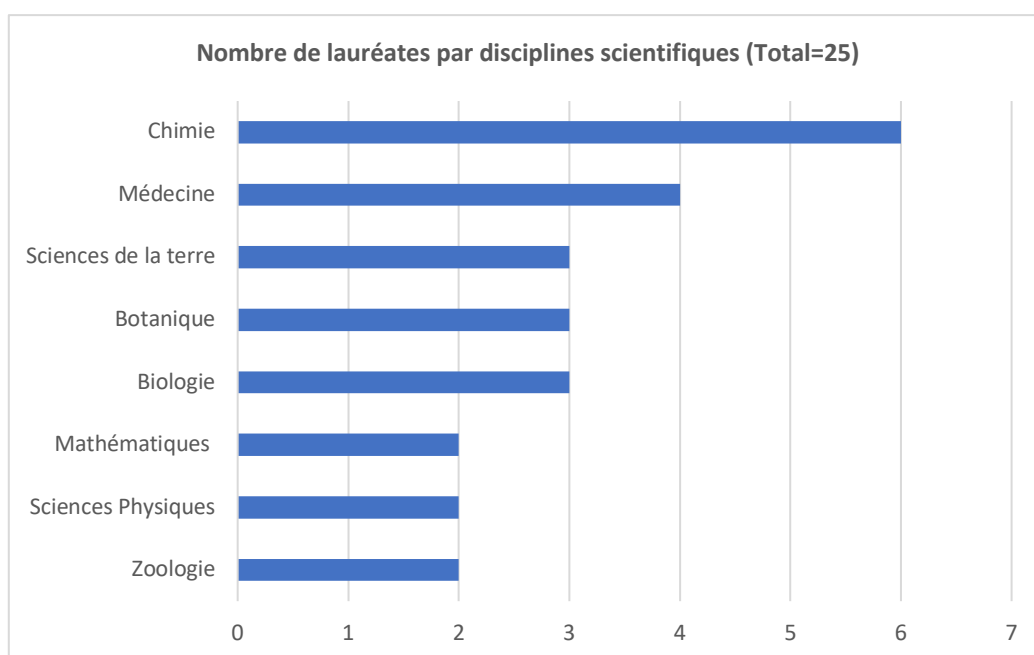


FIG. 25 – REPARTITION DES LAUREATES INTERNATIONALES DE LA FIFDU (1923-1945) EN FONCTION DE LEUR CHAMP ET DISCIPLINE DE RECHERCHE (SCIENCES)⁵⁹⁶

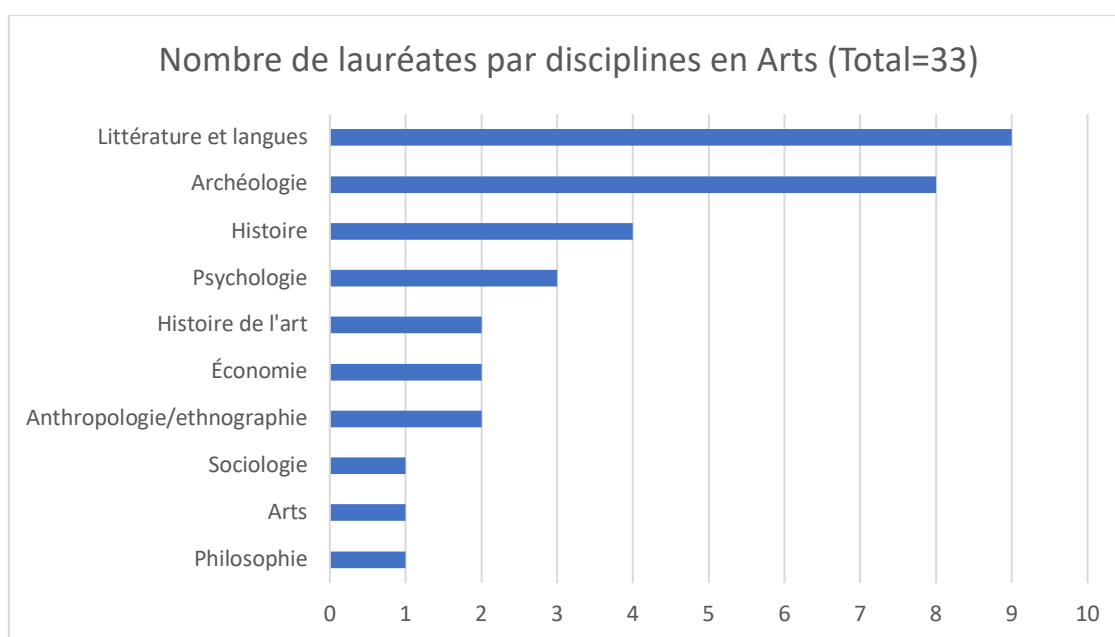


FIG. 26 – REPARTITION DES LAUREATES INTERNATIONALES DE LA FIFDU (1923-1945) EN FONCTION DE LEUR CHAMP ET DISCIPLINE DE RECHERCHE (ARTS)⁵⁹⁷

L'analyse des champs et disciplines scientifiques en fonction des dates d'attribution des bourses permet de mettre en valeur des tendances qui évoluent au cours de la période. Une première vague, au début des années 1920, est caractérisée par la

⁵⁹⁶ Statistiques réalisées à partir de la base de données concernant les boursières de la FIFDU. Voir l'annexe 19.

⁵⁹⁷ *Ibid.*

prédominance des sciences de la vie et de la terre (biologie, botanique et zoologie) ; à partir des années 1930, ce sont les disciplines littéraires et linguistiques qui l'emportent, ainsi que l'art, l'histoire de l'art et l'archéologie. La fin de la décennie, puis la première moitié des années 1940 voient l'arrivée des sciences sociales et des sciences dites dures (physique, chimie, mathématiques-biochimie, biophysique).

L'importance que prennent les sciences sociales et les sciences dures se traduit, au niveau de notre corpus de boursières, par une polarisation des destinations de recherche autour de la Grande-Bretagne et surtout des États-Unis, les deux pays captant à eux seuls 46 % des lauréates. Alors qu'au XIX^e siècle, l'Allemagne et la France occupaient une position centrale, à l'égal de la Grande-Bretagne, elles sont désormais reléguées au second plan, ne réunissant au total que 14 % des boursières. Le choix du pays de destination est souvent tributaire, par ailleurs, du domaine d'étude des lauréates. Ainsi les candidates en sciences naturelles optent-elles majoritairement pour la Grande-Bretagne ou, à la fin de période, les États-Unis. Leur choix est motivé par la réputation des institutions, notamment en termes de recherche et d'équipements scientifiques, et par la présence de chercheurs renommés. Pour les lauréates du champ des *arts*, le choix d'une destination présente plus de variété que pour les chercheuses en sciences, même si l'on retrouve la prédominance des États-Unis et de l'Angleterre. Faire des recherches en archéologie ou en histoire de l'art, par exemple, conduit les intéressées à se rendre dans des musées ou des terrains de fouille liés à leur domaine. La Française Françoise Henry se rend ainsi en Irlande pour étudier les sculptures irlandaises, tandis que l'Italienne Francesca Bozza séjourne en Égypte afin de consulter des papyrus concernant les lois maritales en Égypte ancienne⁵⁹⁸.

Signalons que durant la période de la bourse, les lauréates peuvent se rendre dans plusieurs pays, vivant une sorte de nomadisme universitaire. Marietta Blau, physicienne autrichienne et lauréate de la bourse internationale *junior* de la FIFDU en 1932, fait ainsi étape à Berlin, puis à Paris, afin de mener des recherches en radioactivité sous la direction de Marie Curie, et enfin à Londres⁵⁹⁹. L'archéologue néerlandaise Anna Roes, quant à elle, met à profit la bourse internationale *senior* pour se rendre en Italie et en

⁵⁹⁸ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1929, p. 20 et 1932, p. 77.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, 1932, p. 48.

Grèce afin d'étudier l'influence de l'art iranien dans les sites archéologiques des deux pays⁶⁰⁰.

La montée des nationalismes en Europe et l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale ne pouvaient pas ne pas influencer sur les parcours des candidates. L'une des lauréates allemandes, l'archéologue Adelheid Heimann, rencontre des difficultés à entrer sur le territoire français en 1938, du fait de son passeport allemand. Bien qu'elle ait trouvé refuge en Angleterre pour échapper aux lois antisémites allemandes, elle ne bénéficie pas d'un passeport spécifiant sa résidence sur le sol britannique. Un séjour en France est pourtant indispensable pour cette femme dont la recherche porte sur la sculpture française du XII^e siècle, particulièrement à Chartres⁶⁰¹.

2. RAPPORTS DE BOURSE ET *HABITUS* SCIENTIFIQUE

Avant de nous intéresser aux parcours en tant que tels des anciennes boursières de la FIFDU, il est intéressant de voir de quelle manière elles rendent compte de leur expérience à l'étranger. Une source se prête particulièrement bien à une étude comparative : ce sont les rapports de bourse qu'elles doivent soumettre à la FIFDU. Conformément aux instructions données par les responsables du programme, les lauréates doivent rédiger plusieurs rapports durant leur séjour à l'étranger, dont un en fin de mandat. La lecture des rapports lors des réunions annuelles du comité d'attribution des bourses est régulièrement mentionnée dans les procès-verbaux, sans que soient détaillées, toutefois, la teneur de ces rapports ni de possibles appréciations ou remarques des membres. « Un rapport très intéressant soumis par le Dr. M. Blau sur son année de travail a été lu », peut-on lire dans le compte rendu de l'année 1934, les membres décidant de faire traduire le rapport et de le « conserver pour référence⁶⁰² ». Mais ne semble pas que ce texte ait été publié dans le *Bulletin* de la FIFDU, ni même conservé dans les archives.

Il devait représenter un effort de réflexion et de rédaction bien supérieur à la moyenne : le plus souvent, en effet, les boursières s'en tiennent à souligner l'opportunité que représente la bourse pour leur permettre de se consacrer à leurs recherches. Contrairement à d'autres organismes de financement de la recherche, la

⁶⁰⁰ *Ibid.*, 1935, p. 77.

⁶⁰¹ Archives AAUW, Fellows' files, Box 437 : « Heimann, Adelheid ».

⁶⁰² Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, 1934, p. 73.

FIFDU ne semble pas avoir mis à la disposition de ses boursières un questionnaire ou un modèle précis guidant la rédaction des rapports.

Les boursières sont très attentives à satisfaire les responsables du programme de bourses. « Je ne sais pas si le rapport d'une autorité est requis, mais si c'est le cas, le Dr Greg se fera un plaisir d'examiner mon travail avant qu'il ne soit publié et d'en faire un compte rendu », écrit par exemple la Néerlandaise Wilhelmina Frylinck dans son rapport final envoyé en 1930, avant de conclure qu'elle « espère que ce rapport sera approuvé par le Comité⁶⁰³ ». Cette approbation des rapports n'est pas qu'une formalité. Le versement de la seconde partie de la bourse dépend largement de la qualité du premier rapport soumis six mois après le départ à l'étranger. La rédaction de tels textes constitue bien une performance dont l'enjeu consiste à remporter l'approbation du comité, à savoir la validation d'un projet et d'une *persona* scientifiques qui méritent d'être financés. Cette nouvelle forme de communication s'impose peu à peu comme l'un des rituels scientifiques majeurs et contribue à transformer l'habitus du métier⁶⁰⁴.

Le type d'écriture adopté par les boursières traduit leur volonté d'apparaître comme une scientifique idéale. Dans le rapport sur l'avancée de la monographie qu'elle consacre à Andrea Pisano, sculpteur florentin du XIV^e siècle, l'historienne germano-américaine Ilse Falk s'efforce à la plus grande rigueur⁶⁰⁵. Elle reprend point par point les différentes parties de la monographie, détaille l'état des recherches, les publications à venir ainsi que les discussions avec différents spécialistes du sujet. Le second rapport, qu'elle soumet en juin 1943, adopte une forme plus impersonnelle. La première personne du singulier s'efface au profit du « nous » et la voix active face à la passive⁶⁰⁶. Ce choix stylistique et rhétorique se retrouve dans la plupart des rapports envoyés par les boursières. On rencontre parfois un système de bibliographie des auteurs et des travaux identiques à celui qui est employé dans les publications scientifiques.

⁶⁰³ Archives AAUW, Fellows' files, Box 435, « Frylinck, Wilhelmina ». Lettre de Frylinck au comité d'attribution des bourses, 24 juin 1931 : « I don't know if any report from an authority is wanted to meet the approval of the Committee, but if so, Dr Greg will be very glad to look at my study before it is going to be published and report on it [...]. I hope this report will meet the approval of the Committee ». Sir Walter Wilson Greg (1875-1959) est l'un des spécialistes au XX^e siècle de Shakespeare et l'un des fondateurs de la *Malone Society*, société intellectuelle consacrée à l'étude et à la publication des œuvres de théâtre des XVI^e et XVII^e siècles.

⁶⁰⁴ Verschuere (Pierre), « Les rapports de thèses de doctorat ès sciences physiques, révélateurs des normes de la science. Le Jeune-Turc, le mandarin et la recherche (1844-1959) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 4, n° 132, 2016, p. 111-123.

⁶⁰⁵ Archives AAUW, Fellows' files, Box 434, « Falk, Ilse », Rapport de bourse, 29 novembre 1942.

⁶⁰⁶ *Ibid.*, rapport de bourse, 30 juin 1943.

Ce style, dans lequel l'expression personnelle occupe relativement peu de place, correspond à l'idéal d'objectivité et d'effacement du sujet, tout entier consacré à sa tâche de producteur de connaissances universelles. Dans les domaines des sciences « dures », ce processus de distanciation est plus remarquable encore ; et souvent l'accent est mis sur la coopération avec d'autres chercheurs, en conformité avec l'idéal de la science comme activité collective. Dans les deux rapports qu'Herta Leng, biophysicienne allemande et lauréate de la bourse Aurélia Reinhardt en 1940, soumet au comité de la FIFDU, le « je » n'apparaît pas une seule fois, la voix passive dominant largement une prose essentiellement descriptive et précise :

Les expériences sur les plantes ont été étendues aux tournesols et au maïs. On a essayé d'aborder la question de la stabilité du phosphore dans les plantes ou bien de son échange avec le phosphore présent dans la circulation de l'air. Les plantes ont été mises dans une solution nutritive contenant du phosphore radioactif [...] ⁶⁰⁷.

L'Américaine Abby Turner, bénéficiaire d'une bourse internationale en 1930, va encore plus loin en utilisant la formule « la boursière américaine » pour se désigner ⁶⁰⁸.

L'exposé technique et minutieux de leurs recherches s'accompagne souvent, en annexe, de textes scientifiques à différents stades de leur rédaction et de leur publication : il peut s'agir d'un projet, d'un article accepté ou déjà publié en revue. Brouria Feldman-Musham joint à son rapport la réimpression d'un article qu'elle publie à partir de ses travaux menés sur les tiques, ainsi que deux textes acceptés pour publication ⁶⁰⁹. L'historienne américaine Frances Yates promet dans son rapport de mi-parcours, fin 1943, la publication prochaine d'un ouvrage portant sur les académies en France ⁶¹⁰ – l'ouvrage est bien paru, mais en 1947 ⁶¹¹. De telles publications constituent une preuve indéniable à la fois de la qualité et de l'avancée des recherches menées par les boursières.

Les rapports s'inscrivent souvent dans une stratégie sur un plus long terme. Certaines boursières les utilisent, ainsi que leurs publications, pour demander une extension de la

⁶⁰⁷ Archives AAUW, Fellows' files, Box 443, « Leng, Herta ». Premier rapport, décembre 1940 : « The plant experiments have been extended to sunflowers and maize. It was tried to approach the question where the phosphorus in plants is stable or exchanging with the phosphorus present in the circulation stream. Plants were put into a nutritive solution containing radioactive phosphorus ».

⁶⁰⁸ *Ibid.*, Box 445 ; « Turner, Abby ». Rapport final, 27 juillet 1931.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, Box 434 : « Feldman-Musham, Brouria ».

⁶¹⁰ *Ibid.*, Box 458, « Yates, Frances ». « Report on half-year's work, July to December 1943 ».

⁶¹¹ Yates (Frances A.), *The French academies of the sixteenth century*, Londres, University of London, 1947, XII-376 p.

bourse ou une recommandation de la part des membres les plus éminentes du Comité pour obtenir d'autres financements. « La meilleure manière de prouver mon souhait profond de solliciter les moyens de subsistance pour poursuivre mon travail peut être trouvée dans mon rapport même », écrit Elizabeth Jastrow au comité de la FIFDU. « Dans la présente situation », ajoute-t-elle, « seule une aide financière supplémentaire de la part du Comité me permettrait de mener à bien cet important travail⁶¹² ».

Soulignons que les rapports des boursières de la FIFDU s'inscrivent dans la thématique d'une expérience et d'une écriture féminines du voyage. Jusqu'au XIX^e siècle, la figure du voyageur est essentiellement masculine, les voyageuses étant perçues comme transgressant la norme. S'il leur arrive d'écrire, elles prennent soin de se conformer aux normes de la société, abordant des sujets jugés acceptables pour les femmes⁶¹³. L'instauration de programme de bourses internationaux et leur ouverture aux femmes au tournant du XX^e siècle contribue à institutionnaliser et normaliser le voyage d'étude féminin.

Whitney Walton pour les bourses Autour du Monde d'Albert Kahn, Pieter Huistra et Kaat Wils pour la *Belgian American Educational Foundation*, se sont penchés sur l'écriture des rapports de boursiers au prisme du genre. La première souligne le « ton académique uniforme » des rapports et publications des boursières françaises parties aux États-Unis, tout en notant quelques différences avec les rapports rédigés par les boursiers de la même institution⁶¹⁴. Alors que ces derniers tendent à généraliser leurs propos, l'écriture des boursières est plus inhibée et elles se limitent à des sujets « féminins », tels que la comparaison de l'éducation supérieure des femmes aux États-Unis et en France. L'analyse se fait également plus introspective, les voyageuses analysant leur impression personnelle plutôt que de réfléchir à l'expérience du voyage en tant que telle. Malgré ce trait, pourtant, il est très rare que les boursières mentionnent de manière explicite les conditions voire les « restrictions propres au voyage

⁶¹² Archives AAUW, Fellows' files, Box 439, « Elizabeth Jastrow ». Rapport du 22 juin 1935 : « The best way of proving my strong desire to ask for the means of subsistence in order to continue the work may be found in the report itself [...]. In regard to the actual situation, in fact, only further financial help from the Committee would enable me to accomplish this great work »

⁶¹³ Sur cette thématique, voir entre autres : Smith (Sidonie), *Moving Lives. 20th-Century Women's Travel Writing*, University Minnesota Press, Minneapolis, 2001 et Bourguinat (Nicolas) (dir.), *Le voyage au féminin...*, *op. cit.*

⁶¹⁴ Walton (Whitney), « Des enseignantes en voyage : les rapports des boursières Albert Kahn... », *op. cit.*

féminin⁶¹⁵ ». Citant un carnet inédit de l'une des boursières Albert Kahn, Annette Carton, partie aux États-Unis en 1909, Walton montre la manière dont les difficultés et les frustrations, qui apparaissent dans des sources plus intimes, tendent à être gommées dans les rapports officiels.

Les lauréates de la FIFDU se limitent le plus souvent à l'expression de leur gratitude envers la FIFDU et à l'exposé des bénéfices retirés de leur séjour de recherche à l'étranger. « Je pense qu'il est inutile de vous assurer à nouveau que j'ai passé une année très heureuse et intéressante ici à Londres et que j'ai infiniment apprécié de pouvoir étudier sans être distraite par les charges d'enseignement et les problèmes des étudiants » écrit Whilhelmina Frylinck en conclusion de son rapport, exprimant sa reconnaissance envers les *university women* de l'Association américaine qui lui ont permis « par leur grande générosité de mener à bien cette recherche⁶¹⁶ ». Elizabeth Jastrow met elle aussi à profit son rapport pour exprimer ses « remerciements les plus sincères pour la bourse qui [lui] a été attribuée », espérant avoir pu servir, à son échelle, la science. Elle retire des diverses activités entreprises lors de son année en Italie à la fois un enrichissement personnel et l'opportunité d'approfondir son sujet⁶¹⁷. De son côté, Abby Turner assure les membres du comité d'attribution des bourses de son expérience positive :

L'année a été des plus satisfaisantes grâce aux excellentes ressources dont dispose le laboratoire du professeur Krogh, à la grande inspiration et à la précieuse information tirée de l'association quotidienne avec un tel chercheur, et à toutes les possibilités scientifiques et sociales intéressantes et stimulantes qui accompagnaient le travail au *Zoofysiologiske Laboratorium*. Le Dr Landis et moi-même avons également eu accès à la maison d'hôtes du département pour l'année, ce qui nous a introduites dans le groupe de professeurs et de nombreux autres membres du personnel qui vivent à la manière danoise au Laboratoire. Cela même a beaucoup ajouté au confort et à la valeur de l'année. A Copenhague il y a eu beaucoup de rencontres, principalement d'abord par le biais du docteur en médecine Marie Krogh, avec le *Kvindelige Akademiker*, le groupe compétent des femmes universitaires [...]⁶¹⁸.

⁶¹⁵ *Ibid.*, p. 140.

⁶¹⁶ Archives AAUW, Fellows' files, Box 435, « Frylinck, Whilhelmina ». Lettre de Frylinck au comité d'attribution des bourses, 24 juin 1931 : « I think it is needless to assure you again that I had a very happy and interesting year here in London and enjoyed being able to study undisturbed by teaching and student's problem immensely. I am most grateful to the American Association of University Women who have enabled me by their great generosity to do this research ».

⁶¹⁷ *Ibid.*, Box 4338, « Jastrow, Elizabeth ». Rapport du 22 juin 1935.

⁶¹⁸ *Ibid.*, Box 455, « Turner, Abby ». Rapport final, 27 juillet 1931 : « The year was most satisfying in the excellent resources available in Professor Krogh's Laboratory, in the great inspiration and valuable information derived from daily association with such a scholar, and in all the interesting and stimulating scientific and social opportunities which were the incidental accompaniments of work in the Zoofysiologiske Laboratorium. Dr. Landis and I were also given the use of the Department guest-room

Les opportunités de recherches, l'accès aux ressources scientifiques, qu'il s'agisse d'ouvrages, d'archives ou d'équipements de laboratoire, le contact avec des spécialistes, sont ainsi régulièrement évoqués. La mise en avant de l'aide apportée par la branche nationale des *university women* du pays d'accueil constitue également un motif récurrent.

La situation des femmes dans le milieu de la recherche universitaire est évoquée, à demi-mot. La liberté de pouvoir s'adonner entièrement à ses travaux revient dans de nombreux rapports. Elizabeth Jastrow écrit qu'elle ne saurait trop souligner combien a été essentiel pour son travail le fait « qu'[elle a] été libre pendant tout ce temps de choisir personnellement les meilleures conditions d'études dans les bibliothèques et les musées⁶¹⁹ ». En revanche, les rapports sont muets sur les caractéristiques spécifiques du voyage (de recherche) au féminin, et sur les éventuelles difficultés rencontrées ; mais il est évident qu'il s'agit d'une conséquence du format imposé et du genre même du rapport sur une bourse de recherche. Une autre hypothèse consiste à analyser cette absence de réflexion genrée comme une stratégie d'intégration, à l'image du féminisme non transgressif prôné par Gildersleeve. Comme on le verra dans le dernier chapitre, dans les années 1950 et 1960, l'expérience proprement féminine du voyage de recherche devient une question centrale pour le comité d'attribution des bourses, preuve que les stratégies évoluent au sein d'une même organisation.

3. TRAJECTOIRES DE VIES

Alors que la rédaction de rapports de bourse s'impose comme un exercice de style incontournable, fruit de la relation entre les praticiens de la science et les agences de financement, nous souhaitons maintenant nous intéresser plus précisément aux trajectoires des boursières. Suivant le schéma proposé par Ludovic Tournès et Giles Scott-Smith, nous avons prêté attention aux parcours des lauréates en distinguant trois

for the year which brought us into the group of professors and many other staff members who live in Danish custom at the Laboratory. This in itself added much to the comfort and value of the year. In Copenhagen there were many contacts, largely at first through Doctor Medicine Marie Krogh, with the *Kvindelige Akademiker*, the able group of university women [...] ». La physiologiste Marie Krogh (1874-1943) est l'une des premières Danoises à obtenir un doctorat en médecine avant la Première Guerre mondiale ; elle appartient à la *Kvindelige Akademiker*, la section danoise de la FIFDU. Voir : Ogilvie (Marilyn), Harvey (Joy) (dir.), *The Biographical Dictionary of Women in Science ...*, op. cit., vol. 1, 2000, p. 1542-1544.

⁶¹⁹ Archives AAUW, Fellows' files, Box 4338, « Jastrow, Elizabeth ». Rapport du 22 juin 1935, p. 2 : « I can hardly enough underline how essential for my work had been the fact that I was free during all this time to choose personally the very best conditions of studying in libraries and museums ».

moments : avant la bourse, le départ et l'expérience à l'étranger, enfin le devenir des boursières⁶²⁰.

3.1. AVANT LA BOURSE

Comme le rappellent les deux historiens cités à l'instant, les organismes de financement à l'origine des programmes ont tendance à mettre en avant la réception de la bourse et le séjour à l'étranger comme le « moment fondateur d'une carrière personnelle ». L'idée qui en découle est que les programmes de bourses « fournissent la valeur ajoutée [...] façonnant le profil des candidats qui réussissent⁶²¹ ». Afin d'éviter cette généralisation et toute surestimation du rôle de la bourse dans la réussite des lauréates de la FIFDU, il est important de s'intéresser au temps antérieur à la réception de la bourse, en analysant les origines sociales, culturelles, intellectuelles, voire religieuses, des boursières.

Cette étape est d'autant plus cruciale qu'elle permet de questionner la dimension méritocratique du programme, que les dirigeantes de la FIFDU et les membres de son comité d'attribution des bourses ne manquent jamais de mettre en avant. « L'attribution des bourses peut être considérée comme une application de l'adage : “à celui qui a, il sera donné” », déclare Agnes Low Rogers, professeure en sciences de l'éducation et représentante de l'*American Association of University Women* lors du congrès de la FIFDU en 1926⁶²². Aux yeux de l'Américaine, cette référence à l'évangile de Saint Matthieu permet de justifier le fait que ce sont les femmes les plus capables que récompensent les bourses de la FIFDU, sur la base de leurs capacités intellectuelles et des travaux scientifiques qu'elles ont déjà accomplis. Mais que trouve-t-on en amont de cette méritocratie ? À l'image de l'effet Matthew, conceptualisé par Robert Merton et Harriet Zuckerman pour étudier la manière dont la crédibilité et la reconnaissance en science sont plus facilement accordées à ceux et celles qui sont déjà reconnus qu'à des inconnus, on peut se demander dans quelle mesure la dimension méritocratique de la sélection ne reproduit pas des privilèges existants.

⁶²⁰ Tournès (Ludovic), Scott-Smith (Giles), « Introduction : A World of Exchanges. Conceptualizing the History of International Scholarship Programs (Nineteenth to Twenty-First Centuries) », in Id., dir., *Global Exchanges...*, op. cit., p. 8.

⁶²¹ *Ibid.*, p. 8.

⁶²² Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 116 : « The award of fellowships might be considered to be an application of the saying that “to him that hath shall be given” ».

L'étude des dossiers de candidature – et particulièrement des lettres personnelles ou de motivation –, fournit des informations sur leur capital culturel, social et scientifique, même si l'absence de données pour un nombre important de lauréates ne permet pas d'avoir une estimation complète des origines sociales, par exemple. Les informations accessibles montrent que la plupart des boursières sont issues de familles aisées, appartenant à une bourgeoisie intellectuelle, et s'inscrivant même parfois dans une dynastie d'universitaires. Certaines candidates choisissent de mettre en valeur cet héritage. Telle une Erika von Erhardt-Siebold, qui se présente comme la « petite fille de Philipp Franz von Siebold, explorateur du Japon et scientifique », allant jusqu'à citer l'*Encyclopaedia Britannica* dans laquelle figure son ancêtre⁶²³. Ce n'est pas une exception : au moins 14 % des lauréates dont les origines sociales sont connues ont un universitaire dans leur famille⁶²⁴. Åse Gruda Skard, psychologue norvégienne qui obtient la bourse *AAUW Crusade* en 1938, est issue d'une famille d'intellectuels norvégiens, son père étant professeur d'histoire à l'université d'Oslo. La scientifique indienne Kamala Bhagvat Sohonie, la première femme admise dans le *Indian Institute of Science* en 1933, est la fille et la nièce de deux chimistes et anciens élèves de l'institut⁶²⁵. Une autre lauréate sélectionnée en 1941, la mathématicienne suisse née en Russie, Sophie Piccard, a pour père un professeur d'université à l'université de Smolensk et pour mère une femme de lettre reconnue. Pour les autres, on trouve des banquiers, des avocats, des industriels, etc. La Française Jeanne Vielliard aimait à évoquer son arrière-grand-oncle, Germain Soufflot, l'architecte du Panthéon⁶²⁶.

Le soutien de la famille dans la poursuite d'études supérieures constitue un élément essentiel à la réussite des boursières. Ce soutien peut se traduire par une aide financière, mais aussi et d'abord par une autorisation, voire un encouragement à poursuivre des études universitaires. Mais parfois cette autorisation doit être proprement « arrachée » : alors que la famille de l'une des lauréates de la FIFDU, l'archéologue allemande Margarete Bieber, estimait qu'à l'âge de 16 ans son éducation était achevée, ses enseignantes ont intercédé en sa faveur, d'abord auprès de la mère puis du père, pour qu'elle puisse continuer à étudier et se préparer, non pas à la médecine, comme elle le

⁶²³ Archives AAUW, Fellows' files, Box 456 : « van Erhardt-Siebold, Erika ».

⁶²⁴ D'après notre base de données.

⁶²⁵ Gupta (Arvind), « Kamala Sohonie (1912-1998) », *Indian National Science Academy, Platinum Jubilee*, 2009, p. 115-118 : <http://www.arvindguptatoys.com/arvindgupta/bs28ksohonie.pdf>.

⁶²⁶ Jean Glénisson, « Jeanne Vielliard », *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 1982, p. 362-371.

souhaitait, mais au métier d'institutrice, jugé plus convenable pour une jeune fille⁶²⁷. L'influence des mères dans l'éducation de leurs filles transparait dans certains cas. Dans le premier chapitre de ses mémoires consacré à sa jeunesse, Emmy Klieneberger-Nobel, bactériologue allemande et lauréate d'une bourse de la FIFDU en 1934, insiste sur le rôle de sa mère dans sa trajectoire :

À un très jeune âge, j'ai été convaincue par le point de vue de ma mère selon qui tout le monde (fille ou garçon) devait avoir un métier pour gagner son propre pain. Si je n'avais pas eu une mère aussi bonne et sage, qui avait tant de compréhension pour son plus jeune enfant, j'aurais pu facilement développer un complexe d'infériorité permanent⁶²⁸.

Plusieurs générations de boursières se côtoient ; certaines appartiennent à celles qui ont lutté pour ouvrir les portes des universités et du professorat. Margarete Bieber, par exemple, a dû obtenir l'autorisation de suivre les cours à l'université. Beaucoup de parcours de boursières témoignent des difficultés que les femmes rencontrent au cours de leur éducation et de leurs études. Klieneberger souligne ainsi le retard que prennent les jeunes filles allemandes, leur inscription à l'université étant retardée par leur passage dans les écoles pour filles qui ne préparent pas au diplôme de fin d'études secondaires (*Abitur*)⁶²⁹. Kamala Sohoni est confrontée à l'attitude sexiste de la communauté scientifique indienne. Alors qu'elle postule auprès de Chandrashekhara Venkata Raman (1888-1970), le prix Nobel de physique en 1930 et fondateur de l'*Indian Institute of Science* refuse dans un premier temps de l'accepter au sein de son institut, en raison de son sexe ; puis il accepte de lui accorder une période de probation, tout en la soumettant à des conditions bien précises : elle devra ainsi travailler en soirée avec un chaperon, afin de ne pas être une source de distraction pour ses collègues masculins. Plus tard, Kamala Bahgat Sohoni s'est souvenue :

Bien que Raman ait été un grand scientifique, il était très étroit d'esprit. Je n'oublierai jamais comment il m'a traitée parce que j'étais une femme. Même à l'époque, Raman ne m'a pas admise comme un étudiant normal. C'était une grande insulte pour moi.

⁶²⁷ Bonfante (Larissa), « Margarete Bieber (1879-1978) : An Archaeologist in Two Worlds », in Claire Richter Sherman et Adele M. Holcomb (dir.), *Women as Interpreters of the Visual Arts, 1820-1979*, Londres, Praeger, 1981, p. 239-274.

⁶²⁸ Klieneberger-Nobel (Emmy), *Memoirs*, Academic Press Inc, Londres, 1980, p. 11 : « At a very early age I was convinced by my mother's viewpoint that everyone (girl or boy) had to have a profession by which to earn their own bread. If I had not had such a good and wise mother, who had so much understanding for her youngest child, I could easily have developed a permanent inferiority complex ».

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 24.

Les préjugés à l'égard des femmes étaient si forts à l'époque. À quoi peut-on s'attendre si même un lauréat du prix Nobel se comporte d'une telle manière⁶³⁰ ?

L'analyse des parcours antérieurs à l'obtention d'une bourse donne à voir une population appartenant aux élites et déjà largement internationale. Les boursières sont généralement polyglottes, certaines d'entre elles comptent des publications dans différentes langues. L'examen des dossiers de candidatures, lorsqu'ils ont été conservés, permet d'éclairer certains aspects : la maîtrise de l'anglais apparaît ainsi comme un critère important. Si les aptitudes linguistiques sont considérées comme un atout évident pour s'intégrer dans un nouveau pays, la maîtrise de la langue anglaise qui devient au cours du XX^e siècle la langue scientifique internationale s'impose comme un prérequis essentiel, particulièrement dans le champ des sciences naturelles ou dites « dures », de même que le fait d'être publié dans des journaux scientifiques internationaux⁶³¹. Les boursières sont également accoutumées aux voyages spécialisés dès avant leur candidature : que ce soit avec l'aide d'une autre bourse où le soutien financier de leur famille, elles se rendent à l'étranger pour étudier ou mener des recherches. Margarete Bieber séjourne sept ans à Rome, d'abord grâce à l'aide de sa famille puis en tant que boursière de l'Institut allemand d'archéologie⁶³². La Néerlandaise Wilhelmina Frylinck, spécialiste de littérature anglaise, séjourne au cours de ses études à l'université de Zurich puis à celle de Heidelberg. Erzsébet Kol se rend également dans plusieurs stations biologiques avant d'obtenir en 1935 une bourse internationale *AAUW Crusade*. Ces trois femmes ne sont pas des exceptions mais des exemples typiques des pratiques de l'époque.

L'examen des dossiers de candidatures permet également de mettre en lumière l'impact des réseaux et du soutien apporté par des scientifiques influents dans la sélection des lauréates. La spécialisation des membres du comité d'attribution des bourses n'est pas sans incidence sur le choix des boursières. Trois des collaboratrices de Stefan Meyer, connu pour avoir ouvert les portes de son laboratoire de radiochimie à

⁶³⁰ Gupta (Arvind), « Kamala Sohoni... », *op. cit.*, p. 116 : « Though Raman was a great scientist, he was very narrow-minded. I can never forget the way he treated me just because I was a woman. Even then, Raman didn't admit me as a regular student. This was a great insult to me. The bias against women was so bad at that time. What can one expect if even a Nobel Laureate behaves in such a way ? ». Les paroles de Kamala Sohoni sont rapportées dans plusieurs articles ainsi que dans sa nécrologie, mais la référence du texte original n'est jamais mentionnée.

⁶³¹ Fyfe (Aileen), « Journals and Periodicals... », *op. cit.*, p. 391-392.

⁶³² Bonfante (Larissa), « Margarete Bieber (1879-1978)... », *op. cit.*, p. 4. Bieber est la première femme à obtenir une bourse du prestigieux Institut.

Vienne aux femmes, soumettent leur candidature à la FIFDU. Marietta Blau, lauréate de 1932, est une collègue d'Ellen Gleditsch, membre du jury de sélection. De même, de nombreuses candidatures néerlandaises sont reçues en botanique, le domaine d'exercice de Johanna Westerdijk. L'une de ses étudiantes, Margaretha Mes, est la lauréate de la bourse FIFDU *junior* en 1930. L'influence de sa directrice dans sa trajectoire est cruciale, pour sa sélection en tant que boursière de la FIFDU comme pour sa nomination ultérieure, nous l'avons vu, à la chaire de botanique à l'université de Pretoria en Afrique du Sud⁶³³.

S'il est difficile d'évaluer dans quelle mesure les réseaux d'alliances personnels ont une influence sur la procédure de sélection, il est probable que les recommandations et appuis de personnalités scientifiques reconnues constituent un atout pour une candidature, d'autant plus s'il s'agit de membres importants de la FIFDU. En 1923, Kristine Bonnevie, présidente de la branche norvégienne et scientifique internationalement réputée, appuie la candidature de son assistante Gudrun Ruud, en adressant une lettre personnelle à la directrice du comité des bourses de l'*American Association of University Women*, Margaret Maltby :

Ma chère Miss Maltby,

Je me demande si vous vous souvenez de ma visite à New-York et chez vous en 1906-1907 ? J'ai été très heureuse d'apprendre que vous aussi vous êtes engagée dans la « Fédération des femmes universitaires » ; je suis moi-même la présidente de notre union norvégienne. J'espère que nous vous reverrons ici à Christiania en 1924, car la prochaine conférence aura probablement lieu ici !

Je vous écris maintenant afin d'attirer votre attention sur la candidature pour la bourse américaine de Mlle Gudrun Ruud, mon élève et maintenant, depuis plusieurs années, mon assistante à l'université. Je ne le ferais pas, bien entendu, si je n'étais pas convaincue qu'elle mérite cette bourse et qu'elle en fera un meilleur usage que la plupart des autres chercheurs.

Elle est en effet très intelligente et intensément intéressée par ses travaux de recherche. Elle est la seule dans notre pays à adopter une pratique expérimentale – qui exige une grande habileté technique –, et il serait donc d'une grande valeur non seulement pour elle mais aussi pour l'ensemble du laboratoire si elle pouvait avoir l'opportunité de continuer son travail dans un institut américain [...] ⁶³⁴.

⁶³³ Bosch (Mineke), *Het geslacht van de wetenschap...*, *op. cit.*, p. 410-411.

⁶³⁴ AAUW, dossier 451 : « Ruud, Gudrun », letter de Bonnevie à Maltby, 4 janvier 1923 : « My dear Miss Maltby, I wonder whether you remember me from my visit in New-York and in your home, in 1906-1907 ? I was very glad to hear that you also are engaged in the « university women federation », I myself being the president of our Norwegian union. I hope we shall see you here in Kristinia in 1924, as the next conference probably will be held here ! I write to you now in order to draw your attention to the application for the American fellowship from Miss Gudrun Ruud, my pupil and now, for several years, my assistant teacher at the university. I would, of course, not do so, if I did not feel convinced that she deserves and will make better use of this fellowship than most other investigators would do. She is indeed

Dans cette lettre, qui n'est pas une lettre de recommandation formelle, Bonnevie, tout en insistant sur la qualité de la candidate et l'importance de ses travaux pour le laboratoire et la Norvège en général, utilise ses connexions personnelles et son statut de présidente de la branche norvégienne pour rendre plus efficace son intervention. Si la candidature de Ruud n'est pas retenue en 1923, elle l'emporte l'année suivante. La présidente du comité de sélection américain, dans la lettre annonçant sa réussite à l'intéressée et à la branche norvégienne, souligne que les responsables du programme se réjouissent du fait que :

[...] par une coïncidence heureuse, une Scandinave ait réussi cette année, alors que nous allons tenir notre rencontre internationale à Christiania. Cela, je n'ai pas besoin de le dire, n'a pas été pris en considération lors de notre choix, mais nous avons estimé que c'était une chose agréable que la Norvège ait présenté une candidate aussi compétente en cette année particulière⁶³⁵.

Les réseaux d'influence et les liens jouent ainsi un rôle non négligeable dans la réussite des lauréates de la FIFDU même si, officiellement, seules les qualités personnelles sont prises en compte. Mais si le soutien familial et le capital social (et culturel) jouent leur rôle dans la réussite scientifique des femmes, il en va de même pour les carrières masculines, comme le notent Pnina Abir-Am et Dorinda Outram, qui ajoutent que ces dernières carrières mériteraient d'être réévaluées à la lumière de ces données⁶³⁶.

3.2. DECLINAISON DE CARRIERES SCIENTIFIQUES FEMININES

La bourse et le voyage à l'étranger peuvent être vus, pour une partie non négligeable des boursières de la FIFDU, comme un tremplin pour des carrières scientifiques et universitaires. Dans plusieurs cas, il est intéressant de noter qu'après avoir obtenu une bourse de la FIFDU, certaines de ces femmes ont bénéficié d'autres bourses, souvent prestigieuses, et pas seulement limitées aux femmes. Eli Fischer-Jørgensen, par exemple, a obtenu une bourse de la Fondation Rockefeller en 1952, afin d'étudier la

very clever and intensely interested in her research work. She is the only one in our country working in her experimental line – which requires very much of technical ability –, it would therefore be of great value not only to herself but also to the whole laboratory if she could get this opportunity of continuing her work at an American institute. [...] ».

⁶³⁵ *Ibid.* Lettre de la directrice du comité des bourses de l'AAUW, Tryon à Ruud, 5 février 1924 : « We are pleased that by a lucky chance a Scandinavian has been successful in this year when we are to hold our International meeting in Christiania. This, I need not say, did not enter into our consideration in making our selection, but we felt it was a pleasant thing that Norway had presented so able a candidate in this particular year ».

⁶³⁶ Abir-Am (Pnina), Outram (Dorinda) (dir.), *Uneasy Careers and Intimate Lives : Women in Science, 1789-1979*, The Douglass Series on Women's Lives and the Meaning of Gender, New Brunswick (N.J.), Rutgers University Press, 1987.

phonétique acoustique aux États-Unis⁶³⁷. Toutefois, une enquête menée par l'*American Association of University Women* sur les récipiendaires d'une bourse entre les années 1920 et les années 1960 révèle que seules 43 % ont poursuivi une carrière dans des institutions d'enseignement supérieur et de recherche⁶³⁸. Qu'en est-il des lauréates des bourses internationales de la FIFDU dans la période qui nous intéresse ? Le graphique ci-dessous montre la répartition des carrières qu'elles ont poursuivies après l'obtention de leur bourse :

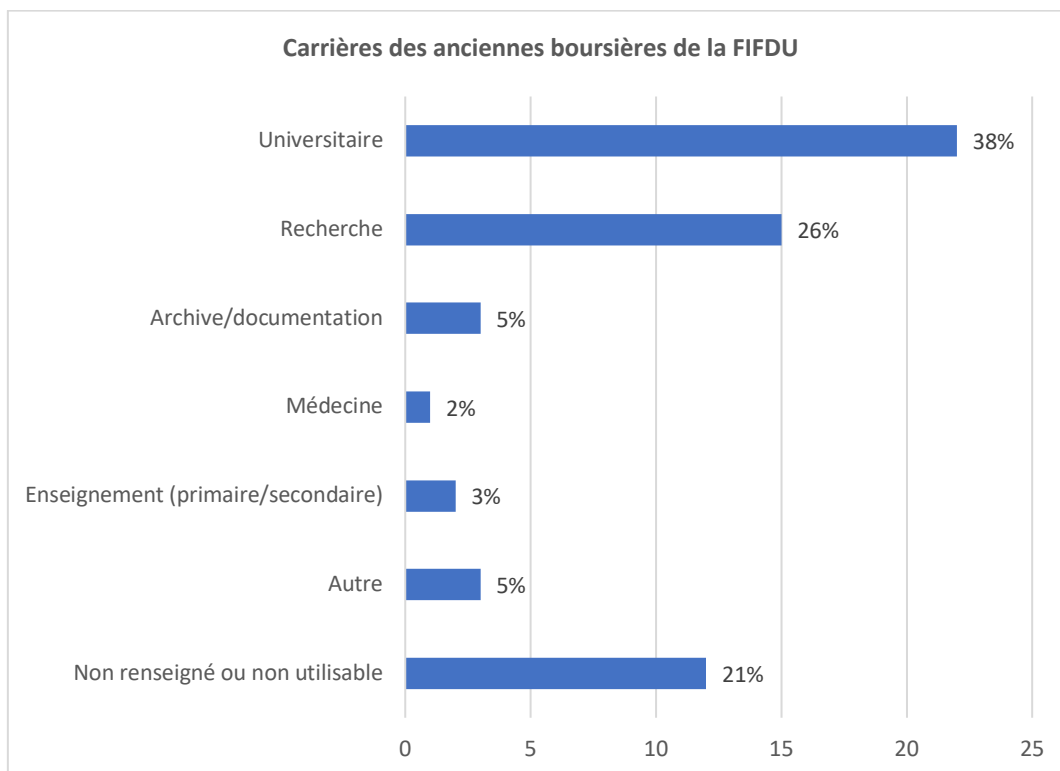


FIG. 27 – CARRIÈRE DES BOURSIERES DE LA PERIODE 1924-1945 APRES L'OBTENTION D'UNE BOURSE INTERNATIONALE DE LA FIFDU⁶³⁹

Les carrières universitaires et dans la recherche constituent les principaux débouchés pour les anciennes lauréates de la FIFDU⁶⁴⁰. Sur les cinquante-huit lauréates, vingt-deux d'entre elles (38 %) poursuivent une carrière à l'université, quinze dans la recherche

⁶³⁷ Archives AAUW, Fellows' files, Box 456, « Fischer-Jørgensen, Eli ».

⁶³⁸ (An.), *Idealism at Work. Eighty Years of AAUW Fellowships. A report by the American Association of University women*, AAUW, Washington D.C, 1968, p. 16.

⁶³⁹ Comme nous le verrons dans le chapitre 7, les trajectoires de certaines des boursières sont perturbées par la montée des nationalismes et de l'antisémitisme dans les années 1930. Plusieurs sont contraintes à l'exil et peinent à retrouver un poste dans la recherche universitaire.

⁶⁴⁰ Les pourcentages sont calculés par rapport au nombre total de lauréates pour la période. Aucune information (ou information utilisable) n'a pu être trouvée sur les carrières de douze d'entre elles, soit 21 % de la population totale. Voir la liste des candidates dans l'annexe 20.

(26 %) ⁶⁴¹ – au total, près des deux tiers ont choisi ces deux voies royales. Les carrières universitaires sont caractérisées par un système hiérarchique important – les études ont montré que le plus souvent les femmes travaillant à l’université sont cantonnées dans les postes les moins prestigieux, et accèdent difficilement au professorat ⁶⁴². Nous avons distingué trois catégories représentant les différents échelons du milieu universitaire : assistante de professeur (*assistant professor*), professeure associée ou maître de conférences (*associate professor*) et professeure.

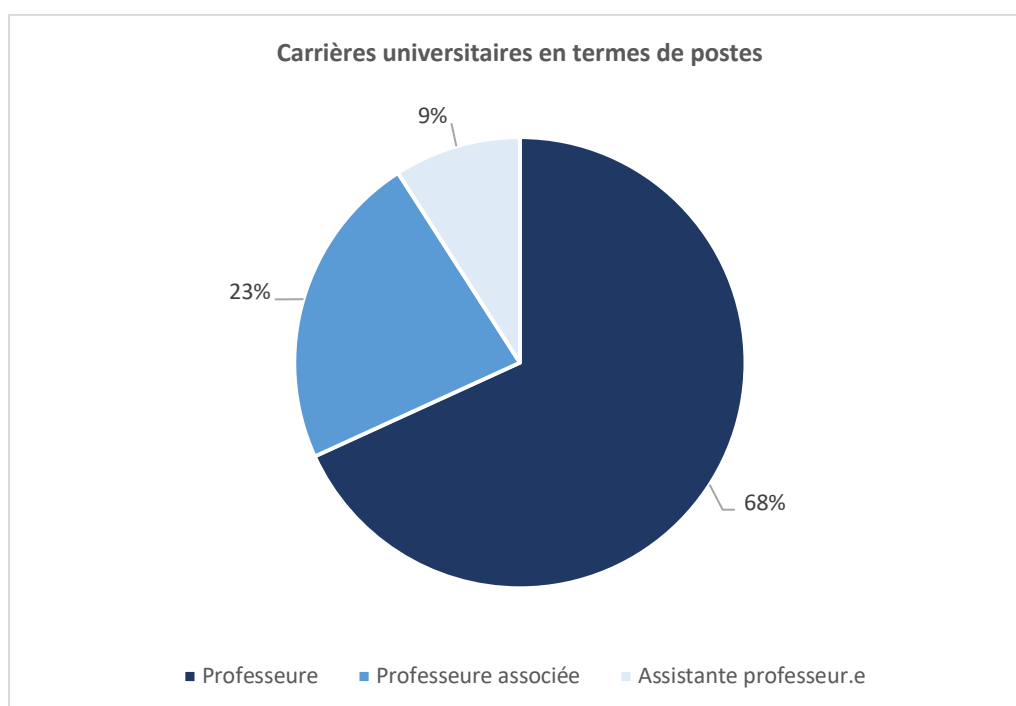


FIG. 28 – REPARTITION DES ANCIENNES BOURSIERES DE LA PERIODE 1924-1945 AYANT POURSUIVI UNE CARRIERE UNIVERSITAIRE EN TERMES DE HIERARCHIE UNIVERSITAIRE

Comme le montre le graphique ci-dessus, un nombre important (quinze sur vingt-deux) d’entre elles sont professeures d’université (soit 68 %) par rapport à la population totale des anciennes boursières de la période, leur proportion s’élève à 28 %. Certaines sont les premières professeures dans l’histoire de leur pays : ainsi de Margaretha Mes à Pretoria en Afrique du Sud ou d’Erzébet Kol à l’université de Szeged en Hongrie. Le cas de Françoise Henry est celui d’une Française élue en Irlande : lauréate en 1929 de la

⁶⁴¹ Sur les cinquante-huit candidates étudiées, il a été possible de retracer les carrières de trente-cinq seulement d’entre elles. Si l’on ne prend en compte que les lauréates dont il a été possible de retracer le parcours, le pourcentage de femmes ayant poursuivi une carrière universitaire s’élève à 74 %.

⁶⁴² Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America, 1, Struggles and strategies to 1940...*, *op. cit.*

bourse FIFDU *junior* en Arts, l'archéologue séjourne en Irlande pour y poursuivre ses travaux de doctorat sur l'art celtique, qu'elle a débutés sous la direction de Henri Focillon, professeur d'histoire de l'art à l'université de la Sorbonne. En 1932, ayant tout juste soutenu sa thèse intitulée *La sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne* (Paris, Ernest Leroux), elle se voit offrir un poste à *University College Dublin*, d'abord dans le département de français, puis, en 1948, dans celui d'archéologie, où elle demeure jusqu'à sa retraite en 1974. En 1949, elle est devenue l'une des quatre premières femmes à être acceptée en tant que membres de l'Académie royale d'Irlande.

Il est remarquable, pour l'époque, de voir autant de femmes accéder au rang de professeure. En 1938, la bourse a été attribuée à l'Indienne Kamala Bhagvat, les membres du comité la jugeant « la meilleure des candidates restantes à la lumière des sujets choisis pour la recherche et de l'importance des contributions que les candidates étaient susceptibles d'apporter dans le futur au développement scientifique de leur propre pays⁶⁴³ ». La suite de la carrière de la jeune femme confirme pleinement cette appréciation. Après avoir séjourné en Angleterre, et soutenu son doctorat à l'université de Cambridge, Bhagvat retourne en Inde où elle mène des recherches sur les protéines contenues dans les pois, petits pois, haricots et lentilles, dans le dessein de permettre la production d'une boisson nutritive grâce à laquelle on améliorerait la santé des enfants et adolescents de certains groupes souffrant de malnutrition ainsi que celle des femmes enceintes. Son travail aboutit à la commercialisation de la boisson *Neera* et le président de l'Inde, la récompense pour sa contribution à l'amélioration de la santé publique⁶⁴⁴. Kamala Bhagvat poursuit une carrière universitaire remarquable. D'abord nommée professeure de chimie au *Lady Hardinge Medical College* (un *college* de médecine pour femmes situé à New Delhi, rattaché à la faculté des sciences médicales de l'université de Delhi en 1950), elle emménage, à la suite de son mariage avec M. V. Sohonie, à Bombay où elle est nommée professeure au département de biochimie de l'Institut royal de science avant d'en devenir la directrice.

⁶⁴³ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1925-1962, 1938, p. 117 : « [*She was*] considered the best of the remaining candidates in the light of the subjects chosen for research and the significance of the contributions which the candidates were likely to make in the future to the scientific development of their own country ».

⁶⁴⁴ Gupta (Arvind), « Kamala Sohonie... », *op. Cit.*, p. 116-117.

L'accession à un poste de professeure ne suit pas toujours une ligne droite. Lorsque Sophie Piccard est nommée à l'université de Neuchâtel, c'est d'abord en tant qu'assistante du professeur Rudolf Gaberel. À la mort de ce dernier, en 1938, la mathématicienne n'est nommée que professeure extraordinaire et n'obtient le titre de professeur ordinaire que six ans plus tard. Et certaines des anciennes lauréates ne parviennent même pas à obtenir une chaire. C'est le cas d'Ethel Irene McLennan, botaniste australienne et récipiendaire de la bourse scandinave de 1925. Elle est nommée *associate professor* en 1931 à l'École de botanique de Melbourne et occupe une place importante dans la communauté scientifique australienne. À la mort du professeur dont elle est la collaboratrice, A. J. Ewart, en 1937, McLennan est pressentie pour lui succéder, mais c'est un jeune professeur de Cambridge, spécialiste en physiologie des plantes, qui obtient la chaire⁶⁴⁵. On ne peut pas, toutefois, expliquer son échec par le seul fait qu'elle était une femme ; bien d'autres facteurs ont pu entrer en ligne de compte et seule l'étude exhaustive des dossiers de candidatures et procès-verbaux de l'élection pourrait permettre de comprendre les raisons d'une promotion manquée.

Les lauréates internationales de la FIFDU sont un certain nombre à poursuivre une carrière dans la recherche scientifique (quinze sur cinquante-huit, soit 26 %), que ce soit dans des instituts de recherche (5), des musées universitaires (3), dans l'industrie (2) ou encore pour des institutions gouvernementales (2). Anne-Marie Emmy Klieneberger, bactériologue d'origine allemande, obtient un poste de chercheuse dans l'institut Lister à Londres, Gudrun Ruud, pour sa part, poursuit une carrière dans le laboratoire et la station biologique de Kristine Bonnevie, sa mentor. N'ayant jamais soutenu de thèse, la Norvégienne ne peut prétendre à une carrière universitaire. Elle avait obtenu en 1916 le statut d'*amanuensis*, qui correspond dans son pays à un(e) assistant(e) de laboratoire, un poste qu'elle a conservé toute sa vie et qui recouvre en réalité de nombreuses fonctions : tout en conduisant des recherches, elle doit également donner des cours, diriger les travaux des étudiants, le tout pour un salaire très modeste⁶⁴⁶.

⁶⁴⁵ Ducker (Sophie C.), « McLennan, Ethel Irene (1891-1983) », *Australian Dictionary of Biography*, National Centre of Biography, Australian National University, vol. 18, 2012, en ligne : <http://adb.anu.edu.au/biography/mclennan-ethel-irene-15527/text26740>

⁶⁴⁶ Sømme (Lauritz), « Gudrun Ruud og det zoologiske laboratorium » [Gudrun Ruud et le laboratoire de zoologie], *Biolog*, vol. 28, n° 2, 2010. En ligne : <https://www.muv.uio.no/uio-s-historie/mennesker/forskeren/realister/gudrun-ruud-somme-300810.html>.

La géologue britannique Elinor Gardner Wight est devenue assistante conservatrice du jardin botanique royal d'Édimbourg ; l'archéologue suédoise Monica Rydbeck travaille comme assistante au musée d'histoire de l'université de Lund⁶⁴⁷. Si Marietta Blau et Gertrud Kornfeld se tournent vers la recherche industrielle, c'est parce qu'elles n'ont pas d'opportunité de carrière dans les universités américaines du fait de leur statut de réfugiées, nous le verrons. Deux autres anciennes boursières sont contraintes de mener des recherches de manière indépendante, sans bénéficier d'aucun statut universitaire. C'est le cas pour l'archéologue d'origine russe Tatiana Warscher, réfugiée de la révolution russe en Italie et spécialiste de Pompéi, qui dépend grandement de financements extérieurs. Sa correspondance avec le comité d'attribution des bourses témoigne de la précarité de sa situation : pendant de nombreuses années, elle n'a comme ressources que les ventes de son livre sur Pompéi (*Pompeii in three hours*, Rome, Industria Tipografica Imperia, 1930) et une petite rémunération versée par l'université de Yale en échange de ses clichés photographiques du site antique⁶⁴⁸.

Quant aux anciennes lauréates n'ayant pas poursuivi une carrière universitaire ou dans la recherche, on les retrouve dans l'enseignement secondaire ou à des postes d'archiviste, de documentaliste ou encore de secrétaire. La chartiste Jeanne Vielliard (1894-1979), lauréate française de la bourse internationale de la FIFDU de 1927, abandonne ses recherches en histoire pour devenir archiviste d'abord aux Archives nationales puis, en 1937, à l'Institut de recherche et d'histoire des manuscrits qui vient d'être créé⁶⁴⁹. Dans une lettre qu'elle envoie à Tryon, directrice du comité des bourses de l'AAUW en 1939, Vielliard informe l'Américaine de son nouveau poste :

Ma nomination à ce poste était peut-être due en partie au fait que j'avais déjà beaucoup voyagé à l'étranger et que je connais bien un nombre passablement important de langues [...]. Malheureusement mon activité professionnelle ne me laisse pas de temps libre pour mon travail personnel et j'ai dû abandonner pour l'instant mon projet d'écrire un livre sur les tombeaux d'Espagne, dont j'ai recueilli les notes grâce à la bourse américaine. Je ne suis cependant pas restée complètement sans publier et je vous envoie par le même courrier quelques articles. Vous voyez que la bourse que vous m'avez généreusement offerte m'a servie dans ma carrière et qu'elle a une

⁶⁴⁷ Ogilvie (Marilyn Bailey), Harvey (Joy Dorothy), « Gardner, Elinor Wight (1892-1981), in Id. (dir), *The Biographical Dictionary of Women in Science...*, op. cit., p. 979.

⁶⁴⁸ Archives AAUW, Fellows' files, Box 456, « Warscher, Tatiana ».

⁶⁴⁹ Holtz (Louis), « Les premières années de l'Institut de recherche et d'histoire des textes », *La revue pour l'histoire du CNRS*, 2, 2000, vol. 2, *Les premiers laboratoires du CNRS* [mis en ligne le 20 juin 2007, consulté le 8 mai 2017] : <http://histoire-cnrs.revues.org/2742>.

signification internationale, puisque je continue à entretenir des relations internationales [...]⁶⁵⁰.

On voit combien la Française cherche à justifier l'investissement qui a été fait à son propos : à vrai dire, elle n'a jamais mené à bien le projet d'ouvrage auquel elle fait allusion, mais elle a édité et traduit en 1938 le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle, texte latin du XII^e siècle*⁶⁵¹ et publie régulièrement dans des revues comme le *Bulletin Monumental* et la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*. Elle a par ailleurs cumulé les titres : seule femme du concours d'entrée de 1920 à l'Ecole des chartes, proclamée première de sa promotion en 1924, première femme à porter le titre de « membre de l'Ecole française d'archéologie et d'histoire » (Rome) ; mais sa modestie, son « humilité foncière », sa volonté de s'effacer le plus possible derrière les sources, écrit son biographe, auraient fait qu'elle n'a pas attaché son nom à une œuvre écrite⁶⁵².

L'étude prosopographique des carrières des anciennes lauréates internationales de la FIFDU permet également de questionner la manière dont les femmes scientifiques parviennent à concilier vie professionnelle et vie privée. L'angle d'approche est celui de leur statut marital et familial. Malgré le manque de données pour une partie des anciennes lauréates (21 sur 58, soit 36 %), le graphique présenté ci-dessous permet de voir que une large majorité des boursières sont célibataires avant l'obtention de la bourse (31 sur 37 destins connus, soit 84 %) et le demeure le reste de leur vie (27 sur 37, soit 73 %). Des dix anciennes boursières mariées (Ilse Falk divorce de son mari, le sculpteur et peintre Herbert Ferber, en 1965), seules quatre d'entre elles l'étaient avant l'obtention de la bourse. La plupart de ces femmes mariées, que ce soit avant ou après la bourse, ont épousé des hommes travaillant dans le même milieu, voire le même domaine. La bactériologiste d'origine allemande Emmy Klieneberger épouse Edmund Nobel, un réfugié allemand pédiatre à Londres ; l'archéologue néerlandaise Anna Roes se marie en 1947 avec Carl Wilhem Vollgraf, professeur à l'université d'Utrecht... et

⁶⁵⁰ Archives AAUW, Fellows' files, Box 465, « Jeanne Vieillard », lettre à Mrs Tyron, 9 février 1939 : « My appointment to this post was perhaps due in part to the fact that I had already traveled much in foreign countries and that I am well acquainted with a fairly large number of languages [...]. Unfortunately my professional occupation does not leave me free time for my personal work and I have had to abandon for the present my project to write a book on the tombs of Spain, the notes of which I collected by means of the American fellowship. I have not, however, remained completely without publishing and I am sending you by the same post some articles. You see that the fellowship which you generously offered me has served me in my career and that it is one of the international significance, since I continue still to hold international connections ».

⁶⁵¹ Mâcon, Protat frères, 1938, 5^e éd. 1978.

⁶⁵² Jean Glénisson, « Jeanne Vieillard », *op. cit.*

son propre directeur de thèse. Aase Skard Grudra épouse également un professeur, Sigmund Skard, qui occupe une chaire en littérature à l'université d'Oslo. Cecilia Lutwak a rencontré son mari, Thaddeus Mann, sur les bancs de l'université de médecine ; Mann ayant obtenu en 1935 une bourse de la Fondation Rockefeller pour poursuivre ses recherches à l'université de Cambridge, elle l'y a suivi avant de décrocher à son tour une bourse, celle de la FIFDU, pour ses propres recherches à Cambridge. Il en va de même pour Brouria Feldman qui rencontre son mari Helmunt Musham à l'université de Zurich où ils étudient l'un et l'autre ; après que Musham a soutenu son doctorat, le couple emménage en Palestine.

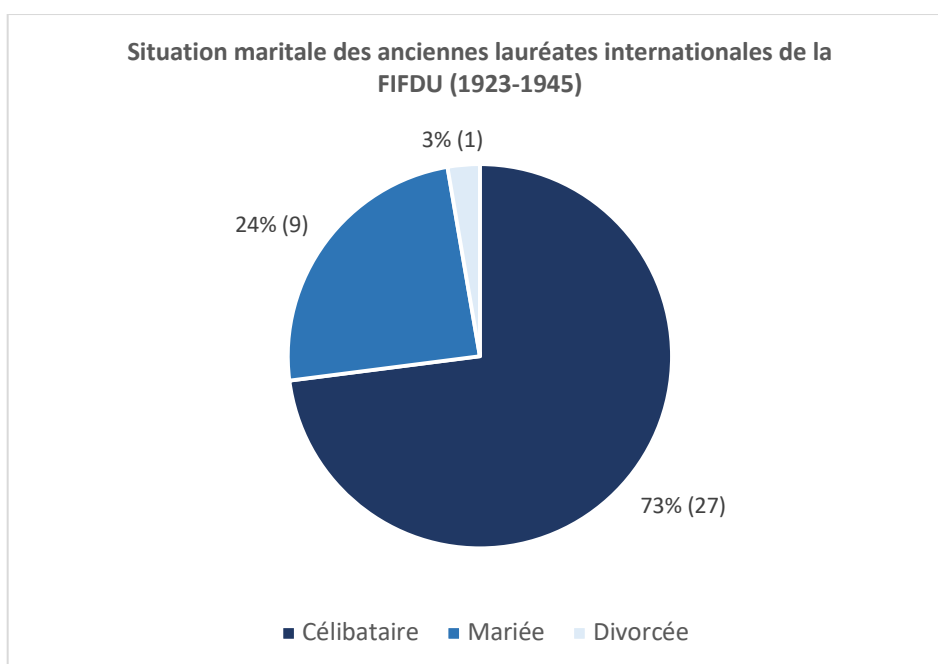


FIG. 29 – ANALYSE DE LA SITUATION MARITALE DES LAUREATES D'UNE DES BOURSES DE LA FIFDU ENTRE 1923 ET 1945⁶⁵³

Lorsque les maris travaillent dans le même domaine que les anciennes boursières, il n'est pas rare que le couple collabore, cosignant articles et ouvrages scientifiques. Vera Smith (1899-1981), qui soutient sa thèse de doctorat en 1936 sur le système de la banque centrale⁶⁵⁴, se marie avec un économiste allemand, Friedrich A. Lutz, en 1937. Ils émigrent aux États-Unis en 1938, Vera Lutz recevant une bourse de la FIFDU qui lui permet de continuer ses recherches à l'université de Princeton. Le couple allait publier

⁶⁵³ Les informations sur le statut marital et familial sont manquantes pour 23 des anciennes lauréates, soit 36 % du total des boursières pour la période étudiée.

⁶⁵⁴ Smith-Lutz (Vera), *The Rationale of Central Banking*, Londres, P.S. King, 1936.

en 1951 un ouvrage portant sur la théorie de l'investissement⁶⁵⁵. Erika von Erhart Siebolt, mariée depuis 1922 avec le baron Rudolf van Erhardt, collabore également avec son mari : ils cosignent deux études sur l'astronomie dans la littérature médiévale. Cecilia Lutwak-Mann et Thaddeus Mann rédigent ensemble un ouvrage portant sur la fonction reproductrice masculine et le sperme⁶⁵⁶.

Mais de telles collaborations, pourtant fructueuses, n'empêchent pas que les femmes aient été désavantagées par rapport aux époux, non seulement en termes de reconnaissance scientifique et universitaire mais aussi dans la place que leur reconnaît l'historiographie. Plusieurs nécrologies ont été ainsi consacrées à Thaddeus Mann, professeur à l'université de Cambridge, mais aucune à son épouse Cecilia Lutwak-Mann. Et les essais rassemblés dans l'ouvrage *Creative Couples in the Sciences* soulignent la relation complexe qui entoure les collaborations dans les couples scientifiques. L'idée traditionnelle qui représente l'homme dominant son épouse, celle-ci jouant le rôle de l'assistante docile, ne se vérifie pas toujours⁶⁵⁷. Plusieurs exemples tendent à montrer que ces rôles genrés sont assignés après-coup, notamment sous le fait de la pression extérieure. Les éditeurs ou les sociétés scientifiques tendent à mettre en avant le nom le plus connu du couple – autant dire, le plus souvent, celui de l'homme, sauf dans le cas de l'anthropologue Margaret Mead. Cette tendance contribue à rendre invisibles les contributions des épouses. Parfois, comme le montre Susan Hoecker-Drysdale dans son analyse du couple canadien de sociologues Helen MacGill Hugues et Everett Hugues, certains époux, tout en bénéficiant de l'aide et des contributions de leur femme à leurs propres travaux, oublient de les mentionner par la suite ou les minimisent⁶⁵⁸.

Bien que dix des anciennes boursières soient mariées, une seule, Åse Gruda Skard, a des enfants - Margarete Bieber, sans être mariée, a adopté une fille. Revenant sur son expérience en 1955, Åse Skard a mis en avant les difficultés rencontrées en tant que mère de famille dans sa carrière professionnelle. Alors que son mari devient professeur

⁶⁵⁵ Lutz (Friedrich), Smith-Lutz (Vera), *The Theory of Investment of the Firm*, Princeton, Princeton University Press, 1951.

⁶⁵⁶ Lutwak-Mann (Cecilia), Mann (Thaddeus), *Male Reproductive Function and Semen. Themes and Trends in Physiology, Biochemistry and Investigative Andrology*, Londres, Springer, 1981.

⁶⁵⁷ Abir-Am (Pnina G.) Pycior (Helena M.) et Slack (Nancy) (dir.), *Creative Couples in the Sciences*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1996.

⁶⁵⁸ Hoecker-Drysdale (Susan), « Sociologists in the Vineyard : The Careers of Helen MacGill Hugues and Everett Cherrington Hughes », *ibid.*, p. 220-231.

à l'université d'Oslo, la psychologue demeure professeure associée, et attribue le retard de sa carrière par rapport à celle de son mari au fait que « cinq enfants prennent *beaucoup* de temps et d'énergie » et qu'avec eux, « il s'est avéré impossible de se qualifier pour un poste de professeur titulaire⁶⁵⁹ ». Alors qu'elle se dévoue pour soutenir financièrement sa famille, son mari fait passer son travail intellectuel avant toutes choses, et même lorsque les enfants sont malades, note la Norvégienne, accorde la priorité à ses recherches⁶⁶⁰.

Si les charges familiales qui incombent à l'épouse installent une forme de déséquilibre au sein du couple, notamment en termes de trajectoire professionnelle, dans certains cas, la présence d'un mari apporte une certaine sécurité financière aux femmes qui peuvent alors se consacrer à leurs études. C'est le cas de l'une des boursières de 1937, la Norvégienne et philologue Hallfrid Christiansen (1886-1964), qui après avoir été veuve à deux reprises, se remarie en 1925 avec un architecte. Jusqu'alors enseignante dans des écoles, elle trouve dans cette troisième union l'opportunité de recommencer des études universitaires, à l'âge de 39 ans⁶⁶¹.

Alors que la ligne officielle de la FIFDU, comme on l'a vu dans les chapitres précédents, vise à promouvoir une conciliation entre vie professionnelle et vie privée, il semble qu'à un certain niveau d'excellence, le célibat des femmes engagées dans des recherches scientifiques soit toujours une condition *sine qua non* de leur réussite scientifique et académique. Seules quatre des quinze lauréates ayant atteint le rang de professeure d'université se sont mariées : Anna Roes, Kamala Bahgvat Sohonie, Aase Gruda Skard et Brouria Feldman Musham⁶⁶².

3.3. STRATEGIE DE RECHERCHE ET RESISTANCE : DES SCIENCES AU FEMININ ?

Les champs et disciplines scientifiques dans lesquelles les boursières de la FIFDU mènent leurs recherches ont déjà été évoquées dans la première partie de ce chapitre. Si des remarques générales sur l'intégration des femmes dans les différentes disciplines peuvent être émises à partir de cette première analyse, le choix du sujet de recherche à l'intérieur d'une discipline peut également être révélateur des stratégies féminines et des résistances que leur opposent les milieux scientifiques et universitaires. La définition

⁶⁵⁹ AAUW, box 452 « Skard Åse », questionnaire 1955 : « Five children take *much* time and energy. With them it proved impossible to qualify for a full professorship ».

⁶⁶⁰ *Ibid.*

⁶⁶¹ Ellingsve (Eli J.), « Hallfrid Christiansen. Et 120-årsminne », *Motskrifft*, n° 1, 2006.

⁶⁶² Les données sont manquantes pour deux d'entre elles.

d'un tel sujet est en effet d'autant plus importante pour les femmes qu'elles doivent négocier leur intégration dans un monde encore masculin. Prises dans différents contextes, institutionnel, disciplinaire mais aussi socio-culturel, les femmes engagées dans la recherche doivent subtilement jongler avec des sujets qui soient à la fois innovants et de qualité, mais aussi réalisables ou (jugés) convenables pour une femme, et en même temps pas trop « féminins » sous peine de ne pas être considérés ou pris au sérieux par la communauté scientifique. L'analyse de ces sujets de recherche, surtout peut-être dans les sciences humaines, peut en dire long sur la formation d'une *persona* scientifique. Les enjeux de genre sont également liés à l'émergence des disciplines, à leur place dans les universités et à leur importance au niveau national. Rappelons que l'institutionnalisation des disciplines à la fin du XIX^e siècle a contribué à différencier les scientifiques professionnels des « amateurs » et que l'enjeu a aussi concerné les femmes, qui risquaient de se voir classées parmi les seconds⁶⁶³.

Lorsque les premières facultés s'ouvrent à elles, c'est en fonction de ce qui est considéré comme leur étant approprié, sur les plans à la fois physique et moral. Selon la biographe de Margarete Bieber, Larissa Bonfante, qui se fonde sur les mémoires non publiés de Bieber, sa famille aurait refusé que la jeune femme étudie la médecine et l'a dirigée vers l'enseignement⁶⁶⁴. En étudiant le journal que la Finlandaise Anni Seppänen a tenu pendant ses études, Heini Hakosalo relève que l'étudiante s'interroge sur son choix de la médecine. De nombreux passages la montrent en proie au doute : doit-elle donner la priorité à des valeurs et une définition chrétiennes de la place et du rôle de la femme, symbolisés par la fonction de diaconesse (religieuse infirmière luthérienne), ou à son envie d'étudier la médecine et de soutenir une thèse⁶⁶⁵ ? Certaines spécialités de la médecine offrent plus d'opportunités aux femmes, qu'il s'agisse de gynécologie ou de pédiatrie ou qu'il y ait conformité avec les idéaux culturels associés à la féminité. À la suite de ses études de médecine, Cecilia Lutwak-Mann débute ses recherches sur le cycle menstruel, avant de se spécialiser sur l'influence du facteur biochimique dans la

⁶⁶³ Voir par exemple, sur cette question, Charron (Hélène), *Les formes de l'illégitimité intellectuelle. Les femmes dans les sciences sociales françaises 1890-1940*, Paris, CNRS Éditions, 2014.

⁶⁶⁴ Bonfante (Larissa), « Margarete Bieber... », *op. cit.*, p. 2.

⁶⁶⁵ Hakosalo (Heini), « "Our Life Work" : Professional Women and Christian Values in Early Twentieth Century Finland », in Utrainen Terhi et Samlesvuori Päivi (dir.), *Finnish women making Religion : Between Ancestors and Angels*, New York, Palgrave Macmillan, 2014, p. 83-102. Le journal intime d'Anni Seppänen, au début des années 1910, est conservé dans les archives personnelles de cette dernière, aux archives nationales de Finlande.

reproduction féminine, tandis que son mari, Thaddeus Mann, est spécialiste de l'aspect biochimique de la reproduction masculine⁶⁶⁶.

La proportion remarquable de femmes dans les sciences de la vie telles que la biologie, la botanique ou la zoologie a pu être expliquée en recourant à des idées genrées, à savoir, par exemple, l'inclination « naturelle » des femmes pour la botanique⁶⁶⁷. Cette tendance se retrouve dans le domaine des arts où les lauréates sont nombreuses dans les disciplines liées à l'étude de la littérature et des langues, ce qui correspond à l'idéal bourgeois de l'éducation féminine.

Même lorsque les femmes sont acceptées en tant qu'étudiantes puis professionnelles dans des disciplines scientifiques, des résistances persistent, qui se traduisent par divers types d'exclusions ou de divisions genrées des pratiques et des recherches. L'exemple de l'archéologie (choisie par huit des lauréates internationales de la FIFDU, soit 24 % des lauréates en *arts*) est très parlant à cet égard. Dans leur ouvrage *Excavating Women : A History of Women in European Archaeology*, Magarita Díaz-Andreu et Marie Louise Stig Sørensen mettent en valeur les différentes exclusions auxquelles ont été confrontées les femmes archéologues dans divers contextes européens⁶⁶⁸. Des restrictions existent, par exemple, en ce qui concerne leur accès et leur participation aux terrains de fouille ou encore quant à l'attitude qui doit être la leur sur le terrain⁶⁶⁹. Larissa Bonfante note ainsi les réactions très négatives de certains archéologues à l'encontre de Margarete Bieber lorsque cette dernière participe à des fouilles en Italie : l'un des professeurs se plaint de sa présence, comme de celle des touristes, sur les lieux antiques⁶⁷⁰... Ces restrictions ont des conséquences directes sur les opportunités de recherche et les carrières des femmes, les fouilles faisant partie intégrante de la formation de tout archéologue. Si certaines vont jusqu'à diriger des chantiers, à l'instar de l'archéologue suédoise Hanna Rydh, cette activité est considérée comme typiquement masculine⁶⁷¹. Il est intéressant de noter que Rydh est l'une des membres du

⁶⁶⁶ Ogilvie (Marilyn Bailey), Harvey (Joy Dorothy) (dir.), *The Biographical Dictionary of Women in Science...*, *op. cit.*, p. 832.

⁶⁶⁷ Abir-Am (Pnina), Outram (Dorinda) (dir.), *Uneasy Careers and Intimate Lives ...*, *op. cit.*

⁶⁶⁸ Díaz-Andreu (Magarita), Sørensen (Marie Louise Stig) (dir.), *Excavating Women...*, *op. cit.* Si la situation des femmes en archéologie varie en fonction des contextes nationaux, les autrices mettent en avant, dans l'introduction, des tendances générales à partir de l'étude de cas nationaux développés dans les chapitres.

⁶⁶⁹ *Ibid.*, p. 7.

⁶⁷⁰ Bonfante (Larissa), « Margarete Bieber... », *op. cit.*, p. 4.

⁶⁷¹ Díaz-Andreu (Magarita), Sørensen (Marie Louise Stig) (dir.), *Excavating Women...*, *op. cit.*, p. 8.

comité d'attribution des bourses de la FIFDU et qu'elle évalue nombre de candidatures en archéologie⁶⁷².

Ce problème de l'accès des femmes au travail de terrain n'est pas limité au domaine de l'archéologie, mais se retrouve dans d'autres disciplines qui nécessitent pareillement une activité de terrain. Dans un entretien publié en 1968 dans le *Canberra Times*, un journal australien, Germaine Joplin, géologue spécialiste de la pétrologie, témoigne des difficultés qu'elle a rencontrées à ses débuts :

Quand j'ai commencé au début des années 1920, les filles n'étaient pas censées se promener avec des cartes et des sacs pleins de roches, mais si vous étiez vraiment intéressée par votre travail, vous deviez le faire [...]. Les femmes sont maintenant acceptées normalement au sein des équipes d'études géologiques [...], alors que de mon temps, ce n'était pas le cas. Les filles ont également souffert du fait que les universitaires amenaient quelques-uns des garçons les plus brillants dans les expéditions et que les filles étaient laissées pour compte. C'est pourquoi j'emmenais souvent un groupe avec moi lorsque je me rendais sur un site [...]. De nos jours les garçons et les filles qui étudient la géologie prennent part ensemble aux excursions et personne n'y trouve rien à redire. Mais autrefois il y aurait eu du scandale si un chaperon, généralement la femme du professeur, n'avait pas été également invité⁶⁷³.

Ces résistances face l'accès des femmes au terrain de recherche relèvent de la combinaison de différents facteurs. L'une des hypothèses proposées par Erico Bonatti et Kathleen Crane quant à participation tardive des femmes occidentales aux recherches en océanographie – elles ne sont autorisées à prendre part aux expéditions maritimes qu'à partir des années 1950 – est de nature culturelle, les femmes étant associées, dans les mythes et récits, à la « malchance et au désastre »⁶⁷⁴. Ces deux auteurs remarquent également une division genrée des activités scientifiques : les femmes qui mènent des recherches en relation avec le domaine maritime au début du XX^e siècle sont majoritairement cantonnées au travail de laboratoire, collectant des échantillons depuis

⁶⁷² Hanna Albertina Rydh (1891-1964) est une archéologue, femme politique et féministe suédoise. En 1922, elle reçoit une subvention de la FIFDU pour mener des fouilles en Suède. Voir : Arwill-Nordbladh (Elisabeth), « Hanna Albertina Rydh », *Svenskt kvinnobiografiskt lexikon* [Dictionnaire biographique des femmes suédoises], <https://skbl.se/en/article/HannaRydh> [consulté le 3 septembre 2019].

⁶⁷³ « No mod cons for an early geologist », *Canberra Times*, 6 août 1968, p. 10, [<https://trove.nla.gov.au/newspaper/article/107066264>] : « When I started in the early 20s girls were not supposed to go wandering about with maps and sacks of rocks, but if you were really interested in your work you had to [...]. Women are now readily accepted on geological survey teams [...], whereas in my day it was not so. Girls suffered also in that men on the academic staff took some of the brighter boys on expeditions and the girls missed out. This is why I often took a group with me when I visited a site [...]. Boys and girls studying geology nowadays go on mixed excursions and no-one thinks a thing about it. But once it would have been considered scandalous if a chaperone, usually the professor's wife, were not invited along also ».

⁶⁷⁴ Bonatti (Enrico), Crane (Kathleen), « Oceanography and Women. Early Challenges », *Oceanography*, vol. 25, n° 4, 2012, p. 32-39 [p. 33].

les plages. Nous reviendrons au chapitre suivant sur le rapport des femmes au travail de terrain, à partir du cas d'Erzsébet Kol, botaniste hongroise spécialiste des algues de neige et de glace.

L'influence du genre dans la détermination des sujets de recherche s'observe dans d'autres champs scientifiques que la médecine, spécialement dans les sciences humaines et sociales. En archéologie, notent Magarita Díaz-Andreu et Marie Louise Stig Sorensen, l'intégration des femmes passe par des spécialisations « féminines » : objets domestiques, textiles, bijoux, poteries ou encore art. À travers l'expression « doing archeology at the kitchen table », les autrices soulignent le fait que les femmes sont souvent limitées ou se limitent elles-mêmes à des sujets en relation avec la sphère domestique⁶⁷⁵. Les thèmes de recherche des anciennes boursières de la FIFDU en apportent une confirmation éclatante : Margarete Bieber se spécialise dans l'étude des costumes (féminins) grecs, Anna Roes consacre sa thèse aux origines de l'art géométrique grec⁶⁷⁶, Françoise Henry soutient sa thèse sur la sculpture irlandaise avant de travailler sur les lampes suspendues et les bols en bronze et sur l'art irlandais⁶⁷⁷. Elle collabore, sur ce dernier point, avec une autre des anciennes boursières de la FIFDU, l'archéologue Geneviève Marsch-Micheli, elle aussi spécialiste de l'art celtique⁶⁷⁸.

Les travaux de l'ethnologue finlandaise Hilma Granqvist, lauréate d'une bourse de la FIFDU en 1929, portent sur un sujet tout aussi « féminin », du moins dans les conceptions du temps : les conditions de mariage dans le village d'Artâs, situé au sud de Bethléem en Palestine⁶⁷⁹. Pour reprendre les mots de l'explorateur et archéologue français Charles Clermont-Ganneau (1846-1923), qui remontent à 1880, seule une femme pourrait « approcher ce troupeau sauvage » que forment les femmes musulmanes, « dépositaires de souvenirs anciens » ; une « femme européenne préparée

⁶⁷⁵ Díaz-Andreu (Magarita), Sørensen (Marie Louise Stig), dir., *Excavating Women...*, op. cit., p. 9.

⁶⁷⁶ Roes (Anna), *Greek geometric Art, its symbols and its origin*, Oxford, Oxford University Press, 1933.

⁶⁷⁷ Henry (Françoise), *La sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne*, Paris, E. Leroux, 1933 ; Id., « Hanging Bowls », *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, vol. 66, 1936, p. 209-246 ; Id., *Irish Art in the Early Christian Period*, Londres, Methuen & Co, 1940. Voir : « Henry, Françoise » in *Dictionary of Art Historians. A Biographical Dictionary of Historic Scholars, Museum Professionals and Academic Historians of Art*, <https://dictionaryofarthistorians.org/henryf.htm> (consulté le 19 juillet 2017).

⁶⁷⁸ Henry (Françoise), Marsch-Micheli (Geneviève), *Studies in Early Christian and Medieval Irish Art*, Londres, Pindar, 1983-1985.

⁶⁷⁹ Granqvist (Hilma), *Marriage Conditions in a Palestinian Village*, volume 1 et 2, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, vol. I, 1935, 366 p., 30 illustrations ; vol. II, 1935.

à pénétrer, sans l'aide d'un interprète, dans – comment dire ? – le harem de leurs idées et coutumes » – manière abrupte de prétendre qu'il existe une compartimentation genrée des sujets de recherche⁶⁸⁰. Edward Westermarck, l'anthropologue finlandais auteur de l'ouvrage *The History of Human Marriage* (1891), notait pareillement à propos des travaux de sa compatriote que « les femmes orientales ne peuvent être correctement étudiées que par des femmes⁶⁸¹ ».

Nous retrouvons ici l'analyse de Willy Jansen, portant sur les femmes anthropologues : le chercheur compare le parcours d'Hilma Granqvist avec ceux de deux anthropologues françaises de la même époque, Mathéa Gaudry et Amélie-Marie Goichon, qui toutes deux se sont intéressées, comme la Finlandaise, à la place des femmes dans les sociétés musulmanes, la première dans l'Aurès, la seconde en Jordanie⁶⁸². Le caractère novateur, voire pionnier, des recherches de Granqvist réside dans la place qu'elle donne à « l'objet de recherche », c'est-à-dire aux femmes du village palestinien d'Ârtas. Ce faisant, elle se distingue du courant orientaliste dominant de l'époque, qui consiste à étudier et interpréter les coutumes contemporaines avec l'aide et par le biais des textes bibliques. En vivant de nombreuses années parmi les villageois et surtout les villageoises, elle donne à ces dernières la parole tout en les mobilisant en tant qu'expertes sur leurs propres coutumes, inaugurant ce qui devient dans les années 1950 l'idéal ethnographique. Son étude détaillée du village remet en cause les stéréotypes existant sur l'Orient, à commencer par le thème d'une soumission des femmes orientales et musulmanes. Mais bien que les travaux de Granqvist aient été reconnus par la communauté scientifique internationale, et notamment par Margaret Mead qui écrit un compte rendu élogieux de l'ouvrage *Birth and Childhood among Arabs* dans la revue *American Anthropologist* en 1951, elle n'est pas parvenue à bâtir une carrière universitaire⁶⁸³.

⁶⁸⁰ Cité par Naili (Falestin), « L'œuvre de Hilma Granqvist : L'Orient imaginaire confronté à la réalité d'un village palestinien », *Revue d'études palestiniennes*, n° 105, 2007, p. 74-84 [p. 76].

⁶⁸¹ Records of the BFUW, 5BFW/04/16 : « AAUW Fellows », 1937, p. 36 : « Oriental women can be properly studied by women only ».

⁶⁸² Jansen (Willy), « Women Anthropologists in the Arab World : Recognizing the Pioneers », *History and Anthropology*, vol. 12, n° 1, 2000, p. 37-63.

⁶⁸³ Mead (Margaret) « Review of Birth and Childhood among the Arabs : Studies in a Muhammadan Village in Palestine, by Hilma Granqvist », *American Anthropologist*, vol. 53, n° 2, 1951, p. 254-255.

CONCLUSION

L'étude de type prosopographique menée sur le groupe des boursières de la FIFDU entre 1923 et 1945 souligne l'importance des bourses de recherche dans le déploiement d'une expertise et d'une crédibilité scientifiques. Le nombre de femmes ayant obtenu des postes universitaires est remarquable, mais il faut garder à l'esprit qu'il s'agit d'un groupe réduit, dûment sélectionné au sein des élites culturelles et destiné à y demeurer. Il serait illusoire de prétendre mesurer en termes d'échec ou de réussite le programme de la FIFDU en se référant au seul parcours des boursières— d'autres facteurs, antérieurs et postérieurs au temps de la bourse, sont à considérer. Mais du moins leur réussite globale valide les stratégies du comité de sélection et d'attribution des bourses. L'impact de ces dernières se mesure sur un autre plan que celui des carrières, un plan plus immatériel et subtil : la rédaction des dossiers de candidature, puis des rapports intermédiaires et finaux, conduit leurs auteures à se soumettre à un régime de contrôle imposé par l'organisme de financement – ici la FIFDU –, et à adopter les traits du chercheur moderne.

Un dernier élément est à souligner : bien des boursières ont le sentiment d'avoir contracté une dette. Rouvrons pour conclure la lettre par laquelle ce chapitre s'est ouvert : c'est celle qu'envoie Margaretha Mes à la directrice du comité des bourses de l'*American Association of University Women* aux lendemains de sa nomination à la chaire de botanique de Pretoria, en 1944 :

Aux États-Unis, une telle nomination ne mériterait probablement pas d'attention particulière mais ici, il s'agit d'une victoire remarquable pour les femmes. Il y a quelques années, notre conseil universitaire a accepté, bien que de mauvaise grâce, d'accorder à travail égal salaire égal. Ils ont toutefois fait remarquer que cela signifierait simplement que, si cela pouvait être évité, il n'y aurait plus de femmes nommées, même en tant que lectrices. Il y a nécessairement une femme professeure d'économie domestique, mais pour le reste, il n'y a qu'une poignée de femmes professeures dans les différentes universités [*d'Afrique du Sud*]. La seule exception est un Collège universitaire à Wellington, qui est principalement un Collège de femmes et qui a été lancé par une poignée d'Américaines [...].

Mon but sera maintenant d'aider d'autres femmes à obtenir les mêmes opportunités que moi. En cela, j'espère pouvoir rembourser une partie de ma dette. Je suis également reconnaissante d'avoir eu la chance de montrer à d'autres femmes qu'il n'est pas impossible de devenir professeure dans ce pays. C'est maintenant à moi de prouver qu'aucune erreur n'a été commise en nommant une femme. J'espère être digne de la confiance qui m'a été accordée [...]⁶⁸⁴.

⁶⁸⁴ Records of the BFUW, 5BFW/04/14. Extrait de la lettre de Mes à Tryon (AAUW), 16 avril 1944 : «In the USA such an appointment would probably not call for any special attention but here it means a noteworthy victory for women. Some years ago, our university Council agreed, although not willingly, to

Pour certaines boursières, le paiement de la dette a pris une forme plus littérale : elles remboursent la somme qu'elles avaient reçue, afin de permettre à une autre femme de bénéficier à son tour de l'opportunité d'une recherche à l'étranger. Ilse Falk fait ainsi connaître au comité de l'*American Association of University Women*, en 1966, sa volonté de lui léguer une partie de ses biens pour financer une bourse internationale. La directrice de l'époque, Ruth Roettinger, souligne une tendance croissante chez les anciennes boursières :

C'est très réjouissant d'apprendre que vous espérez rembourser le montant de votre bourse de l'AAUW. C'est très bien. Un point intéressant : de plus en plus de nos anciennes boursières en font de même et c'est splendide de voir fournir cette aide pour de futures chercheuses⁶⁸⁵.

grant equal pay for equal work. They added however that it would simply mean that no more women would be appointed, even as lecturers, if it could possibly be avoided. There is of necessity a woman professor for Home Economics but for the rest there are only a handful of women lecturers on the staff of the various Universities. The only exception is a University College at Wellington which is mainly a women's College and was started by a few women from the USA [...]. It will now be my aim to help other women to obtain the same opportunities, which I had. In this I hope to repay a little of the debt I owe. I am also grateful that I have been given the chance to show other women that it is not impossible to become a professor in this country. It is now up to me to show that no mistake was made in appointing a woman. I hope to be worthy of the trust which has been placed in me [...].

⁶⁸⁵ Archives AAUW, Fellows' files, Box 434, «Falk, Ilse». Lettre de Roettinger, directrice du programme de bourses de l'AAUW à Ilse Silvers (née Falk), 4 octobre 1966 : « It is most gratifying to hear that you hope to repay the amount of your AAUW Fellowship. This is very fine. Interestingly, more and more of our former Fellows are doing this and it is splendid that this assistance to future scholars is being provided ».

Chapitre 6. De Tiszapart à l'Alaska : le récit d'exploration scientifique d'Erzsébet Kol, botaniste et boursière de la FIFDU, en 1936

J'ai demandé au service forestier américain si je pouvais loger dans les cabines des Rangers dans certains parcs nationaux. Parfois il n'y a pas d'auberge et dans une tente, mon matériel peut rouiller. Le gentleman m'a répondu que les Rangers n'ont pas leur famille avec eux. Il pensait que le séjour dans leurs cabines ne pourrait pas me convenir. Mais je lui ai expliqué – vous voyez, il n'a pas compris – que je suis une femme universitaire [university woman]⁶⁸⁶.

Erzsébet Kol, 1937.

INTRODUCTION

En devenant la lauréate d'une bourse internationale financée par l'*American Association of University Women* (AAUW) en 1935, Erzsébet Kol (1897-1980), botaniste hongroise et spécialiste des algues des neiges et des glaces se voit offrir l'opportunité d'étendre son domaine d'expertise à un nouveau continent : l'Amérique du Nord. Son périple la mène des villes américaines et universitaires de la côte Est des États-Unis jusque dans les champs de neige et les glaciers d'Alaska. Alors qu'elle organise son expédition, Kol fait part aux responsables des bourses américaines de la

⁶⁸⁶ Archives AAUW, Fellows' files, Box 441, « Kol, Erzsébet », Extrait d'une lettre d'Erzsébet Kol au comité des bourses, 1937 : « I asked the US Forestry Service if I might stay in the Rangers' cabins in some of the national parks. Sometimes there are no inns and in a tent my apparatus might rust. The gentleman told me that the Rangers do not have their families with them. He thought it would not be suitable for me to stay in their cabins. But I explained to him – you see, he did not understand – that I am a *university woman* ».

réaction du service des parcs nationaux américains lorsqu'elle a demandé à utiliser les *cabines* des Rangers pour ses études de terrain. Devant leurs réticences à accéder à sa requête, les cabines étant, aux yeux du service, un environnement inadapté pour une femme, Kol doit leur rappeler qu'elle est « *a university woman* ». En soulignant le mot dans la lettre qu'elle envoie aux membres de l'AAUW, la botaniste revendique explicitement l'identité véhiculée par la FIFDU, dont elle se fait l'une des représentantes.

Cette anecdote soulève des questions intéressantes pour comprendre la manière dont une *persona* est construite et incarnée à l'échelle individuelle. S'appuyer sur une telle trajectoire soulève certes la question de sa représentativité ; mais l'ambition de ce chapitre est moins d'étudier Erzsébet Kol en tant que représentante du groupe des boursières que de mettre à profit la richesse de la documentation disponible à son propos : en effet, alors que boursiers et boursières laissent en général très peu de traces ou de témoignages sur cette époque de leur formation et de leur vie, la Hongroise est la seule des boursières internationales de la FIFDU à avoir publié le récit détaillé de son année passée à l'étranger. Au cours des 318 pages de son récit intitulé *Tiszaparttól Alaszkáig [De Tiszapart à l'Alaska]*, Erzsébet Kol retrace les différentes étapes de son périple en Amérique du Nord, entremêlant des notations sur ses rencontres et ses visites avec des analyses plus scientifiques sur les différentes zones naturelles qu'elle a traversées et sur sa recherche propre. Fruit d'une commande de la Société botanique hongroise, ce livre paru dès 1940 est destiné à un public élargi - mais, du fait de sa langue, limité à la population du pays⁶⁸⁷. Les formes différentes que Kol a données à ses comptes rendus : récit autobiographique en forme de livre de voyage, correspondance échangée avec l'AAUW, rapport de bourse, ont évidemment une valeur performative, leur analyse révélant la manière dont la jeune femme s'approprié et déploie différents répertoires scientifiques en vue de se forger une réputation et d'acquérir une crédibilité scientifiques, et s'efforce de construire une *persona* scientifique en fonction des différents types d'audiences et des différents contextes nationaux auxquels elle est confrontée. Ces sources multiples permettent d'étudier l'impact de son séjour à l'étranger sur sa carrière et la manière dont la botaniste négocie sa reconnaissance et sa

⁶⁸⁷ Le récit biographique d'Erzsébet Kol est écrit en hongrois... Afin d'y avoir accès, nous avons procédé à une traduction du texte grâce à un logiciel de traduction en ligne, et recouru à des personnes de langue maternelle hongroise pour la traduction précise de divers passages. Nous remercions particulièrement François et Hajnalka Boulet pour leur aide.

légitimité scientifiques. Femme dans un monde d'hommes : son exemple conduit à s'intéresser à la composante genrée de la crédibilité scientifique et aux conflits qui peuvent surgir entre des identités scientifiques parfois culturellement opposées.

1. UN « DESTIN » INTERNATIONAL

En obtenant la bourse de la FIFDU en 1935, la carrière d'Erzsébet Kol prend un nouveau tournant. Jusqu'alors spécialisée dans l'étude de la cryologie – une branche de la biologie qui s'intéresse aux comportements des êtres vivants dans un environnement de basses températures ainsi qu'à l'étude des effets de températures proches de la congélation sur les systèmes biologiques –, elle trouve dans son départ pour les États-Unis l'occasion d'étendre ses recherches à un autre continent et de s'y livrer à une étude comparative des algues nivales et glaciaires. En franchissant l'océan, de nouvelles opportunités s'offrent à elle, en termes de recherches, de collaboration mais aussi de carrière. Dès son retour en Hongrie en 1937, elle devient la première femme à obtenir un poste universitaire dans son pays et ouvre ainsi la porte du professorat à d'autres de ses compatriotes féminines.

1.1. DE LA HONGRIE AUX ÉTATS-UNIS

Erzsébet Kol, née le 8 juillet 1897 à Kolozsvár, grandit dans la Hongrie du début du XX^e siècle dans cette ville dotée d'une université. Aux lendemains de la Première Guerre mondiale et de la dislocation de l'Empire Austro-Hongrois, la région passe sous domination roumaine, la ville prend le nom de Cluj et l'université royale hongroise François-Joseph (ou *Magyar Királyi Ferenc József Tudományegyetem* en Hongrois) doit être déplacée à Budapest puis à Szeged (1921-1941).

L'accès des femmes hongroises à l'éducation s'inscrit dans la continuité des pays de l'Europe de l'Ouest : vers le milieu du XIX^e siècle, elles obtiennent le droit de suivre des études secondaires. Sous la pression de groupes féministes, le curriculum se modifie peu à peu, ne visant plus seulement à éduquer de futures mères et épouses, mais à permettre aux femmes d'accéder à une formation universitaire. En 1895, les premières facultés de philosophie (qui comprennent différentes disciplines : histoire, biologie, géographie, chimie, psychologie, mathématiques et sciences naturelles), de médecine et de pharmacie ouvrent leurs portes aux étudiantes, suivies des autres facultés, mais en 1918⁶⁸⁸. Le lien entre féminisme et éducation universitaire est spécialement fort en

⁶⁸⁸ Szaport (Judith), « Sisters or Foes : The Shifting Front Lines of the Hungarian Women's Movements, 1896-1918 », in Sylvia Paletschek, Bianka Pietrow-Ennker (eds), *Women's Emancipation Movements in*

Hongrie : le mouvement féministe se caractérise par le taux important de femmes diplômées dans ses rangs, notamment de juives qui représentent près de la moitié des étudiantes de l'université de Budapest au tout début du XX^e siècle. Malheureusement, il existe peu d'informations disponibles sur l'histoire de l'Association hongroise des femmes diplômées des universités, mais il est assez probable que ses membres soient liées aux mouvements féministes.

En 1921, Kol achève ses études de biologie à l'université François-Joseph et entame ses premières recherches au sein de l'institut général de botanique de l'université où elle soutient, quatre années plus tard, son doctorat en botanique⁶⁸⁹. Afin de poursuivre des travaux, elle se rend dans différents laboratoires et stations biologiques en Europe avant d'obtenir en 1932 un poste de privat-docent qui lui permet d'enseigner certains aspects de la botanique⁶⁹⁰. D'après les résultats mis à disposition par l'association hongroise à la suite d'une enquête internationale entreprise par la FIFDU en 1936, 19 femmes occupent au cours des années 1930 un poste dans l'enseignement supérieur hongrois, sans qu'aucune n'ait pu atteindre le rang de professeure⁶⁹¹. Si Kol fait déjà partie de l'élite féminine hongroise, la présidente de l'Association hongroise des femmes diplômées des universités lui conseille de se porter candidate, à l'âge de 38 ans, à l'une des bourses internationales proposées par la FIFDU en 1935 afin de pouvoir bénéficier de plus d'opportunités de recherche à l'étranger⁶⁹².

Cette année-là, deux bourses sont mises au concours : l'une, financée par le fonds international, est réservée aux candidates *seniors* menant des recherches dans le domaine des « arts », tandis que l'autre, subventionnée par le *Million Dollar Funds* à l'initiative de l'*AAUW Crusade* est ouverte à toutes les candidates, sans restriction d'âge ou de discipline. C'est à celle-là que postule Kol : elle se trouve en compétition avec

the 19th Century : A European Perspective, Stanford, Stanford University Press, 2003, p. 194-195. Cette amélioration de l'éducation des femmes résulte également de la volonté de la Hongrie de s'affirmer au sein de la Double Monarchie en accélérant sa modernisation. Après la Première Guerre mondiale, ces préoccupations prennent un ton plus nationaliste.

⁶⁸⁹ Komáromy (P.), « In memoriam Dr. Erzsébet Kol (1897-1980) », *Annales Historico-Naturales Musei Nationalis Hungarici*, Budapest, vol. 74, 1982, p. 5.

⁶⁹⁰ Le statut de privat-docent est celui d'un professeur qui donne des cours libres, sans être titularisé au sein de l'université.

⁶⁹¹ Archive IFUW, inv.no 269, « Completed questionnaires on the Status of University Women – made and organized by Dr A. M. Tellegen (Holland) ». Questionnaire retourné par l'Association hongroise des femmes diplômées des universités, 1936.

⁶⁹² Kol (Erzsébet), *Tiszaparttól Alaszkáig*, Budapest, Kiadja a Krrályi Magyar Természettudományi Társulat, 1940, 443 p. [p. 1].

vingt-quatre autres candidates, originaires de quinze pays différents. On remarque, dans le vaste éventail de disciplines représentées, la prédominance de l'archéologie dans le domaine des arts et surtout de la biologie dans les sciences, avec pas moins de six postulantes, dont la botaniste hongroise. En raison du fléchage de la bourse *senior* au profit des « arts », la priorité pour la bourse *AAUW Crusade* est donnée aux candidates en science.

La candidature d'Erzsébet Kol apparaît rapidement, aux yeux des membres du comité d'attribution des bourses, comme l'une des plus solides. Dans son rapport d'évaluation, la biologiste Johanna Westerdijk qualifie le travail de l'impétrante comme « de bonne qualité, principalement de type morphologique et descriptif⁶⁹³ ». Aux côtés de Kol, une autre botaniste, originaire du Canada, Lydia Hunter, est placée sur la liste des pré-sélectionnées. Hunter, pourtant estimée une « botaniste de premier rang et une autorité dans son domaine », est considérée comme déjà trop avancée dans sa spécialisation, et le comité émet des doutes quant à l'utilité d'un séjour de recherche pour le progrès de ses recherches ; alors que celles de Kol peuvent tirer profit d'une période à l'étranger⁶⁹⁴. C'est sur la base de ces considérations que la bourse *AAUW Crusade* est finalement attribuée à la Hongroise, afin de l'aider à poursuivre ses recherches en Amérique du Nord.

Le projet de recherche défendu par Erzsébet Kol s'inscrit dans la continuité de ses travaux sur la micro-végétation nivale et glaciaire en Europe, une étude qu'elle se propose d'étendre aux régions montagneuses du continent nord-américain. À partir de la collection de spécimens d'algues présentes dans les neiges et glaces de ces espaces et leur comparaison avec celles de l'Europe, l'objectif est de « tirer des conclusions intéressantes et importantes [...] en ce qui concerne la répartition de la vie à la surface de la terre et les théories sur les deux continents formant un supra-continent⁶⁹⁵ ». La connexion du projet de la botaniste avec la théorie de la Pangée – selon laquelle les continents n'en formaient qu'un au cours de la période du Carbonifère, avant la dérive

⁶⁹³ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1935, p. 80.

⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 81 et 82.

⁶⁹⁵ Archives AAUW, Fellows' files, Box 441, « Kol, Erzsébet », Rapport 1936 : « [...] to find interesting and important conclusions [...] with reference to the distribution of life on the surface on earth and with regard to the theories about the two continents forming a supra continent ».

des continents – peut s’expliquer en partie par l’intérêt renouvelé pour cette théorie dans les années 1930 au sein de la communauté scientifique⁶⁹⁶.

En mettant en valeur son expérience et ses multiples voyages dans les montagnes d’Europe, la botaniste se présente devant les membres du jury comme une experte de la cryobiologie. Ses recherches se concentrent sur les algues nivales et glacières, des organismes microscopiques vivant à la surface de la glace ou de la neige, visible, lors de leur fleuraison, par la coloration qu’elles entraînent. Entre 1925 et 1935, Kol a publié une trentaine d’articles sur le sujet, qui, d’abord limités à une audience spécialisée et hongroise, du fait de la langue, ont peu à peu diversifié leurs supports (revues étrangères à la Hongrie) et langues de publication (allemand et français)⁶⁹⁷. La jeune femme a ainsi élargi l’audience de son travail. Le caractère international ou tout du moins supranational de ses recherches et de son profil constitue un élément important de sa candidature, en rendant plus aisée son évaluation.

Lauréate de la bourse *AAUW Crusade*, elle bénéficie d’une somme de 1500 dollars qui lui permet de couvrir ses frais de voyages depuis la Hongrie ainsi que son séjour aux États-Unis. Au mois de mars 1936, elle entame son périple, embarquant à bord du *Lloyd* en direction de New-York. En tant que boursière de la FIFDU et bénéficiaire d’une bourse de l’AAUW, elle a obtenu assez facilement un visa pour six mois et son passage à la douane a été aisé. Accompagnée de la présidente de la branche new-yorkaise de l’AAUW, H. W. Vernon, elle prend ses quartiers au *Barnard College*, dirigé par Virginia Gildersleeve. Durant les quelques semaines qu’elle passe à New York, Kol visite différentes institutions scientifiques et se rend dans des bibliothèques universitaires, dont celle de Columbia, afin de se familiariser avec la littérature américaine sur les algues nivales et glaciaires. Dans un rapport datant de 1937, elle tient à souligner qu’elle prend bien soin d’organiser son plan d’études de manière à ne pas entrer en compétition avec les domaines de recherche des scientifiques américains⁶⁹⁸.

⁶⁹⁶ La théorie de la Pangée ou dérive des continents est élaborée par Alfred Wegener (1880-1930), astronome et climatologue allemand, dans son ouvrage *La Genèse des continents et des océans* (1915). Le livre est réédité trois fois dans les années 1920 et traduit en de nombreuses langues.

⁶⁹⁷ Smithsonian Institution Archives, RU 46, Box 14 : Erzsebet Kol (31 feuillets). La bibliographie exhaustive des publications de Kol se trouve dans Komáromy (P.), « In memoriam Dr. Erzsébet Kol (1897-1980) », *op. cit.*, p. 6-10.

⁶⁹⁸ Archives AAUW, Fellows’ files, Box 441, « Kol, Erzsébet ». « Report of Dr Erzsébet Kol, concerning her fellowship year in America, 1936 », 1937, p. 1.

Au début du mois d'Avril, la Hongroise se rend à Washington D.C., afin de présenter son plan au siège de l'AAUW, devant une assemblée « surprise que le royaume des neiges éternelles et de la glace ait une vie végétale qui mérite d'être étudiée⁶⁹⁹», se rappelle-t-elle. Mettant à profit son passage dans la capitale fédérale, Kol s'attelle à la préparation de son voyage, multipliant les contacts avec les administrations et les institutions scientifiques de la ville. Les parcs nationaux constituant des terrains d'étude particulièrement propices à sa recherche, elle contacte les services du département, de manière à obtenir l'autorisation de collecter des plantes et algues dans ces réserves naturelles protégées. Ses rencontres et discussions avec des spécialistes américains la convainquent rapidement de l'importance d'étendre son aire d'étude à l'Alaska ; mais les fonds dont elle dispose ne lui permettent pas d'inclure ce territoire dans son itinéraire. Par le biais de la botaniste Florence Meier Chase, qu'elle avait rencontrée lors d'un séjour en Suisse au début des années 1930, elle entre en contact avec le directeur de la *Smithsonian Institution*, Dr. Abbot : ce dernier lui conseille de postuler en bonne et due forme, afin d'obtenir les fonds nécessaires à son voyage en Alaska.

Les archives de la *Smithsonian Institution*, du reste, se révèlent assez riches sur sa candidature⁷⁰⁰. Sa demande s'accompagne d'une présentation succincte de son projet ; elle y démontre l'importance pour son sujet de l'extension de ses explorations en Alaska. « Jusqu'à présent », écrit-elle, « personne n'a étudié la cryobiologie aux États-Unis et en Alaska, et il est important d'inclure l'Alaska aussi bien que les États-Unis, afin de voir si les latitudes nordiques présentent des formes différentes de celles qui existent aux États-Unis⁷⁰¹ ». La liste des frais qu'elle envisage de faire durant son séjour en Alaska, reproduite ci-dessous, témoigne du caractère pragmatique de la botaniste, et souligne l'importance des ressources financières dans la réalisation de travaux scientifiques (voir Fig. 30).

Le choix de la *Smithsonian Institution* n'est pas fortuit. Fondée en 1846 par le scientifique britannique James Smithson, la *Smithsonian Institution* entend oeuvrer « pour le développement et la diffusion des connaissances parmi les hommes », une

⁶⁹⁹ Kol (Erszébet), *Tiszaparttól Alaszkaig*, *op. cit.*, p. 6.

⁷⁰⁰ Smithsonian Institution archives : SIA RU000046 collection, Office of the secretary office records, 1925-1949, Dossier n° 14, « Grants – Kol to O'Brien ».

⁷⁰¹ *Ibid.*, « Research in Alaska, proposed by Erzsébet Kol », 6 mai 1936 : « Until now, no one has studied cryo-biology in the United States and Alaska, and it is important to include Alaska as well as the United States, in order to see whether the northern latitudes offer different forms than those found in the States ».

politique qui passe, entre autres, par le développement de centres de recherches, de musées et de collections, mais aussi par le financement d'expéditions scientifiques⁷⁰². L'une des revues publiées par l'organisation recense les « explorations et travaux de terrain » des scientifiques et explorateurs qu'elle soutient financièrement.

Dear Dr. Abbot:

I wish to apply to the Smithsonian Institution for a sum of money to be used for research in Alaska. My expenses for the entire trip to and from Alaska, including a stay of three weeks in Alaska, will amount to approximately \$700:

Fare, Seattle to Mt. McKinley and return	\$250.
Room and board, 20 days at \$6.00 per day	120.
Photography, glass, etc.	80.
Side trips to glaciers and other expenses of expedition	<u>250.</u>
Total	\$700.

I shall be very grateful if you can find it possible to provide me with this sum of money for this research.

Very truly yours,



Erzsebet Kol

INDEXED

FIG. 30 – LETTRE D'E. KOL A CHARLES G. ABBOT, PRESIDENT DE LA *SMITHSONIAN INSTITUTION*, 21 AVRIL 1936

La candidature de Kol auprès de la *Smithsonian Institution* est largement soutenue par les membres de l'AAUW, aussi bien lors de la préparation du dossier que par le biais de lettres de recommandation. La botaniste a aimé évoquer l'aide précieuse qu'elle a reçue des membres de la branche de Washington : « Étant donné ma maîtrise de l'anglais, cela m'aurait pris beaucoup de temps d'écrire la demande, et les dames du quartier général l'ont rédigée pour moi », lit-on dans ses mémoires⁷⁰³. Dans une lettre

⁷⁰² James (Smithson), « Last Will and Testament », en ligne :

<https://web.archive.org/web/20110824051624/http://siarchives.si.edu/history/exhibits/documents/smithsonwill.htm>.

⁷⁰³ Kol (Erszébet), *Tiszaparttól Alaszkáig, op. cit.*, p. 17.

du 18 avril 1936, Kathryn McHale, directrice générale de l'AAUW, recommande personnellement Kol auprès du Dr. Abbot, lui assurant la reconnaissance « des *university women* de ce pays et de l'étranger » en échange de toute assistance apportée à la boursière⁷⁰⁴. Un mois plus tard, Kol reçoit la somme de 700 dollars de la *Smithsonian Institution*, accompagnée d'une lettre officielle émanant de l'organisation, stipulant que « toute aide qui pourra lui être apportée à cet effet par des amis de l'Institution sera appréciée⁷⁰⁵ ».

1.2. UN CHEMINEMENT DE PAR LE MONDE

Forte de la bourse de la FIFDU et des 700 dollars de la *Smithsonian Institution*, Kol peut enfin débiter son périple à travers l'Amérique du Nord « de neige et de glace⁷⁰⁶ ». Le début de la saison estivale offre les conditions idéales pour commencer les recherches, le début de la période de fleuraison des algues nivales et glaciaires rendant ces organismes plus facilement observables. Au mois de juin 1936, Kol entame sa traversée des États-Unis, du Colorado à Seattle, en passant par les parcs nationaux de Yellowstone et de Glacier dans le Montana, se déplaçant le plus souvent en train et, dans les zones difficilement accessibles, en voiture.

À chacune de ses étapes, présentées sur la carte reproduite ci-dessous (Fig. 30), la botaniste hongroise est accueillie par des membres de l'AAUW. Ces dernières se préoccupent de faciliter son séjour et ses déplacements mais aussi de la présenter aux scientifiques et personnalités publiques de la ville. Les escales ne résultent pas de ses curiosités touristiques, mais bien scientifiques : dans la ville de Saint-Louis, par exemple, elle ne manque pas de visiter, accompagnée du directeur, le jardin botanique de la ville, réputé dans le monde entier.

Ses premiers travaux de terrain prennent place dans le parc national du Colorado. De Denver, elle rejoint Leadville, située stratégiquement dans un col permettant d'accéder facilement aux cols Indépendance, Fremont et Tennessee. Louant une voiture avec chauffeur, la botaniste entreprend de collecter des spécimens dans les champs de neige

⁷⁰⁴ Smithsonian Institution archives, Dossier n° 14, « Grants –Kol to O'Brien ». Lettre de McHale à Abbot, 18 Avril 1936 : « Anything you can do to assist Dr. Kol will be greatly appreciated by the university women in this country and abroad ».

⁷⁰⁵ *Ibid.*, Lettre de la secrétaire de la *Smithsonian Institution*, 29 mai 1926 : « Any assistance which may be given her by friends of the Institution in this connection will be appreciated ».

⁷⁰⁶ En référence au titre du chapitre 10 : Kol (Erszébet), *Tiszaparttól Alaszkáig, op. cit.*, p. 87.

de ces trois cols, avant de redescendre à Denver pour les étudier tant qu'ils sont vivants⁷⁰⁷.

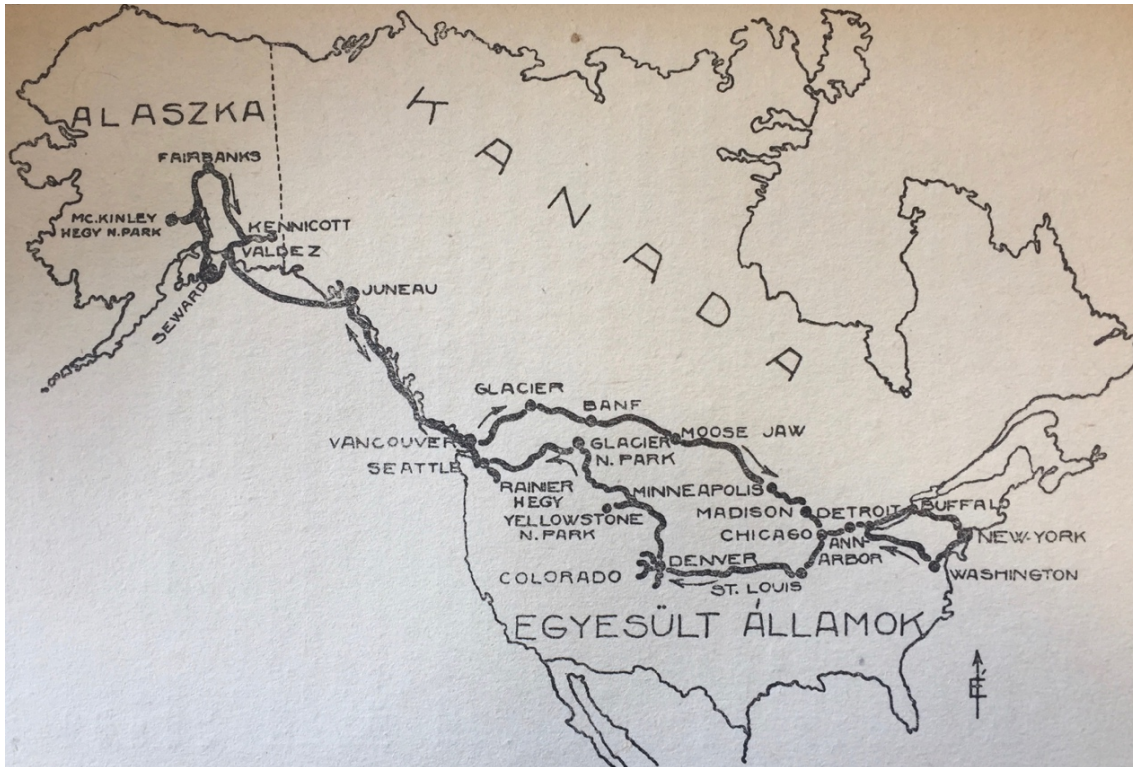


FIG. 31 – ITINERAIRE DU VOYAGE D'ERZSEBET KOL (DE MARS A OCTOBRE 1936)⁷⁰⁸

Les conditions de travail ne sont pas toujours aisées. Kol doit aller vite, car si l'université est équipée du matériel nécessaire, les températures de la ville au mois de juin avoisinent les 40 degrés dans la journée. Dans son récit autobiographique, la botaniste souligne les difficultés mais aussi les bonheurs du travail de terrain, à travers le récit d'anecdotes. Ainsi au cours de son expédition dans le Parc de Yellowstone : elle se joint à des vacanciers qui parcourent le Parc, et repère près de l'hôtel où ils séjournent un amas de neige de couleur verdâtre. A sa grande surprise, elle y découvre la présence d'algues vertes, un phénomène naturel très rare et, selon ses dires, encore jamais observé dans la région. Ayant laissé son matériel, coûteux et délicat, dans la ville de Cody, elle doit trouver une solution ingénieuse de manière à pouvoir collecter et étudier ces algues. Après avoir acheté une bouteille hermétique et collecté la neige, elle

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 53

⁷⁰⁸ Carte reproduite *ibid.*, p. 19.

se rend au centre de gestion du parc afin de pouvoir utiliser l'équipement disponible sur place. « Je ne voulais pas quitter cette neige », s'est-elle souvenue dans son livre⁷⁰⁹.

Au mois de juillet 1936, la botaniste entame une étape importante de son voyage, quittant Seattle pour atteindre l'Alaska, aux franges de l'Amérique du Nord. Pendant près de cinq semaines, elle parcourt les glaciers de la région, de manière à comparer les populations d'algues dans les glaciers de la côte et ceux situés à l'intérieur des terres. Depuis le parc du glacier McKinley (aujourd'hui connu sous le nom de Denali), elle rejoint Fairbanks, profitant de l'escale pour visiter l'université de l'Alaska et les mines d'or de la ville. Par bus, elle se rend dans la ville de Chitina, afin d'atteindre le glacier de Kennicott, situé en amont des mines de cuivre du même nom, dont l'exploitation allait cesser en 1938. Retournant vers la côte et séjournant à Valdez, Kol se rend sur les glaciers de Worthington et de Columbia, observant sur ce dernier un phénomène magnifique et qui lui était inconnu : « La surface de la glace était couverte sur des kilomètres et des kilomètres d'algues de glace, du nom de Anoylomena, donnant à voir une belle fleuraison de glace de couleur brunâtre-violet⁷¹⁰ ». Débarquant à Vancouver, la botaniste chemine par le Canada, de l'île de Columbia aux glaciers de l'État de Washington. Les premières neiges de septembre interrompent son travail et signent son retour vers les villes américaines de la côte Est, en passant par Minneapolis et les chutes du Niagara où elle collecte des algues d'eau douce, avant d'atteindre New York.

1.3. LA BOURSE : UNE ETAPE DETERMINANTE ?

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, il n'est pas facile de mesurer l'impact réel des bourses de voyage sur le parcours scientifique et la carrière des boursiers. Les documents conservés dans les archives des institutions tendent à faire de la bourse un tournant déterminant dans la carrière scientifique de celles qui en bénéficient, et cette affirmation se trouve souvent renforcée par les rapports des boursières. Tout en gardant cette réserve à l'esprit, on peut toutefois estimer que certains critères peuvent permettre de mesurer l'impact de son séjour à l'étranger dans la trajectoire d'Erzsébet Kol.

Les rencontres et les contacts avec la communauté scientifique qui ponctuent son séjour en Amérique du Nord s'avèrent essentiels, en premier lieu, dans l'expansion et

⁷⁰⁹ *Ibid.*, p. 73.

⁷¹⁰ Archives AAUW, Fellows' files, Box 441, « Kol, Erzsébet ». « Rapport 1938 », p. 5 : « Stepping on to the ice I got a magnificent view. I saw a phenomenon of nature which I had never seen before : the surface of the ice was covered for miles and miles by light brownish-purple algae vegetation called ice bloom ».

l'internationalisation de son réseau. Ces contacts personnels et professionnels jouent un rôle important dans la réputation et la crédibilité d'un(e) scientifique. Le passage dans lequel Kol rend compte de sa rencontre avec la botaniste américaine Florence Meier Chase, lors de son passage à la *Smithsonian Institution*, en témoigne⁷¹¹. Grâce à son expérience partagée avec Meier, Kol bénéficie à la fois de l'expérience des collègues de cette dernière à la *Smithsonian Institution*, qui la conduisent à affiner son projet de recherche et son itinéraire, mais aussi du soutien financier de l'institution, nous l'avons vu.

Durant son séjour à l'université d'Ann Arbor, en mai 1936, Kol prend contact avec Randolph William Taylor, professeur au département de botanique de l'université du Michigan, spécialiste des algues marines et familier des recherches scientifiques en relation avec la neige⁷¹². Il met à sa disposition une salle d'étude et lui donne accès à sa collection d'algues des neiges collectées dans les Rocheuses canadiennes. Sous sa supervision, Kol affine son projet de recherche et commence à travailler sur ces algues. Elle contribue à en identifier différents types, encore inconnus aux États-Unis. Ses résultats sont publiés en 1938 dans le *Journal of Washington Academy of Science* sous le titre : « Some new snow algae from North America »⁷¹³. La relation entre Kol et Taylor ne se limite pas au domaine professionnel : la Hongroise est régulièrement invitée à dîner dans la famille du professeur, et ce dernier suit de près ses avancées et son expédition dans les Parcs nationaux américains et en Alaska. Leur correspondance, conservée dans les archives personnelles de Taylor, témoigne à la fois de leur collaboration sur le long terme et de la longue amitié qui les unit⁷¹⁴. Au milieu d'échanges sur leurs travaux scientifiques, Erzsébet Kol s'enquiert de la famille de Taylor qu'elle a connue lors de son séjour à Ann Arbor. « Je vous souhaite un agréable voyage et un travail intéressant dans les Tropiques », écrit-elle le 12 février 1939, ajoutant « veuillez transmettre mes amitiés les plus amicales à Madame Taylor et aux enfants ».⁷¹⁵ Durant la Seconde Guerre mondiale, Taylor mobilise son réseau pour

⁷¹¹ Kol (Erzsébet), *Tiszaparttól Alaszkáig, op. cit.*, p. 16.

⁷¹² Wynne (Michael J.), « William Randolph Taylor (1895-1990) », *Taxon*, vol. 40, n° 2, p. 350-351.

⁷¹³ Kol (Erzsébet), « Some Snow Algae from North America », *Journal of Washington Academy of Science*, vol. 28, 1938, p. 55-58.

⁷¹⁴ William Randolph Taylor Papers : 1918-1987, Bentley Historical Library, University of Michigan, 8672 Aa 2, Box 1 : Correspondence [Series], 1929-1943, A-Z (15 dossiers), K : Kol, Erzsébet.

⁷¹⁵ *Ibid.*, Lettre de Kol à Taylor, 12 février 1939 : « I wish you a very pleasant journey and much interesting work in the Tropics. Please give my very kind regards to Mrs. Taylor and the children ».

obtenir des nouvelles de Kol. « Je suis inquiet de son sort et je n'ai pas encore réussi à lui faire parvenir une lettre » écrit-il au directeur de la *Smithsonian Institution* dans une lettre datant de septembre 1945⁷¹⁶. Ayant réussi à obtenir de ses nouvelles par le biais de cette institution, Taylor exprime son soulagement : « Ce sera utile, éventuellement, de connaître l'adresse postale précise du Dr. Kol, mais sa survie est une bonne nouvelle en soi⁷¹⁷ ».

Dès son retour en Hongrie, la carrière de Kol prend un tournant. Auparavant privat-docent, elle obtient en poste permanent à l'université de Szeged en 1937, en tant que *associate professor*. C'est une première, on l'a vu, en Hongrie. Dans le rapport qu'elle envoie à l'AAUW en 1938, Kol attribue en bonne part sa promotion à la bourse qu'elle a reçue de la FIFDU :

Je suis très heureuse d'avoir reçu cette bourse, non seulement parce qu'elle m'a donné l'occasion de voir beaucoup des beautés de l'Amérique et de poursuivre mes études sur un autre continent, mais parce que les résultats de ces recherches m'ont permis d'obtenir du gouvernement hongrois un poste permanent au département de botanique de l'Université Ferencz Jozsef à Szeged⁷¹⁸.

Bien que cette rhétorique fasse évidemment partie des conventions des rapports de bourses, il est probable que l'expérience internationale nouvelle de la botaniste ait joué un rôle non négligeable dans sa reconnaissance dans son pays d'origine. Nous avons déjà vu à l'œuvre, autour notamment d'Ellen Gleditsch, la négociation entre échelles internationale et nationale dans la reconnaissance des femmes : un séjour d'études à l'étranger leur hâte l'ouverture des portes de la hiérarchie universitaire. Bien que les circonstances entourant sa nomination ne soient pas connues, l'intérêt que porte la communauté scientifique hongroise à l'expérience et à la stature internationales d'Erzsébet Kol est indéniable : la Société botanique hongroise lui commande ainsi le récit de son séjour en Amérique du Nord. Hasard de dates ? C'est en 1940, l'année de la parution de ce livre entièrement dédié à son périple outre-Atlantique qu'elle est nommée professeure de botanique à l'université de Szeged, un poste qu'elle conserve jusqu'à son

⁷¹⁶ Smithsonian Institution archives, Dossier n° 14, « Grants – Kol to O'Brien ». Lettre de Taylor à, 30 septembre 1945 : « I am anxious to learn of her fate and have not been able to get a letter through to her yet ».

⁷¹⁷ Ibid. Lettre de Taylor à Dorsey (Smithsonian Institution), 4 octobre 1945 : « it will be good, eventually, to know of Dr. Kol's definite postal address, but her survival is good news itself ».

⁷¹⁸ Archives AAUW, Fellows' files, Box 441, « Kol, Erzsébet ». « Rapport 1938 », p.7 : « I am really glad to have received this fellowship, not only because it gave me an opportunity to see many of the beauties of America and to carry on my studies on another continent, but because the results of these studies have aided me to receive a permanent post in the botanical department of Ferencz Jozsef University in Szeged from the Hungarian Government ».

départ pour Budapest en 1948, où elle continue ses recherches dans le département botanique du Musée national d'histoire naturelle de Hongrie jusqu'à sa retraite en 1969⁷¹⁹.

En termes de résultats scientifiques, le séjour en Amérique du Nord permet à Kol de développer ses recherches sur les algues. D'après Michael Wynne, le successeur de Randolph Taylor à la chaire de botanique à l'université d'Ann Arbor, les travaux de Kol sur les algues des neiges et des glaces d'Amérique du Nord et leur comparaison avec celles de l'Europe lui ont permis d'établir une nouvelle classification des organismes cryogéniques en fonction de leur environnement de préférence⁷²⁰. Lorsqu'elle rentre en Hongrie en 1937, Kol est à la tête de ce qu'elle qualifie fièrement de « plus grande collection d'algues nivales au monde ⁷²¹ ». Les spécimens qu'elle a collectés lors de son périple dans les glaciers d'Amérique du Nord sont mis en culture et conservés dans son laboratoire à l'université de Szeged ; elle y joint les spécimens que lui envoient des chercheurs et membres d'expéditions dans différentes régions du monde (Antarctique, Groenland, Spitzberg, etc.). En 1963, en reconnaissance de son travail scientifique, l'une des algues nivales qu'elle a découvertes est baptisée « Koliella »⁷²².

Kol est demeurée active tout au long de sa carrière. On en a une indication avec le nombre de ses publications scientifiques. Le plus significatif tient ici à la mutation intervenue après son séjour aux États-Unis ou de l'influence d'une bourse d'étude sur un parcours de scientifique. Alors qu'auparavant elle avait publié la plupart de ses articles en français et en allemand (respectivement 8 et 6 sur un total de 16 publications), la Hongroise privilégie désormais largement l'anglais (21 des 29 articles publiés entre 1938 et 1976). Ce choix linguistique tient également aussi à la place que prennent les États-Unis sur l'échiquier de la science internationale, imposant l'anglais comme *lingua franca* dans le domaine scientifique. Même lorsqu'elle publie dans des revues hongroises (dont les titres sont ici traduits en français), telles que les *Annales d'histoire naturelle du musée national de Hongrie* ou les *Actes botaniques de l'Académie des sciences hongroise*, Kol continue à utiliser l'anglais. On peut voir deux à trois raisons possibles à ce choix : pouvoir être lue et par là maintenir sa position et sa

⁷¹⁹ Komáromi (P.), « In memoriam Dr. Erzsébet Kol », *op. cit.*, p. 5.

⁷²⁰ Wynne (Michael J.), « Erzsébet Kol », *Phycological newsletter*, vol. 31, n° 3, 1995, p. 6-7.

⁷²¹ Archives AAUW, Fellows' files, Box 441, « Kol, Erzsébet ». « Rapport 1938 », p. 6 : « I have here in Szeged the largest collection of snow algae in the world ».

⁷²² Wynne (Michael J.), « Erzsébet Kol », *op. cit.*

visibilité au sein de la communauté scientifique internationale ; mais aussi, sans doute, contribuer à désenclaver la Hongrie en l'intégrant dans les réseaux scientifiques internationaux ; ou encore, de manière plus inavouée, asseoir son prestige personnel au sein de la communauté scientifique hongroise, en tirant profit, des années durant, de l'investissement fondateur offert par la bourse de la FIFDU. Kol appartient désormais à deux univers, comme le montre sa double affiliation, à la fois à des organisations scientifiques hongroises, telles que la Société botanique hongroise et la Société limnologique hongroise, et internationales, comme la Société phycologique internationale.

2. PERSONA ET HYBRIDITE : DECLINAISONS DE REPERTOIRES SCIENTIFIQUES

Aux dires mêmes d'Erzsébet Kol, son voyage à travers l'Amérique du Nord a joué un rôle primordial dans son parcours, lui offrant un faisceau d'opportunités en termes de recherches, de rencontres et de collaborations, de reconnaissance et de carrière. Dans cette seconde partie, nous allons étudier la manière dont, au travers de ses rapports, de son récit autobiographique mais aussi de photographie ou d'artefacts, elle a construit une certaine image d'elle-même et négocié son identité en fonction des contextes disciplinaires, institutionnels ou nationaux. Son cas permet de mettre en lumière le caractère hybride que revêt le plus souvent une *persona* scientifique, en négociation constante entre des répertoires scientifiques parfois conflictuels, en premier lieu pour une femme dans un monde d'hommes.

2.1. DES CHAMPS DE NEIGE ET DE GLACE AU LABORATOIRE : PRATIQUES, VERTUS ET IDENTITE SCIENTIFIQUES

Les recherches sur le terrain occupent une part importante voire primordiale dans le parcours de Kol, notamment lors de son séjour aux États-Unis. Nous l'avons vu, la botaniste dédie une bonne partie de son temps à l'observation et à la collecte de spécimens d'algues nivales et glaciaires dans des parties reculées du Nord de l'Amérique. À bien des égards, elle correspond au type du biologiste (ou botaniste) de terrain, une identité dont Robert Kohler, entre autres, souligne toute l'ambiguïté⁷²³. Les historiens des sciences prêtent de plus en plus d'attention aux espaces où s'exerce et se

⁷²³ Kohler (Robert E.), *Landscapes and labscapes. Exploring the Lab-Field Border in Biology*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002, p. 194-199.

pratique la science, ainsi qu'aux vertus et à l'éthique qui y sont associées⁷²⁴. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, le laboratoire s'est imposé comme l'espace par excellence de la science ; détaché de son environnement, il représente la concrétisation des idéaux d'objectivité portés par la communauté scientifique. Mais de ce fait, souligne Kolher, il contribue à créer le terrain comme une catégorie culturelle moins « noble », en plaçant les scientifiques qui le pratiquent dans une position désavantageuse. En effet, alors que ceux travaillant en laboratoire sont facilement et clairement identifiés comme tels, notamment grâce au port de la blouse blanche, l'identité des scientifiques de terrain est plus ambiguë, puisqu'ils se meuvent dans un espace où se mélangent sportifs, touristes ou encore amateurs. Le rapport au terrain dans les recherches institue ainsi une sorte de hiérarchisation des pratiques et types scientifiques. Alors que le monde du laboratoire est associé au sérieux, la pratique du terrain rend la frontière entre travail et loisir plus floue.

La dichotomie entre le terrain et le laboratoire, et les pratiques qui y sont associées, est cependant moins nette qu'il ne pourrait y paraître à première vue. Le manque croissant de légitimité associée au terrain contraint rapidement ses praticiens à adapter leurs pratiques, voire à adopter des comportements plus directement identifiables comme scientifiques, c'est-à-dire associés au travail de laboratoire⁷²⁵. Ainsi, alors que traditionnellement ils accordaient une part importante à la description des itinéraires dans leurs récits et articles, les utilisant comme un gage d'authenticité, ils adoptent progressivement les codes de l'écriture scientifique moderne. L'absence de marques de subjectivité, l'emploi de la voix passive et l'abstraction leur permettent de revendiquer une crédibilité scientifique et professionnelle. La comparaison du style de Kol dans son récit autobiographique et de celui auquel elle recourt dans ses articles scientifiques dévoile l'adoption de ce type de stratégie par la botaniste. Ainsi, les longues descriptions détaillées de son itinéraire dans *Tiszaparttól Alaszkáig* disparaissent-elles de ses publications scientifiques.

L'adoption de normes *lab-like*, c'est-à-dire similaires à celles déployées dans l'espace du laboratoire, ne vise pas pour autant à diminuer l'importance du terrain. Bien

⁷²⁴ Von Dongen (Jeroen), Paul (Herman) (dir.), *Epistemic Virtues in the Sciences and Humanities*, Springer International Publishing, Boston Studies in the Philosophy and History of Science, vol. 321, 2017.

⁷²⁵ Raf de Bont utilise l'expression « lab-like » dans *Stations in the Field. A History of Place-Based Animal Research, 1870-1930*, Chicago, The University of Chicago Press, 2015.

au contraire, il s'agit pour ces scientifiques de légitimer leurs pratiques comme étant tout aussi scientifiques que celles du laboratoire. C'est ce que démontre Kol lorsqu'elle publie le résultat de ses recherches. « Le cycle de développement des organismes vivant dans la neige », écrit-elle ainsi dans un article intitulé « Snow and Ice Algae of Alaska », paru dans les annales de la *Smithsonian Institution* en 1942,

... n'est pas exactement connu, et nous ne savons même pas quel rôle ces organismes jouent dans le cycle biologique des zones recouvertes de neige ou de glace, ni encore à quels organismes supérieurs ils peuvent servir de nourriture exclusive. Il a donc été nécessaire de mener sur le terrain de telles recherches, car les organismes ne pouvaient être cultivés dans les laboratoires de la plaine, au climat chaud, et les recherches dans ce domaine dans les zones de neige et de glace permanentes sont handicapées par les difficultés de transport du matériel nécessaire [...] ⁷²⁶.

Cette remarque, loin d'être anodine, permet à la botaniste de légitimer la figure du scientifique de terrain, en valorisant l'importance de l'environnement naturel dans les expérimentations scientifiques. Les glaciers eux-mêmes deviennent des « laboratoires de haute montagne », une expression qui brouille volontairement la frontière entre le terrain et le laboratoire ⁷²⁷. La littérature existant sur ce type d'espace scientifique invite à réfléchir à la question au-delà de la dichotomie traditionnelle entre laboratoire et terrain ⁷²⁸.

Cette légitimation du scientifique de terrain, qui passe par l'adoption de pratiques et d'idéaux liés au domaine du laboratoire, relève d'une forme de syncrétisme. Les chercheurs concernés empruntent des méthodes à la fois au laboratoire et au terrain, et inventent par-là, en quelque sorte, une *persona* scientifique hybride, qui réconcilie des idéaux auparavant perçus comme antinomiques. Les stratégies narratives de Kol rendent bien compte de cette dimension hybride de l'identité du biologiste de terrain. Dans la mesure du possible, la botaniste combine ses recherches sur le terrain avec la visite de

⁷²⁶ Kol (Erzsébet), « The Snow and Ice Algae of Alaska », *Smithsonian Miscellaneous Collections*, vol. 101, n° 16, 1942, p. 1-36 [p. 3] : « The development cycle of the snow inhabiting organisms is not exactly known, nor do we even know what role these organisms play in the biological cycle of areas covered by snow or ice, nor yet what higher organisms they may serve as exclusive food. Therefore, it has been necessary to conduct in the field such investigations, because the organisms could not be cultivated in warm lowland laboratories, and research in the field in areas of permanent snow and ice is handicapped by the difficulties of transporting necessary apparatus [...] ».

⁷²⁷ Comme le remarque Jeremy Vetter, le nom de « Mountain Lab » souligne l'application au terrain du vocabulaire lié au laboratoire. Voir son article, « Labs in the Field ? Rocky Mountain Biological Stations in the Early Twentieth Century », *Journal of the History of Biology*, vol. 45, n° 4, 2012, p. 587-611.

⁷²⁸ Voir, par exemple, Tilley (Helen), *Africa as a Living Laboratory : Empire, Development, and the Problem of Scientific Knowledge*, Chicago, The University of Chicago Press, 2011. L'auteure montre la manière dont un laboratoire ne peut être réduit à un espace intérieur mais est toujours en relation avec le terrain ; elle s'appuie sur l'exemple des excursions menées par les scientifiques britanniques en Afrique à l'époque coloniale.

stations biologiques. De telles stations n'existant pas en Alaska, elle déplace les pratiques de laboratoire sur le terrain, transportant son microscope lors de ses excursions sur les glaciers.

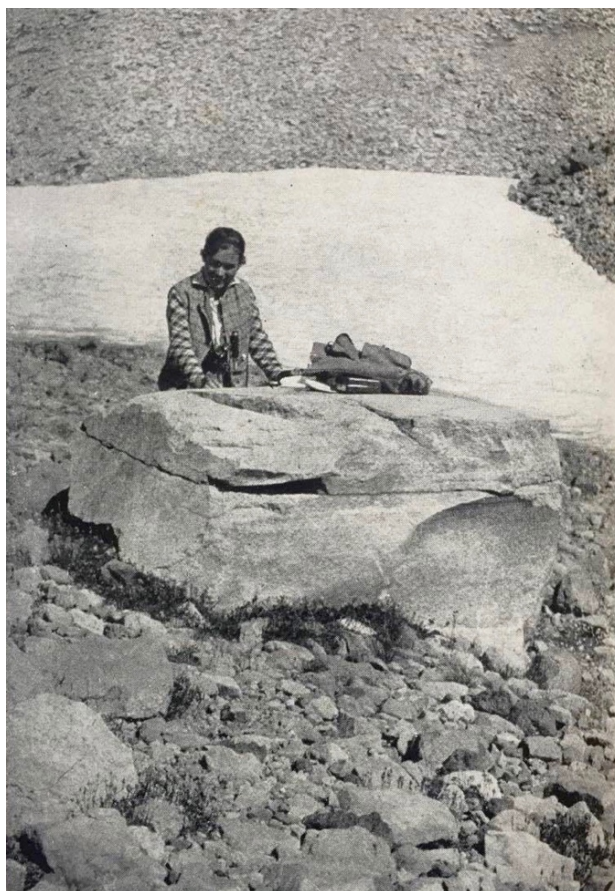


FIG. 32 – PHOTOGRAPHIE D’E. KOL : EXAMEN DU NIVEAU NIVAL SUR LES PENTES DU MONT RAINIER, WASHINGTON STATE, 1936⁷²⁹

Le cliché ci-dessus a été réalisé lors de son expédition sur les flancs du mont Rainier dans l’État de Washington, au mois de juillet 1936 ; il a été publié dans *Tiszaparttól Alaszkáig*. Kol y incarne la scientifique sur le terrain, vêtue de vêtements adaptés à ses conditions de déplacement (et que l’on peut estimer plus « masculins » que « féminins »). Le désordre apparent du massif caillouteux abrite en vérité une mise en scène très convaincante : une langue de neige occupe l’arrière-plan – Kol est venue mesurer son niveau ; la jeune femme utilise le bloc de roche, au premier plan, comme une table de travail ; une observation attentive permet de distinguer une boîte probablement destinée au prélèvement d’échantillons et un microscope. La Hongroise, discrètement souriante, prend la pose de la chercheuse penchée sur son objet. La

⁷²⁹ Kol (Erszébet), *Tiszaparttól Alaszkáig*, op. cit., p. 273.

réalisation de telles photographies est une pratique courante destinée à conforter la légitimité et la crédibilité des scientifiques au travail sur leur terrain d'étude.

De retour dans son pays, Kol envoie aux membres de l'AAUW une photographie prise dans son laboratoire. Sur ce second cliché, ci-dessous, décor et vêtements ont changé du tout au tout. Kol n'y apparaît plus en tant que biologiste de terrain, mais adopte les traits caractéristiques du (de la) scientifique tel(le) qu'on l'imagine communément. Elle pose dans son laboratoire de l'Université de Szeged, vêtue d'une blouse blanche, entourée de sa collection et s'appêtant à prendre l'un des échantillons de neige et d'algues de glace. Bien plus que des « illustrations », ces deux portraits constituent des performances visuelles, destinées à garantir à la fois l'authenticité de la botaniste en tant que scientifique de terrain et sa crédibilité en tant que biologiste de laboratoire dans un cadre universitaire. On le voit, la négociation d'une *persona* s'opère au sein même d'une discipline, les espaces en science influençant l'expression de la légitimité des scientifiques.



FIG. 33 – PORTRAIT D'E. KOL DANS SON LABORATOIRE DE BIOLOGIE DE L'UNIVERSITE DE SZEGED, HONGRIE, VERS 1937⁷³⁰

⁷³⁰ Archives AAUW, Fellows' files, Box 441, « Kol, Erzsébet ». Photographies.

Tout en adoptant le code par excellence du laboratoire – le port de la longue blouse blanche –, un détail sur le second cliché mérite d’être souligné : Kol porte une paire de souliers vernis à talons et ouverts sur le dessus. Ce détail lui a-t-il échappé au moment de la photographie ? Du moins a-t-elle choisi en toute connaissance de cause d’envoyer ce portrait à ses consœurs américaines. Ces souliers suffisent à indiquer l’expression d’une féminité ayant conquis l’espace culturel masculin du laboratoire. Et invitent à scruter la manière dont Kol a négocié l’expression de cette féminité dans différents contextes culturels.

2.2. UNE FEMME SUR UN TERRAIN D’HOMME : CONFLITS ET STRATEGIES

Les espaces en science, dans le laboratoire comme sur le terrain, sont des espaces historiquement et culturellement genrés, du fait de leur étroite association avec des compétences et des vertus spécifiques qui font appel à une certaine idée de la masculinité et de la virilité⁷³¹. Le *genre* du terrain a été souligné par Robert Kohler dans son étude de la place des femmes au sein des excursions biologiques entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle⁷³². Lorsque les femmes prennent part à de telles expéditions, c’est en tant qu’épouses, filles ou assistantes de biologistes ; elles peuvent procéder à la collection de spécimens ou à la réalisation de croquis, et même cosigner des articles scientifiques. Mais l’observation de terrain s’érige de plus en plus comme une carrière scientifique en tant que telle, répondant à une *persona* toute masculine, et cela a pour conséquence de reléguer les femmes – mais aussi les hommes dépourvus de formation officielle – dans une position d’amateurs.

Le degré de masculinité attaché au terrain scientifique, cependant, a présenté de fortes variations. Dans la première moitié du XX^e siècle, les franges du monde civilisé et la nature sauvage, à l’instar des pôles, nécessitent aux yeux des contemporains des qualités spécifiques qu’incarne l’idéal masculin du naturaliste-explorateur. Alors que le laboratoire est associé à un idéal d’effacement de soi, dans le but de produire un savoir objectif, quasi désincarné (la blouse blanche), la corporalité des expériences individuelles occupe alors une place cruciale dans la *persona* des scientifiques professionnels sur le terrain. La force, l’endurance, l’inconfort physique et la souffrance, mais aussi la solitude, la privation, l’expérience des limites, sont autant

⁷³¹ De Bont (Raf), « The Explorer and the Documentalist », in Jeroen von Dongen et Herman Paul (dir.), *Epistemic Virtues in the Sciences and Humanities*, op. cit., p. 129-147.

⁷³² Kohler (Robert E.), *All Creatures. Naturalists, Collectors, and Biodiversity, 1850-1950*, Princeton, Princeton University Press, 2006, p. 215.

d'éléments qui garantissant leur légitimité et leur crédibilité⁷³³. L'adoption du répertoire de l'explorateur par les scientifiques est courante ; l'exploration devient une « métaphore pour toute investigation scientifique », sur les plans scientifique, mais également physique et émotionnel⁷³⁴. Les explorateurs américains de l'Arctique, bravant les dangers au péril de leur vie, offrent l'une des incarnations de cet idéal masculin, parmi les plus populaires de la période⁷³⁵. Il y a mieux, comme le fait remarquer Robinson : en tant qu'écrivaines et lectrices férues de ce type de récit, les femmes « ont façonné les idées et les pratiques des explorations viriles », contribuant à façonner l'image de ces explorateurs scientifiques héroïques, au mode de vie aventureux et spartiate⁷³⁶. Ainsi, sous la plume de la poétesse Elsa Barker, le scientifique Robert Peary (1856-1920) en vient-il à incarner l'idéal de l'explorateur, ce héros viril et tout en muscles parti se confronter à l'une des régions les plus extrêmes et encore jamais conquise que représente alors le pôle Nord⁷³⁷.

Du fait même de la nature extrême du domaine de recherche de Kol, il est intéressant d'étudier la manière dont la botaniste hongroise négocie son identité à la fois en tant que femme et en tant qu'exploratrice dans un champ aussi fortement genré. Nous l'avons vu au point précédent, elle adopte une prose plutôt sèche dans ses publications scientifiques, en privilégiant ses recherches et ses résultats bien plus que les aspects plus sensationnels de son expédition. Dans son livre autobiographique *Tiszaparttól Alaszkáig* et dans ses rapports, en revanche, elle déploie des stratégies narratives assez différentes, en recourant à des motifs caractéristiques du récit d'exploration.

Le caractère remarquable de son ouvrage réside en ce qu'il met en scène une héroïne scientifique. La botaniste y déploie une prose lyrique – les titres de chapitres sont souvent poétiques et imagés – et un contenu qui se veut à la fois éducatif et scientifique. À travers ses explications sur les algues nivales et glaciaires et son évocation des premières personnes qui les ont observées, elle revendique l'héritage de ces scientifique-explorateurs et s'inscrit de ce fait dans leur lignée. Elle cite entre autres le

⁷³³ Herzog (Rebecca M.), *Suffering for Science...*, *op. cit.*, p. 71.

⁷³⁴ *Ibid.*

⁷³⁵ Robinson (Michael), « Manliness and Exploration : The Discovery of the North Pole », *Osiris*, vol. 30, 2015, p. 89-109.

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 100-101.

⁷³⁷ Elsa Barker, « The Frozen Grail », *New York Times*, 7 juillet 1908, repris dans son recueil paru sous le même titre à New York en 1910 ; Id., « The Discovery of the North Pole », *Hampton's Magazine*, mars 1910.

Norvégien Wille, qui est premier à mener des expériences sur la neige rouge, à l'aide d'un microscope emporté dans son sac à dos, une pratique qu'elle adopte également. Rappelant que la neige verte est un phénomène naturel très rare, découvert par le botaniste français Charles Frédéric Martins et le géologue et physicien Auguste Bravais lors de leur expédition au Spitzberg en 1938, elle s'inscrit dans ce panthéon de spécialistes, en devenant l'une des rares personnes à avoir observé ce phénomène⁷³⁸.

En mettant en avant l'aspect sommaire, parfois périlleux, de son parcours à travers l'Amérique du Nord, et plus particulièrement sa visite aux confins du monde, en Alaska, la botaniste ne manque pas de s'approprier les codes de l'explorateur aventurier, un répertoire tout masculin. La description de la traversée en bateau de Seattle à l'Alaska, longeant l'île de Vancouver dans un épais brouillard, contribue à donner une atmosphère épique à son expédition. L'intérieur de l'Alaska est dépeint comme un « territoire inhabité à travers lequel le bus ou la voiture roulent pendant des heures et des heures sans rencontrer aucun signe de civilisation, exception faite de rares relais routiers, d'élevages de renards ou de villages indiens⁷³⁹ ». La description du trajet vise également à traduire la dangerosité de l'expédition :

La route traverse une immense vallée entourée de sommets enneigés. On y trouve de grandes rivières glaciaires et des troupeaux de caribous. À intervalles réguliers, des ponts de bois, sans murs ni rambarde et nécessitant de sérieuses réparations, franchissent ces rivières glaciaires. Au bout du pont, un panneau apparaît avec les mots « Ce pont n'est pas sûr »⁷⁴⁰.

Si le caractère aventureux du voyage est souligné, conformément au genre du récit d'exploration scientifique, les références explicites à l'expérience physique et émotionnelle sont remarquablement absentes. Le registre épique qui dépeint les corps héroïques et virils des explorateurs partant à la conquête d'une nature décrite, elle, par des attributs féminins, ne se retrouve pas dans *Tiszaparttól Alaszkáig*. Quelque physiquement présente qu'elle soit sur le terrain, Kol semble dissimuler son existence corporelle, de manière à dépasser les préjugés et à s'approprier des idéaux et répertoires scientifiques et culturels traditionnellement associés à une certaine forme de virilité.

⁷³⁸ Kol (Erszébet), *Tiszaparttól Alaszkáig*, *op. cit.*, p. 90-92.

⁷³⁹ Archives AAUW, Fellows' files, Box 441, « Kol, Erszébet », Fellowship report, 1936 : « The way through the interior of Alaska crosses uninhabited territory. The bus or car runs for hours and hours without passing any sign of civilization except an occasional road-house or fox-farm or Indian village ».

⁷⁴⁰ *Ibid.*, p. 4 : « It [the road] passes through an immense valley surrounded by snow-covered peaks. Great glaciers rivers and herds of caribou are to be found in this valley. These glacier rivers are crossed at intervals by wooden bridges without any wall or railing and badly in need of repair. At the end of the bridge there is a sign to be seen with the words, "This bridge is unsafe" ».

Pour autant, la dimension genrée est loin d'être absente de son récit. Plusieurs anecdotes visent à pointer du doigt, toujours avec une forme de dérision, les discriminations qu'elle endure, liées à son sexe et aux stéréotypes de genre qui prévalent dans le domaine scientifique. Alors qu'elle prépare son expédition en Alaska depuis les quartiers généraux de l'AAUW à Washington D.C., les réactions de certains des chercheurs de la *Smithsonian Institution* accusent des positions genrées caractéristiques. Aleš Hrdlička, anthropologue tchèque et premier conservateur du Musée d'histoire naturelle de l'institution, la décourage ainsi fortement d'aller en Alaska. Rentrant lui-même d'une expédition dans le territoire le plus septentrional des États-Unis, il décrit l'endroit comme terriblement hostile et infesté de moustiques, un endroit dont elle n'allait probablement revenir « qu'à peine en vie » ; ce à quoi elle aurait répondu ; « Nous ne le saurons qu'une fois que j'y serai allée⁷⁴¹ ». On notera qu'elle n'a pas craint de publier cet échange, dont ses lecteurs pouvaient mesurer l'aspect à la fois ironique et « pédagogique ».

Les allusions aux moustiques, aux bêtes sauvages, ou à toutes sortes de conditions extrêmes, sont un lieu commun dans la littérature d'exploration, par lesquelles est souligné le caractère héroïque ou spartiate de ceux qui osent s'aventurer sur des terres inhospitalières. Du fait de leur fragilité supposée, les femmes sont perçues comme physiquement inadaptées à de telles conditions, ce que présuppose évidemment l'avertissement de Hrdlička. La rencontre de Kol avec les responsables du service des Parcs nationaux américains est également révélatrice de préjugés tenaces quant à la possibilité pour des femmes d'aller sur le terrain. Dans la citation reproduite en exergue du chapitre, la présence d'une femme dans un milieu d'hommes (les cabines des Rangers) leur apparaît comme totalement incongrue. En revendiquant son identité de (femme) *universitaire* et en soulignant ce second terme, la botaniste entend bien marquer que c'est son « deuxième » corps qui doit être pris en compte : non pas son corps physique de femme, mais son corps symbolique, asexué, de scientifique.

Ses deux portraits présentés un peu plus haut : sur le terrain « extrême » puis dans l'ordonnancement de son laboratoire hongrois, constituent une expression de la conquête de l'espace et des pratiques scientifiques masculines par une femme. L'importance qu'elle semble accorder à ces portraits – qu'elle les inclue dans ses articles scientifiques, dans son récit de voyage ou qu'elle les utilise en forme de

⁷⁴¹ Kol (Erszébet), *Tiszaparttól Alaszkáig*, op. cit., p. 17.

publicité personnelle en les envoyant à différentes institutions - confère une dimension performative à ces clichés⁷⁴². L'espace dans lequel ils ont été réalisés, la posture, la gestuelle ou encore l'habillement sont des éléments qui véhiculent une forme de crédibilité et de légitimité scientifiques, déclinées au féminin. L'utilisation d'*artefacts* contribue également à affirmer cette identité scientifique, comme sur le portrait ci-dessous :



FIG. 34 – ERZSEBET KOL TRAVAILLANT A L'UNIVERSITE D'ANN ARBOR, 1936. PORTRAIT REALISE PAR RANDOLPH TAYLOR⁷⁴³

Ce cliché est réalisé par Randolph Taylor lors du séjour d'Erzsébet Kol à Ann Arbor au printemps 1936. Kol occupe alors un bureau dans le département de botanique de l'université où elle étudie, sous la supervision de Taylor, la collection d'algues de ce dernier.

Contrairement aux deux autres portraits, cette photographie ne semble pas avoir été utilisée à des fins publiques. La botaniste est assise à un bureau recouvert de papiers et de notes, sa main droite reposant sur un microscope qui semble, ici, disposé comme un

⁷⁴² Kol envoie deux portraits d'elle-même pris dans son laboratoire de Szeged à l'AAUW, comme celui étudié plus haut.

⁷⁴³ Photographie reproduite dans Wynne (Michael, J.), « Erzsébet Kol », *op. cit.*

élément de décor, puisque l'on se trouve plutôt dans une bibliothèque que dans un laboratoire. C'est que le microscope renvoie par excellence au biologiste professionnel : la mise en scène de scientifiques utilisant ou placés à proximité d'un microscope s'est imposée de plus en plus nettement au tournant du XX^e siècle, rendant compte du tournant expérimental – que symbolise le microscope – dans de nombreuses sciences, dont la botanique. L'historien Boris Jardine y a insisté :

Le microscope est l'un des outils véritablement emblématiques de la science. L'image familière du « scientifique au travail » donne à voir de manière inévitable une blouse de laboratoire blanche (évoquant l'autorité désintéressée) et un microscope sur le plan de travail : un signe de diligence, de contrôle de la nature, d'accès aux mondes cachés⁷⁴⁴.

Contrairement au portrait de Kol pris dans son laboratoire, où elle est représentée avec cette blouse blanche, elle arbore ici une blouse toute féminine, dont les motifs et les broderies évoquent directement la Hongrie. Ce dernier élément invite à réfléchir à la manière dont la boursière internationale a négocié son identité, au croisement de différents contextes nationaux.

2.3. INTERNATIONALITE ET EXPERTISE

Alors que la diffusion du répertoire du boursier-ambassadeur par les organismes de financement de la recherche s'accélère dans l'entre-deux-guerres, répondant à l'esprit internationaliste de l'époque, les femmes diplômées investissent elles aussi ce répertoire⁷⁴⁵. La boursière idéale, telle qu'elle est définie par les responsables du programme de bourse de la FIFDU, s'apparente déjà aux « Merchants of Light » chers à Caroline Spurgeon. Peut-être plus que la figure de l'ambassadeur, la notion de *go-between* ou passeur culturel permet de mettre l'accent sur le rôle central des acteurs dans les processus de transfert culturel, mais également de réfléchir sur « l'interaction entre les figures mobiles et les cultures qu'elles rencontrent » et d'examiner « les négociations, modulations et reconfigurations qui résultent de ce processus⁷⁴⁶ ». Répandue en sciences sociales, cette notion est depuis quelques années également mobilisée par les historiens des sciences, et peut s'avérer utile pour étudier la manière

⁷⁴⁴ Jardine (Boris), « Microscopes », in Bernard, *A Companion to the History of Science*, *op. cit.*, p. 515 : « The microscope is one of the truly emblematic tools of science. The familiar image of the “scientist at work” will inevitably feature a white lab coat (conveying disinterested authority), and a microscope on the lab bench : a sign of diligence, of control over nature, and access to hidden worlds ».

⁷⁴⁵ Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « “Fit to Travel”... », *op. cit.*, p. 127-128.

⁷⁴⁶ Raj (Kapil), « Go-Betweens, Travelers, and Cultural Translators », in Bernard Lightman (dir.), *A Companion to the History of Science*, *op. cit.*, p. 43.

dont se façonnent des *personae* scientifiques au gré des rencontres interculturelles (ou *cultural encounters*). En demeurant pendant une période relativement longue à l'étranger, les boursiers deviennent des acteurs ou rouages essentiels à l'entente et à la collaboration internationales, à même de dépasser les barrières culturelles. Alors que les rapports de bourses laissent relativement peu de place à l'expression personnelle de la boursière sur son expérience, l'ouvrage *Tiszaparttól Alaszkáig* a conduit Kol à mettre en lumière son positionnement en tant que passeuse et traductrice culturelle, ici entre la Hongrie et le continent nord-américain.

Les contacts et échanges internationaux ont une influence directe sur la perception que boursiers et boursières se font d'eux(elles)-mêmes. Comme le note justement Michael Barany, les voyages et circulations altèrent l'identité d'une personne qui loin de rester « singulière et cohérente » doit négocier et déployer de multiples visages en fonction de différents contextes nationaux ou/et institutionnel⁷⁴⁷. En tant qu'étrangères et en tant que femmes dans un monde encore masculin, les boursières sont confrontées à une double altérité. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, leur statut d'étrangère a pu créer des opportunités inédites pour des scientifiques qui, destinées à rentrer dans leur pays à la fin de leur bourse, n'apparaissent pas comme des concurrentes directes sur le marché du travail du pays d'accueil. En outre, et précisément parce qu'étrangère, Kol est considérée comme une figure d'exception et a reçu à plusieurs reprises des traitements de faveur qui visaient à faciliter et à rentabiliser son séjour sur le sol américain. Le principe fondamental soutenu par les organismes de financement des bourses, FIFDU comme Fondation Rockefeller, repose sur l'idée de circulation, donc de séjour temporaire, et non d'immigration durable⁷⁴⁸. L'expérience de l'internationalité s'inscrit dans un but précis : amener les bénéficiaires des bourses à mettre à profit leur expérience, en retour, au service de leur pays. Kol, dans son récit, n'hésite pas à souligner son expertise internationale dans l'avancement scientifique de la Hongrie. Sa nouvelle stature internationale lui permet non seulement de diffuser ce qui se fait aux États-Unis mais aussi de porter un regard neuf sur son propre pays, en adoptant une position réflexive grâce au recul acquis lors de son séjour à l'étranger. On peut même avancer que les remarques et propositions qui vont être évoquées dans un

⁷⁴⁷ Barany (Michael), « The Officer's Three names : the Formal, Familiar and Bureaucratic in the Transnational History of Scientific Fellowships », in John Krige (dir.), *How Knowledge Moves. Writing the Transnational History of Science and Technology*, Chicago & Londres, The University of Chicago Press, 2019, p. 276.

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p. 265.

instant témoignent d'une sorte d'audace tranquille avec laquelle elle adopte une position d'intellectuelle publique dans son pays.

Un exemple caractéristique est le passage qu'elle consacre, dans son avant-propos, à la nécessité d'avoir des Parcs nationaux : ils servent à la fois à protéger la « nature originelle » et à « assurer sa postérité », tout en éduquant le peuple et en renforçant en son sein, à travers les beautés naturelles du pays, un sentiment national d'appartenance et de fierté⁷⁴⁹. Le fonctionnement des universités américaines lui a fait également une forte impression, en particulier le recours aux stations biologiques. Aux États-Unis, il est courant pour les étudiants en biologie et en botanique de passer quelque temps dans ces stations attachées à leur université, et cela est d'autant plus important pour leur éducation scientifique que, note-t-elle, « il n'est pas possible de comprendre la vie animale et végétale dans les salles de classes⁷⁵⁰ ». L'observation de la nature, des êtres vivants dans leur habitat naturel, va « marquer leur mémoire » de manière bien plus durable que la présentation de spécimens séchés ou empaillés. Forte de ces observations, Kol milite pour l'adoption d'un système similaire en Hongrie : « Nos universités nationales auraient également besoin de nombreuses stations biologiques pour que leurs étudiants puissent se familiariser davantage avec la flore et la faune qui les entourent⁷⁵¹ ». S'appuyant sur des exemples de stations biologiques construites en bois ou ne fonctionnant que durant l'été aux États-Unis et dans certains pays d'Europe, elle souligne que la réalisation de telles stations ne dépend pas seulement des ressources financières ou de difficultés d'ordre pratique, mais d'un manque général de volonté.

Les remarques de Kol ne se limitent pas au domaine de la science et de l'enseignement, mais couvrent d'autres aspects de la société et des coutumes américaines. L'organisation du travail, la concurrence sur le lieu de travail, la relation entre les étudiants et le professeur ou encore l'impact de l'électroménager dans la vie des femmes américaines sont mentionnés à travers les pages. Ses rencontres avec les populations afro-américaines et les peuples indiens autochtones lui font grande impression et elle se livre à plusieurs reprises à une étude quasi ethnologique et ethnographique de ces groupes « peu habituels pour l'œil européen⁷⁵² ».

⁷⁴⁹ Kol (Erszébet), *Tiszaparttól Alaszkáig, op. cit.*, p. VI.

⁷⁵⁰ *Ibid.*, p. 37.

⁷⁵¹ *Ibidem*, p. 40.

⁷⁵² *Ibidem*, p. 43.

L'ensemble traduit bien le rôle de passeuse culturelle ou de traductrice, au sens linguistique mais aussi social ou national, que sont amenées à jouer les boursières entre leur pays natal et le pays d'accueil. Comme l'écrivait déjà la directrice générale de l'AAUW, Kathryn McHale, au directeur de la *Smithsonian Institution*, Charles Greesley Abbot, en 1936, le supplément de bourse qui pourrait être accordé à Kol « contribuera grandement non seulement au développement des connaissances scientifiques mais aussi à l'établissement de meilleures relations internationales⁷⁵³ ». Par son ouvrage, Kol vise précisément à favoriser une forme de dialogue entre son peuple et ceux d'Amérique du Nord. Son rôle de passeuse n'est pas à sens unique : si elle rapporte des objets d'arts du continent américain dans le but d'enrichir les collections des musées Hongrois, elle envoie également des objets représentant son pays, afin de diffuser la culture hongroise auprès d'Américains. Sur le chemin du retour, elle envoie au Dr Abbot une « broderie hongroise » provenant de la ville de Mezökövesd, et se promet de lui procurer, une fois de retour en Hongrie, « quelques objets hongrois pour son musée si cela [l']intéresse⁷⁵⁴ ».

Il faut se garder, toutefois, d'une lecture naïve qui présupposerait que les circulations internationales permettent de transcender les différences culturelles et nationales. La botaniste se présente elle-même comme une « représentante de la Hongrie⁷⁵⁵ ». Son ton nationaliste est noté par les membres de comité des bourses de l'AAUW. « Au siège nous recevons des cartes de vœux du Dr. Kol qui sont toujours empreintes de sentiments nationalistes. Parfois, elle envoie des cartes postales comprenant des cartes colorées montrant les territoires perdus par la Hongrie après la dernière guerre », peut-on lire dans une note⁷⁵⁶. L'une des ces cartes de vœux a été conservées dans les archives de la Smithsonian Institution. Il n'est pas anodin qu'elle leur envoie ce type carte de vœux, ainsi qu'au Dr Abbot. On sait combien a été fort le nationalisme hongrois, blessé,

⁷⁵³ Smithsonian Institution archives, Dossier n° 14, « Grants – Kol to O'Brien ». Lettres de Kathryn McHale au Dr. Abbot, 27 avril 1936 : « Your grant will not only do a great deal for the development of scientific information but in the establishment of better international relations ».

⁷⁵⁴ *Ibid.*, Lettre d'Erzsébet Kol à Abbot, 26 octobre 1936 : « I send to you a Hungarian embroidery, one that comes from « Mozökövesd », and I hope that your will be willing to accept them. I will sent for your museum from Hungary some hungarian stuff, if it is interesting for you ».

⁷⁵⁵ Archives AAUW, Fellows' files, Box 441, « Kol, Erzsébet ». « Rapport 1938 », p. 6 : « I was most touched by their courtesy to me as representing Hungary and by their good will towards my country ».

⁷⁵⁶ *Ibid.*, « Notes on Dr. Kol » : « At headquarters we get Christmas cards from dr. Kol, which always carry some nationalistic sentiments. Sometimes she has sent cards with colored maps showing the territory lost by Hungary after the last war ».

irréductible, au lendemain de la Première Guerre mondiale et dans l'entre-deux-guerres : et même une jeune scientifique titulaire d'une bourse internationale, accueillie aux États-Unis, publiant désormais majoritairement en anglais, témoigne de cette blessure et de ce refus d'oublier.

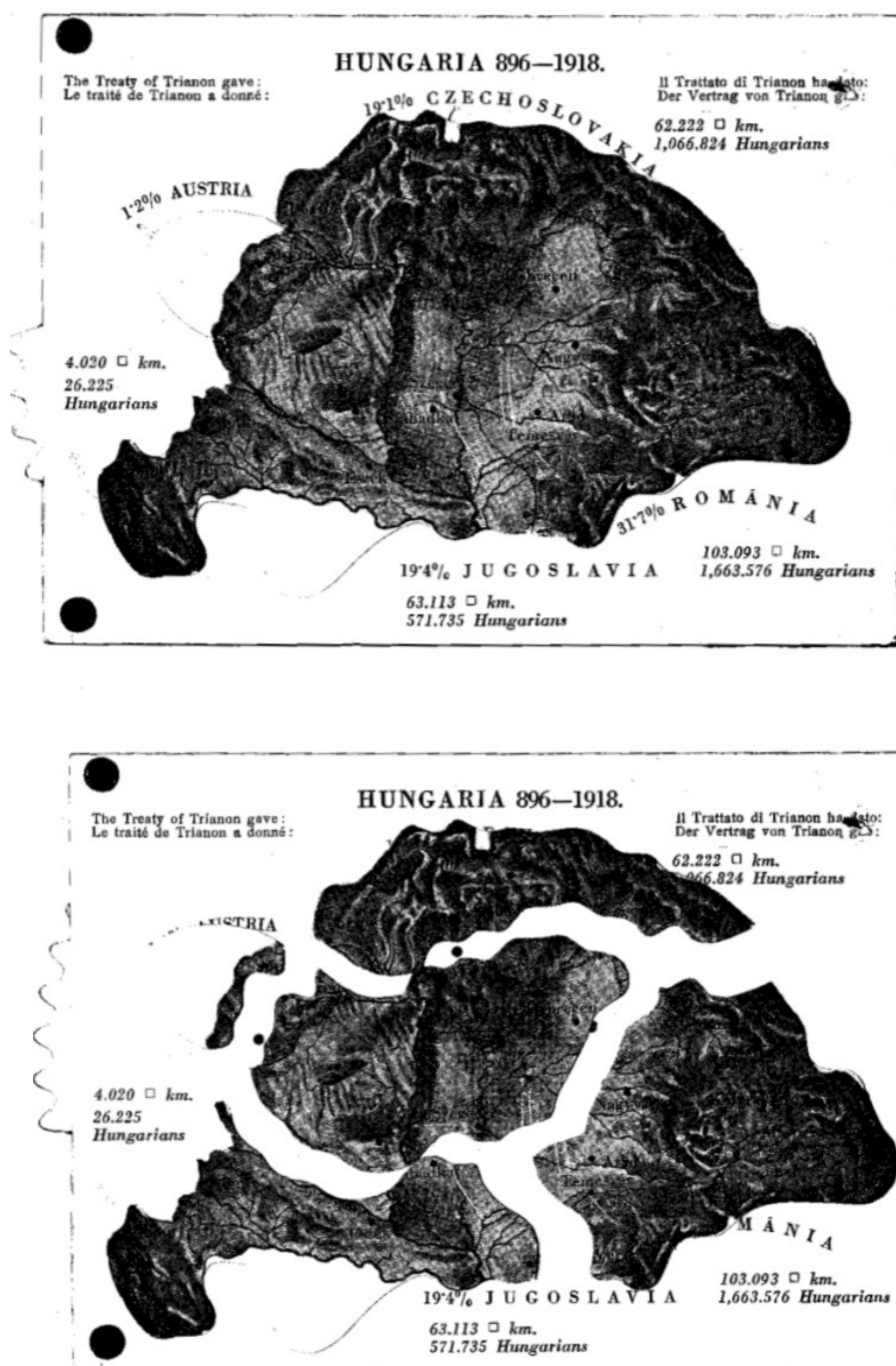


FIG. 35 – CARTE POSTALE ENVOYEE PAR KOL A LA SMITHSONIAN INSTITUTION⁷⁵⁷

⁷⁵⁷ Smithsonian Institution archives, Dossier n° 14, « Grants – Kol to O'Brien ». Carte postale (vers 1938).

3. L'ARTICULATION ENTRE UNE DESTINEE INDIVIDUELLE EXEMPLAIRE ET DES RESEAUX SCIENTIFIQUES

L'adoption d'une perspective biographique, avons-nous dit en introduction, permet de mieux appréhender la manière dont les bénéficiaires se servent de leur bourse et exploitent leur expérience à l'étranger pour construire leur carrière scientifique et universitaire. Mais le cas d'une Erzsébet Kol illustre plus qu'une trajectoire individuelle. À l'articulation entre l'intime et le collectif, il s'agit, dans ce dernier point, de replacer son parcours dans une stratégie de groupe afin de mesurer sa qualité d'agent dans la valorisation des femmes scientifiques. Boursière de la FIFDU, elle fait bien partie d'une dynamique collective construite et s'intègre dans ce processus de manière consciente, comme en témoigne la publication de *Tiszaparttól Alaszkáig*. Son parcours met en évidence la manière dont les individus et les institutions scientifiques s'influencent mutuellement.

3.1. FEMMES EN RESEAUX, RESEAUX DE BOURSIERES

La lampe de l'amitié et de la connaissance, symbole adopté par la FIFDU lors du congrès d'Oslo en 1924, est entourée d'une chaîne composée de maillons. Ces chaînons ne représentent pas seulement les associations nationales affiliées à la FIFDU, mais symbolisent aussi les liens plus personnels qui se tissent entre individus. En forgeant des contacts et tissant des amitiés avec les membres américaines mais aussi avec les autres boursières, Kol devient elle-même un maillon au sein de ce réseau de femmes universitaires. L'expérience de la botaniste hongroise et ses divers témoignages mettent en lumière l'installation de réseaux féminins et leur importance dans le parcours et les stratégies d'un individu. On sait, en effet, qu'une crédibilité et une légitimité scientifiques se construisent non seulement en fonction de la réputation personnelle du (de la) chercheur(se), mais également « de la réputation de la plateforme depuis laquelle elle ou il s'exprime, de la notoriété de ses amis et alliés, y compris leur réputation et leur pouvoir personnels⁷⁵⁸ ».

Tout au long de son séjour en Amérique du Nord, Kol a pu compter sur le soutien et la réputation des membres de l'AAUW. Nous l'avons vu prise en charge par la présidente de la section new-yorkaise à son arrivée sur le continent ; Virginia Gildersleeve lui ouvre les portes du *Barnard College* et met à sa disposition une chambre dans le foyer d'étudiantes adjacent. La publication dans le journal de

⁷⁵⁸ Shapin, Steven, « Cordelia's Love... », repris dans Id., *Never pure. Historical Studies of Science...*, op. cit., p. 44.

l'organisation américaine de l'itinéraire suivi par Kol au cours de ses six mois de voyage permet aux *university women* d'assister la botaniste à chacune de ses étapes. Cette assistance n'est pas seulement matérielle, mais recouvre une dimension sociale et morale. L'entreprise d'un voyage en solitaire, parfois à l'autre bout du monde, dans une culture différente du pays d'origine, peut s'avérer difficile mentalement. La solitude qui guette peut considérer un facteur fragilisant pour ces voyageuses, bien que cette autre réalité du voyage demeure largement éludée dans les rapports soumis par les boursières. Conscientes de cet aspect, les membres des sections locales de l'AAUW cherchent à apporter un soutien à ces voyageuses transatlantiques, en les intégrant notamment dans une sociabilité féminine et scientifique. « Mme Tryon rencontre le Dr Kol à la gare aujourd'hui », écrit Mary Smith, secrétaire du comité d'attribution des bourses de l'AAUW à Miss Maltby,

[Elle] l'emmènera au club pour la présenter aux différentes membres de l'équipe. Nous l'aiderons de toutes les façons possibles. Nous avons supposé d'après les lettres qu'elle nous avait écrites qu'elle était plutôt timide, et nous avons essayé de prendre des dispositions spéciales pour elle afin qu'elle puisse tirer le plus de profit possible de son travail et de son voyage⁷⁵⁹.

Cette sociabilité est mise en valeur dans le récit de Kol, qui relate les réunions et les événements organisés par les membres de l'AAUW, mais aussi les rencontres avec les étudiantes et les chercheuses dans les différentes universités où elle séjourne. Lors de son étape à Ann Arbor, les chercheuses travaillant dans l'institut biologique dirigé par le professeur Taylor organisent ainsi un pique-nique en son honneur⁷⁶⁰. Avant de rentrer définitivement en Hongrie à la fin de l'automne 1936, la botaniste fait escale à Londres, où elle séjourne quelques semaines afin de pouvoir étudier et comparer les spécimens d'algues nivales et glaciaires qu'elle a collectés avec ceux qui sont conservés dans les collections des musées naturalistes de la capitale anglaise. Tout comme les membres de l'AAUW, celles de la *British Federation of University Women* facilitent son séjour en mettant à sa disposition une chambre à *Crosby Hall*, l'un des foyers internationaux de la FIFDU.

⁷⁵⁹ AAUW, 441 « Erszébet Kol », lettre de Smith à Maltby, 15 avril 1936 : « Mrs Tryon is meeting Dr Kol at the station today, and will bring her to the club and introduce her to the different members of the staff. We will assist her in any way we can. We assumed from the letters she had written to us that she was rather timid, and have tried to make special arrangements for her so that she will get as much out of her work and her trip as possible ».

⁷⁶⁰ Kol (Erszébet), *Tiszaparttól Alaszkáig*, op. cit., p. 33.

Kol y fait la connaissance de deux autres boursières, également botanistes et spécialisées dans l'étude des algues. « Trois des fenêtres [de Crosby Hall] étaient ornées de cultures d'algues », se rappelle la Hongroise : « dans une pièce, Miss E. Flint de Nouvelle-Zélande travaillait et dans une autre, Miss M. A. Pocock du Cap, en Afrique, et dans la troisième, moi-même⁷⁶¹ ». Les deux botanistes en question, spécialistes respectivement des algues marines et des algues d'eau douce, méritent de retenir l'attention. Elles ont obtenu toutes deux une bourse *Residential Crosby Hall* pour l'année 1936-1937. Cette subvention se présente, dans leur cas, comme une alternative à la suite de l'échec de leurs candidatures à l'une des bourses internationales allouées par la FIFDU. Mary Agard Pocock a candidaté à deux reprises, la première fois en 1934, à l'âge de 48 ans, puis en 1935⁷⁶², mais elle n'a pas été retenue, ses travaux ayant été jugés sans grande originalité, surtout au regard des autres postulantes en botanique, au profil jugé plus prometteur⁷⁶³. Quant à Elizabeth Flint, sa candidature à la bourse *AAUW Crusade* de 1937 n'a pas plus été retenue, dans la mesure où la Néo-Zélandaise, âgée de 28 ans, n'avait quasiment pas de publications scientifiques à son actif et n'avait pas même, pour l'heure, obtenu son doctorat⁷⁶⁴. La subvention de la *British Federation of University Women*, plus modeste et moins élitiste, leur a du moins permis de passer quelques mois à Londres et d'étudier dans des institutions scientifiques reconnues.

Ayant soutenu son master en 1936 sur la périodicité du phytoplancton dans les lacs en Nouvelle-Zélande, Flint entreprend ses recherches de doctorat sous la supervision du professeur Fritsch au *Queen Mary College* de Londres. Peu de sources existent sur sa période anglaise, mais il semble bien que la bourse lui ait permis de s'installer à Londres et de commencer ses études écologiques sur le phytoplancton du réservoir de la ville, sur le site de Barn Elms, alors confronté à une prolifération d'algues ; études qui allaient aboutir à sa thèse de doctorat, soutenue en 1940⁷⁶⁵. Le cliché reproduit ci-dessous n'est pas sans évoquer celui de Kol dans son champ de neige, et même les

⁷⁶¹ Archives AAUW, Fellows' files, Box 441, « Kol, Erzsébet ». Première version (avec correction) du rapport final : « During my stay, three of the windows were decorated with Algae culture. In one room Miss E. Flint of New Zealand was working and in another Miss M. A. Pocock of Cape Town, Africa, and in the third, myself ».

⁷⁶² Jacot Guillarmod (A.), « Obituary, Mary Agard Pocock (1886-1977) », *Phycologia*, vol. 17, n° 4, 1978, p. 440-445 ; Wynne, (Michael J), « Mary Agard Pocock », *Phycological Newsletter*, vol. 30, n° 3, 1994.

⁷⁶³ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, 1934, 1935.

⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 106.

⁷⁶⁵ Broady (Paul A.), Novis (Philip M.), Parsons (Murray J.), « A Tribute to Dr Elizabeth Flint, Phycologist, in her 101st Birthday », *Phycologia*, vol. 1949, n° 4, 2010, p. 307-308.

tableaux peints de présidentes de la FIFDU, que nous évoquerons plus loin : sous les aspects d'une photographie prise « au débotté », « naturelle », mais en vérité très construite, la jeune scientifique tient dans ses mains, et montre, des ustensiles qui ne sont pas ceux d'un simple pêcheur, mais bien d'une chercheuse en train de recueillir des échantillons sur le terrain. De manière plus implicite, sa position face à l'homme en train de ramer (et qui ose regarder l'objectif, contrairement à elle) renvoie à deux postures aux sens très différents, la seconde subvertissant la première : l'une, traditionnelle, voire « romantique », serait celle de la promenade en barque, très genrée (il rame, elle se laisse conduire) ; l'autre, ici en jeu, est celle d'une domination intellectuelle et sociale, au bénéfice de la femme : à elle l'activité scientifique noble, peut-être énigmatique au commun des mortels, à lui le simple exercice physique salarié.



FIG. 36 – ELIZABETH FLINT COLLECTANT DES SPECIMENS D'ALGUES LORS DE SES RECHERCHES DE TERRAIN DANS LE RESERVOIR BARN ELMS, 1938⁷⁶⁶

⁷⁶⁶*Ibid.*, p. 307.

Le rapport de bourse rédigé par Mary Pocock a par chance été conservé dans les archives de la *British Federation of University Women* et offre nombre de détails quant à son séjour scientifique en Angleterre⁷⁶⁷. En attendant de pouvoir entamer ses recherches sur le terrain sur les Volvox, un groupe spécifique d'algues d'eau douce, la botaniste sud-africaine met à profit sa présence à Londres pour compléter et achever ses travaux antérieurs en Afrique. Sous la direction du même professeur Fritsh, elle travaille sur des problèmes concernant les algues, et peut enfin accéder à « la littérature obligatoire qui n'était pas accessible en Afrique du Sud ». Vers Pâques 1936, la chercheuse démarre son observation sur les algues d'eau douce d'Angleterre, collectant des spécimens dans différentes régions et visitant la station biologique de Wray Castle. Durant l'été, elle se rend sur le continent, traverse en voiture l'Allemagne, la Tchécoslovaquie et l'URSS ; elle va à la rencontre des botanistes, collecte des échantillons d'algues, et se rend au congrès de la FIFDU de Cracovie.

Sans rentrer plus en détail dans les parcours de ces deux botanistes, on retrouve des éléments similaires à la carrière scientifique de Kol et plus généralement des biologistes de l'époque. Les pratiques de terrain sont étroitement associées à celles de laboratoire, les explorations se mènent sur deux continents, les bourses s'avèrent cruciales dans l'accès aux ressources scientifiques. Leurs trajectoires, toutefois, portent les stigmates du genre et de leur époque, contrairement à celle de Kol (faut-il y voir une forme de traduction de la hiérarchie implicite entre les bourses conquises de part et d'autre ?). Les deux chercheuses cumulent des emplois d'assistantes à l'université, et il faut attendre les années 1950 pour que Mary Agard Pocock soit nommée directrice du département de botanique à l'université de Rhodes, en Afrique du Sud. La chercheuse y joue un rôle important, participant à l'établissement d'un *herbarium* composé en partie par les nombreuses collections qu'elle a rassemblées et rapportées de ses diverses expéditions⁷⁶⁸. A la même période, Flint, ayant jusque-là accumulé les charges de cours en Angleterre et en Nouvelle-Zélande, obtient un emploi permanent au département de la recherche scientifique et industrielle de Nouvelle-Zélande, puis au *Landcare Research*, un institut de recherche néo-zélandais spécialisé dans les ressources naturelles et l'environnement.

⁷⁶⁷ BFUW archives, 5FBW/04/16, Mary Pocock : « Report on work done during the tenure of the Crosby hall Residential Fellowship, 1935-1936 ».

⁷⁶⁸ Jacot Guillarmod (A.), « Obituary, Mary Agard Pocock », *op. cit.*, p. 441.

Tout comme pour Kol, il est difficile de mesurer exactement le rôle de la FIFDU dans leur parcours. Pocock conclut son rapport en soulignant le privilège d'avoir pu vivre à *Crosby Hall* et d'y avoir rencontré les « nombreuses membres intéressantes de la FIFDU qui se sont réunies ici des quatre coins du monde⁷⁶⁹ ». « Ce seul fait », continue-t-elle, « constitue une éducation humaniste [*liberal education*] et, en dehors de toutes les facilités offertes pour continuer mon travail sur les algues, cela aurait suffi à rendre cette année très profitable et mémorable pour moi⁷⁷⁰ ». Bien qu'elle ne mentionne pas expressément ses deux voisines de *Crosby Hall*, il est peu douteux qu'elle les ait rencontrées, à lire la phrase de la seconde, citée plus haut. Flint et Kol, par ailleurs, sont restées en contact : en 1968, elles publient ensemble un article portant sur les algues des glaces dans les îles de l'Antarctique⁷⁷¹. Et à l'image de bien d'autres boursières de la FIFDU, il semble qu'elles aient continué à œuvrer pour l'organisation : Mary Agard Pocock, en particulier, devient la présidente de la section de Grahamstown de la branche Sud-Africaine en 1955. À sa mort, cette branche crée une bourse en son honneur pour « une étudiante, sans distinction de race, travaillant sur la botanique à l'une des universités d'Afrique du Sud⁷⁷² ».

3.2. UNE INCARNATION DES *UNIVERSITY WOMEN* ?

Kol a pour sa part assumé activement le rôle à la fois de représentante de la FIFDU et de porte-parole des femmes universitaires. Elle met à profit *Tiszaparttól Alaszkáig* pour publiquement défendre et promouvoir sa vision du rôle et de la place des femmes scientifiques dans les sociétés modernes. Elle-même boursière, elle souligne spécialement l'importance des bourses pour les femmes scientifiques : elle le fait dans un chapitre dédié à l'histoire de l'AAUW et de la FIFDU, en mettant à l'honneur le mouvement des *university women*. L'ancienne lauréate insiste sur les multiples conséquences positives du soutien qu'offrent aux femmes scientifiques les bourses pour la recherche : cela vaut non seulement pour la personne qui en bénéficie mais aussi pour les femmes en général et pour le bien de la société dans son ensemble, car le niveau

⁷⁶⁹ BFUW Archives, 5FBW/04/16, Mary Pocock, « Report on work done during the tenure of the Crosby hall Residential Fellowship, 1935-1936 », 29 janvier 1937 : « I have valued most highly the privilege of living in Crosby Hall for the past year and of meeting the many interesting members of the Federation who have gathered here from all quarters of the globe ».

⁷⁷⁰ *Ibid.*, « This alone is a liberal education and apart from all the facilities afforded for continuing my algal work would in itself have made this year a most profitable and memorable one for me ».

⁷⁷¹ Flint (Elizabeth), Kol (Erzsébet), « Algae in green ice from Balleny Islands, Antarctica », *New Zealand Journal of Botany*, vol. 6, n° 3, p. 249-261.

⁷⁷² Jacot Guillarmod, (A.), « Obituary, Mary Agard Pocock », *op. cit.*, p. 444.

intellectuel de la nation est ainsi rehaussé. Mobilisant des arguments de nature à la fois universelle et patriotique, la chercheuse appelle les pays du monde entier – et tout d’abord la Hongrie – à participer au financement de bourses, de manière à donner la possibilité à plus de femmes de terminer leurs études ou leurs travaux de recherche⁷⁷³. Alors qu’elle a également obtenu une aide financière de la part de la *Smithsonian Institution*, elle choisit dans son livre de mettre en avant le programme de bourses de la FIFDU, adoptant ainsi en connaissance de cause le rôle de porte-parole de l’organisation.

De manière générale, Kol utilise son ouvrage pour se mettre en scène comme un exemple pour les femmes scientifiques. Elle rapporte des anecdotes ou des souvenirs qui s’inscrivent dans une stratégie rhétorique destinée à lui faire incarner un modèle de réussite scientifique au féminin. Elle rappelle ainsi les mots du doyen de l’université à son égard, alors qu’elle est invitée à une fête organisée pour les étudiants de la résidence universitaire d’Ann Arbor : il la présente comme « un exemple à suivre en tant que femme, partie seule dans un monde nouveau pour mener des recherches scientifiques indépendantes »⁷⁷⁴. Par son exemple et ses écrits, la botaniste véhicule une forme d’idéal scientifique féminin, celui-là même des boursières internationales de la FIFDU. Une note conservée dans les archives de l’AAUW et qui rapporte les propos de Kol durant son entretien avec le comité de direction de la branche américaine reflète l’ambition et l’intention assumées par la chercheuse hongroise :

Vous voyez, je dois faire une très bonne recherche. Alors les scientifiques hongrois verront qu’une femme peut vraiment être une scientifique. Alors ce sera mieux pour toutes les femmes scientifiques de mon pays⁷⁷⁵.

Tenter de mesurer le rôle effectif d’Erzsébet Kol dans la promotion et la reconnaissance des femmes au sein de la communauté scientifique et universitaire hongroise relève certes de la gageure. Son « programme » d’excellence ne s’avère pas moins intéressant pour comprendre la manière dont le processus d’exemplification dépend en partie des boursiers eux-mêmes. En se présentant comme un exemple à suivre et en tant que représentante des *university women*, Kol poursuit une stratégie à la fois personnelle et collective, défendant ses intérêts et portant ceux des membres de la

⁷⁷³ Kol (Erzsébet), *Tiszaparttól Alaszkáig*, op. cit., p. 27.

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 29.

⁷⁷⁵ Archives AAUW, Fellows’ files, Box 441, « Kol, Erzsébet », « Notes on Dr Kol » : « You see, I must make a very good study. Then the men scientists in Hungary will see that a woman can be truly a scientist. Then it will be better for all women scientists in my country ».

FIFDU et de l'ensemble des femmes scientifiques. La donner en exemple résulte et sert en même temps des stratégies collectives.

En 1937, la branche américaine publie un fascicule présentant une sélection de lauréates nationales et internationales ayant bénéficié de l'une des subventions américaines. Le nom de Kol est sur la liste. Faire partie de ce groupe trié sur le volet est un honneur en soi. Comme le signale l'avant-propos de l'ouvrage, cet échantillon de boursières vise à prouver les mérites et le succès du programme de bourses, en montrant les résultats obtenus par les boursières en termes de résultats scientifiques et de promotion de la femme dans le monde⁷⁷⁶. Une médecin mexicaine venue aux États-Unis pour se spécialiser en gynécologie au sein de la *Johns Hopkins University Medical School* en 1934, est citée en exemple car elle a « appris quelque chose qui sera utile aux femmes de [son] pays⁷⁷⁷ ». De Kol, dont il est rappelé qu'elle était, jusqu'alors une « privatdozent à l'université de Szeged, un poste sans salaire régulier, ni titularisation, ni retraite », les auteures mettent en avant l'importance des bourses dans sa carrière. « Lorsque le Dr. Kol est retournée en Hongrie, honorée par les distinctions reçues de l'AAUW et de la *Smithsonian Institution*, et possédant la meilleure collection mondiale d'algues des neiges, elle a été nommée professeure adjointe, la seule femme à occuper un poste régulier dans une faculté en Hongrie⁷⁷⁸ », peut-on lire.

De manière remarquable, sa présentation fait appel à un mélange de répertoires scientifiques semblables à celui que la boursière mobilise dans ses propres écrits. Tout en la décrivant comme une « petite personne d'allure féminine, aux yeux bruns et joyeux et au sens de l'humour agréable », le fascicule souligne le caractère aventurier de la botaniste hongroise, ce qui brouille les frontières genrées. Elle apparaît comme une exploratrice, sacrifiant son confort et sa sécurité au progrès de la science :

L'expédition a été aventureuse et ardue. Pour économiser de l'argent, le Dr Kol s'est souvent passée de guides, bien que la route ait été difficile et souvent dangereuse. Elle a escaladé les champs de neige de Pike's Peak, Independence Pass, Yellowstone Park,

⁷⁷⁶ BFUW archives, 5BFW/04/16, *AAUW Fellows*, 1937, p. 2-3.

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 23 : « ... Having learned something that will be of benefit to the women of [her] country ».

⁷⁷⁸ *Ibid.*, p. 45 : « Dr Kol was a privatdozent at the University of Szeged, a post without regular salary, or tenure, or pension. Only two other women in Hungary held such a university position. When Dr. Kol returned to Hungary, honored by awards from the AAUW and the Smithsonian Institution, and with the best collection of snow algae in the world, she was appointed assistant professor, the only woman to hold a regular faculty post in Hungary ».

Glacier National Park et Mont Rainer, et a fait des excursions au Mount McKinley Park [...] et à d'autres Parcs en Colombie Britannique⁷⁷⁹.

Le croquis qui accompagne le texte en renforce la thématique : vêtue en femme, mais de carrure presque athlétique, absolument seule dans un paysage de haute montagne, équipée d'un très long bâton de marche qui lui confère quelque dignité de guide ou de chef, la Hongroise trace sa route avec une détermination qui frappe l'observateur.



FIG. 37 – CROQUIS REPRESENTANT ERZSEBET KOL DURANT SES RECHERCHES DE TERRAIN EN AMERIQUE DU NORD, 1937⁷⁸⁰

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 41 : « The expedition was adventuresome and arduous. To save money, Dr Kol frequently dispensed with guides, although the going was difficult and often dangerous. She climbed the snow fields of Pike's Peak, Independence Pass, Yellowstone Park, Glacier National park, and Mount Rainier, and made trips to Mount McKinley Park [...] to others in British Columbia ».

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 41.

L'accent mis sur l'aspect aventureux et presque initiatique du voyage de Kol peut être interprété, surtout à travers cette gravure, comme une métaphore visant à illustrer l'aventure des femmes à la conquête des mondes scientifiques et universitaires, surmontant les divers obstacles rencontrés sur leur chemin. « Pour beaucoup d'entre nous », assène l'ouvrage, « les algues des neiges ne sont peut-être pas d'une importance impérieuse, mais à une époque où la régression des possibilités offertes aux femmes n'est que trop évidente, c'est un accomplissement caractérisé que d'avoir contribué à cette reconnaissance d'une femme universitaire⁷⁸¹ ». La fin des années 1930, marquée par la montée des réactions antiféministes et du totalitarisme, pèse sur les femmes diplômées, nous le verrons au chapitre 7, et la célébration d'Erzsébet Kol doit être lue dans ce contexte.

Ce processus d'(auto)célébration et la commémoration d'héroïnes, à l'instar de Kol, correspondent à ce que Goffman a qualifié d'*impression management*, c'est-à-dire la tentative, consciente ou inconsciente, d'un individu ou d'un groupe qui cherchent à influencer la perception qu'ont les autres d'une personne, d'un objet ou d'un événement⁷⁸². Ce faisant, les femmes universitaires entreprennent rien moins que de remettre en question la culture mémorielle dominante dans les sciences, en produisant leur propre histoire composée d'héroïnes et plus seulement de héros. Célébrée dès 1937 comme l'une des « icônes » de l'AAUW, Kol a conservé une place privilégiée dans l'histoire de l'organisation. Son nom figure dans l'ouvrage *Idealism at Work*, publié en 1968 sous l'égide de la même AAUW à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de l'organisation⁷⁸³. Dans un article très récent, publié sur le site web de la branche américaine, sa figure est à nouveau mobilisée pour illustrer le soutien de longue date apporté par les universitaires américaines aux scientifiques hongroises :

Ce n'est pas la première incursion de l'AAUW dans le soutien aux femmes scientifiques en Hongrie. Madeleine Forró⁷⁸⁴ et Erzsébet Kol, deux éminentes scientifiques hongroises, ont bénéficié du soutien de l'AAUW au cours de leur carrière [...]. Leur engagement, non seulement pour faire progresser leur domaine de prédilection, mais aussi pour inspirer la prochaine génération de scientifiques, est la

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 45 : « To many of us, snow algae may not be a matter of pressing importance, but at a time when the retrogression in women's opportunities is only too evident, it is a definite achievement to have contributed to such recognition of a woman scholar ».

⁷⁸² Goffman (Erving), *La mise en scène de la vie quotidienne. I La présentation de soi*, op. cit.

⁷⁸³ AAUW, *Idealism at Work...*, op. cit., p. 132.

⁷⁸⁴ Madeleine Forró Barnóthy (1904-1993), astrophysicienne, docteur en physique en 1928, a enseigné à partir de cette date à l'université de Budapest. Elle s'est installée aux États-Unis en 1948, avec son mari et collègue, Jenő Barnóthy.

raison pour laquelle l'AAUW a soutenu chacune d'entre elles et pourquoi nous continuons dans la même veine en développant notre enseignement des STEM⁷⁸⁵.

Si l'exemple de Kol est toujours mobilisé pour célébrer l'action de la branche américaine pour la promotion des femmes scientifiques, sa mémoire est-elle commémorée en dehors de ce milieu ? Alors que les rares documents faisant mention de la chercheuse sont limités à un public restreint, puisque rédigés en langue hongroise, une nécrologie en anglais, publiée en 1982 dans les *Annales Historico-Naturales Musei Nationalis Hungarici* [Annales du Musée national d'histoire naturelle de Hongrie], fait figure d'exception⁷⁸⁶. Rédigée par le Dr P. Komáromy, chercheur au département de botanique du musée, la notice retrace les étapes de la formation et de la carrière d'Erzsébet Kol et énumère les prix qu'elle a obtenus et les articles publiés. Les difficultés qu'elle a pu rencontrer en tant que femme sont passées sous silence (le fait qu'elle ait été la première femme professeur d'université n'est pas mentionné). La notice rédigée par Michael Wynne en 1995 pour la *Psychological Newsletter* ne mentionne pas plus les obstacles liés au fait d'être une femme dans un monde d'hommes mais vise à replacer Kol dans le panthéon des pionniers (*trailblazers*) de la psychologie. Au mois de février 2019 est apparue pour la première fois sur Wikipédia une notice biographique sur Kol, en langue hongroise. Le regain d'intérêt des femmes pour la science – et les initiatives visant à rendre les femmes scientifiques visibles sur Wikipédia - peuvent expliquer la redécouverte de la botaniste hongroise⁷⁸⁷.

CONCLUSION

La trajectoire de Kol illustre l'importance des échanges transnationaux et des rencontres interculturelles dans la reconnaissance scientifique d'un individu. Les contacts noués au cours de son séjour aux États-Unis avec des scientifiques américains se sont révélés cruciaux pour l'avancée de sa carrière en Hongrie. De plus, en séjournant

⁷⁸⁵ Gould (Suzanne), « AAUW's Support of Hungarian Scientists », mis en ligne le 6 février 2015, <https://www.aauw.org/2015/02/06/hungarian-scientists/> : « This isn't AAUW's first foray into supporting women scientists in Hungary. Madeleine Forró and Erzsébet Kol, two prominent Hungarian women scientists, were bolstered by AAUW support during their careers [...]. Their commitment not only to advancing their chosen field, but also to inspiring the next generation of scientists is why AAUW supported each of them, and why we continue in the same vein by expanding our STEM education » (STEM est l'acronyme de Science, Technology, Engineering, and Mathematics).

⁷⁸⁶ Komáromy (P.), « In memoriam Dr. Erzsébet Kol (1897-1980) », *op. cit.*

⁷⁸⁷ Différentes initiatives sont organisées pour rendre les femmes visibles sur Wikipédia en collaboration entre des universitaires, l'association pour les femmes en science et l'encyclopédie en ligne. Partant du constat que seules 18 % des biographies sur Wikipédia sont consacrées à des femmes, le but est de réduire le fossé des genres, de promouvoir une meilleure représentation des femmes, notamment en science (mais pas seulement), par des créations ou traductions de notices biographiques. Pour la notice de Kol, voir : https://hu.wikipedia.org/wiki/Kol_Erzsébet (mis en ligne le 20 février 2019, consulté le 26 juin 2019).

à la suite à *Crosby Hall*, l'un des clubs internationaux de la FIFDU, la botaniste a élargi son réseau en établissant des liens avec d'autres boursières de la FIFDU travaillant également sur les algues, et a ainsi contribué à bâtir un réseau international de femmes scientifiques. Ses écrits scientifiques et autobiographiques, mais aussi ses portraits, fonctionnent comme une performance à travers laquelle elle a choisi d'incarner les *university women*. Comme l'écrivent Lorraine Daston et Otto Sibum, les personnalités scientifiques ne sont pas des créations ex-nihilo, mais requièrent un « équilibre délicat entre formes culturelles anciennes et nouvelles⁷⁸⁸ ». L'identité de Kol combine simultanément des répertoires scientifiques anciens ou traditionnels avec des éléments plus modernes, qui sont parfois culturellement opposés. Elle transgresse les normes scientifiques traditionnelles pour dépasser les préjugés sexistes existant à l'égard des femmes. En montrant qu'une conciliation entre idéaux masculin et expressions de la féminité – une féminité aventureuse par exemple – est possible, Kol contribue à renforcer la légitimité des *university women* comme une identité et une dignité à part entière et non une version diminuée de l'idéal-type de l'homme de science ou du scientifique de terrain.

⁷⁸⁸ Daston (Lorraine), Sibum (Otto), « Introduction : Scientific Personae and their Histories... », *op. cit.*, p. 5.

Chapitre 7. À l'épreuve des années 1930 et 1940 : vers une redéfinition des *university women* ?

La Fédération internationale des femmes diplômées des universités entra alors dans une période difficile de sa vie. Financièrement, le monde était au cœur d'une dépression désastreuse. Un chômage tragique frappait la classe intellectuelle. Un vigoureux mouvement antiféministe coupait les femmes d'opportunités professionnelles qui avaient semblé leur appartenir. Sur le plan politique, la montée des États totalitaires allait nous priver en quelques années de nos fédérations italienne, portugaise et allemande, qui recevaient de leurs gouvernements l'ordre de se dissoudre. Sur le plan de l'esprit, nous avons commencé à avoir des divergences entre nous [...] ⁷⁸⁹.

Virginia Gildersleeve

INTRODUCTION

Les années 1920 et 1930 sont celles d'un féminisme à la fois « triomphant » et « assiégé », pour reprendre les mots de Karen Offen⁷⁹⁰. Triomphant, car les droits des femmes progressent dans de nombreux pays, notamment dans l'univers de la recherche et de l'université, et les mouvements féminins internationaux connaissent un essor remarquable. Mais les effets de la Première Guerre mondiale et de la révolution russe, le déséquilibre démographique et les crises économiques, les tensions politiques et la militarisation montante des sociétés européennes perturbent, voire entravent, ces mouvements féminins et leurs revendications. Chaque organisme, comme le rappelle en 1929 Ellen Gleditsch, alors présidente de la FIFDU, « porte l'empreinte de son

⁷⁸⁹ Gildersleeve (Virginia), *Many a Good Crusade...*, *op. cit.*, p. 149 : The International Federation of University Women now entered upon a difficult period in its life. Financially the world was in the midst of a disastrous depression. There was tragic unemployment in the intellectual class. A strong antifeminist movement cut women off from opportunities for professional work which had seemed to belong to them. Politically the growth of the totalitarian states was to deprive us within a few years of our Italian, Portuguese, and German federations, which were ordered by their governments to dissolve. Spiritually we began to differ among ourselves.

⁷⁹⁰ Offen (Karen), *Les féminismes européens...*, *op. cit.*, p. 331.

époque » et doit s'adapter aux défis et difficultés du moment⁷⁹¹. Cette marque de l'époque se ressent de manière inévitable sur l'activité et l'orientation des politiques de la FIFDU, mais aussi sur la définition de l'identité même des *university women*. La remise en question de la place des femmes en science, les multiplications des politiques visant à empêcher les femmes mariées d'exercer une profession ou encore le chômage des intellectuelles constituent une menace pour la reconnaissance d'une figure féminine du scientifique. Comment, dès lors, les *university women* négocient-elles leur place, en tant que femmes scientifiques et internationalistes, dans un monde marqué par le repli national et les attaques répétées contre l'émancipation des femmes ? En dépit de leurs efforts en faveur de la paix et de l'internationalisme, le contexte européen des années 1930 et 1940 les pousse à prendre des décisions de nature politique, qui vont à l'encontre d'une vision apolitique de la science. Comment interpréter, par exemple, en termes de *persona* scientifique, le changement de la constitution de la FIFDU – et avec elle, de la définition de l'identité des *university women* –, une décision résolument politique qui semble contraire à l'éthique de la science ? Comment les choses se traduisent-elles au niveau du programme de bourse, qui avait été conçu au début des années 1920 comme apolitique et scientifique par excellence ?

1. UNE REMISE EN QUESTION DES PRINCIPES ET DE L'IDENTITE DES *UNIVERSITY WOMEN* ?

Au programme de travail de la réunion des membres du conseil de la FIFDU en 1934 figurent les difficultés rencontrées par les *university women* et les femmes scientifiques de manière plus générale face au climat antiféministe des années 1930 mais aussi aux tensions internes à l'association, et qui sont le reflet de la montée des nationalismes. Alors que leur identité même est remise en cause, en tant que groupe de femmes scientifiques et internationalistes, elles doivent réfléchir à leur rôle dans un monde politique en profond bouleversement.

1.1. REACTIONS ANTIFEMINISTES ET NATIONALISTES

Les *university women*, réunies à Edimbourg en 1932 pour le sixième congrès international de la FIFDU, ont choisi pour thème : « Does university education fit the modern woman for life ? ». La question peut sembler incongrue pour un groupe de

⁷⁹¹ Archive IFUW, inv.no 74, Bulletins (Bluebooks), 5th Conference, Geneva, Switzerland, 1929 [version française], p. 45.

diplômées qui s'évertuent à promouvoir les femmes en science⁷⁹²... C'est ce que souligne un article paru dans le *Time and Tide* en juillet 1932 :

Il y a quelque chose d'étrange dans le sujet choisi par la Fédération internationale des femmes diplômées des universités pour leur réunion cette semaine à Edimbourg : « Une éducation universitaire convient-elle à la vie de la femme moderne ? » [...]. Il se peut, cependant, que les représentantes des *university women* saisissent l'occasion pour se positionner face à la tendance réactionnaire actuelle sur la question des métiers et vocations des femmes. La tendance est généralisée et ne se limite à aucune classe ni à aucun pays. Le fascisme et le nazisme insistent sur le fait que le devoir de la femme est de rester en dehors de la politique et de faire des enfants – beaucoup d'enfants. En France, la Confédération Générale du Travail [CGT] publie des affiches électorales qui imputent le chômage au travail des femmes, alors que les législateurs et fonctionnaires de nombreux pays les empêchent de gagner un bon salaire dans certains métiers, les traitant comme si elles étaient toujours enceintes ou atteintes d'une maladie chronique. Si c'est le sens de leur question, les *university women* ne manquent pas de choses à discuter⁷⁹³.

L'Europe des années 1930 est de fait traversée par de nombreuses réactions antiféministes. Les difficultés que rencontrent les organisations féminines résultent de l'accumulation de plusieurs facteurs, autour de l'idée d'un retour à un « ordre naturel ». Les politiques démographiques se font natalistes, reposant sur une définition « maternelle » du corps des femmes. L'époque marque, pour reprendre les mots de Christine Bard, le « triomphe du familialisme » face à un féminisme qui peine à lutter⁷⁹⁴.

Sous la pression économique, notamment au moment de la crise de 1929, l'entrée massive des femmes dans les mondes du travail, conséquence de la Première Guerre mondiale, est de plus en plus remise en question. Sous prétexte de soutenir l'emploi des hommes, la place de la femme au sein de son foyer et auprès de ses enfants est réaffirmée⁷⁹⁵. Ces réactions s'observent dans différents contextes nationaux. En mettant

⁷⁹² Archive IFUW, inv.no 77, Bulletins (Bluebooks), 6th Conference, Edinburgh, Scotland, 1932.

⁷⁹³ Records of the BFUW, 5BFW- Scrapbook. Article paru dans le *Time and Tide* le 30 juillet 1932 : « There is an odd ring about the subject down for discussion by the International Federation of University Women at their Edinburgh meeting this week : “Does a university education fit the modern woman for life ?” [...]. It may be however, that the assembled representatives of university women are seizing the opportunity to express their opinion on the present tendency to reaction in the matter of women's trades and callings. The tendency is widespread and confined to no one class or country. The Fascist and the Nazi insist that woman's duty is to keep out of politics and bear children – lots of children. In France, the Confédération Générale du Travail issues election posters ascribing unemployment to women's work ; while legislators and government officials in many lands prevent them from earning good wages at certain trades by treating them as if they were invariably pregnant or suffering from chronic disease. If this is the meaning of their question, the university women have no lack of matter for discussion ».

⁷⁹⁴ Bard (Christine), « Le triomphe du familialisme », in Id. (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 169-192.

⁷⁹⁵ Rennes (Juliette), *Le mérite et la nature...*, op. cit., p. 329-335.

en place un *numerus clausus* limitant l'accès des femmes à certaines formations ou emplois, l'Allemagne montre la voie dès 1933. Les membres du gouvernement nazi appellent à « libérer les femmes de l'émancipation des femmes », et prônent leur retour à un rôle traditionnel d'épouses et de mères⁷⁹⁶. Cette pente n'est nullement propre à l'Allemagne. Aux États-Unis, des mesures sont prises pour limiter l'emploi des femmes mariées. En 1932, la promulgation du *Federal Economy Act* stipule que deux personnes d'une même famille ne peuvent travailler en même temps pour le gouvernement, et conduit au renvoi de nombreuses femmes. En 1935 en France, le gouvernement de Pierre Laval interdit aux femmes mariées avec un fonctionnaire d'exercer une profession dans le service public⁷⁹⁷.

Dans certains pays, ce mouvement se traduit par la limitation de l'accès des femmes à l'éducation supérieure et aux professions intellectuelles. Dans les universités, des mesures sont prises pour limiter l'emploi des femmes mariées. Celle de Liverpool, par exemple, adopte en novembre 1932 la résolution suivante : « L'emploi de femmes au sein du personnel prend fin au moment de leur mariage⁷⁹⁸ ». Face à ces mesures, les membres de la *British Federation of University Women* se mobilisent et organisent des campagnes visant à prouver le caractère injustifié et discriminatoire de ce qu'elles qualifient de *marriage bar* (que nous pourrions traduire librement par « couperet conjugal »), ou parfois de « mortalité maritale », à savoir la limitation du travail des intellectuelles en raison de leur statut marital⁷⁹⁹. Dans une lettre du 6 novembre 1933, une membre de la section de Liverpool demande à la secrétaire de la BFUW d'envoyer une liste de noms de « femmes (vivantes ou mortes !) qui occupent ou ont occupé des postes universitaires prestigieux tout en étant mariées⁸⁰⁰ ».

⁷⁹⁶ Mouton (Michelle), « From Adventure and Advancement to Derailment and Demotion : Effect of Nazi Gender Policy on Women's Careers and Lives », *Journal of Social History*, vol. 43, n° 4, p. 945-971 [p. 945]. L'autrice cite Josef Goebbels, ministre de la propagande : « to liberate women from women's emancipation ».

⁷⁹⁷ Bard (Christine), « Le triomphe du familialisme », *op. cit.*, p. 180.

⁷⁹⁸ Records of the BFUW, 5BFW/04/20, « Sub-committee on employment of married women ». Lettre émanant de la direction de l'université de Liverpool à K. Johnston, secrétaire de la BFUW, 1^{er} juin 1933 : « The matter has not been discussed by the Senate since its meeting on November 23rd, 1932, when the following resolution was passed : "That the appointment of women members of staff shall terminate on marriage" ».

⁷⁹⁹ 5BFW/04/20, « Notes of the marriage bar », document datant du 17 janvier 1933.

⁸⁰⁰ 5BFW/04/20 : lettre de Miller à Johnston, 6 novembre 1933 : « We are still capagning hard on this married women business, and we want the names of women (alive or dead !) who hold or have held distinguished academic posts while married [...] ».

Le cas du Royaume-Uni est loin d'être isolé. Lorsque Eveline Burns, économiste anglo-américaine et professeure à l'université de Columbia, se rend en Angleterre en 1933 pour étudier les programmes liés au chômage, elle partage ses inquiétudes avec les membres de la BFUW à la suite de la décision de l'université de Liverpool et face au contexte européen en général :

Car il me semble que le danger d'une attaque à l'encontre des épouses qui ont un emploi ne peut être surestimé ni combattu avec assez de force. De tous côtés, il est clair que la pression économique actuelle sert d'excuse pour redonner vie à un vieux préjugé, fermant ainsi une fois de plus aux femmes des portes qui n'étaient pas si largement ouvertes. La menace est d'autant plus grave qu'elle se manifeste simultanément dans de nombreux pays et que, bien que les forces à l'œuvre et le contexte émotionnel soient quelque peu différents, la situation tragique des femmes dans l'Allemagne d'aujourd'hui pourrait bien devenir demain le sort d'autres femmes ailleurs⁸⁰¹.

Lors de la réunion du conseil organisée à Budapest en 1934, les réactions antiféministes contre l'emploi des femmes « et en particulier contre les femmes engagées dans le travail intellectuel » sont inscrites à l'ordre du jour⁸⁰². Ces considérations reposent sur les rapports soumis par vingt-sept des associations nationales affiliées à la FIFDU. Dans leur ensemble, les textes soulignent les difficultés croissantes auxquelles sont confrontées les travailleuses intellectuelles, non seulement en raison de la crise économique mais aussi de l'aggravation de la législation qui empêche l'emploi des femmes « sur la base soit du sexe, soit du mariage⁸⁰³ ». C'est ce que souligne Germaine Hannevert, présidente de la branche belge des *university women* :

D'une manière générale, la crise est plus durement ressentie par les intellectuels que les manuels et les femmes sont les premières à en souffrir. Beaucoup de patrons,

⁸⁰¹ Records of the BFUW, 5BFW/04/20. Lettre d'Evelyn Burns à la secrétaire de la BFUW, 22 novembre 1933 : « For it seems to me that the danger of the attack on the married women earners cannot be overestimated or challenged forcibly enough. On all sides there is evidence that the present economic pressure is being used as an excuse for giving effect to an old prejudice thus again closing to women the non too wide open doors of opportunities. The threat is particularly serious since it is occurring simultaneously in many countries and although the forces at work and the emotional appeal are somewhat different, the tragic position of women in Germany today may well become the fate of women elsewhere tomorrow ».

⁸⁰² Archives AAUW, Box 833 : IFUW, Council Budapest. « Report of the 19th Council Meeting, Budapest, 1934 », p. 28 : « The extent and effect of the Anti-Feminist Reaction against the employment of women, and especially against women engaged in intellectual work, occupied the attention of the Council very seriously ».

⁸⁰³ *Ibid.* : « There was a growing tendency to deprive women of their employment, either on the ground of sex or marriage ».

croyant agir dans l'intérêt général, engagent plus volontiers un homme qu'une femme, à mérite égal et *même inégal*⁸⁰⁴.

Au Danemark, la situation des femmes intellectuelles et scientifiques s'est également dégradée, mais pas seulement à cause de la dépression économique, note la secrétaire de la branche danoise, Miss S. Prytz : c'est aussi en raison d'une compétition inégale avec les hommes, notamment dans les mondes universitaire et de la recherche.

Les branches nationales s'organisent, avec plus ou moins de succès, pour contrer les discriminations qui frappent les femmes sur leur territoire. Prytz, secrétaire de la branche danoise, rend ainsi compte d'une réunion tenue avec des représentants du gouvernement danois autour de l'éducation secondaire des jeunes filles, au cours de laquelle une nouvelle mesure a été proposée. Il s'agit de rendre l'enseignement des mathématiques optionnel pour les filles et de leur donner la possibilité, en échange, d'étudier l'économie domestique et l'hygiène. Les membres de l'association danoise s'opposent fermement à ce projet, derrière lequel elles n'ont pas de peine à retrouver la plus traditionnelle des visions genrées de l'éducation, et un obstacle supplémentaire à l'accès des femmes à l'université et aux métiers scientifiques⁸⁰⁵.

La multiplication des attaques contre l'éducation des femmes et leur place dans le monde professionnel constitue une remise en cause frontale des principes mais aussi de l'identité même des *university women*. Le congrès de 1934 vote une résolution par laquelle les membres de la FIFDU « proteste[nt] contre la tendance de plus en plus accusée dans la plupart des pays de fermer aux femmes par de nouvelles dispositions des carrières auxquelles elles sont aptes » ; elles se disent convaincues que :

... c'est seulement en autorisant et en encourageant les femmes à prendre leur part d'activité et de responsabilité dans la vie intellectuelle de leur pays que la civilisation et la prospérité des générations futures pourront se développer sur les bases solides de l'intelligence et de la compréhension mutuelle⁸⁰⁶.

Peut-être plus encore qu'auparavant, les statistiques sont conçues comme un moyen de lutte, un « argument essentiel dans la lutte contre les mesures antiféministes, pouvant

⁸⁰⁴ Records of the BFUW, 5BFW/05/02/18 : « Information received in reply to questionnaire concerning the Anti-Feminist Reaction circulated to National Associations by the Committee on the Legal and Economic Status of University Women in February 1934 », p. 6 [en français].

⁸⁰⁵ *Ibid.*, « Information received... », *op. cit.*, p. 9.

⁸⁰⁶ *Ibid.* « Resolution passed by the Council of the IFUW », Budapest, 4 septembre 1934 [en français dans le texte].

démontrer, par les nombres, les conséquences économiques des entraves apportées à leur travail face aux politiques discriminatives⁸⁰⁷ ».

Fidèles à leur ligne de conduite, les *university women* ne mobilisent pas d'arguments clairement féministes pour défendre la reconnaissance de la place et du rôle des femmes scientifiques, mais des arguments d'ordre économique et humaniste. Les parcours des présidentes et autres dirigeantes de la FIFDU, de même que les statistiques montrant la place des femmes dans le milieu universitaire, permettent toutefois, dans le même temps, d'affirmer la capacité des femmes à contribuer à l'expansion des connaissances. Comme l'écrivent Johanna Westerdijk, alors présidente de la FIFDU, et Théodora Bosanquet dans un mémorandum qu'elles envoient au secrétariat général de la Société des Nations en prévision de la seizième assemblée générale, en 1935 :

Il est parfois dit que les femmes sont bien qualifiées pour le travail d'administration et d'organisation, mais moins douées pour le labeur original et indépendant que requièrent les hautes sphères des mondes universitaire ou scientifique. Il est encore trop tôt pour pouvoir compiler des statistiques fiables pour combattre cette généralisation facile, car la proportion de femmes capables de consacrer leur énergie à la recherche pure est encore faible et seul l'avenir pourra permettre de mesurer vraiment l'épanouissement de leurs capacités. Il est toutefois possible de souligner que, même au cours de cette période de relatifs débuts où elles ont eu plus d'opportunités, les femmes ont mené des travaux originaux de premier ordre dans de nombreux domaines. En science, par exemple, nous pouvons citer, outre le nom célèbre de Madame Curie, ceux du Dr. Florence Sabin, de la Professeure Ellen Gleditsch, de la Professeure Johanna Westerdijk, de la Professeure Elisabeth Schiemann, du Dr. Hariette Chick, du Dr. G. Elles, - pour en nommer quelques-unes parmi beaucoup qui apporté une contribution précieuse au savoir [...]. Des noms de femmes distinguées pour leurs connaissances et leur originalité peuvent être cités dans de nombreux autres domaines – archéologie, anthropologie, histoire, philologie, philosophie, jurisprudence, économie. Dans les recherches de terrain, dans la planification et la supervision de fouilles importantes, des femmes comme Miss G. Caton Thompson, Dr. Hanna Rydh et Dr. Dorothy Garrod ont connu une réussite remarquable, réfutant ainsi d'une manière simple et efficace l'ancien postulat de l'incapacité des femmes à contrôler et organiser des ouvriers masculins⁸⁰⁸.

⁸⁰⁷ *Ibidem* [en français dans le texte].

⁸⁰⁸ Records of the BFUW, 5BFW/05/02/18. « Status of Women. Memorandum presented by the International Federation of University Women to the Secretary-General of the League of Nations for submission to the Sixteenth Assembly (September 1935) ». Texte signé par Westerdijk et Bosanquet, p. 1-2 : « It is sometimes said that women are well qualified for administrative and organising work, but less gifted for original, independent labour in the high altitudes of the academic or scientific world. It is too early as yet to compile trustworthy statistics to combat this easy generalisation, for the proportion of women able to devote their energies to pure research is still small and only the future can produce the true measurement of their developed ability. But it is permissible to point out that even in this comparatively early period of more adequate opportunity women have done first class original work in many fields. In science, for instance, we may cite, in addition to the famous name of Madame Curie, the names of Dr. Florence Sabin, Professor Ellen Gleditsch, Professor Johanna Westerdijk, Professor Elisabeth Schiemann, Dr. Hariette Chick, Dr. G. Elles, as a few among many who have made valuable contributions to knowledge [...]. Names of women distinguished for their learning and originality could be cited in many

On relève, dans cet argumentaire, un trait caractéristique : le recours à des noms de personnalités célèbres (ou estimées telles), pour mieux asseoir la validité de la démonstration ; un trait peut-être moins habituel surgit dans la dernière phrase : des femmes peuvent commander à des hommes.

1.2. LES LIMITES D'UN REVE INTERNATIONALISTE ? SCIENCE, NATIONALISME ET INTERNATIONALISME

Malgré l'apparente cohésion des *university women* qui abordent les problèmes de manière internationale, les conflits internes ne sont pas absents. Des tensions affleurent entre identité nationale et idéal internationaliste, et s'exacerbent avec la montée des nationalismes dans l'Europe des années 1930.

L'une des participantes au congrès d'Amsterdam en 1926, Florence Chavannes, décrivant le circuit organisé pour les « philosophes et littérateurs » à l'école internationale de philosophie d'Amersfoort, évoque l'un des débats, qui a porté sur la question du meilleur modèle philosophique pour les modernes, et au cours duquel a éclaté « une petite escarmouche, des plus courtoises du reste », et vite oubliée grâce à l'atmosphère idyllique du lieu et à « l'excellent diner » préparé pour les congressistes⁸⁰⁹. La publication de tels témoignages, celle des discours officiels, mettent en scène une communauté unie par l'amour de la science et de la culture et dans laquelle la règle qui préside aux débats est celle d'une parfaite amitié. Pour autant, il convient de garder un regard critique sur cette image de communauté soudée : au-delà des apparences, en effet, on peut voir des conflits affleurer, notamment lorsque les identités nationales sont en jeu.

Prenant pour exemple la question des langues en usage à la FIFDU, Christine von Oertzen a mis en valeur les tensions et rivalités qui se font jour entre la branche allemande et celle des anciens pays alliés au cours de la Première Guerre mondiale⁸¹⁰. Dès leur affiliation officielle à la FIFDU en 1926, les déléguées allemandes cherchent à restaurer la place de leur langue face à nouvelle hégémonie de l'anglais et du français

other fields – archaeology, anthropology, history, philology, philosophy, jurisprudence, economics. In practical field work, the planning and supervising of important excavations, women such as Miss G. Caton Thompson, Dr. Hanna Rydh and Dr. Dorothy Garrod have been remarkably successful, thus disproving in a simple and effective manner the hoary theory of women's inability to control and organise male labourers ».

⁸⁰⁹ Archive IFUW, inv.no 135 : 4th IFUW Conference, Amsterdam, the Netherlands 1926 : Publication (Publishing-cy : De Spiegel, Amsterdam), p. 44 (texte en français).

⁸¹⁰ Von Oertzen (Christine), « Whose World ? Internationalism, Nationalism... », *op. cit.*

qui s'imposent, aux lendemains de 1918, comme les deux langues mondiales. Si l'usage de l'allemand est accepté, la langue n'obtient pas le même statut que l'anglais et le français, à la fois parce qu'il s'agit de limiter les dépenses qu'engendrerait la traduction systématique des discours et des *Bulletins* en trois langues au lieu de deux, mais aussi, comme le souligne la présidente Winifred Cullis lors de sa visite à Berlin en 1931, afin d'éviter l'affluence de demandes similaires, en provenance notamment des branches espagnole et italienne⁸¹¹. Les déléguées italiennes, dès la réunion du conseil à Vienne en 1927, ne manquent pas en effet de menacer, en cas de reconnaissance officielle de l'allemand comme troisième langue officielle, de demander la reconnaissance de l'italien. Outre les difficultés logistiques et financières qu'entraînerait une telle surenchère, Winifred Cullis souligne que le refus de faire de l'italien la quatrième langue officielle de la FIFDU pourrait servir de prétexte à Mussolini pour imposer aux universitaires italiennes leur retrait de la FIFDU. Discussions et tensions liées à la question de la langue reflètent bien l'imbrication entre l'idéal internationaliste et les stratégies nationales (ou nationalistes), et soulignent le défi lancé à une organisation porteuse d'un tel idéal, mais fondée et dirigée par des membres du monde anglo-saxon et anciens alliés de l'Entente⁸¹².

On peut écrire de cet idéal qu'il repose sur le thème de l'unité dans la diversité : il convie à conserver et valoriser les différences nationales, à s'inspirer du génie de chaque nation et, pour reprendre les mots de la Française Mespoulet, à rendre ces valeurs « contagieuses » afin de servir la coopération internationale et le progrès de l'humanité. Cette conception est toute voisine de celle des intellectuels et politiciens qui gravitent autour de la Société des Nations. Daniel Laqua a insisté à ce propos sur l'imbrication de l'internationalisme et de la nation, quelque antinomiques qu'ils semblent être. Mobilisant le concept de « nationalisme banal », conceptualisé par Michael Billig dans les années 1980⁸¹³ et qui invitait à prêter attention à ces représentations quotidiennes de la nation qui créent un sentiment partagé d'appartenance, D. Laqua étudie les « manifestations subtiles de la nation » dans les activités intellectuelles de la Société des Nations et plus particulièrement dans les

⁸¹¹ *Ibid.*, p. 285.

⁸¹² Les co-fondatrices et présidentes de la FIFDU se sont engagées dans l'effort de guerre pendant le premier conflit mondial, face à l'Allemagne, et les premiers rapprochements entre l'association américaine et la fédération britannique visent avant tout à promouvoir les échanges universitaires et culturels entre les femmes du monde anglo-saxon.

⁸¹³ Billig (Michael), *Banal Nationalism*, Londres, Sage, 1995.

congrès internationaux⁸¹⁴. En effet, relève-t-il, si ces congrès appellent à une amitié internationale, la nation « y est aussi mise en scène et glorifiée⁸¹⁵ ».

Comme l'avancent Carol Harrison et Ann Johnson dans leur introduction au numéro de la revue *Osiris* sur « Science and national identity », les capacités scientifiques et intellectuelles constituent des marqueurs importants de l'identité nationale⁸¹⁶. Les auteurs de ce volume soulignent ainsi le rôle d'icônes scientifiques qui symbolisent les réussites d'une nation ou encore les récits héroïques qui visent à construire l'image d'un génie scientifique national, le tout contribuant à la fabrique d'une identité nationale en chantier depuis le XVIII^e siècle. L'usage par la Troisième République française de la gloire et de l'exemplarité méritocratique d'un Louis Pasteur, mort en 1895, est trop connu pour que nous y insistions. La science et les inventions scientifiques et technologiques ont été mobilisées tout au long du XIX^e siècle et au-delà dans le processus de formation d'un État-Nation.

Dans le contexte de la montée des nationalismes à la fin des années 1920 et dans les années 1930, les idées de « génie » ou d'« esprit » national (rendu par les mots allemands de *Volksgeist* et *Volkstum*), de science porteuse de caractères propres à un groupe humain, ont été également appropriées par des régimes dictatoriaux avides de glorification nationaliste. Lors de l'Entretien de la Commission internationale de coopération intellectuelle organisé à Venise en 1934, le mathématicien italien Francesco Severi a affirmé, rapporte Daniel Laqua, que dans toutes les disciplines scientifiques on retrouve « des caractères qui sont distinctifs du génie de la race⁸¹⁷ ». De tels éléments ne sont pas absents des congrès de la FIFDU. Dans le livret édité par la branche néerlandaise à la suite de la conférence d'Amsterdam (1926), l'une des participantes italiennes, la journaliste Marie A. Loschi a livré ses impressions : si des manifestations semblables sont à ses yeux de bons instruments de propagande internationaliste, elle n'en regrette pas moins que chacun des pays représentés n'ait pas toujours la possibilité de se mettre en valeur :

⁸¹⁴ Laqua (Daniel), « Internationalisme ou affirmation de la nation ? La coopération intellectuelle transnationale dans l'entre-deux-guerres », *Critique Internationale*, 2011, 3, 52, p. 51-67 [p. 63].

⁸¹⁵ *Ibid.* p. 51.

⁸¹⁶ Harrison (Carol E.), Johnson (Ann), « Introduction : Science and National Identity », *Osiris*, vol. 24, n° 1 : *National Identity : the Role of Science and Technology*, 2009, p. 1-14.

⁸¹⁷ Laqua (Daniel), « Internationalisme ou affirmation de la nation ?... », *op. cit.*, p. 59.

Que de préjugés encore et, hélas, que de bêtises..., il m'a fallu entendre sur l'Italie, même dans ce milieu universitaire ! – Mais, est-ce qu'on a donné à chacune de nous la possibilité de faire mieux connaître son pays ? ? [...] Parmi tant de femmes de premier ordre dont beaucoup ayant des moyens et traversant l'Europe en touristes, je n'ai pas eu le plaisir d'en entendre *une* ayant décidé de suivre les cours à l'université pour les étrangers, à Pérouse – cours organisés dans un des milieux les plus intéressants et les plus caractéristiques de l'Italie, avec un programme du plus grand intérêt et des professeurs de tout premier ordre. C'est S. E. Benito Mussolini qui fera la première leçon : « Rome ancienne sur la mer »⁸¹⁸.

On relève sans surprise que dans les deux cas ces accents divergents proviennent de l'Italie devenue fasciste, et dans laquelle la politique de Mussolini pose un dilemme aux féministes italiennes. Tout en prônant une image de la femme subordonnée à l'homme et confinée dans sa fonction de gestation, le Duce fait en effet miroiter la possibilité du droit de vote pour certaines catégories de femmes, dont les universitaires⁸¹⁹. La défection de la branche italienne de la FIFDU allait intervenir en 1935 révélant les limites béantes de l'idéal porté par les internationalistes de l'entre-deux-guerres⁸²⁰. Pas plus que les hommes, les *university women* n'ont pu se soustraire à l'étau dans lequel elles ont été prises, entre nationalisme et internationalisme.

1.3. UN TOURNANT POLITIQUE : LA REVISION DE LA CONSTITUTION DE LA FIFDU

L'arrivée au pouvoir des nazis en 1933 a immédiatement affecté la composition et le fonctionnement de la branche allemande, la *Deutscher Akademikerinnenbund* (DAB). Lors des dernières élections libres en Allemagne, ses membres ont fait campagne contre le parti nazi. Plutôt que de soumettre aux exigences du nouveau pouvoir – à commencer par l'exclusion des membres juives de l'organisation, le conseil de la DAB décide de démissionner. En vain : des membres emblématiques de la FIFDU, telle que la physicienne Lise Meitner, qui siège au sein du comité d'attribution des bourses internationales, doivent se retirer de la DAB du fait de leur judéité. L'organisation ne disparaît pas pour autant : un nouveau conseil est nommé, assure-t-on à la FIFDU, en « accord avec les anciens statuts ». Très vite, cependant, les nouvelles dirigeantes se soumettent aux sommations du régime : le retrait des membres « non-aryens » des postes de direction au sein de l'organisation et leur remplacement par des membres affiliées au Parti nazi. Au mois d'octobre 1933, le conseil exige l'exclusion de tous les

⁸¹⁸ Archive IFUW, inv.no 135 : 4th IFUW Conference, Amsterdam, the Netherlands 1926 : Publication (Publishing-cy : De Spiegel, Amsterdam), p. 48-49 [en français dans le texte].

⁸¹⁹ Offen (Karen), *Les féminismes en Europe...*, op. cit., p. 377-378.

⁸²⁰ Batho (Edith), *A Lamp of Friendship...*, op. cit., p. 14.

membres juives, au moment de l'affiliation de la DAB au Front allemand des femmes (*NS-Frauenschaft*), la branche féminine du Front du travail⁸²¹.

En prévision de la réunion du conseil de la FIFDU en 1934 à Budapest, les membres de la branche allemande doivent soumettre la version révisée de leur constitution. Cette dernière précise les objectifs et les conditions d'adhésion à la DAB, qui entend « unir les femmes diplômées de l'université d'origine et de langue allemandes pour le travail des femmes allemandes et l'*Artgemässe Kulture* au sein de l'État national-socialiste⁸²² ». Comme les membres de la DAB le précisent, les personnes « d'origine allemande » sont celles qui, du fait de leur race, de leur histoire et de leur esprit national (*Volkstum*) appartiennent à la communauté allemande ; l'*Artgemässe Kulture* correspondant à l'histoire allemande, à ses traditions et son « être » (*Wesen*).

En réaction à la situation allemande et face à l'exclusion des membres juives de la DAB, les dirigeantes de la FIFDU proposent une révision de la constitution même de leur organisation, et notamment de ses deux premiers articles qui déterminent le but et les conditions d'adhésion. Il est proposé d'ajouter au premier article que la FIFDU vise à promouvoir la compréhension et l'amitié entre diplômées de l'université de toutes les nations, « sans distinction de race, de religion ou d'opinion politique⁸²³ ». Les conditions d'adhésion s'inscrivent dans la même ligne :

Peuvent devenir membres les fédérations ou associations nationales d'*university women* dont les objectifs sont conformes à ceux de la FIFDU et qui sont approuvés par le Conseil [...]. Aucune fédération ou association ne peut être admise ou maintenue comme membre de la FIFDU si elle exclut en raison de leur race, religion ou opinion politique les *university women* qualifiées⁸²⁴.

⁸²¹ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 99-102.

⁸²² Records of the BFUW, 5BFW/05/02/18, « The constitution of the German Federation. Confidential, april 1934 », par Theodora Bosanquet, p. 1-2. « To unite university women of German origin and language for the work of organizing the life of German women and « artgemässer » culture in the National-Socialist State [...]. Membership of the Association is open to all university women of German origin and language [...].

⁸²³ *Ibid.*, « Delegate's Agenda n° 4, 1939 », p. 1 : « The purpose of this organisation shall be to promote understanding and friendship between the university women of the nations of the world, irrespective of their race, religion, or political opinions, and thereby to further their interests and develop between their countries sympathy and mutual helpfulness »

⁸²⁴ *Ibid.*, « Membership shall be open to National Federations or Associations of University Women whose aims are consistent with those of the International Federation of University Women, and which are approved by the Council [...]. No Federation or Association shall be admitted or retained as a member of the International Federation of University Women which debar qualified university women from membership by reason of their race, religion or political opinions ».

Cette révision des statuts fait l'objet de multiples discussions au cours des années 1930 : lors du conseil de Budapest en 1934, de la 7^e conférence internationale de la FIFDU à Cracovie en 1936, au conseil de Paris un an plus tard. La branche allemande se retire de la FIFDU et cesse d'exister officiellement en 1936 ; le même chemin est suivi par les branches espagnole et autrichienne respectivement en 1937 et 1938. La FIFDU aura perdu quatre de ses « filles » européennes en très peu d'années : le rêve internationaliste se fracasse sur les régimes totalitaires, la guerre civile, l'*Anschluss*...

Lors de la réunion des déléguées précédant la conférence de Stockholm en 1939, certaines branches nationales s'opposent à la révision de la constitution. Les fédérations norvégienne et néerlandaise craignent que de telles modifications, à connotation clairement politique, ne conduisent à une rupture définitive du contact avec les groupes de femmes universitaires des pays fascistes⁸²⁵. La Belge Germaine Hannevert prend l'exemple de l'ancienne présidente de la branche italienne, Dr Grassi, décédée quelques années auparavant, pour souligner les difficultés que le changement de la constitution pourrait susciter aux *university women* se trouvant dans un pays tel que l'Italie :

Dr Grassi n'était pas elle-même fasciste, mais elle n'a jamais eu de difficultés car elle était une amie personnelle de la famille de Mussolini. Dr Grassi pensait que le fait que notre Fédération n'ait aucun lien avec la politique, la croyance ou la race pouvait l'aider à poursuivre son travail éducatif en Italie⁸²⁶.

Malgré ces réserves émises par certaines branches nationales, la révision de la constitution est approuvée à une nette majorité, avec 55 voix pour et 15 contre.

La principale difficulté touchant à l'amendement de la constitution de la FIFDU et qui entraîne des discussions étalées sur près de cinq ans, réside bien dans le fait que cette mesure est éminemment politique, ce qui contredit l'essence même de l'organisation, conçue à l'origine comme éminemment apolitique, au nom de l'éthique de la science. La FIFDU se voit en quelque sorte contrainte, face aux initiatives des régimes totalitaires, de proposer une solution politique à une crise politique qui ne semblait pas relever strictement des préoccupations des *university women* – bien que plusieurs d'entre elles soient directement concernées par les lois antisémites, par exemple. Ce changement marque un tournant dans l'activité et la définition même de

⁸²⁵ Records of the BFUW, 5FUW/05/29, « Discussion on Amendment of the Constitution (art. 1 and II), Council Meeting Stockholm 1939 », p. 4.

⁸²⁶ *Ibid.*, p. 5. « Dr Grassi was not herself a Fascist, but she never had a difficulty, because she was a personal friend of Mussolini's family. Dr Grassi thought the fact that our Federation was not in any way connected with politics or creed or race would help her to continue her education work in Italy ».

l'identité des *university women*, une inflexion vers les problèmes politiques plutôt qu'exclusivement scientifiques : au risque de devoir reconsidérer la *persona* de la femme universitaire.

2. LE PROGRAMME DE BOURSES DE LA FIFDU FACE AUX SCIENTIFIQUES REFUGIEES

La promulgation de la loi allemande sur la restauration de la fonction publique le 7 avril 1933 marque le début de la persécution bureaucratique, légale et systématique des personnes d'origine « non aryenne » en Allemagne : le « paragraphe aryen » les destitue de leur emploi et les bannit de la fonction publique. Comme le précise le troisième article du décret d'application du 11 avril 1933, est considérée comme non-aryenne toute personne « descendant de non aryens, en particulier de parents ou grands-parents juifs. Ce principe s'applique surtout si l'un des parents ou grands-parents était de confession juive⁸²⁷ ». Les universitaires juifs et juives perdent leur poste et cherchent à émigrer dans des pays qui leur permettent de se consacrer librement à leur profession. Face à l'afflux de scientifiques fuyant les lois discriminatoires du régime nazi, on imagine les questions que se posent les dirigeantes de la FIFDU, y compris quant au fonctionnement et aux objectifs de leur programme de bourses internationales.

2.1. LES ORGANISMES DE FINANCEMENT ET L'ORGANISATION DE L'ASSISTANCE AUX SCIENTIFIQUES REFUGIES⁸²⁸

La situation est d'autant plus délicate que plusieurs des anciennes lauréates de la FIFDU sont renvoyées des universités allemandes dès 1933, en raison de leur ascendance juive. C'est le cas de Margarete Bieber, lauréate d'une bourse internationale en 1931, une des premières femmes à obtenir un poste, d'abord en tant que professeure extraordinaire puis comme maître de conférences à Giessen. Alors que sa nomination de professeure ordinaire était prévue pour l'année 1933, l'arrivée au pouvoir des nazis change la donne. D'origine juive, quoique de confession protestante, Bieber est forcée à démissionner de l'université⁸²⁹. Il en va de même pour l'indianiste Betty Heiman, récipiendaire d'une bourse internationale *senior* en 1931 et professeur extraordinaire à

⁸²⁷ Article 3 du décret du 11 avril 1933, précisant la loi sur la restauration de la fonction publique. Voir : Stackelberg (Roderick), Winkle (Sally A.), *The Nazi Germany Sourcebook*, New York, Routledge, 2002, p. 151-152 : « A person is to be considered as non-Aryan who is descended from non-Aryans, especially Jewish parents or grand-parents. This principle obtains especially if one parent or grand-parent was of Jewish faith ».

⁸²⁸ Gemelli (Giuliana), « Introduction. Scholars in Adversity and Science Policies (1933-1945) », in Id. (dir), *The « Unacceptables ». American Foundations and Refugees Scholars between the Two Wars and After*, Brussels, Peter Lang, Presses Interuniversitaires Européennes, 2000, p. 13-34.

⁸²⁹ Bonfante (Larissa), « Margarete Bieber... », *op. cit.*, p. 250.

l'université de Halle. Hors de la FIFDU, mais modèle pour ses consœurs puisqu'elle était devenue la première femme professeure extraordinaire d'Allemagne, en 1922 à l'université de Göttingen, la mathématicienne Emmy Noether (1882-1935) subit le même sort pour les mêmes raisons⁸³⁰. Et ces discriminations s'étendent à d'autres pays au fur et à mesure des conquêtes du régime nazi. La physicienne autrichienne Marietta Blau, boursière de la FIFDU en 1932, perd son emploi du fait de sa judéité au lendemain de l'annexion de l'Autriche en 1938.

Confrontés à l'impossibilité de poursuivre ou d'entamer une carrière en Allemagne, beaucoup de scientifiques d'origine juive envisagent l'exil, que ce soit par la mobilisation de leur réseau international personnel ou en tentant d'obtenir une bourse grâce aux aides mises en place par les gouvernements britannique et américain à partir de 1933. Au Royaume-Uni, l'*Academic Assistance Council* (AAC), rebaptisé en *Society for the Protection of Science and Learning* (SPSL), est fondé en 1933 à l'initiative de William Beveridge, directeur de la *London School of Economics*, et présidé par Ernest Rutherford, alors directeur du laboratoire Cavendish de Cambridge⁸³¹. L'AAC entend venir en aide aux universitaires qui fuient les régimes fasciste et nazi : aux bourses d'aide à la recherche au Royaume-Uni, s'ajoute la création de chaires universitaires subventionnées. Ces mesures, prises par un gouvernement britannique qui veut faire tourner les politiques d'exclusion allemandes à l'avantage du Royaume-Uni, sont réservées à des universitaires réfugiés considérés comme parmi les plus brillants et les plus à même de contribuer à la promotion de la science britannique⁸³². Un même phénomène s'observe aux États-Unis, où, mis à part le cas de personnalités scientifiques exceptionnelles, « considérées comme étant d'un intérêt particulier pour le développement de la science américaine », la mise en place de lois d'immigration très restrictives, sur la base de quotas par nationalités, limite les possibilités d'immigration des scientifiques réfugiés⁸³³.

Dès 1933, les fondations philanthropiques américaines lancent des programmes d'aides par le biais de bourses dédiées aux scientifiques réfugié(e)s, mais non limitées

⁸³⁰ Byers (Nina), « Emmy Noether », in Byers (Nina), Williams Gary (dir.), *Out of the Shadows : Contributions of 20th century Women to Physics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 83-96.

⁸³¹ Zimmerman (David), « The Society for the Protection of Science and Learning and the Politicization of British Science in the 1930s », *Minerva*, vol. 44, 2006, p. 25-45.

⁸³² *Ibid.*, p. 29.

⁸³³ Gemelli (Giuliana), « Introduction. Scholars in Adversity and Science Policies... », *op. cit.*, p. 18-19.

aux seuls juifs ou juives. La Fondation Rockefeller développe trois programmes dans cette direction : le *Special Aid for Deposed Scholars*, actif entre 1933 et 1939, auquel succèdent l'*Aid for Deposed Scholars* et l'*Emergency Program for European Scholars* (entre 1939 et 1945). Comme le souligne Giuliana Gemelli, la Fondation Rockefeller ne cherche pas à « résoudre le problème européen mais essaye de sauver une petite partie de la meilleure portion de la population », en s'inscrivant ainsi en continuité avec la ligne scientifique définie au début des années 1920⁸³⁴. Mais la réaffirmation des critères d'excellence, que ce soit dans la sélection opérée par l'*Academic Assistance Council* ou la Fondation Rockefeller, bénéficie en priorité aux hommes, plus nombreux au sommet de la hiérarchie universitaire.

Face à ce nouvel exemple de déséquilibre genré, les membres de la *British Federation of University Women* visent à devenir le pendant féminin de l'*Academic Assistance Council*, en mettant en place une série de bourses destinée aux réfugiées, leur permettant par exemple de séjourner quelques mois à Crosby Hall⁸³⁵. L'angliciste Erna Hollitscher, réfugiée à Londres en 1938, a laissé quelques lignes caractéristiques sur le contraste que des exilées pouvaient ressentir entre leur Allemagne d'origine et ce foyer d'une république des lettres préservée :

Je ne peux pas décrire ce que cela représentait pour moi et d'autres réfugiées lorsque nous avons été autorisées à rester là, après la persécution et la haine que nous avions subies dans la « Grande Allemagne ». A Crosby Hall nous n'étions pas seulement tolérées mais bienvenues et nous avons trouvé une atmosphère de gentillesse et de compréhension qui nous a confirmé qu'il existait un autre monde en dehors de l'Allemagne nazie, dans lequel nous pourrions être autorisées à vivre librement et peut-être avec bonheur. Je suis sûre que toutes celles qui sont restées à Crosby Hall ont ressenti cette atmosphère, d'où qu'elles viennent de par le monde⁸³⁶.

Christine von Oertzen a étudié de manière détaillée les aides mises en place par plusieurs branches de la FIFDU pour venir en aide aux scientifiques réfugiées. Entre 1933 et 1938, cette assistance a pris la forme d'aides à la recherche organisées par la *British Federation of University Women* et financées principalement par des dons individuels. À partir de 1938 et jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, l'aide

⁸³⁴ *Ibid.*, p. 23.

⁸³⁵ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 129.

⁸³⁶ « I cannot describe what it meant to me and other refugees when we were allowed to stay there, after the persecution and hatred that we had undergone in "Greater Germany". In Crosby Hall we were not only tolerated but welcomed, and we found an atmosphere of kindness and understanding which assured us that there was another world outside Nazi Germany in which we might be allowed to live freely, and perhaps happily. I feel sure that everyone who stayed in Crosby Hall felt that atmosphere, from whichever part of the world she came », cité *ibid.*, p. 139.

prend un nouveau cours : un fonds d'urgence est mis en place par la FIFDU sous le contrôle du *Special Committee for the Emergency Assistance of University Women*⁸³⁷. Les fonds pour aider à l'émigration, à l'accueil et à la réinstallation de diplômées dans un autre pays sont le fait de dons personnels (la Suédoise Eva Ramstedt contribue régulièrement : les archives de la commission signalent notamment un versement de 200 livres sterling) ou d'associations nationales (l'Association australienne verse 20 000 livres sterling en 1939). Le Conseil réuni à Londres en 1939 vote le transfert du fonds général de la FIFDU à cette commission (entre 1938 et 1939, cela représente 30 000 livres sterling). Christine von Oertzen estime à 500 le nombre des *university women* fuyant le régime nazi qui ont contacté soit la FIFDU, soit ses branches britannique et américaine, entre 1933 et 1945⁸³⁸.

Les archives de la commission contiennent des listes de demandes formulées par des femmes cherchant à fuir leur pays. On y découvre des cas comme celui de la doctoresse allemande Gertrud Cohn, âgée de 51 ans et dont le dossier a été refusé par l'Australie : le pays ne veut pas de femmes médecins et la considère comme trop âgée pour travailler. Les conditions d'immigration offertes par l'Australie sont très strictes, requérant des femmes qu'elles acceptent d'avoir un emploi domestique et donnant une préférence aux candidates de moins de trente-cinq ans. Cette clause, qui apparaît spécialement sévère pour des intellectuelles et scientifiques, rend compte de la réduction des *university women* à une définition restrictive de la place des femmes dans le monde du travail⁸³⁹.

La fermeture progressive des frontières dès 1939 entrave l'activité de la FIFDU et notamment l'assistance aux *university women* réfugiées. Alors que les États-Unis constituaient la destination principale pour ces émigrées, leur entrée en guerre en 1941 met fin au flux de migrations. En Angleterre comme aux États-Unis, les efforts se concentrent sur les réfugiées déjà sur place. Localement, les *university women* des pays d'accueil essayent d'aider les réfugiées à s'intégrer dans la société, aussi bien professionnellement que socialement, tout en apportant un soutien moral et financier (par le biais d'envoi de vivres et de vêtements, notamment) à leurs consœurs restées

⁸³⁷ Archive IFUW, inv.no 569-575, Special Committee for the Emergency Assistance of University Women. 1938-1949.

⁸³⁸ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 151.

⁸³⁹ Archive IFUW, inv.no 80, Bulletins (Bluebooks), 8th Conference, Stockholm, Sweden, 1939, p. 50.

dans les pays occupés par l'Allemagne nazie⁸⁴⁰. Marie-Louise Puech, membre dirigeante de l'Association française des femmes diplômées des universités, organise l'aide aux *university women* réfugiées, et même le sauvetage de certaines d'entre elles ; elle le fait depuis la maison de famille qu'elle occupe dans les années 1940 en compagnie de son mari, Jules Puech (le biographe de Flora Tristan), dans le Tarn, près de Toulouse⁸⁴¹.

L'assistance apportée par la FIFDU aux *university women* en danger a entendu répondre, tout comme le changement de la constitution de l'organisation en 1939, au contexte social et politique européen. L'aide accordée par le *Special Committee for the Emergency Assistance of University Women* est destinée à toutes les *university women* et pas seulement aux meilleures d'entre elles, à la différence de la ligne suivie, par exemple, par la fondation Rockefeller. Mais si cette ligne d'assistance semble assez naturelle, il en va différemment du programme de bourses, comme nous l'avons aperçu plus haut : la FIFDU est-elle restée fidèle à ses principes fondateurs, strictement scientifiques, ou les a-t-elle infléchis dans un sens plus politique et « humanitaire » ?

2.2. LE PROGRAMME DE BOURSES DE LA FIFDU FACE A LA RECRUESCENCE DES CANDIDATURES DE SCIENTIFIQUES JUIVES EN EXIL

Les membres du comité d'attribution des bourses de la FIFDU sont conscientes des difficultés qui pèsent sur les carrières des femmes scientifiques de nombreux pays mais aussi des problèmes économiques qui peuvent ralentir la collecte des fonds destinés au financement des bourses internationales. En 1934, elles décident que tout don reçu serait directement utilisé pour abonder ces bourses, plus que jamais perçues comme un élément essentiel à la promotion des femmes en science⁸⁴². Les lois nazies ont en effet des répercussions immédiates sur le programme de la FIFDU. En 1934, le nombre de candidatures soumises par des scientifiques allemandes, démisées de leur poste, augmente brutalement. Quatorze Allemandes sur un total de trente-neuf candidates, soit 36 %, déposent un dossier pour l'une des deux bourses internationales mises en jeu cette

⁸⁴⁰ Pour l'organisation de l'assistance aux *university women* réfugiées, voir le chapitre « Networks in Action : Assistance to Refugees » de Christine von Oertzen, *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 127-149.

⁸⁴¹ Cazals (Rémy), *Lettres de réfugiées. Le réseau de Borieblanque. Des étrangères dans la France de Vichy*, Paris, Tallandier, 2003.

⁸⁴² Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1934, p. 69.

année-là par la FIFDU : une bourse junior en arts et une bourse financée par l'*American Association of University Women*.

Deux Allemandes candidaient pour la bourse *junior* : Helen Rosenau (1900-1984), historienne de l'art, et Annelise Modrze (1901-1938), philologue et bibliothécaire. La première poursuit des études en histoire de l'art dans plusieurs universités allemandes - Munich, Berlin, Bonn ou encore Hambourg. Elle prend part à des fouilles dans diverses cathédrales et rédige sa thèse de doctorat sur l'histoire architecturale de la cathédrale de Cologne. Alors que Rosenau s'apprêtait à soutenir son habilitation, afin de pouvoir enseigner dans les universités allemandes, l'arrivée des nazis au pouvoir suspend la procédure, en raison de son ascendance juive. Dans le même temps, elle est renvoyée de l'université et la bourse accordée par la *Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft* (Association d'urgence pour la science germanique) n'est pas renouvelée. La trajectoire d'Annelise Modrze est un peu similaire. Elle étudie la philosophie, l'allemand et l'histoire à l'université de Heidelberg, puis soutient en 1930 son doctorat en philologie classique à l'université de Breslau. Après avoir enseigné dans une école pour femmes de Breslau, elle obtient un poste à la bibliothèque d'Etat de Berlin en 1932. Née de parents juifs convertis au protestantisme, Modrze est considérée comme non-aryenne et perd son emploi en 1933. Ces deux dossiers retiennent l'attention des membres du comité d'attribution des bourses de la FIFDU. Âgées respectivement de 35 et 34 ans, Rosenau et Modrze ont dépassé la limite d'âge fixée, pour les bourses *junior*, à 30 ans. L'avis du comité est sans appel : bien qu'elles soient toutes deux considérées comme des universitaires de qualité, peut-on lire dans le compte rendu du comité,

... [elles] avaient dépassé la limite d'âge et il a été estimé qu'étant donné qu'il y avait d'autres candidates d'aptitudes égales ou supérieures en compétition, il n'y avait pas de raison de les traiter comme des cas exceptionnels⁸⁴³.

La bourse internationale financée par l'*American Association of University Women* (*AAUW Crusade*), sans restriction en termes d'âge ou de domaine scientifique, attire encore plus de candidates allemandes, qui postulent soit de manière individuelle – nous avons vu qu'elles ne peuvent plus être membres de la DAB – soit par le biais d'autres branches nationales de la FIFDU. Le profil des treize candidates offre de larges différences, notamment en termes de qualités scientifiques. L'une d'entre elles,

⁸⁴³ *Ibid.*, p. 66 : « Two candidates of German nationality, Rosenau and Modrze, while they both appeared to be very good scholars, were over the age limit and it was felt that since there were other candidates of equal or greater ability competing there was no reason for trading them as exceptional cases ».

Elizabeth Hoffa (1889-1988), présidente de l'Association des femmes médecins allemandes entre 1930 et 1933, est considérée par le comité comme étant une bonne praticienne, mais de caractère plus pratique qu'universitaire⁸⁴⁴. Gerta von Übisch (1882-1965), une généticienne et botaniste allemande, en revanche, est jugée trop qualifiée pour être retenue⁸⁴⁵. Elle a été de fait l'une des toutes premières femmes allemandes à recevoir l'habilitation, en 1923 ; dès l'année suivante, elle était nommée professeure de botanique à l'université d'Heidelberg, avant d'être démise de ses fonctions par le régime nazi en 1933, sa mère étant juive. Pour les évaluatrices qui la décrivent comme une « botaniste de premier rang et vraiment originale », le fait que l'Allemande est déjà professeure est contraire aux ambitions du programme. « Aucune bourse ne lui permettrait d'améliorer sa position qui était déjà très élevée dans le monde universitaire », concluent ainsi les membres du comité d'attribution⁸⁴⁶.

Cette année 1934, tandis que la bourse *junior* est divisée entre Joan Hussey (1907-2006), une historienne britannique de 27 ans, spécialiste de l'époque byzantine, et Geneviève Marsch-Micheli (1908-1995), une archéologue irlandaise du même âge, l'*AAUW Crusade* est attribuée à la bactériologue allemande Emmy Klieneberger. Cette dernière a émigré un an plus tôt en Angleterre, grâce à une bourse résidentielle qui lui a été accordée par la commission de la *British Federation of University Women*, et a débuté son travail à l'Institut Lister à Londres au mois d'octobre 1933. Les recommandations de ses collègues britanniques lui permettent d'obtenir la bourse *AAUW Crusade* et de continuer ses recherches au sein de l'Institut Lister⁸⁴⁷. En 1934 encore, une autre juive allemande, Elizabeth Jastrow, bénéficie également d'une bourse financée par l'*American Association of University Women*, qui lui permet de poursuivre ses recherches en archéologie en Italie.

Les lettres de recommandation qui ont soutenu ces deux dernières candidatures mettent en avant le caractère injuste et précaire de leur situation, due aux lois antisémites. Marie Ginsberg, du Comité international pour le placement des intellectuels

⁸⁴⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁸⁴⁵ Ogilvie (Marilyn Bailey), Harvey (Joy Dorothy), « von Übisch, Gerta », in Id. (dir), *The Biographical Dictionary of Women in Science...*, *op. cit.*, p. 1312-1313.

⁸⁴⁶ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1934, p. 71 : « Reported to be a first class and really original botanist ».

⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 72.

réfugiés⁸⁴⁸, écrit à Mary Wooley, alors présidente de l'*American Association of University Women*, afin de se porter garante de Jastrow :

J'ai demandé à diverses personnalités qui sont en mesure de juger de la valeur scientifique de son travail, et toutes, sans exception, ont été très élogieuses à son égard. C'est aussi une personnalité très séduisante. Si l'on ajoute à ses qualités objectives le fait qu'elle a perdu toute chance d'avancement en Allemagne à cause de son origine juive (elle est de foi protestante), il me semble que sa sélection pour cette bourse serait extrêmement opportune.⁸⁴⁹

Eleonor Chodge, du *Vassar College* (État de New York), utilise le même argument dans une lettre qu'elle envoie à titre personnel à l'une des membres du comité de sélection de l'AAUW : elle souligne la judéité de Jastrow et insiste sur le devoir pour la branche américaine de venir en aide à des consœurs allemandes :

Le Dr Jastrow, étant juive, n'est probablement éligible à aucune aide en Allemagne ou de la part de sociétés savantes allemandes. Bien que la bourse ait été accordée à une Allemande l'année dernière, il me semble qu'il serait particulièrement approprié et certainement très encourageant pour les universitaires allemandes que l'AAUW leur prête main forte en ce moment précis⁸⁵⁰.

On notera que l'accent, dans ces deux lettres, est mis sur la situation personnelle d'Elizabeth Jastrow plutôt que sur ses qualités scientifiques intrinsèques. Alors que la décision ultime revient à l'AAUW, le comité d'attribution des bourses indique que si le choix doit se faire en fonction à la fois de la qualité générale des recherches accomplies, de l'âge et de la personnalité, c'est Emmy Klieneberger qui apparaît comme la candidate la plus adéquate⁸⁵¹. Les deux chercheuses allemandes sont finalement prises en charge.

Cependant, dès 1934 et face à l'afflux de ce type de candidatures, qui proviennent pour la plupart de femmes dans une position critique, le comité d'attribution des bourses choisit de prendre des mesures strictes :

⁸⁴⁸ Cette organisation créée en 1933 et siégeant à Genève a fonctionné jusqu'en 1936.

⁸⁴⁹ Archives AAUW, Fellows' files, Box 440, « Jastrow, Elizabeth ». Extrait de la lettre de M. Ginsberg à M. Wooley, 23 décembre 1933 : « I have enquired of various personalities who are in a position to judge of the scientific value of her work, and all, without exception, were full of praise for her. She is also a very charming personality. If one adds to her objective qualifications the fact that she has lost all chances of advancement in Germany because of her Jewish origin (she is a Protestant by faith), it does seem to me that her selection for this fellowship would be an extremely apposite one ».

⁸⁵⁰ *Ibid.* Lettre de E. Chodge à Miss Wick, 29 novembre 1933 : « Dr Jastrow, being a Jew, is probably not open to any assistance from Germany or from German learned societies. Although the fellowship was given to a German last year, it would seem to me particularly appropriate and certainly should be most encouraging to german scholars if the AAUW was to give a helping hand at this particular time ».

⁸⁵¹ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1934, p. 72.

Une lettre de la Fédération britannique, attirant l'attention du Comité sur la difficulté que pose une compétition illimitée pour des bourses de la part d'universitaires allemandes de haut niveau, qui sont inévitablement mieux qualifiés que les jeunes femmes auxquelles les bourses étaient initialement destinées, a été prise en considération. Il a été convenu d'ajouter au règlement des bourses, pour l'information des candidates, une note libellée comme suit : « Les bourses ne sont pas destinées aux personnes qui ont déjà atteint un poste de niveau professoral dans les universités. Les récompenses en faveur de personnes de cette qualité ne seront décernées que dans des circonstances exceptionnelles »⁸⁵².

La mesure s'applique sans délai. Alors que Margarete Bieber tente d'obtenir une seconde aide en postulant à la bourse *senior* en arts décernée par la FIFDU en 1935, l'avis du comité d'attribution est ferme :

Bien qu'il n'y ait eu aucun doute quant à l'excellence des compétences de Dr. Bieber et à la haute qualité de son travail, il a été convenu que son âge (55 ans) était au-dessus de la limite et qu'une bourse de recherche, si elle pouvait lui permettre de poursuivre ses très intéressants travaux, ne serait pas susceptible de la faire progresser dans sa carrière. De fait, elle avait déjà atteint la position pour laquelle ces bourses étaient destinées à ouvrir la voie⁸⁵³.

Ces mesures ne traduisent pas une indifférence des dirigeantes de la FIFDU à l'égard de leurs collègues juives et réfugiées ; nous avons vu que des comités d'urgence ont été mis en place pour venir en aide aux *university women* victimes des lois discriminatoires et parties en exil. Mais en réaffirmant les principes fondateurs du programme de bourses, à savoir l'encouragement et la promotion des femmes dans le monde de la recherche en fonction de leur seul mérite scientifique et sans considération de leur situation personnelle, ces dirigeantes ont tenu à sauvegarder la dimension pleinement scientifique des objectifs affichés depuis la fondation de l'association.

2.3. LES CHEMINS DE L'EXODE : TRAJECTOIRES DES BOURSIERES JUIVES

Entre 1933 et 1945, six scientifiques réfugiées ont obtenu une bourse internationale de la FIFDU financée par l'*American Association of University Women*. Outre les Allemandes Klieneberger et Jastrow, on trouve la chimiste Gertrud Kornfeld, originaire

⁸⁵² *Ibid.*, p. 72-73 : « A letter from the British Federation, drawing the attention of the Committee to the difficulty of unlimited competition for fellowships by german scholars of high university rank, who were inevitably better qualified than the younger women for whom the fellowships were originally intended was considered. It was agreed that for the information of candidates a note should be added to the regulations for the fellowships in the following terms : "The Fellowships are not intended for persons who have already attained positions of professorial standing in the universities. Awards in favour of persons of this standing will only be made under exceptional circumstances" ».

⁸⁵³ *Ibid.*, Minutes, 1935, p. 77 : « While there was no doubt as to Dr. Bieber's excellent qualifications and high standard of work, it was agreed that her age (55) was over the limit, and that a Fellowship, although it would assist her to carry on her very interesting research work, would not be likely to lead to any advance in her career. She had, in fact, already attained the position for which these Fellowships were intended to pave the way ».

de la Tchécoslovaquie (boursière en 1935), la Polonaise Cecilia Lutwak-Mann, lauréate en 1938, l'historienne de l'art allemande Adelheid Heimann (1938) et Ilse Falk, autre historienne de l'art allemande, en 1942. Pour certaines de ces femmes, les bourses de la FIFDU ont offert une véritable opportunité d'échapper aux lois antisémites et de poursuivre leur carrière dans l'exil.

D'autres, en revanche, avaient déjà émigré vers d'autres pays, la bourse leur permettant de poursuivre leurs travaux de recherche tout en subvenant à leurs besoins comme on l'a vu dans le cas de Klieneberger. Cette dernière l'a écrit dans ses mémoires, publiés en 1980, « Mon travail était l'élément le plus déterminant de ma vie et je n'avais que 40 ans ; et je savais qu'il n'y avait pas d'autre possibilité pour moi en Allemagne⁸⁵⁴ ». Bien que Johanna Westerdijk lui conseille de mettre à profit l'opportunité pour émigrer aux États-Unis, sa décision de rester en Angleterre après la réception de la bourse est principalement motivée par son souhait de rester proche de sa famille, et notamment de sa mère et de sa sœur⁸⁵⁵.

En tant que femme, je n'aurais jamais été nommée à une chaire en Allemagne. En Angleterre, je me suis élevée moins haut, mais j'ai tout de même trouvé une niche, un poste permanent dans un institut de première classe et je me suis fait connaître dans le monde scientifique de ma spécialité. Je n'ai pas gagné grand-chose. Je gagnais moins qu'en Allemagne, mais l'argent ne m'intéressait pas⁸⁵⁶.

En prenant l'exemple des émigrés ayant obtenu une bourse de la Fondation Rockefeller entre 1933 et 1945, Giuliana Gemelli évoque des « go-between transatlantiques » faisant le lien, notamment, entre les cultures et savoirs des deux continents⁸⁵⁷. Ce concept permet de réfléchir à la situation des émigrés intellectuels et aux conditions de leur adaptation dans le pays d'accueil. Ces conditions varient grandement, d'une personne à l'autre, en fonction des « attitudes mentales, culturelles et sociales » mais aussi des âges, des groupes de recherche et des disciplines dans lesquels

⁸⁵⁴ Klieneberger-Nobel (Emmy), *Memoirs, op. cit.*, p. 74 : « My work was the greatest factor in my life and I was just 40 years old ; and I knew there were no further possibilities for me in Germany ».

⁸⁵⁵ *Ibid.*, p. 83. Malgré ses efforts, Emmy Klieneberger a échoué à faire venir sa mère et sa sœur en Angleterre – en 1941 elle devait apprendre que l'une et l'autre s'étaient donné la mort afin d'échapper aux camps.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 80 : « As a woman I would never have been appointed to a chair in Germany. In England I achieved less, but nevertheless I found a niche, a permanent post in a first-class institute and I became known in the scientific circle of my subject. I didn't earn very much. I earned less than in Germany ; but I was not interested in money ».

⁸⁵⁷ Gemelli (Giuliana), « Introduction. Scholars in Adversity and Science Policies..., *op. cit.*, p. 13.

travaillent les intéressés ou encore des réseaux professionnel et personnel qu'ils peuvent mobiliser.

La composante émigrée ou étrangère prend dès lors une tout autre définition dans l'identité de ces diplômées. Alors que le séjour des autres lauréates ne dure pas plus d'un an, les scientifiques réfugiées doivent chercher à s'intégrer durablement dans leur pays d'accueil, autant d'un point de vue professionnel que social. Cela requiert une indispensable adaptation aux mœurs et aux sociabilités du pays et une conformation aux attentes du marché du travail. Comme le signale Christine von Oertzen, les Allemandes émigrées aux États-Unis et qui postulent à un poste sont surprises, par exemple, de l'importance accordée à l'apparence et à la présentation physique⁸⁵⁸. Bien que les études portant sur l'exil tendent à montrer que les carrières des femmes sont négligées au profit de leur identité maternelle et familiale, et qu'il est souvent plus facile pour les diplômées plus jeunes et moins avancées dans la carrière de trouver un emploi que pour les femmes plus âgées et déjà établies dans leur domaine de spécialité, cette historienne avance que les diplômées ayant reçu l'aide de la FIFDU ou de l'une de ses branches nationales sont parvenues pour la plupart, sur le long terme, à s'adapter au pays d'accueil et à s'établir professionnellement, indépendamment de leur âge ou de leur champ d'activité. Les femmes ne rencontrent pas toujours plus de difficultés pour s'adapter que leurs collègues masculins. On observerait même l'inverse : leur maîtrise des langues ou encore leur détermination – elles ont dû s'intégrer dans un monde universitaire encore fermé aux femmes – sont des éléments de leur capital culturel et social qui leur assurent de meilleures capacités d'adaptation et de résilience lors de l'expérience migratoire⁸⁵⁹. Des différences notoires tiennent toutefois à la période à laquelle est survenue l'émigration : les juives qui ont quitté l'Allemagne dans les premiers temps du régime nazi ont souvent pu plus facilement s'intégrer et retrouver un emploi (universitaire ou de recherche) que celles qui sont parties plus tardivement.

Et bien des trajectoires illustrent les difficultés de l'exil. Après avoir obtenu une bourse internationale de la FIFDU qui lui permet de se rendre en Italie pour y poursuivre ses études sur la terracotta, ce n'est que grâce au soutien d'une archéologue allemande, Hetty Goldman, première femme professeure à l'*Institute for Advanced*

⁸⁵⁸ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 155.

⁸⁵⁹ *Ibid.*, p. 172-173.

Study, que Jastrow peut demeurer dans le pays⁸⁶⁰. Dans le rapport final soumis à la FIFDU et à l'AAWU, elle écrivait qu'elle espérait pouvoir obtenir de nouveaux fonds afin de mener à bien ses travaux. Mais les règles du programme sont strictes et claires : aucune subvention additionnelle ne peut être accordée à une ancienne lauréate. Et la promulgation des *leggi razziali* en 1938, et plus précisément le décret sur les Juifs étrangers du 7 septembre 1938, la décident à émigrer aux États-Unis. Arrivée dès octobre 1938, elle passe trois premières années sur la côte Est, donnant ici et là des cours dans différentes institutions, dont le musée des Beaux-Arts de Boston. En 1941, elle obtient grâce au soutien de la physicienne Hedwig Kohn (1887-1964), elle-même émigrée⁸⁶¹, un poste temporaire au *women's college* de l'université de Caroline du Nord, Greensboro, qui se transforme en poste permanent d'*assistant professor* à l'automne 1941. Le manque de ressources, financières et scientifiques, empêche toutefois l'archéologue de donner à ses recherches toute l'ampleur souhaitée.

D'autres anciennes boursières en exil n'ont pas eu l'opportunité d'un accès à l'enseignement supérieur. La chimiste Gertrud Kornfeld, lauréate d'une bourse internationale en 1935, incarne à la fois, écrit Annette Vogt, « les succès et les frustrations des femmes scientifiques dans le monde universitaire au cours de la première moitié du XX^e siècle⁸⁶² ». Alors qu'elle était devenue la première femme enseignante chercheuse (*Privat-Dozent*) en chimie en Allemagne (Université de Berlin, 1928), les lois nazies l'obligent à émigrer en Angleterre dès l'automne 1933. Une bourse de l'*Academic Assistance Council* lui permet de travailler à l'université de Birmingham et de continuer ses recherches en photochimie ; en 1934, la *British Federation of University Women* lui accorde la bourse résidentielle d'un an à Crosby Hall. Enchaînant avec une bourse internationale de l'AAUW, la chimiste séjourne entre 1935 et 1936 à l'institut de physique-chimie de l'université de Vienne, sous la direction du professeur Hermann Mark. Comme elle le précise dans sa candidature, « mon but ultime est d'obtenir à nouveau un poste qui me permettrait de poursuivre mes

⁸⁶⁰ Nagy (Helen), « Elisabeth Jastrow (1890-1981), in *Art Libraries Journal*, Cambridge, vol. 38, n° 4, 2013, p. 43-49 [p. 45].

⁸⁶¹ En 1934, Hedwig Kohn avait postulé à la bourse *AAUW Crusade* mais n'avait pas été retenue bien que son dossier ait été recommandé par Lise Meitner.

⁸⁶² Vogt (Annette B.), « Gertrud Kornfeld (1891-1955) », in *Jewish Women. A Comprehensive Historical Encyclopedia*, 2011. En ligne : <http://jwa.org/encyclopedia/article/kornfeld-gertrud>.

recherches et, si possible, de donner des cours⁸⁶³ ». Ce souhait s'avère cependant difficile à réaliser. Âgée de 45 ans et déjà bien établie dans son champ d'étude, Kornfeld peine à trouver un poste universitaire équivalent à celui qu'elle avait réussi à obtenir en Allemagne. Décidée à émigrer aux États-Unis, elle fait appel aux membres de l'AAUW pour être invitée dans une université américaine et obtenir ainsi un visa. Esther Caukin Brunauer, l'une des figures de l'AAUW les plus engagées auprès des diplômées en exil, lui écrit pour souligner les nombreuses difficultés relatives à sa demande :

Comme vous le savez probablement, les bourses qui ont permis à de nombreux chercheurs allemands d'entrer dans ce pays arrivent à échéance cette année et se pose le problème d'essayer d'intégrer ces hommes et ces femmes dans les facultés régulières des institutions américaines. De plus, la fin des nominations dans certaines universités britanniques a mis une pression supplémentaire sur les universités de ce pays. Il y a également une forte demande de postes de la part des diplômés de nos propres écoles de formation et il commence à y avoir un certain ressentiment à l'égard de la nomination d'étrangers. Je ne sympathise pas du tout avec ce point de vue, bien sûr, mais je pense qu'il est juste de vous dire qu'il existe et qu'il pourrait réduire vos chances d'obtenir un emploi⁸⁶⁴.

La montée des attitudes xénophobes et antisémites au sein de la communauté universitaire américaine, à laquelle Esther Brunauer fait allusion, s'explique à la fois par le nombre important d'universitaires émigrés aux États-Unis avant 1940 (entre 1100 et 1500, toutes catégories confondues) et par les conséquences de la Grande Dépression sur le budget et les ressources des *colleges* et universités. Toutefois, comme le note Marjorie Lamberti, 77 % de ces réfugiés réussissent à obtenir un poste dans l'enseignement supérieur avant 1947, un score que cette historienne attribue notamment au rôle des organisations philanthropiques telles que la Fondation Rockefeller⁸⁶⁵.

⁸⁶³ Archives AAUW, Fellows' files, Box 442, « Kornfeld, Gertrud ». Formulaire de candidature, 1934 : « My ultimate purpose is to obtain a position again which would enable me to carry on research and, if possible, lecturing ».

⁸⁶⁴ *Ibid.* Extrait de la lettre d'Esther Caukin Brunauer à Gertrud Kornfeld, 8 juin 1936 : « As you probably know the grants under which many German scholars were brought to this country are expiring this year and there is the problem of trying to absorb these men and women into the regular faculties of the American institutions. Moreover the expiration of the appointments in some of the British universities has put an added strain on the universities in this country. There is also a great demand for positions from the graduates of our own training schools and there is beginning to be some resentment about the appointment of foreigners. I do not at all sympathize with this point of view, of course, but I do think it is only fair to tell you that it does exist and might reduce your chances of getting a job ».

⁸⁶⁵ Lamberti (Marjorie), « The reception of Refugee Scholars from nazi Germany in America : Philanthropy and Social Change in Higher Education », *Jewish Social Studies*, New Series, vol. 12, n° 3, 2006, p. 157-192.

Gertrud Kornfeld signe finalement un contrat avec la compagnie américaine *Eastman Kodak Company*, qui la fait entrer dans l'univers de la recherche appliquée. Le lien avec la recherche scientifique est pourtant loin d'être rompu, et en 1948 elle devient membre (*fellow*) de la *New York Academy of Sciences*, et fait partie des rares femmes à être citée par l'*American Man of Science*.

De manière similaire, la radiologiste Marietta Blau, lauréate d'une bourse en 1932, a dû également poursuivre ses recherches dans le domaine industriel. Comme le note Maria Rentetzi, l'Autrichienne cumulait deux handicaps en dépit de son avance pionnière dans le champ de la radioactivité : elle était à la fois femme et juive⁸⁶⁶. Elle a bénéficié néanmoins du soutien d'Albert Einstein, émigré à Princeton, qui écrit en sa faveur en 1938 à Katryn McHall, directrice de l'AAUW, pour solliciter l'aide de la branche américaine. Einstein dit clairement les choses, en deux temps : Blau est juive et doit fuir l'Autriche de l'*Anschluss* ; et le monde de la recherche estime hautement ses travaux, dont il donne une rapide description.

⁸⁶⁶ Rentetzi (Maria), « Marietta Blau, 1894-1970 », *Jewish Women : A Comprehensive Historical Encyclopedia*, en ligne : <https://jwa.org/encyclopedia/article/blau-marietta>.

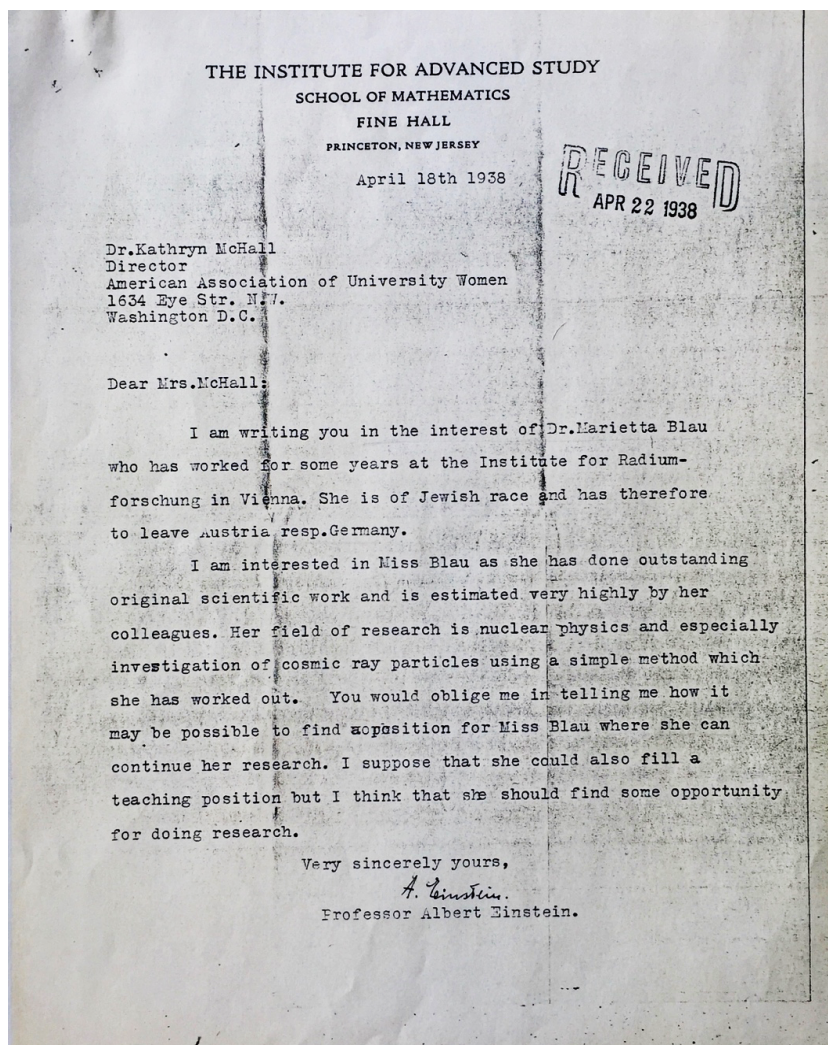


FIG. 38 – LETTRE D’ALBERT EINSTEIN A KATRYN MCHALL EN SOUTIEN A MARIETTA BLAU⁸⁶⁷

C’est Esther Brunauer qui lui répond : elle s’engage à faire tout ce qu’il est possible pour trouver une place pour Blau, mais souligne la faible marge de manœuvre dont bénéficie l’AAUW, contrairement à une organisation comme la Fondation Rockefeller. Dans la même lettre, elle demande à son tour l’aide d’Einstein en faveur de Lise Meitner, ancienne membre du comité d’attribution des bourses, qui cherche à émigrer aux États-Unis.

En 1938, Blau séjourne d’abord à Oslo, grâce au soutien de sa collègue Ellen Gleditsch, ancienne présidente de la FIFDU, avant d’émigrer à Mexico. Toujours grâce au soutien d’Einstein, elle obtient un poste à la commission d’énergie atomique aux États-Unis en 1944, avant de devenir professeure associée à l’université de Miami. Mais

⁸⁶⁷ Archives AAUW, series V, Fellows’ files.

son exclusion de la communauté scientifique autrichienne a conduit à son isolement au sein des physiciens. Et elle est par ailleurs un exemple bien connu de l'oubli des femmes en science : alors qu'en 1950 Cecil Powell s'est vu décerner le prix Nobel, après avoir utilisé la méthode qu'elle avait mise au point, elle n'a obtenu elle-même aucune reconnaissance⁸⁶⁸.

Outre l'octroi de subventions pour la recherche ou de bourses résidentielles comme celles qu'accorde la BFUW, les contacts personnels et les réseaux qui structurent la FIFDU ont joué un rôle important dans l'aide apportée aux diplômées en exil. Lors de son séjour aux États-Unis en tant que lauréate d'une bourse internationale de l'AAUW en 1931, l'archéologue Margaret Bieber a pu bien connaître la communauté intellectuelle et féminine américaine. Elle a noué notamment des liens amicaux forts avec Virginia Gildersleeve, doyenne du *Barnard College* et fondatrice de la FIFDU. Lorsque, deux années plus tard, elle cherche à émigrer aux États-Unis après la perte de son poste de professeure à l'université de Giessen, ces contacts s'avèrent cruciaux, Gildersleeve lui proposant une place au sein de l'équipe d'enseignants du *Barnard College*. Aux yeux de la doyenne, l'accueil des « réfugiés du régime d'Hitler en Allemagne » est non seulement un devoir, mais aussi un atout pour les universités américaines, « l'érudition allemande ayant environ dix ans d'avance sur l'érudition américaine dans le domaine de l'histoire des beaux-arts⁸⁶⁹ ». Bien que le comité d'attribution des bourses refuse d'accorder à l'archéologue une seconde bourse, en raison de sa position universitaire déjà très avancée, elle finit par obtenir, après quelques années passées à Barnard, un poste à l'université de Columbia⁸⁷⁰. Le rôle joué par Gildersleeve dans la carrière de Bieber est souligné en tête du premier ouvrage que l'archéologue a publié en langue anglaise : « Au *Barnard College* et à son éminente doyenne, en remerciement », peut-on lire⁸⁷¹.

3. LES STRATEGIES DE FINANCEMENT DE LA FIFDU APRES 1945 : QUELQUES REMARQUES ET ELEMENTS DE COMPARAISON

Lors de la guerre, les *university women* se sont retrouvées dans l'impossibilité d'organiser des conférences ou des élections. Les correspondances avec la présidente

⁸⁶⁸ Rentetzi (Maria), « Marietta Blau... », *op. cit.*

⁸⁶⁹ Gildersleeve (Virginia), *Many a Good Crusade...*, *op. cit.*, p. 81-82.

⁸⁷⁰ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1935, p. 77.

⁸⁷¹ Bieber (Margaret), *The History of the Greek and Roman Theater*, Princeton, Princeton University Press, 1961.

élue en 1939, Stanislaw Adamowicz, retournée en Pologne, sont interrompues après l'éclatement du conflit, et c'est Karin Koch, une économiste suédoise, qui assure l'intérim entre 1940 et 1947. Il a fallu s'organiser et créer, en 1943, un *Wartime Management Committee*, avec une ancienne présidente, Winifred Cullis, et la trésorière de la FIFDU, Bowie. Après sept ans d'interruption (officielle) des activités de la FIFDU, le conseil de Londres en 1946 et surtout le neuvième congrès international réuni à Toronto en 1947 ont sonné l'heure du bilan et des perspectives d'avenir. Les conséquences de la guerre se font sévèrement ressentir : sur les trente-huit associations nationales affiliées à la FIFDU en 1938, seules vingt-cinq ont répondu à l'invitation de 1947. Toutefois, des branches qui avaient été dissoutes avant même la guerre se reconstituent alors, à l'instar des associations autrichienne et italienne – la branche allemande allait suivre en 1950 –, et les contacts qui avaient été rompus avec les membres des pays occupés commencent à être rétablis.

Il n'est pas utile d'insister sur le fait que les esprits sont profondément marqués par la Seconde Guerre mondiale et qu'il apparaît difficile de restaurer le rêve d'une amitié internationale. La Française Marie-Louise Puech, dont on a aperçu le rôle de résistante dans la France des années 1940, se fait un bon témoin de la peine et de la désillusion ressenties en 1945, dans une lettre à Virginia Gildersleeve :

Jamais nous ne pourrons oublier ou même effacer de notre souvenir ces terribles années, et quand on pense à tout ce qu'ont souffert les déportés dans les camps, on n'a pas le désir d'envisager des « réconciliations internationales ». Plusieurs de nos membres ont été parmi ces déportés, plusieurs y sont mortes, d'autres meurent après leur retour⁸⁷².

Malgré tout, l'idée que les femmes puissent à nouveau jouer un rôle dans l'établissement de la paix persiste. « Puisse notre FIFDU contribuer à l'idée de la paix », écrit ainsi Margrita Freie, membre de la branche néerlandaise, « les hommes n'ont pas réussi, l'Église non plus, il n'est que juste que les femmes aient maintenant leur chance⁸⁷³ ! »

En cette sortie de guerre, l'urgence reste celle de l'aide à apporter aux réfugiées et victimes. Les dispositifs mis en place durant le conflit pour leur venir en aide se

⁸⁷² Virginia Gildersleeve archives, Columbia, Rare book collection, box 46, « International Federation of University Women. Correspondence 1942-1954 » : extrait d'une lettre (en français) de Marie-Louise Puech à Virginia Gildersleeve, 14 juillet 1945.

⁸⁷³ *Ibid.*, Lettre de Freie à Gildersleeve, 17 novembre 1945 : « May our IFUW attributes towards the idea of peace. The men did not succeed, the church neither, it is only fair that the women have their chance now ! »

perpétuent, notamment avec la création par la FIFDU du Comité de secours aux victimes de la guerre (*Committee for the Relief of War Victims*). Les participantes à la conférence de Toronto se portent responsables des « *university women* en exil ou dans d'autres formes de détresse », et le conseil organisé l'année suivante à Eastbourne s'intéresse aux « conditions des *university women* dans les camps », leur nombre étant estimé à près de dix-mille à travers l'Europe⁸⁷⁴. La Suissesse Blanche Hegg Hoffet, directrice du fonds d'aide de la FIFDU, appelle les associations nationales à « adopter » ces victimes de la guerre et survivantes de la Shoah, avec échange de correspondance, envoi de livres et de revues universitaires et scientifiques, ou encore des dons destinés à les aider à garder « espoir et confiance⁸⁷⁵ ».

Les branches nationales actives durant la guerre poursuivent leur action. Américaines et Britanniques consacrent une partie de leurs fonds au financement de bourses destinées aux *university women* dont les études ou la carrière ont été interrompues par la Seconde Guerre mondiale. Dès 1946, l'AAUW développe, en parallèle aux bourses internationales, un système d'*International Study Grants* destiné aux *university women* des anciens pays occupés dans le but de leur offrir l'opportunité de séjourner un an aux États-Unis et de bénéficier des ressources et institutions universitaires du pays⁸⁷⁶. Entre le lancement du programme en 1946 et 1949, un peu plus de 140 femmes en bénéficient⁸⁷⁷.

Les critères de sélection et les exigences de ces programmes mis en place dans l'immédiat après-guerre se distinguent de ceux des bourses internationales des années 1920 et 1930. La présentation d'un certificat médical prouvant la bonne santé physique et mentale de la candidate devient obligatoire, de même que le récit à la première personne de la vie qu'elle a menée au cours de la Seconde Guerre mondiale. L'examen des dossiers des postulantes permet de voir de nouvelles stratégies prendre forme : avoir participé à l'effort de guerre et surtout à la lutte (clandestine) contre les occupants nazis, quelle qu'ait été la forme de cette résistance, devient une composante importante – sans être toutefois déterminante – dans l'octroi d'une bourse.

⁸⁷⁴ Archive IFUW, inv.no 113, Bulletins (Bluebooks), 8th Conference, Toronto (1947) et inv. n° 130, 29th Council, Eastbourne (1948). Voir également : Batho (Edith), *A lamp of friendship...*, *op. cit.*, p. 25-29.

⁸⁷⁵ Discours de Blanche Hegg Hoffet lors du conseil de 1948, cité *ibid.*, p. 27.

⁸⁷⁶ Von Oertzen (Christine), *Science, Gender and Internationalism...*, *op. cit.*, p. 176.

⁸⁷⁷ *Journal of the American Association of University Women*, Fall 1947, p. 26-27.

Certaines lauréates sont de vraies héroïnes de la Résistance, à l'instar d'Elsebet Kieler, qui obtient en 1946 un *grant* pour étudier la littérature comparée à New York. Cette Danoise a pris une part active dans le sauvetage des juifs et juives danois, en contribuant à leur départ, sur des bateaux de pêche, vers la Suède (elle a recueilli de l'argent en sillonnant le Danemark, en taxi, afin que des pots-de-vin puissent être versés aux soldats, et des compensations aux pêcheurs), avant d'être arrêtée par la Gestapo à la suite d'une dénonciation de l'un des membres de son réseau, un agent double⁸⁷⁸. Les lettres de recommandation qui accompagnent sa candidature ne manquent pas de souligner son engagement et son mérite moral. C'est ce que fait Elisabeth Hude, présidente de la *Kvindelige Akademikere*, la branche danoise de la FIFDU, en choisissant de mettre en avant, de manière presque exclusive, les qualités morales de Kieler plutôt que ses capacités scientifiques, et en faisant de son action et du prix qu'elle a dû payer une forme de brevet d'exemplarité, qui va au-delà de tout titre universitaire :

Je n'ai eu que deux entretiens avec Miss Elsebet Kieler mais j'avais déjà au préalable entendu de nombreux éloges à son propos venant de différents côtés, tant pour ses compétences professionnelles que pour son travail exceptionnel au sein du mouvement de Résistance pendant l'occupation allemande. Elle a dû payer cher son audace, mais j'ai eu l'impression que ces mois en prison lui ont donné une maturité au-delà de son âge, lui ont forgé un caractère noble et ont affermi sa personnalité [...]. Je suis sûre que d'un point de vue purement humain, elle aura quelque chose de précieux à offrir à ses compagnes, et nous, Danois, serions fiers de vous montrer l'une de ces personnes qui ont littéralement risqué leur vie pour leur pays. Dans un cas comme celui-ci, l'occasion d'aller aux États-Unis serait une récompense bien méritée pour un grand idéalisme et de grandes souffrances⁸⁷⁹.

Cette insistance sur un comportement et des valeurs, qui fait subir une inflexion incontestable à la *persona* scientifique féminine définie par la FIFDU, n'est ni anodine, ni isolée. Lors de la sélection des lauréats au cours des années 1933-1945, la Fondation Rockefeller a prêté attention aux opinions politiques qu'ils pouvaient afficher⁸⁸⁰. Et dès

⁸⁷⁸ AAUW archives, box 41 : « Kieler, Elsebet ». Voir également : Reilly (Laura), « The Courage of Elsebet Kieler, Holocaust Resistance Fighter », AAUW blog post : <https://www.aauw.org/2014/11/05/elsebet-kieler/>, mis en ligne le 5 novembre 2014, consulté le 18 juillet 2019.

⁸⁷⁹ *Ibid.*, lettre d'Elisabeth Hude, novembre 1945 : « With Miss Elsebet Kieler I have had only two interviews but had already beforehand heard her highly praised from many sides, both on account of her professional ability and because of her really outstanding work for the resistance movement during the German occupation. She had to pay dearly for her daring, but I have got the impression that those months in prison have given her a maturity beyond her years, have moulded a fine a strong character, have deepened her personality [...]. I am sure that from a purely human point of view she will have something valuable to offer her fellow beings, and we Danish would be proud to show you one of those people who have literally risked their lives for their country. In a case like this an opportunity to go to the United States would be a fully deserved reward for a great idealism and great sufferings ».

⁸⁸⁰ Gemelli (Giuliana), « Introduction. Scholars in Adversity and Science Policies... », *op. cit.*, p. 21.

les lendemains de la Première Guerre mondiale, la *Belgian American Educational Foundation* sélectionnait également les boursiers et boursières belges en fonction de leur rôle joué au cours du conflit. Pour Pieter Huistra et Kaat Wils, le fait que les candidats et candidates doivent démontrer des valeurs en accord avec les principes soutenus par les organismes de financement de la recherche trahit le caractère occasionnel de la performance d'une *persona* scientifique, répondant aux attentes liées au contexte politique et social⁸⁸¹. Cependant, en tenant compte de la situation personnelle et des engagements politiques et sociaux des candidates au cours de la Seconde Guerre mondiale, les responsables du programme des *International Study Grants* s'éloignent de l'objectif purement scientifique affiché au départ. L'idéaltype de la boursière revêt, dans ces années d'après 1945, une dimension plus sociale (voire politique) que scientifique⁸⁸².

Alors qu'au début des années 1950, il n'existe plus de différence entre les *International Study Grants* et les désormais classiques bourses internationales, d'autres programmes sont mis en place en direction des pays en voie de développement. Sous l'influence de la Française Jeanne Chaton, sa présidente de 1956 à 1959, la FIFDU insiste sur l'instruction des femmes en Afrique et dans d'autres régions du monde, notamment par le recours à des bourses⁸⁸³. Le fonds Dorothy Leet, créé en mémoire de l'ancienne présidente de la FIFDU (1953-1956) par l'Association française des femmes diplômées des universités, vise à d'offrir des bourses réservées aux femmes issues de pays en développement⁸⁸⁴. De son côté, l'*American Association of University Women* développe à partir de 1963 l'*African Summer Program*, spécifiquement destiné à aider des enseignantes d'Afrique à séjourner aux États-Unis afin de parfaire leur formation⁸⁸⁵. On peut lire à ce propos, dans un rapport de 1964 rédigé à l'occasion du séminaire régional organisé en Uganda sur le thème de « L'Afrique aujourd'hui : défis et responsabilités pour les femmes d'Afrique » :

⁸⁸¹ Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « "Fit to Travel" ... », *op. cit.*

⁸⁸² Dans l'esprit de reconstruction qui règne aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, d'autres disciplines sont mises à l'honneur, telles que la diététique, le travail social ou encore la psychologie (tout spécialement la psychologie infantine). L'effort de reconstruction renforce, dans une certaine mesure, une spécificité féminine.

⁸⁸³ Chaperon (Sylvie), « Chaton Jeanne », in Christine Bard et Sylvie Chaperon (dir.), *Dictionnaire des féministes. France, XVIIIe-XXIe siècle*, Paris, PUF, 2017.

⁸⁸⁴ Columbia University Records, « Obituaries : Dorothy Flagg Leet, 99 », March 25, 1994, vol. 19, n° 21 : http://www.columbia.edu/cu/record/archives/vol19/vol19_iss21/record1921.27.

⁸⁸⁵ AAUW, *Idealism at Work*, *op. cit.*, p.7 et p. 29-31.

Avec les progrès réalisés par les femmes dans le monde occidental au cours des 25 dernières années, bien des objectifs pour lesquels la Fédération a été fondée ont été atteints dans un certain nombre de pays. Il était inévitable que les membres de la Fédération qui se trouvent dans des circonstances plus favorables s'intéressent à la situation des femmes dans les régions moins favorisées et en particulier aux femmes des pays qui ont récemment obtenu leur indépendance et se trouvent dans une situation de rapide développement social et économique⁸⁸⁶.

Ces nouvelles dispositions ont des ambitions à la fois sociales, politiques et féministes : il s'agit de mettre en place une élite de femmes capable de jouer un rôle important dans le développement de leur pays.

Dans le même temps, on assiste à la fin des années 1940 et surtout au cours des années 1950 à une augmentation significative du nombre de bourses internationales décernées par la FIFDU. Alors que dans la période précédente, le nombre de boursières internationales – récompensées par le comité d'attribution de la FIFDU – s'élevait à 60, ce sont 160 chercheuses qui en bénéficient entre 1945 et la fin des années 1960. L'expansion géographique de la FIFDU dans cette période se traduit, quoique de manière encore timide, dans l'origine géographique des boursières : parmi les 28 nationalités représentées chez les lauréates, on trouve par exemple 8 Argentines, 3 Brésiliennes, 2 Philippines, une Thaïlandaise ou encore une Kenyane.

Les procédures de sélection et d'attribution des bourses restent globalement inchangées – si ce n'est, désormais, que les candidates doivent s'assurer à l'avance d'avoir une place dans l'institution étrangère de leur choix. L'introduction de ce nouvel élément correspond du reste à l'ouverture plus générale des mondes de la recherche et de l'université aux femmes, lesquelles ne dépendent plus de la FIFDU et de ses membres influents pour obtenir une invitation dans une université ou un institut étranger, comme c'était le cas au moment du lancement du programme de bourses.

Contrairement aux *International Study Grants*, l'objectif des bourses internationales reste strictement limité à la recherche scientifique et universitaire. Après la Seconde Guerre mondiale, l'alternance entre Arts et Science est progressivement abandonnée, ce qui a entraîné une représentation plus importante des domaines des sciences naturelles

⁸⁸⁶ Archive IFUW, inv.no 1039 : Africa, Regional Seminar on « Africa Today – Challenge and Responsibility for the Women of Africa », Kampala, Uganda, 1964. Rapport, p. 2 : « With the progress which women in the Western world have made in the last 25 years many of the objects for which the Federation was founded have been achieved in a number of countries. It was inevitable that the members of the Federation in more fortunate circumstances should turn their attention to the position of women in less fortunate areas and in particular to the women of those countries which have recently achieved independence and are in a state of rapid social and economic development ».

et « dures ». Si la biologie demeure la discipline de prédilection des lauréates, ces dernières se font plus nombreuses dans les sciences « dures ».

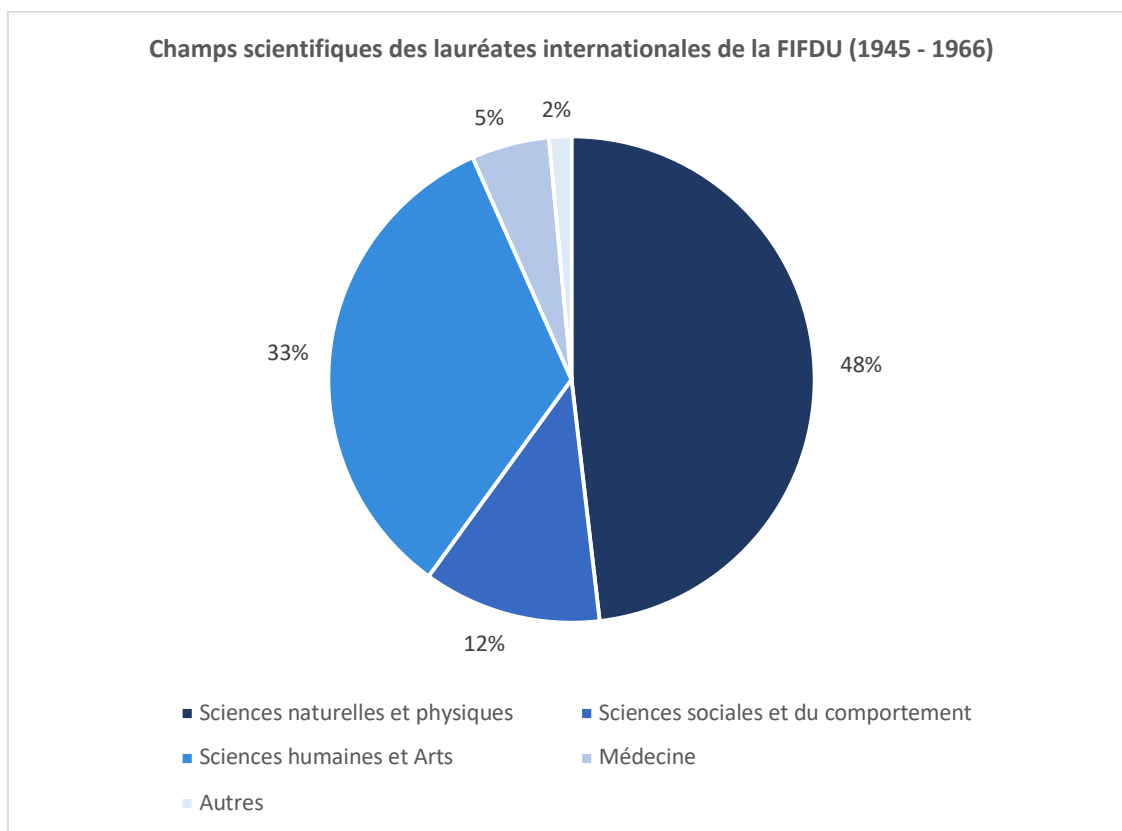


FIG. 39 – REPARTITION DES 160 LAUREATES D’UNE BOURSE INTERNATIONALE DECERNEE PAR LA FIFDU, EN FONCTION DE LEUR CHAMP DISCIPLINAIRE (1945-1966)

Ce basculement peut s’interpréter à l’aune de l’histoire des sciences après 1945 et de la Guerre Froide, période au cours de laquelle les sciences physiques, notamment nucléaire et astrophysique, deviennent un instrument de pouvoir crucial. Les historiens des sciences ont souligné le lien entre les guerres totales du XX^e siècle et le développement des sciences et de leur rôle dans les sociétés⁸⁸⁷. Comme le note Anne Rasmussen, l’opposition entre le bloc communiste et le monde occidental se traduit par « un état chronique de guerre technoscientifique et économique », engrangeant des dépenses considérables. Les scientifiques constituent dès lors une ressource primordiale pour les États, notamment les physiciens avec le développement de la science

⁸⁸⁷ Voir notamment Dahan (Amy), Pestre (Dominique) (dir.), *Les sciences pour la guerre (1940-1960)*, Paris, Éditions de l’EHESS, 2004 et Rasmussen (Anne), « Sciences et guerres », in Christophe Bonneuil et Dominique Pestre, dir., *Histoire des sciences et des savoirs, 3, Le siècle des technosciences*, Paris, Seuil, 2015, p. 47-65.

atomique⁸⁸⁸. On peut penser que les choix des membres du comité d'attribution des bourses se tournent vers les disciplines en vogue et largement reconnues dans le monde scientifique mais aussi dans l'opinion publique. Il en va de même pour les sciences sociales et économiques. Et l'attrait qu'exercent les États-Unis sur les femmes scientifiques européennes, observé dans l'entre-deux-guerres, continue à se renforcer, le pays attirant nombre des boursières. Cet « âge d'or des sciences », caractérisant les années 1940 à 1970, correspond pourtant, pour reprendre l'analyse de Margaret Rossiter, à une période difficile pour les femmes universitaires⁸⁸⁹. Aux États-Unis, les politiques scientifiques mises en place se font au détriment des femmes et de leur place aux grades les plus élevés des hiérarchies universitaire et scientifique. Et les membres de la FIFDU sont conscientes de la persistance de préjugés concernant les femmes scientifiques et des facteurs sociaux empêchant leur progression. Le fonds Cullis, par exemple, permet de financer des subventions à la recherche pour une durée de quelques mois, destinées à aider les « femmes qui, pour une raison ou une autre, n'étaient pas capables de postuler pour une bourse entière d'un an⁸⁹⁰ ». Parmi les cas évoqués, on retrouve : « une femme plus âgée, libérée peut-être de ses responsabilités familiales » ou « une femme mariée ou une travailleuse professionnelle qui ne seraient pas en mesure d'entreprendre des recherches sur la longue durée mais pourraient produire un bon travail dans un champ et un temps limités⁸⁹¹ ».

CONCLUSION

Face à l'épreuve des années 1930 et de la Seconde Guerre mondiale, l'identité des *university women* s'est retrouvée prise en tension entre des pôles difficilement conciliables. Les dirigeantes et adhérentes de la FIFDU ont dû réfléchir à leur identité d'internationalistes face à la montée des nationalismes, de femmes en possession active d'un métier dans une époque marquée par les réactions antiféministes et la volonté de faire rentrer la femme dans le foyer familial, mais aussi de scientifiques conviées par la violence de l'histoire à prendre des décisions de nature politique et sociale, voire

⁸⁸⁸ Shapin (Steven), « Figures de scientifiques », in Christophe Bonneuil et Dominique Pestre, dir., *Histoire des sciences et des savoirs*, 3, *op. cit.*, p. 27-45.

⁸⁸⁹ Rossiter (Margaret), *Women Scientists in America*, 2, *Before Affirmative Action (1940-1972)*, Baltimore & Londres, The Johns Hopkins University Press, p. V.

⁸⁹⁰ Archive IFUW, inv.no 88, Bulletins (Bluebooks), 13th Conference, Helsinki, Finland, 1959 : « helping women who for one reason or another were not able to apply for a full fellowship for an academic year ».

⁸⁹¹ *Ibid.*, p. 30-31 : « an older woman released perhaps from family responsibilities [...], a married woman or a professional worker who might be unable to undertake whole-time lengthy research but could produce a good piece of work in a limited sphere and time »

éthique. A certains moments paroxystiques, les *university women* ont eu à arbitrer entre un devoir de type humanitaire (venir en aide aux scientifiques juives et réfugiées) et la volonté de rester en accord avec les principes fondateurs d'un programme de bourses fondé sur la seule excellence scientifique.

Il y a eu là évidemment un énième signal de l'immixtion du totalitarisme européen dans chacun des domaines de l'activité humaine, et de la difficulté des ripostes, certes nullement inexistantes, que des hommes et ici des femmes ont tenté de mettre en œuvre. Nous songeons à l'allocution prononcée par Marie-Louise Puech à la radio française, en 1940, au moment de l'attaque de l'Allemagne contre la Norvège ; elle rend hommage à ce pays et à son esprit démocratique, avant de saluer une série de femmes dont plusieurs sont apparues au long de cette thèse, Kristine Bonnevie, Ellen Gleditsch, Aase Skard..., mais aussi la romancière Sigrid Undset :

Le nom de Mme Sigrid Undset est bien connu chez nous depuis que la plupart de ses œuvres ont été traduites en français ; le vibrant appel qu'elle adressa à ses compatriotes dès l'entrée des envahisseurs est encore présent à toutes les mémoires et il a pris une tragique signification depuis que nous savons que son fils est tombé au champ d'honneur. Cet appel était attendu d'un écrivain qui n'est pas seulement une romancière de talent, mais aussi l'historienne délicate de sa terre natale. Mme Undset ne fait pas de l'histoire en amateur : elle s'est penchée sur les documents d'archives avant de publier ses trois volumes historiques où se déroule la vie à la campagne d'une Norvégienne du XIV^e siècle et de sa famille. [...]

La qualité de ces activités [des femmes norvégiennes], leur diversité, nous donnent bon espoir pour la lutte qui vient d'être imposée à la Norvège. Là comme ailleurs, nous sommes convaincues que les femmes « maintiendront »⁸⁹².

⁸⁹² Archives privées, texte inédit, retranscrit par Rémy Cazals (Toulouse), que nous remercions.

Chapitre 8. Héroïisations et commémorations : des usages de l'histoire dans la FIFDU

Il est de notre devoir de nous souvenir du passé et de faire face au futur.

Stanislawa Adamowicz, 1947⁸⁹³.

INTRODUCTION

Alors que les *university women* se réunissent pour la première fois depuis l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale en 1947, à l'occasion du neuvième congrès international de la FIFDU organisé à Toronto, le message qu'adresse la présidente polonaise sortante, Stanislawa Adamowicz, annonce le programme de l'après-guerre. Se souvenir, dit-elle, est essentiel pour comprendre les erreurs du passé et reconstruire un monde fragilisé par un conflit destructeur – particulièrement pour celles et ceux qui, comme elle, sont des survivants.

Si les idéaux internationalistes de l'entre-deux-guerres ont rencontré un échec évident, la fondation de l'ONU en 1945 promet un nouveau souffle, et les *university women* sont appelées à jouer un rôle en obtenant un statut consultatif auprès de l'UNESCO. Les objectifs de la FIFDU évoluent peu à peu, se concentrant sur l'accès à l'éducation (primaire, secondaire et supérieure) pour les femmes du monde entier, surtout dans les pays en voie de développement. La mutation de la FIFDU d'une organisation d'abord scientifique en une ONG spécialisée sur les questions d'éducation à l'échelle internationale est perceptible dans le choix des présidentes. Celles-ci ne sont plus seulement des scientifiques, comme c'était le cas dans l'entre-deux-guerres, mais des représentantes du mouvement éducatif et humanitaire, à l'instar de Dorothy Lee, présidente entre 1953 et 1956 et directrice du foyer Reid Hall, ou Jeanne Chaton,

⁸⁹³ Discours de S. Adamowicz prononcé en 1947 lors du premier conseil international de la FIFDU tenu après la Seconde Guerre mondiale à Crosby Hall, Londres. Cité par Virginia Gildersleeve, *Many a Good Crusade...*, *op. cit.*, p. 169 : « It is our duty to remember the past and to face the future ».

enseignante française et présidente de 1956 à 1959 – il est intéressant de noter que toutes deux sont consultantes sur l'éducation des femmes à l'UNESCO⁸⁹⁴.

Alors que les préoccupations de la FIFDU évoluent et semblent s'éloigner des ambitions strictement scientifiques de ses débuts, on assiste, dans les années 1950 et 1960, à une multiplication de gestes commémoratifs et mémoriels qui visent à souligner son passé, comme dans un effort pour réaffirmer cette dimension scientifique du travail qu'elle a mené. Ce souci de commémoration s'inscrit dans un moment décisif pour les femmes en science. La publication de l'article de la sociologue Alice Rossi, « Women in Science : Why So Few ? » (1965), a pointé du doigt les discriminations à l'encontre des femmes, discriminations qui reposent sur des facteurs sociaux et culturels plus que scientifiques. La mise en valeur, par les *university women*, de l'œuvre de la FIFDU dans la promotion des femmes scientifiques, ainsi que la célébration des parcours d'anciennes présidentes et boursières, est une contribution au débat sur la place des femmes dans les mondes scientifique et universitaire. C'est l'étude des ressorts de cette entreprise collective dans la fabrique d'une mémoire qui se trouve au centre de ce dernier chapitre. Dans quelle mesure les *university women* déploient-elles une contre-culture mémorielle destinée à faire entrer les femmes en tant que sujets actifs dans le récit historique et à lutter contre les processus qui aboutissent à leur « invisibilisation » ou à leur oubli ? Quel est le rôle de ces pratiques mémorielles et commémoratives dans la projection et la transmission d'une *persona* institutionnelle scientifique ?

1. UN PANTHEON SCIENTIFIQUE DECLINE AU FEMININ

L'une des pratiques commémoratives les plus communes consiste en l'élévation d'un individu, représentatif d'un groupe ou d'une cause, au rang de héros. Comme le note Daniel Fabre à propos des travaux de l'historien Stephan Czarnowski, « il n'y a pas de nation sans mythe, sans héros et sans liturgie où se fixe la conscience collective, se projette la continuité d'une histoire⁸⁹⁵ ». Les pratiques mémorielles et commémoratives en science n'échappent pas à ce constat, et les « grands savants » font souvent office de héros culturels « par le biais de rituels qui finissent par sécréter des mythes⁸⁹⁶ ». Ce processus d'héroïsation est éminemment genré – seules cinq femmes reposent au

⁸⁹⁴ Chaperon (Sylvie), « Chaton, Jeanne », *op. cit.*

⁸⁹⁵ Fabre (Daniel), « L'atelier des héros », in Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend (dir.), *La Fabrique des héros*, Paris, Éditions de la Maison des sciences et de l'homme, 1999, p. 233-318.

⁸⁹⁶ Abir-Am (Pnina G.) (dir.), *La mise en mémoire de la science. Pour une ethnographie historique des rites commémoratifs*, Amsterdam, Editions des Archives contemporaines, 1998.

Panthéon, et une seule scientifique, Marie Curie (en 1995)⁸⁹⁷. Ce culte des grands hommes – précisément –, et l’effacement du rôle et de l’apport des femmes qui en découle, participe sans conteste au renforcement de l’identité masculine de la figure scientifique. Mineke Bosch parle de « fardeau de la tradition » pour évoquer la manière dont l’entreprise mémorielle de la science participe à l’effacement des femmes⁸⁹⁸. Dès lors, tout comme les féministes ont entrepris d’ériger leur propre panthéon, en mettant sur un piédestal les pionnières du mouvement, les *university women* se sont dotées de leurs propres héroïnes.

1.1. PRATIQUES COMMEMORATIVES ET MODELES SCIENTIFIQUES

À l’aube du cinquantième anniversaire de la FIFDU, célébré en 1968, les années 1950 et surtout 1960 marquent l’entrée en commémoration des *university women*. Les regards se tournent vers les années fondatrices, pour en faire le bilan, mais aussi pour célébrer un passé et une mémoire qu’il s’agit de créer, agencer et finalement contrôler. On sait combien la mémoire n’est jamais neutre et s’adapte à des objectifs et des enjeux. Sa fabrique est une entreprise collective, mais c’est également un lieu de luttes entre un groupe dominant qui s’accapare un récit et des groupes dominés qui le contestent. Christine Bard et Juliette Rennes, pour citer deux noms, ont mis en évidence cette dimension en analysant les pratiques commémoratives et mémorielles des féministes qui visent à mettre en scène « l’activité des sujets femmes, parfois jusqu’à l’héroïsation⁸⁹⁹ ». Comme le montre la seconde à propos des femmes intellectuelles françaises, la constitution d’un panthéon féminin par les féministes françaises répond à la volonté de rendre disponible un « vivier de modèles méritocratiques de réalisation de soi au féminin » afin « d’encourager des vocations nouvelles » et d’ainsi « rompre la logique de l’inscription des destins féminins » dans un schéma classique⁹⁰⁰. Ces pionnières que l’on salue se sont illustrées par leur vaillance, leur propension à devenir des sujets capables d’ouvrir les portes fermées et de lutter pour leur égalité avec les hommes⁹⁰¹. Les stratégies employées par les *university women* sont similaires en bien

⁸⁹⁷ Germaine Tillion, entrée au Panthéon parce que résistante, était toutefois aussi une femme de science (ethnologue).

⁸⁹⁸ Bosch (Mineke), « Geleerdengenialogie versus de biografie in gender... », *op. cit.*. Voir également, Id., « De last van de overlevering... », *op. cit.*

⁸⁹⁹ Rennes (Juliette), *Le mérite et la nature...*, *op. cit.*, p. 215. Sur la dimension d’archivage, voir Christine Bard, *Les filles de Marianne...*, *op. cit.*, p. 215.

⁹⁰⁰ Rennes (Juliette), *Le mérite et la nature...*, *op. cit.*, p. 219.

⁹⁰¹ *Ibid.*, p. 217.

des points : elles aussi ont produit leur propre panthéon en distinguant certaines d'entre elles.

Il existe, en science comme dans les autres milieux, un nombre limité de manières pour un groupe d'honorer ses membres éminents : l'octroi d'un poste de direction, l'attribution de bourses, de prix, l'assignation du nom de la personne à un objet, une distinction ou une fondation⁹⁰². À partir de la fin des années 1940, un nombre important de bourses ont été créées ou renommées en hommage à des pionnières des *university women* et d'anciennes dirigeantes. Des figures emblématiques, telle une Virginia Gildersleeve, voient leur nom associé à l'une des distinctions offertes par la FIFDU. À la mort d'Ida Smedley Maclean, considérée comme la « mère du comité d'attribution des bourses », son nom est donné aux bourses internationales offertes par la FIFDU⁹⁰³. La célébration de ces héroïnes se situe au carrefour d'une volonté internationale et de stratégies nationales. La plupart des bourses internationales offertes par l'Association américaine (AAUW) prennent ainsi le nom de pionnières ou de scientifiques américaines célèbres. On trouve parmi elles Alice Hamilton, première femme nommée professeure d'université à Harvard ; Ida Hyde, physiologiste et professeure connue pour avoir développé une micro-électrode capable de stimuler, injecter ou retirer des tissus d'une cellule ; Mary Emma Wooley, l'une des premières étudiantes américaines (Brown University), présidente du Mount Holyoke College et suffragette. La branche norvégienne, pour sa part, inaugure la bourse Ellen Gleditsch à la mort de celle-ci, en 1968, afin d'honorer une héroïne nationale⁹⁰⁴.

Le temps des anniversaires est marqué par la célébration des pionnières ou des membres emblématiques. Les anciennes présidentes sont les invitées d'honneur, régulièrement contactées pour raconter les débuts de l'organisation, partager leur expérience et leurs idéaux. Alors qu'elle assistait, en tant que représentante de la branche néerlandaise, au congrès international de la FIFDU organisé à Zurich en 1950, Johanna van Lohuizen-de Leeuw a été marquée par le discours prononcé par Winifred Cullis sur les premières années de l'organisation, ainsi que par l'article écrit sur le

⁹⁰² Rossiter (Margaret), *Women scientists in America, 1, Struggles and Stratégies to 1940...*, op. cit., p. 268.

⁹⁰³ Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes 1946, p. 173 : « The mother of the Committee ».

⁹⁰⁴ Norske Kvinnelige Akademikerer Landsforbund, PA-1164, Riksarkivet, Oslo, L0002/0004 : Ellen Gleditschs Minnefond [fonds commémoratif Ellen Gleditsch].

même sujet par Virginia Gildersleeve dans le Bulletin de la FIFDU. « Pour nous les jeunes », écrit-elle à Gildersleeve, « il est immensément intéressant de lire et de rencontrer les pionnières qui nous ont permis d'entrer à l'université et de suivre le désir de notre cœur : la recherche scientifique⁹⁰⁵ ».

Il est difficile d'évaluer dans quelle mesure les nouvelles générations se sont identifiées à ces pionnières ; certains témoignages et lettres de boursières laissent toutefois transparaître leur admiration pour les fondatrices du mouvement des *university women*. La Danoise Adina Grosgren, lauréate d'une bourse internationale en 1959, se sent à la fois « humble et encouragée » à la lecture de l'histoire de la vie de cette pionnière, auteure du texte « Before Women Were Human Beings », qui fait allusion à une querelle remontant au XVI^e siècle et qui décrit les difficultés pour les premières étudiantes américaines à se faire accepter dans les universités européennes au tournant du XX^e siècle⁹⁰⁶. Lors de la réception de l'une des bourses *Virginia Gildersleeve International* en 1951, la lauréate néerlandaise Johanna van Lohuizen-de Leeuw s'adresse directement à l'ancienne présidente et termine sa lettre en lui promettant de faire « de son mieux pour être une digne boursière Gildersleeve, afin qu'elle n'ait pas à rougir d'[elle]⁹⁰⁷ ». Or elle obtient un poste à l'université de Cambridge à la suite de sa bourse⁹⁰⁸, et Gildersleeve, tout en la félicitant, exprime sa fierté devant la réussite d'une ancienne lauréate de la bourse qui porte son nom :

J'avais été très intéressée à l'époque par votre projet et fière d'apprendre que vous avez été nommée à ce poste à Cambridge. C'est pour moi un grand privilège que de voir mon nom associé à des travaux de recherche aussi remarquables que ceux que mènent les boursières Gildersleeve⁹⁰⁹.

⁹⁰⁵ Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, Rare books and manuscript library, box 46, « IFUW, Correspondence, 19454 ». Extrait de la lettre de van Lohuizen-de Leeuw à Gildersleeve, 19 août 1951 : « But for us, the younger members, it is immensely interesting to read and meet the pioneers, who made it possible for us to enter a university and follow our heart's desire : scientific research ».

⁹⁰⁶ Hyde (Ida), « Before Women Were Human Beings », *AAUW journal*, vol. 31, n° 4, 1938, p. 226-236.

⁹⁰⁷ Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, Rare books and manuscript library, box 46, « IFUW, Correspondence, 19454 ». Extrait de la lettre de van Lohuizen-de Leeuw à Gildersleeve, 19 août 1951 : « [...] and I promise to do my utmost to be a worthy Gildersleeve Fellow, so that you need not be ashamed of me ».

⁹⁰⁸ Nommée « Lecturer » en 1951, Johanna van Lohuizen-de Leeuw obtient un poste de professeure en histoire de l'art à l'université d'Amsterdam en 1958 et fonde en 1959 l'Institut d'archéologie de l'Asie du sud.

⁹⁰⁹ Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, Rare books and manuscript library, box 46. Extrait de la lettre de Gildersleeve à J. van Lohuizen-de Leeuw, 18 mars 1955 : « I was very much interested in your project at the time and proud when I heard that you had been appointed to the position at Cambridge. It is a great privilege for me to have my name associated with such distinguished pieces of research as are being done by the Gildersleeve Fellows ».

Marie Hammer, une biologiste danoise lauréate de la bourse Gildersleeve en 1950, nomme *gymnodamaeus gildersleevei* l'une des espèces qu'elle découvre⁹¹⁰.

On doit se garder toutefois de tirer des conclusions hâtives quant à ce processus d'identification entre générations. Dans les années 1960, une partie des branches nationales sont confrontées à l'absence d'intérêt de leurs diplômées les plus jeunes pour la FIFDU, et peinent à recruter de nouveaux membres. De même, si les *university women* ont bien tenté d'imposer une contre-culture mémorielle dans le domaine des sciences, leur effort ne s'est pas nécessairement avéré suffisant. La plupart des pionnières ont été oubliées en dehors du cercle des *university women*, et très peu de biographies ou travaux historiques existent à leur sujet, exception faite d'Ellen Gleditsch et, très récemment, de Virginia Gildersleeve. Les engagements de cette dernière pendant les deux guerres mondiales, son rôle au sein de la FIFDU et d'autres organisations en ont fait une figure publique de poids sur l'échiquier politique américain et international. En 1945, nous l'avons vu, elle est la seule femme à participer à l'élaboration du texte des Nations Unies à San Francisco. Elle reçoit de nombreuses distinctions émanant de divers pays, en reconnaissance de ses services⁹¹¹. Malgré la riche liste de ces succès, il faut attendre 2017 pour qu'une biographie lui soit consacrée⁹¹². Dans son introduction, l'auteur, l'historien américain Patrick Dilley, souligne que Virginia Gildersleeve est une figure « quasiment oubliée dans l'histoire de l'éducation supérieure aux États-Unis » ; un oubli que son dernier chapitre relie, il est vrai, à la position de l'intéressée quant à la question israélo-palestienne. Son opposition publique et décidée à la partition de la Palestine l'aurait exclue d'un roman national états-unien qui repose entre autres sur les relations entre les États-Unis et Israël⁹¹³.

⁹¹⁰ C'est la secrétaire de la FIFDU, Hermès, qui le fait remarquer à Gildersleeve, après avoir lu le rapport de bourse de Hammer. Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, Rare books and manuscript library, box 46, lettre de Hermès à Gildersleeve, 31 août 1951. Il ne semble pas que le rapport de la biologiste ait été conservé dans les archives de l'AAUW, mais le nom est toujours utilisé à ce jour par les biologistes. Voir : Hammer (Marie), « Investigations on the microfauna of northern Canada », *Acta Arctica*, vol. 4, n° 1, 1952, p. 1-108.

⁹¹¹ Une partie des récompenses et médailles reçues par V. Gildersleeve au cours de sa carrière se trouvent aux archives du Barnard College (New York), Box 5-13 : « Virginia Crocheron Gildersleeve Memorabilia ».

⁹¹² Dilley (Patrick), *The Transformation of Women's Collegiate Education...*, *op. cit.*

⁹¹³ *Ibid.*, voir « Introduction », p. 1, ainsi que le chapitre 6 « The Legacy of Virginia Crocheron Gildersleeve », p. 116-119.

1.2. LES NECROLOGIES : UN ENJEU PARTICULIER POUR LES FEMMES

Dans le domaine des sciences, les nécrologies peuvent servir à mettre en valeur le parcours et l'œuvre d'un(e) scientifique auprès d'un public large et pas seulement limité à la communauté spécialisée ; elles constituent ainsi un vecteur important pour transmettre une image. Leur contenu varie en fonction de l'identité et de l'affiliation des auteurs, témoignant d'enjeux mémoriels : différents groupes peuvent tenter de s'approprier la notoriété d'une personnalité afin de servir leur propre cause. En tant que discours, la nécrologie est imprégnée de la culture et influencée par les normes sociales et conventions de son époque. Analysé au prisme du genre, ce type d'écrits se prête spécialement à une étude des stéréotypes. Pour les femmes, le processus a toujours recouvert une dimension particulière. Et d'abord parce qu'elles y sont minoritaires – un article récent du *New York Times* a mis en exergue cette forte sous-représentation –, reflétant l'idée que les hommes comptent plus que les femmes⁹¹⁴. Mais aussi parce que même celles qui ont droit à une nécrologie se retrouvent souvent associées à des stéréotypes de genre.

L'analyse des nécrologies des membres dirigeants de la FIFDU, ou celles des anciennes boursières, permet de mesurer les dimensions mémorielles et genrées qui sont en jeu. Il ne s'agit ici que d'une ébauche concernant une problématique plus large : l'impact des nécrologies dans la construction et la transmission d'une *persona* scientifique. L'analyse permet toutefois de faire quelques remarques générales⁹¹⁵. Dans le cas de personnalités scientifiques, ce sont habituellement des collègues et/ou d'anciens élèves qui se chargent de la rédaction ; pour les dirigeantes de la FIFDU – comme c'est souvent le cas pour des personnalités influentes dans les institutions – ce sont d'autres membres de l'organisation. A la mort de l'une des présidentes, Winifred Cullis, en 1956, une nécrologie est publiée dans *The Times* sous le titre : « Dr. Winifred Cullis : Ardent Champion of Women » ; l'article énumère ses activités professionnelles ainsi que ses engagements au sein de diverses associations. Plusieurs personnes écrivent au journal afin de compléter cette nécrologie ; l'une signale le rôle joué par Cullis dans l'union des pays anglophones, une autre la passion de la physiologiste pour la danse ; des directeurs d'écoles rappellent leurs liens avec la défunte. Les *university women*,

⁹¹⁴ <https://www.nytimes.com/2018/03/14/insider/women-obituaries.html>

⁹¹⁵ Cette étude mérite d'être approfondie, en incluant un nombre plus important de nécrologies et en comparant celles des femmes avec celles des hommes scientifiques. Elle sera développée dans une recherche ultérieure.

pour leur part, érigent leur ancienne présidente en modèle pour les femmes scientifiques et pour la FIFDU, mais on voit qu'elles ne sont pas les seules à se réclamer de son héritage⁹¹⁶.

À la mort de Ida Smedley MacLean en 1944, deux nécrologies paraissent dans le même numéro de *Nature. International Journal of Science*, l'une écrite par Cullis, l'autre par une collègue, la biochimiste Leslie C. A. Nunn. Les deux textes semblent avoir été pensés de manière complémentaire, avec un partage des approches. Le premier, institutionnel et en quelque sorte « idéologique », met l'accent sur le rôle de Smedley MacLean dans la fondation de la *British Federation of University Women* et au sein de la FIFDU. Le second, cinq fois plus développé, aborde exclusivement les recherches scientifiques de la biochimiste britannique : technique, destiné à un public de spécialistes, il renforce par là-même la raison d'être de la FIFDU, si fortement attachée à défendre l'identité scientifique des *university women*. Et ce n'est pas la moindre réussite de l'opération que de donner à lire, dans une revue comme *Nature*, un texte qui ne s'intéresse pas à la femme Smedley MacLean, mais à la chercheuse, et qui évoque à plusieurs reprises des traits caractéristiques de la *persona* scientifique, l'attachement scrupuleux aux faits mêlé à l'« amour » et à la « fascination » pour son champ d'études et à sa capacité à « inspirer » ses étudiants et collègues. Et dans le même temps, tel ou tel élément de ce texte – écrit par une autre femme et chercheuse – trahit implicitement la survivance de stéréotypes ou tout au moins d'une dimension genrée : c'est peut-être la mention du mariage avec un collègue de laboratoire, Hugh MacLean, en 1913 ; c'est plus certainement l'allusion à des « responsabilités domestiques largement accrues » (les enfants du couple) au lendemain de 1918 mais qui n'empêchent pas Smedley MacLean de se jeter à nouveau dans la recherche après avoir mis son talent au service de son pays durant le conflit mondial⁹¹⁷.

Les stéréotypes de genre affleurent parfois de manière plus appuyée. La nécrologie parue à la mort de l'une des boursières de la FIFDU, Jeanne Viellard, en donne un exemple frappant. L'auteur, Jean Glénisson, historien et archiviste français connu, livre un portrait très positif de la disparue, mais en l'associant comme malgré lui à un rôle de maitresse de maison :

⁹¹⁶ Papers of Winifred Cullis, 7WCU (Women's Library – London School of Economics) : « Dr. Winifred Cullis : Ardent Champion of Women », *The Times*, 15 novembre 1965.

⁹¹⁷ *Nature*, vol. 154, 1944, p. 110.

Dans l'histoire de l'érudition de notre temps, le nom de Jeanne Vielliard restera à jamais lié à celui de l'Institut de recherche et d'histoire des textes. Dans la mémoire de ceux qui la connurent, son image est inséparable du cadre où s'est déroulée la part la plus féconde de sa vie de savant et d'administrateur ; les six pièces et la légendaire cuisine qui, de 1940 à 1960, [...] ont abrité l'institut des textes [...]. J. Vielliard était la gardienne de ce foyer⁹¹⁸.

Et de souligner des vertus tenues pour « féminines » : la modestie, la précision, la rigueur, les qualités d'organisation. « Elle fut savante, efficace, utile et se mit au service de tous », conclut l'auteur⁹¹⁹. On note cette caractéristique « au service de tous », que l'on trouverait sans doute plus rarement dans la nécrologie d'un chercheur masculin.

Il n'existe pas, à notre connaissance, d'études comparatives de nécrologies de scientifiques, hommes et femmes. Des recherches sur d'autres disciplines ont mis en avant des différences genrées. Ainsi à propos des psychologues et de nécrologies parues entre 1974 et 2016 : il a été montré que les femmes sont généralement associées à des facultés d'organisation tandis que les hommes sont définis par leurs qualités et compétences intellectuelles⁹²⁰. Pour les scientifiques, si certaines nécrologies de femmes tendent à diminuer l'aspect scientifique de leurs travaux ou tout à moins à valoriser des qualités « féminines », telles que la patience ou la modestie, d'autres textes évoquent à l'inverse des réussites liées à des traits « masculins ». C'est le cas d'un article publié au lendemain de la mort de Johanna Westerdijk, en 1986, et rédigé par trois de ses anciens étudiants, Louise Kerling, Johan Gerard ten Houten et G. Bruin-Brink⁹²¹. Selon eux, la Néerlandaise a refusé dès son enfance de prendre part à des activités féminines telles que la couture, préférant faire la lecture – une activité plus intellectuelle, et un geste de leader – aux autres petites filles. Elle s'est affranchie des obstacles liés à l'éducation supérieure des femmes aux Pays-Bas en partant en Allemagne et en Suisse, et a continué, tout au long de sa carrière, à parcourir le monde, dans la tradition des explorateurs. Tout en décrivant ses recherches sur les maladies, les auteurs soulignent qu'elle a conduit ses expériences en recourant parfois à « l'anatomie

⁹¹⁸ Glénisson (Jean), « Jeanne Vielliard... », *op. cit.*, p. 362-363.

⁹¹⁹ *Ibid.*, p. 368.

⁹²⁰ Kirchler (Erich), Olsen (Jerome), Zehnter (Miriam Katharina), « Obituaries of Female and Male Leaders From 1974 to 2016 Suggest Change in Descriptive but Stability of Prescriptive Gender Stereotypes », *Frontiers in Psychology*, 9 :2286, november 2018 [doi : 10.3389/fpsyg.2018.02286].

⁹²¹ De Bruin-Brink (G.), ten Houten (Johan Gerard), Kerling (Louise), « Johanna Westerdijk : Pioneer Leader in Plant Pathology », *Annual Review of Phytopathology*, Vol. 84, 1986, p. 33-41.

morbide⁹²² », et établissent un parallèle entre la botanique, domaine traditionnellement plus ouvert aux femmes, et l’anatomie, perçue comme un bastion de la science au masculin. Les dernières pages de la nécrologie affirment plus nettement une référence à la masculinité. Le comportement de Westerdijk est défini comme « plutôt masculin », son attitude envers ses étudiants qualifiée de « plus paternelle que maternelle⁹²³ ». Ce que semblent suggérer ces allusions, comme le note Mineke Bosch, est que ce prétendu comportement « masculin » et les qualités qui lui sont associées ont été utilisés pour expliquer la reconnaissance scientifique et académique dont la chercheuse a joui, dans une période où les femmes étaient encore majoritairement exclues du monde scientifique⁹²⁴.

1.3. L’ATELIER DES HEROÏNES : L’ART DU PORTRAIT EN SCIENCE

Si la notion d’atelier est aujourd’hui souvent reprise par les historiens, afin de mettre en évidence un processus conscient et actif de fabrique, le mot peut aussi être pris dans son autre sens, renvoyant au monde artistique. Les membres de la FIFDU ont activement participé à la transformation de certaines de leurs dirigeantes en modèles – là encore au double sens hagiographique et artistique du mot –, notamment par la commande de portraits peints. Il s’agit du reste d’une pratique commune en science, et ce dès l’apparition des premières sociétés savantes au XVII^e siècle. En dépit de l’essor de la photographie, la tradition des portraits peints s’est perpétuée jusqu’à nos jours, comme le montre l’ouvrage de Ludmilla Jordanova, *Defining Features : Scientific and Medical Portraits 1660-2000*⁹²⁵. Cet art du portrait, dans les domaines de la science, de la médecine ou de la technologie, constitue une source importante pour les historiens, notamment au moment d’étudier la construction et la promotion d’une *persona* scientifique au prisme du genre. En effet, il ne s’agit pas seulement ici d’une œuvre d’art, mais d’un artefact culturel à forte charge symbolique et idéologique. Le portrait peint contribue à créer une image artificielle, à façonner une identité particulière, tout en s’inscrivant dans des codes et des conventions esthétiques. Ces conventions, si elles évoluent avec le temps, dévoilent des manières différentes de représenter une personne, notamment en termes de genre.

⁹²² *Ibid.* p. 36 : « One is impressed by the amount of work involved, the careful planning of Dr. Westerdijk’s experiments, her keen observation of disease symptoms including morbid anatomy [...] ».

⁹²³ *Ibid.*, p. 39 : « Her attitude toward students was more fatherly than motherly ».

⁹²⁴ Bosch (Mineke), *Het Geslacht van de Wetenschap...*, *op. cit.*, p. 394.

⁹²⁵ Jordanova (Ludmilla), *Defining Features...*, *op. cit.*, p. 22.

Dans le cas d'un portrait d'homme ou de femme scientifique, rappelle Ludmilla Jordanova, deux éléments jouent un rôle important : la présence « d'accessoires spécifiques au type de connaissance que le modèle a produit », d'une part – on peut penser à un livre dont le titre est apparent ou à instrument scientifique ou médical –, et le décor (ou l'arrière-plan) dans lequel le sujet est placé⁹²⁶. L'analyse doit évidemment prendre en compte l'interaction entre le modèle et l'artiste, le contexte social et culturel dans lequel s'inscrit la réalisation de l'œuvre, mais aussi sa réception et son appropriation. Par leur caractère public – ils ont vocation à être exposés dans des lieux où ils peuvent être vus par un certain nombre de personnes –, les portraits doivent mettre en valeur le caractère exceptionnel, voire héroïque, d'une personnalité, l'ériger en exemple, susciter chez le spectateur admiration et respect. Ils participent activement à la construction d'une identité publique, celle de l'individu concerné mais aussi plus largement celle du groupe qui commande ou fait l'acquisition de ces portraits.

Nous savons que les personnalités scientifiques jugées exceptionnelles et exemplaires sont principalement des hommes. Les répertoires esthétiques et les images déployées suggèrent ou renvoient à l'expression d'une masculinité. D'où l'intérêt, dans cette perspective, d'analyser les portraits de deux des premières présidentes et fondatrices de la FIFDU, les Britanniques Winifred Cullis et Caroline Spurgeon, afin de saisir la manière dont les femmes scientifiques sont à leur tour représentées, et érigées par leur communauté au rang de modèles, voire d'héroïnes à l'usage des *university women*.

Le premier tableau, reproduit ci-dessous, est celui de Cullis, la quatrième présidente de la FIFDU. Cette peinture à l'huile, de 91 cm de haut et 71 de large, daté de 1939, est l'œuvre de l'artiste anglaise Alice Mary Burton (1893-1968). Les conditions qui entourent sa production sont difficiles à déterminer : peut-être s'agit-il d'une commande passée par l'université de Londres ou la faculté de médecine dans laquelle œuvre Cullis. En 1957, lors de la célébration des cinquante ans de la *British Federation of University Women*, le tableau est racheté par la FIFDU afin d'être exposé dans le club-house international de Londres, Crosby Hall. Une photographie du tableau dans son cadre est publiée dans les premières pages du bulletin édité par la BFUW, avec une légende indiquant que le portrait a été acquis pour être exposé à Crosby Hall et lançant un appel

⁹²⁶ *Ibid.*, p. 40-41.

aux dons afin de couvrir les frais engagés⁹²⁷. Ce numéro spécial a été distribué à l'ensemble des membres de la FIFDU, peut-être afin de pouvoir récolter de plus nombreux dons, notamment de la part des membres de la branche américaine. L'acquisition du tableau par la BFUW est significative : Winifred Cullis est à la fois une héroïne nationale, la première femme élue professeure dans une chaire de médecine britannique (et l'une des fondatrices de la BFUW en 1907), et une figure internationale, pour avoir présidé la FIFDU de 1929 à 1931.

L'exposition du tableau à Crosby Hall est tout aussi symbolique. Le lieu, nous l'avons vu, occupe une place stratégique, en tant que foyer international, dans le brassage et la rencontre de nombreuses femmes engagées à divers niveaux dans la recherche scientifique. La physiologiste doit y être célébrée comme un modèle pour ces femmes venues du monde entier, et qui sont amenées à se retrouver et à déambuler dans les couloirs de Crosby Hall : « Son nom vivra aussi dans et à travers les solives, les pierres, la maçonnerie et l'esprit du Crosby Hall historique qu'elle a profondément aimé et pour lequel elle a travaillé avec dévouement », écrivait Vibert Douglas dans une nécrologie de Cullis en 1956⁹²⁸.

Regardons le tableau afin de noter par quels artifices artistiques et avec quels symboles et répertoire le portrait de Cullis met en scène, fabrique, projette une image de la femme scientifique. Le caractère imposant du modèle, qui pose en majesté, frappe au premier abord. Le visage, l'habit, les mains s'imposent au regard. La lumière, frontale, et le fond noir, sans indication de lieu ni de temps, concentrent toute l'attention du spectateur que rien d'autre ne distrait. Le choix d'un fond neutre est une pratique très courante dans l'art du portrait, notamment lorsqu'il s'agit de scientifiques ou de médecins ; au cours du XIX^e siècle, il devient plus courant de mettre en scène le sujet dans un décor directement lié à sa profession, dont les laboratoires, mais de nombreux portraits continuent à ne traiter que le visage⁹²⁹.

⁹²⁷ Archives AAUW (Washington D.C.), Box 832 : IFUW British Federation : « The First Fifty Years. Our Jubilee Celebrations », *The University Women's Review* (revue trimestrielle éditée par la BFUW), n° 47, Juin 1957, p. 10.

⁹²⁸ Virginia Gildersleeve archives, box 46, nécrologie de Winifred Cullis par Vibert Douglas, 1956 : « Her name will live also in and through the timbers, stones, brickwork and spirit of historic Crosby Hall which she deeply loved and for which she devotedly laboured ».

⁹²⁹ Jordanova, Ludmilla, *Defining Features...*, *op. cit.*, p. 41.



FIG. 40 – PORTRAIT DE WINIFRED CULLIS RÉALISÉ PAR ALICE MARY BURTON, CA. 1939
(ART UK)⁹³⁰

⁹³⁰ https://artuk.org/discover/artworks/professor-winfred-cullis-18751956-191998/search/actor:burton-alice-mary-18931968/page/1/view_as/grid.

Dans le cas de Cullis, son identité professionnelle est déclinée par le biais de différentes techniques. Le rouge écarlate et différents tons de jaune et beige dirigent l'attention sur son appartenance au monde universitaire britannique, la robe qu'elle porte étant facilement identifiable comme celle de l'Université de Londres (*University College*). Ce signe distinctif souligne le destin exemplaire de celle qui a été l'une des toutes premières professeures d'université en Grande-Bretagne. On remarque ensuite les deux instruments que la physiologiste tient dans ses mains, particulièrement celui de la main gauche, placé ostensiblement au centre du tableau. La présence de tels instruments, commune dans les tableaux de scientifiques, permet de « transmettre des informations dans une forme conventionnelle », informations qui n'ont dès lors pas à être directement incarnées par le modèle⁹³¹. Si ces objets doivent, pour assumer leur fonction de médiation et de symbole, être immédiatement reconnaissables, on remarquera qu'il n'en va pas de même ici : l'identification de l'instrument que tient Cullis dans sa main gauche n'est pas aisée pour un non spécialiste. La courte biographie qui accompagne la reproduction du portrait dans le journal de la BFUW y remédie utilement. On apprend que l'instrument est lié aux recherches de la physiologiste sur les mécanismes de sécrétion de l'urine » et sur la « perfusion du cœur des mammifères, comprenant l'étude des échanges gazeux dans le cœur, les artères coronaires et le bloc auriculo-ventriculaire⁹³². Et l'on peut lire plus loin :

Une grande partie de ces travaux ont nécessité l'utilisation d'un appareil conçu spécialement à cet effet, et qui a continué à être utilisé pendant de nombreuses années dans le département [*de physiologie de l'université de Londres*]. Dans le portrait du professeur Cullis peint par Miss Alice Burton, l'appareil que le professeur tient dans sa main est un récipient en verre spécifiquement dédié à la collecte et au stockage des gaz respiratoires mêlés⁹³³.

Le portrait de la physiologiste reprend ainsi de nombreux codes et conventions propres à la tradition iconographique de représentation d'hommes de savoir ou de pouvoir ; pose, gestuelle, habit et palette font référence à une imagerie masculine, dans

⁹³¹ Comme le rappelle L. Jordanova, le caractère héroïque en science implique la possession de « traits extraordinaires » ainsi que la « réalisation de tâches spéciales », des traits qu'elle oppose à la célébrité définie comme « une allure reconnue de manière générale sans toujours être liée à un talent spécifique. *Ibid.*, p. 120.

⁹³² Archives AAUW (Washington D.C.), Box 832 : IFUW British Federation : « The First Fifty Years. Our Jubilee Celebrations », p. 11.

⁹³³ *Ibid.*, p. 12 : « Much of the work necessitated the use of specially designed apparatus which continued to be used for many years in the department. In the portrait of professor Cullis painted by Miss Alice Burton, the apparatus the professor is holding in her hand is a special glass container used for the collection and storage of mixed respiratory gases ».

une monumentalité passablement impressionnante. Les traits féminins du modèle, en revanche, semblent avoir été délibérément écartés par l'artiste. La manière dont sont arrangés les cheveux suggère une coupe courte. La robe civile est dissimulée sous la toge universitaire ; on peut seulement penser qu'elle est de couleur noire. Les seules marques de féminité dans ce tableau sont le décolleté, réduit mais non absent, et ce collier de perles blanches, à moitié caché par la toge. Si l'on compare cette oeuvre à des photographies de Cullis prises à la même époque, on perçoit mieux de l'effort réalisé par l'artiste pour diminuer les marques de féminité. Sur les photographies, comme celle qui suit, l'attitude de Cullis est en vérité beaucoup plus douce, avec une forme de réserve timide dans le regard (qui ne fixe pas le spectateur dans les yeux) et les mains, et un très léger sourire ; des accessoires accentuent le trait : une montre de femme, un bracelet, le même collier de perles, ou encore le décolleté plus marqué. Le portrait peint a bien une visée idéologique : il s'inscrit dans une tradition iconographique tout en la minant de l'intérieur, puisqu'il met en scène une femme tout en se réappropriant des codes de représentations culturellement marqués comme masculins. Par là il remplit les objectifs que pouvaient lui assigner, et s'assigner, les *university women* : donner à voir une identité définie à la fois par leur sexe et leurs diplômes.



FIG. 41 – PORTRAIT DE WINIFRED CULLIS CA.1940S⁹³⁴

⁹³⁴ Archives Winifred Cullis (LSE Londres) : 7WCU/3 photographs.

Après avoir acquis le portrait de Cullis pour l'exposer à Crosby Hall, la BFUW commande un second portrait à l'artiste Alice Burton, celui de Caroline Spurgeon. Cette nouvelle commande peut laisser à penser que l'artiste était en relation avec la BFUW, ou que cette dernière a voulu s'assurer d'une homogénéité esthétique entre les deux tableaux.



FIG. 42 – PORTRAIT DE CAROLINE SPURGEON REALISE PAR ALICE MARY BURTON, 1958
(ART IK)⁹³⁵

⁹³⁵ Portrait en noir et blanc disponible dans les archives de Caroline Spurgeon (Bedford College) : BC PH/1/1 Photographie. Version en couleur : https://artuk.org/discover/artworks/professor-caroline-spurgeon-18691942-191999/view_as/grid/search/keyword:caroline-spurgeon/page/1.

Le fait que la direction de la BFUW ait choisi une femme artiste pour représenter une femme scientifique a peut-être une signification : elle valorise ainsi une autre forme de performance féminine, suggérant un parallèle entre les mondes universitaire et artistique et les accès des femmes à ces mondes. Alice Mary Burton était par ailleurs une artiste reconnue en Angleterre, élue membre de la *Royal Society of British Artists* en 1932, auteur de nombreux portraits de personnalités britanniques, telles que l'évêque Arthur Winnington-Ingram (1939) ou le vicomte Reginald Manningham-Buller, mais aussi de femmes, comme de la seconde vicomtesse Rhondda, Margaret Mackworth, connue pour être une active suffragette (1931). En 1958, elle réalise donc le portrait de Caroline Spurgeon, reproduit ci-dessus (Fig. 42).

Ce tableau, contrairement à celui de Cullis, a été d'emblée destiné à un accrochage aux murs de Crosby Hall, comme on peut le lire sur le revers de la copie conservée dans les archives de Spurgeon⁹³⁶. On apprend que l'artiste s'est inspiré d'une photographie de Spurgeon, puisque cette dernière était morte quelques années auparavant. Un cliché publié dans le journal anglais *The Queen* en mai 1912 présente de si nombreuses similitudes avec le tableau d'Alice Burton que l'on peut avancer sans risque d'erreur qu'il a servi de modèle à l'artiste :



FIG. 43 – « MISS CAROLINE F. E. SPURGEON, D. ES L. (PARIS). THE HOLDER OF A NEW FELLOWSHIP », *THE QUEEN*, 7 MAI 1912⁹³⁷

⁹³⁶ Bedford College, Papers of professor Caroline Spurgeon, BC PH/1/1, « Photography ».

⁹³⁷ *Ibid.*, PP7/8/1, *The Queen*, 7 mai 1912.

Le port de la robe universitaire de la Sorbonne indique que la photographie date très vraisemblablement de 1911, l'année où Spurgeon soutient sa thèse de doctorat à la Sorbonne⁹³⁸. Quarante-sept ans plus tard, Alice Burton représente Spurgeon dans cette même robe, de couleur noire, avec un rabat de couleur blanche, et portant une toque. L'épitoge, cette bande de tissu qui se porte par-dessus la toge, attachée par un bouton au niveau de l'épaule gauche, précise l'identité universitaire de celui ou celle qui la porte ; la couleur indique la discipline de spécialisation et le nombre de rangs d'hermine symbolise le grade universitaire. Mais si les trois rangs font bien référence au titre de docteur de Spurgeon, le rouge et le bleu du tissu ne correspondent pas à la couleur de la Sorbonne (les arts, littérature et humanités sont représentées en jaune jonquille), mais à celles de la ville de Paris. Peut-être est-ce un choix esthétique, ou la méconnaissance par l'artiste du système universitaire français.

De la photographie au tableau, les différences sont assez notables : debout sur la première, Spurgeon semble plutôt assise dans le second. Et surtout elle lit, au sens d'une communication faite en public, un rapport ou un mémoire, dans la pure tradition du portrait de scientifique. Certes, ces feuillets pas même reliés sont bien moins « techniques » que l'éprouvette que présentait Cullis, et l'absence de tout titre ou mot reconnaissable ne permet pas d'évoquer un thème de recherche précis : mais la figure de l'intellectuelle en académicien[ne] et l'appropriation d'un code masculin sont fortement affirmées. Le portrait se présente toutefois sous des allures plus modestes, plus délicates, que celui de Cullis, quelque vingt ans auparavant. Les couleurs sont moins agressives, le fond du tableau plus doux, avec une sorte de drapé. Spurgeon ne regarde pas les spectateurs de front, mais semble plongée dans une méditation, un moment presque contemplatif qui n'est pas sans rappeler la figure idéale du penseur. Et des signes traditionnellement attachés à la féminité, pour n'être pas ostensiblement dessiné, n'en existent pas moins : la coiffure (qui déborde la toque plus adaptée à des têtes masculines chenues), la douceur et la jeunesse des traits du visage, l'élégante finesse des mains, le regard même.

Nous espérons avoir montré combien ces portraits de deux présidentes de la FIFDU constituent une source intéressante pour l'analyse de la construction d'une *persona* scientifique. Exposés dans un lieu aussi emblématique que Crosby Hall, ils ont bien

⁹³⁸ L'article qui publie la photographie en 1912 indique bien que la Britannique vient d'obtenir un doctorat en littérature à la Sorbonne.

pour vocation d'offrir un modèle aux femmes universitaires et scientifiques qui séjournent à Londres pour leurs recherches ou le temps d'un congrès. Bâties sur l'appropriation de normes de représentation masculines tout en intégrant discrètement des attributs féminins, ils appuient la revendication d'une légitimité pour les femmes à entrer en science et à l'université.

2. LA FABRIQUE DE L'HISTOIRE : POUR UN USAGE STRATEGIQUE DU PASSE

Lors de la réunion du Conseil International à Londres en 1948, Edith Batho, membre du comité d'attribution des bourses et directrice du *Royal Holloway College* de Londres, insistait sur l'importance d'un bon usage du passé de la FIFDU, en vue de soutenir les ambitions de l'association et d'obtenir des financements de la part d'organismes internationaux. Elle soulignait :

[...] le réel besoin d'un registre des bourses internationales et nationales attribuées par la FIFDU et ses branches affiliées, non seulement pour l'information des membres, mais plus encore pour celle d'organismes extérieurs tels que l'UNESCO, qui n'a pas suffisamment conscience du travail accompli par la Fédération. Les associations nationales seront invitées à fournir un compte rendu du travail de recherche accompli par leurs membres qui ont bénéficié d'une bourse internationale décernée par la FIFDU ou par leur propre association⁹³⁹.

L'objet de cette dernière partie est d'étudier la manière dont les *university women* ont cherché à construire et contrôler leur histoire et leur image, à travers les enquêtes qu'elles ont lancées sur leurs boursières, les récits institutionnels qu'elles ont commandés et produits pour retracer l'histoire de la FIFDU, mais aussi la constitution de ses archives.

2.1. LES GRANDES ENQUETES INTERNATIONALES SUR LES BOURSIERES ET L'EMERGENCE D'UNE CONSCIENCE DE GROUPE

L'importance de la conservation et l'actualisation des données concernant les anciennes boursières est souligné lors de la réunion internationale du Conseil de la FIFDU à Berne en 1955. Le but de l'opération est double : il s'agit à la fois de donner des informations quant aux carrières et aux travaux des boursières et de faire connaître

⁹³⁹ Virginia Crocheron Gildersleeve papers, Columbia University, box 43, « Minutes of the twenty-ninth meeting of the Council, London, July 1948 » : « Dr Batho emphasized the real need of a record of international and national fellowships awarded by the IFUW and its member associations not only for information of members, but even more for that of outside bodies like UNESCO which was not sufficiently aware of the work the Federation had achieved. National Associations would be asked to contribute a record of the work in research achieved by their members who had held international fellowship awarded by the IFUW or by their own association ».

le résultat de l'aide offerte par la FIFDU⁹⁴⁰. Répondant à cette injonction, de vastes enquêtes internationales sont organisées de manière à établir ce que sont devenues les lauréates de la FIFDU et à mesurer le succès du programme de bourses. Ces enquêtes sont principalement le fruit de l'initiative de l'américaine AAUW, mais les résultats concernant les boursières internationales sont utilisés par la FIFDU qui les publie dans les bulletins de l'organisation⁹⁴¹.

La collecte de données sur les boursières n'est pas une pratique nouvelle pour la branche états-unienne. Dès 1929, Margaret E. Maltby a publié une histoire des bourses accordées par l'AAUW, en collectant des données sur les lauréates de l'organisation depuis 1888, date de début du programme, jusqu'en 1929⁹⁴². Au vu de l'effort que demandent l'organisation et le financement de tels programmes de bourses, la compilation de données est perçue comme l'un des meilleurs moyens d'en justifier l'utilité et le maintien. L'ouvrage ambitionne de présenter les trajectoires des boursières et de mettre en avant leur « contributions dans les domaines de l'éducation et de la recherche », afin de « faire ressortir certain des éléments remarquables et significatifs que ces documents révèlent »⁹⁴³. Trait significatif, la reconnaissance des boursières est mesurée en fonction de leur inclusion dans l'ouvrage *American Men of Science* – les biographies de quarante d'entre elles y ont été publiées –, ou encore de leur propension à obtenir d'autres financements de la recherche de la part de programmes prestigieux (et mixtes).

En 1955, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de l'association, l'AAUW lance une nouvelle campagne, cette fois sous la direction de Ruth W. Tryon, éditrice du journal de la branche américaine et membre du comité des bourses. Comme elle l'indique dans la préface de l'ouvrage paru l'année suivante, *Investment in Creative Scholarships*, l'enquête se fonde sur les réponses du questionnaire envoyé entre 1953 et 1954 à toutes les lauréates encore vivantes de l'une des bourses (nationales et

⁹⁴⁰ Archive IFUW, inv.no 84, 36th Council Meeting, Berne, Switzerland. 1955 (version française).

⁹⁴¹ *Ibid.*, Inv. n° 1090, 1381 : IFUW & Scholarly Research n° 1-4, 1950-1981.

⁹⁴² Maltby (Margaret E.), *The History of the Fellowships Awarded by the American Association of University Women, with the Vitas of the Fellows, Compiled and Edited for the Committee on Fellowships*, AAUW, Washington D.C., 1929.

⁹⁴³ *Ibid.*, p. 3 : « In the effort to secure a number of fellowships for the International Federation of University Women and for our Association, the question may well be asked : « Is it worthwhile to give funds for fellowship for women ? » The only convincing answer to that question is a presentation of the records of the fellows with their contributions in the fields of education and research. An effort has been made in the statistics to bring out some of the significant and salient facts which these records reveal ».

internationales) offertes par l'AAUW, ainsi que sur des documents conservés par le comité des bourses⁹⁴⁴. L'auteure admet certes que le tableau issu de cette enquête est partiel, mais le but était de « suggérer à quel point la vie intellectuelle de ces soixante dernières années s'est enrichie parce que ces femmes ont été encouragées – en partie par les bourses de l'AAUW – à acquérir une formation universitaire de première ordre ». Le portrait statistique est accompagné de courtes notices biographiques des lauréates. La sélection de personnalités tenues pour représentatives s'inscrit dans une stratégie évidente⁹⁴⁵. Dans une lettre adressée à l'une des lauréates, Erika von Erhardt-Siebold, dont la biographie doit être incluse dans l'ouvrage de Ruth Tyron, Mary H. Smith, membre du comité des bourses de l'AAUW, souligne le privilège d'une citation dans l'ouvrage :

Étant donné que l'AAUW a décerné plus de 1100 bourses (soit seule, soit en collaboration avec la FIFDU) jusqu'en 1956, vous conviendrez que c'est déjà un honneur pour une boursière que d'être mentionnée – le problème de l'espace était réel et le nombre de femmes ayant apporté une contribution à leur champ de recherche considérable⁹⁴⁶.

Le tableau ainsi dressé a pour but de convaincre une audience diverse non seulement de l'utilité du programme mais aussi de la réalité de la participation des femmes à l'augmentation des connaissances scientifiques. C'est ce que soutiennent de manière plus directe les auteurs d'un autre ouvrage, paru dix ans plus tard. Si les trajectoires des boursières constituent « une preuve irréfutable de la valeur du programme », le bilan des quatre-vingts années d'existence des bourses n'est pas seulement autocélébration d'un passé glorieux, mais une tentative destinée à « mesurer [les] progrès et préparer la voie à suivre dans l'avenir⁹⁴⁷ ». Il vise aussi, dans la mesure où les programmes d'aide dépendent principalement de dons personnels ou en provenance d'autres organisations, à assurer la continuation de la collecte de fonds... La mise en valeur de lauréates et de

⁹⁴⁴ Tryon (Ruth W.), *Investment in Creative Scholarships. A History of the Fellowship Program of the American Association of University Women, 1890-1956*, AAUW, Washington D.C., 1957.

⁹⁴⁵ Il est important de noter sur les 89 boursières internationales ayant reçu une récompense entre 1923 et 1953, seule la moitié renvoie le questionnaire rempli à l'AAUW.

⁹⁴⁶ Archives AAUW, Fellows' files, Box 456, « Von Erhardt-Siebold, Erika ». Lettre de Smith à von Erhardt-Siebold, 18 décembre 1957 : « Since the AAUW has awarded more than 1100 fellowships (either alone or with the International Federation of University Women) up to 1956, you will realize that it is already a measure of distinction for a fellowship-holder to be mentioned – the space problem was real and the number of women who have made a contribution to their field of study considerable... ».

⁹⁴⁷ Massa (Neville T.), « Forewords », in AAUW, *Idealism at Work...*, op. cit., p. VIII : « [...] not to demonstrate too much pride over our successes, but rather to measure our progress and plot our course in the future ».

réussites emblématiques, dont les parcours sont autant d'illustrations, est évidemment le meilleur argument au moment de solliciter et susciter la générosité des financeurs.

Les questionnaires couvrent des thèmes variés, de la formation universitaire à l'emploi occupé, des publications et travaux en cours aux activités non académiques ; ils s'intéressent également au statut marital ou aux divers aspects qui ont pu affecter ou même interrompre momentanément les carrières. La section « Your Career » du questionnaire de 1955 comporte ainsi plusieurs questions sur l'expérience spécifique des femmes dans les mondes de la recherche et de l'université : « Quels obstacles, s'il y en a eu, avez-vous rencontrés en tant que femme dans votre progression professionnelle ? » ; « Quels facteurs, selon vous, les jeunes femmes envisageant de travailler dans votre domaine devraient-elles prendre en considération ? » ; ou encore : « Dans quelle mesure les responsabilités familiales ont-elles affecté votre carrière ? ».

Ces questions ne sont pas sans évoquer les différents facteurs sociaux de discrimination et même d'oppression qui pèsent sur les femmes, et que pointe Alice S. Rossi dans « Women in Science : Why So Few ? »⁹⁴⁸. Ce sont les dommages causés à la participation et à la reconnaissance des femmes scientifiques, spécialement dans les classes supérieures, par l'idéal renouvelé du mariage et de la vie de famille, par les interruptions de carrière, par les nouvelles visions partagées sur le rôle maternel des femmes, ou l'idée encore communément répandue de l'incompatibilité entre femmes et science⁹⁴⁹. Il est probable que cette étude très remarquée ait eu un impact sur l'AAUW et la FIFDU, car les questionnaires envoyés en 1966 donnent une place élargie aux questions relatives aux facteurs sociaux qui peuvent entraver les carrières féminines. On observe surtout l'introduction d'un nouveau vocabulaire et d'une grille de lecture qui permettent de désigner clairement les discriminations subies par les femmes. Alors que les questions étaient auparavant plus ouvertes, elles requièrent désormais des réponses par oui ou par non, ce qui montre bien que l'idée d'une discrimination sur la base du sexe est plus largement repérée et dénoncée.

Avez-vous l'impression d'avoir été victime de discrimination quant au salaire ou aux promotions en raison de votre sexe ? Si oui, y en a-t-il des preuves évidentes ? Si vous estimez qu'il y a eu discrimination, est-ce en matière de salaire ? De rang ? Ou bien les deux⁹⁵⁰ ?

⁹⁴⁸ Rossi (Alice S.), « Women in Science : Why So Few ? », *op. cit.*

⁹⁴⁹ Margaret Rossiter note que l'œuvre d'Alice Rossi s'inscrit dans la période du mouvement des droits civils aux États-Unis, au cours de laquelle les discriminations contre les minorités sont de plus en plus dénoncées (*Women Scientists in America, 2, Before Affirmative Action...*, *op. cit.*, p. VIII).

⁹⁵⁰ Archives AAUW, Fellows' files : « Do you feel that you have experienced discrimination in regard to salary or promotion because of sex ? If so, is there clear evidence of this ? If you feel that there has been discrimination, was it in regard to salary ? Rank ? Or both ? »

American Association of University Women
QUESTIONNAIRE FOR FELLOWSHIP RECIPIENTS

Page 4

SURNAME VENNESLAND

VIII. Your Career

(a) WHAT OBSTACLES, IF ANY, HAVE YOU ENCOUNTERED AS A WOMAN IN YOUR PROFESSIONAL PROGRESS?
LOW SALARIES - IF THIS IS AN OBSTACLE

(b) WHAT FACTORS DO YOU BELIEVE YOUNG WOMEN SHOULD BE AWARE OF, IF CONTEMPLATING WORK IN YOUR FIELD?
HARD WORK + SINGLENESS OF PURPOSE NECESSARY IF YOU WANT TO GET ANYWHERE.

(c) IN WHAT RESPECTS HAVE FAMILY RESPONSIBILITIES AFFECTED YOUR CAREER? NO EFFECT

(d) WOULD YOUR AAUW FELLOWSHIP HAVE BEEN MORE HELPFUL AT AN EARLIER OR LATER PERIOD IN YOUR CAREER? PLEASE EXPLAIN.
CAME AT JUST THE RIGHT TIME

(e) HOW VALUABLE DO YOU CONSIDER THE AID FROM YOUR AAUW FELLOWSHIP TO YOUR PROFESSIONAL CAREER? PLEASE BE SPECIFIC.
AID WAS INVALUABLE. CAME AT TIME WHEN I NEEDED EXPERIENCE AT ANOTHER INSTITUTION.

(f) IN WHAT WAYS, IF ANY, HAVE YOU PIONEERED IN YOUR FIELD?
DIFFICULT TO CLAIM PIONEERING.

(g) WAS YOUR TRAINING USED IN ANY WAY IN CONNECTION WITH THE WAR EFFORT? YES
CIVILIAN WITH OFFICE SCI. RESEARCH + DEVELOPMENT

Please answer fully, using other side and additional sheets if necessary

FIG. 44 – QUESTIONNAIRE RENVOYE PAR BIRGIT VENNESLAND (LAUREATE D'UNE BOURSE INTERNATIONALE EN 1939) EN 1954⁹⁵¹.

⁹⁵¹ Archives AAUW, Fellows' files, Box 456, « Vennesland, Birgit ».

Et les retours des anciennes boursières sur leur expérience et leur carrière sont modelés par ce type de questions. Même si elles restent encore minoritaires, de plus en plus d'anciennes lauréates sont à même de pointer et de mettre des mots sur les discriminations qu'elles ont subies. « En tant qu'unique femme enseignant alors dans une université allemande », écrit Erika von Erhardt-Siebolt, « j'ai dû faire face à une forte opposition au sein de la faculté », tout en soulignant le soutien qu'elle a reçu de la part d'amis universitaires dévoués et de ses étudiants⁹⁵². Différents types de discriminations sont identifiés. Taina Kuusi, biologiste finlandaise lauréate d'une bourse internationale *Aurelia Henry Reinhardt* en 1950, relève « une préférence générale pour les hommes dans la sélection des candidats aux postes universitaires les plus élevés⁹⁵³ ». Le manque d'opportunités professionnelles pour les femmes, notamment à l'université, est souligné : une lauréate américaine, Elizabeth Landis, spécialiste de droit public, voit dans les salaires peu élevés pour les femmes mais aussi dans de trop rares opportunités de promotion des « discriminations indirectes⁹⁵⁴ ».

Les difficultés, les visages de la discrimination, varient en fonction des contextes nationaux, mais des constantes sont repérables, en particulier lorsqu'il s'agit de concilier vies privée et professionnelle. Un important nombre d'anciennes boursières expliquent leur manque d'avancement professionnel par la multiplicité des rôles qu'elles doivent revêtir : scientifique, épouse, femme au foyer et mère. C'est le constat que fait Agnès Ruttner-Kolisko, une Autrichienne mariée et mère de cinq enfants, chercheuse à la station biologique de l'Académie des sciences autrichiennes : elle conseille aux jeunes femmes universitaires mariées de se limiter à un emploi à temps partiel et aux autres de ne pas se marier⁹⁵⁵. L'une de ses compatriotes dénonce le fait que les femmes de son pays doivent assumer l'ensemble des tâches domestiques tout en ayant un emploi à plein temps ; le cumul des fonctions les handicape gravement dans

⁹⁵² AAUW archives, box 456 : « Von Erhardt-Siebold, Erika », Questionnaire 1955, p. 4 : « As the only woman then teaching in German universities, I had to contend with much opposition in the faculty ».

⁹⁵³ AAUW archives, box 442 : « Kuusi Taina Kyllikki », questionnaire 1966 : « A general preference of men in selection of candidates for higher university position ».

⁹⁵⁴ Archives AAUW, Fellows' files, Box 442, « Landis, Elizabeth ». Questionnaire AAUW de 1966 : « Discrimination indirect ».

⁹⁵⁵ *Ibid.*, Box 451 : « Ruttner-Kolisko, Agnès ». Questionnaire AAUW de 1966.

leur travail de recherche, d'où cette conclusion désabusée : « Selon la loi, les femmes jouissent des mêmes droits que les hommes, mais dans la réalité ce n'est pas le cas⁹⁵⁶ ».

Certaines réponses invitent les futures générations de femmes scientifiques à travailler plus dur que les hommes pour combler le handicap, ou à privilégier le célibat. Mais chez d'autres la prise de conscience de l'injustice que constituent ces discriminations se fait plus vive, les revendications plus fortes. C'est le cas d'Erna Herrey, une Allemande émigrée aux États-Unis, mariée et mère de deux enfants :

Je suis physicienne et membre permanent de la faculté du Queens College, New York. Je mène également des recherches dans certains domaines spécialisés de la physique moderne. Mais je suis aussi mariée et nous avons deux fils. Durant une part considérable de ma vie passée j'ai dû concilier mes activités d'enseignante avec les devoirs essentiels d'une mère et adapter mes projets scientifiques aux besoins éducatifs de nos enfants [...]. En passant un an à Oxford [...] je fais un pas décisif dans mon retour à la recherche en science pure [...].

Je ne vois aucune raison justifiant qu'une femme doive nécessairement renoncer pour la vie à l'opportunité de se faire un nom dans le domaine scientifique pour lequel elle a l'équipement mental et ressent une sorte de vocation, simplement parce qu'elle ne veut pas renoncer à la chance d'être une épouse et une mère heureuses. Il est vrai que la société d'aujourd'hui, telle qu'elle est organisée, ne facilite pas toujours le plein retour à la vie professionnelle d'une femme qui a consacré une grande partie de sa vie à l'éducation de ses enfants⁹⁵⁷.

La place laissée dans les questionnaires au récit de l'expérience personnelle et aux réflexions des boursières est relativement réduite même si, on le voit en rouge dans le document reproduit ci-dessus, elles sont invitées à répondre pleinement, quitte à le faire au verso ou sur des feuilles additionnelles. Certaines des anciennes lauréates sont allées bien au-delà : nous avons vu Erzsébet Kol consacrer tout un livre à son périple à travers les États-Unis, il est vrai à la demande de la Société botanique hongroise (mais rien ne l'obligeait à accéder à cette demande, cette Société n'ayant rien financé de son

⁹⁵⁶ *Ibid.*, Box 449 : « Lotte Reuter ». Questionnaire AAUW de 1966. « The present situation in Austria asks of women to do the whole household work themselves besides of their full-time-employment [...]. This is the reason why women are so much handicapped in doing scientific and research work [...]. According to law women enjoy the same rights as men but not so in reality ».

⁹⁵⁷ *Ibid.*, Box 437, « Herrey, Erna ». Lettre de Herrey au comité des bourses de l'AAUW, 11 décembre 1953 : « I am a physicist and a permanent member of the faculty of Queens College, New York. I am also a research worker in certain specialized fields of Modern Physics. But I am also married, and we have two sons. During a considerable part of my past life I had to combine my activities as a teacher with the indispensable functions of a mother, and to adapt my scientific plans to the educational requirements of our children. By going for a year to Oxford [...], I am making a resolute step to return to pure science research [...]. I see no reason why a woman must necessarily give up for life the chance to make a name for herself in scientific work for which she has the mental equipment and feels a sort of calling, just because she does not want to forgo the chance to be a happy wife and mother. It is true that, as society is constituted today, it still does not make it easy for a woman fully to return to her profession after she devoted a major part of her life to raising of her children ».

vooyage) ; Emmy Klieneberger-Nobel a rédigé, elle, des mémoires en bonne et due forme, dans lesquels elle revient sur sa trajectoire marquée par les discriminations et les violences nazies et son émigration en Angleterre grâce à l'aide de la *British Federation of University Women*. Si ces deux cas sont des exceptions, cette volonté de témoigner, à chaud ou de manière rétrospective, en réponse à une sollicitation ou spontanément, montre que ces femmes ont compris l'enjeu qui consiste à laisser la trace d'une expérience et l'intelligence du sens qu'elles lui reconnaissent, à titre personnel, collectif et institutionnel.

2.2. HISTOIRE INSTITUTIONNELLE ET « EFFORT DE PARAITRE⁹⁵⁸ »

La FIFDU et certaines au moins de ses branches nationales n'ont pas manqué de produire leurs propres récits historiques à l'occasion de dates anniversaires. En 1931, pour le cinquantième anniversaire de la fondation de l'AAUW, deux de ses membres, Marion Talbot et Lois K. M. Rosenberry, ont ainsi rédigé *A History of the American Association of University Women*⁹⁵⁹, à la demande du bureau de l'AAUW, qui souhaitait « un compte rendu du demi-siècle d'idéalisme et d'accomplissement que représente l'organisation⁹⁶⁰ ». Les auteures manifestent dans la préface leur intention d'élargir cet objectif et de faire de l'ouvrage non pas un récit clos sur lui-même, mais une œuvre militante, qui rende compte du rôle présent et du potentiel des femmes dans l'élargissement des champs de la science et du progrès social, afin « de stimuler et d'inciter des engagements encore plus importants dans le demi-siècle à venir⁹⁶¹ ». Quelques années plus tard, Ruth W. Tryon complète ce premier essai en publiant une histoire de l'AAUW de 1881 à 1949⁹⁶².

Ce type de littérature jubilaire ne constitue pas une exception. Dans le même esprit, les dirigeantes de la FIFDU ont caressé le projet, dès le début des années 1930, de se doter d'une brève histoire de l'organisation. Il est décidé, lors du sixième congrès tenu en 1932 à Edimbourg, que chacune des associations nationales rédigerait et enverrait à

⁹⁵⁸ Ce concept est notamment repris par Codaccioni (Vanessa), Maisetti (Nicolas), Pouponneau (Florent), « Les façades institutionnelles : ce que montrent les apparences des institutions. Introduction », *Sociétés contemporaines*, 2012, 4, n° 88, p. 5-15.

⁹⁵⁹ Talbot (Marion), Rosenberry (Lois K. M.), *The History of the American Association of University Women*, *op. cit.*

⁹⁶⁰ *Ibid.*, p. V.

⁹⁶¹ *Ibid.*

⁹⁶² Tryon (Ruth W.), *AAUW, 1881-1949*, Washington D.C., American Association of University Women, 1950.

la secrétaire de la FIFDU, Theodora Bosanquet, un bref résumé relatant son histoire et ses actions. Mais la parution de l'ouvrage de synthèse est repoussée : les troubles des années 1930 et la Seconde Guerre mondiale ont entravé la collecte des documents, avant que la maladie de Th. Bosanquet et le report par le bureau de la FIFDU ne retardent encore le projet. C'est finalement Edith C. Batho, une historienne britannique, qui publie enfin l'ouvrage *A Lamp of Friendship*, déjà mentionné. Ce petit ouvrage d'une cinquantaine de pages retrace, chronologiquement, les grandes lignes de la fondation et du développement de la FIFDU. Comme le rappelle Batho dans sa préface, il correspond au projet reformulé lors de la conférence de Zurich en 1950 : mettre au point « un ouvrage compact et facilement lisible, qui serait à la fois un compte rendu utile des choses accomplies et un moyen efficace de démontrer la grande valeur et le bonheur d'une amitié internationale⁹⁶³ ».

Ces récits « officiels » contribuent à bâtir la « façade » de l'organisation, pour reprendre le concept développé par Goffman⁹⁶⁴. Dans un article récent, Cherry Schrecker a étudié la manière dont l'histoire produite par une institution participe à la vie de cette dernière et fournit un contexte à « l'interprétation des faits et des actions institutionnelles », contribuant ainsi à « l'effort de paraître »⁹⁶⁵. Or la FIFDU a plusieurs identités : scientifique, internationaliste, féminine. L'analyse de l'élaboration du récit historique qu'elle propose aux siens comme aux gens du dehors permet d'interroger la façade qu'elle se donne mais également sa *persona* institutionnelle. Alors que les ouvrages publiés par l'AAUW mettaient en avant le programme de bourses et la contribution de des *university women* américaines à la promotion des femmes scientifiques, une grande part de l'ouvrage de Batho est consacrée aux actions de nature politique et sociale menées par la FIFDU notamment au cours des années 1930 et 1940. Une dimension plus proprement scientifique de cette histoire est ainsi reléguée au second plan. La conclusion de l'ouvrage ne manque pas de mettre en lumière changement d'orientation de la FIFDU, de la science vers les questions d'éducation :

⁹⁶³ Batho (Edith), *A Lamp of Friendship...*, *op. cit.*, p. I : « a compact and eminently readable book, which would be both a useful record of achievement and an effective means of bringing home the great value and the happiness of international friendship ».

⁹⁶⁴ Goffman (Erwin), *La Mise en scène de la vie quotidienne*, 1, *op. cit.*

⁹⁶⁵ Schrecker (Cherry), « Les enjeux du passé dans la construction d'une façade. La *New School for Social Research* au prisme de son histoire », *Sociologies pratiques*, 2014, 2, n° 29, p. 2 [<https://doi-org.kuleuven.ezproxy.kuleuven.be/10.3917/sopr.029.0039>].

En se penchant sur le passé et les plans futurs de la FIFDU, on constate qu'elle est consciente en permanence qu'elle a le devoir d'évoluer et de se transformer en fonction des diverses exigences de l'époque et des conjonctures. [...] Les associations nationales, et la FIFDU elle-même, sont appelées à juste titre à œuvrer, en tant que citoyennes responsables de leurs pays et du monde, dans des domaines que les fondatrices pouvaient difficilement envisager, cinquante ans auparavant, mais qu'elles auraient néanmoins approuvés, comme relevant de leurs idéaux⁹⁶⁶.

Batho mentionne au titre de ces nouveaux domaines l'effort des *university women* pour la promotion de l'accès des femmes à l'éducation ou encore pour l'ouverture des postes à responsabilité dans les services publics et les organisations internationales. De scientifique, la *persona* de l'institution se transforme en une *persona* plus sociale, politique et humanitaire.

2.3. GARDIENNES DE LA MEMOIRE ? LES ARCHIVES DE LA FIFDU

À la fin des années 1960, la conception conventionnelle selon laquelle les archives seraient neutres a été fortement remise en cause, dans la mouvance des travaux de Michel Foucault, qui avance que les archives sont étroitement liées au pouvoir, qu'elles ne se contentent pas de « définir ce qui a été dit et ce qui peut être dit » mais dictent dans le même temps « par qui, pour qui et sur qui les connaissances peuvent être exercées⁹⁶⁷ ». Les historiennes féministes ont pris leur part de cette réflexion critique, en montrant la manière dont les archives officielles ont contribué « à mettre au premier plan l'histoire des hommes et à obscurcir celle des femmes⁹⁶⁸ ». Dans sa célèbre communication, « Où en est l'histoire des femmes » (Aix-en-Provence, 1975), Michelle Perrot soulignait la « froideur de l'histoire positiviste » qui refoule les thèmes du féminin et du quotidien et produit une histoire écrite par les hommes et pour les hommes⁹⁶⁹. C'est également la thèse de Bonnie Smith qui, dans *The Gender of History*, démontre la manière dont la professionnalisation de l'histoire au XIX^e siècle a fait émerger l'historien (blanc) comme figure masculine – les femmes et les minorités étant

⁹⁶⁶ Batho (Edith), *A Lamp of Friendship...*, *op. cit.*, p. 35 : « Looking at the past record and future plans of the IFUW one sees it continually aware of its duty to change and alter with the various exigencies of times and occasions. [...] National associations and the IFUW itself may rightly be occupied, as responsible citizens of their respective countries and of the world, in fields which the founders fifty years ago could hardly have contemplated and of which they would nevertheless have approved as being within the scope of their ideals ».

⁹⁶⁷ Cheryl (Simon), « Introduction : Following the Archival Turn », *Visual Resources : an international journal on images and their uses*, vol. 18, n° 2, 2002, p. 101-107 [p. 102].

⁹⁶⁸ De Haan (Francisca), « Archives Fever, Resistance, and Loss. A Rereading of the IAV's Early History » in *Gender and Archiving : Past, Present, Future, Yearbook of Women's History/ Jaarboek voor Vrouwengeschiedenis*, vol. 37, 2017, p. 21-38 [p. 23].

⁹⁶⁹ Perrot (Michelle), « Où en est l'histoire des femmes ? », *Les Cahiers du Centre de Recherche Historiques* [En ligne], vol. 36, 2005, mis en ligne le 25 mai 2011, consulté le 29 juillet 2019.

réduites au statut d'amateur – et a fait reposer l'histoire sur la vie des « grands hommes » et des États nationaux⁹⁷⁰. Comme l'écrit Perrot, les femmes « ont pris conscience que l'oubli est une forme de perte d'identité, plus ou moins consciemment recherchée par la société, et que faire l'histoire des femmes, c'était une manière de retrouver une existence⁹⁷¹ ». Afin de combattre l'oubli qui guettait les luttes féministes, les militantes se sont faites les « gardiennes de la mémoire⁹⁷² ». La constitution d'archives par les femmes et pour les femmes, rassemblant des sources de natures diverses et permettant de faire émerger la parole des femmes, est devenue ainsi une part de la lutte.

Dès l'entre-deux-guerres, les féministes ont fait des archives un « site de résistance », pour reprendre l'expression de Kate Eichhorn, visant non seulement à préserver les documents féministes mais aussi à permettre aux femmes de développer une connaissance scientifique destinée à « défendre ou promouvoir le statut des femmes dans le présent⁹⁷³ ». Deux projets internationaux concurrents se sont développés : l'un aux États-Unis, le *World Center for Women's Archives* (WCWA), porté par Rosika Schwimmer, l'autre en Europe, en 1935, avec la fondation par trois féministes néerlandaises de premier plan (Rosa Manus, Johanna Naber et Willemijn Posthumus-van der Goot) du Fonds d'archives internationales pour le mouvement des femmes (en Néerlandais : *Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging* ou IVA)⁹⁷⁴.

Les dirigeantes de la FIFDU se sont posé des questions et fixé des objectifs voisins. Connaître les modes de constitution des archives de l'association permet de réfléchir à la nature de la *persona* institutionnelle qu'elle a souhaité véhiculer. Dès ses premières années d'existence, ses dirigeantes ont eu conscience de l'importance de documenter leur travail, en consignant de manière détaillée et méticuleuse les événements, les discussions et décisions lors des réunions des divers comités ; elles semblent garder à

⁹⁷⁰ Smith (Bonnie G.), *The Gender of History : Men, Women, and Historical Practices*, Cambridge, Harvard University Press, 1998.

⁹⁷¹ Perrot (Michelle), « Où en est l'histoire des femmes ? », *op. cit.*, p. 3.

⁹⁷² Bard (Christine), *Les filles de Marianne...*, *op. cit.*, p. 428.

⁹⁷³ Eichhorn (Kate), *The Archival Turn in Feminism : Outrage in Order*, Philadelphia, Temple University Press, 2013, cité par Francisca De Haan, « Archives Fever, Resistance, and Loss... », *op. cit.*, p. 24-25 [p.31].

⁹⁷⁴ De Haan (Francisca), Mevis (Annette), « The Importance of Friendship. The Shared History of IAV/IIAV and IISH », in Aad Blok, Jan Lucassen and Huub Sanders (eds.), *A Usable Collection. Essays in Honour of Jaap Kloosterman on Collecting Social History*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2014, p. 142-155.

l'esprit qu'elles sont en train d'écrire l'histoire, et se font un devoir d'en garder les traces mais aussi de susciter et de collecter des informations nouvelles, venues de l'extérieur de leurs rangs, par le moyen des enquêtes statistiques et qualitatives internationales que nous les avons vu lancer.

Face à l'accumulation des documents, tout n'a pu être conservé ; on sait combien il n'y a pas d'archives sans tri, notamment quand il s'agit d'examens, de concours, de dossiers d'inscription, de copies, de relevés de notes... La conservation dépend également de facteurs économiques, politiques et culturels extérieurs qui « influencent ou déterminent quels documents d'archives sont conservés et/ou mis à la disposition des chercheurs et du grand public⁹⁷⁵ ». Mais comment ne pas regretter que les dossiers des boursières n'aient pas été conservés avant le milieu des années 1950 ? Eva Moseley, une archiviste américaine mandatée dans les années 1970 par la FIFDU pour étudier ses archives, a souligné le problème que posait la masse des dissertations, des correspondances et des rapports des boursières. Elle a préconisé leur conservation ou leur destruction en fonction de plusieurs critères. Si les dossiers ne sont pas trop volumineux et si les travaux menés ont un rapport direct avec les objectifs de la FIFDU (par exemple sur les questions féminines), il est de l'intérêt pour l'organisation, notait l'archiviste, de conserver ces documents. Quant aux candidates qui ont échoué, l'Américaine se demandait s'il était « utile ou embarrassant » de conserver leurs documents – de fait, les dossiers non sélectionnés n'ont pas été conservés⁹⁷⁶. Cette remarque montre à la fois la volonté de valoriser la réussite du programme – une constante assez naturelle dans l'histoire de la FIFDU et de toute organisation – mais aussi, peut-on penser, une forme de respect et de pudeur à l'égard de scientifiques peut-être célèbres et dont les futures notices nécrologiques ou biographies n'auraient pas à connaître d'un échec de jeunesse.

Les archives de la FIFDU sont entreposées, dans un premier temps, au siège de l'organisation, à Crosby Hall. Mais des difficultés surgissent, notamment au cours de la Seconde Guerre mondiale, lorsque le Hall est réquisitionné par le gouvernement britannique. Dans les années 1980, il est décidé de rendre ces archives plus facilement

⁹⁷⁵ De Haan (Francisca), Mevis (Annette), « The Making of the Collection Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging (IAV). Seventy-Five Years of Collecting, Receiving, and Refusing Women's Archives (1935-2010) », in Theo Vermeer, Petra Links en Justin Klein (dir.), *Particuliere Archieven. Fundamenten in beweging*, 'S-gravenhage, Stichting Archiefpublicaties, 2013, p. 150-168 [p. 151].

⁹⁷⁶ IFUW archives (Atria) inv. n° 980 : « Notes concerning appraisal (ideas about what to keep). 1985 ».

conservables et consultables, en les déposant dans un lieu adapté. Les dirigeantes espèrent ainsi en faciliter l'utilisation et accroître par là la notoriété de la FIFDU et une plus exacte mesure de son action au cours du siècle⁹⁷⁷. En raison du lien fort que les *university women* ont entretenu dès l'origine avec la Société des Nations puis, après la guerre, avec l'ONU et l'UNESCO, le fonds international des archives est déposé à la bibliothèque des Nations Unies à Genève.

CONCLUSION

Au début du XXI^e siècle, la situation des archives de la FIFDU évolue à nouveau. Du fait du manque de place à Genève, elles sont transférées en 2005 à Amsterdam dans le fonds *Atria – Institute on Gender Equality and Women's History* (anciennement *Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging* ou IAV). Le choix de ce nouveau dépôt est influencé par des choix internes et des conditions extérieures : pour les archives d'organisations féminines, il a pu être plus difficile d'être accepté dans des dépôts d'archives généraux pour lesquels elles ne représentent qu'un intérêt périphérique⁹⁷⁸. De Genève à Amsterdam, les choix et les changements des lieux de dépôt des archives ne sont pas sans signification pour l'identité de l'organisation : on voit comment les dimensions internationaliste puis féminine (féministe) de la FIFDU ont revêtu plus d'importance que la dimension purement scientifique de ses premiers débuts. À preuve une circulaire envoyée au début des années 1980 à chacune de ses branches nationales : on lit qu'il s'agit d'aller au-delà d'une histoire purement institutionnelle de la FIFDU, et de démontrer que les archives « d'une organisation vieille de soixante ans peuvent contribuer à l'histoire du monde du dernier demi-siècle, à l'histoire de la condition de la femme, à l'histoire de l'éducation et à l'histoire des organisations non gouvernementales⁹⁷⁹ ».

Cette forme d'oblitération de l'ambition scientifique initiale peut permettre de comprendre pourquoi la FIFDU est longtemps demeurée en dehors de l'histoire des

⁹⁷⁷ Archive IFUW, inv.no 979, « Documents concerning study on IFUW Archives. 1983-1988 », circular IFUW « The IFUW archives project », février 1986 : « a much wider use of IFUW's archives, thus becoming better known ».

⁹⁷⁸ Nous écrivons cela après une discussion avec l'archiviste principale d'Atria, Annette Mevis. Voir aussi : De Haan (Francisca), Mevis (Annette), « The Making of the Collection Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging... », *op. cit.*, p. 151-152.

⁹⁷⁹ Archive IFUW, inv.no 979, « Documents concerning study on IFUW Archives. 1983-1988 », circular IFUW : « [...] a sixty-years old organization might contribute to the history of the world of the last half century, the history of the status of women, the history of education and the history of non-governmental organisations ».

sciences. Il en va aujourd'hui tout autrement, avec le regain d'intérêt pour l'histoire des femmes scientifiques – on songe aux initiatives prises par Wikipédia pour encourager la production de notices biographiques concernant les femmes et notamment les femmes scientifiques –, mais aussi grâce à la redécouverte et à la constitution de fonds d'archives rendus plus facilement accessibles grâce à leur digitalisation⁹⁸⁰.

⁹⁸⁰ Différentes initiatives sont organisées pour rendre les femmes visibles sur Wikipédia en collaboration entre des universitaires, l'association pour les femmes en science et l'encyclopédie en ligne. Partant du constat que seules 18 % des biographies sur Wikipédia sont consacrées à des femmes, le but est de réduire le fossé des genres, de promouvoir une meilleure représentation des femmes, notamment en science (mais pas seulement), par des créations ou traductions de notices biographiques. Pour la notice de Kol, voir : https://hu.wikipedia.org/wiki/Kol_Erzsébet (mis en ligne le 20 février 2019, consulté le 26 juin 2019).

Conclusion générale

Cette étude est partie du constat banal que les femmes ont longtemps été exclues des sphères du pouvoir et de la production des savoirs. L'histoire de cette exclusion est loin d'être linéaire comme l'ont montré de récentes recherches tant en histoire des savoirs que de la science. À la fin du XIX^e siècle, des femmes intègrent les universités, participent à la production des savoirs, investissent des champs de recherche entièrement nouveaux, comme le montre l'exemple de Marie Curie, pionnière en tant que femme et scientifique. Mais si l'apport de quelques personnalités de cette envergure a été reconnu, elles restaient isolées et leur exemple pouvait passer pour anecdotique.

C'est un mouvement d'une tout autre ampleur qui surgit à la fin du XIX^e siècle et s'épanouit au début du siècle suivant. Il ne s'agit plus de reconnaître que quelques femmes d'exception ont joué un rôle clé dans les découvertes scientifiques qui composent la base du monde moderne. Ce sont les femmes dans leur ensemble qui réclament une reconnaissance de leurs capacités intellectuelles et de leur contribution à la science. Ce mouvement ne naît pas en 1919, comme l'a montré notre premier chapitre : il procède de dynamiques antérieures mais se trouve en phase avec les aspirations du monde occidental aux lendemains du premier conflit mondial. Jouant de représentations que l'on peut juger archaïques et genrées, selon lesquelles les femmes seraient des vecteurs de paix et les hommes les tenants de vertus guerrières, les femmes scientifiques ont su moderniser leur image et montrer que grâce à leurs aptitudes intellectuelles, elles pouvaient conduire le monde vers plus de paix et de modernité.

Le changement d'échelle de leurs revendications a été favorisé par la dynamique internationaliste de l'après-guerre. C'est pourquoi les comités nationaux regroupant les femmes universitaires ou scientifiques dans plusieurs pays occidentaux (Royaume-Uni, États-Unis) ont mis l'accent sur l'intérêt de se doter d'une organisation internationale, capable de parler aux nouvelles instances d'un monde animé par le rêve de la Société des Nations. C'est ainsi, pensaient ces pionnières et fondatrices de la FIFDU, que les qualités et expertises scientifiques des femmes pourront s'imposer dans les sphères jusque-là exclusivement masculines de l'université, des laboratoires, de la recherche scientifique, et finalement du pouvoir. Leur ambition n'était pas seulement de permettre

aux femmes d'investir des espaces qui leur étaient jusque-là fermés ou peu accessibles, mais bien de changer en profondeur l'ordre du monde. Les relations internationales devaient être pacifiées grâce à leur action, tout comme la science devait être renouvelée par les recherches pionnières de certaines de ces universitaires femmes.

Cette rhétorique s'inscrit dans une stratégie d'infiltration, relevant d'un féminisme qui, comme nous l'avons vu, se caractérise par sa nature non transgressive et pragmatique. Les *university women* négocient leur place sur l'échiquier international des années 1920, usent de l'argument internationaliste pour faire accepter leurs revendications féminines, mais sans jamais se réclamer des mouvements féministes internationaux.

De là découle l'importance accordée à la tenue et à la médiatisation de congrès internationaux. Pour partie, ceux-ci fonctionnent sur un modèle plus général, reproduisant formellement les congrès scientifiques jusque-là exclusivement masculins. Le respect de certains codes permet en effet de forger une image crédible de la femme scientifique et contribue à l'inscrire dans les représentations mentales collectives. Du fait de leur position minoritaire et de leur exclusion ou de leur participation limitée à l'activité scientifique, les *university women* sont conduites à réfléchir aux conditions de la production des connaissances scientifiques et des savoirs, adoptant une approche réflexive de la science. S'inscrivant dans une certaine mesure à l'avant-garde des *Science studies*, elles mettent en évidence les facteurs sociaux et culturels qui entravent la reconnaissance scientifique des femmes ; et elles invalident, sur la base de démonstrations scientifiques et statistiques, les théories qui visent à rendre la « nature » féminine incompatible avec des études universitaires et la conduite de recherches scientifiques.

Il convient cependant de ne pas mettre l'accent sur les seules différences entre les organisations scientifiques féminines et celles, masculines, qui les ont précédées. Les femmes scientifiques qui fondent la FIFDU dans les années 1920 aspirent à trouver leur place dans l'élite intellectuelle de l'époque et par-là à repousser définitivement les préjugés selon lesquels les femmes ne sauraient faire preuve des indispensables qualités intellectuelles et morales qui font « le » scientifique, l'autorisent à assumer des responsabilités nationales ou internationales et suscitent l'adhésion du public à ses

travaux et conquêtes. On comprend dès lors les enjeux qui encourent la désignation des présidentes de l'organisation. Celles-ci doivent être des modèles à suivre, des pionnières remarquées pour la qualité de leur parcours et de leurs recherches ; ne s'agit-il pas d'incarner une science au féminin ? Les présidentes acquièrent une crédibilité publique qui va au-delà de leur mandat spécifique : si plusieurs d'entre elles sont sollicitées par la suite pour intégrer d'autres organisations internationales, c'est bien que les préjugés qui excluaient les femmes des cercles de pouvoir – entendu au sens large du terme – reculent. Les présidentes sont appelées à exercer une expertise féminine internationale.

Un autre ressort des stratégies mises en place par la FIFDU pour contrer les préjugés sexistes et promouvoir la reconnaissance des femmes scientifique s'est révélé particulièrement performant : il s'agit du programme de bourses accordées aux femmes scientifiques qui souhaitent approfondir leurs recherches par un séjour à l'étranger. De telles formes de subventions ne sont nullement une nouveauté ; tout au contraire, elles tendent à s'imposer dans les cursus universitaires des années 1920, ce qui ne va pas sans susciter des questions éthiques et épistémologiques. Comme l'a montré Steven Shapin, l'évolution du rapport entre les scientifiques et leurs sources de financement a contribué à changer l'appréhension de l'activité scientifique : de vocation elle est devenue métier, pérennisant la différenciation entre la catégorie des scientifiques professionnels, dépositaires de titres universitaires, et les amateurs⁹⁸¹.

Même si les femmes sont de plus en plus nombreuses à mener des recherches scientifiques dans la première moitié du XX^e siècle, le fait qu'elles soient rarement les lauréates des programmes de bourses contribuait à les maintenir dans un statut d'infériorité. L'obtention d'une bourse confère en effet à son bénéficiaire, outre des avantages très concrets, une forme d'autorité et de capital social et scientifique. L'analyse des programmes de bourses, dont celui de la FIFDU, donne à voir le caractère circulaire que recouvrent l'autorité scientifique et le prestige : savoir choisir les meilleures des candidates renforce en retour la légitimité et la crédibilité de l'institution elle-même. Cela a des conséquences directes pour la reconnaissance des boursières à venir (leur prédécesseuses ayant prouvé les capacités des femmes à mener des

⁹⁸¹ Shapin (Steven), *The Scientific Life : A Moral History of a Late Modern Vocation*, Chicago, The University of Chicago Press, 2008. Voir en particulier le second chapitre : « From Calling to Job : Nature, Truth, Method and Vocation from the Seventeenth to the Nineteenth Centuries », p. 21-46.

recherches scientifiques de qualité), mais aussi des implications financières concrètes, surtout pour une organisation comme la FIFDU dont le programme de bourses dépend entièrement de dons particuliers et des souscriptions de ses membres.

L'étude des bourses accordées par la FIFDU a été au centre de ce travail. Elles sont révélatrices de la manière dont les dirigeantes de la FIFDU définissent leur identité en creux en déterminant des critères d'attribution des financements. Leur souci est d'abord de compenser l'exclusion ou du moins la forte sous-représentation des femmes scientifiques dans la plupart des programmes de bourses. C'est là une manière concrète de lutter contre une discrimination. Mais l'intérêt de cette source est surtout de révéler ce que les membres de la FIFDU valorisent : être une femme scientifique dont les travaux de recherche se distinguent par leur qualité. Les boursières doivent se hisser à la hauteur des meilleurs scientifiques de leur époque, performance qui vise à en finir avec les préjugés de genre que le contexte délétère de la fin des années 1920 et des années 1930 allait contribuer à conforter. On notera que cet engagement en faveur des femmes est incontestablement progressiste, mais qu'il ne vise à réduire que les inégalités de genre, sans jamais prendre en compte les inégalités sociales et culturelles.

L'un des traits distinctifs de la FIFDU est d'être une organisation internationale explicitement créée et animée autour de la fabrique et du soutien d'une *persona* scientifique non hégémonique, celle de l'*university woman*. Les stratégies qu'elle a développées se différencient de celles d'autres organisations internationales, telles que la Fondation Rockefeller qui soutient la figure normative et majoritaire de l'« homme de science », ou encore ces organisations orientées autour de la promotion d'une identité nationale à vocation internationale, à l'instar de la *Belgian American Educational Foundation* ou de la Fondation d'Albert Kahn. Inventant et négociant l'expression d'une *persona* encore minoritaire, la FIFDU n'est pas sans nous évoquer le fonctionnement d'autres institutions organisées par exemple, elles, autour d'identités « ethniques ». On pourrait citer le *United Negro College Fund*, une organisation philanthropique américaine créée en 1944 par, entre autres, Frederick Patterson et Mary McLeod Bethune, deux figures d'origine afro-américaine militant en faveur de l'éducation supérieure et des droits civiques aux États-Unis. De manière similaire à la FIFDU, le *United Negro College Fund* finance des bourses d'étude destinées aux

étudiants afro-américains, de manière à contrer les inégalités et les discriminations dans l'accès à l'éducation supérieure dont souffre leur population d'appartenance⁹⁸².

On peut réfléchir, sur la base des chapitres qui précèdent, à la manière dont les *university women* ont appréhendé le fait que leur *persona* en construction se présente, en quelque sorte, comme une *persona* contre-hégémonique. L'analyse discursive et institutionnelle du fonctionnement du programme de bourses international de la FIFDU montre que tout en réaffirmant la primauté de la catégorie de sexe comme critère principal de recrutement (seules des femmes peuvent se porter candidates), les dirigeantes de la FIFDU aspirent à prouver que les femmes peuvent endosser le même idéal scientifique que les hommes. Pour cela, elles prennent garde à minimiser le poids des caractéristiques (personnalité, apparence) et des destins personnels (mariage, famille) dans les procédures de sélection et mettent en place des stratégies visant à contrer les discriminations verticales (priviliégiant les candidates ayant déjà prouvé leurs capacités à mener des recherches de manière indépendante) et horizontales (en termes de domaines scientifiques ou de recherches). En reprenant les traits et idéaux définis par des organismes respectés sur la scène scientifique, comme la Fondation Rockefeller, les dirigeantes de la FIFDU ont cherché à infiltrer le modèle masculin hégémonique en le faisant évoluer vers un modèle universel dans lequel les femmes auraient une pleine place.

Le programme de bourses de la FIFDU, lorsqu'on le regarde désormais du point de vue des candidates, complète sensiblement l'image de « la » femme scientifique idéale que cherche à promouvoir la FIFDU. Les futures boursières ne se contentent pas de se conformer aux qualités attendues par les membres du jury. Une fois munies de la bourse, elles ont à cœur de dépasser le modèle implicitement formulé par l'institution, et le font à travers leurs voyages, les rapports qu'elles en donnent et la qualité scientifique des recherches qu'elles mènent. Elles aspirent d'abord à montrer qu'elles sont des scientifiques de valeur, avant d'être des femmes militantes. L'introduction, par les organismes de financement, de rapports de bourses par lesquels les récipiendaires doivent se conformer aux attentes des dirigeants, n'est pas sans incidence sur l'*habitus* scientifique moderne. On voit bien ici la manière dont les sources sont elles-mêmes

⁹⁸² Marybeth (Gasman), *Envisioning Black Colleges : A History of the United Negro College Fund*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2007.

façonnées par les processus (historiques) de construction de la *persona* et par le fonctionnement administratif des organismes de financement.

Si l'idéal scientifique masculin hégémonique fait office de modèle normatif, la *persona* de l'*university woman* ne se limite pas à en donner une version seconde ou amoindrie. L'identité sexuée des femmes universitaires n'est pas effacée, au contraire ; comme l'indique le terme *university woman*, il en va pleinement de leur identité et donc de l'expression et de la *performance* de leur expertise et de leur crédibilité. C'est ce qu'a montré l'étude de la trajectoire d'Erzsébet Kol : qu'il s'agisse de ses témoignages écrits ou bien de photographies, la Hongroise se met en scène en tant que femme dans des espaces scientifiques (le terrain ou le laboratoire) encore largement masculins. Son exemple n'est pas isolé : on retrouve de nombreux portraits de femmes scientifiques qui montrent leur conquête tranquille des espaces et pratiques scientifiques.



FIG. 45 – GERMAINE JOPLIN LORS D'UNE EXCURSION DE TERRAIN, AUSTRALIE, VERS 1930⁹⁸³

⁹⁸³ Presbyterian Ladies' College Sydney, « Stories from the Archives : Germaine Joplin – Géologist and STEM Pioneer », p. 2. Portrait : <https://patenma.files.wordpress.com/2015/03/gj5.jpg>.

On peut penser au portrait d'une autre boursière internationale de la FIFDU, la géologue australienne Germaine Joplin ; le cliché est pris lors d'une excursion sur le terrain. Sur fond rocheux, Joplin pose, vêtue d'un trench et coiffée d'un chapeau orné d'un liseré fleuri, un marteau à la main droite, un cahier dans la gauche : femme *et* scientifique (Fig. 45).

Ces chercheuses n'affichent pas une dimension féminine, mais ne la masquent pas. Alors que la *persona* du scientifique de terrain, liée au corps masculin et héroïque, est culturellement opposée à l'expression de la « nature » des femmes, Kol se donne en exemple pour démontrer que leur opposition révèle d'une construction culturelle mais qu'en réalité, elles sont tout à fait (ré)conciliables. Le fait que la participation et la reconnaissance des femmes scientifiques aient longtemps été entravées par des stéréotypes reposant sur leurs inaptitudes intellectuelle mais aussi physique supposées à prendre part à l'activité scientifique souligne le lien intrinsèque qui existe entre l'expression de la *persona* scientifique (ou crédibilité) et l'identité physique (et sexuelle) de la personne qui l'incarne.

Dès lors, on voit combien les images et l'usage d'artefacts occupent un rôle central dans l'expression d'une *persona* scientifique et la promotion, dans le cas de la FIFDU, d'une figure de la scientifique. Outre les portraits individuels, qu'il s'agisse de photographies ou de tableaux, les portraits de groupe s'inscrivent dans une même dynamique. Les portraits réalisés lors des congrès internationaux de la FIFDU ne sont pas sans rappeler les tableaux du peintre flamand Dirck Jacobsz représentant au milieu du XVI^e siècle les membres de l'*Amsterdam Shooting Corporation* : tous vêtus de manière similaire, se ressemblant dans leur posture et leurs traits physiques, leur homogénéité apparente étant liée à leur expérience professionnelle. On retrouve une même stratégie chez les *university women*, lorsqu'elles choisissent de poser devant l'université d'Oslo vêtues de leur robe universitaire, imposant à la vue de tous l'homogénéité et la puissance nouvelles d'un corps.

En articulant différents niveaux d'analyse, l'étude de la FIFDU permet de mettre en évidence la manière dont une *persona* scientifique se construit en tension entre l'échelle institutionnelle et l'échelle individuelle. Comme on l'a vu, par les procédures de sélection, les organismes mettent un certain nombre de répertoires scientifiques à la

disposition des boursières. Si la construction d'une crédibilité scientifique répond aux exigences des structures institutionnelles et disciplinaires, on ne peut détacher ce processus du contexte dans lequel il se déroule, à partir de la fin des années 1920 et leur lot de crises, de menaces puis de conflits. Internationaliste dans sa nature, la FIFDU est perturbée par la montée des nationalismes. La crise économique dessert les aspirations des femmes à jouer un rôle au sein des élites occidentales et les sociétés touchées se rétractent bien plus qu'elles ne s'ouvrent à des valeurs nouvelles. Concernées en tant que femmes ou du fait de leurs origines juives, les membres de la FIFDU puisent dans les méthodes scientifiques qui leur sont familières des instruments pour tenter de faire face. Armées d'enquête et de données statistiques, elles vont à l'encontre des idées réactionnaires de l'époque qui visent à ramener les femmes à l'intérieur de leur foyer dans le but de rétablir un ordre rompu, un « âge d'or » qui se confond avec la domination masculine. La FIFDU s'efforce dans le même temps, en dépit de l'urgence qui frappe ses membres juives dans l'Europe germanique, de ne pas dévier de son projet fondamental, dont elle veut sauvegarder la dimension strictement scientifique, et non sociale, politique ou même éthique. Ce n'est que dans la seconde moitié du XXe siècle qu'elle allait assumer de donner à son action un tour plus social, en l'élargissant à la cause de l'instruction des femmes et des filles en général.

On peut estimer que le bilan de la FIFDU, au terme du premier demi-siècle de son existence, que nous avons choisi de ne pas dépasser pour lui conserver sa cohérence, est contrasté : la notoriété de la FIFDU n'a rien de commun ni avec celle des grandes associations féministes internationales, ni avec celle d'une Fondation Rockefeller, et le nombre de boursières qui ont bénéficié de son programme reste modeste, sauf peut-être si l'on prend en compte l'action de la puissante branche américaine, l'AAUW. Mais d'une part ces boursières, même si leur recrutement avant les années 1960 reste très européen et nord-américain, appartiennent à des sociétés diverses, inégalement développées, avec des dates de scolarisation et d'accès des femmes à l'égalité des droits passablement différentes, des cultures confessionnelles et politiques parfois aux antipodes ; le programme de bourses, les échanges et les voyages, les séjours dans un lieu central comme Crosby Hall, ont concouru à fabriquer une « internationale » de femmes scientifiques (qui n'a pas manqué de se mettre en scène, nous n'y revenons pas). Et de manière plus lente, plus profonde, plus décisive, la FIFDU et ses branches

nationales ont réussi, avec d'autres, à imposer la figure de l'*university woman* et apporté par là une contribution que l'on ne saurait négliger, même si elle n'est qu'une partie d'un vaste effort, à la définition et à la réussite d'une *persona* scientifique au féminin.

Fonds d'archives

1. FONDS D'ARCHIVES INTERNATIONAUX

1.1. FONDS D'ARCHIVES INTERNATIONAL DE LA FIFDU

Collection *International Archives for the Women's Movement* (IAV), Atria, Institute on Gender Equality and Women's History, [Amsterdam]

IFUW Conferences and Council Meetings

- Inv. n° 109-127 Minutes of Conferences. 1920-1990, 18 folders, 2 volumes
 - o 109 : London 1920, Paris 1922, Christiania (Norway) 1924 and Amsterdam 1926. 1920-1926. (volume).
 - o 110 : Geneva 1929 and Edinburgh 1932, minutes of the seventh conference in Cracow 1936 are crossed out. 1929-1936. (volume).
 - o 111 : Cracow, 1936.
 - o 112 : Stockholm, 1939.
 - o 113 : Toronto, 1947.
- Inv. n° 128-132, Minutes of the Meetings of the Council. 1920-1988.
 - o 128 : Minutes of the 1st-8th Meetings of the Council (1920-1925). (volume).
 - o 129 : Minutes of the 9th-19th Meetings of the Council. 1926-1934.
 - o 130 : Minutes of the 20th-39th Meetings of the Council (1936-1957). [jusqu'au 26^e conseil, Londres, 1946].
- Inv. n° 134-217 : Documents concerning conferences. 1924, 1926.
 - o 134 : 3rd Biennial Conference Christiania, Norway. 1924. Register of names and addresses of the participants. (volume).
 - o 135 : 4th IFUW Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926 : Publications. (Publishing-cy : De Spiegel, Amsterdam). (item).
- Inv. n° 218 : Minutes of the Conference Programme Committee. 1924-1961. 1 folder.
- Inv. n° 220 : Brochures of Conferences. 1929-1968. 1 folder.

Organisation

- Inv. n° 256-261 : Documents concerning Constitution and By-laws. 1920-2004. 4 folders and 2 packs.
 - o 256 : IFUW complete set of Constitution and By-laws since 1920. 1920-1992.
- Inv. n° 267 : Principles of the IFUW in English, French and Spanish. (3 items). 1 folder.

IFUW Programmes, strategies and resolutions

- 269 : Completed questionnaires on the Status of University Women – made and organized by Dr. A.M. Tellegen (Holland), member of the Committee on the Economic Status of Univeristy Women. The 19 countries who completed a questionnaire are : Australia, Austria, Canada, Denmark, Estonia, Finland, Great Britain, Hungary, India, Ireland, Mexico, Northern, Ireland, Norway, Palestine, Poland, South Africa, Sweden, Switzerland and Yugoslavia. 1 pack.
- 270 : Documents belonging to the Questionnaires on the Status of University Women, 1936-1937, in number 269. 1935. 1 folder.

Housing

- Inv. n° 419 : Brochures Crosby Hall : International Hall of Residence for University Women. 1922-1923, 1927, 1955. 1 folder.
- Inv. n° 420 : Documents concerning Club Houses. Photos included. 1923-1987. A folder.

Nominations, staff issues and membership

- Inv. n° 450-451 : Membership lists.
- Inv. n° 452 : Documents concerning the history op IFUW : Materials on Germany 1930s. 1933-1934. 1 folder.
- Inv. n° 453 : Documents concerning German refugees and members of German Federation who have lost their posts. 1933_1936. 1 folder.
- Inv. n° 454 : Confidential (War) Reports. 1935, 1943, 1945, 1947, 1955.
- Inv. n° 455 : Obituaries. 1942-1971. 1 folder.

IFUW Committees and Groups

- Inv. n° 494 : Committee for the Award of International Fellowships (to select and appoint holders of the iternational fellowships of the IFUW, to consider and advise the Council on conditions governing fellowships, prizes and grants

- awarded out of the income of the International Fellowships Fund). Minutes. With Idex. 1925-1962.
- Inv. n° 499 : Committee on Intellectual Co-operation (to study (to study the questions treated by the Committee on Intellectual Co-operation of the league of Nations, and to submit to that Committee other questions for discussion if desirable) - Minutes. With attendance lists, French and English. 1925-1938. 1 folder.
 - Inv. n° 501 : Committee on the economic Status of University Women. Minutes. 1936. 1 folder.
 - Inv. n° 502-504 : Committee on the Legal and Economic Status of Women. Documents concerning Inquiries and Studies. 1935-1979. 2 folders and 1 pack.
 - Inv. n° 505 : Committee on the Legal and Economic Status of University Women. Minutes 1936.
 - Inv. n° 543 : International Fellowship Fund Appeal Committee (to organise and promote the collection of funds for the International Fellowships Fund) – Minutes. 1924-1930. 1 folder.
 - Inv. n° 544 : International Travel Committee (to promote travelling facilities for members, to coordinate the activities of the national associations with regard to group travel and to promote the formation of hospitality committees to assist individuals who travel as well as groups) – Minutes. 1930-1939. 1 folder.
 - Inv. n° 569 : Special Committee for the Emergency Assistance of University Women. Minutes. With Index. 1939-1946.
 - Inv. n° 627-649 : NFA (national federations and associations) history. 1930-1970. 23 items.

Fellowships and Grants

- Inv. n° 885 : International Fellowshps CTE – Correspondence re Trust Deed. 1924-1933. 1 folder.
- Inv. n° 886 : Documents concerning the Committee for the Award of International Fellowships. List of Awards. 1928-1988.
- Inv. n° 914 : IFUW Fellowships. Awards, correspondence, funds, list of recipients. 1954-2002. 1 pack.

IFUW Archives

- Inv. n° 978 : IFUW History and ongoing correspondence concerning archives. 1983-2002. 1 folder.

- Inv. n° 979 : Documents concerning study on IFUW Archives. 1983-1988. 1 folder.
- Inv. n° 980 : Notes concerning appraisal (ideas about what to keep). 1985. 1 folder.

Regional groups and Meetings

- Inv. n° 1039 : Africa. Regional Seminar on « Africa Today – Challenge and Responsibility of the Women of Africa », Kampala, Uganda, 1964.

1.2. SMITHSONIAN INSTITUTION ARCHIVES (SIA)

[<https://siarchives.si.edu/collections>]

- RU 46, Box 14 : Erzsebet Kol (31 feuillets).

2. FONDS D'ARCHIVES DES BRANCHES NATIONALES DE LA FIFDU

2.1. ARCHIVES DE L'AMERICAN ASSOCIATION OF UNIVERSITY WOMEN (AAUW)

[WASHINGTON D.C.]

- Series 1 : History of the AAUW and its predecessors, 1883-1976.
 - o Box 13 : AAUW History.
 - o Box 14 : Correspondence.
 - o Box 15 : Biographical Sketches note.
 - o Box 27 : Biographical material : Virginia Gildersleeve.
- Series II : Association of Collegiate Alumnae Records, 1881-1922.
 - o Box 777 : Committee records 1882-1922 (Education committees : American fellowship committee, Council to accredit women for study at foreign universities, Fellowship committee 1888-1918), International relations committee 1918-1921 & Marie Curie Fund.
- Series III : American Association of University Women – General Records, 1921-1976 (AAUW journals).
- Series V : American Association of University Women – Program Committees and Development Records, 1921-1976.
 - o Box 386-482 : International Relations Committees Records, 1918-1976. Fellows' Files (alphabetical order).

- Series IX : International Federation of University Women records, 1919-1976.
 - o Box 832 : History, general records, financial records.
 - o Box 833 : Conference and Councils records.
 - o Box 834 : Publications.
 - o Box 835 : AAUW-IFUW Committee Records.

2.2. RECORDS OF THE BRITISH FEDERATION OF UNIVERSITY WOMEN – BFUW (1907-1997),

London School of Economics, The Women's Library, Cote : 5BFW [Londres]

- 5BFW/04 : Committee Numbered Files.
 - o 5BFW/04/14 : Academic Sub-Committee, General Correspondence.
 - o 5BFW/04/15 : Academic Sub-Committee : Rose Sidgwick 1955, reports of former Fellowship Holders.
 - o 5BFW/04/16 : Academic Sub-Committee, Fellowship Holders Reports.
 - o 5BFW/04/17 : Academic Sub-Committee, Fellowship Holders Reports.
 - o 5BFW/04/18 : Academic Sub-Committee, Fellowship Holders Reports.
 - o 5BFW/04/19 : Enquiries About Fellowships.
 - o 5BFW/04/20 : Sub-Committee on Employment of Married women.
 - o 5BFW/04/21 : Questionnaire on Holding University Appointments by Married Women.
 - o 5BFW/04/30 : Sale Committee.
 - o 5BFW/04/33 : Statistics Sub-Committee, General Correspondence.
 - o 5BFW/04/35 : Statistics Sub-Committee, Reports.
- 5BFW/05 : Committee on International Relations.
 - o 5BFW/05/01 : Committee on International Relations – Minutes.
 - o 5BFW/05/02 : Committee on International Relations – Numbered Files.
 - F-02/02 : Theodora Bosanquet's Committee on International Relations File.
 - F-02/08 : Committee on International Relations, General papers.
 - F-02/18 : IFUW Correspondence.
 - F-02/19 : Group Travel.
 - F-02/22 : Positions held by Women in Universities.
 - F-02/23 : Committee on Standards.
 - F-02/24 : Unemployment of Intellectual Workers.

- F-02/29 : IFUW Conference Stockholm.
- F-02/34 : IFUW Talks and Events.
- F-02/50 : Displaced persons.
- F-02/51 : IFUW Studies.
- 5BFW/05/04 : Academic Sub-Committee/ Academic Awards Committee (5 files, Minutes).
- 5BFW/05/05 : Scrapbook.

2.3. NORSKE KVINNELIGE AKADEMIKERES LANDSFORBUND, 1882-1997 (NKAL)

Cote : PA-1164 (Riksarkivet, Oslo)

- Da : Komite for international samarbeid (K.I.S), 1924-1982 [comité pour la collaboration internationale].
 - Da-L0011 : brev, opplysninger, stipend [lettres, informations, bourses].
 - Da-L0012 : Korrespondanse.
 - L0012/0001 : Korrespondanse (1937-1940).
 - L0012/0002 : Oslo Konferanse. Gjesteliste og program [conférence Oslo, liste d'invités et programme].
 - L0012/0003 : Korrespondanse (etter freden) [correspondance après la paix].
 - Da-L0013/001 Meddelelser om stipend [messages concernant les bourses].
 - Da-L0016 Stipend [bourse].
- Db : International Federation of University Women, 1924-1997.
 - Db-L0017 : Rådsmøter [réunion du conseil].
 - Db-L0018/0001 : Konferanse i Oslo [conférence à Oslo] 1924.
 - Db-L0020 : Korrespondance IFUW-NKAL.
 - Db-L0021/0003 : Korrespondanse (stipend) NKAL og IFUW [correspondances concernant les bourses, NKAL et FIFDU].
 - Db-L0027.
 - L0027/0002 : Statistical data concerning University Women.
 - L0027/0003 : Situation University Women.
 - L0027/4 : Legal and economic status of Women. Ekteskapslovgivning [législation sur le mariage].
- G : Tillegg 2002 [depuis 2002].

- L0002/0004 : Ellen Gledtischs Minnefond [fonds commémoratif Ellen Gledtisch].
- W : Gjenstander (Stempler, modeller, ...) [Artefacts : tampons, modèles, ...].

2.4. ARCHIVES DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES FEMMES DIPLOMEES DES UNIVERSITES (AFFDU)

Cote : Archives d'associations ; 102 AS, 20000004/1-20000004/65 (Archives Nationales, Pierrefite, Paris)

- 20000004/42 – 20000004/65 : Relations internationales – FIFDU. Statuts, règlements, historiques [Conseils et congrès FIFDU, Relations internationales entre les deux guerres, Publications FIFDU, Bourses, Enquêtes FIFDU].
- 20000004/65 : Biographies [dont « Discours de Mme E. Gleditsch, Professeur honoraire de l'université d'Oslo et ancienne élève de Marie Curie »].

3. FONDS D'ARCHIVES PERSONNELS

3.1. VIRGINIA CROCHERON GILDERSLEEVE PAPERS

Columbia University, Rare books and manuscripts. Cote : MS#0484 [Université de Columbia, New York]

- Series IV : Other Files.
 - Box 43-77 : International Federation of University Women
 - Box 43 : Documents.
 - Box 44 : International Federation of University Women and Association of Collegiate Alumnae, 1919-1928.
 - Box 45 : Correspondence, 1939-1943.
 - Box 46 : Correspondence, 1942-1948.
 - Box 47 : Miscellaneous Material.

3.2. VIRGINIA CROCHERON GILDERSLEEVE PAPERS, 1901-1964

Barnard Archives and Special Collection. Cote : BC02-04 [Barnard College, New York]

- Series 1, Correspondence and Notes, 1914-1964.
- Series 2, Addresses, 1901-1950.
- Series 3, Publications, 1910-1963.
- Series 4, Documents from Events Honoring Gildersleeve, 1936-1965.

- Series 6 : Memorabilia and Awards, 1908-1949.

3.3. PAPERS OF PROFESSOR CAROLINE SPURGEON (1890-1936)

Royal Holloway & University of London Archive and Special Collections. Cote PP7 [Royal Holloway, Londres]

PP7/6 : Records of work with the International Federation of University Women.

- PP7/6/1 : Early work in international exchanges.
 - PP7/6/1/1 : Statement and memorandum on scholarships for women of the Empire and the USA.
 - PP7/6/1/2 : Proposals for an Associated Board for the promotion of Imperial-American interchange for women university students.
 - PP7/6/1/3 : Supplementary report of the British Educational Mission to the United States, on women's university education.
 - PP7/6/1/4 : Memorabilia of tour of the United States of America.
 - PP7/6/1/5 : Newspaper cuttings.
- PP7/6/2 : Reports and other papers received as President.
 - PP7/6/2/1 : Reports of the 2nd, 3rd and 4th Council meetings.
 - PP7/6/2/2 : Note of development of activities and programme of Work 1922-1923.
 - PP7/6/2/3 : Questionnaire from the Committee on Intellectual Co-operation of the League of nations.
 - PP7/6/2/4 : Newspaper cuttings about IFUW branches around the world.
- PP7/6/3 : Speeches and papers on the subject of the IFUW.
 - PP7/6/3/1 : Manuscript notes for lectures and speeches.
 - PP7/6/3/2 : Copies of « The Journal of the American Association of University Women », containing pieces by Caroline Spurgeon.
- PP7/6/4 : 2nd Conference of the IFUW
 - PP7/6/4/1 : Information sent to Caroline Spurgeon.
 - PP7/6/4/2 : Programme for the Conference.
 - PP7/6/4/3 : Letter from Theodora Bosanquet, IFUW Secretary, about publicity for the Conference.
- PP7/6/5 : 3rd Conference of the IFUW.

- PP7/6/5/1 : Programme for the Conference.
- PP7/6/5/2 : Text of Caroline Spurgeon's opening speech.
- PP7/6/5/3 : Information about employment of educated women in Norway.
- PP7/6/5/4 : Newspaper cuttings.
- PP7/6/6 : IFUW publications.
 - PP7/6/6/1 : Constitution and bylaws.
 - PP7/6/6/2 : Recruitment leaflet.
 - PP7/6/6/3 : List of national federations.
 - PP7/6/6/4 : « The value of knowledge in international relations » (Pamphlet n° 1).
 - PP7/6/6/5 : Occasional paper n° 1.
- PP7/6/7 : Letters received by Caroline Spurgeon.
- PP7/6/8 : The League of Nations.
 - PP7/6/8/1 : Suggestions for co-operation with the League of Nations by the IFUW.
 - PP7/6/8/2 : Publications about the League of Nations.

3.4. PAPERS OF WINIFRED CULLIS (1875-1956)

London School of Economics, The Women's Library, Cote : GB 106 7WCU

- Box 1 : Lecture tour of the USA.
- Box 2 : Biographical material (Honorary degree, obituaries, memorials, press cuttings and photocopies).
- Box 3 : Photographs (de 1900 à 1956).
- Box 4 : Publications.

3.5. FONDS GLEDITSCH

Nasjonalbiblioteket, Manuscript Collection & Rare Book Collection. Cote : NBH Brevs 456 [Oslo]

- Correspondance entre Marie Curie (émetteur) et Ellen Gleditsch (destinataire), 1907-1926, 17 lettres.

- Correspondance entre Richards Theodore William et Ellen Gleditsch, 1914-1922, 3 lettres.
- Correspondance entre Eyvind Bødtker et Ellen Gleditsch, 1907, 1 lettre.

3.6. CORRESPONDANCE MARIE CURIE RELATIVE A ELLEN GLEDITSCH

Archives du Musée Marie Curie [Paris]

- AIR LC.MC / Ellen Gleditsch : Dossier personnel d'Ellen Gleditsch, 1916-1960. 130 feuillets, composés de la correspondance entre Ellen Gleditsch (émetteur) et Marie Curie (destinataire), 1907-1932, d'articles biographiques et de publications scientifiques.
- AIR LC.MC / Pièce 688. Lettre de Eyvind Bødtker à Marie Curie, 1907, 2 feuillets.
- AIR LC.MC / Pièce 1506. Correspondance entre Marie Curie et Kristine Bonnevie, 1929, 2 feuillets.

3.7. ARCHIEF JOHANNA WESTERDIJK (1889-1969)

Collectie Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging (IAV) [Atria, kennisinstituut voor emancipatie en vrouwengeschiedenis, Amsterdam]

- Inv. nr. 171 : Artikelen uit kranten en tijdschriften en twee foto's betreffende Westerdijks benoeming tot buitengewoon hoogleraar in de faculteit der wis- en natuurkunde aan de Rijksuniversiteit Utrecht [articles de journaux concernant la nomination de Johanna Westerdijk au poste de professeur à l'université d'Utrecht], 1917.
- Inv. nr. 99-145 : Reizen en congresbezoek [voyage et visite en congrès].
 - o Inv. nr. 211 : Knipsels uit Amerikaanse kranten betreffende Westerdijks aan St. Louis, 1914.
 - o Inv. nr. 212-213 : Fotoalbums (USA), 1914.

3.8. WILLIAM RANDOLPH TAYLOR PAPERS : 1918-1987

Bentley Historical Library, University of Michigan. Cote : 8672 Aa 2 [University of Michigan, Ann Arbor]

- Box 1 : Correspondence [Series], 1929-1943, A-Z (15 dossiers), K : Kol, Erzsébet.

Sources imprimées

1. OUVRAGES ET ARTICLES

- (An.), « La Sorbonne rend hommage au Professeur Ellen Gleditsch », *Diplômées*, Vol 45, n° 1, 1963, p. 4-6.
- AAUW, *Idealism at Work, Eighty Years of AAUW Fellowships*, AAUW, DC, 1967, 343 p.
- Batho (Edith), *A Lamp of Friendship, 1918-1968, A Short History of the International Federation of University Women*, Londres, IFUW, 1968.
- BFUW, *The History of the British Federation of University Women 1907-1957*, Londres, BFWU, 1957, p. 42-50.
- Bieber (Margaret), *The History of the Greek and Roman Theater*, Princeton, Princeton University Press, 1961.
- Curie (Marie), Gleditsch (Ellen), « Action de l'émanation du radium sur les solutions des sels de cuivre », *Le Radium*, vol. 5, n° 8, 1908, p. 225-227.
- Davis (Doris C.), *Idealism at Work, AAUW Educational Foundation Program 1967-1981*, AAUW, DC, 1981, 437 p.
- Flint (Elizabeth), Kol (Erzsébet), « Algae in green ice from Balleny Island, Antarctica », *New Zealand Journal of Botany*, vol. 6, n° 3, p. 249-261.
- Fraser (Helen), *Women and War Work*, New York, G. Arnold Shaw, 1918.
- Gildersleeve (Virginia), *Many a good Crusade*, The Macmillan Company, New York, 1954.
- Gleditsch (Ellen), « Kvinnelige Akademikere – Utenlandsophold og stipendier » in Norske Kvinnelige Akadelikeres Landsforbund, *Kvinnelige studenter 1882-1932*, Oslo, Gyldendal Norsk Forlag, 1932, p. 244-248.
- Gleditsch (Ellen), « Marie Sklodowska Curie », *Naturen*, n° 8, 1934, p. 289-294.
- Gleditsch (Ellen), « Marie Sklodowska Curie », *Nordisk Tidskrift*, n° 35, 1959, p. 417-434.
- Granqvist (Hilma), *Marriage Conditions in a Palestinian Village*, volume 1 et 2, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, 1931, 1935.
- Hammer (Marie), « Investigations on the microfauna of northern Canada », *Acta Arctica*, vol. 4, n° 1, 1952, p. 1-108.

- Henry (Françoise), *La sculpture irlandaise pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne*, Paris, E. Leroux, 1933.
- Henry (Françoise), « Hanging Bowls », *Journal Royal Society of Antiquaries of Ireland*, vol. 66, 1936, p. 209-246
- Henry (Françoise), *Irish Art in the Early Christian Period*, Londres, Methuen & Co, 1940.
- Henry (Françoise), Marsch-Micheli (Geneviève), *Studies in Early Christian and Medieval Irish Art*, Londres, Pindar, 1983-1985.
- Hyde (Ida), « Before women were human beings », *AAUW journal*, vol. 31, n° 4, 1938, p. 226-236.
- Klieneberger-Nobel (Emmy), *Memoirs*, Academic Press Inc, Londres, 1980.
- Kol (Erszébet), *Tiszaparttól Alaszkáig*, Budapest, Kiadja a Krrályi Magyar Természettudományi Társulat, 1940.
- Lutwak-Mann (Cecilia), Mann (Thaddeus), *Male Reproductive Function and Semen. Themes and Trends in Physiology, Biochemistry and Investigative Andrology*, Londres, Springer, 1981.
- Lutz (Friedrich), Smith-Lutz (Vera), *The Theory of Investment of the Firm*, Princeton University Press, 1951.
- Maltby (Margaret E.), *History of the Fellowships Awarded by the American Association of University Women, 1888-1929 with the Vitas of the Fellows*, Columbia University Press, New York, 1929, 109 p.
- Mead (Margaret) « Review of Birth and Childhood among the Arabs : Studies in a Muhammadan Village in Palestine, by Hilma Granqvist », *American Anthropologist*, vol. 53, n° 2, 1951, p. 254-255.
- Norske Kvinnelige Akadelikeres Landsforbund, *Kvinnelige studenter 1882-1932*, Oslo, Gyldendal Norsk Forlag, 1932.
- Roes (Anna), *Greek geometric Art, its symbols and its origin*, Oxford, Oxford University Press, 1933.
- Skonhoft (Lilli), « Norske kvinnelige Akademikers Landsforbund », in Norske Kvinnelige Akadelikeres Landsforbund, *Kvinnelige studenter 1882-1932*, Oslo, Gyldendal Norsk Forlag, 1932, p. 249-263.
- Skonhoft (Lilli), « The Academic Standards of the International Federation », *IFUW Occasional Papers*, n° 4, Avril 1927, p. 18-20
- Skonhoft (Lilli), *Types of University Training*, Oslo, Lie & Co, 1934.
- Smith-Lutz (Vera), *The Rationale of Central Banking*, Londres, P.S. King, 1936.

- Spurgeon (Caroline), « Mein Arbeitsweg », in Elga Kern, *Führende Frauen Europas*, Munich, Verlag von Ernst Reinhardt, 1933 [1928], p. 37-40.
- Spurgeon (Caroline), *Chaucer devant la critique en Angleterre et en France depuis son temps jusqu'à nos jours*, Thèse pour le doctorat d'Université (Lettres) présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris par Caroline F. Spurgeon, Paris, Hachette, 1911.
- Spurgeon (Caroline), *Five Hundred Years of Chaucer Criticism and Allusion 1357-1900*, 3 vol., Cambridge, Cambridge UP, 1925.
- Talbot (Marion), Rosenberry (Lois K. M.), *The History of the American Association of University Women 1881-1931*, The Riverside Press Cambridge, Boston & New York, 1931, 479 p.
- Tryon (Ruth W.), *AAUW 1881-1949*, AAUW, DC, 1950, 52 p.
- Tryon (Ruth W.), *Investment in Creative Scholarship, 1890-1956*, AAUW, DC, 1957, 228 p.
- Vielliard, (Jeanne) *Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle, texte latin du XII^e siècle*, Mâcon, 1938, 5^e éd. 1978.
- Watson (James), *The Double Helix : A Personal Account of the Discovery of the Structure of DNA*, 1968, Atheneum, 1980.
- Yates (Frances A.), *The French academies of the sixteenth century*, Londres, University of London, 1947, XII-376 p.

2. BULLETINS ET PUBLICATIONS DE LA FIFDU

Collection International Archives for the Women's Movement (IAV), Atria, Institute on Gender Equality and Women's History, [Amsterdam].

Bulletins

- Inv. n° 67-108 : Conférences et Bulletins de la FIFDU :
 - 67 : 1st Conference, London, Great Britain. 1920. Report 1920-21.
 - 68 : 2nd Conference, Paris, France. 1922. Report 1922-23.
 - 69 : 3rd Conference, Christiania, Norway. 1924.
 - 70 : 8th Council Meeting, Brussels, Belgium. 1925. E/F.
 - 71 : 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands. 1926.
 - 72 : 11th Council Meeting, Vienna, Austria. 1927.
 - 73 : 12th Council Meeting, Madrid, Spain. 1928.
 - 74 : 5th Conference, Geneva, Switzerland. 1929. E/F.
 - 75 : 15th Council, Prague, Czechoslovakia. 1930. (French only).
 - 76 : 16th Council Meeting, Wellesley, USA. 1931. E/F.

- 77 : 6th Conference, Edinburgh, Scotland. 1932. E/F.
- 78 : 7th Conference, Cracow, Poland. 1936. E/F.
- 79 : 22nd Council Meeting, Paris, France. 1937.
- 80 : 8th Conference, Stockholm, Sweden. 1939. (French only).
- 81 : 26th Council Meeting, London, Great Britain. 1946.
- 82 : 31st Council Meeting, Oosterbeek, Netherlands. 1951.
- 83 : 32nd Council Meeting, Menaggio, Italy. 1952. (French only).
- 84 : 35th Council Meeting, Oslo, Norway ; 36 Council Meeting, Berne, Switzerland. 1955. E/F.
- 85 : 12th Conference, Paris, France. 1956. E/F.
- 88 : 13th Conference, Helsinki, Finland. 1959. E/F.
- 89 : 14th Conference, Mexico City. 1962.
- 93 : 15th Conference, Brisbane. 1965. E/F.
- 94 : 50th Council Meeting, Reyjavik, Iceland. 1966.
- 102 : 21st Conference and 67th 68th Councils Groningen, The Netherlands, 1983. E/F/S.

Publications

- Inv. n° 1074 : Documents concerning the history of IFUW, 1919 – 1968 : inquiries “A Lamp of Friendship”, 1918-1968 by Dr E.C. Batho ; and a “short history of the International Federation of University Women” by Edith C. Batho. 1968-1970.
- Inv. n° 1075 : FIFDU – Sa constitution et son oeuvre. 1922. 1 folder.
- Inv. n° 1076 : IFUW Brochure (*What is IFUW ?*). 1923, 1924, 1928, 1930, 1933. 1 folder.
- Inv. n° 1077 : Occasional Papers Nos. 2-6 (1923-1927). 1 folder.
- Inv. n° 1083 : Books from Many Lands – *Livres de Partout* (1939). 1 item.
- Inv. n° 1090, 1381 : IFUW & Scholarly Research n° 1-4, 1950-1981.

3. ICONOGRAPHIE

- Art UK : https://artuk.org/discover/artworks/professor-caroline-spurgeon-18691942-191999/view_as/grid/search/keyword:caroline-spurgeon/page/1

- Universitetshistorisk fotobase, Museum for Universitets- og vitenskapshistorie, Oslo.
- Archives de la FIFDU et archives personnelles.

4. RESSOURCES NUMÉRIQUES

« Dennis Robert Hoagland, American Botanist », *Encyclopaedia Britannica* : <https://www.britannica.com/biography/Dennis-Robert-Hoagland>

« Henry, Françoise » in *Dictionary of Art Historians. A Biographical Dictionary of Historic Scholars, Museum Professionals and Academic Historians of Art*, <https://dictionaryofarthistorians.org/henryf.htm> (consulté le 19 juillet 2017).

« No mod cons for an early geologist », *Canberra Times*, 6 août 1968, p. 10, [<https://trove.nla.gov.au/newspaper/article/107066264>].

Arwill-Nordbladh (Elisabeth), « Hanna Albertina Rydh », *Svenskt kvinnobiografiskt lexikon* [dictionnaire biographique des femmes suédoise], <https://skbl.se/en/article/HannaRydh> [consulté le 3 septembre 2019].

Gould (Suzanne), « AAUW's Support of Hungarian Scientists », mis en ligne le 6 février 2015, <https://www.aauw.org/2015/02/06/hungarian-scientists/>.

Herschberg (Channah), Benschop (Yvonne) and Van den Brink (Marieke), « Gender practices in the Construction of Excellence », GARCIA working papers no. 10, Trento, Université de Trento, 2015. http://garciaproject.eu/wp-content/uploads/2014/07/GARCIA_working_papers_n.10.pdf [consultée le 15-11-2017].

James (Smithson), « Last Will and Testament », <https://web.archive.org/web/20110824051624/http://siarchives.si.edu/history/exhibits/documents/smithsonwill.htm>.

L'Oréal pour les femmes en science : <https://www.fondationloreal.com/posts/la-fondation-l-oreal-lance-changethenumbers/fr> [consultée le 15-11-2017].

Lønnå (Elisabeth), « Kvinnestemmerettsforeningen », in *Store norske leksikon* [<https://snl.no/Kvinnestemmerettsforeningen>].

Lykknes, Annette. (2019) [Ellen Gleditsch : Woman Chemist in IUPAC's Early History](#). *Chemistry International*. vol. 41 (3).

Presbyterian Ladies' College Sydney, « Stories from the Archives : Germaine Joplin – Géologist and STEM Pioneer », p. 2. Portrait : <https://patenma.files.wordpress.com/2015/03/gj5.jpg>.

Projet GARCIA (Gendering the Academy and Research : combating Career Instability and Asymmetries), financé par l'Union Européenne : <http://garciaproject.eu>.

Reilly (Laura), « The Courage of Elsebet Kieler, Holocaust Resistance Fighter », AAUW blog post : <https://www.aauw.org/2014/11/05/elsebet-kieler/>.

She Figures 2015, Luxembourg : Publications Office of the European Union, 2016.
https://ec.europa.eu/research/swafs/pdf/pub_gender_equality/she_figures_2015-final.pdf [ISBN 978-92-79-48375-2, doi :10.2777/744106, KI-04-15-386-EN-N, © European Union, 2016].

Survey OpinionWay for Fondation L'Oréal :
<https://www.fondationloreal.com/documents/-ed8ecd03-01bb-4a4b-b87d-26d4c795088d/download?lang=fr> [consultée le 15-11-2017].

Bibliographie

- AAUW, *Idealism at Work. Eighty Years of AAUW Fellowships. A report by the American Association of University women*, AAUW, Washington D.C, 1968.
- Abir-Am (Pnina G.) (dir.), *La mise en mémoire de la science. Pour une ethnographie historique des rites commémoratifs*, Amsterdam, Éditions des Archives contemporaines, 1998.
- Abir-Am (Pnina G.) Pycior (Helena M.) et Slack (Nancy) (dir.), *Creative Couples in the Sciences*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1996.
- Abir-Am (Pnina), Outram (Dorinda) (dir.), *Uneasy Careers and Intimate Lives : Women in Science, 1789-1979*, The Douglass Series on Women's Lives and the Meaning of Gender, New Brunswick (N.J.), Rutgers University Press, 1987.
- Albisetti (James C.), Goodman (Joyce), Rogers (Rebecca), « Girls' Secondary Education in the Western World : A Historical Introduction », in Id. (dir), *Girls' Secondary Education in the Western World from the 18th to the 20th Century*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.
- Algazi (Gadi), « Exemplum and Wundertier. Three concepts of the Scholarly Persona », *BMGN – Low Countries Historical Review*, vol. 131, n° 4, 2016, p. 8-32.
- Anderson (Benedict), *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1983 (trad. fr. *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La Découverte, 2002).
- Badash (Lawrence), *Rutherford and Boltwood : letters on radioactivity*, New Haven, Yale University Press, 1969.
- Barany (Michael), « The Officer's Three names : the Formal, Familiar and Bureaucratic in the Transnational History of Scientific Fellowships » in John Krige (dir.), *How Knowledge Moves. Writing the Transnational History of Science and Technology*, Chicago & Londres, The University of Chicago Press, 2019, p. 254-280.
- Barbara Caine (dir.), *Friendship : A History*, New York, Routledge, 2014.
- Bard (Christine), *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995.
- Bard (Christine) (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999.
- Baud-Berthier (Gilles), « Albert Kahn et le projet des Archives de la Planète, 1908-1931 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2010/3, n° 99, p. 105-107.
- Beausoleil (Jeanne), Ory (Pascal) (dir.), *Albert Kahn (1860-1940) : Réalité d'une utopie*, Boulogne-Billancourt, Musée Albert Kahn, 1995.

- Bennette (Rebecca), « The Meaning of Dress : Nationalism, Feminism, and Fashion in Early Twentieth-Century Ireland », *Proceedings of the Harvard Celtic Colloquium*, vol. 18/19 (1998-1999), p. 1-10.
- Bernard Lightman (dir.), *A Companion to the History of Science*, Chichester, John Wiley and Sons, 2016.
- Biagioli (Mario), Galison (Peter) (dir.), *Scientific Authorship ; Credit and Intellectual Property in Science*, Londres, Routledge, 2003.
- Bijker (Wieve E.), Bal (Roland), Hendriks (Ruud) (dir), *The Paradox of Scientific Authority. The Role of Scientific Advice in Democracies*, Cambridge (Massachussets), Londres, The MIT Press, 2009.
- Billig (Michael), *Banal Nationalism*, Londres, Sage, 1995.
- Bitton (Michèle), « Lilith ou la première Ève. Un mythe juif tardif », *Archives des sciences sociales des religions*, vol. 71, 1990, p. 113-136.
- Blom (Ida), « Changing Identities in an Industrializing Society : The Case of Norway (c. 1870-c. 1914) », *Gender & History*, vol. 2, n° 2, 1990, p. 131-147.
- Blom (Ida), « Troubled and Secure Gender Identities in a Changing Society : Norway at the End of the Long Nineteenth Century », in Hilde Danielsen, Kari Jegerstedt, Ragnhild L. Muriaas, Brita Ytre-Arne (dir.), *Gendered Citizenship and the Politics of Representation*, Londres, Palgrave Macmillan, 2016, p. 37-60.
- Bonatti (Enrico), Crane (Kathleen), « Oceanography and Women : Early Challenges », *Oceanography*, Vol. 25, n° 4, p. 32-39.
- Bonfante (Larissa), « Margarete Bieber (1879-1978) : An Archaeologist in Two Worlds », in Claire Richter Sherman, Adele M. Holcomb (dir.), *Women as Interpreters of the Visual Arts, 1820-1979*, Londres, Praeger, 1981, p. 239-274.
- Bosch (Mineke), « De last van de overlevering. Gender en de herinneringscultuur in de wetenschap » [« The Burden of Tradition. Gender and the Culture of Memory in Science »], communication donnée à l'occasion du séminaire *Gender en Wetenschap* organisé par l'université de Maastricht, 4 octobre 2007 (Atria archives : https://cdn.atria.nl/epublications/IAV_B00099372.pdf).
- Bosch (Mineke), « Geleerdengenialogie versus de biografie in gender- en wetenschapsstudies », *Gewina* vol. 23, 2000, p. 15-32.
- Bosch (Mineke), « Persona and the Performance of Identity. Parallel Developments in genderstudies and science studies regarding the performance of identity in biographical analysis », *L'Homme*, vol. 24, 2, 2013, p. 11-22.
- Bosch (Mineke), « Scholarly Personae and Twentieth-Century Historians. Explorations of a Concept », *BMGN – Low Countries Historical Review*, vol. 131, n° 4, p. 33-54.

- Bosch (Mineke), *Het Geslacht van de Wetenschap. Vrouwen en Hoger onderwijs in Nederland 1878-1948*, [Le genre de la science. Les femmes et l'éducation supérieure aux Pays-Bas, 1878-1948], Amsterdam, Sua Amsterdam, 1994.
- Bosch (Mineke), Kloosterman (Annemarie) (dir.), *Politics and friendship. Letters from the International Woman Suffrage Alliance, 1902-1942*, Ohio State University Press, 1990.
- Bourdieu (Pierre), « Le champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 2, n° 2-3, 1976, p. 88-104.
- Bourguinat (Nicolas) (dir.), *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII^e-XX^e siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008.
- Broady, (Paul A.), Novis, (Philip M.) et Parsons, (Murray J.), « A Tribute to Dr Elizabeth Flint, Phycologist, in her 101st Birthday », *Phycologia*, vol. 1949, n° 4, 2010, p. 307-308.
- Brodie (Marc), Caine (Barbara), « Class, Sex and Friendship : The Long Nineteenth Century », in Barbara Caine (dir.), *Friendship : A History*, New York, Routledge, 2014, p. 223-277.
- Browman (David L.), *Cultural Negotiations : The Role of Women in the Founding of Americanist Archeology*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2013.
- Brush (Stephen G.), « Women in Physical Science : From Drudges to Discoverers », *Physics Teacher*, vol. 23, 1985, p. 11-19.
- Bulgarian Association of University Women (The), *Women's Movement and Feminism in Modern Bulgaria, 1850s-1940s*, Sofia, 2006.
- Burke, Peter, « Performing History : The Importance of Occasions », *Rethinking History*, vol. 9, n° 1, p. 35-52.
- Byers (Nina), « Emmy Noether », in Byers (Nina), Williams Gary (dir.), *Out of the Shadows : Contributions of 20th century Women to Physics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 83-96.
- Cabanel (Anna), « « How Excellent... for a Woman ? » The Fellowship Programme of the International Federation of University Women in the Interwar Period », *Persona Studies*, vol. 4, n° 1, 2018, p. 88-102.
- Cabanel (Anna), « À la périphérie d'une société et de l'Europe : les premières femmes universitaires en Norvège », *Revue d'histoire nordique / Nordic Historical Review*, vol. 20, 2015, p. 261-280.
- Cabanel (Anna), « Être, se représenter, se dire. Lettres d'étudiantes norvégiennes dans une nation en construction (fin XIX^e-première moitié du XX^e siècle) », *Genre & Histoire*, 18, Automne 2016 [URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/2567>].

- Cabanel (Anna), *Pionnières du Nord. Universitaires norvégiennes et réseaux féminins internationaux (1882-1940)*, Master 2, ENS Cachan (sous la dir. d'Olivier Wieviorka et Sylvie Chaperon), 2014.
- Caradonna (Jeremy L.), « Prendre part au siècle des Lumières : Le concours académique et la culture intellectuelle au XVIII^e siècle », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 64, n° 3, 2009, p. 633-662.
- Caradonna (Jeremy L.), *The Enlightenment in Practice : Academic Prize Contexts and Intellectual Culture in France, 1670-1794*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 2012.
- Carolino (Luís Miguel), « Science, patronage and academies in early seventeenth-century Portugal : The scientific academy of the nobleman and university professor André de Almada », *History of Science*, vol. 54 (2), 2016, p. 107-137.
- Cazals (Rémy), *Lettres de réfugiées. Le réseau de Borieblanque. Des étrangères dans la France de Vichy*, Paris, Tallandier, 2003.
- Chabaud-Rychter (Danielle), Gardey (Delphine), *L'engendrement des choses : des hommes, des femmes et des techniques*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2004.
- Chaperon (Sylvie), « Chaton Jeanne », in Christine Bard, Sylvie Chaperon (dir.), *Dictionnaire des féministes. France, XVIII^e-XXI^e siècle*, Paris, PUF, 2017.
- Charle (Christophe), *La naissance des « intellectuels », 1880-1900*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990.
- Charron (Hélène), *Les formes de l'illégitimité intellectuelle. Les femmes dans les sciences sociales françaises 1890-1940*, Paris, CNRS Éditions, 2014.
- Cheryl (Simon), « Introduction : Following the Archival Turn », *Visual Resources : an international journal on images and their uses*, vol. 18, n° 2, 2002, p. 101-107.
- Chou (Meng-Hsuan), Pietsch (Tamson), « The Politics of Scholarly Exchange. Taking the Long View on the Rhodes Scholarships », in Ludovic Tournès and Giles Scott-Smith (dir.), *Global Exchanges. Scholarships and Transnational Circulations in the Modern World*, New York, Berghan, 2018, p. 34-49.
- Christen-Lécuyer (Carole), « Les premières étudiantes de l'Université de Paris », *Travail, genre et sociétés*, 2002/2 (n° 4), p. 35-50.
- Clark (William), *Academic Charisma and the Origins of the Research University*, Chicago, University of Chicago Press, 2008.
- Codaccioni (Vanessa), « Les façades institutionnelles : ce que montrent les apparences des institutions », Introduction, *Sociétés contemporaines*, vol. 88, 2012, p. 5-15.
- Condette (Jean-François), « “Les Cervelines” ou les femmes indésirables. Les étudiantes dans la France des années 1880-1914 », *Carrefours de l'éducation*, 1/2003 (n° 15), p. 38-52.

- Crawford (Elisabeth), *La fondation des prix Nobel scientifiques 1901-1915*, Paris, Belin, 1988.
- Creese (Mary R. S), « Maclean, Ida Smedley (1877-1944), Biochemist », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, 2004.
- Creese (Mary R.S.), Creese (Thomas M.), *Ladies in the Laboratory II. West European Women in Science, 1800-1900. A Survey of Their Contributions to Research*, Londres, Scarecrow Press, 2004.
- Creese (Mary R.S.), *Ladies in the Laboratory? American and British Women in Science, 1800-1900: A Survey of Their Contributions to Research*, Londres, Scarecrow Press, 1998.
- Cruger Dale (Doris), « An American in Geneva : Florence Wilson and the League of Nations Library », *The Journal of Library History*, vol. 7, n° 2, 1972, p. 109-129.
- Dahan (Amy), Pestre (Dominique) (dir.), *Les sciences pour la guerre (1940-1960)*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004.
- Daston (Lorraine), « Objectivity and the Escape from Perspective », *Social Studies of Science, Symposium on Social History of Objectivity*, vol. 22, 1992, p. 567-618.
- Daston (Lorraine), Galisson (Peter), *Objectivity*, New York, Zone Books, 2007.
- Daston (Lorraine), Sibum (Otto) (dir.), *Scientific personae and their Histories*, Cambridge, Cambridge University Press, special issue of *Science in Context*, vol. 16, 1/2, 2003.
- De Bont (Raf), « The Explorer and the Documentalist », in Jeroen von Dongen et Herman Paul (dir.), *Epistemic Virtues in the Sciences and Humanities*, Boston Studies in the Philosophy and History of Science, vol. 321, 2017, p. 129-147.
- De Bont (Raf), *Stations in the Field. A History of Place-Based Animal Research, 1870-1930*, Chicago, The University of Chicago Press, 2015.
- De Bruin-Brink (G.), ten Houten (Johan Gerard), Kerling (Louise), « Johanna Westerdijk : Pioneer Leader in Plant Pathology », *Annual Review of Phytopathology*, Vol. 84, 1986, p. 33-41.
- De Haan (Francisca), « Archives Fever, Resistance, and Loss. A Rereading of the IFUW Early History », in *Yearbook of Women's History/ Jaarboek voor Vrouwengeschiedenis*, vol. 37, *Gender and Archiving: Past, Present, Future*, 2017, p. 21-38.
- De Haan (Francisca), Mevis (Annette), « The Importance of Friendship. The Shared History of IAV/IIAV and IISH », in Aad Blok, Jan Lucassen and Huub Sanders (eds.), *A Usable Collection. Essays in Honour of Jaap Kloosterman on Collecting Social History*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2014, p. 142-155.
- De Haan (Francisca), Mevis (Annette), « The Making of the Collection Internationaal Archief voor de Vrouwenbeweging (IAV. Seventy-Five Years of Collecting,

- Receiving, and Refusing Women's Archives (1935-2010) », in Theo Vermeer, Petra Links en Justin Klein (dir.), *Particuliere Archieven. Fundamenten in beweging. Jaarboek 12*, 'S-gravenhage, Stichting Archiefpublicaties, 2013, p. 150-168.
- Dermenjian (Geneviève), Guilhaumou (Jacques), Lapied (Martine), *Femmes entre ombres et lumières. Recherches sur la visibilité sociale (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, Publisud, 2000.
- Diaz-Andreu (Margarita), Garcia (Marie Louise), Sørensen (Marie Louise Stig) (dir.), *Excavating Women : A History of Women in European Archaeology*, Londres & New York, Routledge, 1998.
- Dilley (Patrick), *The Transformation of Women's Collegiate Education : The Legacy of Virginia Gildersleeve*, Londres, Palgrave Macmillan, 2017.
- Douki (Caroline), Minard (Philippe), « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 5/2007 (n° 54-4bis), p. 7-21.
- Ducker (Sophie C.), « McLennan, Ethel Irene (1891-1983) », *Australian Dictionary of Biography, National Centre of Biography, Australian National University*, <http://adb.anu.edu.au/biography/mclennan-ethel-irene-15527/text26740>.
- Dyhouse (Carol), « The British Federation of University Women and the Status of Women in Universities, 1907-1939 », *Women's History Review*, 1995, Vol. 4, n° 4, p. 469-470.
- Dyhouse (Carol), *No Distinction of Sex ? Women in British Universities 1970-1939*, Londres, UCL Press, 1995.
- Eger (Elizabeth), *Bluestockings : Women of Reasons from Enlightenment to Romanticism*, Londres, Palgrave Macmillan, 2010.
- Eichhorn (Kate), *The Archival Turn in Feminism : Outrage in Order*, Philadelphia, Temple University Press, 2013.
- Faasse (Patricia E.), *In Splendid isolation : A History of the Willie Commelin Scholten Laboratory, 1894-1992* (traduit par Beverley Jackson, *History of Science and Scholarship in the Netherlands*, 11), Amsterdam, KNAW Press, 2008.
- Fabre (Daniel), « L'atelier des héros », in Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend (dir.), *La fabrique des héros*, Paris, Éditions de la Maison des sciences et de l'homme, 1999, p. 233-318.
- Fleck (Christian), *A Transatlantic History of the Social Sciences. Robber Barons, the Third Reich and the Invention of Empirical Social Research*, Londres, New York, Bloomsbury Academic 2011.
- Fouché (Nicole), « Des américaines protestantes à l'origine des "University Women" françaises 1919-1964 », in Gabrielle Cadier-Rey (dir.), *Femmes protestantes au*

XIX^e et au XX^e siècles, n° spécial du *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 2000, 1, p. 133-152.

Fouché (Nicole), « Reid Hall, l'Association française des femmes diplômées des universités et la Fédération internationale des femmes diplômées des universités, 1919-1993 », *Diplômées*, 178, 1994, p. 190-200.

Freedman (Bobert), « Ida Smedley Maclean (1877-1944) : Pioneering Biochemist & Feminist Campaigner », communication présentée lors de la conférence de la Société Européenne pour l'Histoire des Sciences, Prague, septembre 2016.

Fyfe (Aileen), « Journals and Periodicals », in Bernard Lightman (dir.), *A Companion to the History of Science*, Chichester, John Wiley and Sons, 2016, p. 387-399.

Gardey (Delphine), dir., *Histoire de pionnières*, in *Travail, genre et sociétés*, 2000/4, p. 29-34.

Gardey (Delphine), « Genre et radioactivité, Paris-Vienne-Strasbourg, 1900-1950 », *Travail, genre et sociétés*, 2010/1, n° 23, p. 123-126.

Gemelli (Giuliana), « Introduction. Scholars in Adversity and Science Policies (1933-1945) », in Id. (dir.), *The « Unacceptables ». American Foundations and Refugee Scholars between the Two Wars and After*, Brussels, Peter Lang, Presses Interuniversitaires Européennes, 2000, p. 13-34.

Glénisson (Jean), « Jeanne Vielliard », *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 1982, p. 362-371.

Goffman (Erwin), *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973 [1959].

Goodman (Joyce), « International Citizenship and the International Federation of University Women », *History of Education*, vol. 40, n° 6, 2011, p. 701-721.

Goodman (Joyce), « Women and the International Intellectual Co-operation », *Pedagogica Historica*, vol. 48, n° 3, 2012, p. 357-368.

Guillemain (Hervé), Richard (Nathalie), « Towards a Contemporary Historiography of Amateurs in Science », in idem (dir.), *The Frontiers of Amateur Science (18th-20th Century)*, *Gesnerus – Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences*, vol. 73, n° 2, 2016, p. 201-237.

Gupta (Arvind), « Kamala Sohonie (1912-1998) », *Indian National Science Academy, Platinum Jubilee*, 2009 p. 115-118 (<http://www.arvindguptatoys.com/arvindgupta/bs28ksohonia.pdf>.)

Haas (Renate), « European Survey : Parameters and Patterns of Development », in Balz Engler et Renate Haas (dir.), *European English Studies : Towards the History of a Discipline*, Leicester, English Association, 2000, p. 349-371.

Haines (Catharina M. C.), Stevens (Helen M.) (dir.), *International Women in Science. A biographical Dictionary to 1950*, Santa Barbara (Californie), ABC Clio, 2001.

- Hakosalo (Heini), « “Our Life Work” : Professional Women and Christian Values in Early Twentieth Century Finland », in Utrainen Terhi et Samlesvuori Päivi (dir.), *Finnish women making Religion : Between Ancestors and Angels*, New York, Palgrave Macmillan, 2014, p. 83-102.
- Harrison (Carol E.), Johnson (Ann), « Introduction : Science and National Identity », *Osiris*, vol. 24, n° 1 : *National Identity : the Role of Science and Technology*, 2009, p. 1-14.
- Herzig (Rebecca M.), *Suffering for Science : Reason and Sacrifice in Modern America*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2005.
- Hilgartner (Stephen), *Science on Stage : Expert Advice as Public Drama*, Stanford, Stanford University Press, 2000.
- Hoecker-Drysdale (Susan), « Sociologists in the Vineyard : The Careers of Helen MacGill Hugues and Everett Cherrington Hughes », in Pnina Abir-Am, Hela Pycior et Nancy Slack (dir.), *Creative Couples in the Sciences*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1996, p. 220-231.
- Holtz (Louis), « Les premières années de l’Institut de recherche et d’histoire des textes », *La revue pour l’histoire du CNRS*, vol. 2, *Les premiers laboratoires du CNRS*, 2000 [mis en ligne le 20 juin 2007, consulté le 8 mai 2017] : <http://histoire-cnrs.revues.org/2742>
- Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « “Fit to Travel” » : The Exchange Programme of the Belgian American Educational Foundation : An Institutional Perspective on Scientific Persona Formation (1920-1940) », *BMGN - Low Countries Historical Review*, vol. 131, n° 4, 2016, p. 112-134.
- Huistra (Pieter), Wils (Kaat), « Belgian Women Scientists and Their Travels During the Interwar Period », communication donnée lors de la 7^e conférence de la Société Européenne pour l’Histoire des Sciences, Prague, septembre 2016 (à paraître aux éditions Palgrave Mcmillan).
- Hunyadi (Marie-Élise), « L’éducation des filles comme vecteur de coopération internationale : un défi relevé par la Fédération Internationale des Femmes Diplômées des Universités », in Magali Delaloy, Regula Ludi et Sonja Matter (dir.), « Les féminismes transnationaux », *Traverse, revue d’histoire*, vol. 2, 2016, p. 63-74.
- Iriye (Akira), *Cultural Internationalism and World Order*, Baltimore & Londres, Johns Hopkins University Press, 1997.
- Jacot Guillarmod (A.), « Obituary, Mary Agard Pocock (1886-1977) », *Phycologia*, vol. 17, n° 4, 1978, p. 440-445.
- Jacquemart (Alban), *Les hommes dans les mouvements féministes. Socio-histoire d’un engagement improbable*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.
- Jansen (Willy), « Women Anthropologists in the Arab World : Recognizing the Pioneers », *History and Anthropology*, vol. 12, n° 1, 2000, p. 37-63.

- Jardine (Boris), « Microscopes », in Bernard Lightman, *A Companion to the History of Science*, Chichester UK, Wiley-Blackwell, 2016, p. 515-529.
- Jordanova (Ludmilla), *Defining Features. Scientific and Medical Portraits 1660-2000*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000.
- Kirchler (Erich), Olsen (Jerome), Zehnter (Miriam Katharina), « Obituaries of Female and Male Leaders From 1974 to 2016 Suggest Change in Descriptive but Stability of Prescriptive Gender Stereotypes », *Frontiers in Psychology*, 9 : 2286, november, 2018 [doi : 10.3389/fpsyg.2018.02286].
- Kohler (Robert E.), *Landscapes and labscales. Exploring the Lab-Field Border in Biology*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 2002.
- Kohler (Robert E.), *Partners in Science. Foundations and Natural Scientists, 1900-1945*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.
- Komáromy (P.), « In memoriam Dr. Erzsébet Kol (1897-1980) », *Annales Historico-Naturales Musei Nationalis Hungarici*, vol. 74, 1982, p. 5-10.
- Kronen (Torleiv), Pappas (Alexis), *Ellen Gleditsch : et liv i forskning of medmenneskelighet [Une vie de recherche et de compassion]*, Oslo, Aventura Forlag, 1987.
- Kubaneck (Anne-Marie), Grzegorek (Grete), « Ellen Gleditsch : Professor and Humanist », in Marlene et Geoffrey Rayner-Canham (dir.), *A Devotion to Their Science : Pioneer Women of Radioactivity*, Montreal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 1997, p. 51-75.
- Kubaneck (Anne-Marie), *Nothing Less Than an Adventure : Ellen Gleditsch and Her Life in Science*, Crossfield Publishing, 2010.
- Kuhn (Thomas), *La structure des révolutions scientifiques*, (trad. Laure Meyer), Paris, Flammarion, 2008 [1962].
- Lamberti (Marjorie), « The reception of Refugee Scholars from nazi Germany in America : Philanthropy and Social Change in Higher Education », *Jewish Social Studies*, New Series, vol. 12, n° 3, 2006, p.157-192.
- Lange (Erwin F.), Buyers (Ray F.), « Medals of the Royal Society of London », *The Scientific Monthly*, vol. 81, n° 2, 1955, p. 85-90.
- Laqua (Daniel), « Internationalisme ou affirmation de la nation ? La coopération intellectuelle transnationale dans l'entre-deux-guerres », *Critique Internationale*, 2011, 3, 52, p. 51-67.
- Laqua (Daniel), « Transnational Intellectual Cooperation, the League of Nations, and the Problem of Order », *Journal of Global History*, vol. 6, n° 2, 2011, p. 223-247.
- Laqua (Daniel), *The Age of Internationalism and Belgium, 1880-1930 : Peace, Progress and Prestige*, Manchester, Manchester University Press, 2013.

- Latour (Emmanuelle), « Le plafond de verre universitaire : pour en finir avec l'illusion méritocratique et l'autocensure », *Mouvements*, vol. 3-4, n° 55-56, 2008, p. 53-60.
- Laurière (Christine), « La discipline s'acquiert en s'internationalisant. L'exemple des congrès internationaux des américanistes (1875-1947) », *Revue germanique internationale : La fabrique internationale de la science*, vol. 12, 2010, p. 69-90.
- Lemerrier (Claire), Picard (Emmanuelle), « Quelle approche prosopographique ? » in Philippe Nabonnand et Laurent Rollet (dir.), *Les uns et les autres... Biographies et prosopographies en histoire des sciences*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2012, p. 605-630.
- Levine (Susan), *Degrees of Equality, the American Association of University Women and the Challenge of Twentieth Century Feminism*, Temple University Press, Philadelphia, 1995.
- Lightman (Bernard) (dir.), *A Companion to the History of Science*, Chichester, John Wiley & Sons Ltd, 2016.
- Lykknes (Annette), Hragh (Helge), Kvittingen (Lise), « Ellen Gleditsch : Pioneer woman in radiochemistry », *Physics in Perspective*, vol. 6, n° 2, 2004, p. 126-155.
- Lykknes (Annette), Kvittingen (Lise), Borresen (Anne Kristine), « Struggles and Achievements. Ellen Gleditsch (1879-1969) : Norwegian Female Radiochemist », in Sona Strbanova, Ida H. Stamhuis et Katerina Mojsejova (dir.), *Women Scholars and Institutions. Proceedings of the International Conference*, vol. 13 B, *Women pioneers in Radioactivity Research*, Prague 2003, p. 693-725.
- Lykknes (Annette), Kvittingen (Lise), Børresen (Anne Kristine), « Appreciated abroad, depreciated at home. The career of a radiochemist in Norway : Ellen Gleditsch (1879-1968) », *Isis*, n° 95, 2004, p. 576-609.
- Lykknes (Annette), Kvittingen (Lise), Børresen (Anne Kristine), « Ellen Gleditsch : Duty and Responsibility in a Research and Teaching Career, 1916-1946 », *Historical Studies in the Physical and Biological Sciences* 36, n° 1, 2005, p. 131-88.
- Maddox (Brenda), *Rosalind Franklin : The Dark Lady of DNA*, Londres, Harper Collins, 2003.
- Marbeau (Michel), « Florence Wilson », in Erica Deuber Ziegler et Natalia Tikhonov (dir.), *Les femmes dans la mémoire de Genève*, Genève, Éditions Susan Hurter, 2005, p. 176-177.
- Marybeth (Gasman), *Envisioning Black Colleges : A History of the United Negro College Fund*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2007.
- Mauss (Marcel), « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 1938, vol. LXVIII, repris dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1970, p. 333-362.

- McCarty (Helen), *Women and the World : The Rise of the Female Diplomat*, Londres, Bloomsbury, 2014.
- Merton (Robert K.), « The Matthew Effect in Science. The Reward and Communication Systems of Science are Considered », *Science*, vol. 159, n° 3810, 1968, p. 56-63.
- Mouton (Michelle), « From Adventure and Advancement to Derailment and Demotion : Effect of Nazi Gender Policy on Women's Careers and Lives », *Journal of Social History*, vol. 43, n° 4, p. 945-971.
- Myers (Christine D.), « “Qu’elles continuent de frapper à la porte !” L’admission des femmes dans les universités écossaises », in Rebecca Rogers (dir.), *La mixité dans l’éducation : enjeux passés et présents*, Lyon, ENS Éditions, 2004, p. 53-72.
- Nagy (Helen), « Elisabeth Jastrow (1890-1981) », *Art Libraries Journal*, Cambridge, vol. 38, n° 4, 2013, p. 43-49.
- Naili (Falestin), « L’œuvre de Hilma Granqvist : L’Orient imaginaire confronté à la réalité d’un village palestinien », *Revue d’études palestiniennes*, n° 105, 2007, p. 74-84
- Nazarska (Georgeta), « Zlatoustova, Ekaterina Hristova (1881-1952)”, in Francisca de Haan, Krasimira Daskalova et Anna Loutfi (dir.), *A Biographical Dictionary of Women's Movements and Feminisms. Central, Eastern, and South Eastern Europe, 19th and 20th centuries*, Budapest, New York, Central European University Press, 2006, p. 624-627.
- Nazarska (Georgeta), *The Bulgarian Association of University Women (1924-1950)*, in Aspasia, *International Yearbook for Women's and Gender History of Central, Eastern and South Eastern Europe*, vol. 1, 2007, p. 153-175.
- Niskanen (Kirsti), « Searching for “Brains and Quality”. Fellowship Programs and Male Constructions of Scientific Personae by the Rockefeller Foundation in Sweden During the Interwar Years », communication donnée lors de la 7^e conférence de la Société Européenne pour l’Histoire des Sciences, Prague, septembre 2016 (texte non publié).
- Noakes (Lucy), « “Playing at Being Soldiers” ? British Women and Military Uniform in the First World War », in Jessica Meyer (dir.), *British Popular Culture and the First World War*, Leyde, Brill, 2008, p. 123-146.
- Nordal (Inger), Hessen (Dag O.), Lie (Thore), *Kristine Bonnevie. Et forskerliv [Une vie de recherche]* Oslo, Innbundet, 2012.
- Ogilvie (Marilyn Bailey), « Obligatory amateurs : Annie Maunder (1868-1947) and British women astronomers at the dawn of professional astronomy », *The British Journal for the History of Science*, vol. 33, n° 1, p. 67-84.
- Ogilvie (Marilyn Bailey), Harvey (Joy Dorothy), « von Übish, Gerta », in Id. (dir.), *The Biographical Dictionary of Women in Science : Pioneering lives from ancient times to the mid-20th century*, 2 vol., New York, Routledge, 2000, p. 1312-1313.

- Oglivie (Marilyn Bailey), Harvey (Joy Dorothy) (dir), *The Biographical Dictionary of Women in Science : Pioneering lives from ancient times to the mid-20th century*, 2 volumes, New York, Routledge, 2000.
- Ollagnier (Edmée), Solar (Claudie) (dir.), *Parcours de femmes à l'université : perspectives internationales*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Oreskes (Naomi), « Objectivity or Heroism ? On the Invisibility of Women in Science », *Osiris*, vol. 11, 1996, p. 87-113.
- Ornstein (Martha), *The Role of the Scientific Societies in the Seventeenth Century*, Chicago, University of Chicago Press, 1913.
- Pace Vetter (Lisa), « Overview : Feminist Théories of Leadership », in Karen O'Connor, *Gender and Women's Leadership : A Reference Handbook*, Thousand Oaks, Calif., SAGE, 2010, p. 3-11.
- Paul (Herman), « Scholarly Personae : Repertoires and Performances of Academic Identity. Introduction », *BMGN – Low Countries Historical Review*, vol. 131, 4, 2016, p. 3-6.
- Paul (Herman), « Sources of the Self. Scholarly Personae as Repertoires of Scholarly Selfhood », *BMGN - Low Countries Historical Review*, vol. 131, n° 4, 2016, p. 135-154.
- Perrot (Michelle), « Où en est l'histoire des femmes ? », *Les Cahiers du Centre de Recherche Historiques*, vol. 36, 2005 [URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3067> ; DOI : 10.4000/ccrh.3067].
- Pestre (Dominique), *Introduction aux Science Studies*, Paris, La Découverte, « Repères », 2006.
- Pigeard Micault (Natalie), « Le laboratoire Curie et ses femmes (1906-1934) », *Annals of Science*, 2012, p. 2-30.
- Piñon Varela (Pilar), *Go West Young Woman ! Redes transatlánticas e internacionalismo cultural. Las mujeres como protagonistas del intercambio académico entre España y los Estados Unidos (1919-1939)*, thèse d'histoire sociale, sous la direction d'Isabel Pérez-Villanueva Tovar, soutenue à l'université nationale d'éducation à distance en 2015.
- Popkewitz (Thomas), *Cultural History and Education : Critical Essays on Knowledge and Schooling*, New York, Routledge, 2001.
- Poujol (Geneviève), *Un féminisme sous tutelle. Les protestantes françaises (1810-1960)*, Paris, Les éditions de Paris – Max Chaleil, 2003.
- Raj (Kapil), « Go-Betweens, Travelers, and Cultural Translators », in Bernard Lightman (dir.), *A Companion to the History of Science*, Chichester, John Wiley & Sons Ltd, 2016, p. 39-57.

- Rasmussen (Anne), *L'internationale scientifique 1890-1914*, thèse de doctorat, sous la direction de Jacques Julliard, ÉHESS, 1995, 2 vol.
- Rasmussen (Anne), « L'amitié, une valeur scientifique. Les amitiés internationales des savants au tournant du siècle », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels*, n° 143, 1997, p. 77-95.
- Rasmussen (Anne), « Sciences et sociabilité : un "tout petit monde" au tournant du siècle », *Bulletin de la société d'histoire moderne et contemporaine*, n° 3-4, 1997, p. 49-57.
- Rasmussen (Anne), « Sciences et guerres », in Christophe Bonneuil et Dominique Pestre, dir., *Histoire des sciences et des savoirs, 3, Le siècle des technosciences*, Paris, Seuil, 2015, p. 47-65.
- Rayner-Canham (Geoffrey, W.), Rayner-Canham (Marlene, F.), *A Devotion to their Science : Pioneer Women of Radioactivity*, Montréal & Kingston, McGill Queen's University Press, 1997.
- Rennes (Juliette), *Le mérite et la nature. Une controverse républicaine : l'accès des femmes aux professions de prestige 1880-1940*, Paris, Fayard, 2007.
- Rennes (Juliette), *Femmes en métiers d'hommes. Cartes postales 1890-1930*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Éditions Bleu Autour, 2013.
- Rennes (Juliette), « Femmes en métiers d'hommes. Récits de la modernité et usages marchands du féminisme dans le Paris de 1900 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2019/2, n° 66-2, p. 63-95.
- Rennes (Juliette), Lemarchant (Clotilde) et Bernard (Lise), « Habits de travail », *Travail, genre et sociétés*, 2019/1, n° 41, p. 23-28.
- Renoliet (Jean-Jacques), *L'UNESCO oubliée : la Société des Nations et la coopération intellectuelle 1919-1946*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1999.
- Rentetzi (Maria), « Genre, politique et radioactivité : le cas de Vienne la rouge », *Travail, genre et sociétés*, 2010/1, n° 23, p. 127-146.
- Rentetzi (Maria), « Marietta Blau, 1894-1970 », *Jewish Women : A Comprehensive Historical Encyclopedia*. <https://jwa.org/encyclopedia/article/blau-marietta>.
- Richmond (Marsha L.), « Women in the Early History of Genetics : William Bateson and the Newnham College Medelians, 1900-1910 », *Isis*, n° 92, 2001, p. 55-90.
- Richmond (Marsha. L.), « The Domestication of Heredity : The Familial Organization of Geneticists at Cambridge University, 1895-1910 », *Journal of the History of Biology*, n° 39, p. 55-90.
- Robinson (Michael), « Manliness and Exploration : The Discovery of the North Pole », *Osiris, The History of Science Society*, vol. 30, 2015, p. 89-109.

- Roche (Daniel), *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, La Haye, Mouton, 1978, 2 vol.
- Rogers (Rebecca), *La mixité dans l'éducation : enjeux passés et présents*, Lyon, ENS Éditions, 2004.
- Rose (Hilary), *Love, Power and Knowledge : Towards a Feminist Transformation of the Science*, Cambridge & Malden, Polity Press, 1994.
- Rosenzweig (Linda W.), *Another Self. Middle-Class American Women and Their Friends in the Twentieth Century*, New York & Londres, New York University Press, 1999.
- Rossi (Alice S.), « Women in Science : Why So Few ? », *Science*, New Series, vol. 148, n° 3674, 1965, p. 1196-1202.
- Rossiter (Margaret W.), « The Matthew Matilda Effect in Science », *Social Studies of Science*, vol. 23, 2, 1993, p. 325-341.
- Rossiter (Margaret W.), *Women Scientists in America, 1, Struggles and Strategies to 1940*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1984 [1982].
- Rossiter (Margaret), *Women Scientists in American, 2. Before Affirmative Action (1940-1972)*, Baltimore & Londres, The Johns Hopkins University Press, 1995.
- Rupp (Leila), « Transnational Women's Movements », *European History Online* : <https://d-nb.info/1031894675/34>.
- Rupp (Leila), *Worlds of Women : The Making of an International Women Movement*, Princeton, Princeton University Press, 1997.
- Sandell (Marie), « « Truly International » ? The International Federation of University Women's Quest for Expansion in the Interwar Period », *History of Education Researcher*, vol. 82, 2008, p. 74-83.
- Sandell (Marie), *The Rise of Women's Transnational Activism : Identity and Sisterhood between the World Wars*, Londres, Tauris, 2015.
- Saubert (Synnöve), Tager (J. M.), « In Memoriam Prof. Dr. Margaretha G. Mes », *Plant and Soil*, vol. 13, n° 3, 1960, p. 224-226.
- Sayre (Anne Colquhoun), *Rosalind Franklin and DNA*, New York, Norton & Company, 1975.
- Schrecker (Cherry), « Les enjeux du passé dans la construction d'une façade. La *New School for Social Research* au prisme de son histoire », *Sociologies pratiques*, vol. 2, n° 29, 2014, p. 2 [\[https://doi-org.kuleuven.ezproxy.kuleuven.be/10.3917/sopr.029.0039\]](https://doi-org.kuleuven.ezproxy.kuleuven.be/10.3917/sopr.029.0039).
- Shank (John B.), « Les figures du savant de la Renaissance au siècle des Lumières », in Stéphane van Damme (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs, 1, De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 43-65.

- Shapin (Steven), « Who was Robert Boyle ? The Creation and Presentation of an Experimental Identity », in Id. *A Social History of Truth : Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago & Londres, The University of Chicago Press, 1994.
- Shapin (Steven), « Cordelia's Love : Credibility and the Social Studies of Science », *Perspectives on Science*, vol. 3, n° 3, 1995.
- Shapin (Steven), *The Scientific Life : A Moral History of a Late Modern Vocation*, Chicago, The University of Chicago Press, 2008.
- Shapin (Steven), *Never Pure : Historical Studies of Science as if it was Produced by People with Bodies, Situated in Times, Space, Culture and Society, and Struggling for Credibility and Authority*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2010.
- Shapin (Steven), « Figures de scientifiques », in Christophe Bonneuil et Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs, 3, Le siècle des technosciences*, Paris, Editions du Seuil, 2015, p. 27-45.
- Sime (Ruth L.), *Lise Meitner. A Life in Physics*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1996.
- Singer (Sandra L.), *Adventures Abroad. North American Women at german-Speaking Universities, 1868-1915*, Westport (Connecticut) & Londres, Praeger, 2003.
- Sluga (Glenda), *Internationalism in the age of Nationalism*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2013.
- Smith (Bonnie G.), *The Gender of History : Men, Women, and Historical Practices*, Cambridge, Harvard University Press, 1998.
- Smith (Sidonie), *Moving Lives. 20th-Century Women's Travel Writing*, University Minnesota Press, Minneapolis, 2001.
- Smith-Rosenberg (Carroll), « The Female World of Love and Ritual : Relations between Women in Nineteenth-Century America », *Signs*, vol. 1, n° 1, 1975, p. 1-29.
- Somerville (J.M), « Dr. Sophia Jex-Blake and the Edinburgh School of Medecine for Women, 1886-1898, *The Journal of the Royal College of Physicians of Edinburgh*, vol. 58, n° 35, 2005, p. 261-267.
- Sømme (Lauritz), « Gudrun Ruud og det zoologiske laboratorium » [Gudrun Ruud et le laboratoire de zoologie], *Biolog*, vol. 28, n° 2, 2010. <https://www.muv.uio.no/uio-historie/mennesker/forskeren/realister/gudrun-ruud-somme-300810.html> [mis en ligne le 25 octobre 2012].
- Spillman (Scott), « Institutional Limits : Christine Ladd-Franklin, Fellowships, and American Women's Academic Careers, 1880-1920 », *History of Education Quarterly*, vol. 52, n° 2, 2012, p. 196-221.

- Stackelberg (Roderick), Winkle (Sally A.), *The Nazi Germany Sourcebook*, New York, Routledge, 2002.
- Stamhuis (Ida H.), « Historical Considerations on “Women Scholars and Institutions” », in Sona Strbanova, Ida H. Stamhuis et Katerina Mojsejova (dir.), *Women Scholars and Institutions. Proceedings of the International Conference*, vol. 13 B, *Women pioneers in Radioactivity Research*, Prague, 2003, p. 17-48.
- Stamhuis (Ida H.), Monsen (Arve), « Kristine Bonnevie, Tine Tammes an Elisabeth Schieman in Early Genetics : Emerging Chances for a University Career for Women », *Journal of the History of Biology*, vol. 40, n° 3, p. 427-466.
- Strbanova (Sona), Stamhuis (Ida H.), Mojsejova (Katerina) (dir.), *Women Scholars and Institutions. Proceedings of the International Conference*, vol. 13 B, *Women pioneers in Radioactivity Research*, Prague 2003.
- Szaport (Judith), « Sisters or Foes : The Shifting Front Lines of the Hungarian Women’s Movements, 1896-1918 », in Sylvia Paletschek (dir.), *Women’s Emancipation Movements in the Nineteenth Century : A European Perspective*, Stanford, Stanford University Press, p. 189-205.
- Taylor (Verta), Whittier (Nancy), « Collective Identity in Social Movement Communities », in Aldon Morris, Carol Mueller (dir.), *Frontiers in Social Movement Theory*, New Haven, Yale University Press, 1992, p. 104-129.
- Tikhonov Sigrist (Nathalia), « Enseignement supérieur et mixité : la Suisse, une avant-garde ambiguë », in Rebecca Rogers (dir.), *La mixité dans l’éducation : Enjeux passés et présents*, Lyon, ENS Éditions, 2004, p. 35-52.
- Tikhonov Sigrist (Nathalia), « Les étudiantes étrangères dans les universités occidentales. Des discriminations à l’exil universitaire (1870-1914) », in Patrick Ferté et Caroline Barrera (dir.), *Étudiants de l’exil. Migrations internationales et universités refuges (XVI^e-XX^e s.)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2009, p. 105-118.
- Tikhonov Sigrist (Nathalia), « Les femmes et l’université en France, 1860-1914. Pour une historiographie comparée », *Histoire de l’éducation*, 122/2009 : *L’enseignement supérieur*, p. 53-70.
- Tilley (Helen), *Africa as a Living Laboratory : Empire, Developement, and the Problem of Scientific Knowledge*, Chicago, Chicago University Press, 2011.
- Tournès (Ludovic), « Carnegie, Rockefeller, Ford, Soros : généalogie de la toile philanthropique », in Id., *L’argent de l’influence. Les fondations américaines et leurs réseaux européens*, Paris, Autrement, 2010, p. 2-19.
- Tournès (Ludovic), « Le réseau des boursiers Rockefeller et la recomposition des savoirs biomédicaux en France (1920-1970) », *French Historical Studies*, vol. 19, n° 1, 2006.
- Tournès (Ludovic), *L’argent de l’influence. Les fondations américaines et leurs réseaux européens*, Paris, Autrement, 2010.

- Tournès (Ludovic), Scott-Smith (Giles) (dir), *Global Exchanges. Scholarships and Transnational Circulations in the Modern World*, New York, Berghan, 2018.
- Tournès (Ludovic), Scott-Smith (Giles), « Introduction : A World of Exchanges. Conceptualizing the History of International Scholarship Programs (Nineteenth to Twenty-First Centuries) », in Id., *Global Exchanges. Scholarships and Transnational Circulations in the Modern World*, New York, Berghan, 2018, p. 1-29.
- Tronchet (Guillaume), « Les bourses de voyage “Autour du Monde” de la Fondation Albert Kahn (1898-1930) : les débuts de l’internationalisation universitaire », in Christophe Charle et Laurent Jeanpierre (dir.), *La vie intellectuelle en France des lendemains de la Révolution à 1914*, Seuil, Paris, 2016, p. 618-620.
- Vandendriessche (Joris), Peeters (Evert), Wils (Kaat) (dir.), *Scientists’ Expertise as Performance : Between State and Society, 1860-1960*, Londres, Pickering & Chatto, 2015.
- Verboven (Koenraad), Carlier (Myriam), Dumolyn (Jan), « A Short Manual to the Art of Prosopography » in *Prosopography Approaches and Applications. A Handbook*, Unit for Prosopographical Research (Linacre College), 2007, p. 35-70.
- Verschueren (Pierre), « Les rapports de thèses de doctorat ès sciences physiques, révélateurs des normes de la science. Le Jeune-Turc, le mandarin et la recherche (1844-1959) », *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*, vol. 4, n° 132, 2016, p. 111-123.
- Vetter (Jeremy), « Labs in the Field ? Rocky Mountain Biological Stations in the Early Twentieth Century », *Journal of the History of Biology*, vol. 45, n° 4, 2012.
- Vogt (Annette B.), « Gertrud Kornfeld (1891-1955) », in *Jewish Women. A Comprehensive Historical Encyclopedia*, 2011.
<http://jwa.org/encyclopedia/article/kornfeld-gertrud>.
- Von Dongen (Jeroen), Paul, Herman (dir.), *Epistemic Virtues in the Sciences and Humanities*, Springer International Publishing, Boston Studies in the Philosophy and History of Science, vol. 321, 2017.
- Von Oertzen (Christine), *Science, Gender, and Internationalism. Women’s Academic Networks, 1917-1955*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.
- Von Oertzen (Christine), « Whose World ? Internationalism, Nationalism and the Struggle over the “Language Question” in the International Federation of University Women, 1919-1932 », *Contemporary European History*, vol. 25, n° 2, 2016, p. 275-290.
- Walton (Whitney), « Des enseignantes en voyage : les rapports des boursières Albert Kahn sur la France et les États-Unis, 1898-1930 », in Nicolas Bourguinat (dir.), *Le voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII^e-XX^e siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, p. 131-149.

- Watson (James D.), *The Double Helix : A Personal Account of the Discovery of the Structure of DNA*, New York, Atheneum Press, 1968.
- Watts (Ruth), *Women in Science. A Social and Cultural History*, Londres, New York, Routledge, 2007.
- Wesseling (Lies), « Judith Rich Harris : the Miss Marple of Developmental Psychology », *Science in Context*, vol. 17, n° 3, 2004, p. 293-314.
- Wils (Kaat), « The Revelation of a Modern Saint : Marie Curie's Scientific Asceticism and the Culture of Professionalised Science », in Peeters Evert, Leen van Molle, Kaat Wils (dir.), *Beyond Pleasure : Cultures of Modern Asceticism*, Berghann, New York, 2011, p. 171-189.
- Wilson (Elizabeth), *Adorned in Dreams : Fashion and Modernity*, Londres, Virago, 1985.
- Wynne (Michael J.), « Erzsébet Kol », *Psychological newsletter*, vol. 31, n° 3, 1995.
- Wynne (Michael J.), « William Randolph Taylor (1895-1990) », *Taxon*, vol. 40, n° 2, p. 350-351.
- Wynne, (Michael J), « Mary Agard Pocock », *Psychological Newsletter*, vol. 30, n° 3, 1994.
- Ziegler (Philip), *Legacy : Cecil Rhodes, the Rhodes Trust and Rhodes Scholarships*, Yale, Yale University Press, 2008.
- Zimmerman (David), « The Society for the Protection of Science and Learning and the Politicization of British Science in the 1930s », *Minerva*, vol. 44, 2006, p. 25-45.

Annexes

ANNEXE 1 : LES BRANCHES NATIONALES DE LA FIFDU (1919-1968)

AFFILIATION FIFDU	BRANCHES NATIONALES	INFORMATIONS SUPPLEMENTAIRES
1919	▪ <i>American Association of University Women</i> (AAUW)	Membre fondateur, fondée en 1882
	▪ <i>British Federation of University Women</i> (BFUW)	Membre fondateur, fondée en 1907
1920	▪ <i>Canadian Federation of University Women</i> (CFUW)	Fondée en 1919
	▪ <i>Association Française des Femmes Diplômées des Universités</i> (AFFDU)	Nom original : Société Féminine de Rapprochement Universitaire
	▪ Espagne	Dissoute en 1937
1921	▪ <i>Indian Federation of University Women</i>	
	▪ <i>Nederlandsche Vereeniging van Vrouwen met Academische Opleiding</i> (VVAO)	Fondée en 1918
	▪ <i>Norske Kvinnelige Akademikerers Landsforbund</i> (NKAL)	
	▪ <i>Kvinnliga Akademikerers Förening i Sverige</i>	
1922	▪ <i>Australian Federation of University Women</i>	
	▪ <i>Verband der Akademikerinnen Oesterreichs</i>	Dissoute en 1938 ; ré-affiliée en 1947
	▪ <i>Fédération Belge des Femmes Diplômées des Universités</i>	
	▪ <i>Kvindelige Akademikere</i>	Danemark
	▪ <i>Suomen Akateemisten Naisto Litto – Finlands Kvinnliga Akademikers Forbind</i>	
1922	▪ <i>Federazione Italiana Laureate e Docenti Istituti Superiore</i> (FILDIS)	Dissoute en 1935 ; ré-affiliée en 1947
	▪ <i>New Zealand Federation of University Women</i> (NZFUW)	Fondée en 1920

	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Czechoslovakian Association</i> 	Dissoute en 1939 ; ré-affiliée en 1947
1923	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>South African Association of University Women</i> 	
1924	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Irish Federation of University Women</i> ▪ <i>Association Suisse des Femmes Universitaires</i> 	<p>Première <i>Women's association</i> attachée à l'université royale de Galway fondée en 1907 ; 1922 création de la <i>Dublin University Women Graduates' Association</i></p> <p>1^{er} groupe fondé en 1923 à Genève</p>
1925	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Fédération Luxembourgeoise des Femmes Universitaires</i> ▪ <i>Association Bulgare</i> ▪ <i>Association Roumaine</i> 	<p>Fondée en 1923</p> <p>Dissoute en 1939</p> <p>Dissoute en 1939</p>
1926	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Deutscher Akademikerinnenverband (DAB)</i> ▪ <i>Association Estonienne</i> ▪ <i>Association Hongroise</i> ▪ <i>Association Polonaise</i> 	<p>Dissoute en 1935 ; ré-affiliée en 1951</p> <p>Dissoute en 1940</p> <p>Dissoute en 1939</p> <p>Dissoute en 1939 ; ré-affiliée en 1945</p>
1928	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Félag Islenskra Haskolakvemma</i> ▪ <i>Association lettone</i> ▪ <i>Association Yougoslave</i> 	<p>Association islandaise</p> <p>Dissoute en 1939</p> <p>Dissoute en 1941</p>
1929	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Association Lituanienne</i> 	Dissoute en 1939
1930	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Hellenic Association of University Women</i> 	Fondée en 1924 ; dissoute en 1940 ; ré-affiliée en 1947
1931	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Associacao Brasileira de Mulheres Universitarias</i> 	
1932	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Egyptian Association of University Women</i> ▪ <i>Palestine Association of University Women</i> 	A partir de 1949 : <i>Israel Association of University Women</i>
	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Federacion Argentina de Mujeres</i> 	Fondée en 1936

<i>Universitarias</i>	
1938	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Asociacion de Mujeres Tituladas en la Universidad del Uruguay</i>
1946	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Ceylon Association of University Women</i> Fondée en 1941 ▪ <i>Philippine Association of University Women</i>
1948	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Siamese Association of University Women</i> 1^{er} groupe fondé en Thaïlande en 1938. Actif à partir de 1948 ▪ <i>Chinese Association of University Women</i> Jusqu'en 1951
1954	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Daigaku Fujin Kyokai</i> Association japonaise ▪ <i>Korean Association of University Women</i> ▪ <i>Association des Libanaises Diplômées des Universités</i> ▪ <i>Asociacion Nicaragiense de Mujeres Universitarias</i> ▪ <i>Pakistan Federation of University Women</i>
1955	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Asociacion de Universitarias Graduadas de Peru</i> Nouvelle association espagnole ▪ <i>Asociacion espanola de Mujeres Universitarias</i> Association turque ▪ <i>Universiteli Kadınlar Dernegi</i> Jusqu'en 1963 ▪ <i>Asociacion de Mujeres Universitarias de Cuba</i> Jusqu'en 1966 ▪ <i>Asociacion Dominicana de Mujeres Universitarias</i> Jusqu'en 1966 ▪ <i>Association des Femmes Haïtiennes Diplômées des Universités</i>
1956	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Asociacion de Mujeres Universitarias de El Salvador</i> ▪ <i>Asociacion Paraguaya de Universitarias Graduadas</i> ▪ <i>Ikatab Sardjana Wanita Indonesia</i> Nom d'origine : Perhimpunan Wanita Universitas di Indonesia ▪ <i>Association of University Women of Rhodesia and Nyasaland</i>

	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Federacion Bolivana de Mujeres Universitarias</i> 	Jusqu'en 1965
1958	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Hong Kong Association of University Women</i> 	
1959	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Uganda Association of University Women</i> 	
1961	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>University Women's Association of Burma</i> 	
1963	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Asociacion de Mujeres Universitarias de Panama</i> 	
1965	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Asociacion de Mujeres Universitarias de Honduras</i> ▪ <i>Iranian Association of University Women</i> ▪ <i>Kenya Association of University Women</i> ▪ <i>Nigerian Association of University Women</i> 	
1966	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Sudanese Women Graduates' Association</i> 	
1968	<ul style="list-style-type: none"> ▪ <i>Iraqi Association of Women Graduates</i> 	

ANNEXE 2 : LES DIRIGEANTES DE LA FIFDU (1920-1939)

1920-1922	<i>Présidente</i> : Caroline Spurgeon (Grande-Bretagne) <i>Vice Présidente</i> : Margaret S. McWilliams (Canada) <i>Trésorière</i> : Edgerton Parsons (USA) <i>Secrétaire générale</i> : Theodora Bosanquet (Grande-Bretagne)
1922-1924	<i>Présidente</i> : Caroline Spurgeon (Grande-Bretagne) <i>1ère Vice Présidente</i> : Marguerite Mespoulet (France) <i>Trésorière</i> : Edgerton Parsons (USA) <i>Secrétaire générale</i> : Theodora Bosanquet (Grande-Bretagne)
1924-1926	<i>Présidente</i> : Virginia Gildersleeve (USA) <i>1ère Vice Présidente</i> : Ellen Gleditsch (Norvège) <i>2nd Vice Présidente</i> : Winifred Cullis (Grande-Bretagne) <i>3ème Vice Présidente</i> : Marguerite Mespoulet (France) <i>Trésorière</i> : Dorothy Shipley White (USA) <i>Secrétaire générale</i> : Theodora Bosanquet (Grande-Bretagne)
1926-1929	<i>Présidente</i> : Ellen Gleditsch (Norvège) <i>1ère Vice Présidente</i> : Winifred Cullis (Grande-Bretagne) <i>2nd Vice Présidente</i> : Nelly Schreiber-Favre (Suisse) <i>3ème Vice Présidente</i> : Johanna Westerdijk (Hollande) <i>Trésorière</i> : Dorothy Shipley White (EU) <i>Secrétaire générale</i> : Theodora Bosanquet (Grande-Bretagne)
1929-1932	<i>Présidente</i> : Winifred Cullis (Grande-Bretagne) <i>1ère Vice Présidente</i> : Nelly Schreiber-Favre (Suisse) <i>2nd Vice Présidente</i> : Marie-Octave Monod (France) <i>3ème Vice Présidente</i> : Johanna Westerdijk (Pays Bas) <i>Trésorière</i> : Bernice Brown (USA) <i>Secrétaire générale</i> : Theodora Bosanquet (Grande-Bretagne)
1932-1936	<i>Présidente</i> : Johanna Westerdijk (Pays Bas) <i>1ère Vice Présidente</i> : Marie-Octave Monod (France) <i>2nd Vice Présidente</i> : Stanislaw Adamowicz (Pologne) <i>3ème Vice Présidente</i> : Erna Patzelt (Autriche) <i>Trésorière</i> : Bernice Brown (USA) <i>Secrétaire générale</i> : Theodora Bosanquet (Grande-Bretagne)
1936-1939	<i>Présidente</i> : Virginia Gildersleeve (USA) <i>Présidente sortante</i> : Johanna Westerdijk (Pays Bas) <i>1ère Vice Présidente</i> : Stanislaw Adamowicz (Pologne) <i>2nd Vice Présidente</i> : Karin Koch (Suède) <i>3ème Vice Présidente</i> : Erna Patzelt (Autriche) <i>Trésorière</i> : J.M. Bowie (Grande-Bretagne) <i>Secrétaire générale</i> : Erica Holme (Grande-Bretagne)

ANNEXE 3 : DISCOURS INAUGURAL DE CAROLINE SPURGEON AU CONGRES DE LONDRES EN 1920 [ARCHIVE IFUW, INV.NO 67, BULLETINS (BLUEBOOKS), 1ST CONFERENCE, LONDON, GREAT BRITAIN. 1920, P. 10-16]

« I believe, ladies and gentlemen, that this meeting tonight will, in the years to come, be looked back upon as one of historical interest and of far-reaching importance. For we are inaugurating tonight a great movement – idealistic in basis and in aim, and yet entirely practical in character; a movement towards the unity and understanding, the mutual help, sympathy and co-operation of the women of the different nations of the world; women, who, by reason of a common type of education and training, have also in common certain traditions and ideals and who in a very real sense therefore, speak a common language. We have with us tonight representative women from America, France, Italy and Spain; from Belgium, Holland, Denmark, Norway and Sweden; from Czecho-Slovakia, from India, Canada, Australia and South Africa, and we hope at our next international conference that we shall have many more nations represented. During the next few days we are going to meet together, to get to know one another, to discuss subjects of common interest, to learn about each other's countries and the conditions of education in them, and to plan out the practical working constitution and aims of our International Federation.

I know that we shall all learn an immense amount from these debates, that we shall have many new ideas and suggestions put before us, but I think that as regards the main lines of our work we are all agreed, or probably shall be agreed, and that I may perhaps tonight just indicate what those lines are; what, so far as I see them, are the main kinds of international activities that we propose to charge ourselves with. Stating it in the broadest possible way, we want first of all the make for international friendship; secondly, we want to help towards internationalism in learning and in knowledge ; and thirdly, we want to help to develop, to widen and enrich the processes of education generally, and I am using education here in the widest possible sense.

Let me just say one work about each of these points. We want to make for international friendship *through personal intercourse*, because we believe that is the only way to do it, by the impact of personalities. We believe that women can do an immense and most valuable work here. Women tend to go straight for the social and the human side of things; the individual, the concrete. It is sometimes brought up against them that they tend to go too much for the individual. Well, I believe this is a piece of work that has to be begun with the individual and the concrete. You have to work from that up and outwards. That is one reason why I think women have such a function here. It is the little things that matter so much in all these inter-relationships, as we have learned lately in that delightful address on Recreation which Lord Grey have at Harvard; the song of the golden-crested wren, the smallest song-bird that there is, may serve as a link between two great nations. It did serve as a link between two of the leaders of two great nations. I believe that each individual woman in each country can do an amazing amount, far more than she realises, towards weaving together these individual strands of friendship to form indestructible bonds which will eventually bind people together all the world over.

Now we are not just talking about all this as a vague ideal, but we have already set to work in a very practical way to help bring it about. One method that we propose to take is to establish social club houses in all the great cities of the world, where university women of any nation may go to be sure of a welcome, and of help and introductions to the kind of people that they will like to meet. We will have hospitality committees in connection with these clubs, and we are going to call to our aid in this work men and women, not necessarily academic, but who are interested in our work and desire to help us to entertain our visitors from other countries. We have already had the most valuable help of this kind, both here and in America.

I believe this side of our work will be very important and will meet a great want. The methods of modern travel and the habits of the traveller seem to have been evolved for the express purpose of preventing the people of different nations from getting to know one another. It is very interesting to travel in different countries, to see the architecture, the pictures and the scenery in those countries, but to my mind it is infinitely more interesting to get to know the human beings who inhabit them. And that is extremely difficult to achieve sometimes; certainly, it is in this country, if the story told by Mr. Owen Wister may be taken as at all typical, and I think we must recognise some flavour of truth in it. He tells us of an American travelling in an English train who saw out of the window some buildings which interested him. He turned to an Englishman, a stranger, sitting in the opposite corner of the carriage, and said, "Can you tell me what those buildings are?" "Better ask the guard," said the Englishman. That kind of thing does not tend to cordiality between nations, and that is the sort of thing we hope, if not to do away with, at any rate to counteract. We propose, as regards the small section of people that we are concerned with, to make it possible and easy for them to get to know one another in a friendly way; and perhaps we may be so successful that our example may be followed by others. I believe that the establishment of a number of social clubs of this kind for both men and women in all parts of the world, leading, as they will do, to some private entertainment of the foreigner, would do more towards creating the necessary atmosphere for the League of nations, and for international understanding, than many schemes of an infinitely more elaborate character.

We have already started, or it would be more correct to say our cousins in America have already started, with the charming club house at Washington where I had the pleasure of staying a few months ago. We have begun in a very humble way in London, and we believe that there will shortly be a very beautiful international club house in Paris.

Further, we are going to try to promote international friendship through the interchange of university students and teachers, and by encouraging and fostering and making easy in every way possible the interchange of graduate students and especially of young teachers. The value of this work needs no elaboration from me. It is the young people of the world who must get to know one another. They are the most readily open to new impressions; the future lies with them.

I cannot conceive any better way of beginning this knowledge than by encouraging and making it easy for university graduates to spend a year of study in a university in another country than their own. There is no better or surer way of making friends than to work and play together. Each of these students who goes to another country forms there a little circle of friends, gains inside knowledge of the points of view, the conditions, the temperament, the history of another great people, and in consequence,

that student will affect everyone that she meets in after like when she returns to her own land. I speak with feeling and with knowledge, because I know what going to America did for me, although I went there for the first time in my comparative old age. It opened to me the vision of a new world, it was the most stimulating, inspiring and wonderful experience possible, and as to the friends that I have made there, and the kindness I have met with, well, I can never hope even to begin to tell the tale of it. In the same way my days of study in Paris are a most happy and precious memory to look back upon, and the friends I have made in France a most treasured possession.

Well, we want any number of young people to have these experiences, and to bring back with them the fruit in friendship and understanding.

This transmigration of students and teachers will also, of course, help towards what I have named as our second object – the internationalism of learning, the pooling of knowledge, so as to extend it and stimulate it and enrich it. As the leader in the *Times Education Supplement* pointed out this week, we want the universities of the world to become again what they were once in the Middle Ages in Europe, real centres of learning for students of every rank and every nation.

And finally, we desire to contribute towards the development of education. I need not point out to you that in many countries women have a good deal to do with education, while in some countries, in America for instance, it is very largely in their hands. President Charles Eliot, ex-President of Harvard, himself told me that 95 per cent. of all the teachers in the schools of America were women. The result of that is the new generations of Americans – boys and girls alike – pass through the hands of women, and that is a very important point. We want to help towards the development of education in two ways. First, as regards definite and special problems of education – questions where we may learn from each other's experience, and by exchange of opinions: or by discussing and resolving on certain action in education which may be applied internationally. Take an actual example, the definition of language. In order for the people of different nations to get to know one another two things at least are necessary – first, facilities for intercourse, such as we hope to bring about, and secondly, a common medium of speech. Personally, I should like to see the women of the world bringing their influence to bear in their various countries so that every child in every school should lean at least one of two languages. I do not presume to suggest what those languages might be; but if such a step as that could be brought about, it would be a tremendous practical movement forward towards international friendship.

But we want b this movement to contribute towards the development of education in a much broader sense than this. By this very action we are inaugurating tonight we believe that we are starting an immense *process* of education) of education in judgment, in width of view, in knowledge, in tolerance, in a sense of proportion among individuals, and in mutual respect and sympathy and mutual help and co-operation among the peoples of the world. We believe that this is the beginning of the organised training of women to be citizens of the world, and may I say, through women and with women, of men also. We believe that we, in our small cross section of the human family, are starting on the great far-reaching and thrilling enterprise of bringing into being the moral forces, the knowledge, the imagination, the vision, necessary to real brotherhood; in short, the enterprise of preparing some portion of human material for the League of nations that is to be.

We should never have reached this point in the development of our plans had it not been for the generous and enthusiastic response and support which we have had from the college women of America. I cannot possibly in the space of a few moments give you any idea of what they have done towards initiating and developing various aspect of this work. I can mention only two facts: the generous promptitude with which within a few months of Miss Sidgwick's death they founded and endowed the Rose Sidgwick Fellowship to be held yearly by an English woman in an American University. And further, the invitation from the college women of America to Mrs. MacLean, Professor Cullis and myself to go out there this spring to visit universities and colleges all over America to raise interest in this international movement, the whole expense of every kind being boned by America. Foremost in this work of promoting and furthering the international movement has been President Thomas of Bryn Mawr, whom we are proud and honoured to have with us tonight; Mrs. Morton Wheeler of Boston, whom also I am glad to see with us; Mrs. Parsons, whom some of you met over here last year, and who has sent us the most cordial message of greeting for tonight and good wishes for success; Mrs. Rosenberry, the President of the Association of College Alumnae, who we hoped very much would be here, but she was prevented from coming at the last moment; but above all, Dean Gildersleeve of Barnard College, new York, who, from the very first inception of this plan has given to it the most unstinted and unsparing work, and has thrown herself into the cause with the utmost energy and initiative in her office as Chairman of the International Relations Committee. »

**ANNEXE 4 : DISCOURS DE CAROLINE SPURGEON, PRÉSIDENTE DE LA FIFDU,
« MERCHANTS OF LIGHT », 1924 [ARCHIVE IFUW, INV.NO 69, BULLETINS
(BLUEBOOKS), 3RD CONFERENCE, CHRISTIANIA, NORWAY, 1924, P. 25-30]**

« The chief part of the part of the effort of these opening years, has necessarily and inevitably been spent on *construction*; on the building up of our machine; fitting in the pieces, oiling the parts, and getting the whole into good working order. That is, we have concentrated on initial organisation; we have agreed on our general lines of policy and machinery, and we have stimulated the formation or the strengthening of national federations. All this work has gone ahead with amazing rapidity. The idea of international co-operation and service has kindled enthusiasm and response in all quarters of the earth, with the result that we have now twenty national federation incorporated in our body, including the Irish and the Swiss Federations, who have joined us today, and we have a total membership of something like 27,00 women [...]

Speaking broadly, we are all agreed that our first aim is to increase our knowledge of each other and of each other's countries, thus kindling sympathy and co-operation between nations.

We came into existence as a body after the greatest cataclysm, the greatest disruption of nations, the modern world has ever seen, and one reason that our work has progressed so rapidly is that we all, as educated people with some imaginative vision, realise, as Dr. Nansen has admirably put it – that the only hope for the world, and for the saving of civilisation, lies in the educative work of such movements as ours [...]

We are going at this Conference to make a very special effort to start a Million Dollar Fund for International Fellowships. My own view is, founded on my experience of what has been achieved already, that when that fund is established, as I know it will be, above and beyond its immense international value both to friendship and to learning, it will also profoundly affect for the better the position, the possibilities, the powers and the capacities of women throughout the world. We have the model clubhouse in Paris, which many of you know. We have the Washington clubhouse, and soon we hope to have a flourishing and beautiful clubhouse in Crosby Hall, London. There are definite schemes in progress for clubhouses in Athens and Rome, and there is talk of the need and desire for them in Tokyo and Peking.

The second kind of action we need to take to achieve our ends is that which will train and develop and give scope for the woman's point of view, and which will gradually fit the women of the world to take their share in the councils of the world.

This we have not yet started upon, but it is proposed to inaugurate it in our subjects of discussion during the next days, under the general title of "The Place of University Women in the World's Work".

Both these movements are educational movements, of a rather different kind, and both are, and I think this is remarkable, of an absolutely new kind in the history of the world. The first aims at diffusing the international spirit or attitude through the nations' men and women alike, by means of a select group of educated women within those nations.

The second aims at strengthening, widening and training the capacities of these women themselves so as to make them more efficient and more experienced members of the community, better able to render it expert and reliable service, and better fitted to carry out our primary aim of diffusing the spirit of wide mindedness, tolerance and sympathy which we call for convenience the international spirit. I have said that these educational movements within our body are of an absolutely new kind; they are in very truth voyages into the unknown – great Adventures, and, like other adventures and explorations, they will be attended by difficulties and by dangers, which perhaps at times may seem almost overwhelming.

But I believe these difficulties and dangers can be overcome or avoided, and this by means of certain invaluable assets or qualities inherent in our body, and I cannot do better, I think, in the few remaining moments of our opening meeting today, than remind you of them.

First of all, we are a body of people who believe in each other and trust each other. We all know that we really do care about international understanding and friendship, we are not “suspect,” we know that in coming together like this we have – in our English idiom – “no axes to grind”; that is, we have no personal or even national objects to attain, but that we are working together, as far as we possibly can, for the good of the whole – for Humanity. Now when you get a body of educated thinking people from some twenty different nations, who believe in each other, and trust each other in this way, you have, believe me, a very powerful instrument indeed – an instrument the like of which has never been seen before.

Our second asset is that we are a body of *women*. This, I believe, in the present state of evolution with regard to the position of women, is a great bond and a great power. I won't elaborate this now, beyond saying that it is clear that women have a certain community of interest, and I believe they do, as a whole, tend to view things slightly differently from men, at a slightly different angle, and to place their values differently.

I can best illustrate this by saying that if I were addressing this audience, on say – the need for peace in the world, I personally would feel certain of getting a more immediate and whole-hearted agreement from you than from a similar body of men. There are many reasons for this. Men are more cautious, better informed, more naturally combative, they are more aware of and entangled but the force of the factors which lead to war – and so on. The fact remains that I believe it is so. Therefore, it is easier for us to combine and work together with enthusiasm for certain objects such as peace, or international understanding, than it would be for a similar body of men [...]

As to our deliberations, I believe what will help us most in the choice of subjects, and in the spirit in which we handle them, will be to bear in mind always that our special function, our only reason for existence is that – because of our very constitution – we approach our problems from the international point of view. We gather information from all countries and bring their points of view to bear upon our problems and in the light of that international illumination, we carry on our deliberations.

We are not a body of educationalists discussing educational problems; nor are we a body of women discussing feminist problems; this already exist and do fine work but we are first and foremost a body of trained and thinking people of many different nationalities,

who desire to approach certain problems from the point of view – so far as frail human nature can achieve this – of *humanity as a whole*, rather than that of individuals, professions, sex, class, or even nations [...]

This is the last time that I shall have the honour and privilege of addressing your opening meeting as president, and I feel that the most valuable thing that I can bequeath you is the reminder that the secret and magical source of our strength lies in our belief and faith in each other; and, further, that our distinctive and first function is to view all matters which come before us – as far as is humanly possible – from the international point of view.

It is these beliefs and these principles which are going to support us in our great Adventure; they are the charts and compass on that voyage which seems to me sometimes like the realisation of the voyage pictured by lord Bacon exactly 300 years ago; the voyage, you remember, of the Brethren of Salomon's House, who sailed froth into far distant countries in order to bring back knowledge of the affairs and state and learning of those countries for the good of the whole, to throw light on the whole. Like those imagined adventurers of long ago, our student and scholar adventurers of today, as well as each member of this great Federation, may aspire to call themselves "Merchants of Light," for, like them, we "maintain a trade, not for gold, silver or jewels: nor for silks: not for spices: not any commodity of matter, but only for God's first creature which was Light: to have light of the growth of all parts for the world. »

**ANNEXE 5 : LISTE DES CONGRES INTERNATIONAUX ET DES REUNIONS DU CONSEIL
(1920-1939)**

1920	1^{er} congrès, Londres 1 ^{er} conseil, Londres
1921	2 ^e conseil, Londres
1922	2^e congrès, Paris 3 ^e et 4 ^e conseils, Paris
1923	5 ^e conseil, Londres
1924	3^e congrès, Christiania (Oslo) 6 ^e et 7 ^e conseils, Oslo
1925	8 ^e conseil, Bruxelles
1926	4^e congrès, Amsterdam 9 ^e et 10 ^e conseils, Amsterdam
1927	11 ^e conseil, Vienne
1928	12 ^e Conseil, Barcelone, Madrid et Séville
1929	5^e congrès, Genève 13 ^e et 14 ^e conseils, Genève
1930	15 ^e conseil, Prague
1931	16 ^e conseil, Wellesley College, USA
1932	6^e congrès, Édimbourg 17 ^e et 18 ^e conseils, Édimbourg
1934	19 ^e conseil, Cracovie
1936	7^e congrès, Cracovie 20 ^e et 21 ^e conseils, Cracovie
1937	22 ^e conseil, Paris
1938	23 ^e conseil, Londres
1939	8^e congrès, Stockholm 24 ^e et 25 ^e conseils, Stockholm
1946	26 ^e conseil, Londres
1947	9^e congrès, Toronto 27 ^e et 28 ^e conseils, Toronto

**ANNEXE 6 : EXTRAIT DE LA BASE DE DONNEES : LES PARTICIPANTES AU CONGRES
INTERNATIONAL DE LA FIFDU, AMSTERDAM, 1926**

Congrès	Nationalité	Types de diplômes universi	Université	Profession	Domaines professionnels
Amsterdam	Mexique	Agrégation	Université Mexique	professeur	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	France	Agrégation	Ecole de sèvres	Professeur école de Sèvres	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	France	Agrégation	Paris	professor	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Utrecht	dentiste	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Utrecht	dentiste	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Groningen	gynecologiste	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Amsterdam	médecin	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Amsterdam	médecin	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Amsterdam	médecin des enfants	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Amsterdam	pédiatre	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Utrecht	pharmacienne	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Groningen	pharmacienne	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Leiden	pharmacienne	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Amsterdam	psychiatre	Professions médicales
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Amsterdam	NR	Non renseigné
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme médical	Utrecht	NR	Non renseigné
Amsterdam	Suisse	Diplôme médical	Genève	NR	Non renseigné
Amsterdam	Norvège	Diplôme sciences techniques		chimiste	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Diplôme sciences techniques	La Haye		Non renseigné
Amsterdam	Allemagne	Doctorat		directrice d'étude	Administration
Amsterdam	Norvège	Doctorat	Oslo	Docent University	Administration
Amsterdam	Grande Bretagne	Doctorat	Cambridge, Dublin	head mistress	Administration
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Amsterdam	head mistress	Administration
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Groningen	rector	Administration
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Amsterdam	assistant	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Amsterdam	assistant	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Utrecht	assistant WCS (labo Johanna We	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Amsterdam	assistant zoology	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Am	assistante botanique	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Leiden	docent biology	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Leiden	docent letteren	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Allemagne	Doctorat	Leipzig	lector	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Allemagne	Doctorat	Berlin	lector	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Norvège	Doctorat	Oslo	lector	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Suède	Doctorat	Uppsala	lector	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Utrecht	lector university Utrecht	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Bulgarie	Doctorat	Zurich	lectrice	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Pays Bas	Doctorat	Amsterdam	lecturer english litt amsterdam	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Autriche	Doctorat	Innsbruck	Librarian	Emploi public
Amsterdam	USA	Doctorat	institut technology	bacteriologiste	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Grande Bretagne	Doctorat	Londres	Chimiste	Monde universitaire/Recherche
Amsterdam	Norvège	Doctorat	Oslo	Chimiste	Monde universitaire/Recherche

ANNEXE 7 : DETAILS DES CATEGORIES PROFESSIONNELLES ET PROFESSIONS DES PARTICIPANTES AU CONGRES D'AMSTERDAM, 1926

1/ Emploi tertiaire	{ Bibliothécaire Fonctionnaire d'Etat Inspectrices du travail Assistante sociale Secrétaire
2/ Enseignement	{ Enseignante (primaire, secondaire) Éducatrice Poste administratif : principale, directrice d'écoles
3/ Monde universitaire et de la recherche	{ Professeur d'université Professeur de <i>college</i> pour femmes Chercheuse/ scientifique Professeur associée Assistant professeur/ Lectrice Poste administratif : présidente, <i>dean</i> , rectrice
4/ Professions libérales	{ Avocate Juriste Parlementaire Journaliste, rédactrice Métiers de l'édition Commerce et vente Artiste, écrivaine
5/ Professions médicales	{ Médecin, pédiatre, gynécologue Dentiste, Orthodontiste Psychiatre Pharmacienne
6/ Sans profession	

ANNEXE 8 : LILLI SKONHOFT, *TYPES OF UNIVERSITY TRAINING*, OSLO, LIE & CO, 1934

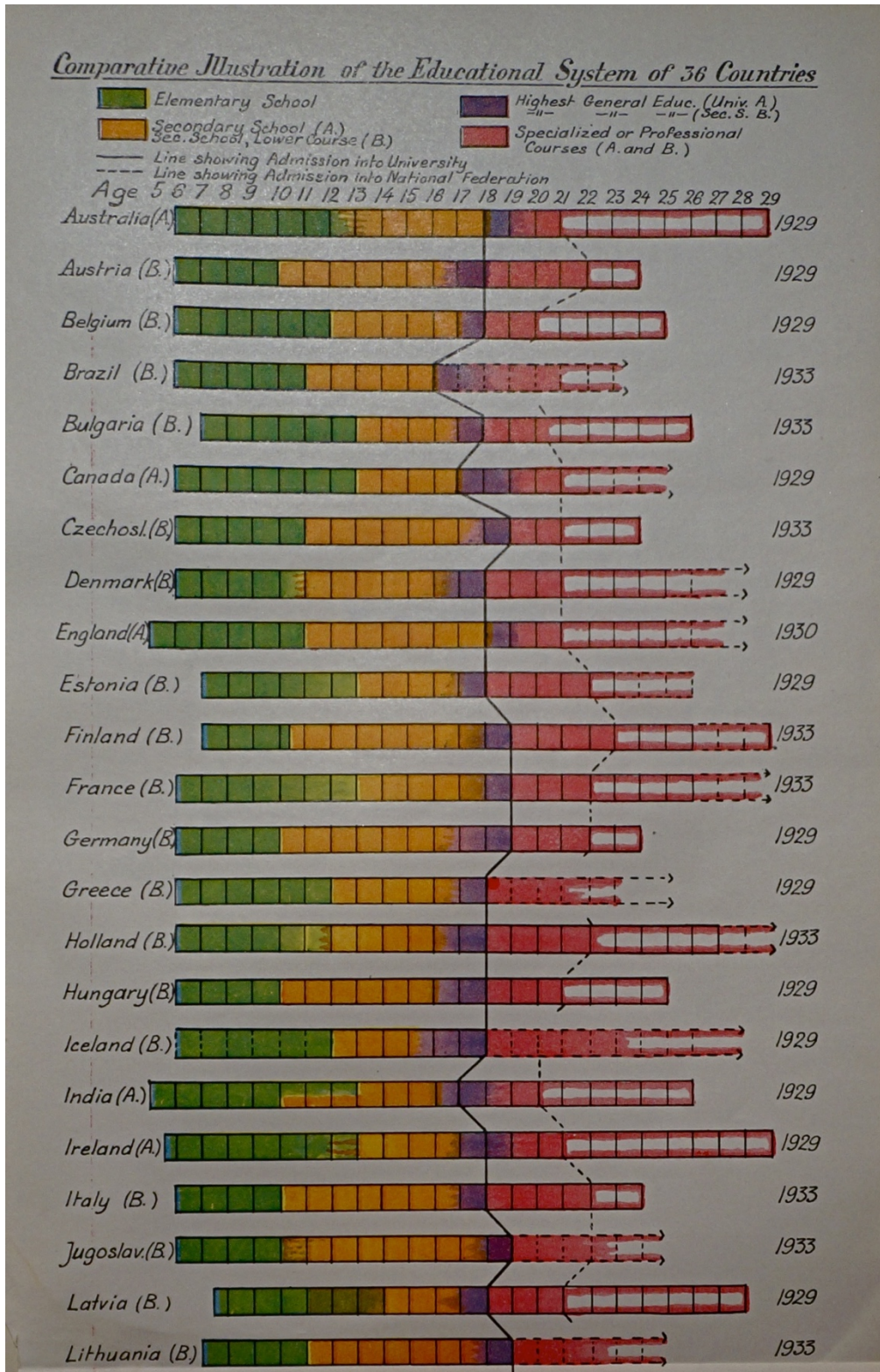
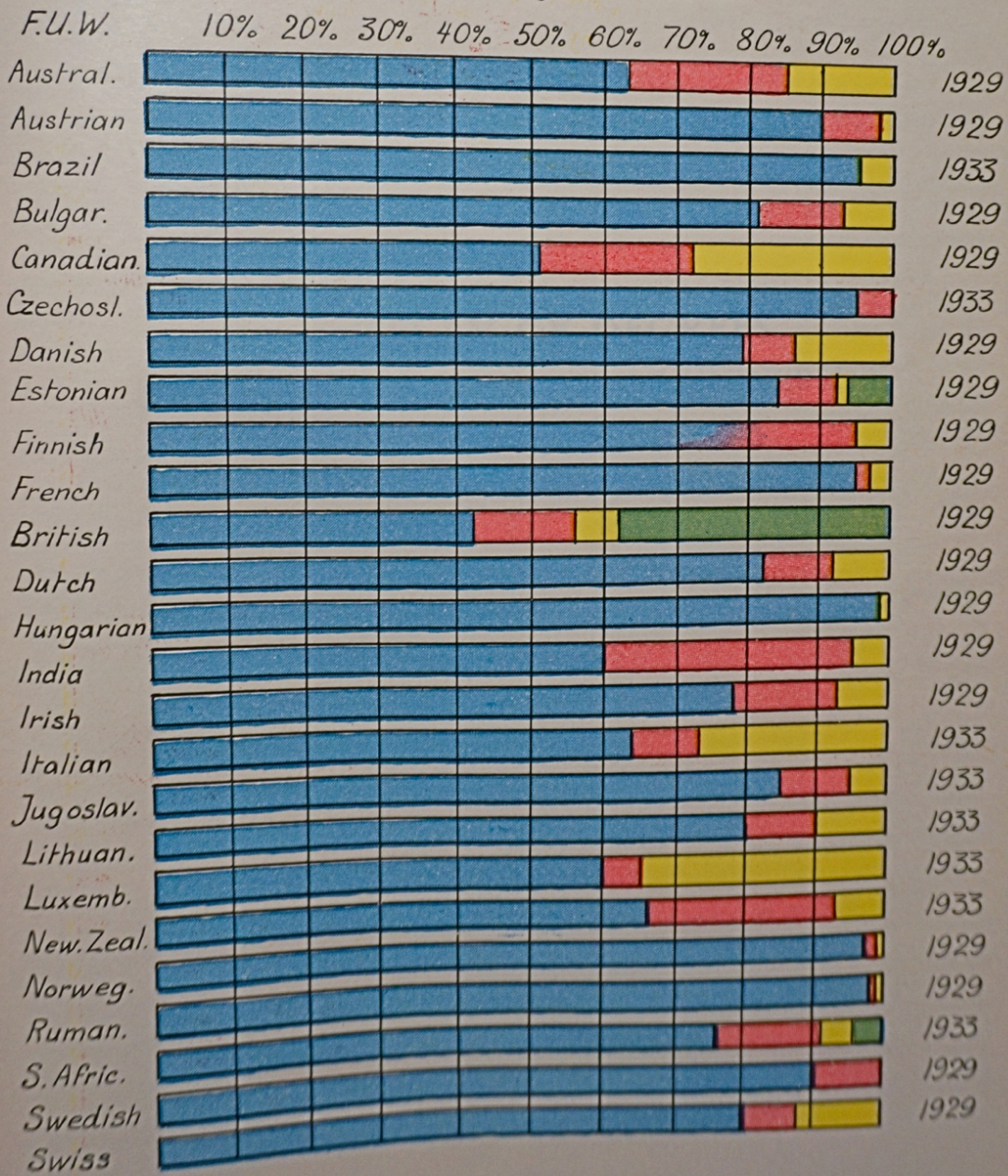


Diagram Illustrating in Percentages

- how many members of Nat. Fed. are using their university training in a profession.
- how many members have used their university training in it.
- how many members have not used it.
- how many members have not given information.



ANNEXE 9 : MATIERES ENSEIGNEES PAR LES FEMMES : RESULTATS DE L'ENQUETE INTERNATIONALE DE LA FIFDU (1932) [ARCHIVE IFUW, INV.NO 77, BULLETINS (BLUEBOOKS), 6TH CONFERENCE, EDINBURGH, SCOTLAND, 1932 (VERSION FRANÇAISE), P. 139]

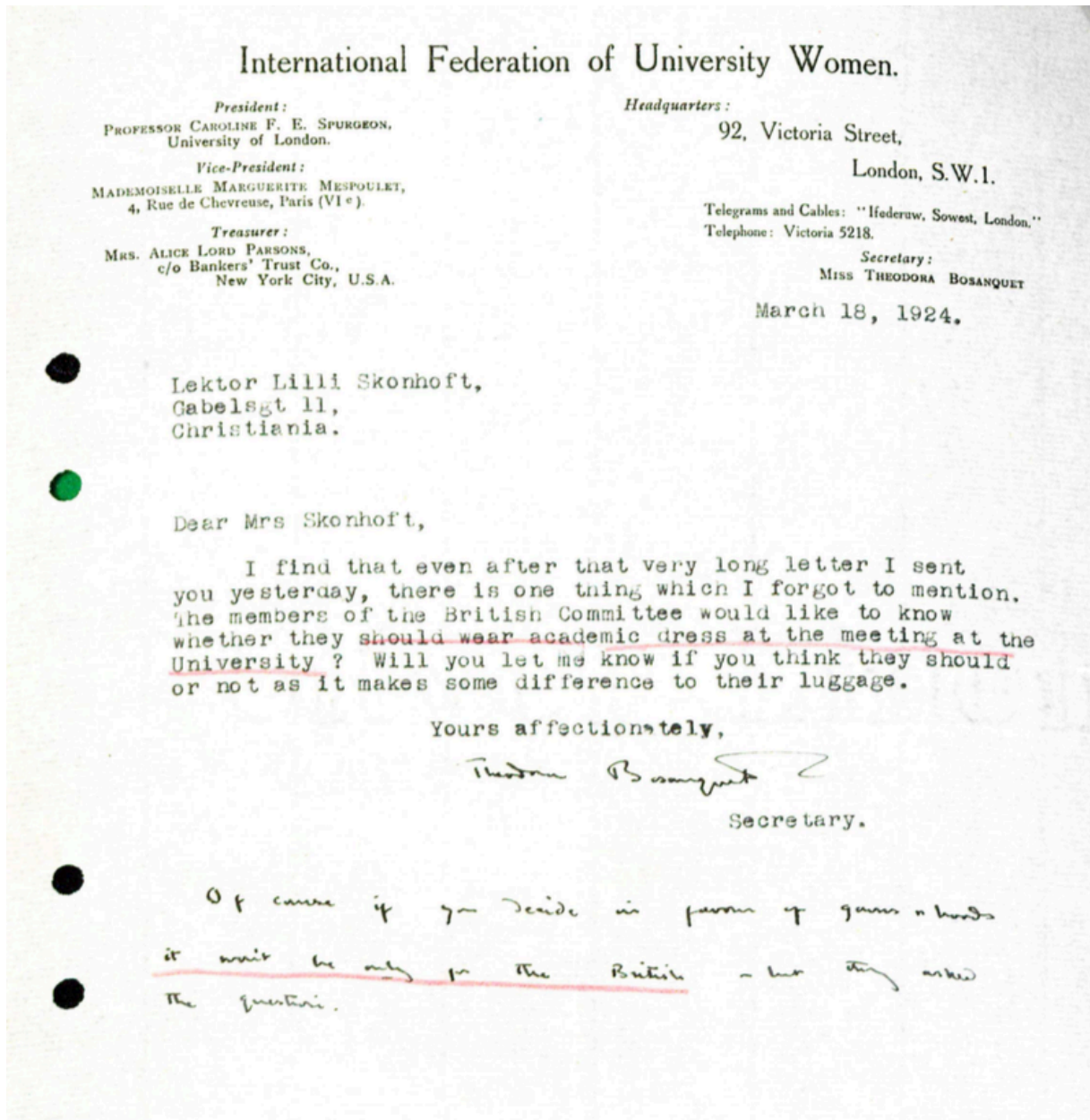
TABLEAU B

Sujets enseignés par des Femmes dans les Universités	Totaux	Allemagne	Autriche	Belgique	Bulgarie	Canada	Danemark	Estonie	Finlande	France	Grande Bretagne	Hollande	Irlande	Italie	Lettonie	Lithuanie	Nouvelle Zélande	Norvège	Roumanie	Sud Afrique	Suède	Suisse	Yugoslavie
Aéronautique	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Agriculture	5	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Anthropologie	5	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Architecture	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Art et Archéologie	20	2	0	0	1	2	0	0	0	0	10	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Astronomie	4	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Bactériologie	6	0	0	0	0	0	0	0	1	0	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Biologie (comprenant la Botanique et la Zoologie)	192	9	5	1	3	9	0	0	1	0	75	4	7	45	3	0	3	5	0	21	0	1	0
Chimie	77	2	2	4	3	1	0	0	1	1	32	1	2	23	2	0	0	2	0	1	0	0	0
Commerce	4	0	0	0	0	0	0	0	0	0	4	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Droit	5	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Economie domestique	40	0	0	0	0	0	0	0	0	0	5	0	0	0	1	0	3	0	0	0	0	0	0
Economie et Sciences Politiques	40	5	1	1	0	1	0	0	0	0	26	0	0	2	0	0	1	0	0	0	0	0	0
Ecoles d'Ingénieurs	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Géographie et Météorologie	23	1	0	0	0	0	0	0	1	0	17	0	0	3	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Géologie	34	0	0	0	0	0	0	0	0	0	8	0	0	17	2	0	0	0	0	2	1	0	0
Histoire	68	3	1	0	0	3	1	0	1	0	47	0	4	2	1	0	2	0	0	3	0	0	1
Indologie	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Bibliothécaire	5	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Littérature	52	1	4	0	0	1	0	0	0	0	43	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Mathématiques	63	2	3	0	0	0	0	0	0	0	29	0	1	21	0	0	0	1	1	2	0	1	0
Médecine (Pharmacie, Hygiène, Méd. Dentaire, Chirurgie)	155	6	7	2	2	6	2	0	5	2	46	5	7	34	15	1	0	3	1	4	1	2	1
Musique	23	0	0	0	0	4	0	0	0	0	3	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Pédagogie	94	2	4	0	0	5	0	0	0	0	69	0	2	5	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Philologie (comprenant les Langues classiques et modernes)	278	5	7	0	0	49	6	1	2	3	128	4	18	32	3	0	4	0	0	12	3	1	1
Philosophie	28	0	6	0	0	0	0	0	0	0	10	0	0	1	0	0	0	0	0	4	0	1	0
Phonétique	9	0	0	0	0	0	0	0	0	0	9	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Culture physique	4	0	0	0	0	1	0	0	3	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Physique	32	3	0	1	0	1	0	0	0	1	7	0	2	15	0	0	0	0	0	1	1	0	0
Psychologie	37	0	3	0	1	0	0	0	1	0	25	0	2	0	3	0	0	0	0	0	0	0	0
Théologie et Histoire des religions	10	2	0	0	0	2	0	0	0	0	4	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0
Sciences Vétérinaires	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0

ANNEXE 10 : REPARTITION DES HOMMES ET DES FEMMES AU SEIN DES UNIVERSITES SELON LES PAYS. ENQUETE MENEES PAR LA FIFDU EN 1935

PAYS	ÉTUDIANT(E)S		PROFESSEUR(E)S		MAÎTRE DE CONFERENCE, etc.	
	Homme	Femme	Homme	Femme	Homme	Femme
Afrique du Sud	-	-	225	9	406	66
Allemagne	64 423	12 884	1570	5	2999	54
Australie	-	-	105	-	458	51
Belgique	5354	849	412	1	331	20
Bulgarie	4735	1626	93	2	133	14
Canada	-	-	811	7	1008	120
Danemark	4095	926	97	-	99	10
Estonie	2338	1157	69	-	90	1
Finlande	4968	2655	171	2	321	20
France	55948	15184	1103	7	467	59
Grande-Bretagne	37095	13686	829	13	3103	585
Hollande	6800	1450	404	5	188	10
Irlande	3742	1669	193	8	221	60
Italie	38168	5810	1478	11	6255	227
Lettonie	6220	2259	76	-	233	33
Lituanie	2880	1130	44	-	103	2
Luxembourg	42	12	18	-	-	-
Nouvelle-Zélande	-	-	70	1	144	14
Norvège	3874	557	125	2	157	9
Roumanie	22951	9227	502	2	415	4
Suède	6803	1265	211	-	338	9
Suisse	6567	1098	664	3	383	15
Yougoslavie	7451	1942	217	-	208	12

ANNEXE 11 : EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE ENTRE LILLI SKONHOFT ET
THEODORA BOSANQUET, EN VUE DE L'ORGANISATION DU 3^E CONGRES
INTERNATIONAL DE LA FIFDU, 1924 [NKAL, PA-1164, RIKSARKIVET, OSLO.
DB-L0018-0001, KONFERANCE I OSLO]



International Federation of University Women

92 Victoria Street, London, S.W. 1

PRESIDENT
PROFESSOR CAROLINE F. E. SPURGEON,
University of London

VICE-PRESIDENT
MADMOISELLE MARGUERITE MESPOULET,
4 Rue de Chevreuse, Paris, (VIe)

TREASURER
MRS. ALICE LORD PARSONS,
c/o Bankers Trust Co., New York

SECRETARY
MISS THEODORA BOSANQUET,
92 Victoria Street, London, S.W. 1

PARIS HEADQUARTERS
AMERICAN UNIVERSITY WOMEN'S CLUB,
4 Rue de Chevreuse, Paris, (VIe)

Téléphone : Fleurus 12-58

I had a nice sunny, snowy ten days in Switzerland and you would have laughed to see me trying to get about on skis. I should love to come and try in Norway. I find it a fascinating game - but I wish all these exercises which are so thrilling and exhilarating because they take one's body rushing down steep slopes didn't involve such a lot of labour in reaching the top of the slopes - bob-sleighbing in particular. I left Mrs Colley and her son in Switzerland and came here for a party on the 13th, where Mrs Russell and I spoke about the I.F.U.W. and about Crosby Hall. And now I'm staying on for a bit, but I don't know quite how long. The club is very comfortable and my office much quieter than the London one. Mlle Mespoulet is still out of action I'm sorry to say, still resting in Switzerland. Perhaps she may be coming back next month. I had tea yesterday with Madame Octave Monod and her cousin, Mlle Julie Monod. The French Société de Rapprochement Universitaire is making good progress, slow but sure.

The Council Meeting is to be held in London, I think, next July. I'm not sure about the date yet, but I am suggesting July 16th or 17th to Miss Spurgeon. I think that would be late enough, wouldn't it ?

Yours affectionately,

Theodora Bosanquet

ANNEXE 12 : INTERVIEW DE JOHANNA WESTERDIJK, « WOMAN SCIENTIST OF HOLLAND PITIES AMERICAN SISTERS » 1914 [ARCHIEF JOHANNA WESTERDIJK (1889-1969), INV. NR. 211, ST. LOUIS, 1914]

Dr Westerdijk says they are Bound by chains of puritanism

Dr. Johanna Westerdijk of Holland, director of the phytopathological laboratories in Amsterdam, who is in St Louis to attend the twenty-fifth anniversary of the opening of Shaw's Garden, says American women have not the freedom of their European sister because it is not allowed them the privilege to smoke in cafes.

The Holland woman, who has a noted position in the world of science, has some kind words to say of America. She says we have a wonderful country, with wonderful possibilities, distances and flora. She gives us credit for great progress in science and commerce, but says she is disappointed to find the American women in bondage, « bond by the iron chains of puritanism ».

On this subject Dr. Westerdick said yesterday

« You talk of freedom. Your American women are as slaves compared to the freedom of the Holland women and women of other European countries – I don't not mean the Englishwomen. True, we do not have political freedom in Holland – that is, we do not have the vote – but we enjoy greater moral and social freedom.

« In this country when I want to go on a botanizing expedition with my masculine colleagues, I am told, 'It is not proper for a woman iron to go traipsing around with men'; that I must not go, and I am not permitted to go ».

Opposes Discrimination.

« If I am invited to luncheon of dinner with botanists at a club or café, I may not enter the same door with them, but I must enter one door and they another. Why is it? I am not going to bite them, nor fight them, nor embrace them, nor kiss them. They are only intellects, just botanists interested in the same science as I am.

« If I smoke in a café, I am told that I must not, yet men can smoke and no interference. I may some in any café in Holland, the same as a man. My rights in this are respected as much as his. American women smoke – that is, many of them, in their homes, and if one enjoys smoking, why should they not be permitted to do so? If no smoking is permitted, that is quite another matter.

« A man was writing me a letter of introduction to a scientist, and he said: "It is perfectly proper for you to go to see this man; he is married". I replied that I was greatly surprised and grieved to learn that the American men were so unsafe, that I had always heard that they were so chivalrous.

« I am sure, after all my travel, that the women of Holland enjoy more freedom than in any other country. The women of Norway, Sweden and Denmark are equally as free, morally, socially and sciences, professions and business are open to women. It is the intellect which counts. She has just as much opportunity to enter the field of science as a man. She can enter the universities and pursue any study. If a woman has intellectual, religious, moral, social and professional freedom, she is much better off than if she has only professional freedom and is restricted otherwise [...] »

Would Rather Be a Man.

« My life is broad for a woman, but I wish that some fairy would make of me a man. Man has greater possibilities. Nature has been kinder to him than she has to woman. His physical strength is greater, and in many ways he has the advantage.

Dr. Westerdijk frankly admits 31 years. In this she shows herself to be the emancipated woman, and snaps her fingers at the folly that years count any more against a woman than a man. She is of the athletic type, strong of physique, she walks with a swinging stride, sure-footed and with an erect carriage. Her eyes are keen and blue, yet with all a womanly tenderness. Her cheeks are flushed with good health, the result of her out-door life. Her hair is black and she has finely arched brows, her nose is straight and well modelled. She is a most intellectual young woman, charming and refreshing. While she has a most distinguished position, and holds the admiration of her masculine colleagues in the scientific world, there is nothing of the pedagogue about her. She is what one would call a “bully” good comrade.

Dr Westerdijk is by no means a person of one idea, as her success in her profession might lead one to believe. She is thoroughly familiar with political, economical and commercial problems of her country and the world, and can discuss them with an ease and understanding that many men envy. Dr. Westerdijk has been, with the laboratories of Amsterdam for eight years and as director for six years.

She has just returned from the Dutch tropical colonies, where she went to study diseases of plants. »

ANNEXE 13 : PREMIERE PAGE DE L'ARTICLE CO-ECRIT PAR MARIE CURIE ET ELLEN GLEDITSCH, PUBLIE DANS LA REVUE *RADIUM* EN 1908

Tome cinquième.

5^e Année. — N° 8.

Août 1908.

MÉMOIRES ORIGINAUX

Action de l'émanation du radium
sur les solutions des sels de cuivre,

Par Mme CURIE et Mlle GLEDITSCH

[Faculté des Sciences de Paris. Laboratoire de physique.]

MM. Ramsay et Cameron ont annoncé, il y a un an, dans diverses publications, qu'ils avaient observé la production de métaux alcalins et de lithium dans les solutions de sels de cuivre soumises à l'action de l'émanation du radium. Ils ont conclu qu'en présence de l'émanation le métal cuivre éprouve une *dégradation* en éléments de la même famille et de poids atomique inférieur : potassium, sodium, lithium¹.

Ces résultats importants ont vivement attiré l'attention et il paraissait désirable de les reproduire dans les laboratoires qui possèdent une quantité suffisante de radium.

Voici en quoi consiste l'expérience :

Une solution de sel de cuivre (sulfate ou azotate) est placée dans un petit ballon de verre dans lequel on introduit une forte quantité d'émanation qu'on laisse s'y détruire spontanément. Ensuite on sépare le cuivre; la solution restante est évaporée à sec, et l'on examine le résidu. Les mêmes opérations sont effectuées avec une solution du même sel de cuivre qui n'a pas subi l'action de l'émanation. Les expériences ont été répétées plusieurs fois. Le résidu consiste surtout en sel de sodium (avec un peu de K et de Ca); dans les quatre expériences décrites, où l'on a fait agir l'émanation, la présence du lithium est observée à l'aide du spectroscope; dans les expériences témoins, le résidu est notablement inférieur, et l'on ne constate pas la présence de lithium. MM. Ramsay et Cameron ont fait un essai de détermination de la quantité de lithium observée, et ils indiquent la présence d'environ 0^m_g,00017 de lithium dans le résidu qui pèse 1^m_g,67 pour 0^m_g,27 de cuivre employé (0^m_g,815 d'azotate de cuivre), tandis que dans l'expérience témoin correspondante le résidu est seulement de 0^m_g,79².

1. Note présentée à l'Académie des sciences de Paris le 10 août 1908.

2. *Nature*, juillet 1907. — *Chem. Soc.*, septembre 1907. — *Comptes rendus*, 1908. — *Archives de Genève*, avril 1908. — *Le Radium*, 1907.

3. Cette quantité de lithium métallique ne correspond pas à

T. V.

Nous avons cherché à reproduire l'expérience dans des conditions de sécurité aussi grandes que possible. L'expérience est, en effet, délicate et comporte plusieurs causes d'erreur dont la principale est l'emploi d'un vase de verre, ainsi que M. Ramsay l'a fait remarquer lui-même.

Nos expériences préliminaires ont montré qu'il est extrêmement difficile d'avoir des produits chimiques exempts de lithium.

On en trouve dans l'eau distillée, dans presque tous les réactifs; si un réactif n'en contient pas et qu'on le laisse séjourner dans un vase de verre, il en contient des traces après quelque temps. L'expérience suivante a été faite : l'eau qui a été distillée dans un alambic en platine et conservée dans une bouteille de platine ne laisse aucun résidu visible après évaporation de 250^{cm}³ dans une capsule de platine, et la dernière goutte résultant de la concentration ne donne pas le spectre du lithium. Mais si de l'eau obtenue de la même manière est conservée dans un flacon de verre pendant 24 heures, on peut constater après évaporation l'existence d'un petit résidu constitué principalement par un sel de sodium, mais contenant aussi une trace de lithium.

Il nous a paru indispensable de remplacer le verre par une autre matière. Nous avons constaté qu'il était également dangereux d'employer le quartz, matière que M. Ramsay emploie actuellement, parce que les vases de quartz du commerce contiennent du lithium. Nous avons traité par de l'acide fluorhydrique exempt de lithium un débris d'une capsule de quartz opaque et un morceau d'un tube de quartz transparent; dans le résidu, on pouvait constater la présence de lithium en proportion notable; le quartz transparent en contient bien plus que le quartz opaque. Nous avons alors pris la décision d'employer des vases de platine.

L'appareil qui nous a servi se compose d'un réci-

la teneur indiquée par le mélange de sels de sodium et de lithium qui a servi pour la comparaison, et il doit y avoir une erreur de réaction que nous n'avons pas pu préciser.

15

ANNEXE 14 : DISCOURS D'ELLEN GLEDITSCH AU 4^E CONGRÈS INTERNATIONAL, 1926 [ARCHIVE IFUW, INV.NO 71, BULLETINS (BLUEBOOKS), 4TH CONFERENCE, AMSTERDAM, THE NETHERLANDS, 1926, P. 112-114]

« The question of the encouragement of research has been one of my favourite preoccupations for years, but I find it difficult to speak of it, because it means speaking about myself, my own kind of work, my collaborators and my students – the last part of the subject is not so difficult!

Now – who are we, who are the people doing research work? The positions offered in Europe to men and women who want to do research work are nearly always positions in the universities; the research institutes are still very scarce, and few industries have as yet got their research laboratories. A university, as we know, has a double task, to give knowledge to the students and to contribute by research work to the progress of science. This means that the European research worker, man or woman, must be prepared for two tasks – teaching and research work. We all know that it is not very university professor who finds it possible to unite both tasks, some do no valuable research work, others neglect their teaching. The great value of a research worker in some kinds of teaching, the inspiring influence on the students of a person burning with interest for his subject, may be taken as a defence for a system which is, however, I must admit, mainly dictated by economy.

For years, women have now held teaching positions at the universities, most of them the lower posts where research work is less required, but some hold higher posts. As a whole, women have proved that they are able to fill teaching positions of every kind; in this department of the work they are acknowledged to be excellent, their work is first-rate work.

The second task is harder, and few women have so far had opportunities of demonstrating their capacity for research work, or showing that they are capable of achieving big results. What is the reason for this? There are several. First, teaching is teaching, if it is performed in a university, or in a school, or in a nursery. And women had taught for centuries before they were appointed in the universities. It is otherwise in research work. Very few women indeed enjoyed in former times any opportunity of doing research work; they may perhaps be said to have had some opportunities in the last twenty-five years, just in this, the twentieth century. This period, during which women have had the chance of a university training and posts in which research work was possible is much too short a time for them to show what they are worth. It is nothing at all in the lifetime of science. Women will have to do research work for at least a century before we shall be able to judge if they are capable of doing really good work. In the meantime, we, who believe they are, must do our best to help women to reach the goal, we must encourage them to take up research.

Now, does a career of research present many difficulties in itself? Yes, it does? It is difficult both for men and women. First of all, a life given to research work involves many sacrifices. research work is never well paid in the ordinary currency of money, and research workers are, therefore, too often harassed by economic difficulties both in living and in procuring what is needed for their work. Secondly, it absorbs so much time, thought and interest that many of the social problems, many of the arts and

beauties and pleasures of life, have to be put aside. I don't suggest that it does not pay to make those sacrifices. It does pay. Those of us who have done this kind of work, who have at moments in our life been near the very pulsation of a scientific problem, feel more than repaid. But if you would undertake research work, you must face these difficulties.

Then, there is another difficulty, one which is greater for women than for men, the difficulty involved in the fact that a women's time is so often needed by a home, husband and children. A woman who wants to do research work must first reconcile her professional work, which is her means of living, with her research work, and then she must co-ordinate with these her women's interests. Ans research work demands first of all a quiet atmosphere, the possibility of quiet thinking, of concentrating on a certain problem. Material care, worries about someone left at home with insufficient help, will kill every possibility of doing first-rate work.

What can we do, we members of the International Federation, to help women who are able, willing and eager to undertake research work? Can we arrange their lives for them create the atmosphere needed? Certainly not – not for a lifetime. But – and here I am coming to my point – *we can give them a start*. We can help them to some years of research studies, free of cares and worries, years in which they will take up the investigation of a special subject, gain a thorough knowledge of that subject and of the methods of studying it, and, finally, an understanding of what research really means, and how it can be continued in other surroundings under varied conditions. Research work ought to be carried on – partly, at any rate – in special institutions, special laboratories, often to be found only in foreign countries. You – all of you – can contribute to the progress of research by women, by giving research students the chance of spending some time in laboratories and research institutions of other countries, where they will meet men and women of other nations who are doing the same kind of work and who may open their eyes to a whole new field of possibilities.

Women who have had such chances as these will go home again, bringing to their own country the most valuable of gifts, a determination to continue their research, the thorough deep knowledge which is the essential condition for such work, and, thirdly, and not least important, a stimulating acquaintance with their fellow-workers of other lands. They will look back on those years of study in foreign countries as very happy times, and they will have a store of memories of those countries and of the friends they met in those laboratories which will last as long as life itself. Such memories will more than repay the International federation for all its work, for giving money, thought and love to the foundation of a fellowships Fund.

Give these young people the opportunity of spending some years amongst you, and give your own country the advantage of welcoming home again the students it has sent out, full of knowledge and hope and the happiness of new friendships formed in other countries. »

ANNEXE 15 : IDA SMEDLEY-MACLEAN, 1926, « INTERNATIONAL FELLOWSHIPS FOR RESEARCH » [ARCHIVE IFUW, INV.NO 71, BULLETINS (BLUEBOOKS), 4TH CONFERENCE, AMSTERDAM, THE NETHERLANDS, 1926, P. 109-112]

« You will remember that at the Oslo Conference we passed a resolution authorising the collection of money for the foundation of a million-dollar endowment fund, the income of which was to be used for Fellowships. Each Fellowship needs a capital of about 30,000 dollars and when the fund is completed, 30 Fellowships will have been endowed. We realised from the first that we had taken on a very arduous task and that we must be prepared to meet difficulties. Some federations – for instance, the British Federation and the American and Italian Associations – were already burdened with heavy financial obligations for clubhouses. nevertheless, we felt that this was the really essential work of the International Federation, and I entirely disagree with the suggestion of one delegate that these Fellowship are only interesting to a few members and do not concern the mass of our member [...]

I should like to explain what we have tried to achieve in drawing up our regulations for the award of these Fellowships. I was glad to hear Dean Gildersleeve say at the opening meeting that women had had fifty years or opportunity and that now we must take stock of their achievement. However successful university women may be in their various professions, however great the social service they render to the community, our standing as a body of university will be judged by our contribution to the furtherance of knowledge. The standard we maintain in research is not a matter than concerns only a few individuals. It affects the position of every of one of us.

There are already, as you know several big endowments for International Scholarships and Fellowships operating. There are the Rhodes Scholarships for young men, who come to Oxford from America and the British Dominions and there are the Commonwealth Fellowships which take young men and women from Great Britain to America, in both of which the candidates are selected largely on their personal qualifications, especially on their power of making easy and pleasant contacts; on the other hand the Beit Fellowships and the Rockefeller Fellowships are awarded almost entirely on the standard of scientific achievement. In awarding our Fellowships, our aim is to find workers who have already earned out promising work and to encourage them to continue. In our mixes universities we shall not see real co-education until we have a large proportion of women both on the staff and as students. At present, when university professorships are offered in open competition, we have not enough women well qualified to hold them to ensure a reasonable proportion of women on the professional staff. We want to increase the supply of highly qualified women available; to do this, we must encourage research.

If I were asked what are the qualities most essential for the research worker, I should say:

First, the power to receive new impressions. Many people fail because they cannot see the facts before them, and that power to receive new impressions is particularly needed by our International Fellows who are going to new countries.

Secondly, imagination, and thirdly, persistence in overcoming difficulties. These three qualities are equally valuable for making acquaintance with a new country and for carrying out scientific investigation.

I should like to draw your attention to one or two points in the Regulations. In the first place, they are to be awarded in science *or* arts, so that the applications of students in science and arts are not to be compared together, because this is really a most difficult comparison. Then, we propose to have two kinds of Fellowships – Senior and Junior. The junior fellowships will be for students who must have done one year's research work; these will be awarded largely on promise, whereas the Senior Fellowships will only be given to those who have already shown that they are capable of doing really independent work. In awarding junior Fellowships, the Committee will have to depend a great deal on the reports received from the national federations, who will be asked to draw up a confidential report on the work and qualifications of the candidates. But Seniors will be judged on what they have already published, and for this work we shall have a panel of judges in science and in arts. We are asking each federation to send in the names of their most distinguished women – authorities who can be asked to act as judges. Then, when the subjects of the most promising candidates are known, we shall select three members of the panel to act as judges for the special Fellowship to be awarded. they will examine the work sent in and the Committee will compare their reports and see if there is any one person pre-eminently indicated for the award. We should be glad of further suggestions for the panel. Very few federations responded to the request to send in names. But we ask you to remember that the names of the judges must be those of women who have carried out research work of the standard expected of a university professor. Junior Fellows should be under thirty; the age limit for Seniors is fairly elastic, but, in general they should be under forty-five. We want to invest our money in people who are likely to be able to do good work in the future [...] »

ANNEXE 16 : DISCOURS PRONONCÉ PAR VIRGINIA GILDERSLEEVE, CONGRÈS DE 1926 [ARCHIVE IFUW, INV.NO 71, BULLETINS (BLUEBOOKS), 4TH CONFERENCE, AMSTERDAM, THE NETHERLANDS, 1926, P. 26-30]

« [...] A fourth Conference now opens – a new scene in the history of our Federation. Pictures of past conferences arise in our memory; that of 1920, in the great hall of Bedford College, hospitable scene of so many international gatherings, in London, where, even at that date, the general atmosphere and temper were so sympathetic and open-minded to all international movements. That of 1922, in the fair city of Paris, second home to so many nationalities, in the American Club on the rue de Chevreuse and especially of that session in the magnificent hall of the Sorbonne, which so stirred our imaginations. Thirdly, in 1924, by invitation of the Danes, the Finns, the Norwegians and the Swedes, in Oslo, on a far northern fjord, where we quickly learned to feel such admiration and affection for the women of the North. Now here, on the picturesque canals of this city of the sea, we begin another stage of our work [...]

Gazing at this great congress of the university women of the world, like r. Simons, I too felt moved to take stock of the achievements of women during the last fifty years or so, to see how far the ‘woman movement’ in the intellectual and professional realm had advanced, and what at this moment are its chief problems and needs. Am I wrong in believing that, for the world as a whole, with, of course, many exceptions and qualifications in various countries, we are at a transition moment, between two eras? The era just closing has been the one of the pioneers, hewing new pathways through the thick forests of prejudice, battering open the doors of opportunity – opportunity for education and for intellectual and professional achievement. The work of these pioneers has been magnificent and heroic – and often thankless. Let us give them warm gratitude now!

This battle has, I think, been largely won. The doors – though still, of course, with some exception, are mostly open. When needs now face women?

The first is a problem of adjustment which has of course frequently been discussed in the past, but which is especially in the forefront of discussion today in several different countries. An American college has recently established a department to investigate it and called it the ‘Co-ordination of Women’s Interests.’ The problem is this old one: the normal university of professional woman was not born to be celibate, childless and homeless. This is not good for her or for the State. How can she at once achieve and reconcile a career, a home, a husband, and children? This delicate and pressing problem has a place on our programme.

The second and the greatest need of the university and professional women of the world at this moment is that they – or at least many of them – should achieve work of absolutely first rate quality – of distinction; work for which no apologies or explanations are necessary: work of which the world may say – *not*: “how excellent for a woman”, but merely: “How excellent !”.

If I am right in saying that the doors of opportunity are now largely open to us, am I not warranted in asking whether the achievement of women has kept pace with the widening opportunities. It must!

Let us produce so much scholarly work of real distinction that no one will any longer dream of discussing whether women should occupy university professorships. And similarly in other fields.

This is our vital and urgent need at the moment – work of the highest quality. To this end we must bed our energies to aiding our most promising young women in the earlier stages of their professional and scholarly careers. And this is one reason why fellowships are perhaps our most important interest [...] »

**ANNEXE 17 : RÉGLEMENTATION DES BOURSES INTERNATIONALES DE LA FIFDU,
1934 [ARCHIVE IFUW, INV.NO 494 : COMMITTEE FOR THE AWARD OF
INTERNATIONAL FELLOWSHIPS]**

APPENDIX

INTERNATIONAL FEDERATION OF UNIVERSITY WOMEN
Crosby Hall, Cheyne Walk, London, S.W.3.

INTERNATIONAL FELLOWSHIPS
TO ENABLE THE HOLDER TO CARRY ON RESEARCH IN SOME
COUNTRY OTHER THAN HER OWN.

GENERAL REGULATIONS
(as revised at the Nineteenth Council Meeting, Budapest, 1934)

1. The Fellowships shall be awarded in the faculties of Arts or Science, and shall be devoted to the further education of University Women by enabling them to undertake research in some country other than that in which the holder has received her education, or habitually resides.
(Les bourses seront décernées pour continuer des études littéraires ou scientifiques. Elles permettront à la titulaire de poursuivre pendant un certain temps des recherches dans un autre pays que celui où elle a fait ses études et où elle est d'habitude domiciliée.)
2. The award shall be made not more than three months after the date fixed for receiving applications.
(Les bourses seront décernées trois mois au plus tard, après la clôture du registre d'inscription.)
3. Residence of not less than one year in a country shall admit to membership of a National Association for the purpose of applying for a Fellowship, in cases where no federation has yet been formed in the applicant's own country. Such fellows must use their Fellowships for work in a different country from that in which they have joined the Federation.
(Dans le cas où il n'existerait pas d'association nationale dans le pays d'origine de la candidate, celle-ci devra avoir au moins un an de résidence dans un pays, avant de pouvoir s'inscrire comme membre d'une association nationale à l'intention de postuler une bourse. Ces bourses ne seront valables que dans un pays autre que celui où s'est inscrite la titulaire.)
4. Applications for Fellowships, which must be typewritten, shall be made through the National Associations on forms to be obtained from the secretaries, giving details of age, particulars of education, etc.
(Les demandes de bourses devront être transmises par les associations nationales et écrites à la machine sur les feuilles fournies à cette intention par les secrétaires des associations. Elles devront être accompagnées d'un curriculum vitae.)
5. Not more than three selected applications shall be sent in by each National Association; the Committee of the National Association shall interview the candidates and guarantee their suitability for an International Fellowship.
(Chaque association nationale n'a le droit de proposer que trois candidates. La commission de l'association nationale chargée du choix de ces candidates est tenue de les interviewer et de se porter garante qu'elles sont dignes de la bourse.)

ANNEXE 18 : EXTRAIT DES COMPTES RENDUS DU COMITÉ D'ATTRIBUTION DES BOURSES DE LA FIFDU [ARCHIVE IFUW, INV.NO 494 : COMMITTEE FOR THE AWARD OF INTERNATIONAL FELLOWSHIPS, MINUTES, 1930]

27.

- 2 -

4. Award of International Junior Fellowship, 1930-31.

Applications from thirteen candidates, representing nine Federations, were considered. The fourteenth candidate, A. B. Hays (Holland) had withdrawn her application on obtaining a post.

ANDREWS, E.C.	Australia	Bacteriology.
BARBA GOSÉ, Maria Josefa	Spain	Pharmacology.
BUCHHORN, Lilly	Germany	Mathematics.
CARLEN, Mildred Eleanor	United States	Mathematics.
COHN-TOLKSDORF, Sibylle	Germany	Chemistry
CRANWELL, Lucy Mary	New Zealand (1)	Botany.
HALES, Nora Madeline	Australia	Psychology.
KARLIK, Bertha	Austria	Radiology.
LYSAGHT, Averil Margaret	New Zealand (2)	Zoology.
MES, Margaretha G.	Holland	Botany.
MOORE, Lucy Beatrice	New Zealand (3)	Botany.
POYSTI, Helene Hildegard	Finland	Anthropogeography.
WALLACE, Janet Irene	Great Britain	Photochemistry.

A preliminary scrutiny enabled the Committee to place five of the candidates on a short list for further examination. The remaining eight were not considered to have such good qualifications for the reasons following:

E. C. Andrews. Proposed research not sufficiently defined, and no report sent in by the Australian Federation.

M. J. Barba Gosé. Not a sufficiently high standard of accomplishment. No report from the Spanish Federation.

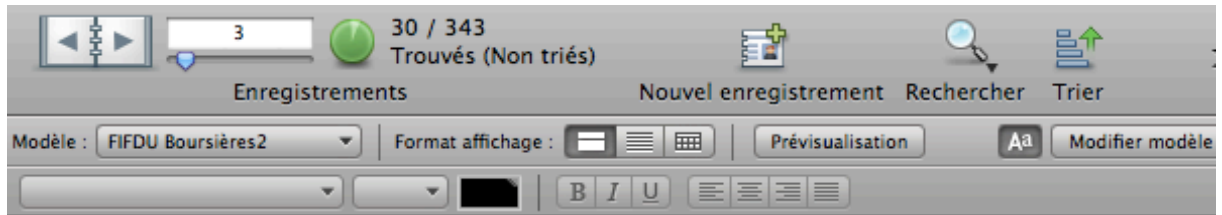
M. E. Carlen. Less advanced than the other Mathematical candidate, (L. Buchhorn), although commended for clear powers of exposition.

L. M. Cranwell. Proposed research not considered of sufficient scientific promise. A wider knowledge of present day conditions of ecological study seemed desirable. Apparently more suitable for opportunity of Rhodes Scholarship type.

N. M. Hales. Qualifications not up to standard of selected candidates.

A. M. Lysaght. Promising, but not on the same level as some of the other candidates.

ANNEXE 19 : EXTRAIT DE LA BASE DE DONNEES FILE MAKER PRO ANALYSANT LES CANDIDATURES AUX BOURSES DE LA FIFDU



Nom Mes
Prénom Margaretha G
Dates de Vie 1905-1959
Pays Netherlands
Nationalité Dutch
Age candidature bourse 25
Niveau études Dr
Institutions universitaires University of Utrecht, NL

Année candidature 1930
Type de bourses International Junior Science
Discipline Biology **Sous Discipline** Botany
Ensemble de Disciplines Natural Sciences
Sujet soumis Physiological plant diseases

Destination USA
Institution State University of California

Nombre candidates 13
Résultat Laureate
Rapporteurs
évaluation Both quantity and quality of morphological and physiological work already carried out, showed Mess possesses high qualifications
 Proposed research one of promise, visit to the USA particularly useful at this stage of Dr. Mes career.
 Personally, appeared to be admirably adapted to hold a fellowship in a foreign country

FIFDU Boursières2



30 / 343
Trouvés (Non triés)
 Nouvel enregistrement
 Rechercher
 Trier

Modèle : FIFDU Boursières2 |
 Format affichage :    |
 Prévisualisation Aa Modifier modèle

B I U    

Éducation 1924 B.Sc (cum Laude) at the Transvaal University College under Prof. Bremekamp supervision
 1930 PhD (cum Laude) at the University of Utrecht under Prof. Johanna Westerdijk: "Fysiologische Siektesimptome in Tabak"

Parcours Professionnel Consulting Editor of "Plant and Soil"
 1939 position Lectureship in the Department of Botany at the University of Pretoria (South Africa). First woman to be appointed head of a department in a Faculty of Science at a South African University
 Established a research laboratory for plant physiological studies at the University of Pretoria, collecting money from the Rockefeller Foundation, the

Prix et récompenses 1931 Junior Fell IFUW in order to spend a year at the University of California, Berkeley, under Prof. Hoagland
 1941-1955 research fellow in laboratoris in the USA
 1955 awarded of a research fellowship at the California Institute of Technology by the I.B.E.C Research Institute to study certain problems in the flowering of coffee

Membership Member of the Board of Trustees of the National Veld Trust and of the Chemical Research Advisory Committee of the Council for Scientific and Industrial Research
 1941 Elected President of the South African Biological Society
 1941-42 President of Section C of the South African Association for the

Publications Principales

Voyages professionnels Japan, China

Divers

ANNEXE 20 : LISTE DES BOURSIERES INTERNATIONALES DE LA FIFDU (1923-1945)

Nom	Bourse (âge)	Date récompense	Pays origine	Discipline	Destination	Carrière	Statut marital/familial
Brecher Leonore (1886-1942)	Bourse internationale AAUW (37)	1923-1924	Autriche	Zoologie	Allemagne (université Rostock)	Dm	Célibataire
Ruud Gudrun (1882-1958)	Bourse internationale AAUW (42)	1924-1925	Norvège	Zoologie	USA (Yale)	Universitaire (Prof) (Norvège)	Célibataire
McLennan Ethel Irene (1891-1983)	Bourse scandinave (34)	1925-1926	Australie	Botanique	Royaume-Uni (Londres)	Universitaire (MCF) (Australie)	Célibataire
Warscher Tatiana (1880-1960)	Bourse internationale AAUW (46)	1926-1927	Russie	Archéologie	Italie (Rome)	Recherche (Ind.)	Célibataire
Vielliard Jeanne (1894-1979)	Bourse internationale AAUW (33)	1927-1928	France	Archéologie	Espagne (Madrid)	Archiviste	Célibataire
Dubois Anne-Marie (dm)	FIFDU <i>junior</i> science (dm)	1928-1929	Suisse	Biologie	Allemagne (Berlin)	Recherche (Inst. sc.) (Suisse)	Célibataire
Henry Françoise (1902-1982)	FIFDU <i>junior</i> art (27)	1929-1930	France	Archéologie	Irlande (Dublin)	Universitaire (Prof) (Irlande)	Célibataire
Granquist Hilma Natalia (1890-1972)	Bourse internationale AAUW (39)	1929-1930	Finlande	Ethnographie	Palestine	Recherche (Ind.)	Célibataire
Frylinck Wilhelmina (dm)	Bourse internationale AAUW (dm)	1930-1931	Pays-Bas	Littérature (Anglaise)	Londres	Universitaire (MCF) (Pays-Bas)	Dm
Mes Margaretha (1905-1959)	FIFDU <i>junior</i> science (25)	1930-1931	Pays-Bas	Botanique	USA, Californie	Universitaire (Prof) (Afrique du Sud)	Célibataire
Heiman Betty (1888-1961)	FIFDU <i>senior</i> art (43)	1931-1932	Allemagne	Indologie	Inde	Universitaire (Prof) (Royaume Uni puis Ceylan 1945)	Célibataire
Bieber Margarete (1879-1978)	Bourse internationale AAUW (52)	1931-1932	Allemagne	Archéologie	USA	Universitaire (Allemagne Prof, USA, MCF)	Célibataire, 1 fille adoptive
Blau Marietta (1894-1970)	FIFDU <i>senior</i> science (38)	1932-1933	Autriche	Radiologie	Allemagne, France (Paris), Royaume-Uni (Londres)	Recherche (Ind.)	Célibataire

Bozza Francesca (1900-dm)	Bourse internationale AAUW (32)	1932-1933	Italie	Archéologie	Égypte	Dm	Dm
Seppänen Anni (1895-1979)	Alice Hamilton (37)	1932-1933	Finlande	Médecine	USA, Boston	Médecine	Célibataire
Joplin Germaine (1903-1989)	FIFDU <i>junior</i> science (30)	1933-1934	Australie	Géologie/ Pétrologie	Royaume-Uni	Universitaire (MCF) (Australie)	Célibataire
Kohler Elsa (1879-1940)	Bourse internationale AAUW (54)	1933-1934	Autriche	Psychologie	Suède	Enseignement secondaire	Célibataire
Klieneberger -Nobel Emmy (1892-1985)	AAUW <i>Crusade</i> (42)	1934-1935	Allemagne	Bactériologie	Royaume-Uni (Londres)	Recherche (Inst. sc) (Royaume-Uni)	Mariée (DATE – Edmund Nobel, pédiatre)
Hussey Joan Mervyn (1907-2006)	FIFDU <i>junior</i> art (27)	1934-1935	Royaume-Uni	Histoire byzantine	Autriche, Italie	Universitaire (Prof.) (Angleterre)	Célibataire
Marsch Micheli Geneviève (1908-1995)	FIFDU <i>junior</i> art (26)	1934-1935	Suisse	Archéologie	Irlande	Documentaliste	Dm
Jastrow Elizabeth (1890-1981)	Bourse internationale AAUW (44)	1934-1935	Allemagne	Archéologie	Italie, Grèce (puis USA)	Universitaire (ass prof) (Allemagne, USA)	Célibataire
Kornfeld Gertrud (1891-1955)	Bourse internationale AAUW (44)	1935-1936	République Tchèque	Chimie	Autriche (Vienne)	Universitaire (Royaume-Uni) Recherche (Ind.) (USA)	Célibataire
Roes Anna (1894-1974)	FIFDU <i>senior</i> art (41)	1935-1936	Pays-Bas	Archéologie	Europe du sud-est	Universitaire (assist. prof) (Pays-Bas)	Mariée (1947 – Carl Wilhelm Vollgraff, prof. Utrecht)
Kol Erzsebet (1897-1980)	AAUW <i>Crusade</i> (38)	1935-1936	Hongrie	Botanique	USA	Universitaire (prof.) (Hongrie)	Célibataire
von Erhardt-Siebold Erika (1890-1965)	AAUW <i>Crusade</i> (46)	1936-1937	Allemagne	Philologie Littérature médiévale	Royaume-Uni, France	Universitaire (MCF.) (USA)	Mariée (1922, baron Dr. Rudolf van Erhardt)
Gardner Wight Elinor (1892-1980)	FIFDU <i>senior</i> science (44)	1936-1937	Royaume-Uni	Géologie	Égypte	Recherche (musée) (Royaume-Uni)	Dm
Ciechanowska Zofja (1896-1972)	Bourse internationale AAUW (40)	1936-1937	Pologne	Littérature	Dm	Dm	Dm
Christiansen Hallfrid (1886-1964)	AAUW <i>Crusade</i> (51)	1937-1938	Norvège	Philologie	France	Enseignement secondaire (Norvège)	Mariée (3ème mariage 1935, Julius Christiansen architecte)

Draak Amalia (1907-1995)	FIFDU <i>junior</i> art (30)	1937-1938	Pays-Bas	Littérature médiévale	Royaume-Uni, Irlande	Universitaire (Prof.) (Pays-Bas)	Célibataire
Gripenberg Stina (dm)	Bourse internationale AAUW (dm)	1937-1938	Finlande	Géologie/ océanographie	USA	Recherche (Inst. sc)	Dm
Smith Lutz Vera (1912-1976)	FIFDU <i>junior</i> art (25)	1937-1938	Royaume-Uni	Économie	USA (Princeton)	Recherche	Mariée (1937, Friedrich August Lutz, prof. économie, Princeton)
Bahgvat Sohonie Kamala (1912-1998)	FIFDU <i>junior</i> science (25)	1938-1939	Inde	Chimie organique	Royaume-Uni (Cambridge)	Universitaire (Prof.) (Inde)	Mariée (dm – Sohonie)
Lutwak-Mann Cecilia (1900-1987)	AAUW <i>Crusade</i> (38)	1938-1939	Pologne	Physiology	Royaume-Uni (Cambridge)	Recherche (gov) (Royaume-Uni)	Mariée (1934 – Thaddeus Mann, médecine)
Heimann Adelheid (1903-1993)	Aurelia Henry Reinhardt internationale (35)	1938-1939	Allemagne	Histoire de l'art	Royaume-Uni (Londres), France (Paris)	Secteur privé	Célibataire
Paraskova Vera (dm)	FIFDU bourse spéciale (dm)	1938-1939	Bulgarie	Biochimie	Suisse (Zurich), Royaume-Uni	Dm	Dm
Haines E. (dm)	Masaryk Memorial (dm)	1939-1940	Grande-Bretagne	Sociologie	Dm	Dm	Dm
Jørgensen Dagny (1907-dm)	FIFDU <i>senior</i> art (48)	1939-1940	Norvège	Économie	Dm	Archiviste	Célibataire
Oppenheim H. (1906-dm)	FIFDU bourse spéciale (33)	1939-1940	Afrique du Sud	Art	Dm	Dm	Dm
Oschinsky Dagny (1910-1995)	FIFDU <i>senior</i> art (29)	1939-1940	Grande-Bretagne	Histoire	Dm	Dm	Célibataire
Skard Gruda Aase (1905-1985)	Bourse internationale AAUW (34)	1939-1940	Norvège	Psychologie	USA	Universitaire (Prof.) (Norvège)	Mariée (1933 - Dr Sigmund Skard, prof. littérature, uni. Oslo) (5 enfants)
Vennesland Brigit (1913-2001)	AAUW <i>Crusade</i> (26)	1939-1940	Norvège/USA	Biochimie	USA (Boston, Harvard)	Universitaire (Prof.) (USA)	Célibataire
Arian Inna (dm)	Mary E Wooley (dm)	1940-41	Russie	Philosophie	Royaume-Uni (Cambridge)	Dm	Dm
Saccasyn della Santa Elizabeth (dm)	FIFDU bourse spéciale (dm)	1940-41	Belgique	Ethnographie	Dm	Recherche (musée)	Dm

Leng Herta (1903-1997)	Aurelia Henry Reinhardt (37)	1940-41	Autriche	Biophysique	USA (Purdue university)	Universitaire (Prof.) (USA)	Célibataire
Conway Verona (1910-1986)	FIFDU <i>senior</i> science (30)	1940-41	Royaume-Uni	Botanique	USA (Minesotta)	Universitaire (Prof.) (USA) puis gouvernement	Célibataire
Ghosh Bina (dm)	FIFDU <i>junior</i> science (dm)	1941-42	Inde	Mathématiques	Dm	Dm	Dm
Laporte Vistalli Alina (1909-dm)	Marion Reilly (32)	1941-42	Argentine	Dentaire	Dm	Dm	Dm
Piccard Sophie (1906-1990)	FIFDU <i>senior</i> science (35)	1941-42	Suisse	Mathématiques	Suisse	Universitaire (Prof.) (Suisse)	Dm
Neuendorff Gwendoline (1909-dm)	Mary E Wooley (33)	1942-43	Afrique du Sud	Histoire	Royaume-Uni (Londres)	Dm	Dm
Falk Ilse (1906-dm)	Aurelia Henry Reinhardt (36)	1942-43	Allemagne	Histoire de l'art	Dm	Secrétaire histoire de l'art	Divorcée (1965 – Herbert Ferber, sculpteur, peintre)
Ghosh Bina (dm)	État d'Ohio (dm)	1942-43	Inde	Mathématiques	Dm	Dm	Dm
Rydbeck Monica (1906-1998)	FIFDU non spécifiée (36)	1942-43	Suède	Histoire de l'art	Pays-Bas	Recherche (musée)	Dm
Modlibowska Irena (dm)	AAUW <i>Crusade</i> (dm)	1943-1944	Pologne	Biologie	Royaume-Uni (Londres)	Dm	Dm
Yates Frances Amelia (1899-1981)	Marion Reilly (44)	1943-44	Royaume-Uni	Littérature	Royaume-Uni	Universitaire (prof.) (Angleterre) Recherche (Warburg Institute)	Célibataire
Mills Joy Enid (dm)	FIFDU <i>junior</i> art (dm)	1943-44	Australie	Histoire	Dm	Dm	Dm
Schemel Margaret C. (1893-dm)	Aurelia Henry Reinhardt (50)	1943-44	USA	Langues	Dm	Universitaire (dm) (USA)	Dm
Feldman-Muhsam Brouria (1916-dm)	Helen Marr Kirby (28)	1944-45	Palestine	Zoologie	Palestine	Universitaire (Prof.) (Israël)	Mariée (1937 – Helmut Musam, physicien)
Baecklund-Ehler Astrid (1908-1976)	État d'Ohio (36)	1944-45	Suède	Philologie	Dm	Recherche	Dm
Nuss Opal Wjsleta (1898-1977)	Aurelia Henry Reinhardt (46)	1944-45	USA	Langues romanes	Dm	Universitaire (Prof.) (USA)	Dm
Eiger Irena Z (dm)	FIFDU non spécifiée (dm)	1944-45	Pologne	Chimie organique	USA (Columbia University)	Recherche (Inst. sc.)	Dm

Prof.	Professeure
MCF	Maître de conférences (<i>associate professor</i>)
Ass. prof.	<i>Assistant professor</i>
Inst. Sc.	Institut scientifique
Ind.	Industrie
Dm	Données manquantes

Mrs Peter Metzger, whose husband is a geophysicist, bassy, and Dr H. M. Lo, from the ANU, were among those who met the French artist Mr Mathieu Mategot at a Sunday morning reception given by the Cultural Counsellor of the French Embassy, Mr Henri Souillac, and Mrs Souillac at their home at Griffith.

No mod cons for an early geologist

LIFE may have been a bit tough before research hemmed itself in routines, but for Australian geologist Dr Germaine Joplin it led to some harrowing or humorous adventures.

A senior fellow in the geophysics department at the Australian National University and author of more than 40 papers and several journals and vol-

umes on chemical analysis of rocks, Dr Joplin will retire later this year.

As she laughed her way through an account of four decades "in the field" one could not help thinking that today's orderly survey teams were robbed of a lot of fun and excitement.

Dr Joplin, who began her rock-collecting treks at weekends and during vacations while lecturing in petrology at the University of Sydney, worked mostly in the Hartley area of the Blue Mountains, and at Cooma and Albury.

She travelled to the area by train or bus, then slogged cross-country on foot, sometimes covering more than 20 miles a day. Home, at best, became the nearest farmhouse with a hospitable "missus" and a spare bed.

Whether she set off alone or with a friend, or a group of students, didn't bother the young geologist any more than the raised eyebrows of a few conservatives.

"When I started in the early twenties girls were not supposed to go wandering about with maps and sacks of rocks, but if you were really interested in your work you had to."

"Travel grants, scholarships and field allowances were unheard of so it had to be in your time and with your own money."

"We were restricted terribly in those days because of the lack of Land-rovers and four-wheel-drives so, instead of the 50 miles or more geologists can now travel from base, we could move only about 10".

On one expedition to Hartley, Dr Joplin recalls, when she had six eager girls in tow and night was falling, the camp was crashed by six drunken miners.

"The miners were out of work because of the depression and had taken to

the hills to prospect for gold. They camped about 50 yards from us and began calling out and asking us over then rounded it off with a chorus of slurred singing.

"We waited until dark, picked up our rugs and I tucked an axe under one arm. Half way up the 300-foot hill out of the valley I thought we were heading in the wrong direction so we pitched camp in an almost vertical position.

"Next night we camped alongside a farmhouse."

On a similar excursion, hailed up by a lonely, garrulous farmer's wife, she accepted a much-needed cold drink from a large water tank.

The following day when she was striding out of the district an old prospector nodded over his shoulder; "Gawd, them lot down there are strange ones."

"The old bloke drowned himself in the tank, ya know"

Accepted readily

In 1968 geology, for students, lecturers and women, is a far cry from its earlier days in Australia, says Dr Joplin.

"Women are now readily accepted on geological survey teams which conduct commercial investigations in all States, whereas in my day it was not so."

"Girls suffered also in that men on the academic staff took some of the brighter boys on expeditions and the girls missed out. This is why I often took a group with me when I visited a site."

"Boys and girls studying geology nowadays go on mixed excursions and no-one thinks a thing about it, but once it would have been considered scandalous if a chaperone, usually the professor's wife, were not invited along also."

"One of the biggest differences however is made



Dr Germaine Joplin — geologist.

Gardeners elect officers

MRS J. Powell, of Curtin, was elected president at the recent annual general meeting of the Second Canberra Garden Club.

Other office-bearers are: vice-presidents, Lady Martin and Mrs A. Zelman; secretary, Mrs D. Mackrell; treasurer, Miss E. Nicholson.

During their new year members will visit gardens in and around Canberra and travel to Yass next month.

Anyone interested in joining the club should telephone Mrs Mackrell (811253).

MISS G. G. Everett, a former headmistress of Abbotsleigh, Wahroonga, Sydney, will be guest of honour at a reunion dinner given by the Canberra and District sub-branch of the Abbotsleigh Old Girls Union at the Canberra Rex Hotel on August 13.

Mrs K. S. Campbell and Mrs R. Swain, both of Deakin, are organising the dinner and would be happy to hear from former students who have arrived in Canberra recently.

by the use of motels. Geologists in the field just book into a handy motel, expenses paid, when their day is finished instead of crawling under a tent or begging shelter for the night."

A graduate of Sydney University, Dr Joplin gained her Ph.D from Cambridge in 1930 on a fellowship from the International Federation of University Women, then returned to lecturing at the university in Sydney.

"I seemed to be stuck in rocks and thought it was about time I learned something about the humanities. While teaching during the day I studied for a Bachelor of Arts degree at night and did also a diploma of social studies."

Dr Joplin, who joined the ANU Staff in 1952 as a fellow and became a senior fellow in 1960, is now working on a volume in her series of chemical analysis of Australian igneous and metamorphic rocks.

When asked how she planned to spend her retirement she said, "I'm so busy right now I can't imagine going into retirement but I will spend two or three months in Sydney with my family at the end of the year."

10 E

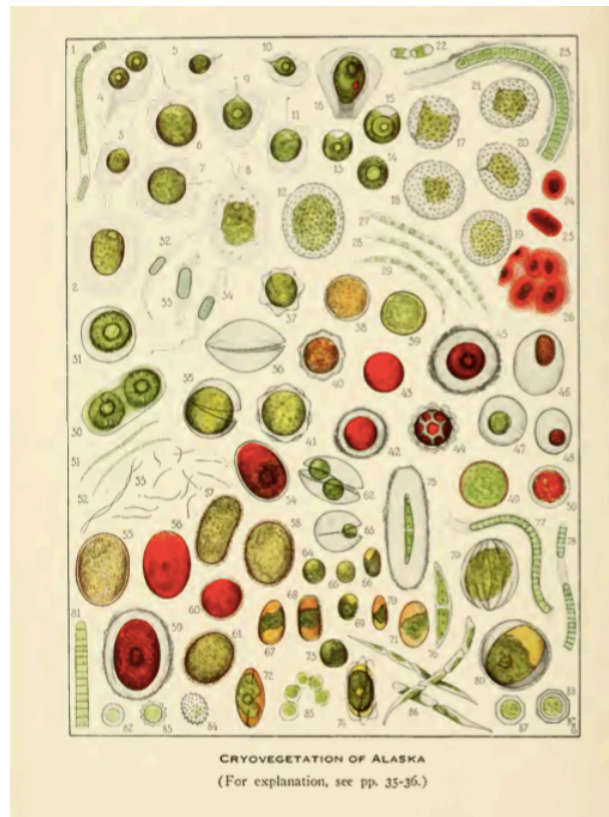
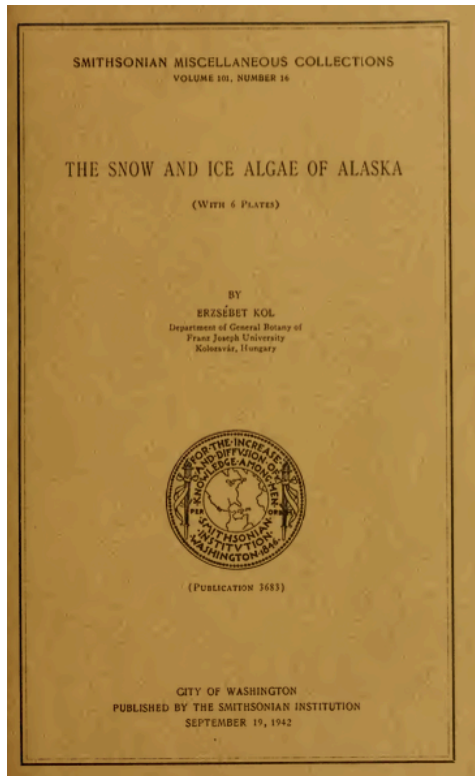
FREE CURTAIN MAKING

PLAIN DRAPES IN FABRICS OVER \$1

It's as easy as this — bring hundreds of quality fabrics, expertly tailor your plain fabric to the most luxurious. THERE ARE NO HIDDEN DRAPES ARE MADE FROM MATERIAL PERSONAL

MAN

ANNEXE 22 : EXTRAIT D'UN ARTICLE D'ERZSÉBET KOL PUBLIÉ PAR LA SMITHSONIAN INSTITUTION [KOL (ERZSÉBET), « THE SNOW AND ICE ALGAE OF ALASKA », WASHINGTON D.C., SMITHSONIAN INSTITUTION, 1942]



ANNEXE 23 : RAPPORT DE BOURSE DE MARY A. POCOCK, RESIDENTIAL SCHOLARSHIP CROSBY HALL, 1937 [BFUW ARCHIVES, 5FBW/04/16, MARY POCOCK : « REPORT ON WORK DONE DURING THE TENURE OF THE CROSBY HALL RESIDENTIAL FELLOWSHIP, 1935-1936 »]

« I came into residence on the 1st February, 1936, and as winter is not a propitious time for starting field work on *Volvox* (the special group of fresh algae which at present form the main subject of my research), I spent the first months working on related algal problems at Queen Mary College under Professor Fritsch. This work, begun in South Africa, had perforce to be completed in England as much of the necessary literature was not available in the former country. It consisted chiefly of work on a small collection of freshwater algae from South West Africa (to be published in the *Annals of the South African Museum*) and on the life histories of certain interesting algae from near Cape Town. Of the later, one on *Hydrodictyon* has been completed and the paper dealing with it is at present in print and will appear in the next issue of the *Journal of the Royal Society of South Africa*; three others, members of the *Volvocales* (*Sphaerella*, *Eudorina* and *Volvulina*), formed the subject of a paper read at the Linnean Society of London on 7 January, 1937.

Field work on the British species of *Volvox* began about Easter (before that date all efforts to find specimens of *Vilvox* having proved fruitless), and although the cold spring and summer were not favourable to the development of these algae, a considerable number of records have been made which serve to elucidate some of the problems connected with *Volvox* in this country, more especially as concerns the third and least well known species, *Volvox Tertius*. A short paper dealing with the latter is being prepared for publication in the *Journal of the Quekett Microscopical Society* [...]

In July a short visit was paid to the Fresh Water Biological Station at Wray Castle, Windermere, and although no *Volvox* could be found in the neighbourhood during my visit, it was a very valuable experience since there was much to learn from the biologists work on the station.

During the months of August and September I was able to make an extended tour (mainly by car) on the Continent, where I was fortunate enough to be able to get into touch with Botanists in Germany (Marburg, Tübingen, Freiburg im Breisgau), Czechoslovakia (Prague) and Russia (Moscow, Kharkiv and Kiev), who were invariably most kind and helpful, besides having the opportunity of collecting my algae en route. Material of all three species was collected from a number of localities in the three countries already named and also in Belgium and Poland; this forms a most valuable basis for further comparative studies of the algae as they occur in different parts of Europe.

In August a week was spent in Cracow for the meeting of the IFUW, - for me a new and very interesting experience.

During Autumn term I worked at Birkbeck College under Dame Jelen Gwynne-Vaughan, learning cytological methods and trying to improve my technique with a view to continuing the cytological study of *Volvox*, at the same time, field work was continued at every opportunity.

in addition to the lecture to the Linnean Society already mentioned, lectures were given to the Apprentice-Gardeners at Kew, to the Royal Microscopical Society and to the Quekett Microscopical Society, and microscopical preparations and photographs were shown at the conversazione of the latter society, at a meeting of the Intercollegiate Botanical Society of the University of London, and at the Autumn meeting of the Cytological Club at the John Innes Horticultural Station.

In conclusion I should like once more to thank the committee of Crosby Hall for awarding me this fellowship which has enabled me to continue, under the best conditions possible, the study I had begun in South Africa and to express my very warm appreciation of all that the Warden and staff of Crosby Hall and the officers of the Federation have done to make my stay such a very enjoyable and profitable one. I have valued most highly the privilege of living in Crosby Hall for the past year and of meeting the many interesting members of the Federation who have gathered here from all quarters of the globe. This alone is a liberal education and apart from all the facilities afforded for continuing my algal work would in itself have made this year a most profitable and memorable one for me. »

Should Married
Women Give Up
Their Work?

The Daily Mail.

16. 7. 32.

A JOB—AND A BABY

Margaret
Kennedy

A conference of the International Federation of University Women is to be held in Edinburgh at the end of this month.

I WAS asked, not long ago, how far a University training had fitted me for life. And as I was pushing a very heavy perambulator at the time I began by replying:

"Not at all. They never taught us how to hoist these things up on to a high kerb without bumping the baby. My Nanny, who never went to a University, does it much better than I do."

My companion, who was also pushing, said that we must go on with this discussion when we got to The Gardens, because it was important. Which took me back a very long way—to the days when we were in college together, and when every discussion had a way of seeming to be important.

We were both "on nursery duty" because it was our Nannies' half day. On other afternoons we do not push, which is nice for us and, possibly, nice for our babies. On the other afternoons we pursue our careers. My friend is a journalist. I write novels.

An Uncertain Future

We earn money and we spend it on perambulators with beautiful springs and rubber duck hoods. If we could not earn we should not merely be unable to afford these luxuries; we might even be unable to afford the babies to put inside them.

Why is it that so much should still be said and written about motherhood or a career, as if it was impossible for any woman to tackle both? And yet there are so many young couples nowadays who could not possibly afford even one child if the wife did not pull her weight and contribute something towards the support of the family.

Those old prosperous days are gone, when a father could insist that his



A pause between lectures. Oxford women undergraduates. How far (asks Miss Kennedy) is a university training a preparation for life?

daughter "must be kept in the style to which she had been accustomed." Young people, getting married to-day, must face a future of insecurity and struggle which would have scandalised our grandparents. From the point of view of the middle-class Victorian, they have no business to get married at all.

Not only is money much harder to come by, but so much capital has been swallowed up in the last twenty years that few fathers are able to give their sons the allowances which they themselves received at the same age. The young man with private means has almost disappeared. And the young man without them is faced with two alternatives: to remain unmarried until he has achieved a good position, which often entails waiting until he is nearly forty, or to allow his wife to take her share in supporting the household.

Neither course is ideal, but the youth of to-day is showing pretty clearly which choice it thinks the most worth while.

Formidable Women

Hence the spectacle, increasingly common, of the woman with a job and a baby—the woman whose earning power has enabled her to marry young, to have her children while she is young, and to spend the best years of her life by the side of the man she loves.

And hence this important discussion, which we resumed when we had reached the safety of The Gardens, about Life and a University training. It seemed that my friend had got it on her mind because all the University Women in the world are going to settle the question in Edinburgh at the end of this month. There is to be a Conference of the International Federation of University Women to which we ought both of us to go. But, whether we are fitted for Life or not, we seem to be too busy with it just now to get away.

I always feel a slight sinking of the heart when I remember that I am a University Woman, because my memories

of Oxford are not all that they ought to be. When people ask me what I did there I think of nightingales by the Cherwell, in the summer dusk, and the long frost when we all went skating in Christ Church Meadow, and Miss—, a genius of Irish extraction, hunting among the garden bushes for "me hair-pin."

Oh yes, and, of course, I went to lectures, and wrote essays, and at the end of it there was a horrible week during which, for six hours a day, I poured out all that I had learnt: all that I have since forgotten. I can put B.A. after my name. But I have a secret feeling that it is all a mistake, and that real University Women are quite different.

They are efficient and formidable. They have not forgotten all they ever learnt. They have B.A. written all over them. And they go to Conferences.

A Good Degree

"If I am not fitted for Life," I said, "it is my own fault. My University training didn't do so much for me."

"Yet you were boasting just now about your perambulator."

The perambulator which I could not have had unless I had earned it. I saw that point, but I argued that it is not only University Women who succeed in combining a job and a baby.

"A good degree still does give a woman a pull," she argued. "She does have more chance of securing the kind of job that can be run alongside of a baby. Inadequate qualification is one of the worst misfortunes nowadays. Not to have anything behind you . . . anything to offer in the market."

This is very true. I know so many women, facing with their husbands a bad financial crisis, who tell me that I am lucky.

"If only I could do something to help! If only I could earn. But I was never taught to do anything. I've had no training. If I could take a job we could save up and afford a baby . . ."

The world has not changed so much

OBITUARY

Dr. Ida Smedley-MacLean

THE death of Ida Smedley-MacLean on March 2 is a grievous loss to her many friends and has left a blank in her various fields of activity which it will be hard to fill. The British Federation of University Women, which she was largely instrumental in founding, owes much to her for her devoted service and for the breadth of vision she brought to its work. A resolution passed by the fellowship of the International Federation of University Women at a meeting in Washington on May 6 refers to one of the phases of work which she helped to launch and which has grown into a very valuable contribution to original investigation. The resolution reads as follows: "That the Fellowship Awards Committee of the International Federation of University Women records its grief at the grave loss suffered by the International Federation of University Women in the death of Ida Smedley-MacLean who for so many years played a leading part in the establishment and awarding of our International Fellowships, and who in her own work set a high standard in that type of scholarly research which we have tried to foster".

WINIFRED CULLIS.

After graduation at the University of Manchester, Dr. MacLean (then Miss Ida Smedley) worked on certain problems in pure organic chemistry under Prof. H. E. Armstrong, investigating *inter alia* the cause of colour in the dinitrobenzenes. She also acted as demonstrator in chemistry and carried out researches on problems concerning the increase in molecular refractivity of compounds containing a conjugated ethenoid linkage structure. This work resulted in a very interesting communication on the diphenylbutadienes and hexatrienes published in the *Journal of the Chemical Society* of 1908. Shortly after this early work, Miss Smedley was awarded a Beit Memorial Research Fellowship and went to work in the Biochemical Laboratories of the Lister Institute under Arthur Harden, chemist-in-chief. These laboratories had just been constituted by amalgamation of the Laboratories for Pathological Chemistry under J. B. Leathes (later of Toronto and Sheffield), with the Chemical Laboratory under Harden. One must suppose that about this time Miss Smedley developed that intense and lifelong interest in problems of fat metabolism. Study of fat metabolism and fat synthesis had already been actively pursued at the Institute by J. B. Leathes and the school he there established. It was, however, a field in which few then delved. Dr. Hugh MacLean, who later took a great interest in the study of the lipins, arrived at the Institute as one of Harden's assistants about the same time as Miss Smedley, and their marriage took place in 1913.

Dr. Smedley-MacLean perceived early the biochemical significance and importance of fats. Though to-day much is obscure in the biochemistry of fat, her work has made a valuable contribution to our knowledge of the subject, and particularly to those parts of it which deal with the oxidative breakdown of fatty acids *in vitro* and their synthesis by living organisms. Her early investigations in the field led to the deduction of the presence of a decylenic acid in butter fat, a deduction confirmed by isolation at the hands of other workers some years later. In 1912 appeared two papers in the *Biochemical Journal* on a

possible mode of synthesis of fatty acid *in vivo*, in collaboration with Eva Lubrzynska. Laboratory experiments on the condensation together of such simple compounds as aldehydes and pyruvic acid led to the isolation of longer carbon chain substances of a fatty nature. The work crystallized itself in the hypothesis that pyruvic acid was a very probable starting point for the synthesis of fatty acid in the body. It is a hypothesis which merits to this day the most serious consideration by students of the subject. Even now we do not know the actual steps by which fatty acids are built up from carbohydrates *in vivo*. Of added interest and significance in this connexion are the later investigations of other workers on the importance of pyruvic acid in carbohydrate transformations.

With the War of 1914-18, Dr. Smedley-MacLean's energies were diverted to other pressing problems. With Dr. Chaim Weitzmann she worked on the problem of producing acetone on the large scale from starch by fermentation, a project which was eminently successful. With the end of the War, and in spite of greatly increased domestic responsibilities, Dr. Smedley-MacLean again threw herself with great energy into the well-loved work, and many important and interesting papers on the mode of synthesis of fat and carbohydrate in yeast appeared at intervals until about 1939. While seeking a possible laboratory model for the study of the biochemical oxidation of fatty acids, she discovered that hydrogen peroxide in the presence of a cupric salt as catalyst is extraordinarily powerful in its oxidizing action on fatty acids. Within a short time the higher fatty acids may be largely broken down to carbon dioxide, a chemical transformation very difficult or impossible to perform in any other way. This field she cultivated with success up to some few weeks before her death.

From about 1935 onwards interest centred on the fat-deficiency disease of rats discovered by Burr and Burr in 1929 (*J. Biol. Chem.*, **82**, 345; 1929). At the Lister Institute the physiological aspects were more closely studied in conjunction with Miss Hume and Miss Henderson-Smith, while the biochemical side was left to Dr. Smedley-MacLean and myself. Her delight and fascination with this work never left her. Besides many other interesting and significant points uncovered, the position of linoleic acid as the probable precursor of arachidonic acid and other very highly unsaturated acids was established. The nature of the fatty acids stored under conditions of disease and cure was also investigated. Finally, the structure of arachidonic acid itself (originally discovered by P. Hartley in 1909 in the same laboratories) was put forward as a result of investigation on a very small quantity of material. The suggested structure was fully confirmed by subsequent work with larger quantities in the United States.

Much has been omitted from this brief note, but it is hoped that sufficient has been said to indicate the late Dr. Smedley-MacLean's comprehensive and intense interest in the biochemistry of fat. I worked with her for many years, and I retain the sense and knowledge of her masterly grip of her field. She sought out the facts, made very sure of them and then held to them amid much cross-fire. She saw the significant correlations between her facts very clearly and rarely went beyond. As a teacher and colleague she never failed to inspire, and there must be many like myself who look back on their "Lister" days with intensely happy memories.

LESLIE C. A. NUNN.

Table des cartes et des graphiques

FIG. 1 – « LES FEMMES NORVEGIENNES ENTERRENT LA FEMINITE », VIKINGEN, 1870.....	42
FIG. 2 – LE VIEUX HALL, ORNE DES DRAPEAUX DES ASSOCIATIONS NATIONALES DE LA FIFDU, CROSBY HALL, VERS 1927.....	71
FIG. 3 – CARTE DES CONGRES ET REUNIONS DU CONSEIL DE LA FIFDU ENTRE 1920 ET 1939. LES DATES INDIQUEES SONT CELLES DES CONGRES ET DES REUNIONS DU CONSEIL INTERNATIONAL	85
FIG. 4 – LA REPARTITION DES CONGRESSISTES DE LA FIFDU EN FONCTION DE LEUR NATIONALITE A PARTIR DE L’ETUDE QUANTITATIVE DES CONGRES D’OSLO (1924) ET D’AMSTERDAM (1926)	91
FIG. 5 – LES PARTICIPANTES AUX CONGRES DE LA FIFDU D’OSLO (1924) ET D’AMSTERDAM (1926) EN FONCTION DE LEURS DIPLOMES UNIVERSITAIRES (EN POURCENTAGE).....	94
FIG. 6 – REPARTITION DES PARTICIPANTES AU 4 ^F CONGRES DE LA FIFDU EN FONCTION DE LEUR DOMAINE PROFESSIONNEL ET EN POURCENTAGE	95
FIG. 7 – PROCESSION DES CONGRESSISTES DE LA FIFDU, SE RENDANT AU NYE AULA, LE HALL PRINCIPAL DE L’UNIVERSITE DE CHRISTIANIA (OLSO), CONGRES D’OSLO, 1924	102
FIG. 8 – LES CONGRESSISTES DE LA FIFDU RASSEMBLES DEVANT LE HALL DE L’UNIVERSITE D’OSLO, CONGRES D’OSLO, 1924. AU PREMIER RANG, VIRGINIA GILDERSLEEVE EST LA TROISIEME EN PARTANT DE LA GAUCHE ET CAROLINE SPURGEON SE TROUVE AU MILIEU.....	102
FIG. 9 – EMBLÈME DE L’INTERNATIONAL FEDERATION OF UNIVERSITY WOMEN.....	108
FIG. 10 – PHOTOGRAPHIE PRISE LORS DU CONGRES D’AMSTERDAM, 1926	109
FIG. 11 – CHANSON DE LILITH	110
FIG. 12 – « MORE BRAINS FOR WOMEN ! », CARICATURE PUBLIÉE DANS LE DAILY MIRROR, 28 JUILLET 1932.....	118
FIG. 13 – CAROLINE SPURGEON TRAVAILLANT A L’ECRITURE DE SON OUVRAGE <i>SHAKESPEARE’S IMAGERY</i> DANS LE BUREAU DE SON COTTAGE, OLD POSTMAN, VERS 1930	141
FIG. 14 – « THE VISIT OF THE CHAIRWOMAN OF THE INTERNATIONAL FEDERATION OF UNIVERSITY WOMEN ELLEN GLEDITSCH AND MRS KLEM IN BULGARIA, IN THE COMPANY OF EKATERINA ZLATOUSTOVA », 1928	158
FIG. 15 – KRISTINE BONNEVIE SIEGEANT AUX COTES D’ALBERT EINSTEIN LORS DE LA REUNION DE LA COMMISSION INTERNATIONALE DE COOPERATION INTELLECTUELLE ORGANISEE A GØTEBORG EN 1923.....	163
FIG. 16 – MARIE CURIE DANS SON LABORATOIRE PARISIEN, CA. 1920.....	185
FIG. 17 - ELLEN GLEDITSCH DANS SON LABORATOIRE DE L’UNIVERSITE D’OSLO, CA. 1950.....	186
FIG. 18 – « PRESIDENT MASARYK GIVES HIS DONATION FOR THE FELLOWSHIP FUND TO PROFESSOR WINIFRED CULLIS ».....	205
FIG. 19 – OCCURENCES DES EXPRESSIONS UTILISEES PAR LE COMITE D’ATTRIBUTION DES BOURSES LORS DE L’EVALUATION FINALE DES CANDIDATES (1924-1939).....	222
FIG. 20 – NOTES PRISES LORS DE L’ENTRETIEN AVEC BIRGIT VENNESLAND, CANDIDATE A LA BOURSE <i>AAUW CRUSADE</i> (1939).....	230
FIG. 21 – TYPOLOGIE DES BOURSES INTERNATIONALES ATTRIBUEES PAR LA FIFDU (1923-1945).....	239
FIG. 22 – EXEMPLE DE LISTE DES LAUREATES DES BOURSES ET PRIX INTERNATIONAUX DE LA FIFDU (CA. 1947)	241
FIG. 23 – REPARTITION DES LAUREATES INTERNATIONALES DE LA FIFDU EN FONCTION DE LEUR PAYS D’ORIGINE (1923-1945)	244
FIG. 24 – MOYENNE D’AGE DES LAUREATES EN FONCTION DU TYPE DE BOURSES INTERNATIONALES DECERNEES PAR LA FIFDU ENTRE 1923 ET 1945	245
FIG. 25 – REPARTITION DES LAUREATES INTERNATIONALES DE LA FIFDU (1923-1945) EN FONCTION DE LEUR CHAMP ET DISCIPLINE DE RECHERCHE (SCIENCES)	246
FIG. 26 – REPARTITION DES LAUREATES INTERNATIONALES DE LA FIFDU (1923-1945) EN FONCTION DE LEUR CHAMP ET DISCIPLINE DE RECHERCHE (ARTS)	246
FIG. 27 – CARRIERE DES BOURSIERES DE LA PERIODE 1924-1945 APRES L’OBTENTION D’UNE BOURSE INTERNATIONALE DE LA FIFDU	260
FIG. 28 – REPARTITION DES ANCIENNES BOURSIERES DE LA PERIODE 1924-1945 AYANT POURSUIVI UNE CARRIERE UNIVERSITAIRE EN TERMES DE HIERARCHIE UNIVERSITAIRE.....	261
FIG. 29 – ANALYSE DE LA SITUATION MARITALE DES LAUREATES D’UNE DES BOURSES DE LA FIFDU ENTRE 1923 ET 1945	266
FIG. 30 – LETTRE D’E. KOL A CHARLES G. ABBOT, PRESIDENT DE LA <i>SMITHSONIAN INSTITUTION</i> , 21 AVRIL 1936.....	284

FIG. 31 – ITINERAIRE DU VOYAGE D'ERZSEBET KOL (DE MARS A OCTOBRE 1936)	286
FIG. 32 – PHOTOGRAPHIE D'E. KOL : EXAMEN DU NIVEAU NIVAL SUR LES PENTES DU MONT RAINIER, WASHINGTON STATE, 1936	294
FIG. 33 – PORTRAIT D'E. KOL DANS SON LABORATOIRE DE BIOLOGIE DE L'UNIVERSITE DE SZEGED, HONGRIE, VERS 1937	295
FIG. 34 – ERZSEBET KOL TRAVAILLANT A L'UNIVERSITE D'ANN ARBOR, 1936. PORTRAIT REALISE PAR RANDOLPH TAYLOR	300
FIG. 35 – CARTE POSTALE ENVOYEE PAR KOL A LA <i>SMITHSONIAN INSTITUTION</i>	305
FIG. 36 – ELIZABETH FLINT COLLECTANT DES SPECIMENS D'ALGUES LORS DE SES RECHERCHES DE TERRAIN DANS LE RESERVOIR BARN ELMS, 1938	309
FIG. 37 – CROQUIS REPRESENTANT ERZSEBET KOL DURANT SES RECHERCHES DE TERRAIN EN AMERIQUE DU NORD, 1937	314
FIG. 38 – LETTRE D'ALBERT EINSTEIN A KATRYN MCHALL EN SOUTIEN A MARIETTA BLAU	346
FIG. 39 – REPARTITION DES 160 LAUREATES D'UNE BOURSE INTERNATIONALE DECERNEE PAR LA FIFDU, EN FONCTION DE LEUR CHAMP DISCIPLINAIRE (1945-1966).....	353
FIG. 40 – PORTRAIT DE WINIFRED CULLIS REALISE PAR ALICE MARY BURTON, CA. 1939 (ART UK).....	369
FIG. 41 – PORTRAIT DE WINIFRED CULLIS CA. 1940S	371
FIG. 42 – PORTRAIT DE CAROLINE SPURGEON REALISE PAR ALICE MARY BURTON, 1958 (ART IK).....	372
FIG. 43 – « MISS CAROLINE F. E. SPURGEON, D. ES L. (PARIS). THE HOLDER OF A NEW FELLOWSHIP », <i>THE QUEEN</i> , 7 MAI 1912.....	373
FIG. 44 – QUESTIONNAIRE RENVOYE PAR BIRGIT VENNESLAND (LAUREATE D'UNE BOURSE INTERNATIONALE EN 1939) EN 1954.....	379
FIG. 45 – GERMAINE JOPLIN LORS D'UNE EXCURSION DE TERRAIN, AUSTRALIE, VERS 1930	394

Table des annexes

<i>Annexe 1 : Les branches nationales de la FIFDU (1919-1968)</i>	433
<i>Annexe 2 : Les dirigeantes de la FIFDU (1920-1939)</i>	437
<i>Annexe 3 : Discours inaugural de Caroline Spurgeon au congrès de Londres en 1920 [Archive IFUW, inv.no 67, Bulletins (Bluebooks), 1st Conference, London, Great Britain. 1920, p. 10-16]</i>	439
<i>Annexe 4 : Discours de Caroline Spurgeon, Présidente de la FIFDU, « Merchants of Light », 1924 [Archive IFUW, inv.no 69, Bulletins (Bluebooks), 3rd Conference, Christiania, Norway, 1924, p. 25-30]</i>	443
<i>Annexe 5 : Liste des congrès internationaux et des réunions du conseil (1920-1939)</i>	447
<i>Annexe 6 : Extrait de la base de données : les participantes au congrès international de la FIFDU, Amsterdam, 1926</i>	449
<i>Annexe 7 : Détails des catégories professionnelles et professions des participantes au congrès d'Amsterdam, 1926</i>	451
<i>Annexe 8 : Lilli Skonhoft, Types of University Training, Oslo, Lie & Co, 1934</i>	453
<i>Annexe 9 : Matières enseignées par les femmes : résultats de l'enquête internationale de la FIFDU (1932) [Archive IFUW, inv.no 77, Bulletins (Bluebooks), 6th Conference, Edinburgh, Scotland, 1932 (version française), p. 139]</i>	455
<i>Annexe 10 : Répartition des hommes et des femmes au sein des universités selon les pays. Enquête menée par la FIFDU en 1935</i>	457
<i>Annexe 11 : Extraits de la correspondance entre Lilli Skonhoft et Théodora Bosanquet, en vue de l'organisation du 3^e congrès international de la FIFDU, 1924 [NKAL, PA-1164, Riksarkivet, Oslo. Db-L0018-0001, Konferance i Oslo]</i>	459
<i>Annexe 12 : Interview de Johanna Westerdijk, « Woman Scientist of Holland Pities American Sisters » 1914 [Archief Johanna Westerdijk (1889-1969), Inv. nr. 211, St. Louis, 1914]</i>	461
<i>Annexe 13 : Première page de l'article co-écrit par Marie Curie et Ellen Gleditsch, publié dans la revue Radium en 1908</i>	463
<i>Annexe 14 : Discours d'Ellen Gleditsch au 4^e congrès international, 1926 [Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 112-114]</i>	465
<i>Annexe 15 : Ida Smedley-Maclean, 1926, « International Fellowships for Research » [Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 109-112]</i>	467
<i>Annexe 16 : Discours prononcé par Virginia Gildersleeve, congrès de 1926 [Archive IFUW, inv.no 71, Bulletins (Bluebooks), 4th Conference, Amsterdam, The Netherlands, 1926, p. 26-30]</i>	469
<i>Annexe 17 : Réglementation des bourses internationales de la FIFDU, 1934 [Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships]</i>	471
<i>Annexe 18 : Extrait des comptes rendus du comité d'attribution des bourses de la FIFDU [Archive IFUW, inv.no 494 : Committee for the Award of International Fellowships, Minutes, 1930]</i>	473
<i>Annexe 19 : Extrait de la base de données File Maker Pro analysant les candidatures aux bourses de la FIFDU</i>	475
<i>Annexe 20 : Liste des boursières internationales de la FIFDU (1923-1945)</i>	477
<i>Annexe 21 : Interview de Germaine Joplin, Canberra Times, 6 août 1968</i>	483
<i>Annexe 22 : Extrait d'un article d'Erzsébet Kol publié par la Smithsonian Institution [Kol (Erzsébet), « The Snow and Ice Algae of Alaska », Washington D.C., Smithsonian Institution, 1942]</i>	485

*Annexe 23 : Rapport de bourse de Mary A. Pocock, Residential scholarship Crosby Hall, 1937
[BFUW archives, 5FBW/04/16, Mary Pocock : « Report on work done during the tenure of the
Crosby hall Residential Fellowship, 1935-1936 »]487*

*Annexe 24 : « A Job – And A Baby », The Daily Mail, 1932 [Records of the BFUW, 5BFW/05/05 :
Scrapbook]489*

Annexe 25 : Nécrologie d'Ida Smedley MacLean, Nature, 22 juillet 1944, p. 110491

Table des matières

ABRÉVIATIONS	7
REMERCIEMENTS	9
INTRODUCTION GENERALE	11
CHAPITRE 1. SOCIABILITES ET RESEAUX UNIVERSITAIRES FEMININS : LES UNIVERSITY WOMEN DE LA FIN DU XIX^E SIECLE AUX ANNEES 1920	37
INTRODUCTION	37
1. LES FEMMES ET L'UNIVERSITE AU TOURNANT DU XX^E SIECLE : QUELQUES ELEMENTS DE COMPARAISON	38
2. L'AVÈNEMENT DE L'INTERNATIONAL FEDERATION OF UNIVERSITY WOMEN	44
2.1. <i>Aux origines des university women</i>	45
2.2. <i>L'émergence d'un mouvement universitaire international au féminin</i>	48
2.3. <i>Le congrès de fondation de la FIFDU, Londres, 1920</i>	57
3. LES OBJECTIFS DES UNIVERSITY WOMEN	62
3.1. <i>L'engagement des femmes diplômées pour la paix</i>	63
3.2. <i>Projets internationaux : « clubhouses » et bourses de recherche</i>	67
3.3. <i>Un entre-soi féminin</i>	72
CONCLUSION	76
CHAPITRE 2. LES UNIVERSITY WOMEN EN REPRESENTATION : CONSTRUCTION ET MISE EN SCENE D'UNE PERSONA SCIENTIFIQUE DANS LES PREMIERS CONGRES INTERNATIONAUX (ANNEES 1920)	79
INTRODUCTION	79
1. LES CONGRES DE LA FIFDU : CONTOURS D'UN OBJET HISTORIQUE	81
1.1. <i>Les Bulletins de la FIFDU : regards critiques sur les congrès</i>	81
1.2. <i>Espaces et symbolique des congrès</i>	84
1.3. <i>Les congressistes : analyse d'un groupe</i>	89
2. DE LA MISE EN SCENE A LA REPRESENTATION DES UNIVERSITY WOMEN	98
2.1. <i>Dans les coulisses de l'organisation des congrès</i>	98
2.2. <i>De l'usage des photographies de groupe</i>	101
2.3. <i>« Lilith's Daughter » ou la mise en scène lyrique et poétique des university women</i>	109
3. LE TEMPS DES CONGRES	111
3.1. <i>La construction d'une expertise scientifique féminine. Genre, femmes et science</i>	112
3.2. <i>Les university women dans l'opinion publique</i>	116
3.3. <i>Sociabilités, solidarités et amitiés : les fonctions sociales des congrès</i>	120
CONCLUSION	126
CHAPITRE 3. LA FABRIQUE D'UNE ELITE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE AU FEMININ : PORTRAITS DES PRESIDENTES DE LA FIFDU DANS L'ENTRE-DEUX- GUERRES	129
INTRODUCTION	129
1. PORTRAIT DE GROUPE : FONDATRICES ET PRESIDENTES DE LA FIFDU DANS L'ENTRE-DEUX- GUERRES	131
2. PRESIDER AU FEMININ	144
2.1. <i>Désigner les présidentes : enjeux et tensions</i>	144
2.2. <i>Une « présidente parfaite » : exploration d'une fonction</i>	149
3. LA FABRIQUE D'UNE ELITE INTERNATIONALE FEMININE ?	153
3.1. <i>L'invention d'un leadership intellectuel et scientifique au féminin</i>	153
3.2. <i>Porte-parole des university women : les tournées présidentielles internationales</i>	155
3.3. <i>Une crédibilité au-delà du cercle des university women ?</i>	162

4. UNE TRAJECTOIRE EXEMPLAIRE ? ELLEN GLEDITSCH (1878-1968), RADIOCHIMISTE NORVEGIENNE	163
4.1. <i>Itinéraire d'une étudiante norvégienne au début du XX^e siècle.....</i>	165
4.2. <i>La construction d'une trajectoire scientifique internationale (1907-1914)</i>	167
4.3. <i>Une reconnaissance tardive : la voie du professorat (1917-1929).....</i>	174
4.4. <i>Dans l'ombre ou la lumière de Marie Curie ?.....</i>	179
CONCLUSION	186
CHAPITRE 4. LES PROGRAMMES DE FINANCEMENT DE LA RECHERCHE ET LA FABRIQUE D'UN « IDEAL-TYPE » DU SCIENTIFIQUE : ANALYSE DES POLITIQUES ET PRATIQUES DE RECRUTEMENT DES BOURSIERES DE LA FIFDU	187
INTRODUCTION.....	187
1. PRIX, BOURSES ET PERSONAE : REGARDS CROISES SUR LE SYSTEME DE FINANCEMENT EN SCIENCE	189
1.1. <i>L'évolution du système de prix en science : une perspective sur le long terme (XVII^e-XX^e siècle)</i>	190
1.2. <i>Les financements de la recherche au prisme de la persona et du genre.....</i>	196
2. UN PROGRAMME DE BOURSES PAR ET POUR LES FEMMES SCIENTIFIQUES.....	200
2.1. <i>Un projet international</i>	200
2.2. <i>L'argent de la différence.....</i>	203
2.3. <i>Un « comité d'expertes ».....</i>	208
3. FAÇONNER UN IDEAL SCIENTIFIQUE AU FEMININ : ANALYSE DU PROCESSUS D'ALLOCATION DES BOURSES.....	213
3.1. <i>The right sort of woman : pour une définition de la boursière idéale.....</i>	213
3.2. <i>Analyse des procédures d'évaluation, de sélection et d'attribution des bourses</i>	219
3.3. <i>Une persona scientifique désincarnée ?</i>	227
CONCLUSION	233
CHAPITRE 5. PARCOURS CROISES DE BOURSIERES : DES ANNEES 1920 A LA SECONDE GUERRE MONDIALE.....	235
INTRODUCTION.....	235
1. LES BOURSIERES : APPROCHE PROSOPOGRAPHIQUE.....	236
1.1. <i>Une enquête de type prosopographique.....</i>	237
1.2. <i>Présentation du corpus d'étude</i>	243
2. RAPPORTS DE BOURSE ET HABITUS SCIENTIFIQUE.....	248
3. TRAJECTOIRES DE VIES.....	253
3.1. <i>Avant la bourse</i>	254
3.2. <i>Déclinaison de carrières scientifiques féminines.....</i>	259
3.3. <i>Stratégie de recherche et résistance : des sciences au féminin ?</i>	268
CONCLUSION	274
CHAPITRE 6. DE TISZAPART A L'ALASKA : LE RECIT D'EXPLORATION SCIENTIFIQUE D'ERZSEBET KOL, BOTANISTE ET BOURSIERE DE LA FIFDU, EN 1936.....	277
INTRODUCTION.....	277
1. UN « DESTIN » INTERNATIONAL.....	279
1.1. <i>De la Hongrie aux États-Unis.....</i>	279
1.2. <i>Un cheminement de par le monde.....</i>	285
1.3. <i>La bourse : une étape déterminante ?.....</i>	287
2. PERSONA ET HYBRIDITE : DECLINAISONS DE REPERTOIRES SCIENTIFIQUES	291
2.1. <i>Des champs de neige et de glace au laboratoire : pratiques, vertus et identité scientifiques ..</i>	291
2.2. <i>Une femme sur un terrain d'homme : conflits et stratégies</i>	296
2.3. <i>Internationalité et expertise</i>	301
3. L'ARTICULATION ENTRE UNE DESTINEE INDIVIDUELLE EXEMPLAIRE ET DES RESEAUX SCIENTIFIQUES	306
3.1. <i>Femmes en réseaux, réseaux de boursières</i>	306
3.2. <i>Une incarnation des university women ?</i>	311
CONCLUSION	316

CHAPITRE 7. À L'ÉPREUVE DES ANNEES 1930 ET 1940 : VERS UNE REDEFINITION DES UNIVERSITY WOMEN ?	319
INTRODUCTION	319
1. UNE REMISE EN QUESTION DES PRINCIPES ET DE L'IDENTITE DES UNIVERSITY WOMEN ?	320
1.1. Réactions antiféministes et nationalistes	320
1.2. Les limites d'un rêve internationaliste ? Science, nationalisme et internationalisme.....	326
1.3. Un tournant politique : la révision de la constitution de la FIFDU.....	329
2. LE PROGRAMME DE BOURSES DE LA FIFDU FACE AUX SCIENTIFIQUES REFUGIEES	332
2.1. Les organismes de financement et l'organisation de l'assistance aux scientifiques réfugiés ..	332
2.2. Le programme de bourses de la FIFDU face à la recrudescence des candidatures de scientifiques juives en exil.....	336
2.3. Les chemins de l'exode : trajectoires des boursières juives	340
3. LES STRATEGIES DE FINANCEMENT DE LA FIFDU APRES 1945 : QUELQUES REMARQUES ET ELEMENTS DE COMPARAISON	347
CONCLUSION	354
CHAPITRE 8. HEROÏSATIONS ET COMMEMORATIONS : DES USAGES DE L'HISTOIRE DANS LA FIFDU	357
INTRODUCTION	357
1. UN PANTHEON SCIENTIFIQUE DECLINE AU FEMININ	358
1.1. Pratiques commémoratives et modèles scientifiques	359
1.2. Les nécrologies : un enjeu particulier pour les femmes	363
1.3. L'atelier des héroïnes : l'art du portrait en science	366
2. LA FABRIQUE DE L'HISTOIRE : POUR UN USAGE STRATEGIQUE DU PASSE	375
2.1. Les grandes enquêtes internationales sur les boursières et l'émergence d'une conscience de groupe	375
2.2. Histoire institutionnelle et « effort de paraître »	382
2.3. Gardiennes de la mémoire ? Les archives de la FIFDU	384
CONCLUSION	387
CONCLUSION GENERALE	389
FONDS D'ARCHIVES	399
1. FONDS D'ARCHIVES INTERNATIONAUX	399
1.1. Fonds d'archives international de la FIFDU	399
1.2. Smithsonian Institution archives (SIA).....	402
2. FONDS D'ARCHIVES DES BRANCHES NATIONALES DE LA FIFDU	402
2.1. Archives de l'American Association of University Women (AAUW) [Washington D.C.].....	402
2.2. Records of the British Federation of University Women – BFUW (1907-1997),	403
2.3. Norske Kvinnelige Akademikeres Landsforbund, 1882-1997 (NKAL)	404
2.4. Archives de l'Association française des femmes diplômées des universités (AFFDU)	405
3. FONDS D'ARCHIVES PERSONNELS	405
3.1. Virginia Crocheron Gildersleeve papers	405
3.2. Virginia Crocheron Gildersleeve Papers, 1901-1964	405
3.3. Papers of Professor Caroline Spurgeon (1890-1936)	406
3.4. Papers of Winifred Cullis (1875-1956).....	407
3.5. Fonds Gleditsch	407
3.6. Correspondance Marie Curie relative à Ellen Gleditsch	408
3.7. Archief Johanna Westerdijk (1889-1969)	408
3.8. William Randolph Taylor Papers : 1918-1987.....	408
SOURCES IMPRIMEES	409
1. OUVRAGES ET ARTICLES	409
2. BULLETINS ET PUBLICATIONS DE LA FIFDU	411
3. ICONOGRAPHIE	412
4. RESSOURCES NUMERIQUES	413

BIBLIOGRAPHIE	415
ANNEXES	433
TABLE DES CARTES ET DES GRAPHIQUES.....	493
TABLE DES ANNEXES.....	495
TABLE DES MATIERES.....	497

SUMMARY

THE MAKING-OF A SCIENTIFIC PERSONA FOR WOMEN. THE INTERNATIONAL FEDERATION FOR UNIVERSITY WOMEN (1920S-1960S)

Although transnational networks of intellectual women started to burgeon in the late 19th century in North America and the United Kingdom, the foundation of the International Federation of University Women (IFUW) in 1919 marked an important step towards the internationalisation and the structuration of the movement of university women. The IFUW endeavoured simultaneously to promote women, science, and internationalism. According to its Constitution, it strove “to promote understanding and friendship between the university women of the nations of the world, and thereby to further their interests and develop between their countries sympathy and mutual helpfulness”. Like most international organisations during the interwar period, the IFUW’s members defined their work and aims in line with internationalist ideals and general beliefs on the role of education in the peace process. Due to its multiple identities, the IFUW has never been considered to be a full-fledged scientific organization. However, for the first time in history, women scientists and academics from different nations were brought together. By pursuing strong science policies (such as the establishment of a research fellowship programme for women), the ambitions and actions of the IFUW were similar to those of other scientific organisations, but with the specificity of being run and dedicated only by and for women.

Focusing on international organization characterised by this dual aspect, feminine and scientific, this Ph.D. studies the conditions for the integration and recognition of women in science. It brings together gender history, history of transnational organisations and history of science. In recent developments in the history and philosophy of science, scholars started to pay greater attention to the analysis of a collective and cultural image of the scientist, using the analytical prism of persona. Located in-between the individual and institutional, persona function as ideals and models that one has to be performed in order to be recognized as a scientist. The concept constitutes an interesting tool with which to research the link between performance, scientific authority and legitimate knowledge. In line with this growing

body of literature, this monograph uses this concept to highlight the cultural and gendered dynamics that underpinned the criteria for academic excellence. It studies the link between the identity of scientists (specifically, but not limited to their sex), their credibility as scientists and the conditions for the recognition of their work.

This thesis thus examines the role of the IFUW as a women's scientific organisation in the construction and dissemination of a scientific persona with which women could identify and be associated with. To what extent has the IFUW acted as a laboratory in which a female scientific persona was constructed? What was the nature of this new scientific persona and to what extent did it differ or borrow from the normative or hegemonic ideal represented by a supposedly general counterpart: the scientist (or academic), that was unmarked by its male gender?

Using an institutional approach, centred around the IFUW, this thesis studies the process of building a scientific persona on a collective scale. The international and multidisciplinary nature of the organization invites us to reflect on the way a scientific persona was negotiated according to institutional, disciplinary, but also cultural and social contexts. An important part of the analysis is dedicated to the international fellowship programme for women which was intended to offset the low proportion of women as fellowship recipients in other programmes. This was a particularly important issue in terms of research opportunities, scientific recognition and prestige. While funding bodies became a cornerstone of the scientific world in the twentieth century, they seemed to have been instrumental in promoting a masculine scientific persona and thus strengthened gender imbalance in science. Not only did such programs provide scholars with the means to conduct their research in practice, but also actively participated in shaping new types of scientific identities and ideals through the selection of the 'best' fellows. What strategies did the university women pursue through their funding policies? What ideal of women scientist did they promote?

As an exclusively women's organisation, the IFUW promoted a persona in which the gender dimension occupied a crucial place. To what extent the university women tried, through their meetings, debates, publications, and public representations, to develop and promote a new identity, and to reconcile what was initially presented and perceived as incompatible: women and science? Combining the institutional approach with a biographical one, this thesis highlights the interactive dynamics at stake in the formation process of scientific persona, in-between the personal, individual strategies, and the

collective and public ones. It examines not only the way in which individuals who were leaders of the university women's movement or won a fellowship, mobilized and mixed (existing) scientific repertoires to be accepted by the scientific and academic communities but were also recognized by the general public. By doing so, the monograph aims to investigate the relationship between the construction of the persona 'university women' and the gendered and embodied performance of scientific credibility.

The diversity of my approach is reflected by the different nature and the variety of the archival sources used. The IFUW's main archival fund is located in Atria, the Institute on gender equality and women's history (Amsterdam). The institutional publications, official photographs, and paintings, as well as the minutes of Councils, conferences and the IFUW Committees, formed the basis for the analysis. The archival collections of the American and British federation of university women provided important additional information, especially concerning the IFUW fellows. Memories, testimonies, correspondence and personal archives made it possible to step out of institutional history and to approach the individual experience.

This work consists of eight chapters organized thematically and chronologically, which explore the making-of and vectors for the promotion of a new scientific persona - that of university women with a focus on women scientists - and seek to measure the evolution of this persona over the period. The first chapter focuses on the foundation years of the IFUW (the 1890s-1920s). These years were crucial in the development of a new scientific persona for university women. It pays particular attention to the definition of the term university women and its translation into different national contexts. It explores the conditions of membership in the constitution of the movement in relation to the already existing international movements, either academic, scientific or feminine. The organisation of international congresses enabled university women from different countries to meet each other. Such events were crucial in performing their identity and promoting their objectives and ambitions to the public arena, well beyond the circle of members. The second chapter investigates the first international congresses of the IFUW between 1920 and 1932. The documents they generated, such as the institutional publications (Bulletins) or photographs, provide rich material for the analysis of the *mise-en-scène* of an institutional scientific persona. Based on a group portrait of the first female international presidents of the IFUW during the interwar

period, the third chapter examines the role of these leaders in the development of a female scientific elite. Through the analysis of the leaders' respective trajectories but also of the conditions of their appointment as presidents, the chapter analyses how they participated in defining the scientific persona of the IFUW while taking advantage of the symbolic dimension that the function covers. The fourth chapter takes a closer look at the IFUW fellowship programme during the interwar period. By particularly focussing on the selection process, as evidenced by the minutes of committee meetings and the fellows' files, it explores the implicit norms and expectations to which candidates were subjected, in order to reconstruct the ideal type of a woman scientist. The fifth chapter focuses on the IFUW fellows, using a prosopographical approach. It analyses the impact of the fellowship on their scientific journey, and career, and on the construction of their credibility as scientists. The aim here is not to evaluate the scholarship programme in terms of success or failure, but to reconstruct the fellows' scientific careers by questioning the conditions (and limits) of success and to recognise women in the scientific and academic worlds. The attention devoted to fellowship reports calls into question the influence of the requirements and bureaucratic arsenal of research funding agencies in transforming the scientific habitus. Leaving the collective perspective aside, the sixth chapter attempts to reconstruct the trajectory of one of the IFUW fellows: Erzébet Kol, a specialist in snow and ice algae, who received an international fellowship in 1935 to conduct field research throughout North America. Starting from the analysis of Kol's scientific trajectory, this chapter questions the impact of gender on the recognition of scientists and studies the way in which the university women attempted to reconcile scientific identities that were sometimes culturally opposed. The escalation of anti-feminist reactions and nationalist tensions in Europe in the 1930s and the outbreak of the Second World War disrupted the IFUW agenda and threatened the careers of many women scientists, especially those who were declared non-Aryans. The seventh chapter analyses the university women's response against the repeated attacks on women scientists and intellectuals and gives particular attention to the role of the IFUW fellowship programme in securing grants to scientific refugees. The last chapter examines the IFUW commemorative and memorial practices in the 1950s and 1960s and studies the role that memory played in the celebration and transmission of a scientific persona.

At the end of the first half-century of its existence, the IFUW renown had nothing in common with that of the major international feminist associations or with that of the other scientific institutions such as the Rockefeller Foundation. Compare to other funding bodies, the number of women who have benefited from the IFUW fellowship program remains modest. But through the establishment of the fellowship programme and international clubhouses, the promotion of international exchanges and travel, the university women have contributed to the creation of an international network and stage for women scientists. Moreover, in a more subtle, profound, and decisive way, the IFUW and its national branches have succeeded in promoting the figure of the 'university woman'. Such a contribution to the definition and success of a female scientist cannot be overlooked, even if it is only part of a broader effort.

SAMMENVATTING

DE CREATIE VAN EEN WETENSCHAPPELIJKE PERSONA VOOR VROUWEN. THE INTERNATIONAL FEDERATION OF UNIVERSITY OF WOMEN (JAREN 1920-1960).

De International Federation of University Women (IFUW, in het Frans FIFDU: Fédération internationale des femmes diplômées des universités) werd in 1919 opgericht door vrouwelijke academici uit de Angelsaksische wereld die zowel wetenschappelijke, feministische als internationalistische doelstellingen nastreefden. De focus van dit doctoraat ligt op een internationale organisatie die zich kenmerkte door dit tweeledige aspect, vrouwelijk en wetenschappelijk. De aandacht gaat daarbij uit naar de integratie en herkenning van vrouwen binnen de wetenschap. Door de lens van het concept van wetenschappelijke persona was het mogelijk om de idealen en praktijken te analyseren die een rol speelden bij de manieren waarop vrouwen een intellectuele of wetenschappelijke identiteit uitdrukten.

In het kielzog van recente werken in de wetenschapsgeschiedenis vestigt die doctoraat de aandacht op de culturele en gegerende dynamieken die ten grondslag lagen aan criteria voor academische uitmuntendheid. De focus ligt daarbij op het verband tussen de identiteit van wetenschappers (met name, maar niet beperkt tot, hun geslacht), hun geloofwaardigheid als wetenschappers en de voorwaarden voor de erkenning van hun werk. Dit onderzoek belicht de cruciale rol van het IFUW bij de constructie en promotie van een vrouwelijk wetenschappelijk persona, namelijk een persona van *university women*, of tenminste een waarmee vrouwen zich konden identificeren en waarmee ze geassocieerd konden worden.

De organisatie van congressen droeg bij tot de mise-en-scène en de promotie van de identiteit van *university women*. Daarnaast toont de ontwikkeling van een internationaal programma van onderzoeksbeurzen aan hoe vrouwelijke wetenschappers een sleutelrol speelden bij het hervormen van de culturele beeldvorming over wetenschappers. Tot op heden worden zij voornamelijk geassocieerd met mannelijke eigenschappen in de bredere collectieve verbeelding. Toch hebben de vrouwen aan universiteiten getracht en zijn ze er voor een groot deel in geslaagd om te verzoenen wat aanvankelijk als onverenigbaar werd voorgesteld en beschouwd: vrouwen en wetenschap.